

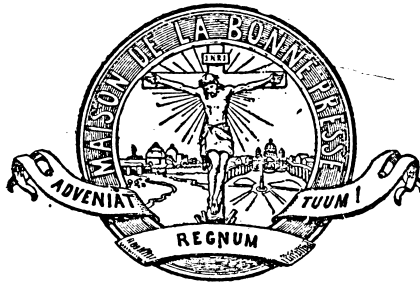
Pourquoi suis-je Catholique ?...

CAUSERIES DU DIMANCHE

Première Série



Pourquoi suis-je Catholique ?...



PARIS

5, RUE BAYARD, 5

TABLE

Il y a un Dieu.....	9	Pourquoi on se fait catholique et non protestant	137
Dieu s'occupe de nous.....	13	Dans l'Église romaine est la vérité.....	141
J'ai une âme.....	17	La vraie religion est celle qui fait les saints...	145
Quand on est mort, tout n'est pas mort.....	21	Les peintures des catacombes.....	149
Pourquoi une religion.....	25	Les saints de l'Église catholique.....	153
Sans religion point de famille.....	29	Les héros de la vertu au XIX ^e siècle.....	157
Sans religion point de société.....	33	Les miracles dans l'Église.....	161
<i>Credo</i>	37	La charité catholique au XIX ^e siècle.....	165
Les mystères.....	41	L'Église et les orphelins.....	169
Les miracles.....	45	L'Église et la famille de l'ouvrier.....	173
Les miracles de Lourdes.....	49	L'Église et l'apostolat.....	177
La place de Jésus-Christ dans l'histoire.....	53	Le protestantisme	181
Les prophéties. Le temps de la venue de Jésus-Christ	57	Les missions protestantes.....	185
Les prophéties, la vie de Jésus-Christ.....	61	Les Réductions du Paraguay.....	189
Les Évangiles.....	65	La tolérance protestante.....	193
Les miracles de Jésus-Christ.....	69	Les préjugés protestants.....	197
Les prophéties de Jésus-Christ.....	73	Les martyrs de Gorcum.....	201
La doctrine de Jésus-Christ.....	77	Le retour de l'Angleterre au catholicisme.....	205
L'établissement de la religion chrétienne.....	81	Le cardinal des ouvriers.....	209
La résurrection de Jésus-Christ.....	85	Les victoires de l'Église.....	213
Les martyrs.....	89	Les guerres de religion.....	217
La mort des persécuteurs.....	93	La Saint-Barthélemy.....	221
La mort des impies.....	97	L'Armée du Salut.....	225
Les martyrs au XIX ^e siècle.....	101	L'agonie du protestantisme en France.....	229
Les Juifs.....	105	Bismarck et les catholiques allemands.....	233
Les Juifs convertis.....	109	L'Église catholique aux États-Unis.....	237
Les musulmans.....	113	Les protestants ont-ils des martyrs.....	241
Les Croisades.....	117	Les fanatiques.....	245
A propos de Bouddha.....	121	Comment est mort Luther ? s'est-il pendu ?....	249
Pourquoi l'Église catholique	125	Gras et maigre.....	253
L'Église est l'œuvre de Jésus-Christ.....	129	Le schisme grec.....	257
Hors de l'Église point de salut.....	133	L'Église russe.....	261

PRÉFACE

Tout homme qui raisonne doit se préoccuper de la question religieuse.

Vous, mon cher frère, tout comme les autres.

Ceux qui disent que ces choses sont des niaiseries passées de mode cherchent à s'étourdir et se mentent à eux-mêmes.

Y a-t-il un au delà ? Avons-nous une âme ? Y a-t-il un Dieu qui récompense la vertu et punit le vice ? Y a-t-il un ciel, y a-t-il un enfer ? Il n'y a pas à sortir de là, il vous faut une réponse.

La réponse sera un non, un je ne sais pas, ou un oui.

Peut-être vous dites non. Mais si votre non n'est pas fondé en raison, vous ne raisonnez pas, vous êtes absurde, et vous encourez une responsabilité bien grave, la responsabilité du salut de votre âme.

Peut-être vous dites je ne sais pas. Mais vous n'avez pas le droit d'ignorer, à moins d'être un imbécile. Vous devez vous éclairer, comme le voyageur doit demander son chemin s'il veut arriver au but. Ces Causeries sont faites pour vous éclairer et vous rappeler, sous une forme attrayante et instructive, ce qu'il faut savoir.

Si vous dites oui, ne le dites pas sans conviction. Vous aurez à défendre ce oui contre les négations des esprits forts.

Les Causeries affermiront cette conviction sur des sujets que l'activité de la vie et d'autres devoirs vous ont empêchés d'approfondir.

Aujourd'hui, on lit beaucoup, et souvent des choses futiles. Prenez la peine d'étudier ces questions fondamentales.

Ces démonstrations, toutes populaires qu'elles soient, peuvent être présentées aux gens instruits. Elles sont mêlées de traits historiques qui en rendent la lecture moins laborieuse et plus attrayante.

Lisez-les, mais aussi faites-les lire autour de vous.

Il y a tant d'âmes qui ne se nourrissent plus de la parole de Dieu tombant de la chaire de vérité, que nos modestes feuilles se proposent d'aller les atteindre sous forme de prône à domicile.

L'accueil qui a été fait à ces petites feuilles, répandues par centaines de mille, prouve qu'elles poursuivent un but vraiment utile.

Réunies en volume, elles forment un bon manuel d'apologétique. On sera heureux de voir en regard les unes des autres toutes les preuves apportées et de les parcourir à nouveau dans leur ensemble.

*
* *

La série des Causeries contenues dans ce premier volume répond à cette question : « Pourquoi suis-je catholique ? »

Pour les contrées indifférentes, pour celles qui ont à se défendre contre l'invasion protestante, on trouvera dans cette série des enseignements essentiels et des armes choisies.

Être catholique, c'est avoir une religion.

Parce qu'il y a un Dieu, parce que j'ai une âme, parce que cette âme doit à Dieu l'hommage de sa dépendance, je ne suis pas un athée, j'ai une religion.

Être catholique, c'est être chrétien. Aucun système religieux ne soutient la comparaison avec les preuves décisives sur lesquelles repose le christianisme. C'est pourquoi je ne suis ni juif, ni musulman, mais chrétien.

Être catholique, c'est appartenir à la véritable société chrétienne ou Église fondée par Jésus-Christ. Il ne peut y en avoir qu'une vraie. Parce que l'Église romaine a tous les caractères divins de l'institution établie par le Sauveur, unité et stabilité dans la doctrine, sainteté héroïque manifestée par des miracles dans nombre de ses membres; parce que le protestantisme n'a ni unité dans la doctrine, ni sainteté dans ses fondateurs, je ne suis ni protestant, ni schismatique, je suis catholique.

Tel est l'ordre suivi.

Dans la série qui va suivre, nous étudierons l'Église dans son chef, le Souverain Pontife, dans ses évêques, dans ses membres, dans son gouvernement et dans ses bienfaits. Cette étude nous donnera mainte occasion de répondre aux objections courantes et aux calomnies multipliées par l'hérésie ou la libre pensée.

Daigne le Bon Pasteur, qui court après la brebis égarée, bénir ces modestes feuilles. Demandez-lui en priant qu'Il vous éclaire, afin que votre âme soit du nombre des brebis qui entendent sa voix et qui le suivent.

Il y a un Dieu



LE JUGEMENT DERNIER (Catéchisme en images)

Ils verront le Fils de l'homme apparaître sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. (*Evangile.*) Heureux alors ceux qui auront su lire dans le livre de la nature et dans les enseignements de la foi qu'il y a un Dieu à aimer et à servir.

IL Y A UN DIEU

Napoléon était sur son rocher de Sainte-Hélène. Le général Bertrand lui dit un jour d'un ton qui voulait être plaisant :

— Qu'est-ce que Dieu? L'avez-vous vu?

— Je vais vous le dire, répondit Napoléon. Le génie est-il une chose visible? L'avez-vous vu pour y croire? Sur le champ de bataille, quand vous aviez besoin d'un trait de génie, pourquoi le premier me cherchiez-vous de la voix et du regard? Pourquoi s'écriait-on de toute part : où est l'empereur? Que signifiait ce cri, sinon que vous croyiez en mon génie? Mes victoires vous ont fait croire en moi, l'univers me fait croire en Dieu..... Qu'est-ce que la plus belle manœuvre, auprès du mouvement des astres?

Dieu, en effet, est visible par ses œuvres. Le témoignage qu'elles rendent à leur auteur est si évident qu'il est impossible de le récuser.

Cherchez aujourd'hui à vous en rendre compte, afin d'affermir vos convictions sur une vérité fondamentale. Sur cette vérité reposent tous vos devoirs.

SANS DIEU

RIEN N'EST EXPLICABLE

Voulez-vous vous expliquer l'existence des choses qui vous entourent? Dieu seul en est le dernier mot.

Une maison a un constructeur, elle ne s'est pas bâtie elle-même. La plante est issue d'une graine, et la graine est issue d'une autre plante. Il n'est rien des choses que nous voyons qui n'ait commencé et qui ne vienne d'un autre être.

Vous aurez beau recourir à une longue série de graines, de plantes, d'autres graines et d'autres plantes, il faudra toujours arriver à une première graine ou à une première plante. Il faudra expliquer qui a fait la première graine ou la première plante.

Celui-là, c'est Dieu seul, cause première de toutes choses.

SANS DIEU

L'ORDRE DE L'UNIVERS EST INCOMPRÉHENSIBLE

Je suppose que, voyageant au milieu des déserts, vous rencontriez un palais splendide. Dans les appartements somptueux de ce palais se trouve une table richement servie. Vous viendra-t-il jamais à l'idée que le palais et la table sont l'œuvre du hasard? — Non.

Vous direz : quelqu'un a construit le palais,

quelqu'un a préparé le repas et disposé la table.

Vous hausseriez les épaules devant qui vous affirmerait que cela s'est fait tout seul, que tout cela est l'effet du hasard.

Or, le monde est un palais splendide; un festin magnifique nous y est servi tous les jours.

Rien n'est beau comme l'ordre qui règne dans l'univers. Le cours des astres qui roulent sur nos têtes sans se heurter jamais, la structure des fleurs, l'organisme du corps humain, tout dénote un ordre merveilleux. Est-ce que cet ordre n'indique pas, par le fait même, une intelligence qui a tout disposé, tout ordonné?

L'œil de l'homme.

Prenons comme exemple de cet ordre votre œil.

N'est-il pas évident que dans l'homme l'œil est fait pour voir? Dire non, c'est comme si l'on disait qu'une porte n'est pas faite pour qu'on puisse entrer et sortir, que les instruments dont un ouvrier se sert pour dégrossir, polir, façonner, achever son ouvrage, n'ont pas été faits pour cela..... Mais admirez comment l'œil est bien apte à remplir sa fonction. Il est placé dans la partie élevée du corps pour pouvoir distinguer les objets plus éloignés; il reflète les objets comme le fait un miroir. Il est de forme convexe pour rétrécir l'image de l'objet. Il peut se mouvoir à droite, à gauche, afin que rien ne lui échappe; parce qu'il est d'une structure délicate et fragile; il est recouvert par les paupières qui se meuvent à volonté, et protégé par l'os du front.....

Est-ce que tout cet organisme si ingénieux n'indique pas une intelligence qui a présidé à cette disposition? Cette intelligence est celle de Dieu créateur.

La statue de marbre.

Vous avez trouvé dans la terre une statue de marbre; elle est d'une remarquable beauté. La finesse des traits, la noblesse de la pose, la proportion des membres, rien ne manque à la perfection de l'œuvre.

Qui osera jamais avancer que cette statue a été sculptée par le hasard? La première question posée en présence de la statue est celle-ci : quel artiste a fait cette statue?

Nous sommes en présence d'un chef-d'œuvre infiniment plus beau : c'est le monde. Tout y est merveille.

La conclusion s'impose : ce monde n'a pu être organisé avec tant d'harmonie que par une intelligence, et cette intelligence est celle de Dieu.

N'est-ce pas Linné, le grand naturaliste, qui s'écriait après avoir étudié l'anatomie de la main de l'homme : « Je viens de lire un poème merveilleux chanté à la louange du Créateur. »

Le livre.

Quelques-uns ont inventé la rencontre de je ne sais quels atomes crochus qui, en s'accrochant les uns aux autres, ont formé le monde.

Mais la rencontre fortuite de ces atomes ne donnera jamais quelque chose qui soit en ordre. Prenez des lettres ou caractères d'imprimerie, et jetez-les au hasard : Pouvez-vous admettre que ces caractères donnent jamais une page, des pages, un livre entier formé non seulement de mots, mais d'idées suivies et bien enchainées ? — Non, à la lecture d'un livre, vous pensez à son auteur. Si le livre est intéressant, vous louez le génie de l'auteur, mais si le livre est ennuyeux, vous méprisez l'écrivain. Vous ne félicitez ou n'accusez jamais le hasard.

Il y a bien plus d'ordre et de génie dans le monde que dans le livre le mieux fait. Le monde a donc un auteur qui est Dieu.

L'horloge.

On discutait devant Voltaire sur l'existence de Dieu. Il se mit à montrer du doigt l'horloge de l'appartement en improvisant ces deux vers :

Pour ma part, plus j'y pense et moins je puis songer
Que cette horloge marche et n'ait point d'horloger.

LE TÉMOIGNAGE

DE LA CONSCIENCE

C'est dans votre conscience elle-même que vous trouverez une preuve indiscutable de l'existence de Dieu.

Si vous faites le bien, vous éprouvez un sentiment de joie ; si vous faites le mal, votre conscience, bon gré mal gré, se trouble, c'est le remords.

D'elle-même, et comme par une impulsion innée, la conscience discerne le bien et le mal. Elle sent qu'il y a des choses permises et des choses défendues.

Mais il ne peut y avoir pour nous de choses permises et de choses défendues que s'il y a un maître qui permet ou défend.

Le cri de la conscience humaine qui approuve le bien et proteste contre le mal proclame donc, par le fait même, l'existence du souverain Maître des consciences, l'existence de Dieu.

LE TÉMOIGNAGE DE L'HUMANITÉ

L'humanité entière unit sa voix à celle de l'univers. A moins de faire injure au sentiment commun de l'humanité, il est impossible de révoquer en doute l'existence de l'Être suprême.

Ce n'est là ni préjugé de race, ni préjugé d'époque ou d'éducation. Partout, sous toute

latitude, à quelque degré de civilisation ou de barbarie qu'ils appartiennent, les peuples ont une religion. On n'a jamais rencontré dans l'histoire un peuple athée. Partout, le voyageur trouve des temples, des autels, des cérémonies saintes et des jours de fêtes religieuses.

Qui a pu écrire cette croyance dans le cœur de l'homme ? Comment l'humanité entière peut-elle se tromper ?

Un grand savant contemporain, M. de Quatrefages, a écrit : « J'ai cherché l'athéisme ou absence d'une croyance en Dieu chez les races humaines les plus inférieures comme chez les plus élevées. L'athéisme n'est nulle part et nulle race n'est athée. »

« Jetez les yeux sur la face de la terre, disait Plutarque, vous pourrez y trouver des villes sans fortifications, sans lettres, sans magistrature régulière ; des peuples sans habitations distinctes, sans professions fixes, sans propriété de biens, sans l'usage des monnaies, et dans l'ignorance universelle des beaux-arts, mais vous ne trouverez nulle part une ville sans connaissance de la divinité. »

Les poètes de l'antiquité ont employé leur génie à célébrer la puissance de la divinité. Homère, Hésiode, Horace, Virgile et bien d'autres en ont exalté les œuvres.

Sans doute, les peuples de tous les siècles et de tous les climats ont différé et diffèrent dans leurs croyances. Les uns ont adoré des pierres, des animaux, d'autres le soleil. Beaucoup ont prêté à leurs idoles leurs qualités ou leurs vices. Mais tous se sont rencontrés en ceci : qu'il y a une divinité à laquelle il faut rendre un culte.

En face de l'humanité entière, que sont les quelques athées qui ont osé élever la voix ? Le sens commun a parlé contre eux. La cause est jugée.

CONCLUSION

L'existence de Dieu créateur est une vérité si évidente que l'Écriture Sainte traite d'insensés ceux qui disent que Dieu n'est pas.

En réalité, parlent-ils avec une réelle conviction ? Ils voudraient que Dieu n'existât pas afin de s'abandonner avec plus de hardiesse et moins de remords à la fureur de leurs passions. Ils ne voudraient ni témoin de leurs faiblesses, ni juge de leurs actions.

Vous, mon frère, vous écouterez le témoignage de votre conscience, le témoignage de l'humanité, vous comprendrez le langage merveilleux de la création qui vous entoure.

Toutes les fois que votre regard ira se perdre dans les profondeurs du firmament, toutes les fois que vous admirerez les beautés de la nature, la hauteur des montagnes, l'immensité des mers, vous rendrez hommage à la sagesse du Dieu qui a créé et disposé toutes ces choses.

Vous admirez les progrès de la science, vous vous extasiez devant les phénomènes physiques dont le génie humain a su faire de

si merveilleuses applications : chaleur, vapeur, électricité, etc. Vous rendez hommage à l'intelligence des inventeurs, c'est bien ; mais élevez-vous jusqu'à l'intelligence toute-puissante qui a placé ces forces dans la nature et les a mises avec tant de sagesse à notre usage.

O Dieu, c'est vous qui avez fait toutes ces choses. Tout en ce monde proclame votre grandeur. Les merveilles que vous avez créées proclament votre adorable sagesse. Heureux l'homme qui vous connaît et qui comprend qu'il n'existe que pour vous servir et pour vous aimer.

TRAITS HISTORIQUES

On ne rend pas justice à l'ouvrier.

Après les journées de juin 1848, un public nombreux assistait à une réunion dans un faubourg de Paris.

Un orateur avait essayé de parler de paix et de conciliation. Sa voix avait été couverte par les huées de l'auditoire indigné.

Brucker, récemment converti, prit la parole, et d'une voix tonnante, jeta cette exclamation :

« On ne rend pas justice à l'ouvrier. »

L'auditoire est saisi. Ce cri est dans la note. Il y a un moment de silence.

« J'entends, s'écrie-t-il, qu'on se plaint ; et l'on a raison. Oui, le véritable ouvrier n'est pas traité comme il le mérite. On ne lui rend pas justice, on le méprise ; et cependant, c'est ce grand ouvrier qui est l'auteur de tout ce dont jouit l'opulente inertie des riches. Qu'y a-t-il de fabriqué sur la terre qui ne sorte des mains de cet ouvrier qui a toute la peine, et que cependant on oublie et on méprise ? »

À ces mots, éclate une triple salve d'applaudissements.

Brucker reprend : « N'applaudissez pas si vite, laissez-moi achever. Il n'y a qu'un seul véritable ouvrier, c'est celui qui a fait tous les autres. C'est Dieu ! Nous ne faisons que copier ses œuvres. C'est lui qui a façonné la terre, qui a créé le beau soleil qui nous éclaire et sculpté le corps humain, cette statue plus belle que toutes les autres, qui pense et qui vit.

» C'est lui qui a fait les arbres et les plantes, créé l'air que nous respirons, formé l'étincelle du feu qui nous réchauffe.

» Et vous, vous prétendez être les grands ouvriers et les vrais travailleurs, parce que vous avez labouré la terre, que vous y avez jeté une graine, après quoi vous vous êtes retirés ! Non ! le vrai travailleur, c'est celui qui, pendant trois cent soixante jours, fait luire le soleil ou verse la pluie.

» C'est lui qui fait éclore les fleurs et mûrir l'épi qui vous nourrit : Voilà le seul véritable ouvrier. Lui rendez-vous, vous qui vous plaignez qu'on soit injuste pour vous, lui rendez-vous le peu qu'il vous demande ?

» Il ne réclame pour salaire qu'une prière chaque jour et votre repos le dimanche. Les lui accordez-vous ? Vous vous plaignez et vous avez raison :

mais lui, que dira-t-il donc ? Cet ouvrier infatigable ne travaille-t-il pas pour vous jour et nuit ? N'est-ce pas lui qui vous fournit le bois, le pain, les vêtements, les forces et la vie ? Et cependant, quand son dimanche arrive, et qu'il vous demande quelques prières pour lui, le repos pour vous, vous le repoussez, vous retenez son salaire et vous lui criez : Va ! je ne te connais pas ! Tu n'auras rien, si ce n'est des blasphèmes et des moqueries.

» Et vous vous plaignez qu'on vous exploite ! Ah ! qui vous a jamais traités comme vous traitez Dieu ? Voyons : ses droits ne valent-ils pas les vôtres ? Oui, votre salaire est une dette sacrée et vous êtes dignes de toute considération ; mais commencez donc par traiter Dieu, le premier des ouvriers, comme vous voudriez l'être vous-mêmes : alors vous pourrez élever la voix avec toute justice, et c'est Dieu lui-même qui bénira vos réclamations. »

La salle éclata en applaudissements frénétiques.

Une parole de M. Thiers.

M. Thiers rendait un jour visite au cardinal Pie, à Paris. Ils parlèrent ensemble de questions élevées. L'homme d'Etat raconta à l'évêque qu'il travaillait depuis longtemps à un traité de philosophie destiné à donner les *preuves de l'existence de Dieu*. Il ajouta en montrant un lit qui était dans l'appartement :

« Je comprends que la vie ne saurait finir là. Il y a un *au delà*. Monseigneur, mon livre fera bien voir ma conviction là-dessus. »

Ce que j'ai vu de plus beau.

Un jour, le célèbre Brancs, qui s'est immortalisé par ses voyages et ses découvertes, était allé voir le roi Georges d'Angleterre. Durant la conversation, ce monarque lui demanda ce qu'il avait vu de plus beau dans son tour du monde : « C'est le Maître de l'univers, sire », répondit l'illustre savant.

C'est, en effet, lui que les vrais savants découvrent en pénétrant plus avant dans l'ordre de la nature.

Pensée.

Un athée est un enfant qui travaille à se persuader qu'il n'a pas de père.

Dieu s'occupe de nous



Rentré à la maison, Jean Colombini ne trouva point le dîner prêt, et laissa éclater sa mauvaise humeur. Pour le calmer, sa femme lui mit sous les yeux un livre. C'était la *Vie des Saints*. Jean Colombini se mit à lire et prolongea indéfiniment sa lecture. Les exemples des saints le saisirent. Il se leva converti et décidé à les imiter. Dieu se sert de tous les moyens pour nous procurer le véritable bien qui est le salut.

DIEU S'OCCUPE DE NOUS

— Dieu est trop grand pour s'occuper de nous, me disait l'autre jour maître Pierre, enchanté d'avoir cette raison pour ne pas faire ses Pâques et pour ne pas s'occuper de Dieu. D'abord, ajouta-t-il, il y a des riches et des pauvres. Cela n'est pas juste, Dieu n'aurait pas permis cela, s'il s'était occupé de ce monde. Et puis, il y a la souffrance, Dieu ne la laisserait pas sur la terre, s'il en avait vraiment soin. Vous voyez bien qu'il ne s'en occupe pas.

Je songeais en l'écoutant à la fable du *Gland et de la Citrouille*. Vous vous rappelez Garo couché à l'ombre du chêne. Pour lui, Dieu aussi ne s'occupe pas de nous.

A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?

Il a bien mal placé cette citrouille-là.

Eh parbleu ! je l'aurais pendue

A l'un des chênes que voilà !

C'eût été justement l'affaire,

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

Or donc, Garo s'endormit. Un gland tombe juste sur son nez. Il s'éveille en sursaut.

Oh ! dit-il, je saigne ! Et que serait-ce donc

S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,

Et que ce gland eût été gourd ?

— Pierre, mon ami, faites attention que vos objections ne vous retombent pas sur le nez.

Si Dieu vous écoutait et suivait tous vos conseils, êtes-vous bien sûr que tout irait mieux ?

En tout cas, vous allez voir si Dieu s'occupe de nous. Soyez sûr que je résoudrai tous vos doutes.

La voix de la raison.

Ecoutez, maître Pierre, ce ne sera pas long. Se demander si Dieu s'occupe de nous, c'est se demander s'il *peut* prendre soin de nous, s'il *veut* prendre soin de nous.

Qu'il le puisse, vous n'en doutez pas. L'ouvrier est le maître de son œuvre.

Qu'il le veuille, cela n'est pas moins certain.

Il suffit pour le prouver d'admettre que Dieu est bon. Quoi ! Dieu est l'être unique et infini, et il ne serait pas bon !

Dieu a créé le cœur tendre et délicat de nos mères, il a mis dans le chef de famille tant de sentiments généreux et dévoués, et lui ne serait pas bon ! Il a inspiré à l'homme la compassion pour le pauvre, et lui, le père par excellence, n'aurait ni bonté, ni tendresse, ni dévouement !

Il serait mieux de dire que Dieu n'a jamais existé que de le représenter ainsi.

Dire que Dieu ne s'occupe pas de nous, ce serait dire aussi que Dieu a agi en insensé. On

n'agit pas sans but. Dieu n'a pu nous créer sans se proposer une fin.

L'ouvrier qui a construit une machine l'a construite en vue d'une destination : c'est une machine à tisser, à broyer, à moudre, etc. Quand il l'a mise en mouvement, il la surveille, il la conduit, il entretient le foyer qui produit la vapeur, maintient la pression convenable. Il gouverne sa machine. Et Dieu, l'ouvrier par excellence, se serait désintéressé de son œuvre.

Non. La preuve qu'il ne s'en désintéresse pas, je la trouve dans l'ordre admirable qui règne dans la création. Si Dieu ne gouvernait le monde par les lois qu'il a établies, ce serait, depuis bien longtemps, la confusion et le chaos. L'ordre qui resplendit annonce merveilleusement que l'ordonnateur est toujours à son œuvre, comme la marche assurée du navire à travers les écueils annonce que le pilote tient toujours la barre du gouvernail.

La voix de l'humanité.

Entendez-vous la voix de l'humanité entière. En même temps qu'elle proclame l'existence de Dieu, elle rend hommage à sa bonté et invoque sa Providence. Pourquoi des temples, des victimes, des autels, des prières, si on croyait que Dieu ne s'occupe pas de nous ?

Quel est le peuple qui n'a jamais invoqué Dieu pour détourner une calamité ou faire cesser un fléau.

C'est le sentiment de l'humanité entière que Dieu n'est point indifférent à nos actes. Il est celui qui a voulu être invoqué par ces consolantes paroles : Notre Père qui êtes aux cieux.

L'inégalité dans les conditions.

Vous dites : si Dieu s'occupait de nous, il n'y aurait pas d'inégalité dans les conditions.

— Pourquoi M. Un tel est-il riche, et pourquoi suis-je pauvre ?

Je réponds :

— Mais si l'égalité absolue que vous invoquez était une loi nécessaire, nul ne devrait avoir à sa taille un centimètre de plus ou de moins qu'un autre, ni un cheveu de plus, ni un cheveu de moins, tous les estomacs et tous les appétits devraient être égaux. Tous les arbres, toutes les plantes seraient de même dimension. Tous les animaux seraient de même taille. Avouez que si les mouches étaient grosses comme des éléphants, cela deviendrait gênant.

Mais ne voyez-vous pas que cette désespérante uniformité ferait du monde quelque chose de bien monotone ?

Ce qui fait la beauté d'une œuvre, c'est la variété dans les détails et l'harmonie dans l'ensemble.

C'est l'inégalité des conditions qui met en relief les plus belles qualités morales que vous admirez dans l'homme. Il est beau de voir le riche se dépouiller pour secourir le pauvre; sans la richesse dans les uns, et sans le besoin dans les autres, que deviendrait la charité? Il est beau pour le puissant de secourir le faible, et, s'il le faut, se sacrifier pour lui; mais sans la puissance et la faiblesse, que deviendrait cette protection généreuse? Le pauvre souffre, il endure les privations, mais alors apparaissent en lui la patience, la résignation, tandis que chez les autres resplendissent la liberté, la bonté, et entre eux s'établissent les doux liens d'une vraie fraternité.

Voilà pourquoi Dieu a permis l'inégalité des conditions.

Avez-vous d'ailleurs réfléchi à ceci : *C'est le pauvre qui est le mieux partagé.*

— Comment ! me répondrez-vous, il souffre davantage.

— Pas toujours. Il y a souvent plus de larmes sous les lambris dorés des palais que dans la chaumière du pauvre. La richesse ne fait pas tout le bonheur.

Dans notre état, tout nous paraît dur, dans les états des autres, tout nous paraît beau. Chez les autres, nous voyons les fleurs, nous ne sentons pas les épines.

Quoi qu'il en soit, encore une fois, la part du pauvre est meilleure.

Le Christ a honoré la pauvreté en se faisant pauvre lui-même.

Il a dit : qu'il est plus difficile au riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'au chameau de passer par le trou d'une aiguille. Le pauvre a plus de mérite en ce monde, il sera mieux récompensé dans l'autre.

Rappelez-vous bien ceci : c'est *l'autre vie* qui rétablira l'équilibre : les derniers seront les premiers, les derniers, c'est-à-dire les pauvres, parce qu'ils auront mérité davantage.

La vraie richesse.

Taulère était un célèbre prédicateur de Cologne; un jour qu'avec ferveur il avait prié Dieu dans l'église de lui faire connaître le meilleur moyen de le servir, il rencontre à la porte un pauvre couvert de haillons, n'ayant qu'un bras et qu'une jambe et la tête rongée par un ulcère.

« Bonjour, mon ami, lui dit Taulère en lui donnant l'aumône.

— Merci, mon Père, répond le pauvre, mais je n'ai jamais eu de mauvais jours. »

Taulère croyait d'avoir affaire à un fou, cependant, remarquant en cet homme un certain air qui le frappa, il s'assit à ses côtés et lui demanda de s'expliquer.

« Depuis mon enfance, dit le pauvre, je sais que Dieu est juste, sage et bon; je me suis dit : Rien n'arrive sans sa permission, il sait mieux que moi ce qui me convient; je me suis accoutumé à ne vouloir que ce qu'il veut. S'il m'envoie des maladies, je les reçois comme si elles étaient mes sœurs; s'il

me donne la santé, je la reçois avec plaisir; s'il ne me donne pas à manger, je suis content de jeûner pour expier mes péchés. Si je n'ai pas de vêtements, je me rappelle Notre-Seigneur en croix et je me trouve plus riche que lui. Si je pleure d'un œil, je ris de l'autre ! car je veux tout ce que le bon Dieu veut. »

Taulère pleura en entendant ce pauvre et il chercha de plus à l'imiter et à faire comprendre à tous que le bonheur est dans le cœur et non ailleurs.

La souffrance.

Ne dites pas : si Dieu s'occupait de nous, il n'y aurait pas de souffrances en ce monde.

Hélas ! n'est-il pas vrai que, trop souvent, la souffrance est causée par notre propre faute? Si nous étions plus modérés dans nos desirs, plus raisonnables dans nos projets, plus sobres, plus tempérants, que de maux disparaîtraient de notre vie !

Mais Dieu permet la douleur pour un motif plus élevé. Souvent elle entre au foyer de l'homme juste, c'est très vrai, mais pour l'épurer et pour perfectionner sa vertu. C'est elle qui fait l'homme patient, généreux, héroïque. Et Dieu le voit, et cette patience, cet héroïsme, auront un jour une récompense que Dieu ne réserve ni au bien-être, ni à la mollesse, ni au plaisir.

Job, sur son fumier, est plus grand que Job chef d'une famille riche et prospère.

Combien que la fortune enivrait et se perdaient dans le plaisir : le vice allait triompher dans leur âme. Dieu les a arrêtés par l'épreuve, la ruine, le deuil. La souffrance a été pour eux ce que sont les verges pour l'enfant. Dans la douleur, ils sont redevenus chrétiens.

Peut-être êtes-vous de ceux qui disent : « Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il me traite de la sorte? »

Et moi je réponds : « Qu'avez-vous fait à Dieu pour que Dieu vous aimât de la sorte? »

Il vous a envoyé les larmes, c'est vrai, mais des larmes qui peuvent vous rendre meilleur et vous préservent de toutes les ivresses du plaisir. Il y a des choses qu'on ne sait voir qu'avec des yeux qui ont pleuré. Bénissez Dieu qui, par l'épreuve, a sauvé votre âme.

À la mort, beaucoup se demanderont à quoi leur aura servi le bien-être; nul ne se plaindra d'avoir souffert, si la souffrance ouvre le ciel.

La mère de l'intendant Fouquet.

Quand Fouquet, intendant de Louis XIV, fut envoyé en exil, sa mère, apprenant sa disgrâce, dit : « Je commence à reconnaître que Dieu aime mon fils, puisqu'il lui envoie des épreuves. »

Henriette de France, femme de Charles I^{er} d'Angleterre, qui fut décapité, remerciait tous les jours Dieu de ce qu'il l'avait faite chrétienne et reine malheureuse.

Le mal.

Ne dites pas : si Dieu s'occupait de nous, le mal n'existerait pas.

Ce serait, sans doute, bien préférable pour ceux qui le commettent.

Mais Dieu n'en est pas cause. Dieu nous a créés libres, ce qui est un bien : le péché est l'abus de notre liberté. La liberté vient de Dieu, l'abus vient de l'homme.

Mais voyez avec quelle sagesse Dieu, respectant notre liberté, remédie au mal. Il nous ménage si bien les voies du repentir et du pardon ! Sa miséricorde éclate si admirablement, représentée par le divin Crucifié mort pour expier le péché et sauver le pécheur.

Dieu permet le mal, mais pour en faire ressortir un plus grand bien.

Adam commet le péché, le Christ le répare par sa vie et par sa mort. O l'heureuse faute, chante l'Eglise, qui nous a valu un tel Rédempteur !

Dans l'histoire de l'Eglise, cela se rencontre à chaque pas. Les païens persécutent les premiers chrétiens. Des millions de martyrs rendent témoignage à Jésus-Christ et deviennent

de grands saints qui assurent à l'Eglise une gloire incomparable. Et ainsi en est-il dans tous les événements de l'histoire.

CONCLUSION

Confessons donc que Dieu ne se désintéresse pas de nous, qu'il en prend soin comme un père bienfaisant. N'accusez jamais la Providence, ne murmurez jamais contre elle. Si elle vous éprouve, Dieu a ses raisons. Le père n'est pas obligé de dire à l'enfant toutes ses affaires. Il peut lui répondre : « Qu'il te suffise de savoir que je suis ton père. »

Ne vous inquiétez jamais. Il n'arrive rien qui ne puisse tourner à votre plus grand bien. Ayez confiance en la Providence de Dieu, et soyez reconnaissants pour ses bienfaits.

Pierre comprit tout cela, et, depuis lors, il bénit Dieu en tout, et trouve que l'intelligence infinie de Dieu et sa bonté infinie suffisent à bien gouverner le monde.

TRAITS HISTORIQUES

Un chanfre dans la chapelle papale.

Saint François de Sales raconte qu'un Pape avait un chanfre auquel il tenait fort. Celui-ci, d'une humeur bizarre, le quitta néanmoins ; et le Pape, affligé, écrivit à tous les princes de ne pas le recevoir, s'il se présentait chez eux, afin de l'obliger par là à revenir chanfre dans la chapelle papale. Le moyen réussit, et le chanfre revint.

Ainsi fait Dieu pour un cœur qu'il aime et qui cherche à se donner aux créatures. Il permet qu'il ne trouve en elles qu'amertume et il revient à Dieu.

Blessure d'un soldat.

Saint Gérard, frère de saint Bernard, repoussait les invitations de quitter le monde, que lui adressait son frère : « L'adversité seule ouvrira ton intelligence à la vérité, lui dit saint Bernard ; et quand l'endroit que je touche (il portait la main au côté de Gérard) sera percé d'une lance, la plaie sera

l'ouverture par laquelle pénétrera la parole que tu méprises aujourd'hui. »

En effet, quelque temps après, Gérard fut blessé d'un coup de lance au siège de Grancey ; il croyait sa blessure mortelle, et il fit appeler son frère, qui lui fit répondre : Cette blessure n'est pas pour la mort, mais pour la vie.

Gérard guérit en effet, et il alla se mettre sous la conduite de Bernard.

Dieu appelle souvent à lui par l'épreuve.

L'empereur Auguste brisant la vaisselle.

Un grand de Rome ayant invité à sa table l'empereur Auguste, condamna à mort un de ses esclaves qui, pendant le repas, avait brisé un vase de cristal. Auguste, indigné, brisa toute sa vaisselle précieuse, en lui disant : « Cruel, tu ignores donc que la vie d'un homme est plus précieuse que tous les vases ! »

Dieu agit quelquefois ainsi à l'égard du pécheur, il brise sa fortune, il lui enlève tous les biens que le pécheur aime mieux que la vie de son âme, afin de lui ouvrir les yeux.

J'ai une âme



*À quel père et à quelle mère fera-t-on croire que l'enfant
est sans âme et sans cœur ?*

J'AI UNE ÂME

— Prouvez-moi d'abord que j'ai une âme, me répondit dédaigneusement Octave, un jeune garçon de dix-huit ans qui revenait de la grande ville avec des manchettes, des boutons d'or, un col empesé à l'anglaise et un binocle. Pensez donc! Monsieur est cinquième commis du vingt-cinquième rayon au Petit Saint-Antoine, grand magasin du boulevard des Nouveautés, à Paris.

Octave ne fait plus ses Pâques. Il était excellent enfant, avant son départ, et, après six mois d'absence, le voilà qui me revient avec des propos pareils. Du reste, bien au courant de la langue du boulevard, ganté, pommadé, frisé, trois poils de moustache et un sourire niais aux lèvres, voilà Octave,

— Eh oui! mon pauvre Octave, tu as une âme, à moins que tu ne l'aies perdue à Paris, et la tête avec, car tu raisones comme un singe.

— Mais, Monsieur le curé, vous prenez la chose en riant. C'est très sérieux. J'ai tant lu depuis que je suis parti! La médecine a fait d'immenses progrès. Nous n'avons pas d'âme. Il faut bien que cela soit vrai, puisque les savants le croient.

— Mon pauvre enfant, où as-tu appris la médecine? et où as-tu vu des savants? derrière tes comptoirs et tes calicots?

Comme j'aimais beaucoup Octave, je pris la peine de le désabuser.

Ce ne fut pas difficile.

I. PENSÉE ET MATIÈRE

— L'âme est un esprit, lui dis-je, c'est-à-dire un être réel, un être qui pense, qui donne la vie au corps, mais qui n'a rien en lui-même des propriétés de la matière.

— Mais, Monsieur le curé, l'âme ne se voit pas. C'est le cerveau qui pense.

— L'âme ne se voit pas, c'est vrai, pas en elle-même. Elle se voit dans sa pensée qu'elle communique par le langage. Ce n'est pas le cerveau qui pense, parce que la pensée n'a rien de matériel.

Ecoute et vois la différence.

La matière est composée de parties placées à côté les unes des autres. Dans ton binocle le verre de droite est distinct du verre de gauche. Dans une de tes pensées, y a-t-il une droite, une gauche, un haut, un bas? L'idée du soleil est-elle plus large que l'idée d'une fleur? Non. On rirait de toi, si tu disais que tu as une idée de trois centimètres d'épaisseur.

La matière se partage. On ne sépare pas une idée en deux. La matière a des couleurs, une forme. Elle est ronde, carrée, etc. As-tu vu une idée rouge, verte, ronde, ovale?

Il est vrai que tu en as parfois de biscornues.

— Mais, Monsieur le curé, l'électricité, la

chaleur? Est-ce qu'une pensée ne pourrait pas être quelque chose de ce genre?

— Non. L'électricité, la chaleur, sont un mouvement, une série de vibrations, d'après tous les physiciens. On les augmente ou diminue. Il y a la chaleur à 20 degrés, à 100 degrés. La décharge électrique est plus ou moins forte. Ce sont des phénomènes matériels. Mais as-tu vu des pensées qui se mesurent à 10, 20, 100 degrés? Non, jamais.

Observe surtout ceci. La pensée humaine est sans doute souvent la représentation d'un objet matériel. J'ai l'idée d'un cheval, d'une maison. Mais j'ai aussi l'idée d'êtres absolument immatériels, abstraits. J'ai l'idée de la grandeur de la vertu, de la sagesse, d'un esprit, de Dieu. Comment un mécanisme, des mouvements électriques ou matériels pourront-ils représenter ces objets? L'effet ne doit jamais dépasser la cause. Nul ne donne que ce qu'il a.

Ces idées sont des idées spirituelles. Elles ne peuvent donc venir que d'un esprit.

Tu vois, mon cher Octave, que tu as une âme. Rassure-toi, tu n'es plus à mettre au rang des singes.

II. OBJECTIONS D'OCTAVE

La folie.

— Mais, Monsieur le curé, comment expliquer la folie? La folie est causée par les lésions du cerveau. Si l'âme était spirituelle, les lésions du cerveau ne troubleraient jamais l'intelligence.

— Mais, tu es trop fort, mon Octave, ton objection mérite une solide explication : la voici.

Les lésions du cerveau ne troubleraient jamais l'intelligence si l'âme n'avait aucun rapport avec le corps.

Mais cette âme spirituelle doit vivre avec le corps, elle l'anime et s'en sert comme d'un instrument.

Elle s'en sert pour les opérations qui *préparent* les actes de l'intelligence. L'âme est unie au corps, elle voit les objets par les yeux, elle les entend par les oreilles et elle se les représente avec leurs couleurs, leur forme, par l'imagination, tu comprends cela. Quand l'âme est ainsi *renseignée*, elle agit, elle raisonne, elle produit ses idées spirituelles, ses idées qui n'ont ni couleur, ni hauteur, ni épaisseur. Tu as compris, n'est-ce pas?

Et maintenant, que le cerveau d'un homme soit blessé, l'âme ne pourra plus se renseigner sur ce qui se passe au dehors, ou sera mal renseignée. C'est pourquoi elle raisonnera à tort et à travers.

Ainsi, dans les lésions du cerveau, l'âme spirituelle n'est pas atteinte, l'intelligence demeure, mais l'instrument qui fournit les notions préalables ne fonctionne plus ou fonctionne mal. Prenons un exemple.

Le peintre. — Le musicien.

Un peintre de grand talent devient aveugle. Il ne peut plus produire de chefs-d'œuvre. Diras-tu que c'est son génie qui est atteint? Non. Il n'a plus d'instrument : ses yeux qui lui étaient nécessaires.

Ce musicien est un artiste consommé. Sa harpe est brisée. Il ne joue plus de symphonie. Ce n'est pas l'artiste qui est atteint, c'est l'instrument.

Le téléphone.

L'âme, vois-tu, c'est un être intelligent, un commerçant, si tu veux, renfermé dans sa maison de commerce. Elle se sert du téléphone pour entendre (les oreilles), d'une lampe pour voir (les yeux), d'une machine à imprimer pour conserver ses souvenirs ou tenir ses comptes (l'imagination). Les fils électriques sont coupés. Plus de téléphone, plus de lampe électrique, la machine se brise, le registre périt, plus moyen de communiquer à l'extérieur et de faire du commerce. C'est l'image de l'âme intacte dans un cerveau dérangé.

L'intelligence pourtant se développe en rai-

son du développement des organes. C'est donc une faculté matérielle.

— Oh! splendide. Si ton principe était vrai, les bœufs qui ont une plus grosse tête que nous devraient être plus intelligents. L'intelligence agit mieux à mesure que les organes se développent, mais parce qu'elle s'en sert pour acquérir les renseignements préalables.

La faiblesse des pensées dans l'enfant ne vient pas de la faiblesse de ses organes, mais de ce qu'il est sans expérience des choses extérieures, qu'il faut lui avoir apprises.

Aussi, supposez deux enfants d'une intelligence égale : que l'esprit de l'un soit cultivé, que l'esprit de l'autre soit négligé, le second à vingt ans, avec des organes naturellement plus forts, aura moins d'intelligence que le premier.

Les expériences scientifiques.

Elles sont tout à fait pour démontrer la spiritualité de l'âme et mettent en déroute les matérialistes.

Nous parlions tout à l'heure des lésions du cerveau. Dans beaucoup de cas, ainsi que l'ont expérimenté des spécialistes, Stahl, Heinrot, Ideler, Lauret, dans l'autopsie de cerveaux humains, des aliénés n'avaient aucune lésion au cerveau, des hommes sains au contraire avaient le cerveau profondément endommagé.

On a essayé de recourir au poids du cerveau pour expliquer le plus ou moins d'intelligence. Il s'est trouvé que Voltaire, Raphaël, Napoléon I^{er}, avaient le cerveau plus petit que beaucoup d'hommes vulgaires. La forme du crâne n'a pas donné de meilleurs résultats. Voltaire et le curé d'Ars avaient le même crâne, quelle différence pourtant entre ces deux hommes! D'autres se sont rabattus sur les saillies ou circonvolutions du cerveau. Il paraît que c'est l'âne qui est le mieux partagé sous ce rapport et qui devient l'animal le plus intelligent. Tu ne t'en doutais pas, Octave?

De tout cela, rien à conclure, sinon qu'il faut une âme spirituelle pour expliquer en nous la pensée spirituelle.

La vraie science.

La vraie science a admis l'existence de l'âme.

La vraie science est dans des hommes tels que Pascal, Leibnitz, Newton, Képler, Linné, Buffon, Cuvier, Ampère, Cauchy, Récamier, Nélaton, Pasteur. Ils ont combattu le matérialisme et se sont fait gloire de n'avoir rien de commun avec lui.

L'intelligence de l'animal.

Mais l'animal est intelligent comme l'homme et il n'a pas d'âme.

— Vraiment, nous voilà au rang du singe, du perroquet, de l'oie et du dindon! Tu n'es pas fier, Octave.

C'est étrange que l'on veuille nous faire juger de l'homme par l'animal. Comme si nous pouvions savoir ce qui se passe en lui.

Mais il est faux que l'animal soit strictement intelligent, c'est-à-dire que l'animal agisse par raisonnement.

Si on parvenait à le prouver, nous en concluons qu'il a une âme et voilà tout, parce qu'une pensée ne peut pas être l'effet de la matière.

Sans doute, l'animal n'est pas une pure machine. Il vit, il a donc une âme inférieure à la nôtre, limitée en durée à l'existence du corps. C'est admis.

Mais ce qui est certain, c'est que l'animal ne raisonne pas, il agit par instinct. Il n'a donc pas d'âme spirituelle raisonnable.

Intelligence et instinct.

Voici la différence : L'instinct de l'animal fait toujours la même chose, sans progrès, sans perfectionnement. Pas d'école, pas d'apprentissage. L'oiseau, si ingénieux à construire son nid, le bâtit comme l'oiseau de même espèce le bâtit il y a deux mille ans. Dès le premier nid qu'il a fait, il a été aussi habile qu'à un âge plus avancé. L'abeille n'est pas plus ingénieuse aujourd'hui qu'il y a vingt siècles à bâtir ses rayons et à distiller son miel. Ce n'est pas là un être qui raisonne, qui étudie, se perfectionne, se rend compte.

Il y aura chez l'animal des choses étonnantes parfois, fidélité du chien pour son maître, aversion pour qui le frappe, toutes choses qui sont de l'ordre de la mémoire ou de la partie sensitive de l'être. Jamais rien qui dénote un raisonnement proprement dit. Voilà pourquoi l'animal ne parle pas, il n'a que des cris inar-

ticulés, parce qu'il n'a que des impressions mais pas d'idées, pas de phrases à communiquer.

S'il articule quelques mots, comme le perroquet, il ne les comprend pas et les redit à tort et à travers.

Le singe et les tisons.

Le singe est l'animal qui se rapproche le plus de l'homme. Il l'imité. Sensible au froid, il se chauffe au foyer comme l'homme, mais le feu vient-il à s'éteindre, il n'aura jamais l'idée de le rallumer, il ne rapprochera pas même les tisons. Pourquoi? Parce qu'il faudrait pour cela raisonner, et le singe en est incapable.

Allons, mon Octave, tu penses, tu raisones. tu parles, tu as donc une âme spirituelle.

CONCLUSION

Ne vois-tu pas que l'âme, c'est la dignité et la grandeur de l'homme? Tu as vu dans la grande ville les chefs-d'œuvre du génie, tu as loué les inventions modernes. Exalte les nobles esprits qui ont fait ces grandes choses et ne les ravale pas au rang des animaux sans raison.

Non, l'homme qui a le front haut, et qui seul se tient droit pour regarder le ciel, l'homme qui tous les jours étudie, travaille et se perfectionne, cet homme, ce n'est pas une machine. C'est un être intelligent, capable de vérité et de vertu. Il a une âme.

Rappelle-toi bien ceci : tout est là, *la pensée est immatérielle, elle ne peut venir que d'un esprit.*

Octave me serra la main et me remercia.

— Reviens me voir dimanche, je te ferai voir que ton âme ne mourra pas. Au revoir, Octave, garde ton âme, et sauve-la pour l'éternité.

TRAITS HISTORIQUES

De quelle couleur est-elle?

Les anciens persécuteurs discutaient parfois avec les martyrs.

Saint Acace comparaissait devant le magistrat et philosophe Marcion. Le martyr venait de lui dire que Dieu est un esprit et n'a pas de corps.

— Mais, dit le philosophe, si Dieu n'a pas de corps, il n'a pas d'intelligence.

— Pardon, dit le martyr, ce n'est pas le corps qui produit l'intelligence. Si la vertu est matérielle, de quelle couleur est-elle?

Marcion demeura sans réplique.

L'âme.

Une des célébrités médicales de notre temps, Claude Bernard, membre de l'Académie des sciences, prouve que tout ce qui est matière en nous, même le cerveau, se renouvelle au moins tous les huit ans; et cependant nous gardons souvenir, à cinquante ans, de notre enfance, et nous sentons bien que nous

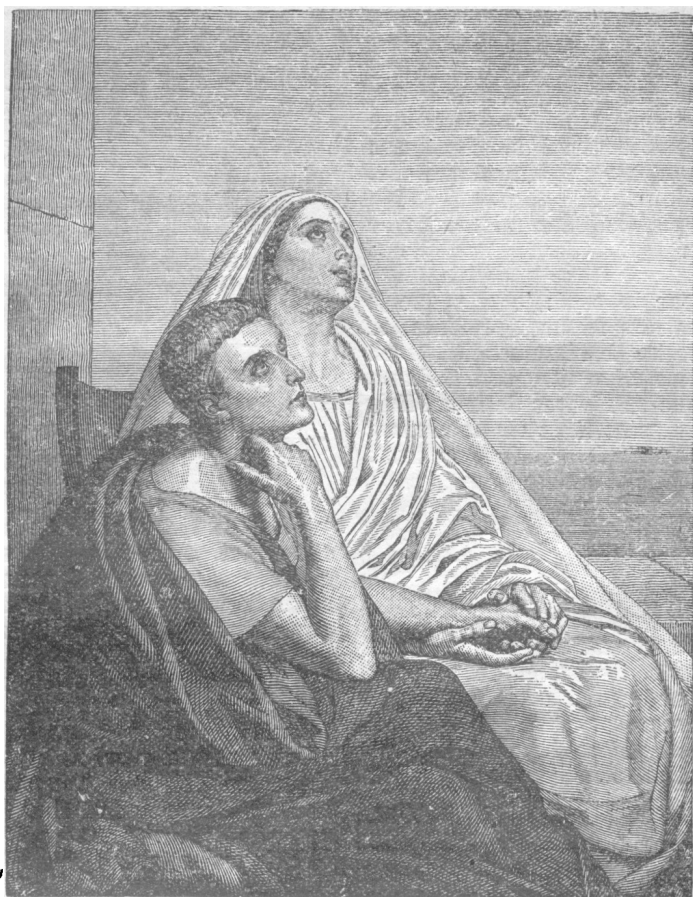
sommes toujours les mêmes hommes qu'il y a vingt ans; il y a donc en nous *quelque chose d'immatériel, de permanent, de toujours présent, d'indépendant de la matière; ce quelque chose, c'est l'âme, qui survit à la transformation et à la décomposition du corps.*

Cabanis et Broussais.

Ce sont les deux plus célèbres matérialistes parmi les médecins du commencement de ce siècle. L'un et l'autre se sont rétractés. « L'âme, a écrit le premier, est une substance, un être réel, qui, par sa présence, inspire aux organes tous les mouvements dont se composent leurs fonctions et les livre à la décomposition du moment qu'il en est séparé. » Broussais a écrit sa rétractation dans la lettre imprimée intitulée : *Développement de mon opinion et expression de ma foi*. On dit que Littré a suivi leur exemple sur son lit de mort. Il est certain que les lettres écrites par lui dans les derniers temps de sa vie indiquent un tout autre état d'âme.

Quand on est mort

tout n'est pas mort



LA PENSÉE DE L'IMMORTALITÉ

(Tableau d'Ary SCHEFFER)

Saint Augustin et sa mère sainte Monique, s'élevant par la pensée au-dessus des choses créées, s'entretiennent du bonheur de voir Dieu et de la beauté du ciel dont leur âme, illuminée par la foi, entrevoit de loin les éternelles splendeurs.

QUAND ON EST MORT, TOUT N'EST PAS MORT

Octave devait revenir me voir. Mais un événement douloureux s'était produit dans sa famille, sa mère lui avait été ravie. Et il venait cette fois, non plus pour discuter, mais pour épancher sa douleur. Je pleurai avec lui comme le fait le prêtre qui se doit aux âmes pour être leur consolateur.

Nous rappelâmes des circonstances douloureuses de l'agonie dont nous avions été témoins.

Je ne voulais pas entamer de discussion. Mais comment ne pas parler d'immortalité, d'espérance, et comment ne pas dire à ce jeune homme la douce vérité des chrétiens : Ta mère, si tu veux être croyant comme elle, tu la reverras un jour.

Octave n'était plus le jeune raisonneur de la semaine passée.

Il me dit :

— Ah! Monsieur le curé: je sens que je perds la foi dans mes lectures profanes. Je voudrais bien croire à l'immortalité, mon cœur me dit que ma mère vit encore là-haut, qu'elle n'a fait que se séparer de nous. Mais vraiment, n'est-ce point là *la vieille chanson destinée à bercer l'humanité*? Mon cœur y croit, mais ma raison voudrait en être sûre.

Un esprit ne meurt pas.

— Mon fils, c'est bien simple, repris-je, un esprit ne meurt pas.

Et ton âme est un esprit, je te l'ai prouvé. La mort, c'est la séparation de l'âme et du corps; l'âme absente, les parties du corps se désagrègent. L'âme, esprit, a sa vie propre. Elle ne peut se désagréger comme la matière.

Les éléments du corps désagrégués ne sont pas détruits. C'est un principe admis par les savants: rien ne se perd dans la nature. Le bois brûlé par le feu devient cendre, la cendre mêlée à la terre devient la nourriture des plantes. L'élément qui était dans le bois se retrouve toujours quelque part. Ainsi est-il des éléments du corps. Ils ne sont pas détruits, ils deviennent cendre et poussière. Comment l'âme serait-elle détruite, si la matière elle-même est conservée.

— Oui, je comprends cela. Elle ne peut se décomposer parce qu'elle n'a pas de parties distinctes comme le corps et Dieu ne la détruit pas. C'est clair.

Le sentiment intime de l'homme.

— Nous soupignons tous vers l'au delà, d'où cette secrète envie de nous survivre à nous-mêmes. Le guerrier rêve de la gloire, le savant veut laisser un nom illustre. Le villageois vou-

draît se survivre dans le cœur de ses enfants. Il voudrait pouvoir attacher son nom au bâtiment qu'il achève, à l'arbre qu'il a planté, au terrain ingrat qu'il a su rendre fertile.

Pourquoi cela, si l'homme n'avait pas en lui-même le besoin d'une vie sans fin?

Le besoin du bonheur.

L'homme désire le bonheur, et rien en ce monde ne le satisfait. Il n'est jamais content. S'il s'élève aux honneurs, il veut monter plus haut; s'il amasse, il veut gagner davantage.

Octave, as-tu rencontré l'homme pleinement heureux?

Tu as vu le deuil, les larmes, même parmi les grands de ce monde, où est le bonheur parfait?

Salomon, au comble de la richesse et de la gloire, déclare que tout est vanité.

Alexandre a conquis le monde. Et on le vit pleurer.

Ce bonheur est dans une autre vie, dans la vie qui ne craint plus la mort.

Si ce désir ne doit pas être satisfait, pourquoi Dieu l'a-t-il mis en nous?

Le témoignage du genre humain.

C'est le témoignage de tous les peuples. Partout et toujours ils ont cru à l'immortalité.

Très curieuse est la doctrine des Egyptiens. Après la mort, le *double* ou âme descendait aux enfers, pour revenir plus tard rendre la vie au corps: d'où le soin avec lequel on embaumait et conservait les momies. Rien de curieux comme le jugement ou pesement de l'âme. Le cœur du défunt était placé sur une balance que tenaient Horus et Anubis, juges suprêmes, entourés de quarante-deux assesseurs. Si l'homme était trouvé juste, il entraît, après de longues épreuves, dans le Plérôme ou lieu du bonheur sans fin.

Chez les Grecs et chez les Romains, les justes vont aux Champs-Élysées, les coupables au noir Tartare. Nos pères, les Gaulois, plus féroces, rêvent un Paradis de combats, où les vainqueurs boivent le sang dans le crâne de leurs ennemis.

Les cérémonies funèbres rappelaient toujours la croyance à l'immortalité. Chez les Romains, on mettait dans la bouche du mourant une pièce de monnaie, pour que l'âme puisse payer son voyage dans l'autre monde. Dans certaines contrées, on apportait des aliments sur le tombeau, afin que l'âme puisse se nourrir. On immolait les chevaux, les esclaves, la femme du défunt, afin qu'il pût retrouver tout cela dans l'autre vie.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

« C'est ici, dit Chateaubriand, que la nature humaine se montre supérieure au reste de la création, et nous apparaît dans ses hautes destinées. La bête connaît-elle le cercueil et s'inquiète-t-elle de ses cendres? Que lui font les ossements de son père, ou plutôt, sait-elle qui est son père, après que les besoins de l'enfance sont passés? Parmi tous les êtres créés, l'homme seul recueille la cendre de son semblable et lui porte un respect religieux. D'où vient la puissante idée que nous avons du trépas?.... Tous sont également persuadés que la mort n'est qu'une transfiguration glorieuse. »

L'immortalité, c'est le cri de la justice.

Il faut qu'il y ait une justice, puisqu'il y a un Dieu.

Dieu ne saurait voir du même œil le bon et le méchant, le parricide et l'enfant soumis, l'ouvrier honnête et le juif usurier?

Or, qu'arrive-t-il le plus souvent? On voit le méchant triompher et le juste souffrir. La vertu est méconnue, le vice est honoré.

Cela est si vrai, qu'on entend souvent des plaintes comme celles-ci : A quoi bon être honnête, si Dieu nous laisse tant souffrir?

Dieu permet la souffrance, parce qu'il y a une autre vie dans laquelle chacun reçoit selon ses œuvres. L'équilibre est rétabli.

Les souffrances de cette vie sont des épreuves qui sanctifient, ce sont des combats qui mènent à la gloire, des avertissements du ciel qui nous maintiennent dans le devoir. Dieu veut que ceux qui souffrent prennent courage, les épreuves ne sont rien en comparaison du bonheur éternel.

Mais tout cela ne serait pas vrai, il n'y aurait pas de justice, si l'âme mourait avec le corps.

C'est l'enseignement de l'Écriture qu'il faut méditer : « J'ai vu sous le soleil, l'impiété au lieu du jugement et l'iniquité au lieu de la justice, et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'injuste, et alors, ce sera le temps du rétablissement de toutes choses. »

Mon cher Octave, ta mère était une pieuse chrétienne, qui a beaucoup souffert. Est-ce que tu ne comprends pas qu'elle a là-haut une belle récompense?

— Oh! Monsieur le curé, j'en ai la douce espérance. Elle était si bonne, ma mère.

Mais ne pourrait-on pas dire que la paix de la conscience suffit au bonheur?

La paix de la conscience.

— Non, mon cher enfant, sans doute elle est la condition indispensable du bonheur, mais elle ne suffit pas. Quand, tout jeune, tu souffrais, atteint par la maladie, ta mère n'était pas heureuse et cependant elle avait la conscience en paix, mais tu souffrais.

Il faut au bonheur l'absence de toute peine, de toute épreuve. Et encore une fois, où cela se rencontre-t-il sur la terre?

Il y a donc une autre vie. L'âme spirituelle ne peut mourir.

L'impunité des méchants.

— Crois-tu à l'enfer? demandaient à un prêtre les juges révolutionnaires de Lyon. — Eh! comment, répondit-il, pourrais-je en douter en vous voyant et en considérant ce qui se passe? J'aurais été incrédule que je serais devenu croyant. Rien ne prouve mieux, en effet, l'existence d'une autre vie que l'impunité dont les méchants jouissent dans celle-ci.

L'hosanna du lépreux.

Un prince espagnol, qui s'était égaré à la chasse, se trouvait seul dans les profondeurs d'une fraîche et sombre forêt. Tout à coup, son attention est attirée par la douce mélodie d'une voix humaine. Il dirige ses pas du côté d'où vient cette voix qui le ravit; et, à mesure qu'il approche, ces sons se font entendre aussi éclatants qu'harmonieux. Enfin, il distingue à travers le feuillage une forme d'homme à demi couché au pied d'un arbre. Le prince s'avance encore plus près de cet homme qui ne l'entend pas et qui chante toujours; mais quelle surprise mêlée d'horreur quand il voit un malheureux couvert de lèpre et d'ulcères, dont la chair tombe en lambeaux! Le prince s'écrie :

— Eh quoi! c'est vous qui faites ainsi retentir cette forêt de vos accents merveilleux!.... Comment pouvez-vous chanter dans un état si misérable?

— Eh! comment ne chanterais-je pas? comment ne me réjouirais-je pas, répond le lépreux, en voyant s'écrouler chaque jour un peu de cette prison de boue qui retient mon âme captive! Ah! je le prévois avec transport, bientôt elle sera libre; elle prendra alors son vol et continuera dans sa patrie, avec l'heureuse armée de tous les martyrs du Christ, un immortel *hosanna*!

CONCLUSION

Oh! vous qui pleurez sur vos chers morts, pensez que vous les retrouverez un jour dans une vie meilleure. Non; tout ne finit pas à la tombe.

Le Christ Sauveur a dit cette douce parole : Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu.

Nous avons les promesses de la vie éternelle. Nous savons qu'un monde meilleur nous attend, voilà pourquoi nous sommes forts et courageux dans l'épreuve, consolés et heureux dans nos tribulations.

Quel crime commettent ceux qui enlèvent par leurs enseignements pervers la joie de l'espérance aux pauvres qui souffrent!

Où, mon cher enfant, tu reverras la pieuse mère que tu pleures. Du haut du ciel, elle veille sur toi. Vis désormais en chrétien et tu la reverras.

Octave avait les yeux humides. Je l'embrassai tendrement. Il me quitta en me remerciant.

Depuis lors, il est redevenu meilleur, le malheur l'a mûri. Il comprend qu'il a une âme et qu'un esprit ne peut mourir. Il sera chrétien.

TRAITS HISTORIQUES

Adieu pour toujours.

Une mère chrétienne allait mourir. Son fils qui l'aimait lui disait au revoir.

— Ma mère, nous nous reverrons là-haut.

— Pourquoi dis-tu, mon fils, nous nous reverrons là-haut? Non, nous ne nous reverrons pas. Je n'aurai pas la joie de te retrouver.

— Et pourquoi? ma mère, est-ce que vous ne croyez plus au ciel?

— Je crois au ciel, et je vais au ciel, mais toi, tu vis comme si tu n'y croyais pas. Il faut croire que tu ne veux plus me revoir.

Le fils fut saisi de ce reproche. Il pleura.

— Oh! ma mère, nous nous reverrons, ce je serai chrétien.

Avertir le prêtre.

Combien disent en parlant des morts qu'ils ont perdu : Ils ne souffrent plus, ils sont heureux là-haut, et qui n'ont rien fait pour les préparer au grand passage.

La chose unique de la vie, c'est la bonne mort. Si vous aimez vos amis, ne craignez pas de leur proposer le prêtre, s'ils sont en danger.

La tentation d'un pauvre ermite.

C'était aux jours où une multitude d'anachorètes peuplaient de leurs vertus les déserts de Kolsim et de Nitrie, dans la vallée du Nil. Un de ces pieux solitaires était venu vendre quelques nattes, fruits de son labeur, dans la grande ville d'Alexandrie. S'étant arrêté sur une place de la cité, il voit passer un magnifique convoi funèbre. Il demande alors quel est cet homme dont on célèbre les funérailles avec tant de pompe.

— C'est un riche, lui dit-on, qui, durant toute sa vie, eût le rare privilège d'être toujours heureux, il vécut au sein de l'abondance, comblé d'honneurs, et sa première maladie fut celle qui l'emporta.

— Combien d'années a-t-il vécu de la sorte?

— Bien des années, car il est mort bien vieux.

— Quelles étaient ses vertus?

— Je ne sais : j'ai entendu parler de son avarice, de son arrogance et de sa corruption; mais de ses vertus, jamais.

Le pieux solitaire s'en retourna vers sa cellule, à travers le désert. Il avançait toujours, et il se disait : Ce soir, je raconterai à mon frère ce que j'ai vu et je lui ferai part de mes réflexions. Enfin, il arrive à quelques pas de sa cabane. O malheur, il se trouve en face d'un cadavre tout déchiré, gisant sur le chemin.

— C'est mon frère, s'écrie-t-il, mon frère qui est devenu la proie d'une bête féroce.

Aussitôt, il tombe à genoux, joint les mains, et, la face prosternée contre terre, il s'écrie :

« Dieu tout-puissant, on dit que vous êtes la justice même, et cependant qu'ai-je vu? Un homme avait vécu en vous offensant tous les jours de sa vie, et ces jours ont été pour lui des jours de gloire et d'abondance. Et moi, ô mon Dieu, il y a cinquante ans que je vous sers; j'ai passé mes jours dans la prière et les austérités. Quelle a été ma récompense?

Alors une voix se fit entendre à cette âme bouleversée, et cette voix lui disait :

« Attends jusqu'au jour du jugement, et alors tu reconnaitras la sagesse et la justice de Dieu. Cet homme avait fait, durant sa vie, beaucoup de mal et un peu de bien. Pour le récompenser du peu de bien qu'il a fait, je lui ai accordé la prospérité en ce monde; mais pour le punir du mal qu'il a commis je me réserve l'éternité. Toi, mon serviteur, tu as fait un peu de mal et beaucoup de bien, j'ai voulu achever de te faire expier le peu de mal que tu as commis, en permettant la cruelle épreuve qui fait couler tes larmes; mais pour te récompenser de tout le bien que tu as fait, je te réserve le ciel avec ses éternelles joies. »

Eclairé et consolé par ces paroles, le solitaire loua Dieu à cause de ses jugements aussi justes que sages.

La présence réelle de ma mère.

Frédéric Ozanam, le fondateur des Conférences de Saint-Vincent de Paul, a écrit ces touchantes paroles deux ans après la mort de sa mère :

« Sans doute, rien n'est plus déchirant que cette longue absence, rien n'est plus sombre que cette solitude croissante et ce vide que la mort fait autour de nous.... »

» D'autres moments sont venus, où j'ai commencé à pressentir que *je n'étais point seul*, où quelque chose d'une douceur infinie s'est passé au fond de moi, c'était comme une assurance qu'on ne m'avait point quitté; c'était comme un voisinage bienfaisant, quoique invisible; c'était comme si une âme chérie, en passant, m'eût caressé de ses ailes. »

Et, de même qu'autrefois, Ozanam reconnaissait le pas, la voix, le souffle de sa mère, ainsi, quand une idée vertueuse se faisait entendre à son esprit : « C'est elle », disait-il.

» Quand je suis bon, quand j'ai fait quelque chose pour les pauvres, quand je suis en repos avec Dieu, qu'elle a si bien servi, je crois qu'elle me sourit de loin. Quelquefois, si je prie, je crois écouter sa prière qui accompagne la mienne, comme nous faisons ensemble le soir au pied du crucifix. Enfin, souvent.... lorsque j'ai le bonheur de communier, lorsque le Sauveur vient me visiter, il me semble qu'elle le suit dans mon misérable cœur comme tant de fois elle le suivit porté en viatique dans d'indigentes maisons; et alors j'ai une ferme croyance de la **présence réelle de ma mère** auprès de moi. »

L'extase de saint Augustin et de sainte Monique.

Une des plus belles pages des *Confessions* de saint Augustin est celle où il raconte son entretien avec sa mère à la *fenêtre d'Ostie*. Tous les deux, assis l'un près de l'autre, les yeux levés vers le ciel, s'entretenaient de la patrie heureuse.

Ils avaient devant les yeux la mer immense et le firmament sans bornes. Ils passèrent en revue toutes les beautés créées, mais pour s'élever jusqu'à la région de l'éternel amour. C'est là qu'est le bonheur, dans la possession de Dieu.

Ils s'enflammèrent tellement dans leur pieux colloque qu'ils durent se taire, absorbés dans l'extase.

Pourquoi une religion ?



Pour nous apprendre qu'il est nécessaire d'adorer et d'aimer Dieu,
le Verbe s'est fait chair et s'est fait petit enfant.

POURQUOI UNE RELIGION ?

Le spectacle si touchant d'un Dieu qui s'est fait pauvre et petit enfant est déjà par lui-même une réponse à cette question. Si Dieu nous a aimés jusque-là, n'est-il pas juste que nous lui rendions amour pour amour ?

Est-il donc permis de rester indifférent sur ce point, comme le font un si grand nombre ?

Est-ce une question importante qui vaut la peine qu'on s'en occupe ?

Vous répondrez vous-même quand vous aurez lu jusqu'au bout. La nécessité d'une religion est une chose raisonnée, qui repose sur des faits et sur des devoirs certains. Tout homme sérieux et consciencieux doit s'en rendre compte.

I. NÉCESSITÉ DE LA RELIGION

La religion est l'ensemble de nos devoirs envers Dieu. Manquer de religion, c'est manquer à ses devoirs.

Ces devoirs sont tels qu'un homme sans religion est un RÉVOLTÉ, un INGRAT, un IMPRUDENT et son PIÈRE ENNEMI.

C'est un révolté.

Dieu est notre maître absolu. Nous lui appartenons, comme l'œuvre appartient à l'ouvrier. Quiconque travaille et produit a droit au fruit de son travail. Or, Dieu nous a créés. Nous sommes donc à lui.

Nous devons donc reconnaître que nous lui appartenons, par conséquent obéir à ses lois et lui rendre hommage et respect.

Quiconque désobéit à l'autorité légitime est un révolté. N'avoir pas de religion, c'est ne pas se soumettre à Dieu, c'est désobéir à ses lois. C'est être un révolté.

L'enfant qui désobéit à son père est un révolté. Nous dépendons plus de Dieu, notre créateur, que l'enfant ne dépend de ses parents. Comprenez-vous quel crime il y a à secouer le joug de Dieu et à vivre comme si Dieu n'existait pas ?

Un homme sans religion est un ingrat.

Nous attachons cette flétrissure comme un stigmate d'ignominie au front de l'enfant qui méprise son père.

Et le père par excellence, c'est Dieu. Vous le disiez dans votre enfance, dans la prière que vous récitiez jadis et que vous ferez bien de réapprendre : *Notre Père, qui êtes aux cieux*.

Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, l'intelligence qui nous distingue des animaux, la volonté libre par laquelle nous avons le pouvoir de faire le bien et d'éviter le mal, le pain qui nous nourrit, les forces de

nos bras, tout nous vient de Dieu. Sa providence veille sur nous, au point qu'il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans sa permission.

Or, comment reconnaître les bienfaits de Dieu, si ce n'est en pratiquant les actes religieux : louanges, adorations, remerciements ? C'est précisément en cela que consiste la religion.

Nous sommes tous des rachetés. Pour nous délivrer de la damnation éternelle et des flammes de l'enfer que le péché nous a méritées, le Fils de Dieu s'est incarné. Il a souffert et il est mort. Il a poussé l'amour jusqu'à endurer toutes les souffrances et toutes les ignominies pour nous sauver.

Vivre comme si Dieu n'existait pas, comme si nous n'avions pas une âme à sauver, c'est donc mépriser le plus grand de tous les bienfaits. C'est la souveraine ingratitude.

Un homme sans religion est un imprudent et son pire ennemi.

On est un imprudent quand on s'expose, par sa faute, aux maux les plus graves. On est son pire ennemi quand on se cause à soi-même sa perte, et une perte irréparable.

Or, l'homme sans religion s'expose aux châtiments éternels.

Dieu, notre Maître, notre Bienfaiteur, notre Rédempteur, nous a fait une obligation stricte de pratiquer la religion, et cela sous les peines les plus graves. Vivre sans religion, c'est s'exposer à mourir sans religion et ainsi à souffrir éternellement. Se condamner soi-même à l'enfer en vivant et en mourant sans Dieu, c'est être son pire ennemi.

Il faut bien que cela soit vrai, qu'il y ait un enfer. Dieu se doit à lui-même d'être un jour le maître de ceux qui lui appartiennent, et qui, abusant de leur liberté, lui désobéissent.

Dieu commande, on ne lui obéit pas..... Dieu prévient l'homme par ses bienfaits, par les reproches de la conscience, par les épreuves et les peines..... On ne l'écoute pas, Dieu est pourtant le Maître..... Il attend parce qu'il a l'éternité devant lui. Il aura son heure, l'heure

de sa justice. Il devra enfin punir, pour qu'il demeure vrai qu'il est le Maître, et que l'homme ne méprise pas impunément ses bienfaits.

Vivre sans religion, c'est donc être son pire ennemi.

II. ABSURDITÉ DES EXCUSES

AVEC LESQUELLES ON S'EN DISPENSE

Et maintenant, vous qui avez une nature droite, et qui avez du cœur, pourriez-vous vivre sans religion, pour être un révolté, un ingrat, un imprudent et votre pire ennemi?

Ne vous abaissez pas.

Ne dites pas : la religion est bonne pour les femmes.

C'est faire grand honneur au sexe faible, mais vous ravalé trop bas. D'après vous, il n'y a que les femmes qui aient une intelligence et qui soient capables d'aimer Dieu. Vous voilà, d'après vous, sans intelligence et sans cœur.

Seriez-vous donc semblable aux animaux : chiens, chats, perroquets, serins ? Ils sont dispensés d'avoir de la religion, parce qu'ils n'ont ni intelligence ni volonté. Vous vous mettez en bonne compagnie !.....

Non, vous n'êtes ni au rang des animaux ni au-dessous de la femme pour les dons que le ciel vous a départis. Vous êtes, tout aussi bien qu'une femme, créé par Dieu, capable de le connaître, et, par conséquent, obligé à le servir et à l'aimer. Il est notre bienfaiteur à tous : le Christ est mort pour toute la race humaine indistinctement.

Les hommes comme les femmes doivent donc avoir de la religion.

Le prétendu honnête homme.

Ne dites pas : je suis un honnête homme, et cela est bien suffisant.

Il y a bien des manières d'être honnête homme. Tout le monde aujourd'hui se rend à soi-même ce témoignage.

Ecoutez ce jeune homme qui se livre à toutes ses passions. Il vous dira carrément : Je suis honnête ! Ecoutez ce patron qui abuse de ses ouvriers et les oblige à travailler le dimanche sous peine de renvoi. C'est un honnête homme ! L'ouvrier qui gaspille son temps parce qu'il est à la journée, c'est un honnête homme ! Tous les marchands se disent honnêtes gens, et pourtant ils se plaignent tous les uns des autres. Tout est fraudé, tout

est frelaté : le pain, le vin, tous les objets de consommation. Et pourtant, le monde est plein d'honnêtes gens !

Mais vous n'avez, dites-vous, aucun de ces écarts à vous reprocher. Vous dominez vos passions et vous vivez comme Bayard, « sans peur et sans reproche ».

Alors vous êtes un miracle vivant, une vraie merveille du monde. Il est si difficile de vaincre ses passions sans le secours de la religion !

Et quand cela serait exact, quand vous seriez chaste, probe, etc., vous ne seriez pas encore l'honnête homme tel que la conscience le réclame.

Vous omettez, en effet, le premier de vos devoirs : le devoir envers Dieu, devoir qui consiste à le connaître, à le servir, à observer ses commandements.

Peut-on appeler honnête homme le révolté, l'ingrat, celui qui s'expose à la ruine ? Or, l'homme qui vit sans Dieu, c'est tout cela. Nous vous l'avons déjà dit.

Soyez honnête, c'est bien, mais vous ne le serez véritablement qu'en pratiquant vos devoirs religieux.

L'ignorance.

A une époque où il était de bon ton pour les officiers — nous ne sommes plus à ce temps-là — d'être ignorants de la religion, deux capitaines parlaient devant un prêtre à tort et à travers des choses de la religion. Le prêtre garda d'abord le silence. Mais n'y tenant plus, il leur joua un tour de sa façon. Prenant la parole, il se mit à discuter devant eux les choses militaires avec un aplomb imperturbable, critiquant les généraux, faisant manœuvrer les régiments..... mais avec une ignorance parfaite.

Les deux officiers se mirent à rire. Le prêtre en fit autant.

« Eht bien, Messieurs, voilà où l'on en vient quand on parle de choses que l'on ignore. J'ai fait des questions militaires ce que vous avez fait des questions religieuses. Nous ferions bien de ne parler que de ce que nous connaissons. »

Les deux officiers comprirent la leçon et furent désormais très aimables pour leur compagnon de voyage.

III. POURQUOI UNE SEULE RELIGION VRAIE?

La seule manière.

Ne dites pas : je me fais une religion à ma façon.

Il n'y a qu'une seule manière de servir Dieu : celle que lui-même a choisie et déterminée. Dieu, souverain Maître, a droit d'être servi et honoré comme il lui plaît. Ce n'est pas à nous à lui mesurer nos services. C'est à lui que revient le droit de commander.

Il ne peut y avoir qu'une religion qui soit vraie. Deux vérités ne peuvent être opposées l'une à l'autre.

Les catholiques disent : Jésus-Christ est Dieu. Les protestants disent : Jésus-Christ n'est pas Dieu. Tous ne peuvent avoir raison. Si les uns ont raison, les autres doivent avoir tort.

Il y a donc obligation de choisir. Nous vous dirons plus tard comment on arrive à discerner la vérité.

Vous avez donc le devoir de chercher quelle est la vraie religion, puisque la vraie religion doit nous sauver.

Eh! quoi, vous restez sans avoir trouvé une réponse à ces questions : Que suis-je? Quelle est mon origine? Que serai-je après ma mort? Cela vaut pourtant la peine qu'on s'en occupe.

La meilleure.

Ne dites pas : la meilleure religion, c'est celle dans laquelle je suis né.

Alors! si vous étiez né Dahoméen, Dahoméen vous resteriez? Pour rester dans la religion de vos pères, par dévotion vous feriez des sacrifices humains, vous tueriez vos frères. Mais c'est tout simplement absurde.

Un protestant disait : « Je veux rester dans la religion de mon père.

— Et moi de mon grand-père », repartit un catholique.

Les protestants, en effet, se sont séparés de l'Eglise catholique avec Luther et Calvin. Leurs aïeux, comme les nôtres, étaient catholiques. Ils nous ont quittés pour suivre l'erreur.

La religion unique, c'est la religion fondée sur la vérité.

CONCLUSION

Repassez votre conduite et demandez-vous ce que vous faites sur la terre, si vous n'avez souci du premier de vos devoirs qui est de rendre hommage à Dieu, et si vous ne travaillez à sauver votre âme. La chose vaut la peine qu'on s'en occupe. Après cette lecture, faites une prière pour obtenir de Dieu la lumière pour connaître la vérité et le courage pour l'embrasser.

TRAITS HISTORIQUES

Une seule chose nécessaire.

Philippe II, roi d'Espagne, sur un lit de douleur, fit appeler son fils Philippe III et découvrit devant lui sa poitrine labourée par les cicatrices des blessures qu'il avait reçues sur le champ de bataille et par le fer des médecins. Il lui dit : « Voilà, mon fils, ce qui reste des grandeurs du monde. »

Tout n'est que vanité, excepté l'affaire du salut.

Va te coucher.

Un riche banquier, très chatouilleux sur le chapitre de la politesse, posait souvent comme libre penseur. Un jour qu'il discutait avec un célèbre écrivain sur des sujets religieux, il fut mis au pied du mur. Ne pouvant plus rien répondre à son interlocuteur, il finit par lui dire :

— Eh bien! soit! j'en conviens, Monsieur, qu'il y a du bon dans le dogme catholique; mais le culte, mais ces cérémonies, toutes ces pratiques extérieures, comme c'est mesquin!

L'écrivain qui jusque-là avait été très courtois envers son interlocuteur, se leva, lui frappa sur le ventre qui était d'une belle dimension, en lui disant :

— Mon bonhomme, tu as trop d'esprit, va te coucher.

— Monsieur, répliqua le banquier en colère, pour qui me prenez-vous? Vous n'avez pas les premières notions de la politesse.

— Monsieur, dit à son tour l'écrivain, vous exigez que je sois poli à votre égard, vous avez

raison. Apprenez toutefois que, en religion, le culte extérieur n'est rien autre chose que l'ensemble des politesses exigées de l'homme par Dieu. » (*Catéchisme catholique, par M. l'abbé Poey.*)

Au Luxembourg.

Garcia Moreno, président de la République de l'Equateur — qui mourut assassiné par les franc-maçons, — tout en gardant ses convictions religieuses, appuyées sur de fortes études, oublia quelque temps pendant sa jeunesse la pratique de la communion pascale.

Pendant qu'il étudiait à Paris, il discutait un jour chaleureusement avec un ami sur la nécessité de la religion. Ils se promenaient ensemble dans une allée du jardin du Luxembourg.

Garcia Moreno plaidait pour la bonne cause, avec des raisons si convaincantes que bientôt son interlocuteur fut sur le point de se rendre.

Il lui restait toutefois une dernière ressource.

— Mais, comment se fait-il que vous défendiez si ardemment la religion? En réalité, vous n'êtes pas logique; car vous-même vous ne me semblez pas la pratiquer beaucoup.

Le coup avait porté juste. Mais Garcia Moreno était un homme de caractère.

— C'est vrai, dit-il, vous avez raison aujourd'hui et je manque de logique. Mais vous aurez tort demain, car je vais mettre ma vie d'accord avec mes convictions.

Garcia Moreno serra la main de son ami et alla se confesser pour être en règle et avoir le droit de défendre la vérité.

Sans religion, point de famille



LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS

(Tableau de RISLER)

SANS RELIGION POINT DE FAMILLE

Nous pourrions dire : sans Dieu, famille perdue, France perdue.

L'athéisme social est la grande erreur contemporaine. On veut élever l'enfant sans religion, c'est pourquoi on va à la ruine de la famille.

On veut des lois qui ne tiennent compte ni des droits ni des enseignements de Dieu : ce système va à la ruine de la France.

Parlons aujourd'hui de l'éducation religieuse, sans laquelle la famille va à sa ruine.

C'est tout simple à comprendre.

Pas de religion, pas de conscience.

Plus de conscience, plus de devoir des enfants vis-à-vis des parents, et réciproquement

Pas de religion, pas de conscience. On n'a de conscience qu'autant qu'on est soumis à une loi qui oblige, qui dit : ceci est permis, ceci est défendu ; ceci est obligatoire, ceci est interdit. S'il n'y a pas de Dieu législateur, il ne peut plus y avoir de loi, plus d'obligation, plus de devoir.

L'homme ne dépend plus que de lui-même. Il n'a donc à rendre compte à personne de sa conduite. Il peut donc se débarrasser de tout ce qui le gêne.

Et se dévouer pour sa femme et pour ses enfants est chose qui l'ennuie, s'il préfère suivre ses passions, vivre dans l'oisiveté ou l'ivrognerie ; quelle autorité l'en empêchera ? Il n'a personne au-dessus de lui. Aucune loi ne l'oblige.

Comprenez-vous que c'est la ruine de la famille.

L'autorité du père et de la mère est chose sacrée pour l'enfant, parce que le père et la mère représentent Dieu pour lui. Les parents sont les intermédiaires entre Dieu et l'enfant. Qu'il n'y ait plus de Dieu, le caractère sacré de la paternité disparaît. L'enfant devient égal à son père. Il ne relève plus que de lui-même. Plus de respect, plus d'obéissance, et par conséquent plus de famille.

C'est pourquoi préservez à tout prix vos enfants de l'éducation sans Dieu.

Diderot, un philosophe pourtant hostile à la religion, en a fait l'aveu.

« L'étude de la religion, disait-il, est essentielle à la jeunesse, elle doit être sa première leçon, sa leçon de tous les jours. Pour bien élever ma chère petite fille, je n'ai pu trouver, après de longues recherches, de livre comparable au catéchisme, et je le tiens pour le meilleur et le plus sûr traité de pédagogie et de morale. On ne peut donner un plus solide fondement à l'éducation de l'enfance. Toute édu-

cation bien faite repose sur la religion (1). »

Qu'on ne s' imagine pas que l'instruction seule suffit à améliorer le sens moral des enfants. Ce n'est pas la grammaire seule, et l'orthographe seule, qui feront de l'enfant un homme de devoir.

« Celui, dit Spencer, qui voudrait enseigner la géométrie en donnant des leçons de latin, ou qui croirait apprendre à jouer du piano en dessinant, serait jugé bon à mettre aux petites maisons. Il ne serait pas plus déraisonnable cependant que ceux qui prétendent améliorer le sens moral par l'enseignement de la grammaire, de la chimie, ou de la physique. »

C'est pourquoi préservez vos enfants de l'école neutre.

On appelle ainsi l'école laïque, où on affecte de ne pas parler de Dieu. L'école laïque est l'école sans Dieu : mot trop justement exact.

L'école sans Dieu est l'école contre Dieu.

C'est le témoignage de M. Henri Maret, rédacteur en chef du *Radical*. « La neutralité est une bêtise. Il n'y a pas de neutralité possible. Du moment que l'instituteur n'enseigne pas la religion, il enseigne par là même l'incrédulité. »

En fait, l'enfant devient athée, il n'est point tenté de prier Dieu que l'instituteur n'invoque jamais, dont il ne parle jamais, dont on a effacé le nom de tous les livres.

Et si encore l'instituteur se contentait de n'en point parler ! Que de fois l'enfant entend des blasphèmes, ou des attaques violentes contre la religion !

M. Cattiaux, conseiller municipal de Paris, s'exprimait ainsi à une distribution de prix : « Jeunes citoyennes et jeunes citoyens, on vous a dit tout à l'heure ici que nous avions chassé Dieu de l'école : c'est une erreur ; on ne chasse que ce qui existe ; or, Dieu n'existe pas. » Voilà un blasphème ; hélas ! est-ce le seul proféré dans les écoles athées ?

L'enseignement religieux en dehors de l'école ne suffit pas.

Pour que l'éducation soit vraiment religieuse, il faut que l'instruction religieuse pénètre la vie tout entière. « Il faut aller à Dieu avec toute son âme, dit Platon. Ce n'est pas en une heure par semaine que l'enfant apprendra sa religion. Il faut que cet enseignement indis-

(1) Diderot, *Traité sur l'éducation publique*.

pensable revienne sous toutes formes et finisse ainsi par envahir l'être tout entier.

« Vous qui calculez avec tant de soin les mètres cubes d'air nécessaires aux poumons de l'élève, et les centimètres carrés des ouvertures qui doivent porter jusqu'à lui les rayons du soleil, vous fermez son âme à l'atmosphère divine et au soleil de la vérité (1). »

Les résultats de l'école sans Dieu.

C'est la progression croissante de la criminalité parmi les jeunes gens. Voici des chiffres : en 1880, avant les laïcisations d'école, on comptait les crimes commis par les jeunes gens au nombre de 16 000. En 1890, on est monté à 41 000. (*Bulletin de la Ville de Paris*, 1882.)

Ajoutez ici cette statistique importante : sur 100 enfants qui ont comparu devant les tribunaux de Paris, 11 sortent des écoles catholiques, 89 des écoles officielles.

« Si j'avais cru en Dieu, disait Ravachol, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait. »

« L'assassin de M. Carnot, écrit M. Jules Simon, n'avait que vingt ans. L'un des plus infâmes scélérats qu'ait eu à juger la Cour d'assises de la Seine, Lepage qui a tué sa bienfaitrice pour la voler, n'avait que dix-sept ans. On dirait une génération de jeunes scélérats qui fréquentaient les écoles publiques au moment de la discussion de l'article 7. Dix ans après ce qu'on a appelé les lois scélérates, la jeunesse est infectée par l'anarchie. » (*Figaro*, 19 septembre 1894.)

L'enfant sans Dieu est infecté d'une maladie plus pernicieuse encore, c'est le suicide.

Ouvrez les journaux. Il n'est pas de jours que vous ne trouviez des faits lamentables en ce genre ; une observation, un reproche suffisent pour que l'enfant se venge en attendant à ses jours.

Nous avons bien raison de vous dire : Plus de famille.

Vous devez le comprendre. Si le nombre des crimes augmente, le débordement du vice s'accroît bien plus encore.

Que deviennent le respect pour les parents, l'obéissance, la morale, qui font de la famille un sanctuaire ? Comment le jeune homme qui veut fonder une famille aura-t-il des vertus austères et douces qui rendent si aimable et si joyeux le foyer chrétien.

Le divorce, les séparations douloureuses remplaceront ces joies bénies de Dieu. Et l'enfant élevé sans conscience deviendra un de ces monstres d'impiété qui crient au milieu de nous : Ni Dieu, ni maître.

Les livres neutres.

On ne peut s'imaginer à quel point est poussé, dans certaines écoles, le silence sur Dieu et tout ce qui concerne la religion.

On trouve souvent entre les mains des enfants de soi-disant manuels de style, recueils de *morceaux choisis* dont on a éliminé à dessein tout ce qui rappelle le nom même de Dieu. Souvent même les poésies sont falsifiées.

On peut citer comme exemple dans les *Fables* de La Fontaine : *Le pêcheur et le petit poisson*.

Nous apprenions jadis :

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie.

On lit maintenant :

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que l'eau lui prête vie.

En vérité, n'est-ce pas une honte ?

Devoirs des parents au sujet de la fréquentation des écoles.

On l'école est positivement irréligieuse, ou il y a une école neutre en face d'une école chrétienne, ou il n'y a qu'une école neutre.

Dans le premier cas, les parents sont tenus, sous peine de péché mortel, d'éloigner leurs enfants de cette école, parce qu'elle met l'enfant en danger prochain de perdre la foi. On reconnaît qu'une école est irréligieuse par les enseignements qui y sont donnés, par les livres immoraux ou impies qui y sont employés.

Cette doctrine est stricte, mais on en comprendra la gravité en observant que de l'enseignement athée dépend souvent la porte éternelle d'une âme.

Dans le second cas, c'est-à-dire s'il y a deux écoles en présence, dont l'une est neutre, l'autre chrétienne, les parents, sous peine de faute grave, devront préférer l'école chrétienne. C'est évident, puisque l'école neutre est l'école sans Dieu et l'école sans Dieu est l'école contre Dieu.

Si l'école sans Dieu est seule, les parents doivent tout faire pour envoyer leurs enfants à une école moins mauvaise, si elle n'est pas trop éloignée ; contribuer s'il est possible, à la création d'une école libre ; témoigner sans crainte leur mécontentement pour tout ce qui serait irréligieux dans l'école, s'ils ne peuvent arriver à mettre leurs enfants ailleurs ; et surtout réagir par leurs exemples, par leur soin à faire apprendre le catéchisme aux enfants, à les envoyer aux offices, à les faire prier avec eux matin et soir, les envoyer souvent à confesse, etc.

L'œuvre des catéchistes volontaires.

Combien d'enfants n'ont qu'une instruction religieuse insuffisante parce qu'ils ne sont pas aidés dans leur famille ou à l'école à apprendre le catéchisme. A Paris, 2 000 dames ou jeunes filles chrétiennes instruisent 25 000 enfants des écoles laïques. Il faudrait créer cette œuvre dans toutes les paroisses de province. Femmes chrétiennes qui lirez ces lignes, voilà une œuvre que Dieu bénit. Ces enfants vous devront la foi. Il faudrait aussi s'occuper de ces enfants au lendemain de leur Première Communion, les aider à persévérer, les faire aller à la Messe, se confesser, communier pour les fêtes, etc.

La France donne 46 000 missionnaires au monde, n'en aurait-elle pas assez pour ses propres enfants ?

(1) MAURICE DES AUBRAIS, *L'âme de nos enfants*, Brochure de propagande. Maison de la Bonne Presse, 3 et 5, rue Bayard, Paris.

TRAITS HISTORIQUES

Un mot de Legouvé.

En 1877, M. Legouvé, de l'Académie française, disait à une distribution de prix d'une école de Paris : « Si j'étais absolument forcé pour un enfant de choisir entre savoir prier et savoir lire, je dirais : qu'il sache prier ! car prier c'est lire au plus beau de tous les livres, au front de celui d'où émane toute lumière, toute justice, toute bonté. »

Une commune modèle.

Dans l'un de nos meilleurs diocèses de France, une petite paroisse avait été, malgré elle, dotée d'un instituteur laïque. Deux ans après, le maître d'école attendait encore son premier élève.

Les écoliers ne s'étaient pourtant pas mis en grève. Voici ce qui s'était passé : Dans la paroisse voisine, il existe une école de Frères. Nous avons cru, dit un correspondant, devoir acheter une grande voiture pour y conduire nos chers enfants.

C'est vraiment admirable de les voir au nombre de cent trente et plus, se réunir chaque matin à 7 heures précises sur la place publique, pour se tenir prêts à monter en voiture et se rendre en classe chez les bons Frères, puis revenir le soir, parfois en récitant le chapelet dans la voiture.

Et ce qui n'est pas moins digne d'admiration, c'est de voir les parents de ces chers enfants se relayer chaque matin pour les conduire à tour de rôle à l'école libre et catholique.

(Bulletin de Saint-François de Sales.)

Venceslas et Boleslas.

Venceslas et Boleslas étaient frères. Le premier fut élevé par sa grand-mère, Ludmille, une sainte que la Bavière a prise pour patronne.

Boleslas fut élevé par Drahomine, sa mère, princesse sans religion, qui joignait à une grande vanité un fond de cruauté et de perfidie.

Venceslas, élevé pieusement, apprit des lèvres de Ludmille les maximes de l'Evangile et les exemples des saints. Boleslas ne fut réprimé dans aucun de ses caprices. Il fut imbu de fausses maximes du monde et ne rêva que grandeur et domination. Il alla jusqu'à tremper ses mains dans le sang de son père, afin d'avoir son trône. Il assassina son frère au moment où il priait dans une église.

Des deux frères, l'un est un saint, l'autre est un tyran ; l'un est un martyr, l'autre un assassin ; l'un est honoré sur les autels, l'autre a laissé une mémoire détestée des peuples.

D'où vient la différence ?

De la différence de leur éducation.

Respha.

Les Gabaonites ayant demandé qu'on leur livrât les enfants de Saül, pour venger sur eux le sang de leurs concitoyens que ce roi avait mis à mort, David leur en livra sept, qui furent crucifiés sur une montagne. Respha, mère de deux de ces malheureuses victimes, non seulement voulut assister au supplice de ses deux enfants et leur aider, par sa présence, à braver les horreurs de la mort, mais après même qu'ils eurent rendu le dernier soupir, elle étendit un cilice sur le rocher, et demeura là, assise, veillant à côté de leurs cadavres, et écartant pendant le jour les oiseaux de proie qui cherchaient à s'abattre sur eux, et, pendant la nuit, les animaux féroces qui menaçaient de les dévorer.

David admira l'amour plus fort que la mort de

cette mère généreuse, et il fit lui-même ensevelir ses enfants.

Mères ! défendez avec énergie vos enfants contre les vautours de l'incrédulité. Ils en veulent à l'âme de vos enfants.

Témoignages non suspects.

« Ce qui allège la souffrance, ce qui sanctifie le travail, ce qui fait l'homme bon, fort, sage, patient, bienveillant, juste, à la fois humble et grand, digne de l'intelligence, digne de la liberté, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision d'un monde meilleur, rayonnant à travers les ténèbres de cette vie. Quant à moi, j'y crois profondément, à ce monde meilleur, et je le déclare ici, c'est la suprême certitude de mon âme. Je veux donc sincèrement ; je dis plus, je veux ardemment l'enseignement religieux. »

VICTOR HUGO.

On sait que Jean-Jacques Rousseau a écrit un livre : *Emile*, dans lequel il ne veut pas que l'on parle de Dieu à l'enfant et au jeune homme avant l'âge de vingt ans. Une dame ayant élevé son fils à la Jean-Jacques, écrivit un jour au philosophe pour lui adresser des plaintes amères sur les résultats d'une telle éducation :

« Madame, répondit Rousseau, qui vous obligeait de suivre ma méthode ? En publiant mon livre, j'avais pu espérer qu'on le lirait, mais je ne m'étais pas imaginé qu'il dût y avoir en France quelqu'un assez peu réfléchi pour le suivre. »

Bénédiction paternelle d'un soldat.

Une des filles du brave général de Sonis, M^{lle} Marie de Sonis, a raconté, en termes touchants, avec quel soin son excellent père dirigeait les jeunes âmes de ses enfants et corrigeait leurs petits défauts.

Aucun ne lui était plus odieux que le mensonge ; le plus léger ne passait jamais sans un châtiment dont on gardait le souvenir.

Comme la bénédiction paternelle porte toujours bonheur aux enfants, le soir, après la prière faite en famille — usage qu'il faut pieusement conserver, — ce bien-aimé père faisait sur chacun d'eux, avec une piété touchante, le divin signe de la croix dont il les avait déjà marqués dès leur berceau. Un témoin a écrit à l'auteur de sa *Vie*, M^r Baunard :

« Le soir, j'admirais de voir ces enfants défilant tour à tour devant le siège de leur père qui les embrassait, en faisant sur leur front le signe de la croix. J'étais vivement ému de la grave tendresse du père. Il me semblait assister à une scène d'un autre âge.... »

Talents sans vertu.

Pendant que je visitais le mont Saint-Michel, je m'arrêtai dans la prison pour dessiner quelques détails du monument. Un jeune détenu vint s'asseoir sur la même poutre que moi. Ce grand et beau jeune homme se mit à regarder mon croquis ; me voyant hésiter pour une ligne de perspective, il me dit : « Si Monsieur veut le permettre, je lui ferai observer que cela devrait être ainsi.

— Vous dessinez donc, lui dis-je ?

— Oui, Monsieur. Oh ! les talents ! On me les avait tous donnés ; mais comme on ne m'avait donné que cela, vous me voyez ici. »

Hélas ! à quoi servent les talents sans vertu !

(V^{te} WALSH.)

Sans religion, point de société



*LE BAPTÊME DE CLOVIS, A REIMS,
LA NUIT DE NOEL (496).*

Au baptistère de Reims est née la France chrétienne que Dieu devait tant aimer et qu'il continuera de bénir, si elle reste fidèle à ses traditions religieuses. On racontait devant Clovis la passion de Jésus-Christ. Indigné, le roi mit la main à sa framée en s'écriant : « Si j'avais été là avec mes Francs ! » C'est la vocation de la France d'être toujours là quand il s'agit de défendre les droits de Jésus-Christ et d'accomplir les gestes de Dieu dans le monde.

POINT DE SOCIÉTÉ SANS RELIGION

C'était dans une école d'Alsace, peu d'années après la guerre de 1870. Le maître allemand envoyé pour germaniser ceux que la guerre a séparés de leur mère-patrie se plaisait à humilier ses élèves dans leur amour-propre national.

Un jour, il déployait devant eux une grande carte de géographie sur laquelle on avait donné à l'Allemagne de très larges proportions; la France y paraissait à peine.

Et après avoir fait ressortir les progrès toujours croissants de sa nation, l'instituteur posa à un de ses élèves cette question :

— Et maintenant, où est la France?

L'enfant ne répondit pas.

— Où est la France? insista le maître avec un ton rogue et insolent.

— La France, elle est là, dit l'enfant en mettant la main sur son cœur.

Tout catholique peut faire la même réponse. La France lui tient au cœur. Rien n'inspire et n'enflamme le patriotisme comme la religion.

C'est pourquoi nous éprouvons une si vive douleur de voir régner de plus en plus l'athéisme social. La France sans Dieu ne serait plus la France, une nation sans Dieu ne saurait vivre. Point de société sans religion.

L'athéisme social est l'erreur d'après laquelle les lois ne tiennent aucun compte de la religion et ne respectent plus les droits de Dieu. Rien de ce qui est officiel ne doit prendre part aux actes religieux. Dieu ne compte pas pour la nation.

On croit qu'une société peut vivre sans Dieu. Il faut voir où cela peut bien nous conduire.

La ruine de la religion est la ruine du patriotisme.

Le patriotisme s'alimente à la flamme de la religion. Que fera le jeune homme en face de l'ennemi, s'il n'a pas l'espérance d'une autre vie? La vie présente est tout pour lui. A tout prix, il faut la conserver. Adieu le courage et l'héroïsme du soldat chrétien! Au contraire, s'il attend là-haut une récompense, rien ne lui coûtera pour la conquérir. Il mourra, s'il le faut, au poste de l'honneur.

C'est la ruine de l'ordre.

Point d'ordre sans religion; sans ordre, pas de société, c'est l'anarchie.

Sans religion, il ne reste plus de conscience. Il n'y a plus que le gendarme pour sauver l'ordre. Mais le gendarme ne saurait suffire.

Voltaire, l'impie, reconnaissait la nécessité de la religion pour gouverner les hommes.

« Philosophiez tant que vous voudrez, disait-il à ses amis, mais si vous avez une bourgade à gouverner, il faut qu'elle ait une religion. » Le même philosophe disait en substance : « Je suppose que tout un peuple soit athée. Dès lors, tous les liens de la société sont rompus, tous les crimes inondent la terre. Le peuple ne sera qu'une horde de brigands. » Il n'eût voulu pour rien au monde avoir affaire à un gouvernement athée qui eût son intérêt à le faire piler dans un mortier, parce que, disait-il, « je suis bien sûr que je serais pilé ». Pour Voltaire, Dieu est « le lien sacré de la société, le premier fondement de la sainte équité, le frein du scélérat, l'espérance du juste ».

Napoléon I^{er}, qui avait vu de près l'homme sans Dieu en 1793, disait : « Cet homme-là, on ne le gouverne pas, on le mitraille! De cet homme-là, j'en ai assez! Ah! c'est cet homme-là que vous voudriez faire sortir de mes collèges? Non, non, pour former l'homme, je mettrai Dieu avec moi... »

« Les lois, écrivait Portalis, ne règlent que certaines actions, la religion les embrasse toutes; les lois n'arrêtent que le bras, la religion règle le cœur.

» Quand il n'y aura plus de religion, il n'y aura plus ni patrie ni société pour les hommes qui, en recouvrant leur indépendance, n'auront que la force pour en abuser. »

Voilà le mal. Plus de nation, parce qu'une nation ne peut vivre et prospérer qu'autant que les individus accomplissent leur devoir.

Comment accompliront-ils le devoir s'ils n'ont plus de conscience?

C'est l'apostasie de la France.

Les nations ont leur récompense ou leur châtiment en ce monde... Leur infidélité est punie par les fléaux, par les défaites, par les humiliations.

L'ingratitude d'une nation infidèle sera d'autant plus grande qu'elle a reçu davantage.

Et que n'a pas reçu la France?

Dieu l'avait destinée à accomplir ses œuvres dans le monde.

Aux premiers jours de la prédication de l'Evangile, le Christ envoya vers la terre qui devait être la terre de France ses plus intimes amis. Lazare le ressuscité, Marthe et Marie-Madeleine et plusieurs autres furent exposés sur une barque sans agrès à toutes les fureurs de la mer. La Providence les conduisit sur les côtes de Provence où ils furent les apôtres de nos contrées.

Dessaints tels que saint Denis, saint Martial,

saint Saturnin, l'évangélisèrent. Plus tard, saint Martin détruisit les restes du paganisme pendant que saint Hilaire y défendait l'intégrité de la foi contre les ariens.

Voici sainte Clotilde dont le Dieu donne le triomphe à Clovis dans les plaines de Tolbiac. Saint Rémi baptise à Reims Clovis et 3 000 de ses guerriers. La France chrétienne est fondée (Noël 496).

« Votre baptême, écrivit saint Avit de Vienne à Clovis, c'est vraiment la nativité de Jésus-Christ en Occident. » La France était destinée à répandre la foi chrétienne et avec elle la civilisation dans tout l'Occident. Le même saint pontife écrivait : « La France est un soleil dont la lumière ne doit pas rester emprisonnée dans les limites d'un territoire; ses rayons doivent resplendir jusqu'aux extrémités du monde. »

Dieu a tout donné à la France : un climat tempéré, la fertilité du sol, de grands fleuves, d'immenses plaines, de majestueuses montagnes et de gracieuses collines.

Elle a pour elle toutes les gloires : gloire de la législation, de la magistrature et des armes, gloire de la science, des lettres et des arts, gloire de l'apostolat et de la sainteté.

Elle a pour elle la vivacité de l'esprit, l'ardeur chevaleresque des combats, l'expansion généreuse des œuvres.

Elle a pour elle la charité et l'ardeur apostolique. Ses missionnaires sont partout, sur le chemin de tous les martyres. Ses Filles de la Charité sont à tous les dévouements. Elle prodigue son or à toutes les infortunes. Il semble que ses richesses soient inépuisables.

A ses jours de malheur, Dieu lui a tendu la main. Qui a oublié les noms des grandes victoires qui l'ont sauvée à Tolbiac, Poitiers, Bouvines, Orléans ! Et aujourd'hui, qui pourrait oublier la Marne ?

Et quand tout semblait perdu pour elle, Dieu faisait des miracles. Il faisait entendre

ses voix à une humble fille des champs, et Jeanne d'Arc arborait sa bannière et venait bouter dehors les Anglais.

De ces ennemis de jadis, Dieu devait même un jour faire nos alliés.

Dieu l'a aimée en lui confiant la défense de toutes les nobles causes. Jadis, elle défendait la Papauté, qui est la plus haute représentation de Dieu sur la terre.

Oui, Dieu a aimé la France. Faire une France incroyante et athée, ce serait la perdre.

Espérances.

Mais l'œuvre de déchristianisation est loin d'être achevée. Le crime est loin d'être consommé. Il y a encore en France beaucoup d'âmes généreuses et catholiques.

Les lois antireligieuses ont été l'occasion de dévouements magnifiques. Jamais les vocations religieuses n'ont été plus nombreuses, et les écoles libres s'élèvent partout en face des écoles neutres. Il y a des religieux et des religieuses partout.

Si nous avons quelque influence à l'étranger, ce sont les religieux et les religieuses qui la maintiennent. Nos Filles de la Charité soignent les malades, nos Frères enseignent notre belle langue. Ils sont partout avec le drapeau de la France.

L'apostolat s'y exerce avec un grand zèle : apostolat de la parole sainte, apostolat de la presse ; que d'ardeurs généreuses au service de la vérité !

Notre siècle, malgré l'impiété contemporaine, a produit des saints et des hommes de Dieu.

Non, Dieu n'abandonne pas la France. Il l'aime encore. Elle sera sauvée, et nos descendants rediront le vieux cri de nos pères : Vive le Christ qui aime les Francs !

C'est au cœur de ceux qui ont la foi qu'on trouvera le patriotisme raisonné, persévérant, qui seul peut assurer le triomphe.

TRAITS HISTORIQUES

Une famille admirable.

Le Père : Le général de Castelnau, voyant, à côté de lui, tomber, frappé d'une balle au front, le dernier des cinq fils qu'il compta sous les drapeaux, un enfant sorti de Saint-Cyr pour la guerre après sa première année et qui, si tôt, faisait à son pays, dans cette mort glorieuse, l'offrande de ses jeunes galons. Le père voit ce coup funeste qui le frappe au cœur : le chef détourne les yeux, ordonne qu'on relève l'enfant et, droit comme une épée, dit à ses officiers réunis en conseil : « Continuons, Messieurs ! »

La Mère : Cette mère, c'est M^{me} de Castelnau.

Depuis le début de la guerre, retirée dans sa propriété du Midi avec sa famille, elle suit avec une admirable vaillance les péripéties de la terrible lutte dans laquelle son mari et trois de ses fils sont engagés et se couvrent de gloire.

L'autre jour, son fils aîné, Xavier de Castelnau, tombait au champ d'honneur sous les yeux de son père. La nouvelle arrive au château : comment avertir la malheureuse mère ? On se décide à charger le curé de la paroisse de cette pénible mission.

Le lendemain matin, à la première Messe, M^{me} de Castelnau, selon sa pieuse habitude quotidienne, s'approcha de la sainte Table ; le prêtre n'a

pas eu encore le temps de la préparer à la douloureuse épreuve. En la voyant brusquement devant lui, il est tellement ému que c'est d'une main tremblante qu'il lui présente l'hostie.

M^{me} de Castelnau s'en aperçoit, le regarde et comprend. Alors, défaillante, elle lui adresse cette simple et admirable question :

— Lequel ?

Le plus beau spectacle que j'aie jamais vu !

« Hier, nous avons été sur un vaste champ de bataille absolument jonché de morts ; c'était vraiment impressionnant : tous les villages étaient en feu, on entendait les obus et les balles siffler, les hommes étaient dans les tranchées. Seule, au milieu du champ de bataille, une ombre se détachait sur le brouillard très dense : *c'était l'évêque d'Arras qui allait de mort en mort et disait sur chacun d'eux les prières des défunts. Jamais je n'avais été impressionné à ce point ; c'est le plus beau spectacle que j'aie jamais vu...* »
(Sur le Champ de Bataille, Abbé BLAINDES CORMIERS.)

« Je vais à l'avancement. »

Le sous-lieutenant Faller, le neveu de M. l'abbé Faller, le vaillant curé de Mars-la-Tour, est sur le point de partir pour le front.

Dans la cour de la maison qui l'hospitalise, des amis l'entourent et lui font leurs adieux.

— Réjouissez-vous avec moi, leur répond-il, car je vais à l'avancement... Mais oui, car si je reviens, comme je le désire et comme vous le souhaitez, je suis sûr de rapporter plusieurs galons sur ma manche ; et si je ne reviens pas... eh bien ! je recevrai le plus bel avancement qui soit : *l'avancement pour l'éternité!*...

Et comme tous sont émus :

— Allons, ajoutez-t-il en serrant les mains qui se tendent, *je veux, avant de partir, monter encore une fois à la chapelle et y faire, dans le calme, le sacrifice de ma vie. C'est dur, quand on est jeune et qu'on a une femme et des enfants ; mais c'est le devoir et, quoi qu'il m'en coûte, c'est de grand cœur que je veux l'accomplir.*

« Plutôt mourir que de trahir. »

C'est à M. l'abbé Lahache, curé de la Voivre, doyen de Saint-Dié, que les Prussiens, ayant envahi le village, s'adressèrent dans la première quinzaine de septembre pour leur révéler s'il y avait des soldats français dans sa paroisse et en quel endroit, en lui ordonnant de leur prêter serment de dire la vérité !

L'ecclésiastique n'hésita pas ! Sachant ce qui l'attendait, mais connaissant son devoir de prêtre français :

— *Plutôt mourir que de trahir !* répondit-il.

Un quart d'heure après, il se met à genoux, entonne le *Libera* et est fusillé victime du devoir.

L'abbé Lahache avait soixante et un ans.

« Je te jure que c'était beau ! »

Un cavalier écrit à sa mère :

Note ce fait saisissant, dont j'ai été le témoin ému plus que tu ne saurais le croire. Au moment de l'action, et elle était rude, *nous attendions l'heure de charger* et nous étions très impatients. Notre colonel, *droit sur son cheval, disait son chapelet sans se soucier de personne. Je te jure que c'était beau !*

Le général de Sonis.

Blessé à l'héroïque bataille de Loigny, il resta quinze heures oublié dans la neige. Quand on le releva pour le transporter à l'ambulance, son premier mot fut :

— Coupez ma cuisse, si c'est nécessaire, mais laissez-en juste assez pour que je puisse remonter à cheval et servir mon pays.

On en laissa trop pour pouvoir lui adapter une jambe de bois ; il demanda une seconde amputation afin d'être apte à remonter à cheval et servir encore la France.

On le vit ainsi plus tard à Rennes, Saint-Servan, Châteauroux, Limoges. Il écrivait alors :

« Je n'ai pas oublié qu'une bonne partie de mon corps est déjà réduite en poussière. Dégagé d'une partie du poids qui nous attache à la terre, je serais bien coupable si je n'obéissais pas à ce mouvement de la grâce qui nous attire en haut ! »

Le matin de la bataille de Loigny, il avait dit :

— Quand on porte Dieu dans son cœur, on ne capitule jamais.

Le maréchal Saint-Arnaud.

Il fut le héros de la guerre de Crimée.

Epuisé par une maladie de langueur arrivée à sa dernière période, il trouvait l'énergie nécessaire pour organiser une expédition incomparable, restait douze heures à cheval, donnait à la France la victoire de l'Alma et investissait Sébastopol en disant à ses soldats : Vous y serez bientôt.

Il mourut avant le dernier assaut, mais déjà le succès était assuré.

Ce grand général était un humble et fervent chrétien.

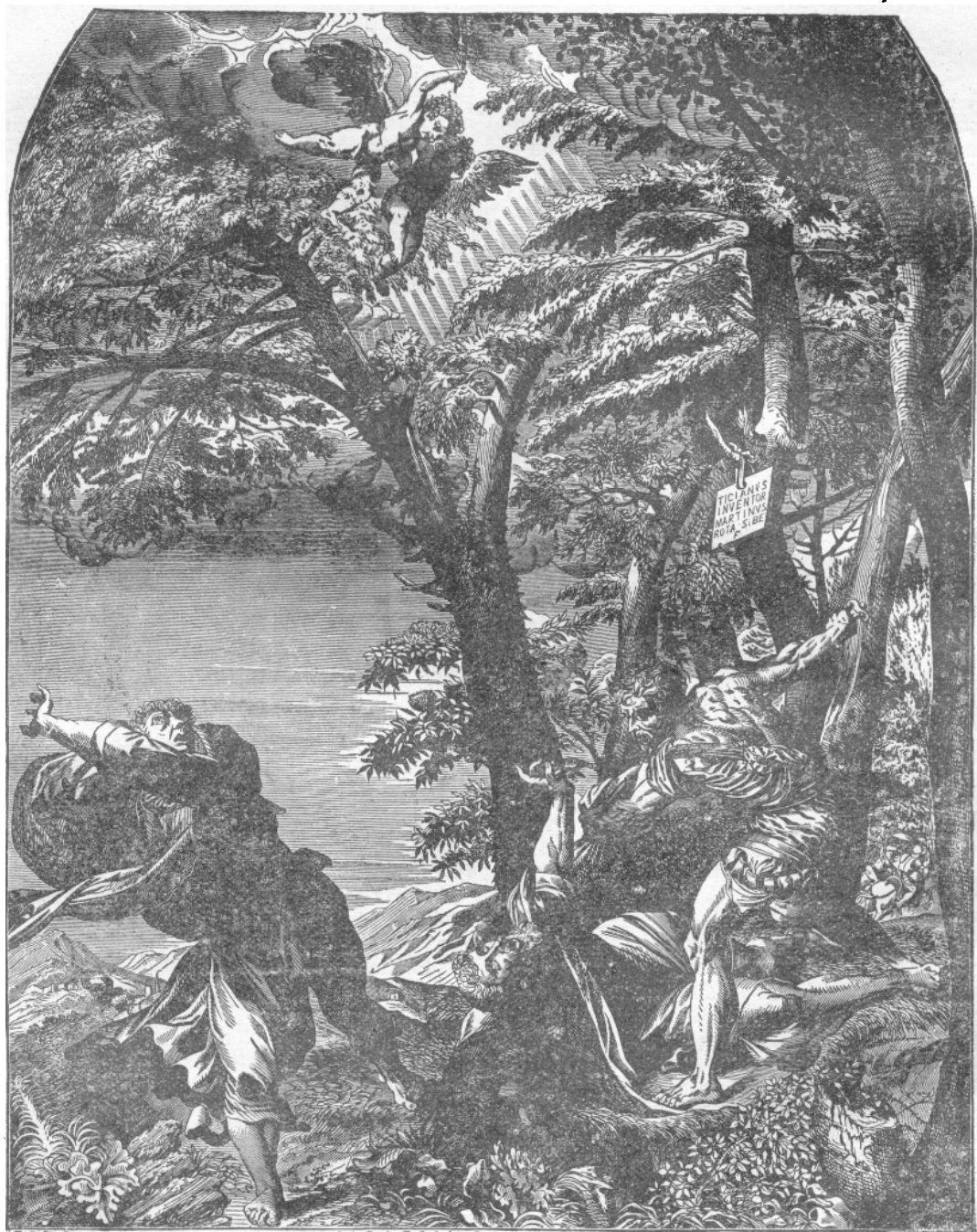
« Il avait une de ces natures sincères et franches qui ne fuient pas la vérité lorsqu'elles la voient et qui ne craignent pas de la suivre. »

Pendant son séjour à Hyères, Saint-Arnaud malade fit venir chez lui le curé de cette ville, et là, sans circonlocution, sans ambages, devant plusieurs personnes, demanda rondement à se confesser.

Trop malade pour pouvoir sortir, le maréchal fit ses Pâques chez lui, sans mystère, en présence de ses officiers, de toute sa maison, faisant venir jusqu'au soldat qui était de planton à sa porte.

Guéri, il continua de vivre en chrétien, tout en combattant en soldat, jusqu'au moment de mourir comme meurent les vrais enfants de l'Eglise et de la France.

Credo



MARTYRE DE SAINT PIERRE DE VÉRONE
(Tableau du TITIEN)

Pierre, frappé à mort, ne pouvant plus crier : « Je crois en Dieu »,
écrivit avec son sang sur le sable : « Credo ».

CREDO

Au commencement du ^{xiii}e siècle, vivait à Vérone, ville d'Italie, un jeune enfant issu de parents hérétiques. Il eut le bonheur de connaître la vraie foi dans l'école catholique où il faisait ses études.

— Qu'apprends-tu à l'école? lui demanda un jour son oncle. L'enfant lui récita le *Credo*. En vain, essaya-t-on des menaces et des flatteries, rien ne put l'empêcher de réciter le symbole catholique.

Chassé de la maison paternelle, Pierre de Vérone entra chez les Dominicains. Il prêcha les vérités de la foi avec tant de zèle que les hérétiques payèrent des assassins pour le mettre à mort.

Sur la route de Côme à Milan, Pierre est frappé d'un coup de poignard. Blessé à mort, il récite le symbole de sa foi. Ses assassins, pleins de rage, le bâillonnent pour l'empêcher.

Pierre de Vérone ne peut plus proférer une parole, mais trempant son doigt dans le sang qui coule de sa blessure, il écrit d'une main défaillante, sur la poussière de la route : *Credo in Deum*, je crois en Dieu.

Je crois en Dieu, c'est le premier mot de la religion.

Elle repose sur un acte de foi. C'est pourquoi avoir la foi et être chrétien, c'est tout un.

C'est que la religion vraie est une religion révélée, surnaturelle. Dieu lui-même a parlé pour nous enseigner les vérités que nous devons admettre et les devoirs que nous devons pratiquer.

Examinons :

1^o Pourquoi il faut croire;

2^o Comment croire préserve l'homme de l'erreur;

3^o Et l'enrichit de nouvelles connaissances.

I. POURQUOI IL FAUT CROIRE

Il faut croire parce que Dieu a parlé. Il est dans l'ordre, c'est une affaire de simple bon sens, c'est une affaire de toute justice de croire sur parole celui qui ne peut pas se tromper ni nous tromper.

Dieu, étant toute perfection, ne peut ni errer ni mentir. Croire à la parole de Dieu, c'est donc être sûr de la vérité.

Que Dieu puisse nous parler, c'est perdre son temps que de le démontrer. Comment celui qui a fait la raison humaine n'aurait-il pas le pouvoir de l'éclairer? Comment Celui qui a créé les lèvres et qui a formé l'oreille ne parlerait-il pas et n'entendrait-il pas?

Le père de famille, à cause de son autorité et de son expérience de la vie, doit instruire l'enfant, l'enfant le croit sur parole. Dieu, le Père par excellence, a le droit de nous instruire. Nous avons le devoir de l'écouter.

Nous vous dirons plus tard à quels signes on reconnaît la parole de Dieu.

Dieu, en nous révélant les vérités de la religion, a eu un double but : nous préserver de l'erreur pour tout ce qui concerne les vérités que notre raison peut connaître par elle-même; nous manifester d'autres vérités que nous n'avions ni le droit ni le pouvoir de connaître.

Sans doute, notre raison peut connaître par elle-même beaucoup de choses, même les vérités religieuses et les devoirs que nous

impose notre conscience. Nous avons la *loi naturelle*, écrite par le Créateur dans le cœur des hommes.

Mais pour arriver à connaître *toute* cette loi, *toutes ces vérités*, sans erreur, et avec grande facilité, il était moralement nécessaire que Dieu parlât.

Pour connaître toute la loi naturelle, il faut de longues recherches, des études sérieuses, de la réflexion. Il faut savoir s'élever au-dessus des préjugés du temps et du milieu dans lequel on vit. Et combien d'ouvriers qui n'ont ni le temps ni les moyens d'apprendre, absorbés qu'ils sont par les devoirs de la vie matérielle.

Dieu a simplifié toutes ces choses : il a donné à tous une règle sûre et très simple pour reconnaître le vrai. Il a parlé, il a revêtu sa parole de signes faciles à discerner, et tous ont été éclairés et mis à l'abri de toute erreur.

Il a fait comme l'horloger. Celui-ci construit un mécanisme compliqué, mais dès que l'aiguille court sur le cadran, tous peuvent d'un seul regard savoir l'heure qu'il est. Inutile pour eux de faire les longs calculs des astronomes, de mesurer l'angle du soleil et la position des astres.

Dieu parle et fait reconnaître sa parole par ses miracles : cela suffit pour que nous ayons la vérité, toute la vérité, et avec une certitude infaillible.

II. LA FOI PRÉSERVE DE L'ERREUR

Les anciens païens.

Pour nous rendre compte des grands bienfaits de préservation que nous devons à notre *Credo*, considérons la raison humaine livrée à elle-même. Il est de mode de l'exalter aujourd'hui.

A quels excès ne se sont pas livrés les peuples anciens quand ils perdirent le souvenir des croyances sacrées et s'abandonnèrent à leur seule raison.

Prenons les peuples les plus civilisés du monde : les Grecs et les Romains.

On rougirait aujourd'hui de voir les honteux mystères auxquels ces peuples se livraient.

Leurs divinités étaient la personnification de tous les vices : un Jupiter adultère, une Vénus impudique, un Mercure voleur ; voilà ce qu'ils adoraient.

Les philosophes, c'est-à-dire les savants de l'humanité, n'étaient pas plus sages que la masse du peuple. Ils n'étaient nullement d'accord entre eux sur les vérités les plus élémentaires de la religion. « La question de la nature des dieux est si obscure, disait Cicéron, et les opinions des philosophes les plus distingués sont si différentes sur ce point, qu'on ne peut leur accorder aucune confiance. » Même dissentiment sur l'âme et sur les devoirs de la vie morale.

Les mahométans.

De nos jours, les mahométans, les boudhistes sont-ils plus avancés ? Dans tous leurs systèmes, c'est le sensualisme et la corruption des mœurs qui dominent au milieu des plus grossières superstitions.

Les musulmans n'ont retenu de notre religion que l'unité de Dieu. Pour tout le reste, c'est le fatalisme qui les régit. Tout arrive parce que tout doit arriver.

Demandez au plus grand criminel pourquoi il a agi, il répondra infailliblement : « C'était écrit. » C'est la religion du plaisir des sens, l'asservissement de la femme traitée en bête de somme et séquestrée. Ils ne reculent pas devant le meurtre et l'assassinat quand leur intérêt le demande. Les récents massacres des Arméniens en disent assez sur ce point.

Nos philosophes du XIX^e siècle.

Ils ont exalté bien haut la raison humaine. Qu'ont-ils fait ? Ils n'ont jamais pu arriver à rien établir avec certitude et accord sur les vérités fondamentales. Les uns sont matérialistes, comme Auguste Comte, Taine, Renan ; d'autres rationalistes ou panthéistes, d'autres doutent de tout et disent avec Herbert Spencer

que le principe et la fin des choses sont inconnaissables.

« Tout est remis en question, écrit l'un d'eux, M. Alfred Fouillée, aucun principe ne paraît encore solidement établi, ou du moins à lui seul suffisant..... Le devoir même sous la forme de l'impératif catégorique (fais ce que dois!) ne serait-il pas un dernier dogme qui s'ébranle, après que tout ce qu'il soutenait s'est écroulé (1) ? »

Aveux de la science contemporaine.

« Les sciences physiques ou naturelles nous avaient promis de supprimer le mystère, écrit un autre ; or, non seulement elles ne l'ont pas fait, mais nous voyons clairement aujourd'hui qu'elles ne l'éclairciront jamais. Elles sont impuissantes, je ne dis pas à résoudre, mais à poser convenablement les secrètes questions qui importent ; ce sont celles qui touchent à l'origine de l'homme, à la loi de sa conduite, à sa destinée future (2). »

Et l'on exalte la science. Il faut donc revenir à l'enseignement de la foi si l'on veut le dernier mot, dit avec certitude, sur toute la loi naturelle.

Jouffroy.

Qu'elle est juste et significative, cette parole d'un contemporain :

« Il est un petit livre que l'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre, qui est le catéchisme, vous y trouverez la solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui, de sa vie, n'aurait pu y songer, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime. Origine du monde, origine de l'homme, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien de tout cela ; et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens, car tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du catéchisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion. Je la reconnais à ce signe, qu'elle ne laisse sans réponse aucune question qui intéresse l'humanité. »

(1) M. ALFRED FOUILLÉE, *Les systèmes de la morale contemporaine*.

(2) M. BRUNETIÈRE, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1895.

III. LA FOI ENRICHIT L'ESPRIT

Outre les vérités naturelles, il y a tout un ordre de connaissances qui concernent la vie intime de Dieu, que l'homme ne peut connaître par lui-même et dont la révélation est un bienfait que Dieu ne doit à l'homme en aucune façon.

Ce sont les vérités appelées par ce motif vérités de l'ordre surnaturel. Elles sont comme les secrets de Dieu, qu'il ne révèle que parce qu'il le veut bien.

L'homme, par le fait de la création, est l'esclave de Dieu. Il lui appartient comme l'œuvre est à l'ouvrier. Dieu a voulu nous traiter en enfants. Il nous a adoptés et nous a donné comme terme et récompense la vie de son ciel qu'il ne nous devait aucunement.

L'ensemble des rapports de l'homme, fils adoptif, avec Dieu son Père constitue la religion surnaturelle.

En cela rien qui ne soit en harmonie parfaite avec notre nature, puisqu'il est plus parfait d'aimer Dieu comme Père que de le craindre comme Maître.

La parole de Dieu nous révélant ces choses, qui sont en dehors du champ de nos connaissances natives, augmente, par le fait, et perfectionne notre science. Il sera un jour plus parfait de voir l'Etre suprême face à face que de savoir qu'il existe ou de deviner sa puissance par le moyen de l'ordre qui resplendit dans la nature.

Dieu l'offre à tous.

Ne dites pas : la foi est un don de Dieu, ne l'a pas qui veut.

Sans doute, la foi est un don de Dieu ; mais Dieu, par sa grâce, nous aide à croire, et la grâce est offerte à tous.

Si vous ne croyez pas, c'est que vous ne voulez pas croire, soit en négligeant de vous instruire, soit en vous étourdissant pour n'avoir pas à changer de vic, à triompher des passions ou du respect humain.

Vous n'avez pas la foi ? Avez-vous jamais fait une prière pour l'obtenir ? Si vous avez un peu demandé, vous avez eu peut-être grand-peur d'être exaucé.

Il faudrait, dites-vous, avoir la foi du charbonnier et renoncer à sa raison.

Mais pas du tout. Rien de plus rationnel que l'acte de foi. Je crois parce que la raison me dit qu'il faut croire, quoi de plus censé que ce motif de ma foi : Dieu ne peut se tromper ni

me tromper. Je dois donc croire ce qu'il enseigne.

Savants chrétiens.

D'ailleurs, il n'y a que les ignorants qui aient de la religion, les savants sont généralement incrédules.

Merci du compliment. Mais que faites-vous des grands évêques qui furent les lumières de leur siècle, saint Athanase, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin ?

Citerons-nous parmi les savants : Roger Bacon, Copernic, Pascal ; parmi les orateurs : Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, qui ont honoré la religion et la littérature française ? — Et parmi les grands soldats, Charlemagne, Godefroy de Bouillon, Bayard, Du Guesclin, Jeanne d'Arc, Turenne, le grand Condé, Napoléon, sont-ce des noms sans gloire ? Ces héros étaient chrétiens.

Et parmi les savants de nos jours, Pasteur, le plus illustre de tous, n'avait-il pas les sentiments et la vie du chrétien ?

Catholiques, nous sommes en bonne compagnie.

Pasteur.

Pasteur était un croyant convaincu. La grande lutte qu'il engagea en 1860, contre les matérialistes, à propos de la génération spontanée, dont il démontra péremptoirement la fausseté, affermit davantage ses convictions religieuses. « Quand on a bien étudié, disait-il, on revient à la foi du paysan breton, et si j'avais étudié plus encore, j'aurais la foi de la paysanne bretonne. »

A l'Académie française, il a dit ces belles paroles : « La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. Heureux celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit ; idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, *idéal des vertus de l'Evangile*. Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'Infini ».

Pasteur est mort en chrétien après avoir reçu pieusement les derniers sacrements.

CONCLUSION

Croire, c'est la joie du chrétien, parce que c'est marcher avec sécurité dans la vie, parce que c'est aller à un terme certain, celui qui seul peut satisfaire aux aspirations de l'âme humaine. Dites donc le *Credo* de votre baptême et de votre Première Communion, et vous vous sentirez fort et grand, parce que vous serez plus près de Dieu.

Les mystères



LA DERNIÈRE CÈNE OU L'INSTITUTION DE L'EUCCHARISTIE

La raison humaine ne saurait pénétrer toutes les profondeurs du mystère de l'Eucharistie. Mais la parole de Dieu est très claire : « Ceci est mon corps ». Dieu est là sous les apparences du pain. L'intelligence le reconnaît parce que Dieu l'a dit, le cœur le sent parce que Dieu est amour.

Je ne crois que ce que je comprends.

C'est l'absurde prétexte des incrédules. Un jour, un avocat bavard discutait sur les mystères, et redisait pour la centième fois cette rengaine. Un jeune enfant qui se souvenait de son catéchisme le mit bien vite à l'ordre.

— Donc, monsieur, vous ne croyez que ce que vous comprenez ?

— Parfaitement, mon ami.

— Alors, monsieur, dites-moi pourquoi vous faites remuer votre petit doigt.

— Parce que je le veux, c'est tout simple.

— Cependant, monsieur, vos oreilles ne remuent pas quand vous le voulez, comment cela se fait-il ?

— Ah ! ça, es-tu ici pour me faire la leçon ? dit l'avocat dont le rouge avait atteint les oreilles, sans qu'il le voulût. Tout le monde se mit à rire. Il y a des mystères dans la nature, pourquoi n'y en aurait-il pas dans la foi ?

LES MYSTÈRES

I. — IL Y A DES MYSTÈRES

« La bêtise humaine. »

Robin, mon cordonnier, je vous demande bien pardon de ce détail, m'envoya ces jours derniers une paire de chaussures que le brave homme avait réparées avec tout son art. Mais Robin avait enveloppé le paquet d'un numéro de journal qui n'avait rien de flatteur pour nous, catholiques. Ecoutez plutôt : l'article principal avait pour titre : *la bêtise humaine*.

« Qu'ils sont simples et naïfs ceux qui écoutent les prêtres. Ils leur font avaler chaque jour des couleuvres longues comme des serpents boa. Quoi de plus indigne de l'humanité que d'incliner sa raison devant des mystères incompréhensibles ? Quelle absurdité de dire, par exemple, que le même Dieu est un et triple tout à la fois ? mais il faut s'incliner sans comprendre, et tous ces pauvres gens disent : Amen. Nous autres, nous n'en sommes plus là, nous avons émancipé la raison..... Nous ne croyons que ce que nous voyons, et nous n'allons pas chercher au delà..... »

Je m'arrêtais rêveur, me disant que peut-être ce brave cordonnier pourrait bien avoir avalé, lui aussi, cette couleuvre, ou plutôt cette vipère. Et combien d'autres avec lui liront cet imprimé, qui, d'une phrase, efface toutes nos croyances.

Je pris mon chapeau, et me voilà chez Robin, qui trônait sur son tabouret et travaillait sans perdre haleine.

— Qu'y a-t-il, Monsieur le curé ? les souliers sont trop courts ? ça s'allongera, soyez-en sûr.

— Il ne s'agit pas de ça, Robin ; as-tu lu cet article ?

Et je lui montrais le journal un peu fripé mais que j'avais emporté comme pièce à conviction.

— Oui, Monsieur le curé, répondit Robin d'un air assez embarrassé. Tout de même, Monsieur le curé, il est étonnant qu'il y ait des mystères dans la religion. Maintenant on n'en veut plus, on veut tout savoir et tout comprendre.

— Oui, mon pauvre Robin. Si tu osais, tu me dirais avec Corbinet le rédacteur, que croire aux mystères, c'est la *bêtise humaine*.

Et je songeais à saint Augustin, à saint Jérôme, à saint Thomas, à Bossuet, à Newton, à Pasteur, dont les grandes figures pâlissaient devant le génie..... de Corbinet, le rédacteur.

Mais Robin était un honnête homme, loyal,

et sincère. Je l'entrepris. Il suspendit sa besogne et m'écouta comme un homme qui raisonne et se rend compte.

Ce que c'est qu'un mystère.

— Si tu écoutais Corbinet, tu croirais qu'un mystère, c'est un *rébus* qui n'a pas de sens, une assertion dont les termes se contredisent. Ce n'est pas cela.

Le mystère est une vérité dont on ne sait pas tout le comment et tout le pourquoi, mais dont on comprend suffisamment les termes pour en tirer profit. C'est une vérité dont on ne voit pas toute la profondeur, mais dont on saisit pourtant les éléments, une fois que Dieu les a révélés.

Le mystère de la Trinité.

Le mystère de la Trinité, c'est-à-dire d'un Dieu en trois personnes, est révélé en termes très simples. Quoi de plus clair que le nom de Père, de Fils, d'Esprit-Saint ? Qui ne comprend ce que veulent dire Père, Fils, Esprit ?

— Oui, mais c'est contradictoire. Corbinet l'a dit : un et trois, c'est le même Dieu qui est un et qui est trois. Vous ne sortirez pas de là, Monsieur le curé.

— Ce n'est pas contradictoire du tout : Dieu est un dans sa nature, trois dans ses personnes. Un sous un point de vue, trois sous un autre aspect : non pas trois dieux, mais trois personnes qui ne sont qu'un seul Dieu.

Le triangle.

Vois un triangle : il est un dans sa surface, il est trois si on regarde les côtés, un sous un rapport, trois sous un autre. En quoi y a-t-il contradiction ?

— Mais c'est pourtant vrai, fit Robin.

Il avait compris.

— Mais, ajouta-t-il, il ne devrait pas y avoir de mystères dans la religion.

Partout des mystères.

— Mais, mon cher, la nature en est remplie. Il y en a partout. Vois cette semence jetée en terre. Elle meurt et il en sort une tige, une fleur, un arbre. Comment cela se fait-il ? Mystère.

— Mystère pour nous, Monsieur le curé, mais pas pour les savants.

— Mystère pour tous, Robin, la science constate les faits, mais ne les explique pas. Elle reconnaît son impuissance.

Et je citai cette phrase extraite du rapport de M. Masquart, membre de l'Institut, président de l'Association française pour l'avancement des sciences (1).

« Il faut bien reconnaître que, sans remonter à l'origine des choses, la science n'a devant elle que des mystères : l'attraction universelle, la chaleur, la constitution des corps, la lumière, l'électricité, le magnétisme, la vie..... »

Dieu doit savoir des choses que nous ignorons.

— S'il y a des mystères dans l'ordre des choses qui sont à notre portée, il est tout simple qu'il y en ait dans l'ordre des choses divines.

On admettra sans peine que Dieu, ayant une intelligence infinie, doit connaître des vérités qui échappent à notre intelligence bornée. S'il plaît à Dieu de nous révéler les choses qui sont au-dessus de nous, sans nous en donner le comment et le pourquoi, ne nous en plaignons pas. C'est déjà nous faire une immense faveur.

Les savants.

Hé quoi ! les savants ont une infinité de connaissances étrangères, inaccessibles au commun des esprits, et Celui qui est la science et la lumière même ne connaîtrait pas de vérités au-dessus de l'esprit le plus pénétrant ?

Dis à un homme tout à fait ignorant que ce soleil qu'il voit se lever, monter vers son midi, décliner vers son couchant, et enfin disparaître, est pourtant immobile au centre du monde, dis-lui que cette terre sur laquelle il est bien fixé tourne sur elle-même avec une effrayante rapidité. Tu le verras sourire.

Il croira que tu te moques de lui. Il te dira peut-être : Je vois le soleil se mouvoir, je vois la terre immobile, je m'en tiens à ce que je vois.

Nos raisonnements contre les mystères sont moins solides que lesien, car enfin il y a moins de distance entre l'ignorant et nous qu'entre nous et Dieu. Si un homme ne peut embrasser toutes les connaissances humaines, comment veux-tu qu'il puisse embrasser toute la science de Dieu ?

Il faut donc qu'il y ait des mystères.

Il est absurde de dire :
je ne crois que ce que je vois.

Ce serait arriver à ne plus rien croire du tout.

Comprends-tu ce que c'est que vivre, ce que c'est que mourir ? Comprends-tu ce que c'est que la chaleur, le froid, la joie, la tristesse ? ce que c'est que la couleur, l'odeur, la lumière ?

— Et quel savant comprend cela ?

— Aucun.

Et tu veux comprendre celui qui a fait toutes ces choses que les savants ne comprennent pas ? Tu ne comprends pas un moucheron, une fleur, un grain de sable, et tu veux comprendre Dieu ?

Non, tu t'inclineras devant lui comme on le fait devant les savants, heureux encore d'apprendre des choses que tu ne savais pas. Il te suffira de savoir qu'elles sont vraies, comme tu sais que tu as la vie sans pouvoir le comprendre.

Robin trouva la réponse excellente.

Je lui racontai le trait suivant :

Myope et ballon.

J'ai connu un brave homme qui ne croyait lui aussi que ce qu'il voyait. Il était myope, ses croyances en étaient forcément très bornées.

Un jour, il se promenait dans la campagne avec un compagnon. Un ballon vint à passer au-dessus de leur tête.

— Un ballon ! fit le promeneur aux bons yeux.

— Je n'en crois rien, reprit le myope, car j'ai des yeux, et si le ballon existait, je le verrais certainement.

Et pourtant le ballon était chose évidente pour tous, mais le myope ne le voyait pas au bout de son nez. L'interlocuteur eut beau faire, en appeler au témoignage des passants, le myope n'en voulut rien croire.

Il répétait toujours la sentence consacrée : « Je ne crois que ce que je vois. »

C'est l'absurdité des incrédules qui limitent le monde au champ de leurs regards et n'admettent rien au delà.

Robin y voyait plus clair.

Je le quittai là-dessus, non sans l'avoir dissuadé de continuer à lire l'affreux journal de Corbinet.

Mais j'ajouterai quelques explications pour le lecteur.

II. — POURQUOI DIEU RÉVÈLE-T-IL LES MYSTÈRES ?

C'est d'abord pour nous demander la soumission humble de notre esprit par la foi, comme nous soumettons notre volonté par l'obéissance et par l'amour. Mais surtout, c'est

pour nous apprendre des vérités admirables dont la connaissance sanctifie notre vie.

La Sainte Trinité.

Sans doute, c'est un grand mystère. Mais, pourquoi nous plaindre de la lumière dans laquelle Dieu nous fait pénétrer ?

(1) Discours au Congrès de Caen, *Cosmos* du 11 août 1894.

« Là, nous dit Bossuet, nous sont proposées les profondeurs de l'Etre divin, les richesses infinies de cette nature plus féconde encore au dedans qu'au dehors. La Trinité, c'est le Père, principe des opérations immanentes; le Fils, c'est le Verbe, la pensée, la parole du Père; l'Esprit-Saint, c'est l'amour. C'est donc Dieu dans sa vie intime se connaissant et s'aimant, nous connaissant et nous aimant. »

L'Incarnation.

Un Dieu fait homme, c'est-à-dire le Fils de Dieu prenant un corps et une âme, sans cesser d'être Dieu.

Quelle lumière jetée sur la justice d'un Dieu offensé qui ne peut être apaisée que par l'expiation d'une victime, d'une dignité infinie ! quelle lumière jetée sur la malice du péché qui n'est réparé que par les souffrances de l'Homme-Dieu ! quelle lumière sur l'amour de Dieu pour nous ! quelle ineffable bonté l'a porté à se faire enfant, ouvrier, pour se faire notre modèle et notre consolateur !

L'Eucharistie.

C'est un grand mystère encore que celui de l'Eucharistie. Mais que de joie, de consolation, de force, d'espérance et d'amour amène avec elle la participation à ce mystère des mystères.

Quelle époque précieuse dans la vie que celle de la Première Communion, comme vous compreniez alors la bonté de ce Dieu qui a voulu vous donner, caché sous les apparences du pain, son corps, son sang, son âme, sa divinité, tout son être. Que d'adorations, quel culte dans l'Eglise rendu

à la divine Hostie ! Pour elle, les temples somptueux, autour du divin sacrifice, les fêtes et les solennités de chaque semaine. Et pour le chrétien, quel moyen de garder son innocence et de devenir meilleur !

« Ce n'est que par une conduite pure, par des mœurs irrépréhensibles, par des victoires remportées sur soi-même, qu'on arrive au divin banquet. Que de chrétiens parmi nous auront dû à la Sainte Eucharistie d'avoir pratiqué ce que leur religion avait de plus saint et de plus parfait ! Que de passions vaincues, d'offenses pardonnées, d'occasions évitées, de pauvres soulagés, de mouvements de haine étouffés ? En un mot, que d'actes héroïques de vertu inspirés, soutenus par le désir de se rendre moins indigne de participer à ce que la religion appelle les *saints*, les *redoutables mystères*. » (M^r Frayssinous.)

Voilà à quoi sert la révélation des mystères. Elle nous apprend avec une inébranlable certitude des vérités qui sont la lumière et le bonheur de la vie.

CONCLUSION

Les mystères ne sont donc pas un enseignement absurde, obscur, inutile, difficile. Allez et instruisez-vous. Celui qui les a enseignés a dit : « Mes paroles sont esprit et vie. » Que les mystères de la religion chrétienne soient cela pour vous. Ils vous donneront la vérité et la sagesse en ce monde, et pour l'autre vie d'immortelles espérances.

TRAITS HISTORIQUES

L'enfant et saint Augustin.

Saint Augustin se promenait un jour sur les bords de la mer, cherchant à approfondir le mystère de la Sainte Trinité. Soudain, il aperçut un enfant qui paraissait fort occupé, allant et venant sans cesse du rivage à la mer, où il puisait de l'eau, avec une coquille, pour l'apporter à une petite excavation qu'il avait creusée dans le sable.

— Que prétendez-vous faire, mon enfant ?

— Vider ici la mer.

— Eh ! ne voyez-vous pas que c'est impossible, que ce trou est bien trop petit, et la mer bien trop grande ?

— Eh ! ne voyez-vous pas vous-même qu'il est encore plus impossible de faire entrer l'infini dans le fini, la Très Sainte Trinité dans votre esprit ?.....

Cela dit, l'enfant ou l'ange disparut.

Lacordaire et le jeune incrédule.

Lacordaire avait voyagé dans le coupé d'une diligence avec un jeune homme incrédule. Il faisait froid. Quand on arriva dans la petite ville où

l'on relayait, on courut se blottir au coin du feu de la plus prochaine auberge.

Une omelette, à ce moment-là, cuisait en murmurant dans la poêle et s'y dorait de la façon la plus appétissante.

— Vous avez beau dire, Monsieur, s'écria le voyageur, je ne consentirai jamais à croire aux choses que je ne comprends pas.

Lacordaire sourit finement, et regardant l'omelette d'un œil malin, il répondit :

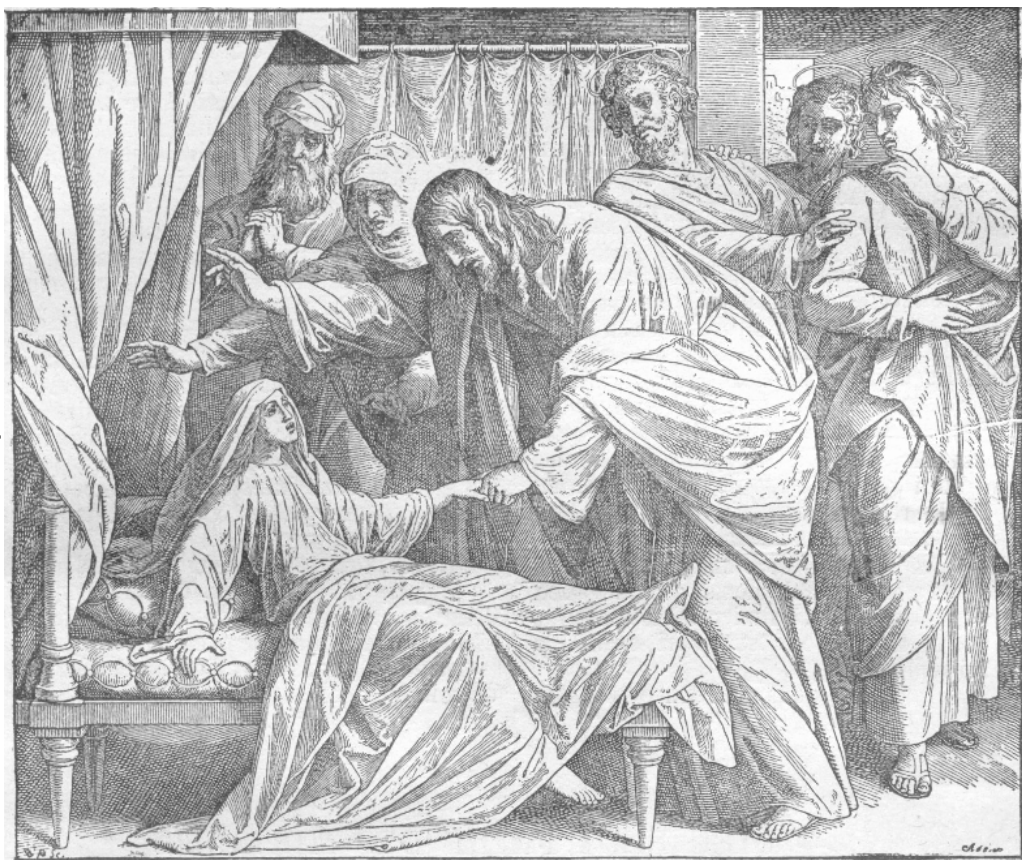
— Cher Monsieur, daignez m'expliquer, je vous prie, comment le feu, agissant sur la poêle que voilà, peut du même coup faire fondre le beurre et faire durcir les œufs ?

— Rien n'est plus simple, dit l'autre. Le feu étant..... la propriété du beurre étant de fondre, celle des œufs étant de durcir..... il est naturel que..... que.....

Bref, il s'empêtra dans son explication, balbutia, ne sut que dire.

— Je vous attendais là, reprit Lacordaire. Vous ne comprenez guère, je le vois, le mystère de l'omelette. Et cependant, n'est-ce pas, vous croyez à l'omelette ? Moi aussi, et tous les deux nous n'avons pas tort. (*Journal des Débats*, 14 août 1849.)

Les miracles



LA FILLE DE JAÏRE

Le Sauveur entra, écarta les pleureuses et les joueurs de flûte et, prenant la main de la jeune fille qui venait de mourir, il lui dit : « Lève-toi ». L'enfant ressuscitée fut rendue à la joie des siens.

Les miracles, sceau de la religion.

Quand les ministres protestants hollandais débarquèrent au xvii^e siècle sur les côtes de Malabar, les Indiens évangélisés autrefois par saint François-Xavier répondirent à leurs avances par ces paroles : « Faites de plus grands miracles que notre Père saint François-Xavier, et nous croirons que votre doctrine est meilleure que la sienne. Il a ressuscité six morts, ressuscitez-en dix. »

A ces raisonnements, les ministres ne purent répondre et se hâtèrent de prendre le large.

∴

Plusieurs des miracles de Jésus-Christ sont attestés par les auteurs païens eux-mêmes. C'est ce qui a fait dire à l'impie Rousseau : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ ».

LES MIRACLES

Renan et Jean-Jacques Rousseau.

C'est avec mon docteur, savant et bon médecin, qu'il me fallut ces jours derniers soutenir un siège en règle à propos des miracles.

Les faits merveilleux de Lourdes, le Jubilé des miraculés l'avaient tout à fait mis en verve. Il est excellent homme, mais ne veut pas absolument qu'il y ait des miracles, et surtout il n'admet pas que la Sainte Vierge compromette la religion en guérissant les malades.

Ces braves praticiens se fâchent parce que le ciel déconcerte les prévisions de leur art. Un peu plus, ils feraient un procès au bon Dieu, en réclamant le diplôme dont ils sont si fiers.

Dans les objections du docteur, il y avait deux choses : le miracle en général et les miracles de Lourdes en particulier. Notre conversation fut très longue. Je résume aujourd'hui ce qui regarde le miracle en général. Le reste viendra.

— J'admets bien les miracles de l'Evangile, me dit-il, et encore c'est bien fort tout cela !

Il me cita la parole de Renan : La négation » du surnaturel (*lisez* du miracle) est devenue » un dogme absolu pour tout esprit cultivé. »

Je lui répliquai :

— Mais, docteur, vous avez contre vous un

de vos amis, pourtant, un libre penseur : Jean-Jacques Rousseau. Il a écrit : « Dieu peut-il » faire des miracles, c'est-à-dire peut-il déroger » aux lois qu'il a établies ? Cette question » sérieusement faite serait inique, si elle » n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement » que de le punir ; il suffirait de l'enfermer. » Mais aussi quel homme a jamais douté que » Dieu pût faire des miracles ? »

D'ailleurs, procédons avec ordre.

Le miracle est un fait produit par Dieu en dehors de l'ordre établi et communément observé dans la nature.

Dès lors que le miracle exige l'intervention extraordinaire de Dieu, intervention par laquelle il manifeste sa puissance, on comprend sans peine qu'il est une preuve de la divinité de la religion. Si Dieu appuie la prédication de la religion sur des miracles, si Dieu, par le fait même, intervient visiblement en sa faveur, cette religion est vraie puisque Dieu ne peut nous tromper.

En cela, tout le monde est d'accord.

— Mais, dit le docteur, Dieu ne peut faire de miracle. S'il peut en produire, il est impossible de le constater. Ne m'en parlez donc plus.

Ces affirmations si catégoriques méritaient de solides réponses, les voici :

I. — DIEU PEUT FAIRE DES MIRACLES

— N'est-il pas vrai qu'il est du droit de celui qui a établi les lois physiques de les modifier à son gré ? C'est Dieu qui a créé le soleil, c'est lui qui a tracé l'orbite que cet astre doit parcourir. Pourquoi, si sa sagesse le demande, ne pourrait-il modifier le cours du soleil ou suspendre ses effets ?

Dieu a créé l'œil de l'homme et ses autres organes. Pourquoi, si cet œil est blessé, Dieu ne pourrait-il le refaire où le rétablir ? Qui peut plus peut moins. Il faut moins de puissance pour guérir que pour créer. Pourquoi Dieu ne pourrait-il guérir un aveugle et lui rendre la vue ? Faut-il donc absolument la permission de la Faculté ?

Non, cela n'est pas impossible. Une force plus puissante peut annuler une force inférieure. La force de mon bras qui soulève la pierre annule la force de la pesanteur qui la

fait retomber vers la terre. Et Dieu n'aurait pas la force voulue d'arrêter et de maîtriser les forces de la nature ?

Ne dites pas : ce serait du désordre.

Il y a désordre quand on agit contre la volonté de l'ordonnateur et contre le plan qu'il a prévu et dressé. Or, le miracle entre dans ce plan, précisément comme manifestation de la puissance de Dieu.

Dieu est grand, sans doute, quand il crée les océans et leurs majestueuses tempêtes. Il est plus grand encore et se montre le maître de la nature quand le Christ, assis sur la barque, apaise d'un mot les flots soulevés. Si sa sagesse et sa puissance éclatent dans l'œuvre de la création, sa puissance et sa bonté se manifestent bien davantage quand il commande à la mort et lui fait restituer sa proie.

II. — ON PEUT CONSTATER LES MIRACLES

Constatations.

— Au moins, on ne peut constater les miracles, ajouta le docteur, et là vous n'aurez rien à me répondre.

— Comment, on ne peut les constater! Mais le miracle est un fait palpable que l'on peut voir de ses yeux. Quoi de plus simple que cette constatation? Voici un malade aveugle, bien aveugle, la médecine l'a reconnu, l'a déclaré incurable. Il recouvre subitement la vue. Est-il difficile de savoir par des témoins nombreux et dignes de foi qu'un tel a été aveugle jusqu'à telle date, qu'aujourd'hui il y voit très clair?

Michel qui mendie à la porte de l'église est aveugle depuis vingt ans. Qui en doute?

— Ceci n'est pas la difficulté. Mais il faut constater que le fait est bien une dérogation aux lois de la nature, un fait dont Dieu seul puisse être l'auteur. Or, cela est impossible. Pour cela, il faudrait connaître toutes les lois de la nature. Et les découvertes merveilleuses, les progrès que fait la science, nous font bien voir qu'elle a une puissance que nous ignorons encore. Si nos aïeux revenaient au monde aujourd'hui, nous les éblouirions avec nos télégraphes, nos chemins de fer, nos automobiles, notre lumière électrique, nos téléphones.....

Le docteur s'échauffait, visiblement enthousiasmé d'une si belle tirade.

— Halte là, docteur, rien de plus simple. Il n'est pas nécessaire de savoir tous les secrets de la nature pour constater un miracle, il suffit tout simplement de constater que tel effet ne peut être produit par les forces de la nature.

Exemple : Notre-Seigneur Jésus-Christ a ressuscité Lazare mort depuis quatre jours. Pour constater ce miracle de la résurrection d'un mort, il suffit que l'on sache qu'il n'y a pas de loi physique, pas de force de la nature qui fasse ressusciter les morts. Vous qui êtes au courant de toutes les découvertes modernes, en connaissez-vous? Non. Et il est bien certain que la science n'arrivera jamais à ce résultat.

Un aveugle, dont l'œil a été brûlé par le feu, par exemple, recouvre subitement la vue en appliquant à son œil quelques gouttes d'eau naturelle. Il n'est pas nécessaire d'être professeur à la Faculté de Paris pour savoir que l'eau naturelle ne rend pas la vue subitement.

Ajoutons ici une remarque importante; il peut y avoir des miracles douteux, c'est-à-dire des cas où la guérison pourrait être naturellement expliquée; mais ces faits ne sont jamais employés comme preuves de la religion. S'il y a des cas douteux, il en est des quantités dont l'évidence s'impose.

Hypnotisme et suggestion.

— Soit! mais nous avons, dit le docteur, une explication désormais sans appel. C'est la suggestion. L'hypnotisme donne la clé de tout le merveilleux. Tout le monde connaît les expériences célèbres de Charcot.

— Sans doute, docteur, tout le monde les connaît, mais cela ne fait rien à la chose. Il y a une foule de miracles que la suggestion n'expliquera jamais.

La suggestion n'expliquera jamais la résurrection des morts, par exemple. Vous devez reconnaître que là, elle est impuissante.

Sans doute, la suggestion produit des phénomènes nerveux très bizarres chez certaines organisations malades..... mais elle ne peut ni rendre la vue aux aveugles, ni l'ouïe aux sourds, ni la parole aux muets.

Il y a de tout petits enfants aveugles guéris. Est-ce l'imagination? Non.

Je connais des malades qui travaillent tous les jours à s'imaginer; à s'auto-suggestionner pour guérir et qui ne guérissent pas? Vous-même, pourquoi ne ressuscitez-vous pas nos morts? Pourquoi ne rendez-vous pas la vue aux aveugles? Allez chercher Michel, persuadez-lui qu'il y voit clair, y trouvera-t-il la vue?

Le docteur sourit.

— Au fond, dit-il, vous êtes dans le vrai, et je n'ai soulevé tant d'objections que pour discuter un peu.

J'ajoutai :

CONCLUSION

— Dieu tout-puissant est le maître de l'univers; il peut donc commander au monde physique et en être obéi. On a peur du surnaturel aujourd'hui et le surnaturel est partout. Il n'est pas plus difficile à Dieu de ressusciter un mort que de créer l'homme. Quant à constater le miracle, si cela est quelquefois difficile, il y a des cas innombrables où la chose est évidente. Cela suffit surabondamment pour démontrer la divinité de la religion.

La guérison de Marie Briffault à Lourdes (1).

Marie Briffault, de *Mont-Saint-Léger, arrondissement de Gray (Haute-Saône)*, était couchée depuis quatre ans dans les appareils et ne quittait pas le lit, atteinte d'une coxalgie suppurante, avec carie profonde de l'os. Ses souffrances étaient intolérables.

Par la plaie qui s'était formée autour de l'articulation, il était sorti une grande quantité de frag-

(1) Voir le livre *Lourdes; les guérisons. 1^{re} série*. Maison de la Bonne Presse, 3 et 5, rue Bayard, Paris.

ments d'os névrosés; tout autour, un gonflement énorme s'était produit, gonflement qui remontait dans le flanc et descendait dans toute la jambe. Les douleurs étaient si vives que la malade ne permettait plus que de loin en loin qu'on lui lavât sa plaie. La suppuration qui n'était pas étanchée lui empoisonnait le sang.

« Pendant deux ans, dit-elle, j'avais la langue noire, la bouche sèche, et je vomissais tout ce que je buvais, car je ne prenais aucune nourriture solide.

« Un jour, on voulut me changer de linge, mon dos et ma jambe étaient collés après la gouttière, il fallut m'arracher la peau pour me soulever; j'étais tout en sang.

« Au mois de mai 1892, mon grand-père allait mourir, il m'appelait pour me voir une dernière fois, je voulus essayer de m'asseoir pour l'apercevoir par la porte entr'ouverte dans la chambre d'en face, jamais je n'ai pu le faire.

« Les médecins cessèrent peu à peu leurs visites. Ils avaient déclaré que je ne guérirais pas et que la mort ne tarderait pas à venir. »

Marie Briffault s'est préparée pendant un an au pèlerinage de Lourdes, offrant ses souffrances et ses prières dans ce but.

« Une quinzaine de jours avant le départ, voyant qu'il était impossible de me transporter dans ma gouttière, on me fit faire cette caisse. La première fois que j'y entrai, j'eus bien peur, je me figurais être dans un cercueil, et l'on disait autour de moi qu'elle me servirait pour cet usage avant d'arriver à Lourdes ou pour en revenir.

« Au moment du départ, j'entendais de ma fenêtre tous les voisins qui disaient : « Elle est folle de partir, elle mourra en route. »

« Le voyage si long (1200 kilomètres) fut affreusement pénible; mes souffrances étaient horribles; je me détournais pour cacher mes larmes, et j'étais obligée de soulever ma couverture, ne pouvant supporter qu'elle me touchât la jambe.

« A Lourdes, j'ai eu réellement peur de mourir sans revoir les miens.

« M^{lle} Raphaël, directrice de la salle Saint-Camille, voulut voir ma jambe; elle était dans un tel état qu'elle eut peur en me découvrant. Elle m'a embrassée en me disant : « Pauvre enfant, pourrez-vous aller jusqu'à la Grotte? C'est bien loin pour vous. »

« Cependant, on m'emporte, on me place au milieu des malades. Je n'ai que la force de réciter un *Ave Maria*. Je ne songe même pas à demander ma guérison. »

Ni le premier bain dans la piscine, ni la procession qu'elle rencontre sur son chemin n'ont d'influence sur son état. Le lendemain, on la porte une seconde fois dans la piscine.

« On me soulève avec des bandes, pour me mettre sur un drap et me descendre dans l'eau. On n'osait pas me toucher.

« Ce que j'ai souffert en ce moment est indicible. Il me semblait que ma jambe se disloquait.

« A peine dans l'eau, je ne bouge plus. Les douleurs cessent. Ma jambe n'est plus lourde; il me semble qu'on m'a enlevé un poids énorme qui m'écrasait.

« On me dépose sur la pierre, je reste là immobile, les yeux à demi-fermés, on me croit morte.

« Mais aussitôt : « Je suis guérie! » dis-je aux dames qui m'assistaient.

« Les baigneuses relèvent mon peignoir, me mettent debout, m'examinent.

« Plus de plaie; la jambe n'est plus noire, plus enflée, on la touche sans provoquer aucune douleur.... J'étais guérie!

« Les dames décident de taire ma guérison. Je suis trop faible, disent-elles, la foule voudrait me voir, je pourrais m'évanouir. On me remet dans ma caisse, on me porte à la Grotte, à la procession. Là, je me suis redressée dans ma caisse, j'ai voulu mes premiers pas, appuyée sur les brancardiers. On m'a retenue, je n'étais pas habillée. Depuis longtemps, je ne portais plus de vêtement. A l'hôpital, la sœur de M. le curé m'a prêté une jupe et j'ai fait mes premiers pas, appuyée sur les brancardiers. J'étais bien guérie, je ne savais plus marcher.

« Je ne pouvais m'habituer à ne plus souffrir et je pensais : « Si c'était un médecin qui m'eût guérie, je le payerais, je serais quitte; mais comment m'acquitter envers la Sainte Vierge? »

La guérison de Marie Briffault, survenue au mois de septembre 1893, n'a été publiée qu'au mois de septembre 1894, après son second pèlerinage à Lourdes. Dans l'espace d'un an, elle avait gagné 38 livres dans son poids. Sa démarche est aisée, et cependant la tête entière de l'os a été éliminée.

« Nous défions qui que ce soit d'expliquer cette guérison par un système quelconque de suggestion, d'hystérie ou de nerfs.

Nous avons donné l'adresse de Marie Briffault, Tout médecin peut aller aux renseignements au bureau des constatations de Lourdes et étudier dans le détail la maladie et la guérison.

L'impie et le miracle.

Rien ne déplaît à l'impie comme ces prodiges par lesquels le Dieu qui a créé la nature montre, en certains cas, son intervention directe et particulière, et donne en quelque sorte aux hommes sa pensée et son sentiment sur les choses de ce monde. Autant les âmes droites et pures sont réjouies, consolées, quand un de ces rayons extraordinaires de la lumière arrive à leurs yeux, autant les cœurs mauvais et corrompus en sont consternés et irrités.

Cardinal PIE.

Les miracles de Lourdes



*UN GROUPE DE JEUNES MIRACULES
Tubilé des Pèlerinages nationaux (1897)*

Quelle merveille que les miracles en permanence à la Grotte de Lourdes ! En plein dix-neuvième siècle, en 1897, on a pu réunir à Lourdes 325 miraculés. Si vous ne croyez pas, allez et étudiez, vous n'y trouverez ni erreur, ni mensonge, mais la vérité et une preuve éclatante de la bonté de Dieu pour la France.

LES MIRACLES DE LOURDES

Le docteur avait dit :

— J'admets les miracles de l'Evangile, mais ne me parlez pas de tout ce qui se passe à Lourdes. En plein **xx^e** siècle, je ne comprends pas des choses pareilles. Pour l'honneur de la religion, on devrait bien y mettre ordre.

— Pour le coup, mon brave docteur, vous vous surpassez. La Sainte Vierge fera bien de prendre vos conseils; car, à vous en croire, elle est bien en train d'avoir tort.

Eh bien! oui, parlons des miracles de Lourdes. Nous sommes sur un terrain solide, je vous l'assure, tout à l'avantage de la bonne cause.

Les miracles de Lourdes, je vous le concède volontiers, ne sont pas des dogmes de foi. Pourvu que vous ne nîiez pas la puissance de Dieu et le pouvoir de la Sainte Vierge, vous pouvez les discuter. L'Eglise, en pareille matière, agit avec grande circonspection et, souvent, suspend son jugement. Il est même interdit par un décret du pape Urbain VIII de qualifier de miracles des faits sur lesquels l'Eglise ne s'est pas encore prononcée. Mais cela ne veut pas dire qu'elle ne se prononce jamais et qu'elle n'admet pas les miracles qui se produisent.

Mais si vous n'offensez pas la foi en niant le caractère surnaturel de certaines guérisons, dans beaucoup de cas vos négations iront absolument contre la vérité et contre le bon sens.

— Comment cela?

— Parce qu'il y a bon nombre de guérisons dont le fait est si avéré, dont la constatation, au point de vue surnaturel, est si certaine, que nier leur réalité et leur caractère miraculeux, c'est nier une chose aussi claire que la lumière du jour.

— Je voudrais bien m'en rendre compte.

— Ce serait, docteur, très simple. Venez à Lourdes et vous pourrez voir par vos yeux et toucher en quelque sorte le miracle du doigt. Même sans vous déranger, vous pouvez ici vous en rendre compte par vous-même.

Le fait matériel.

D'abord, rien de plus facile que de constater le fait matériel. Il suffit pour cela de connaître le nom et l'adresse de la personne guérie. Il devient alors aisé de savoir si réellement elle a été malade, si elle a eu telle maladie, si elle en est réellement guérie. C'est une enquête que chacun peut faire. On a même pris un ensemble de précautions destinées à faciliter grandement cette enquête qui est au pouvoir de tout le monde.

Le *Pèlerinage national*, organisé au mois d'août, emmène à Lourdes, chaque année, 4 000 malades. Or, chaque malade est muni d'un dossier que tous peuvent consulter. On

ne peut être admis parmi les malades qu'avec un certificat de médecin attestant la maladie. Et, parmi les malades qui se présentent, le Comité fait un choix et exclut impitoyablement toutes les maladies de nerfs, dont la guérison est, en effet, plus difficile à constater.

Vous voulez étudier un cas de guérison signalée dans le *Pèlerin*, par exemple. Qui vous empêche, docteur, d'écrire à votre collègue dont le certificat est mentionné? Il vous dira la vérité sur la maladie et sur la guérison.

D'ailleurs, de la réalité des guérisons, parmi ceux qui suivent les événements du jour, nul ne doute plus aujourd'hui.

Les constatations.

A Lourdes, les guérisons sont si fréquentes à l'époque des pèlerinages qu'on a établi un bureau des constatations. Dans ce bureau, présidé longtemps par le savant Dr Boissarie, tous les médecins, à quelque opinion qu'ils appartiennent, peuvent examiner par eux-mêmes les malades guéris. Ils peuvent prendre les adresses et suivre avec soin les guéris, pour voir si leur santé se maintient, si la maladie ne revient pas à bref délai, etc.

Quel philosophe demandait jadis que les miracles fussent faits en pleine Académie, en présence des savants, afin qu'ils pussent en connaître avec toutes les données de la science? C'était en prendre à leur aise avec le bon Dieu.

Ils sont maintenant servis à souhait. Qu'ils entrent au bureau des constatations de Lourdes, qu'ils voient, qu'ils interrogent les malades qu'ils y rencontrent, qu'ils demandent les dossiers soigneusement conservés, qu'ils poursuivent leur enquête avec tout le soin possible, je les défie de n'être pas contraints d'avouer la vérité.

Chaque année, non seulement les journaux religieux, mais les journaux mondains : le *Figaro*, le *Matin*, l'*Eclair*, font des articles intéressants sur les grandes solennités du *Pèlerinage national*.

Dans ces dernières années, un littérateur trop connu, Zola, a pensé qu'il pourrait battre monnaie sur le grand fait de Lourdes, et il a écrit un roman dans le but d'expliquer naturellement les guérisons les plus célèbres. Soyez sûr que si ce personnage, à qui on a fait trop d'honneur en lui ouvrant toutes les portes quand il vint à Lourdes, avait pu découvrir quelque fraude ou supercherie, il se fût empressé d'en égayer ses lecteurs.

Mais non, il ne nie pas, il désigne des personnages connus qui vivent encore. Il décrit leur maladie, raconte leur guérison qu'il reconnaît réelle. Son livre a fait du mal, mais il a eu cela de bon qu'il a reconnu, forcé par la vérité évidente, la réalité des guérisons.

Peut-être seriez-vous tenté d'attribuer ces guérisons à la vertu naturelle de l'eau froide.

Alors, installez chez vous un bassin et allez; faites-y descendre tous les malades, tuberculeux, cancéreux, coxalgiques, boiteux, aveugles, etc., etc., et vous les guérirez. Vous n'oserez jamais, docteur.

Mais avez-vous songé à ceci! Ce pansage de toutes les plaies dans une eau à peine renouvelée devrait être une source de contagion pour les malades qui s'y succèdent. Il n'en est rien.

Ecoutez ce qu'écrivait M. Chincholle, du *Figaro*.

M'est-il, ici, permis de faire une critique? L'eau de cette piscine n'est complètement renouvelée que trois fois par jour.

Le mince filet d'eau qui en caresse la surface ne peut suffire à la purifier, et cependant viendront ici tour à tour un cancéreux à la plaie coulante, un homme rongé par l'eczéma, puis un simple estropié.

« Eh bien! me dit un médecin, c'est ici, Monsieur, que commence le miracle. Jamais rien ne corrompt cette eau et on ne la change que pour faire taire les susceptibilités du public. Jamais aucune maladie contagieuse ne s'y est développée. Bien plus, c'est le même peignoir qui est mis tour à tour sur le dos des malades. D'ailleurs, on n'essuie pas les pèlerins qui sont ici dans des conditions qui tueraient instantanément les malades n'ayant point la foi. Les *Magnificat* vous ont prouvé combien il en est qui sont sortis guéris de ces piscines. »

(Voir *Jubilé du Pèlerinage national à Lourdes*, p. 138.)

L'hystérie et la suggestion.

— J'admets, dit le docteur, la réalité des faits, mais, n'est-ce pas la foi qui amène naturellement la guérison? Le malade croit qu'il va être guéri, il désire vivement que cela arrive. Et cela arrive en effet.

Et puis, il y a les hystériques, et avec ces sortes de maladies on peut avoir toutes les surprises.

— Pour ce qui concerne l'hystérie, j'admets avec vous, docteur, que cette sorte de maladie amène bien des surprises. Mais de grâce, allez à Lourdes, demandez les dossiers et cherchez combien il y a d'hystériques dont on présente la guérison comme miracle constaté. Vous n'en trouverez pas.

Vous parlez de la foi, du désir. Mais comment la foi, la commotion, l'imagination, le désir peuvent-ils guérir instantanément certaines plaies, cicatriser les cavernes de la tuberculose, par exemple, remettre en pleine santé quelqu'un qui tout à l'heure était à l'agonie, reconstituer en un instant des chairs, des muscles que l'ulcère avait rongés, faire disparaître toute trace de cancer, etc., etc?

Cela n'est pas naturellement possible. Il n'y a que le miracle qui puisse l'expliquer.

Et ce sont pourtant des faits de tous les jours. Voici quelques-unes des guérisons, précisément choisies parmi les personnages du

roman de Zola. Le lecteur pourra les examiner à l'aise.

Clémentine Trouvé.

Clémentine Trouvé (dans le roman *Sophie Cou-teau*) est arrivée à Lourdes en 1891. Elle habitait Rouillé (Vienne), où tout le monde la connaît. Clémentine Trouvé était alors âgée de quatorze ans; elle avait au pied une carie des os qui datait de trois ans. Le pied était gonflé et déformé; des fistules profondes, par lesquelles le médecin pouvait enfoncer des stylets et arriver jusqu'à l'os, laissaient échapper une suppuration continue et abondante. A la fin du voyage, on avait épuisé tout le linge emporté au départ. Le médecin de la malade avait déclaré que cette maladie n'était justiciable que d'une opération radicale ou d'un traitement à longue échéance.

La guérison fut instantanée dans la piscine. Clémentine se présenta au bureau des constatations portant à la main son bandage taché de pus qui était tombé dans l'eau. Son pied était parfaitement sain; à peine une petite nuance rosée et une légère dépression indiquaient la place où avait été le mal.

On a souvent cité la réflexion du Dr Cibiel à son arrivée à Rouillé: « Que ce soit le bon Dieu ou le diable, peu importe, la vérité, c'est qu'elle est guérie! » Tous les voisins et parents de l'enfant ont été témoins de la maladie et de la guérison.

Depuis six ans, Clémentine Trouvé n'a ressenti aucune douleur dans ce pied autrefois si malade, malgré les longues courses auxquelles elle a pu se livrer (1).

Qui pourra sérieusement soutenir qu'il a suffi d'un désir ou d'un acte véhément de la volonté pour reconstituer instantanément un *talon* avec toutes ses chairs?

Marie Lebranchu.

M^{lle} Marie Lebranchu, la célèbre *Gri-votte* de Zola, s'est fixée à Lourdes. Elle est en service chez M^{lle} Node, chalet Saint-Bernard; elle habitait précédemment, 172, rue Championnet, à Paris. Malgré que le romancier l'ait fait mourir, Marie Lebranchu se porte très bien aujourd'hui. Elle était atteinte, d'après le certificat du Dr Marquely, médecin de l'hospice de Lariboisière, d'une tuberculose pulmonaire au 3^e degré. On a trouvé dans ses crachats des bacilles, caractéristiques du tubercule. Elle restait constamment au lit, vomissait du sang, avait perdu 48 livres de son poids et ne gardait plus aucune nourriture.

On refusa d'abord de la baigner: c'était un véritable squelette. La tremper dans l'eau, c'était le miracle ou la mort. Marie Lebranchu insista, supplia. On la mit dans la piscine. Les forces lui revinrent subitement comme un grand coup de fouet qui lui cinglait tout le corps. « Je suis guérie », s'écria-t-elle (22 août 1892). Elle avait trente-cinq ans.

Zola admet la maladie et le fait de la guérison. Il essaye de jeter cette guérison sur le compte d'une commotion momentanée.... Mais comment expliquer le retour subit des forces et la cicatrisation des cavernes? Comment expliquer qu'une poitrine agonisante, brûlée par la fièvre, se lève, suit une longue procession de nuit, mange avec appétit (2).

(1) *Jubilé du Pèlerinage national à Lourdes*, p. 83.

(2) Voir le volume *Lourdes; les guérisons*, 2^e série. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.

Depuis lors, les médecins ont affirmé que l'état de santé de Marie Lebranchu ne s'est pas démenti. Elle revint à Lourdes au pèlerinage de 1893, et on constata sa bonne santé.

La chair recréée.

Mlle Caroline Esserteau, de Niort, était atteinte depuis dix ans d'une myélite chronique avec dépérissement et déviation des membres inférieurs, infirmités héréditaires dans sa famille; elle avait senti la terrible maladie lui envahir la colonne vertébrale, puis les jambes, puis les pieds. Elle avait les jambes tellement émaciées, qu'on n'y trouvait plus qu'une peau livide recouvrant des os décharnés. La tête et les pieds pouvaient tourner en tous sens. A l'exception des bras, le corps entier ressemblait à celui d'un mollusque sans consistance. Peu à peu, les bras eux-mêmes furent envahis.

Après un premier traitement à l'hospice de Niort, où elle était restée quatre ans, elle est envoyée à Barèges en 1871, une première fois, puis une seconde en 1872, mais le traitement qu'on lui fit suivre n'amena aucun résultat. Elle fut classée parmi les incurables. Enfin, le 2 juillet 1873, Caroline est amenée à Lourdes dans un état pitoyable. « Cadavre elle s'en va, disait-on, cadavre elle reviendra. » Cependant, on la transporte à la piscine. A peine l'eau a-t-elle touché la plante des pieds qu'elle pousse un cri : « Je sens l'eau, dit-elle, je suis guérie ! » Et elle l'était, en effet; ses jambes étaient redevenues subitement fortes et solides, *la chair avait été recréée*; elle était debout et elle marchait facilement.

Le Dr Grimaud, inspecteur des thermes de Barèges, apprenant par télégraphe sa guérison, arrive en toute hâte à Lourdes pour voir de ses yeux. Il atteste l'événement extraordinaire et la guérison complète.

Même témoignage du Dr Vizerie, médecin-major du 10^e cuirassiers. — « J'ai voulu voir (ayant appris la guérison subite) le cadavre que j'avais vu dans la crypte, dit aussi le Dr Peyrusse. Ce n'était plus lui. Caroline a marché devant moi d'un pas ferme et assuré, la force musculaire était revenue. C'était miracle » (12 juillet 1873) (1).

La guérison s'est maintenue depuis lors. Aujourd'hui, Caroline habite Lourdes, au couvent de l'Immaculée Conception, « et là, nous écrit-elle le 17 août 1897, près de la Grotte bénie, elle ne cesse de glorifier sa Mère du ciel et de la remercier de l'insigne bienfait qu'elle en a reçu. »

Un cancer.

Mlle Constance Piquet, quarante-deux ans, de Soulaire (Eure-et-Loir), était, depuis dix-huit mois, atteinte d'une tumeur au sein gauche.

Au mois de mars 1892, elle consulta le Dr Martin, de Lèves, qui constata la présence d'un cancer, mais ne fut pas d'avis de l'opérer. Une seconde consultation, au mois de juillet suivant, fit reconnaître des cordons partant de la tumeur. En mars 1893, le médecin ne put que constater les progrès du mal. Les souffrances devenaient très vives.

Malgré les instances de ses amis, Mlle Piquet se refusa à courir les chances d'une opération; elle sentait qu'un mal aussi grave ne pouvait être guéri que par Notre-Dame de Lourdes.

Lorsqu'on fit des démarches pour la faire admettre au Pèlerinage national, le Dr Martin délivra ce certificat :

« Je soussigné, docteur en médecine de la Faculté de Paris, certifie que Mlle Constance Piquet, domiciliée

à Soulaire (Eure-et-Loir), est atteinte au sein gauche d'une tumeur squirreuse. Je n'ai pas jugé opportun de pratiquer l'amputation du sein, l'affection cancéreuse étant incurable de sa nature et toujours sujette à récidive (22 juillet 1893). »

En remettant ce certificat, le docteur dit à M. le curé : « Monsieur le curé, vous savez, si votre malade guérit, ce sera un vrai miracle. »

Le jour même de son arrivée à Lourdes, Mlle Piquet put prendre un bain à la suite duquel toutes ses douleurs cessèrent. Au troisième bain, la tumeur et les cordons disparurent. Au bureau des constatations, les médecins, au nombre de 12 ou 13, dont un Anglais protestant, ne trouvèrent plus trace du mal.

A son retour de Lourdes, Mlle Piquet alla se montrer à son médecin qui ne put que constater la disparition du mal. La complète guérison est encore affirmée par le certificat suivant (7 août 1897) :

« Je soussigné, docteur en médecine, certifie que Mlle Constance Piquet ne présente actuellement au sein et dans l'aisselle gauche aucune trace de l'affection préexistante. » Dr MARTIN. »

Le Jubilé.

Cette année, 325 miraculés ont répondu à l'appel des Pères de l'Assomption et sont venus fêter le Jubilé des grands pèlerinages en remerciant la Sainte Vierge qui les a guéris. Le 22 août 1897 a eu lieu à Lourdes une procession d'un éclat incomparable. C'est un fait unique dans l'histoire que cette réunion des 325 favorisés de Marie, dont la guérison dûment constatée ne saurait laisser aucun doute.

Ce fut un fait unique aussi que celui de plus de 40 guérisons obtenues presque en même temps.

Un cortège vraiment grandiose et triomphal avait suivi le Très Saint-Sacrement dans les allées de l'immense esplanade. Lorsque le clergé arriva à l'entrée de la basilique du Rosaire, c'était un spectacle merveilleux. Partout, des foules innombrables s'étendant sur les côtés de l'hémicycle. Sur les rampes, sur les terrasses, partout se pressaient les multitudes; sur le parvis se tenaient les miraculés, ayant chacun une bannière blanche à la main, et là, en de longues rangées, les 1 500 malades étendus sur leur grabat, les mains jointes, les yeux fixés sur le Très Saint-Sacrement. Jésus passa. On vit se renouveler des scènes du temps de l'Evangile. La foule criait avec une émotion croissante : « Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous ! »

Cependant, les malades ne se levaient point. On donna à la foule émue une dernière bénédiction, et le Très Saint-Sacrement rentra à la basilique au chant des hymnes sacrées.

Mais une voix s'éleva puissante et vibrante au milieu de la foule :

« Malades qui êtes ici, nous avons prié pour vous. A vous maintenant d'élever votre voix et de dire avec une confiance inébranlable : Seigneur, guérissez-nous, Marie, sauvez-nous. »

Et devant cet appel dit avec une foi à transporter les montagnes, on vit les malades se lever : d'abord un, puis deux, trois, de tous côtés à la fois. Ils se levaient guéris, saisis par une force inconnue.

Ils se levèrent ainsi plus de quarante, pendant que de toutes parts éclataient les prières, les supplications, les sanglots. Scène incomparable ! Jésus avait laissé à sa très sainte Mère les honneurs de la journée. Cette journée du 22 août restera dans les annales de Lourdes comme un fait inoubliable.

O vous qui doutez, allez voir. Allez prier à la Grotte, demandez par l'intercession de Marie la grâce d'être éclairés, et votre âme sera guérie. Et elle aura retrouvé la paix.

(1) Voir la brochure : *Guérison de Caroline Esserteau*. Poitiers, Oudin, éditeur.

La place de Jésus-Christ dans l'histoire



MOÏSE FRAPPANT LE ROCHER

(Tableau de ROMANELLI)

Parvenu au désert de Sin, à Cadès, le peuple de Dieu manquait d'eau et murmurait contre Moïse ; sur l'ordre du Seigneur, le prophète frappa la roche de sa verge, et il en jaillit une eau très abondante. Le rocher est la figure de Jésus-Christ dont le Cœur percé au Calvaire est la source de la grâce.

LA PLACE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'HISTOIRE

« Jésus-Christ est le grand nom de l'histoire. Il en est d'autres pour lesquels on meurt, il est le seul qu'on adore à travers tous les peuples, toutes les races, tous les temps. » (P. DIDON.)

Ce qui frappe et donne de suite une haute idée de sa grandeur, c'est que tout dans l'humanité aboutit à lui. Chute et succession des empires, traditions de tous les peuples; tout a existé pour préparer sa venue.

Les antiques promesses, l'existence mystérieuse de ce peuple singulier et à part qui est le peuple juif, vont nous indiquer la grande place que Jésus-Christ tient dans l'histoire. Ce sera montrer le vrai caractère de sa mission en attendant que les miracles et les prophéties

vous prouvent la divinité de sa religion.

Le peuple juif est un peuple dont l'histoire doit fixer l'attention de quiconque étudie les questions religieuses.

Destiné par la Providence à préparer la venue de Jésus-Christ, ce peuple, aux âges les plus reculés, est, au milieu de la corruption générale, le seul adorateur du Dieu unique et véritable! Seul, il remonte par des traditions certaines jusqu'à l'origine de l'homme; seul, il possède un livre admirable, qui contient l'histoire des destinées de l'humanité. Toutes les pages de la Bible sont pleines de la pensée de Celui qui doit venir. Ce peuple vit dans l'attente du Désiré des nations, fier des promesses sacrées dont il est le dépositaire.

LES ANTIQUES PROMESSES

Abraham est choisi par Dieu pour être le père de ce peuple. Dieu lui renouvelle les promesses qu'il a faites dès le commencement, au jour même de la chute originelle.

« En toi seront bénies toutes les nations de la terre. »

Ses descendants reçoivent les mêmes assurances. Joseph, fils de Jacob, vendu par ses frères, devient, en Egypte, l'intendant des Pharaons et attire près de lui toute sa famille. Cette famille devient peuple.

Les Hébreux, opprimés et persécutés, quittent l'Egypte et reviennent dans la terre que le ciel leur a promise. Mais, pour les délivrer, Dieu suscite un grand prophète, Moïse, auquel il donne un merveilleux pouvoir. L'Egypte est frappée de plaies épouvantables après chacune desquelles le roi se laisse d'abord fléchir, jusqu'à ce que son cœur s'endurcisse de nouveau et continue de traiter les Hébreux comme des esclaves.

Enfin, les enfants de Jacob quittent les bords du Nil et s'avancent dans la direction du désert. Ils traversent à pied sec la mer Rouge, dans laquelle est engloutie l'armée de Pharaon lancée à leur poursuite. Les Hébreux sont nourris dans le désert par la manne, aliment miraculeux qu'ils recueillent chaque matin. Au mont Sinaï, Dieu donne sa loi à son peuple, au milieu du tonnerre et des éclairs. Cette loi est résumée dans le Décalogue ou ensemble des dix commandements de Dieu.

La loi de Moïse.

Cette loi était surtout destinée à isoler le peuple hébreu des autres nations, afin qu'il ne fût pas entraîné à l'idolâtrie. Un seul tabernacle, plus tard un seul temple, sont le centre de tout le culte et le lien de toutes les solennités. Tout, dans les moindres détails, a pour but d'affermir la croyance au Rédempteur futur et de maintenir dans le cœur des Juifs une crainte salutaire de ce Dieu qui récompense et punit son peuple, suivant qu'il observe la loi ou se montre infidèle à ses prescriptions.

Les prophètes.

Les Hébreux se sont établis dans la Terre promise. Les juges, puis les rois, gouvernent les tribus privilégiées, séparées, hélas! bientôt par un schisme malheureux en deux royaumes : le royaume de Juda et le royaume d'Israël.

Des prophètes sont presque continuellement envoyés par Dieu pour annoncer le Messie qui sera Jésus-Christ.

Les uns diront l'époque de sa venue, les autres les signes auxquels on le reconnaîtra. Nous étudierons bientôt leurs prophéties.

Autour du peuple de Dieu (souvent opprimé, même emmené en captivité à Babylone), s'agitent de puissantes monarchies et de grands empires; les Egyptiens, les Perses, les Mèdes, les Assyriens, puis toutes ces nations sont sub-

juguées par une nation d'une puissance formidable : les Romains.

C'est alors, quand tous les peuples seront unis et n'auront qu'une capitale qui sera Rome, que naîtra Jésus-Christ, le Messie promis et attendu. Ce sera, selon l'expression des prophètes, « la plénitude des temps ».

Vous avez compris, par ces données rapides, la grande place, la place unique de Jésus-Christ dans l'histoire.

Tout aboutit à lui.

Les peuples païens.

Le peuple juif n'est pas le seul à attendre le Rédempteur. On trouve le sentiment de cette attente chez toutes les nations.

Les Egyptiens saluent de loin le Fils de la femme qui doit éteindre la rage de Typhon. Les Perses attendent Mithra, le libérateur qui naîtra d'une vierge.

Chez les Mexicains, on a trouvé sculptée sur la pierre la figure de Celui qui doit écraser le grand serpent.

La Grèce attend un descendant d'Apolon qui doit amener le règne de la justice.

Virgile, le grand poète latin, annonce que les temps annoncés par l'oracle sont arrivés. Un nouveau-né est envoyé des cieux. Virgile écrit sous le règne d'Auguste, au moment même où naît dans l'étable de Bethléem Celui qui doit sauver le monde.

Il est facile de voir dans cet ensemble des traditions de tous les peuples un vestige des révélations primitives altérées dans la suite des temps. Le Typhon des Egyptiens, le serpent des Grecs sont le démon qui séduisit l'homme dès le commencement et que le Christ est venu écraser.

Tout est donc plein de Jésus-Christ dans les âges passés.

Nous le comprendrons mieux encore par l'étude des prophéties antiques. Elles sont remplies de Jésus-Christ, après elles nous pourrions bien dire la parole de l'Ecriture : le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles.

LES RÉCITS DE LA BIBLE

Mais ces récits merveilleux de la Bible doivent-ils être admis sans conteste, et la Bible est-elle un livre sacré devant lequel il faille s'incliner ?

Oui, sans aucun doute, Moïse, qui est l'auteur des cinq premiers livres, est un narrateur fidèle dont la sincérité et l'autorité ne sauraient être mises en doute.

C'est le témoignage public de tous les écrivains à toutes les dates de l'histoire : la foi constante des juifs qui avaient pour ce livre un vrai culte, qui l'étudiaient avec un soin qui n'eût pas permis la moindre altération.

Le schisme des dix tribus qui sépara le royaume d'Israël de celui de Juda donne une preuve qu'on ne saurait révoquer en doute.

Les dix tribus emportèrent avec elles leur livre des Ecritures conservé encore aujourd'hui par leurs descendants, à Naplouse, près de l'antique Sichem. Or, ce livre, appelé le Pentateuque samaritain, est d'une conformité absolue avec les livres de la Bible tels que nous les lisons nous-mêmes. Tous les savants de nos jours, même incrédules, s'accordent pour voir dans ce précieux manuscrit tous les caractères d'antiquité, de véracité que nous attribuons à la Bible.

Le témoignage des incrédules.

Si ce livre était un livre fabuleux, ils se seraient contentés de ranger ce livre parmi les fables. Au contraire, tous les savants incrédules, à commencer par Voltaire, s'acharnent à inventer des explications des miracles de la Bible sans jamais contester la réalité des faits.

C'est une véritable apologie de notre Livre sacré.

Les monuments de l'Égypte.

Mais voici qu'à cette vérité des récits historiques de la Bible, sont venus rendre témoignage les monuments anciens.

Grâce à des savants tels que Champollion-Figeac, Mariette Bey, Layard et Maspero, les découvertes les plus intéressantes ont été faites en Égypte, non loin de ces pyramides qui sont plus anciennes même que Moïse, et qui bravent l'effort des siècles.

Or, voici que les inscriptions découvertes, lues avec grande science par Champollion, nous rapportent une multitude de faits en tout conformes au récit de la Bible.

Quand on lit une histoire, pour peu que l'on soit instruit des mœurs et des usages du pays où elle se passe, il est facile de voir si elle est inventée à plaisir, surtout quand l'auteur se montre peu au courant des usages et des mœurs du pays et de l'époque. Si, au contraire, tous les détails sont en tout conformes à ces mœurs et à ces habitudes, l'hypothèse du roman n'est plus permise.

Or, c'est le cas des récits bibliques en tout conformes aux usages et aux données historiques que nous fournissent les monuments et les inscriptions de l'Égypte.

Les plaies d'Égypte.

Lorsque le Seigneur voulut délivrer son peuple de la servitude d'Égypte, il envoya à Pharaon Moïse, qui devait lui demander de laisser partir les Hébreux au désert. Pharaon refusa. Le Seigneur déclata, pour vaincre son obstination, des fléaux qui désolèrent l'Égypte. A chaque fléau, Pharaon se repentait, mais à peine le fléau avait-il cessé qu'il persistait dans son refus. Ces fléaux furent successivement : l'eau du Nil changée en sang et devenue inserviable, une invasion de grenouilles qui pénétraient partout en nombre infini jusque dans les chambres et les lits, une invasion de mouches, la peste des animaux, des ulcères contagieux, la grêle, une invasion de sauterelles, les ténèbres à la place du jour ; enfin, la mort de tous les premiers-nés des Égyptiens.

Les incrédules les nièrent pendant longtemps comme invraisemblables. Plusieurs les expliquent comme des fléaux naturels, qui n'auraient rien de miraculeux.

Nous ne nions pas du tout que Dieu, pour forcer le Pharaon à délivrer les Hébreux, se soit servi de fléaux naturels. La grêle, la peste, les mouches, l'invasion des sauterelles sont des fléaux qui se renouvellent assez fréquemment en Orient. Mais ce qui constitue leur caractère miraculeux, c'est la manière dont ils se sont produits.

Moïse et Aaron sont envoyés au roi et lui prédisent l'arrivée du fléau s'il ne laisse partir les Hébreux. Le fléau commence quand ils ont parlé. Le fléau cesse dès que Pharaon s'est repenti. Ce qui assure encore le caractère prodigieux, c'est la succession ininterrompue et à courte échéance de ces dix plaies qui affligent l'Égypte tout entière.

L'eau changée en sang, disent les adversaires, n'est pas du tout pour nous étonner. Chaque année, pendant les inondations qui sont la grande fertilité de l'Égypte, les eaux du Nil se troublent et prennent une teinte rouge. L'eau changée en sang, c'est donc purement et simplement ce que l'on appelle le *Nil Rouge*.

Mais, répondons-nous, ce changement s'opéra à Tanis, alors capitale de l'Égypte, en une contrée où cette coloration ne se produit jamais. En outre, le phénomène du Nil Rouge se produit ordinairement au mois de juillet. D'après les calculs les plus fondés, le changement d'eau en sang eut lieu en février.

De plus, l'eau du Nil Rouge a toutes sortes de qualités bienfaisantes, ce n'est pas du tout une eau corrompue. L'eau changée en sang, d'après la Bible, fit périr les poissons et cessa d'être potable.

Enfin, l'eau se changea en sang partout à la fois, jusque dans les auge de pierre où elle est conservée à l'intérieur des villes, ce qui n'a pas lieu avec le phénomène ordinaire du Nil Rouge.

Les grenouilles étaient devenues si nombreuses qu'elles pénétrèrent partout, dans les appartements, couvrant tous les meubles, les tables, les lits, et remplissant tous les vases et les ustensiles de ménage. Mais n'est-ce pas miraculeux que ce fléau cesse immédiatement et que toutes les grenouilles disparaissent au signal donné par Aaron et Moïse?

Quant à la mort de tous les premiers-nés des Égyptiens, cette mort arrivée la même nuit dans toute l'étendue de l'empire, c'est un événement qui tient en tout point du miracle, et devant lequel aucune explication naturelle ne saurait être présentée.

Le passage de la mer Rouge.

D'après le récit de la Bible, Moïse étendit la main et les eaux se divisèrent et formèrent comme deux murailles sur les côtés du passage qu'elles ouvrirent aux Hébreux, ce qui est un des plus grands prodiges de l'Ancien Testament.

Les incrédules voudraient expliquer le miracle par le mouvement des marées. Les Hébreux profitèrent, disent-ils, du moment où la mer s'était retirée, à l'endroit où les deux rives de la mer Rouge sont très rapprochées. Ils purent ainsi passer sans difficulté.

Mais la durée de la marée basse n'était pas assez longue et le passage laissé à sec par le reflux ne pouvait être assez large pour leur permettre de passer.

La Bible dit que les Hébreux étaient plus de deux millions. Et ces deux millions conduisirent avec eux leurs troupeaux qui devaient être considérables. Ils ne pouvaient faire la traversée que lentement.

Supposons un corps de mille hommes de front, soit de deux kilomètres de largeur, c'est la supposition du plus large que l'on puisse faire, à moins d'admettre le miracle, la colonne entière aurait eu deux kilomètres de profondeur.

Jamais cette multitude immense n'aurait trouvé le temps de faire la traversée entre deux marées. Le fait n'est explicable que par le miracle.

La Bible nous dit que l'armée égyptienne fut engloutie par le retour subit des flots. Mais comment la cavalerie n'aurait-elle pas eu le temps de fuir devant la marée montante? On sait que la marée ne revient que lentement. L'armée égyptienne ne savait donc pas ce que connaissent tous les habitants des côtes?

La manne.

Dans le désert, les Hébreux furent nourris miraculeusement par la manne, sorte de graine, ayant la forme des grains de gelée blanche et le goût du gâteau de miel.

D'après les incrédules, et notamment M. Berthelot, la manne ne serait qu'une exsudation du tamaris. Actuellement encore on vend de la manne d'*Ardie* recueillie au mont Sinaï, c'est une sorte de gomme épaisse et mielleuse, qui a l'aspect de la résine figée.

Mais il est impossible d'identifier la manne miraculeuse des Hébreux à celle du tamaris.

La manne des Hébreux tombait du ciel chaque matin et se fondait vers midi, la manne du tamaris tombe des branches des arbres vers midi.

La manne miraculeuse tombait en toute saison, celle du tamaris ne suinte qu'au mois de juin, pendant environ six semaines.

La manne des Hébreux nourrit pendant quarante ans deux millions d'hommes, la récolte de la manne du Sinaï ne donne que sept cents livres par an.

La première se corrompait dès le lendemain du jour où elle avait été recueillie, la seconde se conserve indéfiniment.

L'une était écrasée, moulue, bouillie, la gomme du Sinaï n'est pas susceptible de ces préparations.

La manne des Hébreux était une nourriture substantielle, qui fut, pendant quarante ans, l'aliment presque unique du peuple; l'autre est plutôt un purgatif qui ne peut servir à l'alimentation.

La manne des Hébreux était donc une nourriture vraiment miraculeuse.

Josué et le soleil.

C'est là le grand triomphe des philosophes. Il y a, prétendent-ils, des erreurs dans la Bible. On y lit que Josué arrêta miraculeusement le soleil; or, ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre, mais la terre qui tourne autour du soleil.

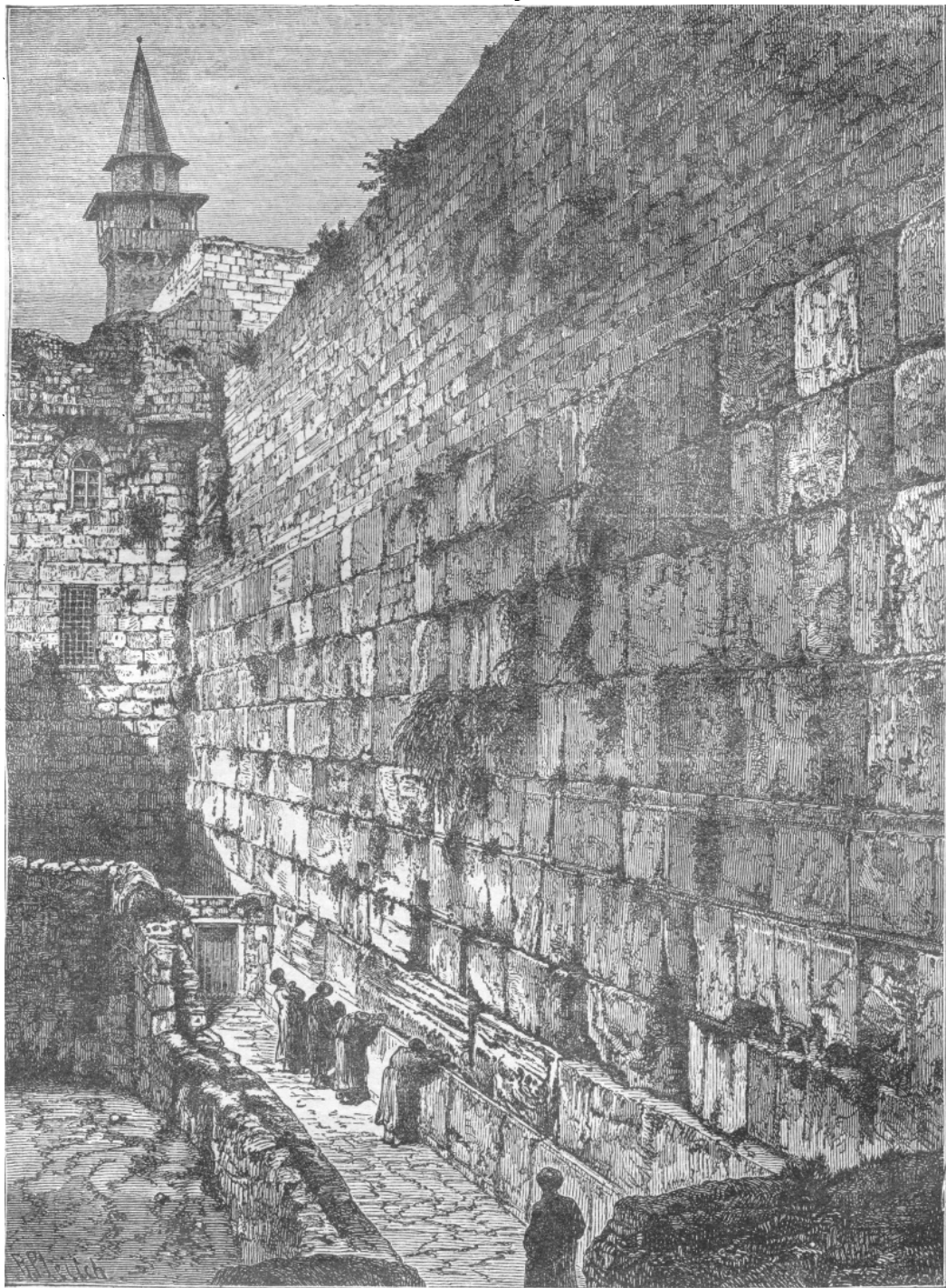
Non, il n'y a pas d'erreur. Autre chose est le langage scientifique et précis, autre chose le langage vulgaire compris de tous.

Quand nous disons que le soleil se lève, que le soleil se couche, nous parlons le langage vulgaire, compris de tous, conforme aux phénomènes qui frappent nos yeux. Les savants eux-mêmes parlent ainsi sans scrupule. La Bible n'est pas un traité de science, mais un livre historique dans lequel on emploie le langage ordinaire.

Elle dit donc que le soleil s'arrêta, comme nous disons que le soleil monte à son midi ou descend vers l'horizon. Si Josué eût parlé autrement, il n'eût pas été compris.

Les objections si faibles des incroyants ne servent qu'à faire ressortir l'éclat de la vérité.

Le temps de la venue de Jésus-Christ



LE MUR DES PLEURS

Chaque vendredi, les Juifs vont y pleurer, parce qu'ils n'ont pas cru aux prophéties, et ils tournent le dos au Calvaire, où ils trouveraient le salut.

LES PROPHÉTIES

LE TEMPS DE LA VENUE DE JÉSUS-CHRIST

Le pèlerin qui visite à Rome la chapelle Sixtine est frappé par les grandioses peintures qui décorent ses murailles. C'est tout un poème.

Au fond, Michel-Ange a représenté les suprêmes assises de la Justice suprême. C'est le Jugement dernier dans lequel le Christ apparaît, porté sur les nuées au-dessus des multitudes. Sur les murailles, à la naissance des voûtes, les grands prophètes qui ont annoncé Jésus-Christ : David, Isaïe, Ezéchiel, Daniel, Jérémie, apparaissent, le regard inspiré.

C'était chanter en des pages sublimes la divinité même de la religion apportée par le Christ en ce monde. Au Dieu fait homme, qui doit un jour racheter le monde, puis dans un dernier avènement, apparaître comme souverain juge, les prophètes viennent rendre hommage en annonçant sa venue.

Les prophéties démontrent la divinité de la religion.

Une prophétie est l'annonce certaine d'un événement futur qui dépend d'une volonté libre et que nul autre que Dieu ne peut prévoir et déterminer.

Il est facile de comprendre qu'une prédiction qui réunit toutes ces qualités ne peut venir que de Dieu. Dieu seul connaît l'avenir avec certitude. Notez bien qu'il s'agit ici, non pas de simples conjectures, mais de faits déterminés et qui ne dépendent pas du jeu des libertés humaines.

Il est évident que nous ne parlons ici que des prophéties sérieuses, authentiques, c'est-à-dire qui ont pour elles, comme les livres de l'Ancien Testament, le contrôle de l'histoire et qui sont gardés avec un soin jaloux par un peuple qui en conservera le texte dans une intégrité parfaite. Elles n'ont rien de commun avec ces prédictions qui courent parfois dans le peuple, et qui n'ont aucune garantie.

Or, ces prophéties antiques retracent avec un merveilleux ensemble l'époque de la venue de Jésus-Christ. Elles donnent sur sa personne auguste, sur ses souffrances et sur sa mort des détails qui permettraient d'écrire sa vie même comme si les prophètes avaient vécu de son temps.

La venue de Jésus-Christ.

Nous allons étudier celles qui annoncèrent longtemps à l'avance l'époque même de la venue de Jésus-Christ. Rien n'est plus capable

de faire réfléchir un esprit sérieux que de lui montrer, indiqué à l'avance avec une précision mathématique, le temps de la naissance et de la mort du Rédempteur.

D'après les prophètes, les juifs garderont leur autorité politique jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé. Ils l'ont perdue depuis que les Romains s'emparèrent de Jérusalem, qui fut détruite par Titus. Le Messie attendu est donc venu.

D'après les prophètes, le Messie devait être mis à mort soixante-dix semaines d'années après l'édit de Cyrus, qui permettait de rebâtir les murs de Jérusalem. Il y a longtemps que cette période est écoulée. Le Messie est donc venu.

D'après les prophètes, le Messie devait visiter le temple construit par Néhémie. Ce temple a été détruit l'an 70 par les soldats de Titus. Le Messie est donc venu.

Nul de la race de David n'a attiré sur lui l'attention comme Jésus-Christ, nul n'a réuni en sa personne les caractères du Messie-Réparateur, nul n'a fait école et n'a fondé de religion, si ce n'est Jésus-Christ.

Le Messie prophétisé et attendu est donc Jésus-Christ, et sa religion est divine.

Voilà toute notre argumentation. Mais entrons dans le détail.

Jacob indique l'événement politique qui marquera l'époque.

Jacob étant sur son lit de mort bénit chacun de ses fils; cette bénédiction est une prophétie sur chacun d'eux.

Jacob désigna la tribu de Juda, son fils aîné, comme appelée à donner le jour au Désiré des nations. « Le sceptre (c'est-à-dire l'autorité souveraine) ne sortira point de Juda, et l'on verra toujours des magistrats de sa race jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des nations. »

D'après cet oracle, toute autorité politique, tout gouvernement doit cesser dans la tribu de Juda.

Or, consultons l'histoire. Il est notoire que dans le siècle même où vécut Jésus-Christ, les juifs perdirent leur autorité politique et cessèrent d'être un peuple ayant son territoire et ses lois. Trente-six ans avant Jésus-Christ, Hérode l'Iduméen s'empara du sceptre de Jérusalem. Trente-sept ans après la mort de Jésus-Christ, les juifs virent leur cité et leur temple ruinés de fond en comble. Eux-mêmes

furent dispersés, et, aujourd'hui encore, après vingt siècles, ce peuple est partout, mêlé à toutes les nations, exécré de la plupart d'entre elles, n'ayant, malgré d'immenses richesses, ni indépendance, ni territoire propre, exiant par là le crime commis sur Jésus-Christ.

Ce fait notoire ne montre-t-il pas le réel accomplissement de la prophétie de Jacob? Ne doit-on pas en conclure avec toute évidence que le Christ est véritablement le Messie promis?

Daniel précise la date.

Daniel annonce la date de la venue de Jésus-Christ avec une précision plus grande encore, une exactitude tout à fait mathématique.

Le peuple était en captivité à Babylone, et Daniel pria pour la délivrance de ses frères. Dieu lui promit une autre délivrance plus importante que celle de son peuple : la délivrance du genre humain.

L'ange Gabriel lui apparut et lui dit : « Dieu a fixé le temps à soixante-dix semaines en faveur de votre peuple et de la ville sainte, afin que les prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que la justice éternelle règne sur la terre, que les prophéties soient accomplies et que le Saint des saints reçoive l'onction.

» Soyez donc attentif à ce que je vais dire, et remarquez bien cette prédiction : Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem (jusqu'au règne de Jésus-Christ), il y aura sept semaines, puis soixante-deux semaines.

» Les places et les murs de la ville seront rebâtis (pendant les sept premières semaines) parmi des temps difficiles. Après les soixante-deux semaines suivantes, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le renoncera ne sera plus son peuple. Une nation étrangère viendra avec son chef; elle détruira la ville et le sanctuaire, et la guerre sera suivie d'une entière désolation. »

Les expressions employées par le prophète conviennent bien au Messie : il est appelé le *Saint des saints, celui qui doit mettre fin à l'iniquité, et qui doit ramener la justice éternelle*; aussi tous les juifs anciens étaient-ils d'accord pour appliquer cette prophétie au Rédempteur attendu.

Le mot *semaine* est appliqué souvent dans la Bible aux semaines d'années. Ainsi le Jubilé revient-il après sept semaines d'années, tous les cinquante ans. Aucun événement n'est venu, après les semaines de jours, répondre à la prophétie.

Au contraire, quatre cent quatre-vingt-sept ans après l'édit d'Artaxercès, qui permet aux juifs de rebâtir Jérusalem, c'est-à-dire après soixante-neuf semaines et demie d'années, Jésus-Christ fut mis à mort, et bientôt les sacrifices cessèrent dans le temple pour faire place à une loi nouvelle, la loi de Jésus-Christ.

Peu après, une nation étrangère, la nation romaine, vint avec son chef; elle détruisit la

ville et le sanctuaire. C'est le siège de Titus avec toutes ses horreurs. Les juifs y endurèrent des tortures épouvantables; on en lira plus loin la description.

Nous pourrions suivre la prophétie et en voir l'accomplissement dans tous ses détails.

« Mais pourquoi discourir davantage, s'écrie Bossuet; Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avait, par une décision qui ne souffre aucune réplique. La ruine totale des juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la prophétie. »

Aggée et Malachie marquent la gloire du nouveau temple.

Un dernier trait caractérise dans les prophéties l'époque de la venue du Messie et ne convient pas moins admirablement au temps de Jésus-Christ.

Quand le nouveau temple de Jérusalem fut rebâti au retour de la captivité, on célébra sa dédicace. Pendant que l'on entonnait les chants de jubilation, les anciens juifs pleuraient. Le nouvel édifice n'atteignait pas les somptueuses proportions du temple de Salomon. Aggée et Malachie, deux prophètes, leur sont envoyés pour les consoler.

« La gloire de ce temple surpassera, disent-ils, l'éclat du premier. Encore un peu de temps, dit le Seigneur, j'ébranlerai le ciel, la terre et la mer....., le Désiré des nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire. Oui! la gloire de cette maison surpassera celle de la première, et je donnerai la paix en ce lieu..... »

Malachie fait une prédiction analogue.

« Voici que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face. Et aussitôt viendra dans son temple le Dominateur que vous cherchez et l'Ange du Testament que vous souhaitez de voir. »

« Le voici qui vient, dit le Seigneur Dieu des armées. »

Qui ne reconnaît dans cette dernière prédiction Jean-Baptiste le Précurseur préparant les voies du Seigneur et disant que le Messie est proche. Et aussitôt voici Jésus-Christ visitant son temple.

Le temple de Jérusalem fut détruit peu de temps après la venue de Jésus-Christ. Le Messie est donc venu dans ce moment sacré. Il a donc paru en ce monde.

Quel autre que Jésus-Christ s'est présenté comme Rédempteur?

Sa venue au temple de Jérusalem ne devait-elle pas être pour ce monument une gloire devant laquelle s'effaçait la gloire du temple de Salomon!

Les juifs ne s'y trompèrent pas. A l'époque où vint le Christ, c'était le sentiment général que le Messie n'était pas loin. Quand les pharisiens vinrent dans le désert interroger Jean-Baptiste le Précurseur, ils lui demandèrent : « Êtes-vous celui qui doit venir ou devons-

nous en attendre un autre? » La Samaritaine disait elle-même au Sauveur qui lui parlait du don de Dieu et de l'heure où Dieu serait adoré en esprit et en vérité: « Je sais que le Messie va venir. »

Quand on demande aux juifs, nous entendons ceux qui ont encore un reste de religion et qui ne sont pas libres penseurs, si le temps assigné par la prophétie est passé, ils répondent affirmativement pour la plupart. Les péchés de leur nation, disent-ils, sont cause

que le Messie n'est pas venu au temps fixé. Aussi le Talmud anathématise ceux qui voudraient calculer l'époque de la venue du Messie.

Les prophètes ont donc déterminé le moment de la venue du Rédempteur.

Qu'il est grand et solennel, cet ensemble de prédictions qui préparent la venue de Jésus-Christ. Dieu devait cela à la majesté de son Fils.

Son souvenir doit remplir tous les temps. Nul n'a rempli dans le monde un rôle aussi vaste. Il est Dieu, et sa religion est divine.

TRAITS HISTORIQUES

Les pleurs des juifs.

Tous les vendredis, les juifs de Jérusalem se rendent en foule auprès des soubassements de l'esplanade du Moriah, sur laquelle s'élevait autrefois le temple de Salomon. Devant ces murailles, dont les pierres sont des blocs énormes, dont quelques-uns ont jusqu'à 12 mètres de longueur, ils pleurent en récitant les lamentations de Jérémie. Nous avons vu plusieurs fois ce spectacle désolé. Le visage dans la muraille, les juifs redisent les douleurs de leur nation, les ruines de leur gloire antique.

Ce peuple sans patrie qui, mêlé à tous les autres peuples, se conserve sans se confondre jamais, porte avec lui les signes de la vengeance divine. Il est coupable du plus grand crime qui puisse avoir été commis, il porte partout le signe de sa prévarication.

C'est bien l'accomplissement de la prophétie de Daniel: Le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le renoncera ne sera plus son peuple. Une nation étrangère viendra avec son chef, et la guerre sera suivie d'une entière désolation.

Le tailleur juif.

En 1879, un missionnaire allemand, aux Etats-Unis, racontait dans une lettre aux Jésuites de Woodstock ce trait singulier:

— Me trouvant à Salem, j'allai chez un tailleur juif de cette ville pour requérir de lui quelque service. Et voilà que ce juif éclate en éloges sur ma mission. Pourquoi donc était-il si content?

— C'est, me dit-il, parce qu'on lui avait fait une forte restitution.

Voyant cet homme bien disposé, je lui demandai s'il croyait sincèrement à tout ce que les prophètes ont écrit sur la venue du Messie:

— Certainement, je le crois, répondit-il.

— Le prophète Aggée, repris-je, assura aux juifs que le Désiré des nations visiterait leur temple. Mais, ajoutai-je, ce temple n'existe plus depuis

longtemps; le Messie est donc venu quand il existait encore.

— Cette prophétie, me dit le juif, ne se trouve pas dans notre Bible hébraïque.

Je lui demandai sa Bible et lui montrai le passage. A cette vue, il resta quelque temps muet, frappé d'étonnement. Enfin, il saisit le volume, et le jette dans un coin de la chambre, en s'écriant:

— N'importe! Je veux périr avec Jérusalem plutôt que de me faire chrétien.

Le P. Weninger le calma et lui laissa, en le quittant, un livre sur les vérités de la religion. (*Lettres de Woodstock*, t. III, p. 263.)

Le siège de Jérusalem.

Le siège de Jérusalem par Titus fut un des plus horribles de l'histoire. Il fit périr plus de douze cent mille juifs, qui moururent par le feu, le fer ou la famine. La famine fut si terrible qu'on vit une mère égorger son enfant, faire cuire ses membres et s'en nourrir. La foule accourut, attirée par l'odeur du funèbre repas. Cette femme exaspérée leur en présenta les restes: « C'est mon enfant, mangez. Serez-vous plus délicats qu'une femme et plus tendres qu'une mère? »

Titus voulait épargner le temple, mais un soldat jeta un tison enflammé. Le temple fut consumé, et, selon la prédiction du Sauveur, il n'en resta pas pierre sur pierre.

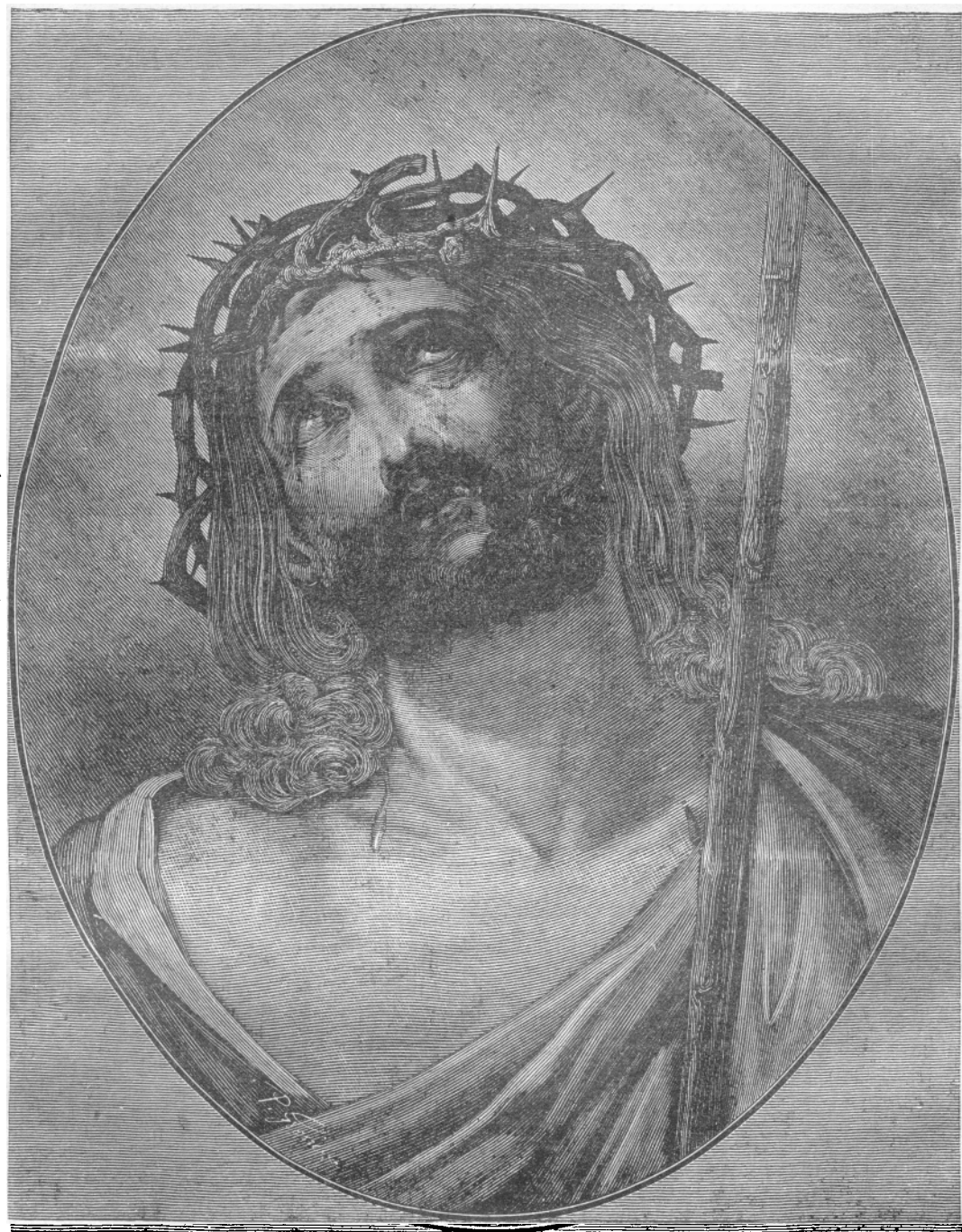
L'arc de Titus.

On voit encore, à Rome, l'arc de triomphe qui fut élevé en l'honneur du vainqueur de Jérusalem. Sur les bas-reliefs est représentée l'entrée triomphale de Titus à Rome. Dans le cortège, on voit figurer le chandelier à sept branches, la table d'or et les trompettes d'argent du temple de Jérusalem.

On dit que les juifs ne passent jamais sous l'arc de triomphe, qui rappelle pour eux une ruine irréparable.

Les prophéties

La vie de Jésus-Christ



L'ECCE HOMO

LES PROPHÉTIES

LA VIE DE JÉSUS-CHRIST

Le rabbin Cohen.

Il ne m'arrive pas souvent d'avoir des entretiens avec des juifs, bien qu'il y en ait aujourd'hui un peu partout. Enfin, cela m'est arrivé une fois, et avec un rabbin encore, le Révérend Cohen, de la tribu de Lévy, qui préside parfois à la synagogue de la rue du Carrefour.

« Monsieur l'abbé, me dit-il, il n'est pas possible que la religion du Christ subsiste bien longtemps. La science aujourd'hui ne l'admet plus.

— Monsieur, je vous demande pardon, elle est plus vivace que jamais. Elle n'a pas besoin de la science pour vivre, elle n'a besoin que de la vérité. D'ailleurs la science était bien pour elle : Chevreuil, Pasteur et tant d'autres étaient chrétiens. Leur foi n'était pas une foi aveugle.

D'ailleurs, monsieur le rabbin, vous ne devriez pas attaquer le catholicisme. C'est la Bible qui est votre livre, et le livre par excellence. Et la Bible est pleine de Jésus-Christ.

— Mais, monsieur l'abbé, savez-vous l'hébreu ?

— Oui, monsieur, autant qu'il est nécessaire.

— Oh ! j'aurai plaisir à discuter avec vous. »

Juifs et catholiques.

Vous autres juifs, ajoutai-je, vous niez Jésus-Christ. Laissez-moi vous raconter sa vie prédite dans les moindres détails par les prophètes dont vous ne discutez pas l'autorité.

Vous serez frappé en les lisant de leur ressemblance avec l'Evangile, et vous direz peut-être : Mais ces textes que vous dites anciens ont dû être arrangés après coup. Qui me garantit qu'ils remontent à la date ancienne à laquelle vous les attribuez ?

Les juifs ont encore entre les mains ces mêmes textes dont, hélas ! ils cherchent à ne pas comprendre le vrai sens. Les catholiques ne les ont donc pas inventés.

La vie de Jésus-Christ, sa grandeur et ses abaissements ont été prédits avec une telle précision de détails qu'il est impossible de ne pas conclure que Jésus-Christ est bien Celui qui devait sauver le monde. L'accomplissement merveilleux des prophéties vous aura démontré que la religion de Jésus-Christ est divine.

Les grandeurs de Jésus-Christ.

Les prophéties annoncent, dès le jour de la chute originelle, qu'un Sauveur naîtra de la femme et écrasera la tête du serpent. Au patriarche Abraham, à Isaac son fils, puis à Jacob, le Seigneur promet que toutes les nations seront

bénies dans un de leurs descendants. Le Seigneur indiquait ainsi le peuple dans lequel naîtrait le Messie. Jacob, en mourant, précise la tribu. C'est celle de Juda.

C'est de la famille du roi David que naîtra le Rédempteur. Ecoutez Isaïe : « Un rejeton naîtra de la racine de Jessé (père de David), et une fleur sortira de cette racine..... En ce jour, le rejeton de Jessé se dressera comme un étendard devant les peuples, les nations le prieront, et son sépulcre sera glorieux. » (Isaïe, xi, 10.)

Or, qui ignore que Marie était de la famille de David, ainsi qu'en font foi les généalogies de l'Evangile ! Son sépulcre sera glorieux ; n'est-ce pas la gloire de la résurrection annoncée ?

Ce Messie, a chanté David dans ses admirables psaumes, ce Messie sera roi : *Je suis établi roi par le Seigneur sur la montagne de Sion..... Le Seigneur m'a dit : Demande-moi et je te donnerai toutes les nations en héritage, et tes possessions s'étendront jusqu'aux extrémités de la terre.* (Ps. 2, 8.) Le Christ a affirmé sa royauté jusque devant Pilate, et ce titre de roi des Juifs fut attaché à la croix. Le Christ, toutefois, ne voulait pas d'un royaume temporel : *Mon royaume n'est pas de ce monde.*

Le Messie sera roi et prêtre. Le Seigneur a dit à mon Seigneur : *Siège à ma droite jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis un escabeau pour tes pieds. Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech.*

A ces traits, qui ne reconnaîtrait Jésus-Christ régnant sur les âmes par la foi, par son Eglise, et siégeant dans la gloire céleste à la droite de son père. Il est prêtre par l'offrande qu'il a faite de lui-même en victime pour le salut du monde sur la croix, offrande qu'il renouvelle sur l'autel.

Selon Isaïe, le Messie naîtra *petit enfant* ; mais il sera appelé l'Admirable, le Dieu fort, le Prince de la paix. *Il sera appelé pour être la lumière des nations, pour ouvrir les yeux aux aveugles, pour tirer les captifs de leur prison.* (Isaïe, XLII.) N'est-ce pas le touchant mystère décrit par saint Luc et que rappellent les crèches de Noël ?

Voici d'autres traits caractéristiques : le Messie naîtra d'une Vierge, explique Isaïe (vii). Michée indique le lieu de sa naissance : *Et toi, Bethléem, tu n'es pas la plus petite entre les villes de Juda ; de toi sortira Celui qui sera le Dominateur d'Israël.* Ne dirait-on pas l'Evangile raconté ? Jésus né de la Vierge Marie à Bethléem. Quand les mages vinrent adorer l'Enfant-Dieu, il n'y avait pas de doute à ce sujet, et les doc-

teurs de la loi lurent à Hérode, en présence des rois d'Orient, le texte bien connu du prophète Michée.

Les humiliations et les douleurs,

En lisant les anciens prophètes, on croirait lire la Passion, tant les détails sont précis et circonstanciés.

David, chanteur de la Passion.

Parcourons le psaume vingt et unième.

Eli, Eli, lamma sabachtani est le début du psaume; ce sont les paroles mêmes prononcées par Jésus-Christ sur la croix : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?

..... *Je suis un ver et non un homme; l'opprobre des hommes et le rebut du peuple.* Qui ne reconnaît là les humiliations du divin flagellé, foulé aux pieds, souffleté par ses bourreaux et par une vile soldatesque!

Voulez-vous entendre les blasphèmes des pharisiens entourant le Crucifié ou les vociférations de la foule? Voici les ennemis du Christ rugissant comme un troupeau d'animaux sauvages.

Et maintenant, regardez, avec David, Jésus cloué à la croix (xxi, v. 17). *Ils ont percé mes mains et mes pieds, Ils ont compté tous mes os.* N'est-ce pas le résultat de la flagellation qui a mis en quelque sorte à nu les os, en déchirant la chair de son corps sacré? N'est-ce pas le crucifiement?

Vous souvenez-vous que, dans la Passion, les soldats se sont partagé les vêtements de la victime, et, ne voulant pas déchirer sa robe sans couture, l'on tiré au sort. Lisez le Psalmiste (v. 19) : *Ils se sont partagé mes vêtements et ils ont jeté le sort sur ma tunique.*

Mais David voit en même temps les glorieuses suites des souffrances et des ignominies du Rédempteur, tous les peuples de la terre se souvenir de Dieu qu'ils avaient oublié depuis tant de siècles; les pauvres venir les premiers, puis les riches et les puissants, se convertir au Seigneur, toutes les nations de la terre l'adorer et le bénir, enfin le Seigneur étendre son empire sur le monde entier.

Toutes les extrémités de la terre se souviendront du Seigneur et se convertiront à lui. Toutes les familles des nations l'adoreront en sa présence : car le règne appartient au Seigneur et il dominera sur les nations. C'est l'Eglise catholique répandue dans le monde entier, soumise à Jésus-Christ et étendant son empire aux extrémités de la terre.

Isaïe historien de la Passion.

L'admirable chapitre LII du prophète Isaïe est plus beau encore que le psaume de David.

Qui a cru à ma parole, s'écrie le prophète, et à qui la puissance du Seigneur a-t-elle été révélée? Il s'élèvera devant le Seigneur comme un arbrisseau et comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée.

Il est sans éclat et sans beauté; il n'a plus rien qui attire les regards, et nous ne l'avons pas reconnu. Il nous a paru comme un objet digne de mépris, le

dernier des hommes, et un homme de douleurs.... Il était semblable à un lépreux, à un homme humilié, frappé de Dieu.

Il a été couvert de plaies pour nos iniquités, et il a été brisé pour nos crimes; le châtimement par lequel nous devons acheter la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses blessures.

Nous nous étions tous égarés comme des brebis sans pasteur; chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie, et c'est lui seul que Dieu a chargé de l'iniquité de tous; il a été offert parce qu'il l'a voulu, et n'a pas ouvert la bouche pour se plaindre; il s'est laissé conduire à la mort comme une brebis qu'on va égorger; il est demeuré muet comme un agneau devant celui qui le dépouille de sa toison.....

Il a été retranché de la terre des vivants, et je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple.... Mais parce qu'il a donné sa vie pour le péché, il verra une longue postérité, il fera le bonheur d'une multitude de peuples dont il a porté les iniquités. Je lui donnerai les princes pour son héritage, et il en disposera comme d'un riche butin, parce qu'il s'est livré à la mort, qu'il a été mis au nombre des scélérats, qu'il a porté les péchés de plusieurs, et qu'il a intercédé pour les coupables.

N'est-il pas évident que cette prophétie s'applique au Messie, et que ce Messie est Jésus-Christ? Quel autre a pris sur lui les péchés des hommes? Quel autre s'est présenté pour prendre sur lui toutes nos iniquités? Sur quel autre a été commis le crime dont parle le prophète? Quel est l'homme mis au rang des scélérats qui a vu cette longue postérité de croyants, et les princes eux-mêmes se proclamer ses serviteurs? N'est-ce pas Jésus-Christ?

Les juifs l'ont immolé. Ils portent aujourd'hui le poids de la malédiction.

— Qu'as-tu fait, ô peuple ingrat? s'écrie Bossuet, comment Dieu, qui t'avait élu, t'a-t-il oublié, et que sont devenues ses anciennes miséricordes? Quel crime, quel attentat plus grand que l'idolâtrie te fait sentir un châtimement que jamais tes idolâtries ne t'avaient attiré? Tu te tais, tu ne peux comprendre ce qui rend Dieu si inexorable; souviens-toi de cette parole de tes pères : Son sang soit sur nous et sur nos enfants; et encore : Nous n'avons point de roi que César. Le Messie ne sera pasteur roi : garde bien ce que tu as choisi, demeure l'esclave de César et des rois, jusqu'à ce que la plénitude des gentils soit entrée, et qu'enfin tout Israël soit sauvé.

Jerémie et Zacharie.

Il tend la joue à ceux qui le frappent et se laissera assier d'opprobres, ajoute Jérémie (II), on se sert du bois (de la croix) pour le faire mourir (Jér., XI).

Zacharie a vu le Seigneur vendu trente deniers et le champ du potier acheté pour prix de la trahison. Il a vu le peuple intimidé regarder avec douleur le Dieu qu'il a percé (en le crucifiant) (XI).

Il faudrait nommer et citer ici tous les prophètes.

CONCLUSION

Cet ensemble de témoignages est admirable. Il suffit de les indiquer pour montrer qu'ils conviennent à Jésus-Christ.

« Vouloir expliquer ces faits par une coïncidence fortuite, c'est imiter ceux qui attribuent au hasard la formation du monde. Dira-t-on que Jésus-Christ s'est appliqué avec beaucoup d'adresse les prédictions de l'Écriture? Mais il n'est pas au pouvoir d'un homme de choisir son lieu de naissance, de naître de la race

d'Abraham, de la tribu de Juda, de la maison de David, de paraître au temps marqué par Jacob, par Daniel, par Aggée, de faire des miracles et d'obtenir la foi d'une grande partie du genre humain. » (M^r FREPPEL.)

Cette harmonie parfaite des prophéties anciennes avec la vie de Jésus-Christ est l'œuvre de Dieu seul.

Elle est une admirable preuve de la divinité d'une religion qui embrasse tous les temps, les siècles passés par sa préparation, les siècles à venir par ses admirables résultats.

TRAITS HISTORIQUES

L'extase de saint Porphyre.

A la fin du iv^e siècle vivait dans une caverne, sur les bords du Jourdain, saint Porphyre, futur évêque de Gaza; atteint d'un squirre à l'estomac, il déperissait à vue d'œil. Il se rendit à Jérusalem et monta les degrés du Calvaire. « Alors, dans une sorte d'extase, je vis le Sauveur cloué à la croix et à côté de lui un des larrons sur une autre croix. Je me mets à crier et à répéter la parole du bon larron: « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand » vous serez dans votre royaume! »

» Pour répondre à ma prière, le Seigneur dit au larron: « Descendez de la croix et sauvez ce malade, » comme vous-même avez été sauvé. » Le larron, étant descendu, m'enbrassa.

» Le Sauveur lui-même étant descendu de sa croix. Il me la présenta et me dit: « Recevez ce bois, et » gardez-le. » Ayant reçu et porté ce précieux bois, je revins de mon extase. A l'instant, toute douleur disparut. » (M^r GAUME.)

Combien d'âmes sont guéries par la vertu de la croix du Sauveur! Ayez grand respect pour le Crucifix.

Le crucifix d'un amiral.

L'amiral de Durville, mort à Toulon le 24 septembre 1879, montra, durant sa dernière maladie, à un membre de sa famille, le crucifix qu'il portait constamment sur lui, en lui disant: « Je voudrais que ceux qui ont le malheur de ne pas croire fussent ici, je leur apprendrais que dans ce remède il y a une force que ne donne aucun remède. »

Que ceux qui souffrent en fassent l'expérience.

L'ami de tous les jours.

Ayez-vous un crucifix et comment vous comportez-vous à son égard?

Quittez-le le moins possible; mettez-le sur votre table quand vous écrivez, sur vos genoux quand vous travaillez, afin de le regarder de temps en temps; et, quand vous vous endormez, laissez-le entre vos mains.

Certes, rien n'est plus sanctifiant que la Communion fréquente et l'adoration du Saint-Sacrement; mais on ne peut toujours avoir Notre-Seigneur Jésus-Christ substantiellement présent dans le cœur, on ne peut être constamment à ses pieds; on peut toujours avoir son image sur soi, et cette image vous dit bien des choses.

Si le matin, en vous levant, vous baisiez votre

crucifix avec amour et vous promettez à Notre-Seigneur Jésus-Christ de porter votre croix tout le long du jour;

Si, pour réveiller votre ferveur, vous portez de temps en temps la main sur votre crucifix;

Si vous le serrez fortement dans les moments d'angoisse, de peines, de luttas, de tentations;

Si, au moment de partir pour quelque bonne œuvre, vous l'adorez en vous rappelant que c'est encore Jésus-Christ que vous allez secourir dans le personne des pauvres et des petits;

Si, au moment de pratiquer quelque austérité, vous baisiez les plaies divines qui sont les fontaines de la vie de l'Eglise et les sources de notre purification;

Si, le soir, vous allez à ses pieds rendre compte de votre journée, de votre orgueil devant ses abaissements, de vos vanités devant ses humiliations, de votre lâcheté devant ses angoisses, de votre paresse en présence de la sueur de sang répandue sur ce Corps divin, de votre égoïsme en face de son amour infini, de votre impatience, de vos dépits, de votre défaut de charité en face de ses longues attentes de votre cœur;

Ah! il me paraît bien difficile que votre crucifix ne devienne pas pour vous un ami, un confident.

Notre-Seigneur vous aimera, vous instruira, vous fortifiera à travers son image, et, dans un commerce plus continu, uni à votre Dieu par cet intermédiaire muet, vous sentirez comme une transformation de tout votre être; ce ne sera plus seulement le bois, le métal qui reproduira pour vous les traits du Sauveur: ils se graveront d'une manière plus vivante dans votre âme. Et votre vie, prenant un caractère nouveau, vous découvrira de nouveaux horizons dans la science chrétienne, si vous laissez emporter par l'amour, et toute vie, toute science, tout bonheur se résumeront pour vous dans ces deux mots: Jésus-Christ crucifié.

Vous avouerez-je en toute simplicité que le meilleur moment pour moi est surtout le soir avant de m'endormir. Il ne faut pas beaucoup d'efforts pour se laisser aller à penser à ce bon Maître dont on tient l'image entre ses mains. On lui demande pardon de ses sottises; on est tout à coup frappé de ce pardon qui tombe du haut de la croix; on songe au mal que le péché lui a fait, au temps que l'on a perdu, aux grâces que l'on a reçues. et si le sommeil n'est pas venu, on trouve le temps court en pareille compagnie.

Que la Croix soit votre bien, votre espoir, votre vie, votre récompense!

E. D'ALZON.

Les Évangiles



LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR

(Tableau de RAPHAËL)

Jésus-Christ, en venant en ce monde, a dit qu'il était Dieu, et qu'il établissait une religion divine. Il a prouvé sa parole par des miracles, miracles qu'il est facile d'étudier et de constater dans les Évangiles. Il est donc Dieu, et sa religion est divine. Le miracle de la Transfiguration fut la manifestation de la grandeur, de la beauté et de la puissance du Sauveur.

L'Enseignement de l'Évangile.

On surprit un jour l'impie Diderot faisant lire l'Évangile à sa fille. Un ami lui témoigna son étonnement. « Que pourrais-je, dit-il, lui enseigner de mieux ? »

Le baron Cauchy, membre de l'Académie des sciences, enseignait une fois par semaine le catéchisme à de pauvres petits savoyards abandonnés. Quel bien font ceux qui se dévouent à enseigner la doctrine catholique aux enfants qui ne l'apprennent plus dans les écoles !

LES ÉVANGILES

C'est dans les Evangiles que nous devons aller chercher le récit des miracles de Jésus-Christ, miracles qui prouvent la divinité de sa religion. Mais les Evangiles méritent-ils créance?

Ni les hérétiques, ni les païens eux-mêmes n'ont contesté l'antiquité et la sincérité des évangélistes. Devant les preuves irréfragables qui leur donnent une autorité qu'il n'est pas permis de mettre en doute, l'impie Rousseau a été obligé d'écrire : « Comment récuser le témoignage d'un livre écrit par des témoins oculaires qui l'ont signé de leur sang, reçu en dépôt par d'autres témoins qui n'ont pas cessé de le publier à toute la terre, pour lequel sont morts plus de martyrs qu'il n'y a de lettres dans toutes ses pages ? »

Je voudrais vous faire voir aujourd'hui avec

quelle certitude les catholiques procèdent en se servant d'un livre qui est, avec l'enseignement de l'Eglise, la base de leur croyance.

On peut se poser trois questions au sujet des Evangiles. Proviennent-ils des apôtres ou disciples contemporains de Jésus-Christ ? n'auraient-ils pas été composés plus tard ? En d'autres termes, les témoins qui attestent les miracles de Jésus-Christ sont-ils des témoins oculaires du Rédempteur ?

Ont-ils dit la vérité ou ont-ils voulu en imposer à la crédulité de leurs lecteurs ?

Leurs ouvrages n'ont-ils pas été plus tard embellis, arrangés, falsifiés pour devenir, non plus l'histoire, mais la légende ?

Nous devons une réponse sur ces trois points aux hommes sérieux voulant s'instruire de la vérité qui doit gouverner leur vie.

I. — LES ÉVANGILES SONT-ILS BIEN DES AUTEURS

AUXQUELS ILS SONT ATTRIBUÉS ?

Il n'y a pas d'autres moyens de connaître avec certitude l'auteur d'un livre que la tradition constante ou l'accord de tous à tous les âges pour l'attribuer à cet auteur. C'est ainsi que nul ne conteste à Cicéron ou à Démosthène leurs discours, à Virgile son *Enéide*, parce que tous leur ont attribué ces ouvrages. Nier en pareilles matières la valeur d'un accord unanime de tous et dans tous les temps, c'est rendre toute science impossible et renverser toute l'histoire.

Or, il s'agit des Evangiles, c'est-à-dire de la vie de Jésus-Christ, du livre d'une importance extrême pour les chrétiens, livre dont ils savent tous les détails, du livre qui est entre les mains de tous, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants.

Or, les Evangiles ont toujours été attribués à saint Matthieu, à saint Marc, à saint Luc et à saint Jean.

Témoignages des chrétiens.

Voici des témoignages. Saint Justin, philosophe, présentait aux empereurs, vers l'an 150, une apologie ou défense des chrétiens, dans laquelle il nous apprend que l'usage des Eglises était de lire dans les assemblées les écrits des apôtres, appelés *évangiles*.

Saint Irénée, le savant évêque de Lyon, qui avait été, en Orient, disciple de saint Polycarpe, lequel l'avait été lui-même de l'apôtre saint Jean, déclare dans son *Traité contre les hérésies*

qu'il n'y a que quatre Evangiles dus précisément aux saints que nous venons de nommer.

Nous pourrions désigner beaucoup d'autres savants chrétiens, Tertullien, saint Clément d'Alexandrie, par exemple, lesquels citent fréquemment les Evangiles.

Dès le premier siècle, saint Clément de Rome, saint Ignace d'Antioche y font fréquemment allusion.

Témoignages des païens.

Veut-on le témoignage des païens ? Certes, la foi chrétienne eut des ennemis acharnés dans les philosophes des premiers siècles, tels que Celse, Porphyre, Julien l'Apostat. Ils connaissaient nos Evangiles, ils les tournaient en ridicule. Il ne leur est jamais venu en pensée que ces livres avaient été écrits par un imposteur. Avec quelle ardeur ils auraient invectivé contre les Evangiles en dévoilant la supercherie !

Fraude impossible.

La fraude, d'ailleurs, était impossible. Tout ce qui concernait la foi était gardé avec un soin jaloux, tous les actes de l'Eglise étaient épiés, surveillés par les hérétiques ; les chrétiens mouraient martyrs pour défendre leurs croyances. Ils n'auraient jamais versé leur sang pour soutenir une telle imposture. Ils auraient été les premiers à protester contre elle.

Les évangélistes sont donc des témoins oculaires et contemporains de Jésus-Christ.

II. — DISENT-ILS LA VÉRITÉ ?

Nous pourrions répondre d'un mot: ils sont morts, ils ont versé leur sang pour attester l'exactitude de ce qu'ils ont écrit. Donc, ils ont dit la vérité..... « Je crois facilement, a dit Pascal, un fait dont les témoins se sont égarer. »

Les évangélistes racontent des faits publics.

Mais reprenons la chose en détail.

Ils devaient être certains de ce qu'ils racontaient. Ils décrivent surtout la vie publique de Notre-Seigneur, savaient au regard des multitudes, sur les bords du lac de Génésareth, à Jérusalem. Ils décrivent les enseignements et les miracles de Jésus. Ces miracles, des milliers de témoins les ont vus ou les ont entendu raconter par leurs proches.

Il s'agit de faits visibles, matériels. Il suffit, pour les connaître, d'avoir des yeux et des oreilles.

Et ces faits, ils ne sont pas les seuls à les voir. Des foules nombreuses les ont constatés comme eux. Ils ont vu les « miraculés », ils ont entendu, de leur bouche, le récit du miracle. Les miraculés sont connus: c'est Lazare, c'est le fils de la veuve de Naïm, c'est la fille de Jaïre, c'est l'aveugle de Jéricho, etc.

Ils sont donc certains de ce qu'ils racontent. **Ils racontent sans espérer aucun avantage.**

Ils n'ont aucun intérêt à tromper. Quand ils écrivent, le Christ est remonté vers son Père; s'ils ont eu jadis quelque ambition en songeant au royaume de Jésus-Christ, le Sauveur les a désabusés en leur disant que son royaume n'est pas de ce monde. Déjà la persécution commence de gronder, le sang des martyrs a coulé.

Ils savent qu'en publiant leurs écrits ils s'exposent à la mort.

Et puis, de quels hommes s'agit-il? Les apôtres sont des bateliers. Depuis quand ces hommes simples et ignorants se sont-ils élevés à un tel degré d'audace et d'habileté? Je voudrais bien voir douze bateliers de la Seine quitter la leurs péniches pour transformer le monde.

Ce sont des hommes simples et honnêtes.

Qu'on lise les Evangiles, et l'on verra quel caractère de simplicité, de loyauté. Point de passions et d'artifices pour obtenir la persuasion. C'est la candeur et la naïveté dans la narration, le récit simple et nu des faits, sans préparation, sans précautions, sans explications. Si jamais vous avez eu le malheur de lire des romans, vous verrez quelle différence entre ces produits de l'imagination et ces récits d'une concision étonnante. Ils disent sans une larme, sans un mouvement d'indignation: on sent un résumé rapide, donnant des faits déjà connus, et les donnant tels qu'ils sont.

On ment par intérêt.

Enfin, ne serait-ce pas chose étonnante que des livres renfermant la doctrine la plus élevée, la morale la plus pure, soient le résultat de la fourberie? Les menteurs ne mentent pas uniquement pour le bien. Ils mentent par intérêt. Ici, je ne trouve que le désintéressement, la générosité jusqu'à l'effusion du sang et la vertu.

Les auteurs de l'Evangile ont donc dit la vérité.

III. — N'AURAIENT-ILS PAS ÉTÉ ALTÉRÉS

DANS LA SUITE DES SIÈCLES ?

Non, la chose n'était pas possible.

Les Evangiles se sont répandus depuis le commencement dans toutes les mains et chez tous les peuples de langues différentes et des contrées les plus éloignées. L'enseignement de la vérité chrétienne s'est toujours fait, comme aujourd'hui, par les évêques et par les prêtres, gardiens vigilants de ces textes sacrés. Les Evangiles étaient dans toutes les mémoires. Tous les jours ils étaient expliqués aux peuples dans les homélies ou instructions familiales, dont les plus savantes sont parvenues jusqu'à nous. Les citations des Evangiles sont si nombreuses dans les anciens auteurs, qu'il serait facile de reconstituer le texte tout entier avec

ces seuls fragments, en supposant, par impossible, que les livres eux-mêmes viennent à se perdre.

Comment introduire un changement, sans qu'immédiatement le faussaire soit dénoncé et la tromperie découverte ?

Cela est d'autant plus difficile que les Evangiles forment quatre livres distincts, dus à quatre auteurs différents. Ils sont en concordance parfaite dans leurs récits. Il n'eût pas été possible d'altérer l'un sans être obligé de falsifier les autres pour les mettre d'accord.

Il eût fallu falsifier en outre tous les auteurs qui les citent, et dont les citations sont conformes au texte. Voilà certes une chose impossible.

Je disais tout à l'heure que l'Evangile était dans toutes les mémoires, et, par conséquent, il était difficile de rien innover.

Un évêque du IV^e siècle, nommé Tryphillus, qui avait la réputation d'un homme éloquent, se permit, dans un sermon, de changer un mot de l'Evangile qui ne lui paraissait pas noble. Aussitôt, un évêque de l'île de Chypre, nommé Spiridion, que tous vénéraient pour ses vertus, se leva au milieu de l'assemblée, et parut indigné de cette altération, pourtant si légère.

Nous savons que saint Jérôme, qui fit une nouvelle traduction des Ecritures, excita d'abord de grandes rumeurs contre lui, parce qu'on craignait qu'elle ne troublât les fidèles accoutumés à la version alors en usage. Saint Augustin nous apprend qu'un évêque, faisant lire dans son église la nouvelle traduction, il s'éleva parmi le peuple un tumulte à l'occasion de quelques mots différents de ceux qu'on avait coutume d'entendre. On voit, d'après cette science des fidèles, qu'il était impossible de changer en quoi que ce soit le sens et le texte même des saints Evangiles.

Sans doute, dans la suite des temps, les copistes ont pu errer et altérer ici l'orthographe d'un mot, là, substituer un mot à un autre.

Il ne faut pas s'en étonner : le nombre des éditions de l'Evangile est incalculable.

Un docteur anglais protestant recueillit, il y a quelques années, les manuscrits antérieurs

à l'imprimerie. Il annonça, après trente ans d'études, qu'il publierait les résultats de son travail. Il y eut, à cette nouvelle, un moment d'hésitation et de crainte comme si les fondements de la foi allaient être ébranlés. L'ouvrage parut. Il signalait 30000 variantes. Le critique anglais fut bientôt dépassé. Ses continuateurs en trouvèrent jusqu'à 150000.

Eh bien ! chose admirable, ces variantes ne furent jamais que des variantes de détail, qui n'altèrent pas le fond et la substance du livre. Chose remarquable, les savants les plus distingués, tant protestants que catholiques, ont étudié et comparé les manuscrits les plus anciens ; ils sont allés étudier jusqu'aux parchemins conservés dans les couvents grecs du Sinaï et du mont Athos ; ils n'ont jamais rencontré une divergence qui vaille la peine d'être signalée.

D'où il ressort que les Evangiles — et on en dit autant de l'Ancien Testament — sont le livre historique le plus autorisé, le plus intégral et le mieux conservé de l'antiquité.

CONCLUSION

Nous pouvons donc étudier sûrement les miracles de Jésus-Christ dans l'Evangile. Les témoins qui les racontent les ont vus, ces témoins ne nous trompent pas. Leur récit est parvenu jusqu'à nous dans son intégrité.

TRAITS HISTORIQUES

Lisez les Evangiles.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Se pénétrer de sa doctrine, imiter ses exemples, apprendre à l'aimer en le connaissant mieux, voilà toute la vie chrétienne. « Celui qui me suit ne marche point dans les ténébres. »

Combien de chrétiens de nos jours ne connaissent que très peu l'Evangile ? Ils ont lu les extraits que nous en donne chaque dimanche l'office du jour, et c'est tout. Mais l'ensemble de la vie de Notre-Seigneur, mais ces traits inimitables que les cinquante-deux extraits du dimanche ne suffisent pas à faire passer sous leurs yeux, tout cela leur échappe complètement. Il faut mettre à la place d'honneur, dans la maison, le livre que nos pères lisaient et savaient mieux que nous. Qu'il serait touchant si, chaque soir, après la prière faite en commun, on lisait ensemble une page de cette histoire sublime. Quel sujet de consolantes réflexions ! Quel sujet de méditations ! Quelle prédication pour le père, pour la mère et pour les enfants !

Le témoignage des auteurs païens.

Beaucoup de faits évangéliques sont racontés par les païens eux-mêmes.

Chalcidius, philosophe platonicien au III^e siècle, raconte l'apparition de l'étoile qui conduisit les mages à Bethléem.

Macrobe, au IV^e siècle, rapporte le massacre des Innocents par Hérode.

Le célèbre historien juif, Flavius Josèphe (*Antiquités judaïques*), raconte les miracles, la mort et la résurrection de Jésus-Christ :

« En ce temps-là (lorsque Pilate était gouverneur de Judée) paraît Jésus, l'homme sage, si pourtant il ne faut l'appeler qu'un homme, car il faisait des choses miraculeuses, et il était le docteur de ceux qui aiment à recevoir la vérité. Il eut beaucoup de sectateurs parmi les juifs et parmi les gentils. Il était le Christ. Ayant été accusé par les principaux de notre nation, Pilate le fit crucifier. »

» Mais ceux qui s'étaient attachés à sa personne ne cessèrent pas de lui rester fidèles, car trois jours après sa mort il leur apparut vivant comme l'avaient annoncé les prophètes inspirés de Dieu, qui avaient prédit de lui une foule d'autres merveilles. Ses sectateurs, appelés chrétiens, de son nom, ont subsisté depuis et subsistent encore aujourd'hui. »

Saint Euple.

Sous l'empire de Dioclétien, saint Euple, diacre de Catane, en Sicile, fut traîné au tribunal du gouverneur. Il tenait dans ses mains le livre des Evangiles : « Où avez-vous pris ces écrits ? lui demanda Calvisien. — J'avais ce livre avec moi lorsque j'ai été arrêté », répondit-il. Le juge lui ayant dit d'en lire quelque chose, il lut les passages suivants : *Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*. Il refusa de livrer les Evangiles et fut martyr.

Les miracles de Jésus-Christ



LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Le Christ s'approchant du tombeau dans lequel reposait Lazare, mort depuis quatre jours, cria à haute voix : « Lazare, sors du tombeau ». Et Lazare se leva ressuscité, en présence d'un grand nombre de Juifs.

LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST

Tout le monde n'est pas capable de raisonner sur la doctrine évangélique, d'en examiner tous les points afin d'en constater la divine autorité. Le Christ a suppléé à cette impuissance par des signes merveilleux.

Ces signes sont les miracles.

Un jour, les disciples de Jean-Baptiste vinrent demander au Christ s'il était le Messie. Pour toute réponse, le Christ opéra des miracles en leur présence, puis il ajouta :

— Allez, racontez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent.

Leur nombre.

C'est à chaque pas, dans les milieux les plus divers, devant les foules, au détour du chemin, à toute occasion, que le Christ accomplissait les prodiges. Aussi, quand la renommée du thaumaturge eut ébranlé les foules et les eut attirées vers lui, c'est par centaines et par centaines que les malades étaient apportés afin qu'il leur imposât les mains et qu'il les guérît. La réponse que le Christ fit aux envoyés de Jean, il pouvait la faire en public, il était notoire que les paralytiques, les pestiférés, les possédés, les aveugles, les boiteux recevaient de lui la guérison sollicitée.

Passait-il au milieu des multitudes, on entendait ce cri de quelque aveugle multipliant ses supplications : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. — Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir !

Entrait-il dans les maisons, on découvrait le toit pour descendre devant lui le paralytique sur son grabat. Jaïre, chef de la Synagogue, venait le supplier de ressusciter sa fille ; la Phénicienne de Cana venait le solliciter avec instances de guérir son enfant ; le centenier venait l'invoquer pour son serviteur, et sur l'heure toutes les demandes étaient exaucées. Il suffisait de toucher le bord de son vêtement pour qu'il dise : une vertu est sortie de moi, et que la femme malade fût guérie.

Quant au nombre de ses prodiges, il est incalculable. « Jésus, écrit saint Jean, en terminant son Évangile, a fait beaucoup d'autres choses, et je ne pense pas que le monde puisse contenir les livres qu'il faudrait écrire pour faire connaître dans le détail ses œuvres merveilleuses. »

Les morts ressuscitent.

À la veuve qui suit le cortège funèbre aux portes de Naïm, il rend son fils unique. Il vient

dans la maison de Jaïre, dit à l'enfant décédée : lève-toi. Aux deux sœurs, Marthe et Marie, il rend leur frère Lazare, enterré depuis quatre jours et le corps déjà décomposé.

Le Maître de la nature.

Le Christ dans ses prodiges apparaît comme le Maître souverain des éléments. « A son commandement, ou entre ses mains, dit le P. Monsabré, les substances se transforment et se multiplient. L'eau devient le vin généreux des noces qu'il honore de sa présence. Suivi au désert par une foule plus avide du pain de l'âme que du pain du corps, il a pitié du besoin qu'elle oublie, et nourrit une première fois cinq mille hommes, une seconde fois quatre mille, sans compter les femmes et les enfants, avec cinq ou sept petits pains, et quand tout le monde est rassasié, les disciples étonnés recueillent plus de restes qu'il n'y avait de nourriture au commencement de ce repas miraculeux.

» A ses apôtres, découragés d'un travail infructueux, il ordonne de jeter les filets à la mer et, tout à coup, ils sont remplis jusqu'à se rompre. Il marche sur la crête mobile des flots comme sur la terre ferme. Endormi au milieu de ses apôtres épouvantés, quand la tempête mugit et menace de l'engloutir, il se réveille et communique d'un mot à la mer en courroux le calme auguste de son âme. A l'heure où tout l'abandonne, où il apparaît à tous les yeux comme un prodige de faiblesse, il fait trembler la terre, déchire le voile du temple, fend les rochers et entr'ouvre les sépulcres, réveille les fantômes endormis, et son pouvoir souverain montant jusqu'aux cieux, couvre le soleil d'une voile lugubre et enveloppe la terre de ténèbres. »

La puissance divine.

Ce qui frappe dans tous les miracles de Jésus-Christ, c'est la puissance spontanée avec laquelle ils sont accomplis.

Point de préparations mystérieuses, point d'apparat ou de solennité extraordinaire. Le Christ agit sans effort. D'un mot il opère les plus étonnantes merveilles. Il dit à la tempête : tais-toi ; à l'oreille du sourd : ouvre-toi ; au lépreux : je le veux, sois guéri ; à Lazare : viens dehors. Sa parole agit à distance aussi bien que de près : va, dit-il au prince, ton fils est vivant. Il suffit que l'on touche le bord de son manteau. Une vertu sortait de lui, raconte l'Évangéliste, et guérissait tous les malades.

Il parle en son nom : Je le veux, sois guéri. Les autres thaumaturges agissent au nom de

Dieu, comme ses instruments. Lui agit en son propre nom, usant d'un pouvoir qui est le sien.

La bonté du Christ.

Dans quel but et pour quel motif Jésus multiplie-t-il ses miracles? Est-ce pour inspirer la crainte, l'admiration? Est-ce pour étonner, subjuguier les spectateurs? Non, c'est la bonté, la compassion qui émeuvent son cœur. Devant les larmes de la veuve de Naïm, il s'attendrit; devant les supplications de la Syrophénicienne, il s'émeut, et il guérit ou ressuscite. Il dit à cette dernière : Femme, ta foi est grande, que ta volonté soit faite. Ce qu'il veut surtout, c'est trouver le chemin des cœurs et sauver des âmes. Aie confiance, mon fils, tes péchés te sont remis..... Te voilà guéri, va en paix et ne pèche plus.

Tous ses miracles contiennent une doctrine. Il ouvre les yeux du corps pour ouvrir les yeux de l'âme. Il multiplie le pain au désert pour préparer la promesse du pain multiplié de l'Eucharistie. La Transfiguration du Thabor est une promesse de la gloire éternelle. Si sa doctrine est un miracle, ses miracles sont une doctrine.

La résurrection de Lazare..

Nous prenons dans le grand nombre un miracle et nous l'analysons afin d'aider le lecteur à le constater par lui-même.

Voici le récit évangélique. Rien n'est plus touchant :

Il y avait un malade nommé Lazare, à Béthanie, au bourg de Marie et de Marthe, sa sœur. Et ce Lazare était leur frère. Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade. Ce que Jésus ayant entendu, il dit : Cette maladie ne va point à la mort, elle n'est que pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or, Jésus aimait Marthe, Marie, sa sœur, et Lazare. Ayant donc appris qu'il était malade, il demeura encore deux jours au lieu où il était. Et après il dit à ses disciples : Retournons en Judée. Ses disciples lui dirent : Maître, les juifs voulaient tout à l'heure vous lapider, et vous retournez vers eux? — Notre ami Lazare dort, je vais l'éveiller. — Seigneur, s'il dort, il guérira.

Il leur dit donc clairement : Lazare est mort; et je me réjouis pour vous de ce que je n'étais pas là, afin que vous croyiez : mais allons à lui.

Jésus étant donc arrivé, trouva qu'il y avait déjà quatre jours qu'il était dans le tombeau. Et comme Béthanie n'était guère qu'à quinze stades de Jérusalem, il y avait là quantité de juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe ayant donc appris que Jésus venait, alla au-devant de lui; mais Marie demeura à la maison.

Marthe dit donc à Jésus : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je sais que même maintenant tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera.

Jésus lui dit : Votre frère ressuscitera.

Marthe répondit : Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection du dernier jour.

Jésus repartit : Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi vivra éternellement. Croyez-vous cela? — Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.

Lorsqu'elle eut ainsi parlé, elle s'en alla, et appela tout bas Marie, sa sœur, disant : Le Maître est venu et il vous demande. Car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, mais était resté au lieu où Marthe l'avait rencontré.

Cependant, les juifs qui étaient avec Marie dans la maison et la consolait, voyant qu'elle s'était levée précipitamment et qu'elle était sortie, la suivirent en disant : Elle va au sépulchre pour y pleurer. Or, lorsque Marie fut arrivée au lieu où était Jésus, l'ayant vu, elle se jeta à ses pieds, et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.

Jésus, voyant qu'elle pleurait et que les juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, frémit en son esprit et se troubla lui-même. Et il dit : Où l'avez-vous mis?

Ils lui répondirent : Seigneur, venez et voyez.

Et Jésus pleura. Et les juifs se disaient : Voyez comme il l'aimait. Mais il y en eut quelques-uns qui dirent : Ne pouvait-il donc empêcher qu'il mourût, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né?

Jésus donc, frémissant de nouveau en lui-même, vint au sépulchre; c'était une grotte, devant laquelle on avait mis une pierre. Jésus leur dit : Otez la pierre.

Marthe lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est mort.

Jésus lui répondit : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu?

Ils ôtèrent donc la pierre.

Et Jésus, levant les yeux, dit : Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours; mais je dis ceci pour ceux qui m'entourent afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. Ayant dit cela, il cria d'une voix forte : Lazare, sors du tombeau.

A l'instant le mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage couvert d'un suaire.

Jésus leur dit : Déliez-le et laissez-le aller.

Plusieurs donc d'entre les juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie et qui avaient vu ce que Jésus avait fait crurent en lui. Mais quelques-uns s'en allèrent trouver les pharisiens, et leur rapportèrent ce qu'avait fait Jésus. Les princes des prêtres et les pharisiens rassemblèrent donc le conseil et dirent : Que faisons-nous? Cet homme fait beaucoup de prodiges.

Constatons d'abord que *Lazare est bien mort*, qu'il n'y a aucune supercherie, aucune entente entre Lazare et le Christ, que son état n'est ni catalepsie, ni léthargie.

Rien de plus facile. La supercherie doit être de suite éliminée. Les vertus du Christ sont si élevées qu'elles ont imposé le respect aux incroyants eux-mêmes. Si le Christ avait employé de pareils moyens, il serait le plus grand criminel, de là l'aveu sincère et peu suspect du célèbre historien Niebuhr : « Il faut, selon moi, croire au grand principe des miracles ou arriver à cette conclusion absurde, sinon inconcevable, que le Christ était un fripon », ce que nul n'osera jamais affirmer, tant était grande la sainteté de sa vie. La léthargie et la catalepsie ne sont pas davantage admissibles.

Le corps est au tombeau depuis quatre jours, enveloppé d'aromates qui suffiraient à asphyxier un homme bien portant, et surtout la corruption est commencée; la décomposition avec ses signes trop manifestes ne permet pas un doute : « Il sent déjà mauvais », dit Marthe au Seigneur. Dans aucun cas de léthargie il n'y a corruption, cela est élémentaire en médecine.

D'ailleurs, les visiteurs assiègent la maison et viennent rendre leurs marques de respect à la dépouille de Lazare; comment feindre en face de ce concours de visiteurs?

La résurrection est publique. Le Christ se rend au tombeau, suivi par la foule des Juifs, qui sont venus visiter Marthe et Marie. Ce sont des personnages instruits, notables, l'élite de Jérusalem.

Le Christ affirme sa puissance et le but qu'il poursuit en faisant des miracles. « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu? » Le Christ affirme qu'il accomplit le miracle afin que les témoins présents croient à sa divine mission. Et en réalité, beaucoup de Juifs, qui étaient venus visiter Marthe et Marie, voyant ce que Jésus avait fait, crurent en lui.

Dans ce miracle, l'explication naturelle est impossible.

On peut raisonner pour tous les autres miracles comme pour celui-ci.

CONCLUSION

Nous pourrions tirer déjà cette conclusion : Le Christ a fait des miracles innombrables, indiscutables, et il les a faits en son propre nom et en se donnant comme Dieu.

Dieu seul peut faire des miracles en son propre nom. Dieu ne peut pas nous tromper. Jésus-Christ est Dieu.

Nous traiterons plus loin ce même sujet. Tirons pour aujourd'hui cette conclusion qui s'impose :

Jésus-Christ a fait des miracles innombrables, indiscutables, pour démontrer la divinité de la religion qu'il a prêchée. La religion chrétienne est donc une religion divine.

La guérison de l'aveugle-né.

Les incrédules disent parfois : Il est regrettable que les miracles de Jésus-Christ n'aient pas été constatés par les savants. Il eût fallu procéder à des enquêtes judiciaires. Voici un miracle constaté par des juges officiels qui sont en même temps les ennemis déclarés du Sauveur.

Jésus vit en passant un homme aveugle depuis sa naissance..... Après avoir craché à terre et fait de la boue avec sa salive, il oignit de cette boue

les yeux de l'aveugle et lui dit : « Va, et lave-toi dans la piscine de Siloé. »

Il y alla, s'y lava, et revint voyant clair.

Or, des voisins et ceux qui l'avaient vu précédemment demandant l'aumône, disaient : N'est-ce pas là celui qui était assis et qui demandait l'aumône?

Les uns répondaient : C'est lui. D'autres disaient : Non, mais c'est quelqu'un qui lui ressemble. Mais lui leur disait : C'est moi-même.

Comment donc tes yeux sont-ils ouverts? Il leur répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, en a oint mes yeux, et m'a dit : Va et lave-toi à la piscine de Siloé. J'y ai été, je m'y suis lavé et je vois.

Ils lui dirent : Où est-il? — Je ne sais. Ils le conduisirent aux Pharisiens. Or, c'était le jour du sabbat que Jésus fit cette boue et lui ouvrit les yeux.

Les Pharisiens lui demandèrent donc comment il avait recouvré la vue. Il leur dit : Il a mis de la boue sur mes yeux, je me suis lavé, et je vois.

Sur quoi quelques-uns des Pharisiens disaient : Cet homme n'est point envoyé de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat.

Mais d'autres répondaient : Comment un méchant homme pourrait-il faire de tels prodiges? Et ils ne pouvaient s'accorder entre eux.

Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de cet homme qui t'a ouvert les yeux? — Je dis que c'est un prophète. Mais ils ne voulurent point croire que cet homme eût été aveugle et eût recouvré la vue.....

Ils interrogèrent ses parents qui confirmèrent ses affirmations évidentes en se moquant des Pharisiens. Ceux-ci finirent par le maudire.

Les Pharisiens ne veulent pas croire, par orgueil. La guérison est évidente. Ils n'ont d'autre refuge que de dire : Cet homme n'est pas envoyé de Dieu, puisqu'il guérit le jour du sabbat.

Misérable argutie! comme si le sabbat ou jour de repos avait été violé parce que Jésus a frotté les yeux de l'aveugle avec sa salive. L'aveugle les confondit d'un mot : Si cet homme ne venait pas de Dieu, il ne ferait rien de semblable!

Le miracle de Cyrola.

Cyrola, chef des ariens qui niaient la divinité de Jésus-Christ, ne pouvant prouver la fausseté des miracles opérés par les catholiques, essaya de simuler un prodige. Il donna cinquante pièces d'or à un pauvre homme à condition qu'il contreferait l'aveugle. Il se proposait de le guérir devant la foule.

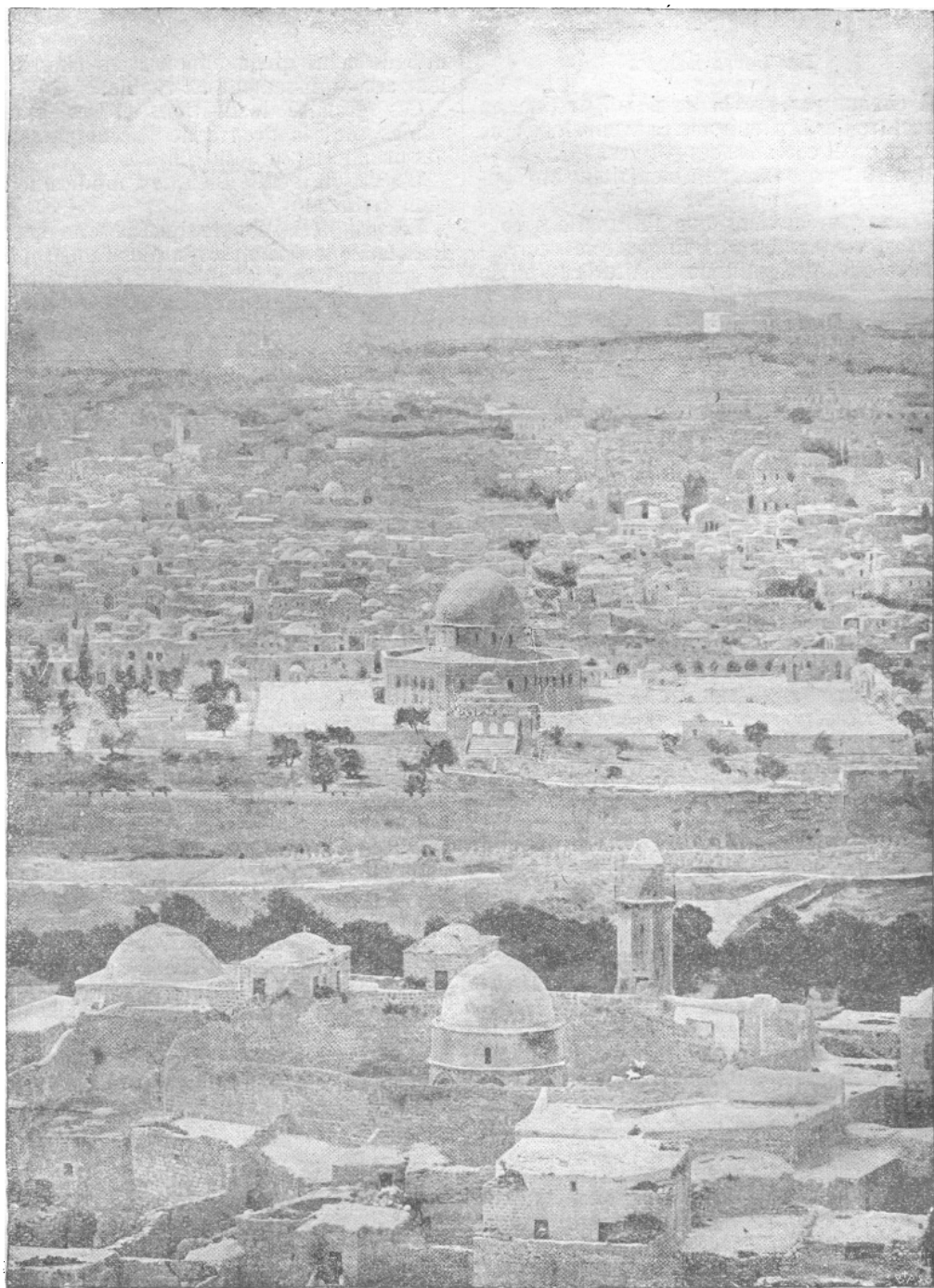
Mais quelle surprise, au moment où la farce allait être jouée, le faux aveugle le devint réellement et ressentit aux yeux des douleurs intolérables.

En proie à une vive souffrance, le pauvre ne put se taire plus longtemps. Il dévoila à tous la fourberie de Cyrola et demanda à Dieu pardon de son crime. Il fit une profession de foi touchante à la divinité de Jésus-Christ.

A peine avait-il prononcé la dernière parole qu'il recouvrait la vue.

Les ariens furent confondus.

Les prophéties de Jésus-Christ



VUE DE JÉRUSALEM

Au premier plan est l'esplanade de Moriah, sur laquelle s'élevait le temple. Au centre est la mosquée d'Omar. Cette vue est prise du lieu où Jésus pleura sur la ville coupable et prédit sa ruine.

LES PROPHÉTIES DE JÉSUS-CHRIST

La Terre Sainte.

A chaque pas, sur la terre de Palestine, on rencontre des souvenirs du Sauveur. A chaque pas, on croit entendre ses paroles.

Il ne fut pas seulement bienfaiteur et thaumaturge, il fut prophète.

Et, aux prédictions que l'Evangile a conservées, viennent, après vingt siècles, correspondre ou de magnifiques institutions, ou de grandes ruines.

Les unes et les autres témoignent de la divi-

nité de celui qui a annoncé ces choses, car leur accomplissement est visible.

Ces grandes institutions et ces grandes ruines sont la preuve de l'accomplissement des prophéties de Jésus-Christ.

Il a dit qu'il était Dieu, il a fondé une religion divine.

Les prophéties sont le signe de cette divinité. Il est facile de vérifier les paroles d'un prophète. Si ses prophéties se sont réalisées, il a dit vrai.

Le Christ est donc Dieu et sa religion est divine.

I. — GRANDES INSTITUTIONS

L'Eglise catholique

Quand Jésus était sur le point de remonter vers son Père, il dit à ses apôtres :

« Les peuples viendront d'Orient et d'Occident s'asseoir au banquet du royaume de Dieu. Mon Evangile sera prêché par toute la terre. Allez, enseignez toutes les nations. Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. »

Cela s'est-il accompli ?

Ouvrez les yeux. Est-ce que l'Eglise catholique n'est pas répandue dans le monde entier ? Peuples d'Orient, peuples d'Occident, les peuples de toutes les contrées connaissent Jésus-Christ.

A la fin du ^{II}e siècle, Tertullien s'écriait fièrement : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons déjà vos villes, vos îles, vos châteaux, vos campagnes, vos camps, vos tribus, vos décuries, vos palais, votre Sénat, votre forum ; nous ne vous laissons que vos temples. Si nous nous séparions de vous, ce serait vous punir. Vous seriez épouvantés de la solitude qui se ferait autour de vous, du silence profond et de la stupeur de l'univers ; comme frappés de mort par notre absence, vous cherchiez à qui commander. »

Après vingt siècles, la question vitale autour de laquelle s'agitent tous les hommes, c'est la question catholique ; Jésus-Christ, c'est le grand nom. Son œuvre prédite et réalisée, c'est son Eglise étendue à toutes les nations, vaste comme le monde et durable jusqu'à la consommation des siècles.

La pierre fondamentale.

Un jour, le Christ dit à Simon-Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon*

Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et Pierre, chef des apôtres, vint à Rome. Sur lui, la société spirituelle repose comme un édifice sur un fondement. Et les nations frémirent, s'agitant sans cesse, luttant contre l'Eglise catholique, martyrisant Pierre et ses successeurs, jetant dans les cachots, sur les chevalets, dans les arènes et dans les brasiers des millions de chrétiens, dévastant, brûlant, saccageant, persécutant par des lois scélérates, s'écriant avec Voltaire : « Ecrasons l'infâme ! »

Et, après vingt siècles, Pierre vit toujours dans ses successeurs. Les trônes ont croulé, les nations ont disparu pour faire place à d'autres peuples, les Césars dorment dans la poussière des voies romaines. Les persécuteurs et les tyrans ont laissé à peine un nom dans l'histoire.

Et le Pape demeure, continuant de dicter des lois à ses sujets de l'Eglise catholique.

Il est pierre, c'est le roc qu'aucune force humaine n'a pu ébranler. C'est l'accomplissement manifeste de la prophétie : et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Est-il nécessaire d'être savant pour constater que la prédiction s'est réalisée ?

En plein ^{XIX}e siècle, siècle de rationalisme et de révolte, jamais l'influence de la papauté n'a été plus grande.

Nul n'a été persécuté comme Pie IX. Nul n'a eu de gloire comme le grand Pape.

Le Concile du Vatican, en 1869, a proclamé l'infailibilité du Souverain Pontife enseignant comme Pape, *ex cathedra*, sur les questions de foi et de morale.

Nul n'a donné d'aussi nobles enseignements que Léon XIII et Pie X.

Il est captif au Vatican, mais on écoute sa voix, on s'incline devant ses conseils.

Ses ennemis eux-mêmes sont contraints au respect et à l'admiration.

Voici deux cent cinquante-neuf fois que, depuis le martyre de saint Pierre, le *Tu es*

Petrus a passé comme un testament d'un Pape à un autre Pape.

La prophétie a aujourd'hui une réalisation plus manifeste que jamais. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

II. — GRANDES RUINES

La ruine de Jérusalem.

Peu de jours avant sa Passion, Jésus revenait à Jérusalem; à la vue de la cité dont le panorama se déroulait à ses pieds, il pleura et dit :

« Ah! si tu reconnaissais au moins en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix! mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Bientôt viendront les jours où tes ennemis t'environneront de tranchées; ils t'enfermeront, te presseront de toutes parts, ils te jetteront à terre, et de tes murs, ils ne laisseront pas pierre sur pierre. » (Luc, xix, 41.)

Quarante ans plus tard, la prophétie s'accomplissait à la lettre.

Le siège de Jérusalem est une des plus grandes catastrophes dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Josèphe, historien juif, en a retracé le récit dans tous ses détails.

Il reconnaît ouvertement les signes de la vengeance divine.

Depuis sept ans et plus, un homme du peuple, Jésus, fils d'Ananias, ne cessait de parcourir les rues de la ville en criant : « Malheur à Jérusalem! Malheur au temple! » Lorsque le siège fut commencé, il criait encore : « Malheur à la ville! Malheur au peuple! » Il ajouta tout à coup : « Malheur à moi! » Et une pierre, lancée du dehors par une machine de guerre, vint lui donner la mort.

Quand Titus vint mettre le siège devant Jérusalem, 1 200 000 juifs s'y étaient renfermés. Ne pouvant forcer les remparts de la ville, ce prince résolut de la réduire par la famine; il l'entoura tout entière d'un mur élevé, long de 39 stades. C'était l'accomplissement de la prophétie : « Ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts. »

Titus prit la ville par la famine. Horribles sont les détails transmis par l'histoire. Des mères dévorèrent leurs propres enfants. 1 100 000 juifs périrent. 97 000 furent vendus comme esclaves et dispersés.

La prédiction s'est-elle accomplie?

« Allez le demander à Jérusalem, aujourd'hui déshonorée par la domination musulmane, à Jérusalem, vaste ruine dont l'aspect mélancolique navre le cœur des pèlerins. Allez le de-

mander aux restes mutilés d'une nation mise à l'index par tous les peuples, et doublement écrasée par le souvenir d'un crime inoubliable et par le fardeau de ses vaines espérances. Allez le demander à la colline dévastée où s'élevait jadis le plus beau et le plus saint des temples, et où l'on ne découvre plus aujourd'hui que la terre nue et aride. » (R. P. MONSABRE.)

La ruine du temple de Jérusalem.

Avec la ville, le temple devait être détruit.

Un jour, le Seigneur entra dans le temple : *Maitre, lui dirent les apôtres, voyez donc quelles pierres, quelle structure magnifique!*

Jésus leur répondit : *De ces constructions, il ne restera pas pierre sur pierre, tout sera détruit.* (Matth., xxiv, 1, 2.)

Le temple était, en effet, une construction splendide, à double enceinte : le parvis des Juifs et celui des Gentils entouraient le Saint des saints.

L'enceinte extérieure, longue de 1500 pieds, large de 1100, était ornée de somptueuses galeries. Elle reposait sur les murailles de Salomon, composées de blocs énormes dont on voit encore aujourd'hui quelques restes.

Le Saint des saints présentait une façade haute et large de 100 coudées, construite en marbre blanc et revêtue en partie de plaques d'or.

« Au lever du soleil, lorsque de loin, sur la sainte montagne, apparaissait le sanctuaire dominant de plus de 100 coudées de haut les deux rangées de portiques qui formaient sa double enceinte, quand le jour versait ses premiers feux sur cette façade d'or et de marbre blanc, quand scintillaient ces mille aiguilles dorées qui surmontaient le toit et le préservaient, dit-on, de la foudre, il semblait, dit Josèphe, que ce fût une montagne de neige, s'illuminant peu à peu et s'embrasant aux feux rougeâtres du matin. L'œil était ébloui, l'âme surprise, la piété éveillée; le païen même se prosternait. » (DE CHAMPAGNY, *Rome et la Judée.*)

Or, le temple fut brûlé comme la ville au siège dont nous venons de faire le récit. Un soldat, malgré la défense de Titus, « mû par une impulsion divine, dit Josèphe, jeta dans la salle attenante au sanctuaire un bandron

enflammé. Tout fut consumé par les flammes ou pillé par les soldats romains. »

C'était, avec l'accomplissement de la prophétie du Christ, la réalisation de la prophétie de Daniel :

« Après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort. Un peuple avec son chef qui doit venir détruira la ville et le sanctuaire, et, après le feu de la guerre, ce sera la désolation. Les hosties et les sacrifices seront abolis. L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin. »

Les essais de Julien l'Apostat.

L'impiété a voulu faire mentir le Maître.

Pour démentir la prophétie, l'empereur Julien l'Apostat entreprit de reconstruire le temple.

Mais le ciel lui-même mit à néant ses tentatives misérables.

Nous empruntons le récit d'abord aux auteurs païens, moins suspects de partialité.

Le récit d'**Ammien Marcellin** :

C'était un ami, admirateur et courtisan de Julien. Il ne pouvait donc rien inventer pour flétrir l'empereur. Il était contemporain de l'événement et peu éloigné de la Palestine; donc, il était bien renseigné.

Il était païen; donc, peu favorable aux intérêts chrétiens :

Cet empereur, dit-il, entreprit, pour éterniser la gloire de son règne, de rebâtir à grands frais le fameux temple de Jérusalem, détruit par Vespasien et Titus, après plusieurs luttes sanglantes.

Alypius d'Antioche et le gouverneur de la Syrie furent chargés de l'entreprise. Pendant qu'ils faisaient tous leurs efforts pour la mener à bonne fin, d'effroyables tourbillons de flammes sortirent des endroits contigus aux fondements, brûlèrent les ouvriers, et, par des éruptions répétées, leur rendirent la place inaccessible; enfin, cet élément persistant toujours avec une espèce d'opiniâtreté à repousser les ouvriers, on fut obligé d'abandonner l'entreprise. (AMMIEN MARCELLIN, l. XXIII, ch. 1^{er}.)

Le témoignage de Julien lui-même.

Plusieurs, parmi les Juifs, nous ont reproché tous les désastres (qui nous affligent); mais que diront-ils eux-mêmes de leur propre temple enseveli deux fois sous ses ruines et qu'on n'a pu rétablir jusqu'à présent? Ce n'est pas que je veuille insulter à leur infortune, puisque j'ai voulu moi-même rebâtir ce temple en l'honneur de la divinité qu'on y invoquait; je ne cite ce fait que pour montrer qu'il n'est rien de durable dans les choses humaines.... Aveugles qu'ils sont sur tout ce qui les environne, ces Juifs s'écrient comme des forcenés : « Tremblez, habitants de la terre! craignez le feu, la foudre, le glaive et la mort! » employant avec emphase les expressions les plus terribles pour désigner la chose du monde la plus simple, la *propriété destructive du feu*.

Le rabbin Gédaliah, qui vivait un siècle plus tard, mais écrivait sur des mémoires anciens, dit : « Aux jours du Rabbi Channan, nos annales rapportent qu'il y eut un grand tremblement de terre; il détruisit le temple que les Juifs avaient construit à grands frais par ordre de l'empereur Julien. Le lendemain, le feu du ciel tomba sur les ouvrages, mit en fusion tout ce qui était de fer et consuma un très grand nombre de Juifs.

Saint Grégoire de Nazianze, contemporain des faits, puisque lui-même avait connu Julien dans sa jeunesse, nous donne de nombreux détails sur l'événement : « Sous prétexte de montrer sa bienveillance aux Juifs, dit-il, Julien s'efforça de les convaincre, par leurs traditions et leurs livres, que le temps était venu de retourner dans leur patrie et de rebâtir leur temple. » Ils l'entreprirent, en effet, avec tout l'empressement et toute l'ardeur possibles. « Ceux que le souvenir de ces préparatifs remplit encore d'étonnement rapportent que les femmes juives se dépoillaient de leurs bijoux pour contribuer à l'entreprise, que les plus délicates mettaient la main à l'œuvre et portaient des décombres dans leurs robes précieuses. Mais un tourbillon de vent qui s'éleva tout à coup et un violent tremblement de terre obligèrent de quitter l'ouvrage... Une circonstance universellement reçue et dont tout le monde convient d'une voix unanime, c'est que, lorsque les travailleurs voulurent fuir, un feu sorti des fondements du temple les atteignit bientôt, consuma les uns, mutila les autres, leur laissant à tous les marques les plus visibles de la colère du ciel... Ceux qui étaient présents et spectateurs du prodige montrent encore aujourd'hui des croix qui furent alors imprimées sur leurs vêtements. » (SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, 2^e discours contre Julien.)

CONCLUSION

Voilà des prophéties très nettes et très précises.

Leur accomplissement est visible.

Donc, celui qui en est l'auteur a dit la vérité. Il s'est affirmé Dieu. Donc il est Dieu. Donc la religion qu'il a fondée est divine.

En présence de cette conclusion une remarque s'impose :

« Si les contemporains du Seigneur ont eu, pour affirmer leur foi, la réalité même de son apparition, nous sommes largement compensés de cette privation par des preuves que les témoins de son existence ne pouvaient avoir. Ils n'avaient devant les yeux que la base de l'édifice sur laquelle, pleins de confiance en l'avenir, ils vinrent chacun déposer leur pierre; tandis qu'il nous est donné de voir cet immense édifice dans la plénitude de son achèvement. » (LESSING.) La plénitude de son achèvement, c'est la réalisation des prophéties, devant lesquelles nous devons nous écrier : « La vérité surabonde dans vos témoignages, ô Christ. Vous êtes bien, ainsi que vous l'avez dit vous-même, la Voie, la Vérité et la Vie. »

La doctrine de Jésus-Christ



SUR LA VOIE DOULOUREUSE

(Tableau de RAPHAËL)

Il a donné au monde un enseignement sublime. Il a commencé par agir avant d'enseigner. L'action a été pour lui la bonté et l'amour poussé jusqu'à la mort, et la mort de la croix.

LA DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST

NUL N'A PARLÉ COMME LUI

Un jour, Jésus-Christ entra dans la synagogue de Nazareth; suivant l'usage, on expliquait les Saintes Ecritures. Après la lecture des textes, chacun était appelé à dire son sentiment et à proposer son commentaire.

Le Sauveur lut ce passage d'Isaïe: *L'esprit de Dieu est sur moi, Il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres.* Le Christ expliqua cette

parole dans laquelle il montra la divinité de sa mission. Les auditeurs étaient stupéfaits. « N'est-ce pas le fils du charpentier, disaient-ils. Comment sait-il ces choses, lui qui ne les a point apprises? »

En toutes circonstances, il étonna par la profondeur de sa sagesse. D'où la parole des pharisiens: « Nul n'a parlé comme cet homme. »

I. — CE QUE LE CHRIST A ENSEIGNÉ

Seul il a enseigné sans aucune erreur.

Son enseignement est sans aucune erreur. Le philosophe trouve des erreurs dans Platon, dans Socrate, dans tous les doctes de l'humanité; nul n'a été parfait en ce monde.

Qu'on nous cite un point dans la doctrine chrétienne qui soit opposé à la loi naturelle, un point que la conscience puisse légitimement réprouver? On n'en trouvera pas un seul.

Un docteur parfait ne peut pas exister sur la terre. Le docteur parfait a été Jésus-Christ, car, en lui, aucune erreur. N'est-ce pas la preuve de la divinité de sa doctrine?

Il affirme en Dieu. Point de discussion, point de *peut-être*. Ce n'est pas le chercheur qui va pas à pas dans la découverte de la vérité. Il parle, il n'hésite jamais. La vérité jaillit de ses lèvres: comme la lumière jaillit du soleil.

Le dogme catholique.

Rien n'est beau comme la dogme catholique. Ensemble coordonné avec une logique parfaite, la doctrine de Jésus-Christ donne satisfaction à toutes les exigences de l'esprit, comme sa morale répond à tous les besoins du cœur.

Les ennemis de la religion sont obligés de le reconnaître: « L'enseignement de Jésus-Christ, a dit Renan, est le plus bel enseignement moral que l'humanité ait reçu.... Chacun de nous lui doit ce qu'il y a de meilleur en lui.... Le discours de la montagne ne sera jamais dépassé. »

A cette doctrine plénière, vous pouvez poser

toutes les questions; pour toutes, elle a des réponses claires, profondes et sublimes.

D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous? Le christianisme seul répond avec certitude à ces questions. Il a une réponse à tout. En dehors du christianisme, c'est-à-dire en dehors de Dieu notre Créateur et notre Sauveur, de l'âme, notre grandeur, du ciel, notre destinée, il n'y a que des *peut-être*.

La morale.

Le Christ, avec une netteté merveilleuse, a tracé à l'homme ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers la société.

Toute faute, tout crime contre la loi naturelle sont choses sévèrement proscrites. Le désir, même la pensée volontaire du mal, sont réprouvés.

Tout ce que la conscience humaine demande naturellement est commandé. Mais le Christ fait que l'homme s'élève bien plus haut que la rectitude naturelle. Les conseils qu'il a donnés, de pauvreté volontaire, de chasteté angélique, d'obéissance poussée jusqu'à l'abnégation la plus sublime, ont porté l'homme à une perfection jusqu'à l'inconnue au monde.

La sanction.

Pour stimuler notre courage, le Christ ne cesse de rappeler les éternelles récompenses réservées à ceux qui le servent. Dans sa doctrine, l'homme trouve un objet aux aspirations et aux espérances qui jaillissent spontanément

de son cœur et le font rêver à une vie sans fin. Par la menace terrible des châtimens éternels, l'homme est retenu sur la pente où l'entraînent ses passions. Quatorze fois dans l'Evangile, le Christ fait retentir les menaces de l'enfer éternel.

Il veut qu'il n'y ait pas d'incertitude sur ce dogme, effrayant sans doute, mais que réclame la stricte justice.

Rappelons la parole qui doit couper court à toute objection : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Mais s'il menace des rigueurs de la justice, le Christ multiplie les avances de la miséricorde. Le spectacle attendrissant de sa naissance à Bethléem, sa mort douloureuse, ses grâces, ses sacrements, son pardon plein de tendresse, son Eucharistie, tout nous parle de bonté et d'amour. Tout est fait pour gagner l'homme et lui faire trouver repos pour son esprit et joie pour son cœur.

Civilisation et sainteté.

On a loué les philosophes de l'antiquité, Socrate et Platon ont laissé le souvenir du génie. Quelle influence ont-ils exercée ? A peu près aucune.

« Le plus grand philosophe de l'antiquité, a dit Voltaire, n'a jamais changé les mœurs de ses voisins, de ceux qui habitaient la même rue que lui. »

Quelle efficacité a eue l'enseignement de Jésus-Christ ? Il a changé le monde, créé la civilisation, transformé l'individu, la famille et la société.

Il faudrait comparer, pour s'en rendre compte, la civilisation romaine et la civilisation chrétienne, étudier la barbarie, la cruauté, la volupté, à peine voilées sous le faste des patriciens du siècle d'Auguste. Il faudrait voir comment on traitait les esclaves. On les vendait comme de vils animaux ; quand ils étaient devenus vieux et impotents, on les envoyait

mourir de faim au Vélabre, quand le riche patricien ne les jetait pas en nourriture aux murènes de ses viviers. On les tuait pour un vase brisé. Dans ces temps barbares, la charité pour le pauvre était inconnue, la pureté méprisée.

Partout ailleurs où le christianisme n'a pas pénétré, les nations sont restées barbares.

Là où le christianisme a disparu, en Afrique, par exemple, la dégradation ancienne est revenue. Comparez l'Afrique musulmane avec l'Afrique chrétienne du temps de saint Augustin.

Voyez que de saints le Christ a donnés au monde.

« Tout est bon au christianisme pour faire un saint : un enfant, un guerrier, un savant, un pâtre, un roi, une jeune fille, une âme pure, une âme déjà criminelle ; tout devient entre ses mains capable de sainteté. »

Prenez la vie des saints, à n'importe quelle page, vous y trouverez des merveilles de vertu et de sainteté. Lisez la vie de saint Louis, de saint Bernard, de saint François d'Assise, de saint Vincent de Paul et de tant d'autres.

Je voudrais bien savoir quelle doctrine a produit des hommes comme ceux-ci ?

Est-ce que ce n'est pas la manifestation d'une vertu divine ?

On connaît l'arbre à ses fruits.

Or, si l'on connaît l'arbre à ses fruits, il faut dire que la doctrine de Jésus-Christ est divine, car elle a produit des fruits divins.

Cela est incontestable et incontesté.

« Si nous ne connaissions rien du christianisme, ni sa doctrine, ni son histoire ; si l'arbre et les racines nous étaient entièrement cachés, mais que les fruits seulement nous fussent offerts, nous serions encore obligés de reconnaître que ces fruits ne sont pas de ceux que la terre porte, et que leur sève provient d'un principe surnaturel. » (A. NICOLAS.)

II. — COMMENT IL A ENSEIGNÉ

Surtout, il a pratiqué sa doctrine, il a commencé par agir avant d'enseigner.

« Fais ce que tu commandes, écrivait Lactance, si tu veux que je sache que cela est possible. Les hommes préfèrent les exemples aux paroles : la parole est facile, agir est difficile. » Et la vie de Jésus fut telle qu'il pouvait dire à ses ennemis : Qui d'entre vous m'accusera de péché ?

Il a enseigné par l'exemple, de telle sorte que sa doctrine, avant tout, c'est sa vie.

« Si j'examine le caractère de l'homme dont les Evangiles nous retracent l'histoire, j'y trouve des traits de noblesse et d'élévation tels, que jamais un juif n'eût réussi à rien inventer de si parfait.

» La tranquille et paisible grandeur de ce sage qui, caché sous l'apparence d'une condition méprisée et abjecte, montre par sa propre puissance le plus haut degré de l'excellence intellectuelle et morale ; qui, inaccessible à la crainte, enseigne au monde la vertu véritable,

et, dans ce but, veut offrir et offre en effet sa vie en sacrifice, sans être arrêté par l'ignominie dont ce sacrifice doit être entouré, ce serait une invention hors de la portée d'un juif, et d'un juif de cette époque, où tous rêvaient un Messie glorieux.

» Il y a quelque chose de si extraordinaire dans l'ensemble de ce caractère, quand nous contemplons le héros de l'Evangile au milieu des outrages, des persécutions et des souffrances; quand nous le voyons au milieu de ses amis ou de ses ennemis, que jamais sage, inventant la vie d'un autre sage, n'eût trouvé rien de pareil! » (Dr HUGH.)

La bonté.

C'est le caractère dominant de Jésus. Il accueille avec bonté les petits et les faibles. « Laissez venir à moi les petits enfants, dit-il à ses disciples, le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent; si vous ne devenez semblables à ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

Il a pitié de ceux qui souffrent. Sur son passage, on apporte les malades. Il étend les mains et les guérit.

Il ne s'irrite point si on le reprend. Jusque dans les opprobres de sa passion, il garde sa douceur. C'est l'agneau que l'on mène à la boucherie. « Si j'ai mal parlé, dit-il au valet qui le frappe au visage, montrez ce que j'ai dit de mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? »

Sur une croix, il demande pardon pour ses bourreaux : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! »

Sa loi, c'est l'amour.

Un docteur juif lui pose cette question : « Quel est le plus grand commandement de la loi? » Jésus lui répondit aussitôt : « Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces; voilà le premier et le plus grand précepte. Le second est semblable au premier : « Vous aimerez le prochain comme vous-même. En ces deux commandements sont renfermés la loi et les prophètes. »

Cet amour doit aller jusqu'au pardon des injures, jusqu'à l'amour des ennemis. « Pardonnez, et il vous sera pardonné, aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous calomnient et vous persécutent; ainsi vous serez les vrais enfants de votre Père céleste. »

Sa vie, c'est l'amour.

Le fait seul du Verbe anéanti dans une nature humaine est un grand acte d'amour; mais,

durant toute sa vie et jusqu'à la mort, il a voulu nous en donner d'autres preuves. Il se livre par les touchantes faiblesses d'une enfance qui nous invite à la confiance, à la familiarité; il se livre en se faisant humble et pauvre travailleur, pour relever dans l'esprit des hommes une condition méprisée, et montrer que la véritable noblesse ne dépend ni du rang, ni de la fortune, ni des pouvoirs humains: il se livre par le patient et sublime enseignement de sa doctrine, par la révélation des secrets divins dont il est le témoin; il se livre en travaillant par ses exemples autant que par ses paroles à la régénération de nos esprits et de nos cœurs.

Il va jusqu'au don suprême, celui de sa vie : « Personne, dit-il, ne peut mieux aimer ses amis qu'en donnant sa vie pour eux. » Et Jésus a voulu donner à tous les hommes cette preuve de son amour. » (R. P. MONSABRE.)

CONCLUSION

Nul n'a parlé comme lui.

Nul n'a aimé les hommes comme lui.

Aussi nul n'est écouté comme lui.

Nul n'est aimé comme lui.

Après vingt siècles, sa doctrine éclaire les intelligences. C'est la règle de vie de tous ceux qui vivent selon la sagesse.

Après vingt siècles, nul n'est aimé comme lui.

D'autres ont fait école, on ne les a pas aimés.

Pour Jésus, les martyrs versent leur sang, les missionnaires vont au loin faire connaître son nom au péril de leur vie.

Pour Jésus, les vierges se condamnent à la solitude des cloîtres, afin de n'aimer que lui.

Pour Jésus, on fait tous les sacrifices, tous les renoncements, on s'immole et on meurt.

On n'a jamais aimé ainsi ni Mahomet, ni Luther, ni Calvin, ni Voltaire, ni qui que ce soit.

Après tout, disait le curé d'Ars, Jésus-Christ est celui pour lequel il y a le plus d'amour.

Cela n'est pas d'un homme et d'une religion humaine.

Jésus-Christ est Dieu et sa religion est divine.

Un mot de Napoléon.

Il n'y a dans le monde que trois grands capitaines : Alexandre César et moi. Malgré leurs exploits, Alexandre et César, ne sont plus qu'un thème pour les écoliers, mais qui les aime aujourd'hui? Ainsi de moi; mon souvenir vivra peut-être encore cinquante ou soixante ans dans le cœur de quelque brave, et, après cela, personne ne m'aimera plus. Un seul homme est encore aimé sur la terre après dix-huit siècles : c'est Jésus-Christ. Je me connais en hommes, et je dis que Jésus-Christ n'était pas un homme.

(NAPOLÉON, *Mémorial de Sainte-Hélène.*)

L'établissement de la religion chrétienne



LE CRUCIFIEMENT

(Tableau de VAN DYCK.)

Celui-là qui a pu faire adorer une croix, signe suprême de l'infamie, au paganisme corrompu de Rome et d'Athènes, celui-là ne saurait être qu'un Dieu.

L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION CHRETIENNE

Sur le chemin de Rome.

Sur une des nombreuses voies qui sillonnaient la campagne romaine cheminait un étranger que ses traits et son costume faisaient aisément reconnaître pour un Juif.

Il marchait d'un pas pressé. En face de lui se dressaient les murailles de la capitale du monde, là-bas, les palais des Césars, l'amphithéâtre, des temples en très grand nombre.

Des esclaves au teint de bronze passaient en courant, escortant les chars des riches patriciens. Nul ne prenait garde à lui.

Il semblait pauvre et il appartenait à la classe du peuple, ses mains calleuses annonçaient un homme de peine et de travail.

Un philosophe passa oisif et curieux; il fut frappé par l'extérieur de l'étranger.

— Où vas-tu? lui demanda-t-il.

— A Rome.

— Pourquoi faire?

La question à brûle-pourpoint ne manquait pas de curieuse indiscretion.

L'étranger répondit :

— Je vais régner à la place de César.

Réponse étrange.

— Ah! la réponse est étrange, fit le philosophe, croyant avoir affaire à un fou; mais, qu'as-tu?

— Je suis Juif. Autrefois batelier sur la mer de Galilée, maintenant apôtre de Jésus-Christ.

— Et tu veux régner dans Rome?

— Oui, un jour, je régnerai dans cette ville, César aura disparu, et, au nom de Jésus-Christ, mon Maître, je gouvernerai la terre entière. Les empereurs eux-mêmes seront mes vassaux, et je n'aurai au-dessus de moi que le ciel.

— C'est de plus en plus étrange, fit le philosophe. Mais qu'est-ce que Jésus-Christ, ton Maître? Je n'en ai jamais entendu parler.

— Comme homme, c'est un Juif comme moi, mais c'est le fils de Dieu, et Dieu lui-même. Il fut d'abord charpentier dans une petite ville, à Nazareth, les habitants de Jérusalem l'ont fait crucifier entre deux voleurs.

— Et c'est au nom d'un crucifié que tu veux t'emparer du pouvoir.

— Oui, parce que ce Crucifié est mort pour racheter tous les hommes. Il a toute puissance au ciel et sur la terre, et comme il fut envoyé, ainsi il m'envoie. Je viens annoncer son nom et demander qu'on l'adore.

— Mais tu rêves!

— Non, je ne rêve pas. Bientôt, tous ces

temples seront en ruines. Il n'y aura à Rome qu'un seul Dieu.

— Mais ce que tu nous dis est impiété. Et de quel moyen te serviras-tu pour renverser les dieux? Est-tu donc un philosophe plus sage que Socrate ou Platon? Je sais bien que la science a raison de nos dieux de bois et de pierre, mais où est ta science?

— Je n'en ai pas. Moi et mes frères, nous sommes des gens obscurs, des artisans. Mais, qu'importe, Dieu est avec nous.

— Alors, vous vous servirez de grandes richesses?

— Nous n'avons ni or ni argent. Me vois-tu? Je n'ai rien que mes vêtements.

— Alors, tu as des armes? Vous allez combattre contre l'empire.

— Non, nous ne voulons combattre contre qui que ce soit; notre Maître nous a recommandé d'être doux comme des agneaux.

— Alors, vous conspirerez contre César?

— Pas davantage. Notre Maître a dit: Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

— Je comprends de moins en moins; alors, vous aurez les faveurs des princes, du Sénat, de la cour?

— Nous serons persécutés, moi-même, je serai crucifié comme mon Maître. Mais, à mesure que nous mourrons, notre nombre s'augmentera.

— C'est de moins en moins clair. Sans doute, votre doctrine sera une doctrine large, facile, attrayante. Moi qui cherche une doctrine de ce genre, apprends-moi ton secret.

— Nous prêcherons la pauvreté, la chasteté, la pénitence. Notre Maître est né dans une crèche, mort sur une croix comme les esclaves.

— Mais aujourd'hui, on ne veut rien de tout cela. Vois comme la civilisation romaine aime le plaisir. Ecoute les clameurs du cirque qui viennent jusqu'à nous. Encore une fois, tu rêves.

— Non, je ne rêve pas, et un jour tout ce que je t'ai dit se réalisera.

— Oh! mon ami, quelle folie! Il faut un Dieu pour changer ainsi la face du monde, triompher des passions, imposer une doctrine, faire régner la pauvreté, la chasteté, l'amour de la croix; c'est une folie, te dis-je, à moins d'être Dieu.

Folie à moins d'être Dieu.

— Oui, répondit Simon-Pierre, c'est une folie à moins d'être Dieu. Je ne suis pas Dieu,

mais je suis son apôtre; et il est avec moi.
J'entre à Rome; et tu verras bientôt si Rome
est changée, et le monde avec Rome.

Pierre et la philosophie se séparèrent.

Le philosophe porta ailleurs son oisive indolence; Pierre annonça la vérité; il mourut; avec lui l'Eglise romaine fut fondée.

Elle dure encore. Elle durera jusqu'à la consommation des siècles.

Dans ce fait de la fondation du christianisme nous devons observer deux choses : la rapidité de l'établissement du christianisme, les obstacles innombrables et humainement insurmontables vaincus.

FONDATION RAPIDE

Aujourd'hui de la Pentecôte, Pierre annonce la vérité dans Jérusalem. 3 000 hommes se convertissent. Un second discours de saint Pierre fait 5 000 prosélytes.

La haine des prêtres et des docteurs de la loi fait citer les apôtres devant le tribunal de la nation. On leur demande de se taire et de ne pas prêcher le Christ crucifié et ressuscité.

« Nous ne pouvons nous empêcher de dire ce que nous avons vu et entendu; jugez vous-mêmes s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

Bientôt les nations reçoivent l'Evangile, l'Orient et l'Occident s'ébranlent, l'Asie, l'Egypte, la Grèce, l'Italie voient se fonder des églises. Antioche, Ephèse, Athènes, Corinthe, Thessalonique, Alexandrie, Rome, ont des évêques et des prêtres.

Dix ans après la mort de son Maître, saint Pierre adresse une épître aux fidèles dispersés du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bythinie.

Bientôt saint Paul, converti à Damas, pourra écrire aux Romains : « Votre foi est annoncée au monde tout entier. »

Les apôtres envoient des missionnaires dans les contrées les plus reculées. Nos Gaules voient venir à elles Denys, fondateur de l'Eglise de Paris, Martial de Limoges, Trophyme d'Arles, etc., etc.

Voici ce qu'écrivait saint Justin cinquante ans après la mort de saint Jean.

« J'en atteste les différents peuples de l'univers, Grecs ou barbares, ou de toute autre race d'hommes, quelles que soient leurs dénominations et leurs mœurs; quelle que puisse être leur ignorance des arts et de l'agriculture; soit qu'ils habitent sous des tentes, soit qu'er-

rants au milieu des déserts, ils transportent leurs demeures dans des chariots couverts, il n'existe point de nations chez lesquelles on n'ait offert au nom de Jésus-Christ des prières au Père et au Créateur de toutes choses. »

Tertullien disait au gouverneur d'Afrique, pour le détourner de persécuter les chrétiens :

« Jamais ils n'ont abusé de leur force, et cependant ils sont presque la majeure partie de chaque cité. »

Un édit de Maximin.

Eusèbe l'historien a lu cet édit à Tyr. Ce prince attribuait les malheurs de l'empire à la religion chrétienne qui a rempli de confusion l'univers presque entier. Dans un autre édit, ce prince disait : Presque tous les hommes abandonnent le culte des dieux pour se faire chrétiens.

Aveu de Renan.

De tous ces témoignages, l'impie Renan lui-même est obligé de conclure :

« L'événement capital de l'histoire du monde est la révolution par laquelle les plus nobles portions de l'humanité ont passé des anciennes religions comprises sous le nom vague de paganisme à une religion fondée sur l'unité de Dieu, la Trinité, l'Incarnation du Fils de Dieu. »

Et maintenant, est-ce par des moyens purement naturels? Ne devons-nous pas conclure avec le philosophe romain : Il faut un Dieu?

Nous concluons avec certitude, si nous examinons les obstacles.

INSURMONTABLES OBSTACLES

C'est un miracle de l'ordre moral que la religion chrétienne ait été si rapidement répandue.

Elle avait, en effet, contre elle tous les obstacles et n'avait rien pour la favoriser.

Ses propres prédicateurs.

Ce n'étaient ni des érudits, ni des philosophes, mais des Juifs, c'est-à-dire une race méprisée des autres nations.

C'était, à l'exception de saint Paul, des bateleurs, des marinières n'ayant ni éducation, ni science, ni considération. Comment pouvaient-ils arriver à convaincre les esprits et entraîner les masses?

Prenez douze marinières de la Seine et demandez-leur de convertir Paris. Ce sera une merveille, ce ne sera rien auprès des bateliers de Galilée convertissant le monde.

La doctrine prêchée.

C'était l'adoration d'un crucifié, c'est-à-dire d'un homme condamné à une mort ignominieuse.

C'était la lutte ouverte contre toutes les passions. Les nouveaux apôtres prêchaient la soumission de l'esprit par la foi, la retenue des sens par la chasteté, le détachement des richesses, par la pauvreté volontaire.

C'était tout le contraire des mœurs alors en honneur. A Rome, à Athènes, régnaient le plaisir, le luxe, l'orgueil, la passion de la richesse et du bien-être. On ne rêvait plus que plaisirs, jeux du cirque, etc. « Tous les sens, dit Bossuet, toutes les passions, tous les intérêts, combattaient pour l'idolâtrie. »

L'autorité civile et la famille.

« Dans toutes les nations, dit saint Jean Chrysostome, dans toutes les villes et même dans toutes les familles, les disciples du Christ se virent en butte à la persécution. Sa religion qu'ils embrassaient séparait le père des enfants, le frère de ses frères, excitait chaque jour contre eux des inimitiés et des attaques violentes.

Ils voyaient se liguier contre eux princes et peuples : c'était une guerre universelle contre une doctrine qui apparaissait à tous contraire aux édits des princes, aux traditions de la patrie, contre une religion qui réprouvait le culte des dieux vénérés par leurs ancêtres et les tournait en dérision.

» Aussi la cruauté des tyrans s'unissait contre eux à la fureur du peuple.

» Parmi les fidèles, les uns étaient jetés dans les prisons, les autres chassés de leur patrie, les uns frappés d'amendes ruineuses, les autres massacrés ou consumés par le feu; il n'était sorte d'outrages et de supplices qu'on ne leur prodiguât. » (SAINT JEAN CHRYSOSTOME.)

Les préjugés et les calomnies.

Les préjugés et les calomnies étaient en vigueur tout comme aujourd'hui.

On regardait les chrétiens comme des athées, parce qu'ils n'adoraient pas Jupiter et les autres dieux de marbre ou de bois.

On accusait les chrétiens de crimes atroces. Dénaturant le mystère de l'Eucharistie, on prétendait que les chrétiens se réunissaient pour manger le corps d'un enfant.

Les lettrés.

Ils se plaisaient, comme les romanciers d'aujourd'hui, à se moquer de la religion, sous prétexte qu'elle avait pour apôtres des Juifs et des ignorants. Les écrits de Celse et les satires de Lucien sont un modèle du genre.

Origène répondait au philosophe Celse :

« Si Jésus avait choisi pour ministres de sa doctrine des hommes renommés pour leur science, on pourrait dire : il n'a fait qu'employer des moyens analogues à ceux des philosophes fondateurs de sectes, et sa doctrine eût été fondée sur la sagesse des hommes, non sur la puissance de Dieu. Mais quand on voit des pécheurs et des publicains sans lettres, comme Celse le reconnaît, disputer avec avantage contre les Juifs et porter même avec succès leur prédication au milieu des autres peuples, d'où leur venait cette force de persuasion? » Celse nous dit « que Jésus a paru dans le monde depuis peu d'années. S'il a pu dans un temps si court disséminer sa doctrine sur la plus grande partie de la terre, gagner à son enseignement tant de Grecs et de barbares, tant de sages et d'ignorants, les porter à souffrir jusqu'à la mort plutôt que de renoncer à leur foi, n'est-ce pas un événement auquel Dieu a pris part? »

On objecte la rapide diffusion de l'islamisme. Mais la religion de Mahomet ne saurait soutenir la comparaison.

Le mahométisme n'avait pas contre lui les passions humaines. Il leur donne libre cours. Il permet la polygamie. Il s'est propagé par la violence. La maxime de l'Islam est celle-ci : Crois ou meurs.

D'où le mot de Pascal : Mahomet s'est établi en tuant, Jésus-Christ en faisant tuer les siens.

CONCLUSION

La rapide propagation du christianisme, malgré les persécutions, les passions, la faiblesse des moyens, avait fait sur le grand génie de saint Augustin une profonde impression.

Il en conclut que le christianisme est une œuvre surhumaine, une œuvre divine.

« Qui a pu amener une telle révolution? un homme bafoué, chargé de fers, battu de verges et enfin mis à mort par ses concitoyens; des disciples pécheurs ou publicains, simples et ignorants, qu'il avait choisis pour prêcher son évangile; et ceux-ci combattirent, non par la force, mais par la patience, rendant le bien pour le mal; ils demeurèrent vainqueurs, non pas en donnant la mort, mais en la recevant.

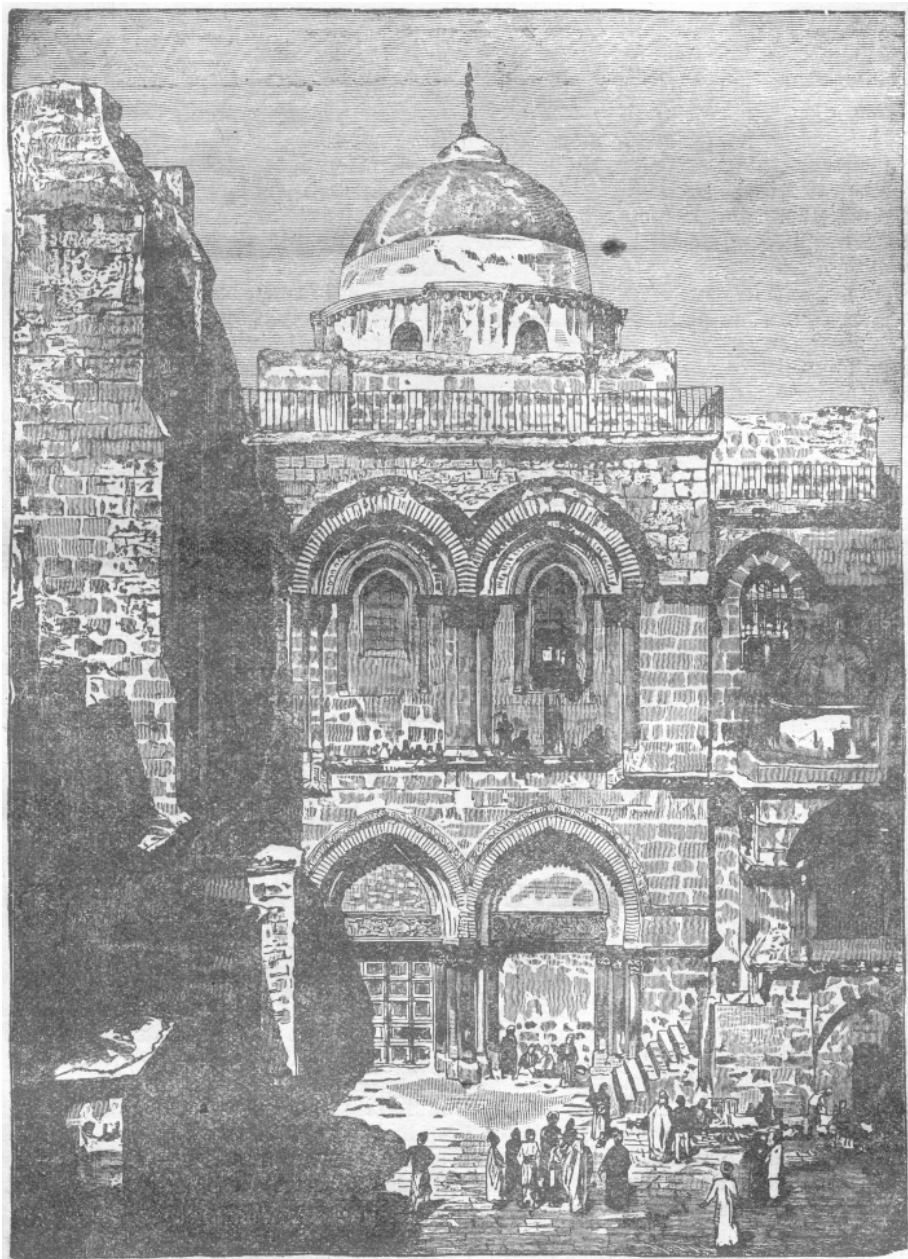
Voilà les puissants moyens qui ont transformé le monde, converti les esprits et les cœurs à l'Evangile.

Comment le Crucifié aurait-il atteint un semblable résultat si Dieu ne s'était fait homme en sa personne?

Un mot de Chateaubriand.

Celui-là qui a pu faire adorer une croix — signe suprême de l'infamie — au paganisme corrompu et orgueilleux de Rome et d'Athènes, celui-là, nous le jurons, ne saurait être qu'un Dieu.

La résurrection de Jésus-Christ



LA BASILIQUE DU SAINT-SÉPULCRE A JÉRUSALEM

Témoign glorieux de la résurrection de Jésus-Christ

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

PREUVE DÉCISIVE DE LA DIVINITÉ DE LA RELIGION

Au dessert.

C'était à l'époque où je faisais mon droit. Un jour de Pâques, nous revenions de l'église, et mon oncle Durand, ancien président du tribunal civil, nous avait accompagnés. Il n'y allait pas souvent, le cher homme! Mais, un jour de Pâques!.....

Au déjeuner, l'oncle nous fit ses réflexions. La Messe, les chants, le pain bénit, les fabriciens, le suisse, tout y passa. Le sermon du curé surtout eut l'honneur de la critique.

Au fond, il en était content. Esprit droit, quoique indifférent, il avait goûté la parole du vénérable prêtre. L'oncle finit par dire : — M. le curé a bien parlé. La résurrection de Jésus-Christ, c'est la preuve décisive du christianisme. Cependant, j'aurais voulu quelque chose de plus serré.

La chose en vaut la peine.

— En effet, mon oncle, M. le curé l'a bien dit : La résurrection est le fondement de la foi.

S'il est vrai que le Christ est ressuscité, comme il l'avait annoncé, s'il est ressuscité par sa propre vertu, il est Dieu et sa religion est divine, c'est clair.

Aussi, la fête de Pâques est la grande fête

des chrétiens, c'est le triomphe de Jésus-Christ sur la mort, c'est le triomphe de la vérité sur l'erreur.

— Allons, tu prêches à merveille. Mais j'aurais voulu quelque chose de plus net!

— Ah! oui, une enquête juridique. Quand on a été toute sa vie dans les papiers marqués, on ne veut plus voir que cela.

— Tout juste, j'aurais voulu une enquête.

— Voulez-vous que je fasse cette enquête, mon oncle? Je vais opérer une descente de justice, citer les témoins, vous serez juge et vous me direz si j'ai bien conduit l'affaire.

— Accepté, dit l'oncle Durand, je t'écoute.

Pauline servit le café et je commençai mon enquête sur la Résurrection.

Deux choses.

— Divisons le travail.

1^{re} J'ai à constater d'abord que le Christ est réellement mort sur la croix, car il faut être mort pour ressusciter; j'ai à examiner en même temps la sépulture et la mise au tombeau, afin d'écarter toute supercherie;

2^o J'ai à reconstituer la scène de la Résurrection, à examiner la valeur et l'autorité des témoins.

— Bravo! dit mon oncle. Mais sois bref.

I. — PREMIÈRE ENQUÊTE : LA MORT ET LA SÉPULTURE

La mort.

— La Sainte Vierge, et, avec elle, les femmes pieuses qui l'accompagnaient, et saint Jean, Nicodème, et Joseph d'Arimathie, sont témoins de la mort. Ils descendent le cadavre de la croix avec mille précautions de respect et l'ensevelissent. Ils arrachent soigneusement les épines de la tête du Sauveur, lavent ses plaies et les oignent de parfums précieux. Or, pour eux, toute illusion est impossible. Il faut savoir que l'embaumement, tel qu'il se pratiquait en Orient, était des plus compliqués. Les membres étaient liés de longues bandes enroulées à l'infini à travers lesquelles étaient répandus des parfums en abondance :

— Bien, bien. Mais ce ne sont pas là des témoins officiels.

— Les voici, et agissant au nom du sanhédrin et du procureur. Vous êtes servi à souhait.

L'usage veut que, le jour de la Pâque des Juifs (célébrée le lendemain), les cadavres des suppliciés disparaissent. Sur la demande du sanhédrin, Pilate envoie des soldats pour achever les victimes. Ceux-ci brisent les jambes des deux larrons. Ils s'étonnent que Jésus soit déjà mort, mais, pour avoir une sûreté complète, un des soldats brandit sa lance et l'enfonça dans le côté du Sauveur. Il en sort du sang et de l'eau.

Jésus est bien mort; il n'y a pas de doute possible.

La sépulture.

Les Juifs savaient que Jésus avait prédit sa résurrection : « Renversez ce temple (de mon

corps) et je le rebâtirai en trois jours ». Ils craignaient que les disciples n'enlevassent son corps pour faire croire qu'il était ressuscité.

Nous devons donc croire qu'une surveillance minutieuse fut exercée sur les amis de Jésus pendant l'ensevelissement.

Les soldats et la police sont là pendant que le corps est mis au tombeau, car, à peine la pierre qui ferme l'entrée a-t-elle été roulée, que les agents apposent les scellés. Cela ne suffit pas encore; des gardes sont établis autour du tombeau, qui est une grotte creusée dans un roc monolythe, et ils devront rester là jour

et nuit jusqu'au troisième jour. Voilà un luxe de précautions vraiment providentiel. D'où le mot de saint Augustin, cité par le prédicateur : « Gardez-le, pharisiens; gardez-le. La haine diligente de nos ennemis confirme notre foi. »

Il sera bien difficile d'affirmer que les apôtres ont enlevé le corps de Jésus.

— Merveilleux ! si toutes les enquêtes juridiques avaient autant de moyens que celle-là, elles aboutiraient plus souvent.

Mais là n'est pas la plus difficile. J'attends celle de la Résurrection.

II. — DEUXIÈME ENQUÊTE : LA VIE APRÈS LA MORT

Les apparitions.

— C'est encore plus saisissant.

D'après l'Evangile, dès le matin du troisième jour, un tremblement de terre épouvante les gardes qui sont là encore et qui n'ont pas quitté le sépulcre. Un ange apparaît resplendissant de lumière; le tombeau est ouvert, le Christ n'y est plus. Les gardes, effrayés, viennent à la ville raconter ce qu'ils ont vu.

Peu d'instants après commencent les apparitions. Marie-Madeleine voit le Sauveur aux abords du tombeau et le prend d'abord pour le jardinier. Sur le chemin, Jésus parle aux saintes femmes. Plus tard, il chemine assez longtemps avec deux disciples et prend le repas avec eux à l'hôtellerie d'Emmaüs. Il apparaît à Simon-Pierre, aux apôtres réunis au Cénacle; plus tard, sur les bords du lac de Génézareth, sur une montagne de Galilée, etc.

Je résume : le Sauveur apparaît nombre de fois à ses apôtres, en des circonstances très diverses, en plein jour; ils sont parfois nombreux à le voir : une fois, ils sont cinq cents.

Les témoins ne rêvaient pas.

Tous connaissaient Jésus, avaient vécu plusieurs années avec lui; et Jésus se laisse approcher, toucher; il demeure longtemps, il mange avec eux. Ces choses-là ne peuvent être ni hallucination, ni rêve. On ne peut rêver cinq cents à la fois, on ne peut pas rêver quand on touche, quand l'entretien se prolonge.

L'hallucination, voilà un mot que l'incrédulité exploite.

Dire cela de quelques femmes exaltées, passer ! Mais des apôtres, gens de grand air et de rude labeur, allons donc !

D'ailleurs, l'hallucination est un phénomène qui peut se produire sur une ou plusieurs personnes, en variant suivant leur tempérament et leurs dispositions mentales. Mais ici, tous les témoins, si nombreux soient-ils, voient la même chose et de la même manière, et cela,

non pas une fois, mais fréquemment, et en nombre d'endroits, pendant quarante jours. Cela n'est pas de l'hallucination. C'est la réalité.

C'étaient des témoins peu crédules.

La mort de Jésus les avait tout à fait découragés.

Quand Marie-Madeleine voit le sépulcre entrouvert, elle n'a pas du tout l'idée d'une résurrection. « Ils ont enlevé le corps de mon Maître, s'écria-t-elle, dites-moi où ils l'ont mis ? »

Les deux disciples d'Emmaüs sont d'une tristesse désespérée. Ils parlent ensemble des événements douloureux des derniers jours : « Nous croyions, disent-ils, qu'il rachèterait Israël. » Et le Christ leur explique, d'après les prophètes, comment il devait souffrir avant d'entrer dans sa gloire.

L'incrédulité de saint Thomas est proverbiale. Il manquait à la première apparition au Cénacle. Au récit qui lui en est fait, il répond : « Oh ! si je ne vois les cicatrices de ses mains et de ses pieds; si je ne mets le doigt dans ses blessures, je ne croirai pas. » Vous savez comment le Sauveur lui apparaît en présence des apôtres : « Mets ton doigt dans les plaies de mes mains et de mes pieds; mets ta main dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais fidèle. »

Ils n'ont pas voulu tromper.

Il leur eût fallu inventer le fait de toutes pièces, et il nous faudrait admettre des choses invraisemblables.

Des hommes simples, naïfs, ignorants, concevant le projet le plus audacieux, le plus renversant qui se puisse jamais voir : celui de faire adorer comme un Dieu un homme crucifié entre deux voleurs, mort après les avoir eux-mêmes ridiculement trompés. Est-ce possible ?

Ils gardent un secret sans se trahir jamais,

malgré toutes les ruses de la police juive aux aguets. Est-ce possible?

Des hommes timides qui ont abandonné leur Maître dès qu'il fut tombé aux mains de ses ennemis annoncent qu'il est ressuscité, et cela sans aucun intérêt, avec la certitude de payer de leur vie leur audacieux mensonge. Ils l'ont fait, et tous sont morts pour témoigner de leur croyance. Est-ce possible, si le Christ n'est pas vraiment ressuscité?

Ils n'ont pu tromper.

Il leur était impossible d'enlever le corps du Sauveur. De quels moyens se seraient-ils servi?

Ils n'ont pas usé de violence? Ils étaient trop timides. Les soldats étaient là, et, d'ailleurs, l'histoire ne les en a jamais accusés.

Les soldats ayant raconté ce qu'ils avaient vu, reçurent de l'argent des Juifs pour dire qu'ils dormaient, et que, pendant leur sommeil, les apôtres enlevèrent le corps.

Mais voilà bien des choses qui ne tiennent pas debout.

D'abord.....

Témoignage nul.

Nul est le témoignage des soldats: « Si les soldats dormaient, conclut saint Augustin, comment ont-ils pu voir enlever le corps de Jésus? »

— Puis, quelle vraisemblance que tous les soldats aient dormi, tous, sans exception, au troisième jour, où justement l'attention devait être plus grande, puisque le Christ devait ressusciter ce troisième jour.

— Si j'avais été procureur romain, j'aurais puni les soldats de ce manquement grave à la discipline.

— Précisément, les Juifs s'en sont bien gardés, pour la raison évidente que les soldats n'avaient pas dormi du tout. Ils n'auraient pas manqué de le faire si le sommeil n'avait pas été un conte.

Ils ne pouvaient dormir.

D'ailleurs, ils ne pouvaient dormir. Pour enlever le corps, il fallait rouler la pierre qui fermait le sépulcre. Cette pierre, semblable à une meule de moulin, pouvait-elle être déplacée sans bruit; pouvait-on transporter un cadavre, enlever les bandelettes, les suaires sur place, sans éveiller les soldats? Cela n'était vraiment pas possible; il faut une dose de crédulité bien forte et s'exposer à admettre bien des invraisemblances pour nier la résurrection.

Quant à l'hypothèse d'un couloir souterrain creusé pour faire disparaître le corps du tombeau, elle est encore plus absurde. Les soldats ont dû inspecter le tombeau avant de le fermer. Ils n'en trouvèrent aucune trace.

— Décidément, il ne reste qu'une solution: celle de la résurrection.

— Comment se fait-il, ajouterai-je, que les Juifs n'aient pas ordonné d'enquête pour rechercher le corps disparu?

Comment se fait-il, surtout, que les Juifs

n'aient pas poursuivi les apôtres, en les accusant d'avoir enlevé le corps?

Non, ils ne font aucune enquête, ne punissent point les soldats dormeurs, mais se contentent de chercher à étouffer l'affaire à prix d'or, comme ils font toujours.

Mon oncle, voilà les éléments de mon enquête.

Voulez-vous que je dépose mes conclusions?

Mes conclusions.

Mon oncle sourit.

— Oui, bien vite, ajouta-t-il, car il est inutile de renvoyer à huitaine.

— Considérant: 1° que le Christ était bien mort sur la croix, ainsi qu'il conste des dépositions de témoins dignes de foi, et en particulier des agents de l'autorité.

2° Que le corps du Christ a été mis dans un tombeau creusé dans le roc, en présence de témoins et avec toutes les précautions légales et juridiques.

3° Que l'enlèvement du cadavre n'est point explicable par la violence dont auraient usé les apôtres, car les soldats n'auraient pas manqué de les accuser, et les Juifs les auraient certainement poursuivis et punis.

4° Qu'il n'est pas non plus explicable par quelque connivence des soldats, délit qui eût certainement et facilement été découvert et puni.

5° Que les soldats n'ont allégué, par crainte des Juifs, qu'une explication ridicule et invraisemblable, à savoir qu'ils dormaient, qu'ils dormaient tous, pendant que les apôtres roulaient l'énorme pierre devant laquelle les soldats étaient placés, et enlevaient un cadavre, déroulaient les suaires et les bandelettes, et se livraient à une opération longue et minutieuse.

6° Qu'au contraire, plus de 500 témoins de bonne foi (agissant sans aucun intérêt et ayant à craindre la mort, que beaucoup endurèrent pour soutenir leur attestation) affirment avoir vu souvent, en des lieux très divers et dans des circonstances très différentes, le Sauveur s'entretenir longtemps avec eux, se laisser approcher et toucher comme une personne vivante, prenant ses repas, de telle sorte qu'il n'y ait eu aucune confusion possible.

Le tribunal,

Où les témoins auxquels se sont joints, dans la suite des temps, des peuples entiers et des générations d'hommes dont un très grand nombre furent des docteurs, des saints, des martyrs;

Le tribunal,

Avec les grands historiens, les vrais savants, avec l'Eglise catholique en fête très solennelle en ce jour de Pâques,

Conclut et considère comme chose jugée et dûment démontrée,

Que la Résurrection de Jésus-Christ est un fait certain et indéniable.

CONCLUSION TRÈS PRATIQUE

— Très bien, et bravo, ajouta mon oncle Durand, tu as vraiment la vocation d'un magistrat.

— Mon oncle, si le Christ est vraiment ressuscité par sa propre vertu, il est Dieu.

S'il est Dieu, il faut observer sa loi. Donc, les dimanches la messe ouïras, tous tes péchés confesseras.....

— Oui, oui, très bien, dit l'oncle en se grattant l'oreille et en se levant précipitamment de table, il faut être logique, j'en conviens!

Je serai logique. A bientôt les Pâques.

Les martyrs



LE MARTYRE DE SAINT LAUREN

(Tableau de LE SUEUR.)

« Mon corps est assez cuit de ce côté, dit le martyr à son bourreau,
tourne-le et mange. »

LES MARTYRS

A. San-Stefano Rotondo.

J'avais conduit à Rome mon ami Gustave, garçon intelligent, bon cœur, mais étranger à toute pratique religieuse.

Je me demandais comment arriver à mettre une idée sérieuse dans cette tête légère.

De Rome il ne comprit rien d'abord, si ce n'est qu'il y a des cafés et des tramways tout comme à Paris.

Il me concéda que Saint-Pierre est un beau monument, que les touristes doivent avoir vu, mais c'était tout.

Il vit le Pape, mais son cœur resta insensible devant la plus haute autorité qu'il soit au monde.

Je désespérai, et nous allions bientôt partir. Une pensée me vint.

— Venez avec moi, et nous verrons quelque chose de curieux.

Il se laissa conduire.

Nous arrivâmes à San-Stefano Rotondo, vieille église fort curieuse, en effet, située au milieu des ruines dans un quartier désert.

Gustave se récria en riant.

— Encore une église, dit-il, mais elle est bien pauvre. Une vraie mesure!

— Entrez toujours, et vous verrez.

Saint-Etienne est une église assez vaste, de forme circulaire; sur les murailles est peinte à fresques toute l'histoire des dix persécutions pendant les trois premiers siècles.

Cette suite de peintures représente tous les genres de martyres. Toutes les tortures y sont là décrites en des pages assez réalistes, mais très saisissantes.

Gustave regarda d'abord d'une façon distraite.

Je le laissai seul, et m'écartai dans une autre partie de l'église.

Il fut bientôt saisi.

Ici, les victimes de Néron sont entourées de poix et de résine et brûlées vives pour éclairer les funèbres promenades du monstre couronné. — Plus loin, les martyrs couverts de peaux de bêtes sont dévorés par des chiens furieux. Là, les bourreaux disloquent les membres sur les chevalets, ou labourrent les chairs avec des crocs rougis au feu. Ici, ils arrachent ou brisent les dents des victimes avec une brutalité féroce. Voici d'autres patients écrasés entre deux meules de pierre. Voici les chrétiens exposés dans l'amphithéâtre, pendant que la foule hurle des cris de mort: Les chrétiens aux lions!.... Et au centre de toutes ces scènes d'horreur, mais sur lesquelles plane la gloire immortelle, on vénère Notre-Dame des Sept-Douleurs, la Reine des martyrs.

Devant ces pages très impressionnantes, Gustave passait visiblement ému.

Je l'observai de loin, en priant pour lui dans le secret de mon âme.

Bientôt il n'y tint plus.

— Sortons, dit-il, j'ai besoin de causer.

Preuve convaincante.

Est-il possible que les chrétiens aient tant souffert?

— Mais, lui répondis-je, c'est de l'histoire. Vous devriez voir là autre chose qu'un tableau émouvant. C'est une preuve convaincante que notre religion est divine.

— Comment cela?

— Eh oui! le nombre des martyrs de tout âge et de toute condition, la constance qu'ils ont montrée au milieu d'épouvantables tortures, tout cela suppose un secours extraordinaire et surhumain.

Ce secours, c'est Dieu qui le donne.

Il n'est pas possible d'expliquer le nombre et la constance des martyrs sans l'intervention de Dieu.

Notre religion est donc une religion divine.

Le nombre des martyrs.

— Mais, fit Gustave, il y a des martyrs dans les autres religions.

— Non, repris-je, il y a des cas isolés de mort stoïquement acceptée, mais de mort à laquelle il n'était pas possible d'échapper.

Chez nous, ce ne sont pas des cas isolés. L'histoire atteste avec preuves irrécusables que les persécutions ont donné à l'Eglise dix millions de martyrs.

Rappelez-vous votre histoire. Il y eut dix persécutions. Elles ensanglantèrent le monde pendant une période de trois siècles.

Les catacombes de Rome avec leurs innombrables galeries en sont elles-mêmes une preuve palpable.

Si j'en avais le temps, je vous citerais jusqu'aux auteurs païens. Tacite nous parle d'une grande multitude de chrétiens qui périrent. Aucun ne cherche à dissimuler cette réalité historique.

Ils mouraient pour la foi.

Ne croyez pas que c'étaient des multitudes massacrées par des soldats en délire, sans pouvoir prendre la fuite.

Non, c'étaient des chrétiens interrogés en justice, condamnés parce qu'ils se disaient chrétiens.

Ils étaient libres de ne pas mourir. Un mot d'apostasie, tombé de leurs lèvres, aurait suffi pour les arracher à la mort.

Le juge les pressait d'apostasier. On allait

jusqu'à leur mettre dans la main l'encens à brûler devant les idoles.

La torture.

Pour les faire apostasier, on employait tous les moyens.

Voici d'abord la torture appliquée à l'aide du chevalet. Le chevalet disloquait les membres. Mais on attendait la réponse du martyr pour le délivrer.

Comment répondait saint Polycarpe.

Polycarpe avait été disciple de saint Jean et représentait la tradition apostolique.

— Jure par nos dieux et insulte le Christ, et je te renvoie libre, dit le proconsul.

— Il y a quatre-vingts ans que je le sers, répondit Polycarpe, comment pourrais-je injurier mon Roi et mon Sauveur?

— Jure par le génie de César!

— Si tu oublies qui je suis, écoute: Je suis chrétien.

— J'ai des bêtes féroces, reprit le proconsul; je vais te jeter pour leur servir de pâture, si tu ne reviens à résipiscence.

— Fais les venir, il m'est bon de passer des maux de cette vie à la suprême justice.

Le cœur des mères.

Quand les supplices ne suffisaient pas à les ébranler, on mettait en jeu les sentiments d'humanité.

Félicité, veuve et mère de sept enfants, paraît devant le tribunal.

Le juge essaye des menaces, puis des promesses.

— Malheureuse! s'il t'est doux de mourir, au moins laisse vivre tes fils!

— Mes fils vivront, s'ils ne sacrifient pas aux idoles, mais s'ils commettent un tel crime, ils iront dans la mort éternelle.

Le lendemain, le juge renouvelait ses instances.

— Aie pitié de tes fils, reprit-il.

— Ta miséricorde est impie, et ton exhortation cruelle.

Et, se tournant vers ses fils, elle ajouta:

— Portez les yeux au ciel, mes enfants; là, le Christ vous attend avec ses saints.

Ils furent tous martyrisés avec leur mère.

De toutes conditions.

Qui a déployé cette constance?

Des chrétiens de tout âge et de toute condition.

Voici des vierges telles que Cécile, Agnès, Agathe, Lucie, etc.; des évêques, tel saint Pothin de Lyon; des philosophes, tels saint Justin, saint Ignace d'Antioche; des soldats, tels les martyrs de la Légion fulminante, exposés sur un étang glacé.

Les Romains, écrit Minutius Félix, se glorifient de leur Mutius et de leur Regulus: voici que le sexe le plus faible et l'âge le plus tendre se laissent déchirer, brûler tout le corps, non pas contraints par la nécessité, mais volontai-

rement et parce qu'ils ont foi en Dieu. « Parmi les nôtres, des enfants, de faibles femmes, affrontent sans crainte les croix, les bêtes féroces et toutes sortes de supplices. »

Leur calme.

Ne pourrait-on pas mettre sur le compte de la surexcitation le courage des martyrs?

Non, c'est avec un calme admirable qu'ils subissent leurs peines. Ni orgueil, ni vanité. Leurs amis vont les visiter dans leur prison. Au lieu d'accepter les témoignages de respect et d'honneur, ils se recommandent humblement aux prières de leurs frères. Les martyrs de Lyon, saint Pothin, saint Irénée, sainte Blandine, racontent les *actes*, nous conjuraient en larmes de leur obtenir par nos prières la grâce de terminer heureusement leurs combats. A l'exemple de Jésus-Christ, ils pardonnaient à leurs ennemis et priaient avec ferveur pour ceux qui les persécutaient.

Fanatisme.

Voltaire a dit: c'est du fanatisme.

Non, le fanatisme, c'est la stupidité, le zèle sombre et farouche. C'est une fureur passagère, locale, qui peut bien aveugler *quelques hommes* et les pousser à des actes insensés, mais il s'agit de *millions d'hommes* de tous pays, de toutes classes, de toutes conditions.

Le fanatisme, c'est la violence, la rébellion sauvage; les chrétiens, c'est la soumission aux lois, le respect de l'autorité, le calme et la paix dans les souffrances.

Le fanatisme, c'est l'orgueilleux qui meurt en appelant un vengeur contre celui qui le condamne, qui transmet à ses disciples un héritage de haine. Le fanatique se défendrait s'il le pouvait, il lutterait contre ses juges. Où a-t-on vu les chrétiens soumis aux lois faire un appel aux armes?

Nous sommes des soldats, disait saint Maurice, chef de la légion thébaine, à l'empereur Maximien; mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu. Nous avons fait serment à Dieu avant de le faire à César, et comment resterions-nous fidèles à l'un si nous étions capables de trahir l'autre?

Nous avons des armes à la main, mais l'extrémité où l'on nous réduit ne nous poussera pas à la révolte, mieux vaut mourir innocent que vivre coupable.

La popularité.

« Cherchaient-ils la popularité? Quand ils paraissaient dans les amphithéâtres, on applaudissait la panthère ou le lion furieux, mais le martyr restait inconnu.

Et les martyrs ne pouvaient s'attendre à devenir célèbres. Nous verrons les catacombes. Vous remarquerez combien rares sont les noms des héros du christianisme; dix-neuf fois sur vingt, une palme, une fiole de sang désignent une tombe de martyr, le nom y est rarement gravé.

Sang des martyrs semence de chrétiens.

Les témoins de leurs souffrances tiraient eux-mêmes les conclusions. On lit dans un récit à la suite des œuvres de saint Cyprien :

« Lorsque des mains cruelles torturaient les membres du saint, j'ai entendu parler les assistants.

» L'un d'eux disait : — C'est une grande chose et dont je me trouble fort, que de voir ainsi maîtriser la douleur.

» D'autres reprenaient : — Cet homme doit avoir une femme et des enfants et cependant l'amour des siens est impuissant à le fléchir, il faudra pénétrer et connaître le mystère qui fait sa force.

Quelle que soit la croyance des chrétiens, ce ne peut être pour une croyance vaine que l'on accepte les souffrances et le trépas. »

Les tourments.

On leur mettait sous les pieds une flamme légère, jusqu'à ce que les os fussent calcinés; ensuite on promenait la flamme sur chacun de leurs membres de manière à n'en laisser aucune partie sans torture, et cependant, par intervalle, on leur rafraîchissait le visage, afin de prolonger leur vie et leur douleur. (Lactance.)

Écoutons Eusèbe : « Il y en avait de suspendus à un portique par une seule main, de sorte que la tension des articulations était le plus cruel supplice. Plusieurs étaient attachés à des colonnes sans que leurs pieds portassent à terre, afin que la pesanteur de leur corps serrât leurs liens de plus en plus..... Le juge laissait des gens pour observer si l'excès de la souffrance ébranlait leur résolution. »

CONCLUSION

— Tout cela est merveilleux, dit Gustave. Je comprends qu'il fallait un secours divin pour soutenir de si héroïques souffrances.

Je lui citai le mot de Balmès : En voyant une multitude infinie de personnes faibles, timides, délicates, se montrer supérieures à toutes les tendances de la nature, affronter la mort avec tant de courage et tant de simplicité, on est obligé de reconnaître quelque chose de supérieur à la nature, une éclatante manifestation de la vertu du Tout-Puissant qui se plaît à montrer sa force dans la faiblesse et l'infirmité.

J'ajoutai la parole de Pascal : J'admets volontiers une religion dont les témoins se font égorger.

TRAITS HISTORIQUES

Le martyr de saint Laurent.

L'empereur Valérien, après avoir fait torturer le saint diacre de diverses manières, ordonna de dresser un lit de fer en forme de gril, et y ayant fait étendre le martyr, il fit allumer dessous un brasier.

Tandis que le diacre endurait d'horribles souffrances, l'empereur le pressait avec plus de rage que jamais de sacrifier aux dieux. Les bourreaux attisaient le feu et remuaient le corps du martyr avec de grandes fourches de fer.

« Ne vois-tu pas, disait le Saint, que ma chair est assez rôtie d'un côté, tourne-la donc de l'autre. Ma chair est assez rôtie, tu peux la manger maintenant. »

Sainte Julitte et saint Cyr.

Fuyant devant les persécutions d'Alexandre, gouverneur de Séleucie, qui avait voué aux chrétiens une haine implacable, une femme chrétienne, nommée Julitte, se dirigeait vers la ville de Tarse. Le cruel Alexandre partit le même jour de Séleucie et suivit la même route que Julitte. Il la fit arrêter avec le petit Cyr, son enfant, qu'elle portait dans ses bras. Quel est votre nom, votre pays et votre condition; lui demanda le gouverneur ? Pour toute

réponse, Julitte répète cette seule parole : « Je suis chrétienne. » Le gouverneur, irrité, ordonne qu'on lui arrache son enfant, et la fait cruellement frapper. Il se saisit lui-même du petit Cyr. Rien de plus aimable que cet enfant de trois ans; la candeur de l'innocence qui se reflétait sur son beau visage attirait sur lui les regards de tous ceux qui étaient présents à cette scène. Il tendait les bras vers sa mère, et, repoussant les caresses par lesquelles le gouverneur cherchait à l'apaiser, il se débattait de toutes ses forces. Lorsque Julitte, au milieu des tourments, s'écriait : « Je suis chrétienne ! » le petit Cyr redisait aussitôt : « Je suis chrétien. » Alexandre, furieux, prend ce tendre enfant par un pied et le jette contre terre. Le crâne de l'innocente victime est brisé, et sa cervelle se répand à terre avec son sang. Julitte tombe à genoux : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, dit-elle, de ce que vous avez bien voulu donner à mon fils une place dans votre royaume; daignez encore y recevoir votre servante, afin qu'elle vous bénisse à jamais ! » A peine avait-elle prononcé ces dernières paroles, que le bourreau lui abattit la tête d'un coup de hache. C'est ainsi que l'exemple de cette généreuse chrétienne fit d'un enfant de trois ans un martyr du Christ.

La mort des persécuteurs



MORT DE JULIEN L'APOSTAT

Julien l'Apostat, blessé à mort par un javelot, se sent écrasé par la justice divine.
Il s'écrie, dans sa rage impuissante : « Tu as vaincu, Galiléen. »

LA MORT DES PERSÉCUTEURS

AVIS A QUI DE DROIT

En face de la mort héroïque des martyrs, il est bon de faire le tableau de la mort des persécuteurs.

Les sectaires modernes, qui poussent tous les jours à la haine contre Dieu, apprendront comment Dieu punit souvent les proscripteurs du nom chrétien.

Sans doute, ce n'est pas une loi infailible de l'histoire que tous les persécuteurs meurent de male mort. La justice de Dieu a son cours non pas seulement en cette vie, mais en l'autre. Il reste toujours à ceux qui ont péché la ressource de la pénitence. Mais il n'en est pas moins vrai que, très souvent, les persécuteurs ont porté en ce monde la peine de leur forfait.

Je dis cela simplement à tous les persécuteurs de la religion, quels qu'ils soient; je le dis non seulement aux malfaiteurs qui insultent et brisent les croix sur les grands chemins,

mais à ceux qui, par abus de pouvoirs, les font enlever des voies publiques, sur lesquelles la foi de nos pères les avait élevées.

Je le dis à ceux dont les votes criminels et impies ruinent la foi dans les âmes des enfants.

A ceux qui suscitent aux écoles que les catholiques élèvent à grand frais des difficultés injustes et des tracasseries misérables.

A ceux qui, par esprit sectaire ou par faiblesse devant les audaces maçonniques, suppriment les processions et mettent Jésus-Christ au ban de la société.

A ceux qui veulent ruiner les communautés religieuses, prendre le bien des pauvres en les frappant de taxes injustifiées, qui n'affectent que les communautés.

Il est bon qu'ils sachent tous à quels malheurs ils s'exposent en persécutant Jésus-Christ.

Contentons-nous d'une énumération, elle a son éloquence.

UNE ÉNUMÉRATION ÉLOQUENTE

Néron, empereur romain, signa l'édit de la première persécution. Il se transperça lui-même de son épée pour échapper aux soldats qui le poursuivaient.

L'empereur Domitien (deuxième persécution) fut assassiné dans son palais.

L'empereur Trajan (troisième persécution) mourut subitement.

Adrien (quatrième persécution) profana les Lieux Saints et chercha à faire disparaître le Calvaire, en y élevant un temple païen. Il mourut d'hydropisie, dans d'atroces souffrances.

L'empereur Marc-Aurèle (cinquième persécution) mourut empoisonné.

Maximin de Thrace (sixième persécution) sévit contre les évêques et les prêtres, fit martyriser le pape saint Pontien. Il fut massacré avec son fils à Aquilée, son corps jeté dans la mer et sa tête portée à Rome pour y être exposée.

L'empereur Dèce (septième persécution) fut trahi dans une expédition en Dacie. Obligé de fuir, il tomba dans un marais, où il servit de pâture aux bêtes sauvages.

Gallus et Volusien continuèrent la même

persécution et moururent tous les deux assassinés.

L'empereur Valérien mourut en captivité chez les Perses et fut, dit-on, écorché vif. Nous donnons plus loin des détails.

L'empereur Aurélien (neuvième persécution) fut tué par ses soldats, qu'il voulait astreindre à une discipline trop sévère.

Dioclétien mourut après être descendu du trône, revenu à la culture de son jardin de Salone, en Dalmatie.

L'empereur Maximien, collègue de Dioclétien, eut le choix du supplice, il choisit la corde.

Galère mourut, comme Antiochus, rongé par les vers. (Voir plus loin.)

Néron.

Néron, qui déclenchait contre les chrétiens la première persécution générale, fut un vrai monstre.

Entre autres criminelles entreprises, il fit mettre le feu à la ville de Rome, pour se donner le plaisir de la voir brûler. Debout sur une tour, l'empereur, qui se croyait poète, chan-

taut, en s'accompagnant sur la lyre, la ruine de Troie.

Il jeta l'odieux de son crime sur les chrétiens et les persécuta avec fureur. Il fit martyriser saint Pierre et saint Paul. On le vit faire attacher dans les allées de ses jardins les martyrs dont le corps était enduit de poix et de résine. Le soir il les faisait brûler, et lui, traîné sur son char, se promenait à la lueur de ces torches vivantes.

Dieu se réservait de punir le monstre. Les Gaules se révoltèrent, soulevées par l'esclave Vindex. La révolte gagna jusqu'à Rome, et Néron se vit abandonné de tous, même par la garde prétorienne.

Un matin, il s'éveilla seul dans son palais. Il appela, personne ne lui répondit. Presque tous ses serviteurs l'avaient abandonné.

Il apprit qu'on venait pour s'emparer de lui et lui infliger les plus cruels supplices.

Il fallait fuir.

On lui conseille, pour échapper aux tortures, de se jeter dans le Tibre : il n'en a pas le courage.

Phaon, un de ses affranchis, lui offre une retraite dans sa maison, près de la voie Salaria. Néron s'échappe par une porte dérobée, nu-pieds, ayant sur les épaules un manteau de couleur sombre et un mouchoir sur le visage.

Il traverse les gardes prétorienne. Il entend les soldats qui le maudissent.

Plus loin, un passant l'interpelle. « Qu'est devenu Néron ? On le cherche pour le tuer, comme il le mérite. »

Et Néron, l'empereur, s'en va tout tremblant. Il arrive enfin à la villa de son affranchi. Mais, pour y pénétrer, force lui est de se traîner dans un marais, dans une fange immonde, à travers les épines et les roseaux.

Ses compagnons, pour s'en débarrasser, le pressent d'en finir par le suicide. C'est le seul moyen d'échapper au supplice qui l'attend.

Mais le courage lui manque. Néron saisit deux poignards. Il tremble. Il les remet au fourreau. « L'heure fatale n'est pas encore venue, » dit-il.

Il se lamente, et parfois se reproche sa lâcheté.

« Quelle honte pour moi, disait-il. Il me faut du courage ! Allons, réveille-toi, Néron. »

On entend un galop de cavaliers, envoyés à sa poursuite. Néron voulait s'enfoncer le fer dans la gorge, mais sa main tremblait. Epaphrodite, son secrétaire, dut l'aider dans ce lâche suicide.

Il respirait encore quand le centurion qui venait le saisir pénétra dans l'appartement.

Mais justice était faite. Néron expira. Les yeux lui sortaient de la tête, et leur fixité glaçait d'horreur les témoins de cette épouvantable scène. (SUÉTONE.)

Néron a disparu, ne laissant dans l'histoire que le souvenir d'un monstre.

Et après vingt siècles, dans ces mêmes jardins où Néron brûlait les martyrs, s'élève le dôme triomphal qui abrite la tombe de saint Pierre.

Et, autour de cette tombe glorieuse, on lit en lettres gigantesques la prophétie de Jésus-Christ : « Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise. »

Valérien.

Valérien, auteur de la huitième persécution, fut fait prisonnier dans une expédition contre les Perses.

Sapor, son vainqueur, se plut à donner en spectacle à son peuple la déchéance de cet empereur qui avait fait trembler le monde.

Chargé de fers, Valérien fut traîné de ville en ville. Quand Sapor voulait monter à cheval, on amenait l'empereur chargé de fers, et l'infortuné courbait les épaules et servait de marchepied.

Suivant quelques-uns, on l'écorcha vif. Après sa mort, suivant les autres, on sala son corps, on couvrit sa peau pour la garder, on la teignit en rouge et on la suspendit dans un temple comme un monument éternel de la honte des Romains.

Son fils, l'empereur Gallien, bien loin de travailler à rompre ses fers, en témoigna de la joie, tandis que même les princes étrangers alliés de Sapor sollicitaient sa délivrance : « Que voulez-vous, dit-il en apprenant sa mort, mon père était mortel comme les autres. »

Galère.

Collègue de Dioclétien, il partagea sa haine contre les chrétiens et le poussa à les persécuter. Il était au comble de la prospérité lorsque Dieu le frappa d'une plaie incurable.

La gangrène lui rongea bientôt les entrailles où il se formait des vers.

Une odeur insupportable se répandit non seulement dans le palais, mais dans toute la ville de Sardique. Ses douleurs intolérables lui faisaient pousser des cris horribles. On appliquait sur sa chair des viandes cuites pour attirer les vers, et, en effet, il en sortait une quantité prodigieuse.

Il fit mourir plusieurs médecins qui ne pouvaient apporter de remède à son mal ni en supporter la mauvaise odeur.

Un d'eux se voyant près de subir sa fureur eut le courage de lui dire :

« Vous vous trompez, seigneur, si vous croyez que les hommes puissent vous ôter le mal que Dieu vous envoie. Cette maladie n'est pas humaine ni sujette à mes remèdes. Souvenez-vous de ce que vous avez fait contre les serviteurs de Dieu et contre la sainte religion et vous verrez où vous devez avoir recours. Je puis mourir comme les autres, mais les médecins ne vous guériront pas. »

Galère, pressé par la douleur, publia bientôt un édit d'amnistie en faveur des chrétiens. Mais c'était trop tard. L'édit du nouvel Antiochus respire encore le faste et l'orgueil. « On dirait, remarque Rohrbacher, Satan forcé par la douleur de ployer le genou au nom du Christ. »

Galère mourut peu après, rongé par la corruption et les vers.

Julien l'Apostat.

Julien l'Apostat fut un ennemi acharné du nom chrétien, d'autant plus criminel qu'il avait été élevé dans les principes chrétiens.

Esprit curieux et superficiel, et d'une prodigieuse vanité, il se prit d'un beau zèle pour le paganisme expirant et voulut rétablir les autels des idoles. Il chercha surtout à tuer le christianisme par la séduction et le ridicule.

Ne pouvant recourir au meurtre sous peine de dépeupler l'empire, tant était grande la multitude chrétienne, il fit prendre un grand nombre de mesures qui étaient autant de vexations pour les chrétiens. Ceux-ci furent exclus des charges et des écoles.

Les églises furent dépouillées. Il obligea les chrétiens à rebâtir les temples païens, et ceux qui refusaient furent soumis à la torture ou à la prison dont ils ne pouvaient sortir que par l'apostasie. Il y eut sous le règne de Julien nombre de martyrs.

L'empereur apostat devait mourir comme meurent les persécuteurs. Le fameux Libanius, confident de Julien, rencontrant à Antioche un chrétien, lui posa cette question ironique :

— Que fait actuellement le fils du charpentier ?

C'était ainsi que Julien et ses familiers désignaient habituellement notre divin Sauveur.

— Il fabrique en ce moment un cercueil pour ton maître, répondit le chrétien.

Sa parole allait se réaliser.

Dans une expédition contre les Perses, Julien fut surpris par l'ennemi. Une grêle de flèches l'assailit lui et sa garde. L'une d'elles, effleurant le bras droit de l'empereur, vint lui percer le foie.

A ce moment, Julien porta la main à sa blessure, recueillit le sang qui s'échappait à flots et, le lançant vers le ciel, il s'écria : « Tu as vaincu, Galilée ! »

Le Galiléen triomphe toujours de ceux qui le persécutent et le proscrivent.

À l'heure précise de la mort de Julien, raconte Théodoret, saint Sabas le solitaire eut une vision.

« Le loup cruel qui dévastait la vigne du Seigneur vient de tomber sous la vengeance divine. Il est mort, la persécution est terminée. »

Hunéric.

Hunéric, roi des Vandales, fut un des plus féroces persécuteurs de la religion catholique.

On vit longtemps à Carthage les marques des cruautés exercées par ses ordres. Parmi les catholiques, les uns étaient sans mains et sans pieds, d'autres sans yeux, sans nez et sans oreilles ; d'autres, à force d'avoir été suspendus, avaient les épaules démisées. Etant attachés au toit des maisons, ils étaient poussés en l'air et servaient ainsi de jouet aux barbares.

La mort d'Hunéric est la plus épouvantable que l'on ait jamais vue sur la terre.

Saint Victor d'Utique dit que les vers le rongèrent et le consumèrent tout vivant.

D'après saint Grégoire de Tours, il entra en fureur et mangea ses propres membres.

D'après saint Isidore de Séville, les entrailles lui sortirent du corps, et il eut la même fin qu'Arius, niant comme ce misérable la divinité de Jésus-Christ.

Les apostats.

Un apostat, Elpidofore, qui avait reçu le baptême des mains des catholiques, fut proposé pour les faire tourmenter. Lorsqu'on vint au diacre Muritta, qui avait été son parrain, et que l'on commençait à le dépouiller, celui-ci tira tout à coup les vêtements blancs dont il avait couvert Elpidofore au sortir des fonts.

Il les déploya aux yeux de tous les assistants et dit à cet apostat, qui siégeait comme juge :

— Voilà les linges qui t'accuseront quand le grand juge viendra, et qui te précipiteront dans l'abîme de soufre. Ces linges dont tu étais enveloppé en sortant des fonts du baptême redoubleront ton supplice quand tu seras enseveli dans les flammes éternelles.....

A ces mots, toute la ville fondit en larmes et l'apostat Elpidofore resta muet de honte.

Combien de persécuteurs aujourd'hui rougiraient si on leur présentait le brassard de leur Première Communion, en leur rappelant leurs promesses d'autrefois !

Qui fut vaincu ?

Ce ne furent pas les martyrs. Ce furent les persécuteurs.

Les premiers sont morts dans d'affreuses tortures. A Rome, sur tous les points de l'univers, on a élevé sur leur tombe des monuments splendides. On invoque aujourd'hui après vingt siècles leur nom. Nul à Rome n'a oublié Cécile, Agnès, Jean et Paul, Sébastien et tant d'autres !

Quant aux persécuteurs, leur nom est exécré. Les riches palais qu'ils se sont construits sont en ruines. Leur splendeur a disparu.

Après leur mort ignominieuse, où sont-ils ?

Dans l'autre vie, quelle est la gloire des martyrs ? Dans l'autre vie, quel est le sort des persécuteurs ?

En réalité, les persécuteurs ont été vaincus. Il y a au ciel une justice.

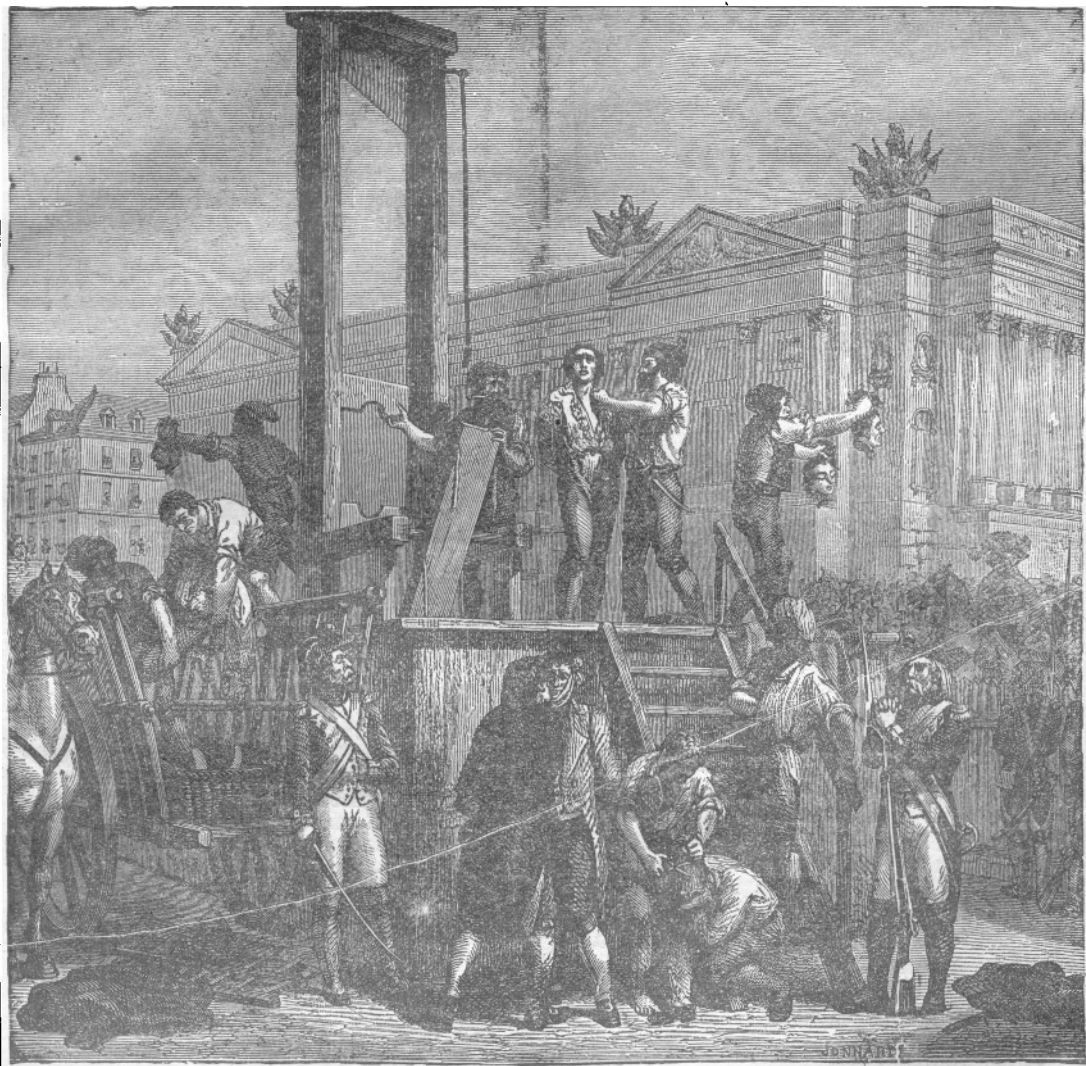
CONCLUSION

Avis aux persécuteurs de la religion, Dieu les punit souvent de châtiments terribles.

On peut être persécuteur sans être empereur romain. Un maire sectaire, un instituteur impie, peuvent être des persécuteurs dans leur tout petit empire. Qu'il prennent garde à la justice divine.

Le devoir est de respecter les convictions de chacun et de laisser à tous cette fameuse liberté dont on parle tant pour soi et qu'on étrangle si souvent chez les autres.

La mort des impies



LA MORT DE ROBESPIERRE ET DE SAINT-JUST

Les tyrans, 'par un juste châtement de Dieu,
subirent le supplice qu'ils avaient fait endurer à tant d'innocents.

LA MORT DES IMPIES

L'action de la justice divine, saisissante dans la mort des persécuteurs, n'est pas moins terrible dans la mort des impies. Les exemples que nous allons citer sans préambule devront donner à réfléchir à ceux qui outragent la re-

ligion et l'attaquent sans merci tous les jours dans les journaux.

Avis également aux profanateurs d'églises, aux démolisseurs de Calvaires, à tous les impies, quels qu'ils soient.

LES HÉRÉTIQUES

Arius.

L'hérésiarque qui nia la divinité de Jésus-Christ et qui entraîna tant d'âmes à sa suite devait mourir d'une mort ignominieuse. Après sa condamnation au Concile de Nicée, les hérétiques le firent venir à Constantinople pour le réhabiliter. Ils se proposaient de le faire entrer en grande pompe dans l'église, à la grande douleur de saint Alexandre, gardien et défenseur de l'orthodoxie.

On promena Arius par la ville comme un triomphe. Arius haranguait la foule lorsque, arrivé sur la place de Constantin, près de la colonne de porphyre, il changea tout à coup de couleur.

Pressé d'une nécessité naturelle, il demanda s'il n'y avait pas dans les environs des commodités publiques. C'est là qu'il mourut perdant à la fois les intestins, le sang, et crevant par le milieu du corps comme Judas. Ce fait amena la conversion d'un grand nombre d'ariens.

LES PHILOSOPHES

Voltaire.

Voltaire est le type de l'impie. Il méprisa sa famille, méprisa son pays en devenant le valet et l'ami de Frédéric de Prusse. Sa haine contre la religion chrétienne ne connut pas de bornes. Il tourna tous nos dogmes en ridicule, disant à ses amis :

« Mentez, mentez encore, il en restera toujours quelque chose. »

Il fut le coryphée du siècle qui s'est dit philosophique, et souleva l'impiété dans tous les rangs de la société. Il a fait avec ses amis la Révolution française.

Cet homme, qui affectait le matérialisme le plus hideux et prétendait rire de tout, avait écrit à d'Alembert : « Je mourrai si je puis en riant. »

Il n'a pu mourir en riant, il est mort comme un damné.

Voltaire (1) mourut dans la rage et le désespoir, répétant : « Je suis abandonné de Dieu et des hommes ! » Il criait aux faux amis qui assiégeaient son antichambre : « Retirez-vous ! c'est vous qui êtes la cause de l'état où je suis. Retirez-vous ! Je pouvais me passer de tous vous autres ; c'est vous qui ne pouviez vous passer de moi ; et quelle malheureuse gloire m'avez-vous donc valu ! » Et, au milieu de ses terreurs et de ses agitations, on l'entendait simultanément ou tour à tour invoquer et blasphémer le Dieu qu'il avait poursuivi de ses

complots et de sa haine. Tantôt d'une voix lamentable, tantôt avec l'accent du remords, plus souvent dans un accès de fureur, il s'écriait : « Jésus-Christ ! Jésus-Christ ! »

L'horrible drame continua. Le moribond se tortait sur sa couche, se déchirait avec les ongles. — On avait cru pendant quelque temps qu'il ne mourrait pas sans rétracter ses erreurs et condamner ses écrits, comme il avait fait plusieurs fois dans des moments où la crainte de l'avenir le ramenait à la religion ; mais, obsédé par ceux qui dans son retour à Dieu auraient vu leur condamnation, il mourut dans des transports que le célèbre Tronchin regarda comme la *leçon la plus salutaire qu'eussent pu recevoir ceux qu'il avait corrompus par ses écrits*. — *Pour voir toutes les furies d'Oreste*, dit le même à l'évêque de Viviers, *il n'y avait qu'à se trouver à la mort de Voltaire*. — *En vérité, cela est trop fort*, dit le maréchal de Richelieu après avoir été témoin de ce spectacle, *on ne saurait y tenir*.

A l'approche du moment fatal, une nouvelle crise de désespoir s'empara de son âme. « Je sens, criait-il, une main qui me traîne au tribunal de Dieu. » Et, tournant vers la ruelle de son lit des regards effarés : « Le diable est là ; il veut me saisir..... Je le vois..... Je vois l'enfer....., cachez-les moi. » Enfin il se condamna lui-même réellement à ce festin auquel son ignorance et sa passion antibiblique avaient fait asseoir si souvent le prophète Ezéchiel ; et sans moquerie cette fois, dans un accès de soif ardente, il porta à sa bouche son vase de nuit et en vida le contenu. Puis il poussa un dernier cri, et expira au milieu de ses ordures et du sang qui lui sortait par les narines (1).

(1) Terribles châtiments des révolutionnaires, par le R. P. HUGUET.

(1) HAREL, Recueil des particularités curieuses de la

L'auteur du *Contrat social* et de *l'Emile*, deux ouvrages dont l'un attaque les fondements de la société et l'autre l'éducation religieuse, après une vie de désordres, mit fin lui-même à ses jours.

Condorcet.

Ce philosophe fut puni de son impiété en devenant victime des révolutionnaires.

Son histoire de l'omelette est bien connue. Poursuivi par le Comité de Salut public, il entra dans un cabaret de Clamart et demanda une omelette.

— Combien y faut-il mettre d'œufs? demanda la cuisinière.

— Douze, répondit-il, très peu expérimenté dans la matière.

C'était beaucoup. L'omelette surabondante et l'appétit du client le rendirent suspect.

On lui posa des questions. Il se donna pour un domestique dont le maître était mort récemment.

Un maçon, membre du Comité révolutionnaire, lui dit :

— Je crois plutôt que vous êtes un de ceux qui en ont, des domestiques. Où sont vos papiers?

Condorcet n'en avait pas. Il fut conduit au Comité révolutionnaire et de là en prison à Bourg-la-Reine. Condorcet, blessé au pied, exténué de fatigue, tombait en défaillance sur le chemin.

Arrivé à Bourg-la-Reine, le philosophe fut jeté dans un cachot humide et froid. Quand on vint le chercher le lendemain pour l'interrogatoire, on ne trouva plus qu'un cadavre.

Condorcet avait fait usage du poison qu'il portait toujours sur lui.

L'ennemi de la religion périt ainsi victime de ceux dont il avait surexcité les passions.

LES RÉVOLUTIONNAIRES

Marat fut l'organisateur des fameux massacres de septembre dans lesquels périrent tant de prisonniers. Il avait proposé à Danton de déblayer les prisons en les incendiant.

Une femme à l'imagination ardente, Charlotte Corday, résolut de délivrer la France de ce monstre. Elle pénétra chez lui pendant qu'il prenait un bain. Au moment où Marat lui demandait les noms des députés qui se trouvaient dans le Calvados afin de les envoyer à la guillotine, elle lui plongea son poignard dans la poitrine. Marat mourut presque aussitôt en appelant au secours.

Robespierre n'eut pas un sort plus heureux; il périt lui-même par la guillotine qu'il avait tant de fois fait manœuvrer pour les autres.

Chaumette, le bourreau des prêtres, eut le même sort.

Hébert, le rédacteur du *Père Duchesne*, le calomniateur de Marie-Antoinette, périt sur l'échafaud, hué par ceux qui, la veille, lisaient encore son infâme journal. Saint-Just, qui prononça un des plus violents discours contre Louis XVI, eut le même sort. Danton, accusé de

modérantisme, fut condamné comme les autres. « C'est moi, dit-il en entrant dans la chambre des condamnés, qui ai fait instituer ce tribunal infâme; j'en demande pardon à Dieu et aux hommes. »

Fouquier-Tinville envoyait par centaines les victimes à la guillotine. La voix de l'humanité, la vie des hommes ne lui étaient plus rien. On se trompait sur les condamnés et on conduisait à l'échafaud des jeunes gens pour des vieillards, des femmes pour des hommes. N'importe. Une veuve Maillet, prise pour la duchesse de Maille, réclamait en vain. « C'est égal, disait le monstre, autant aujourd'hui que demain. » La fureur populaire se retourna contre lui. Un conventionnel demanda « que Fouquier allât cuver dans les enfers le sang dont il s'était enivré ».

Mathieu Jourdan, surnommé Jean Coupe-Tête, se plaisait à conduire les victimes lui-même au bourreau : « Je t'amène du gibier à raccourcir. » Il fut condamné par ce même Comité de Salut public dont il avait si bien exécuté les ordres.

LES CONVENTIONNELS

Parmi les conventionnels qui votèrent la mort de l'infortuné Louis XVI, voici simplement la liste de ceux qui moururent de la même mort. Elle est assez éloquente par elle-même.

vie et de la mort de Voltaire, p. 126; BARRUEL, *Mémoires sur le Jacobinisme*, t. 1^{er}, p. 266; lettre de Duluc, du 23 octobre 1797; d'ALLONVILLE, *Mémoires*, t. 1^{er}, p. 71. — D'Allonville tenait son récit du comte de Fusée, qui lui avait dit : « Demandez à Villeveille et à Villelle : ils ne le nieront pas devant moi. »

Guillotiné.

Saint-Just, Rabaud-Saint-Etienne, Jean Duprat, Barbaroux, Deperret, Fouchet, Cussy, Bazire, Hugues, Lacroix, Brissot, Rabaut-Pommier, Desazy, Vergniaud, Guadet, Gensonné, Grangeneuve, Ducos, Boyer-Fonfrède, Lacaze, Amar, Chabot, Coustard, Delaunay, Sallès, Lehardy, Anacharsis Bloorz, Dutriche-Valazé, Robespierre, Danton, Manuel, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Osselin, Robespierre jeune, Louis-Philippe-Egalité, duc d'Orléans, Couthon, Soubrany, Féraud, Biroteau, Phé-

lipoaux, Gorsas, Hérault de Séchelles, Duchastel, Sillery, Lasource, Antiboul, Lesterps-Bauvais, Boileau, Bourbotte.

Suicidés.

Condorcet s'est empoisonné; Rebecqy s'est noyé; Duroy s'est poignardé dans sa prison; Duval, Charles Charlier, Duquesnoy, Romme se sont poignardés; Lebon, Teiller, Moure se sont tués.

Fusillés.

Cusset, Javoye fils.

Déportés.

Collet-d'Herbois, Billaud-Varennes.

Morts diverses.

Buzot, Pétion, trouvés dans un champ, dévorés par les oiseaux de proie; Gasparin, mort d'indigestion.

Assassinés.

Marat, Féraud.

Collet-d'Herbois.

Collet-d'Herbois, qui avait contribué à la chute de Robespierre, fut lui-même dénoncé et condamné à la déportation. A la Guyane, il fut regardé comme un homme dangereux, même par les complices de ses crimes. Consumé par le chagrin, miné par la fièvre, il tombe dans le désespoir.

— Je suis puni, s'écriait-il; cet abandon est un enfer.

Le chirurgien qu'on appela à son secours ordonna

des calmants et, d'heure en heure, une potion mêlée de trois quarts d'eau. Le nègre qui le gardait pendant la nuit s'éloigna ou s'endormit. Collot, dans le délire, dévoré de soif et de mal, se leva brusquement et but d'un seul trait une bouteille de vin liquoreux. Son corps devint un brasier. Le chirurgien donna ordre de le porter à Cayenne, éloigné de six lieues. Les nègres chargés de cette commission le jetèrent au milieu de la route, la face tournée vers un soleil brûlant. Le poste qui était sur l'habitation fut obligé d'y mettre ordre. Les nègres disaient en leur langage : « Nous ne voulons pas porter ce bourreau de la religion et des hommes. » — Qu'avez-vous? lui dit en arrivant le chirurgien Guysouf. — J'ai une fièvre et une sueur brûlantes. — Je le crois bien, vous suez le crime. Collot se retourna et fondit en larmes; il appelait Dieu et la Vierge à son secours. Un soldat à qui il avait prêché, en arrivant, le système des athées, s'approche et lui demande pourquoi il invoque ce Dieu et cette Vierge dont il se moquait quelques mois auparavant : « Mon ami, lui répondit-il, ma bouche en imposait alors à mon cœur; » puis il s'écria : « Mon Dieu! Mon Dieu! puis-je encore espérer mon pardon? Envoyez-moi un consolateur; envoyez-moi quelqu'un qui détourne mes yeux du brasier qui me consume; mon Dieu! donnez-moi la paix. » L'approche de ce dernier moment était si affreux qu'on fut obligé de le mettre à l'écart. Pendant qu'on cherchait un prêtre, il expira, le 7 juin 1796, les yeux entr'ouverts, les membres retournés, en vomissant des flots de sang et d'écume. Son enterrement se fit un jour de fête. Les nègres fossoyeurs, pressés d'aller danser, l'inhumèrent à moitié. Son corps devint la pâture des porcs et des corbeaux.

LES BRISEURS DE CROIX

On apprend, de temps en temps, que quelque malfaiteur a osé profaner et briser la croix du Sauveur. Coupables et très coupables sont aussi ceux qui, sans autre motif que l'esprit sectaire, font démolir et briser les croix de nos voies publiques et de nos cimetières.

Voici quelques exemples des châtiments de Dieu :

Le malade iconoclaste.

Peu après la première révolution de France, un respectable ecclésiastique travaillait au salut des âmes dans un hôpital et prodiguait les secours et les consolations de la religion aux malades et aux blessés qui s'y trouvaient en grand nombre.

On lui parla d'un soldat, dont la vie paraissait un prodige dans l'état de mutilation où il était. Il eut la curiosité de le voir. Il s'approche, et aperçoit un homme dont la figure portait l'empreinte d'un grand calme.

— Mon ami, lui dit-il, on m'a dit que vos blessures étaient très graves.

Le malade sourit.

— Monsieur, répondit-il, levez un peu la couverture.

Le prêtre obéit et recule d'horreur en voyant que cet infortuné n'a plus de bras.

— Quoi, lui dit alors le blessé, vous reculez pour si peu de chose? levez la couverture aux pieds.

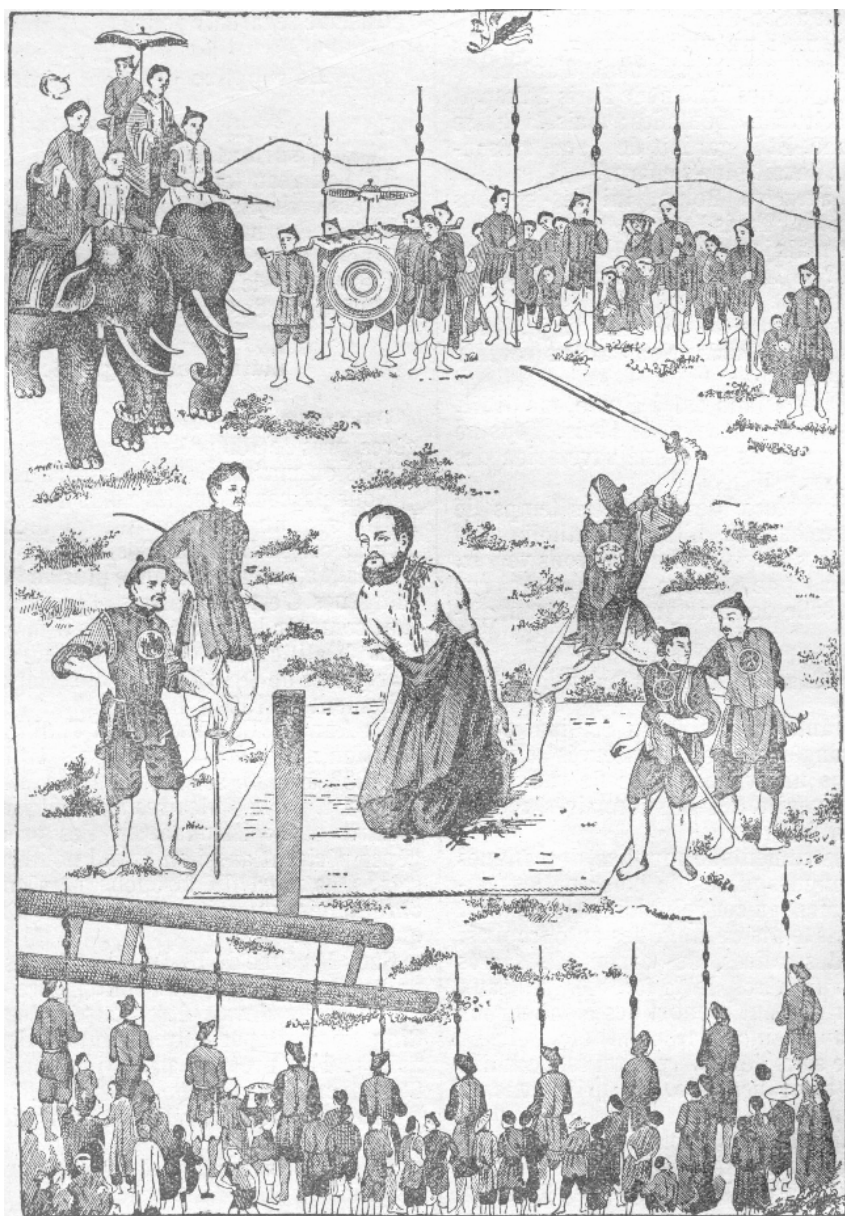
Il lève, et il voit qu'il n'a plus de jambes. — Ah! mon enfant, s'écrie le charitable ministre, combien je vous plains!

— Non, répond le malade, ne me plaignez pas, mon Père, je n'ai que ce que je mérite : c'est ainsi que j'ai traité un crucifix. Je me rendais à l'armée avec mes camarades; nous rencontrâmes sur la route un crucifix qui avait échappé à la fureur des patriotes. Aussitôt, on se mit en devoir de l'abattre. Je fus un des plus empressés; je montai et, avec mon sabre, je brisai les jambes et les bras du crucifix et il tomba. A mon arrivée au camp, on livra la bataille et, dès la première décharge, je fus réduit à l'état où vous me voyez. Mais Dieu soit béni, qui punit mon sacrilège en ce monde, pour m'épargner en l'autre, comme je l'espère de sa grande miséricorde.

Genou fracassé.

Une bande de révolutionnaires entrèrent dans une église pour y exercer leurs ravages sacrilèges. L'un d'eux monta à l'autel, et, forçant le tabernacle, il en tira le Saint Ciboire; puis, comme les soldats de Pilate au jour de la Passion, il voulut, par dérision, fléchir le genou devant le divin Sacrement qu'il outrageait. Mais la main de Dieu le frappa : au moment où il faisait la gémflexion, il tomba en poussant des cris affreux : son genou était broyé. Nul remède humain ne put le guérir.

Les martyrs au XIX^e siècle



LE MARTYRE DU BIENHEUREUX BORIE

(D'après un tableau fait en Cochinchine par les indigènes et conservé à Paris, à la salle des Martyrs, au Séminaire des Missions étrangères.)

LES MARTYRS AU XIX^e SIÈCLE

Gustave était revenu avec moi à Paris. Il n'était plus le même. Depuis qu'il avait trouvé sa conversion à San-Stefano Rotondo, il était devenu sérieux : un vrai penseur. Non pas qu'il eût perdu son enjouement d'autrefois. Non, c'était toujours l'enfant de Paris à l'esprit vif, aux spirituelles boutades; mais la grâce l'avait touché. Et il gardait de Rome un souvenir qui ne devait plus s'effacer.

— Vous avez vu Rome, lui dis-je; vous devriez bien voir Paris.

— Paris ! mais je le connais. Où voulez-vous m'entraîner ? à Longchamp, aux courses, à l'Opéra ?

— Il ne s'agit pas de cela, lui dis-je. Vous ne connaissez pas Paris. Nous allons revenir à San-Stefano.

— Mais San-Stefano est à Rome, me dit-il.

— Oui, mais il y a celui de Paris. Vous ne connaissez pas Paris. Vous ne savez rien des martyrs du XIX^e siècle.

Le beau spectacle des premiers temps de l'Eglise dure encore. L'Eglise catholique a aujourd'hui ses martyrs. Venez et vous verrez.

Et c'est ainsi que Gustave vint avec moi rue du Bac, à la salle des martyrs qu'il ne connaissait pas.

La salle des martyrs.

Nous entrâmes ensemble au Séminaire des Missions étrangères. Là sont conservés religieusement, dans une salle tendue de rouge, de précieux souvenirs des missionnaires martyrisés pour la foi.

Ici, des instruments de supplice, des cangues chinoises, longues pièces de bois que les condamnés portaient au cou; plus loin, des chaînes, des vêtements teints de sang, des autographes, des livres, des calices, des ornements sacrés ayant servi aux héros de la foi. Des tableaux chinois représentent la mort des bienheureux Cornay, Chapdelaine, Marchand, etc., etc.

Dans cette salle des martyrs, on est recueilli comme en un sanctuaire. La prière monte spontanément aux lèvres.

Un séminariste nous explique le visage souriant, le cœur tranquille, les divers tourments auxquels sont soumis les martyrs de l'Extrême Orient.

On ose à peine lui demander s'il est de ceux qui doivent affronter de telles cruautés.

— Dans deux mois je partirai, dit-il simplement.

— Avez-vous connu des martyrs ? lui demandâmes-nous.

— Oui. Moïse Jozean, massacré en haine de la foi. Il est du Poitou, et nous étions amis d'enfance. Notre contrée, d'ailleurs, a fourni

plusieurs martyrs : Cornay, Vénard, sont poitevins.

Gustave regardait pensif.

Le supplice des cent plaies.

Le tableau du martyre du bienheureux Marchand surtout l'émut profondément.

Un bourreau tenaille et coupe dans la chair à divers endroits du corps, à cent reprises différentes, des morceaux de chair vive jusqu'à ce que le corps ne forme plus qu'une plaie.

C'est horrible ! Le jeune aspirant nous donna la statistique des martyrs dans ce siècle.

Statistique éloquente.

Dans notre seule Société des Missions étrangères, près de 150 prêtres français ont été martyrisés ou massacrés dans l'espace de cent ans.

Nous parcourûmes les noms de ces héros de la foi sur un registre qui est bien le *Livre d'or* de cette admirable Société d'apôtres.

Il faut ajouter à ce chiffre plus de 500 prêtres indigènes. C'est par milliers et par milliers qu'il faut compter les chrétiens mis à mort.

La béatification de 52 serviteurs de Dieu martyrisés de 1815 à 1856 a été célébrée solennellement en 1900 à Rome.

En Annam (Cochinchine et Tonkin), la persécution n'a guère cessé depuis trois siècles. De 1833 à 1839, sous le règne de Minh-Mang, elle a fait périr 4 vicaires apostoliques, 2 provinciaires et 7 missionnaires. Des prêtres indigènes périrent aussi en grand nombre. Malgré cela, à la mort du farouche persécuteur, les chrétientés annamites étaient plus florissantes que jamais.

Sous le règne de Tu-Duc, la tête des missionnaires fut mise à prix. Tout prêtre européen ou indigène devait être coupé en morceaux. Cinq vicaires apostoliques, autant de missionnaires, 116 prêtres annamites furent tués; 80 couvents de religieuses furent détruits.

Environ 40 000 chrétiens furent victimes de la persécution.

En 1885, les Annamites, pour se venger de l'expédition du Tonkin, ont fait périr une vingtaine de missionnaires et près de 50 000 chrétiens. Malgré tant de désastres, ou plutôt à cause des sacrifices héroïques de nombreux martyrs, la foi est toujours vivante en Annam, et c'est par milliers que l'on compte les conversions chaque année.

En Chine, les chrétiens n'ont pas été sans endurer de grandes souffrances. Les Jésuites, les Lazaristes, les Missions étrangères s'y dépensent héroïquement. Le bienheureux Clet

le bienheureux Perboyre, Lazaristes, y ont subi le martyre.

Il faudrait citer encore les massacres du Sutchuen, province de l'ouest de la Chine, où périrent, à diverses époques, M^{rs} Dufrene, M. Mabileau, M. Hue, M. Rigaud. Il faudrait parler de la province du Kouang-Si, où fut martyrisé le bienheureux Chapdelaine.

Savez-vous le résultat ? Dans ce siècle, le chiffre des missions de Chine est monté de 5 à 38, et celui des chrétiens de 200 000 à 576 440.

Que ne pouvons-nous parler du Japon et de la Corée, où il y eut tant de souffrances et aussi tant de merveilles !

Les missionnaires.

D'ailleurs, ne vous en étonnez pas, ajouta le Père, M. Eugène Louvet, dans son ouvrage réent (*Les missions catholiques au XIX^e siècle*), donne des chiffres très significatifs sur le mouvement de l'apostolat.

On compte, d'après lui, 910 prêtres des Missions étrangères, 1340 Bénédictins ou Trappistes, 2527 Franciscains, Capucins, Conventuels, 500 Dominicains, 536 Lazaristes, 550 Oblats de Marie, 911 Jésuites, etc., etc.

En tout 13300 ouvriers apostoliques. Ajoutez à cela les instituts des Frères qui fournissent 4500 catéchistes, 42000 Sœurs de divers Ordres, 10 000 Sœurs indigènes. En tout, 70 000 volontaires qui, dans l'Eglise catholique, travaillent à la diffusion de l'Evangile.

CONCLUSION

Nous sortimes, non sans avoir invoqué, dans le secret de nos cœurs ces martyrs qui sont, dans notre siècle, la gloire de l'Eglise.

Gustave me dit :

— C'est pour mon âme un enseignement aussi puissant que celui des martyrs de Rome.

La vue de ce jeune aspirant qui nous parlait si simplement des grandes choses auxquelles Dieu l'appelle m'a donné le spectacle du courage vivant, et me rendait plus sensible et plus admirable le souvenir des anciens martyrs. C'est donc chose réelle.

— Oui, lui dis-je, la force surhumaine qui animait les anciens martyrs est toujours dans l'Eglise de Dieu.

Cette religion dans laquelle on meurt pour sa foi, en si grand nombre, en des conditions si diverses, cette religion est divine.

TRAITS HISTORIQUES

Lettre de Théophane Vénard à sa sœur.

Ce martyr du Christ, béatifié en 1909, écrivait à sa sœur, de sa prison du Tonkin, l'admirable lettre qui suit :

« En cage, le 20 janvier 1861. — Il est près de minuit : autour de ma cage de bois sont des lances et de longs sabres. Tout près de là veillent les soldats placés en sentinelle. J'attends de jour en jour ma sentence. Peut-être demain je vais être conduit à la mort. Heureuse mort, n'est-ce pas ? Mort désirée qui conduit à la vie ! Selon toutes les probabilités, j'aurai la tête tranchée, ignominie glorieuse dont le ciel sera le prix. A cette nouvelle, chère sœur, tu pleureras, mais de bonheur. Vois donc ton frère, l'auréole des martyrs couronnant sa tête, la palme des triomphateurs se dressant dans sa main ! Encore un peu et mon âme quittera la terre, finira son exil, terminera son combat. Je monte au ciel, je touche la patrie, je remporte la victoire. Je vais entrer dans le séjour des élus, voir des beautés que l'œil de l'homme n'a jamais vues, entendre des harmonies que l'oreille n'a jamais entendues, jouir de joies que le cœur de l'homme n'a jamais goûtées. Mais, auparavant, il faut que le grain de froment soit moulu, que la grappe de raisin soit pressée. Serai-je un pain, un vin, selon le goût du Père de famille ? Je l'espère de la grâce du Sauveur, de la protection de sa Mère Immaculée ; et c'est pourquoi, bien qu'encore dans l'arène, j'ose entonner le chant du triomphe, comme si j'étais déjà couronné vainqueur. Et toi, chère sœur, je te laisse dans le

champ des vertus et des bonnes œuvres. Moissonne de nombreux mérites pour la même vie éternelle qui nous attend tous deux. Moissonne la foi, l'espérance, la charité, la patience, la douceur, la persévérance, une sainte mort !..... Adieu, Mélanie ! Adieu, sœur chérie, adieu ! ! »

Quelques jours après, le martyr versait son sang pour celui qui a répandu le sien pour notre salut.

Martyre du bienheureux Borie.

Borie comparut devant le mandarin : — Chef de religion, lui dit celui-ci, vous connaissiez les édits qui proscrirent votre doctrine ; vous êtes donc inexcusable. Cependant, si vous voulez fouler aux pieds la croix, je vous rends la liberté.

— J'aimerais mieux cent fois mourir ! reprit simplement le missionnaire.

— Et pourquoi ne vous êtes-vous pas enfui plutôt que de vous faire arrêter ?

— J'étais arrivé dans ce pays quand le roi a prohibé notre religion, et comme il a défendu, en outre, à tout vaisseau d'aborder, je n'aurais pas pu fuir, au cas que je l'eusse voulu. Je suis entre vos mains ; mais, de grâce, épargnez ce peuple qui appartient au roi et qui n'a rien fait de criminel.

— Qu'on applique trente coups de rotin au chef de religion, fut la réponse du mandarin.

Au vingtième coup, le sang coulait en abondance, mais le missionnaire n'avait pas encore donné le moindre signe de douleur, ni poussé un gémissement. « C'est assez ! » cria le mandarin, après le

trentième coup. Puis, s'adressant au prêtre : — Vous ne souffriez donc pas, puisqu'on ne vous a pas entendu vous plaindre ?

— Je suis comme vous de chair et d'os, et je ne suis point exempt de la douleur. Mais n'importe ! Après comme avant la torture, je suis également content !

Le bienheureux Borie fut condamné à avoir la tête tranchée. L'exécution fut un horrible spectacle. Le bourreau, très ami de la victime, s'était enivré pour se donner quelque assurance. Mais sa main mal affermie portait ses coups à faux. Le martyr, à genoux, reçut un premier coup de sabre qui l'atteignit à l'oreille et descendit jusqu'à la mâchoire inférieure ; le second frappa sur les épaules ; le troisième, mieux appliqué, fit au cou une entaille profonde, mais la tête ne tomba qu'à la septième reprise.

Martyre du bienheureux Cornay.

Après vingt minutes de marche, le convoi s'arrêta dans un champ ; le condamné est retiré de sa cage. On le fait asseoir pour lui ôter ses chaînes. Pendant que les soldats s'empressent à cette opération, les bourreaux enfoncent en terre quatre piquets destinés à attacher les membres de la victime.

Sur un signe du mandarin, M. Cornay se dépouille lui-même de ses vêtements et s'étend, la face contre terre, sur le tapis de son autel qu'on lui avait toujours laissé dans sa cage. A peine est-il ainsi couché que les bourreaux lui attachent les pieds écartés puis les mains au poteau, tandis que la tête est étroitement fixée entre deux autres pieux.

Ces préparatifs n'avaient pas duré moins de vingt minutes. Au signal donné par le général, un coup de cymbale retentit, et le principal bourreau, levant son sabre, le laisse retomber.

La tête du martyr est tranchée d'un seul coup ; le bourreau la saisit par une oreille, la rejette à quelques pas, et, portant son sabre à ses lèvres, il en lèche tranquillement le sang. Il coupe ensuite le bras gauche et laisse à ses subalternes le soin de trancher les autres membres.

Sitôt que les bras et les jambes furent ainsi détachés, le tronc, conformément à la sentence, est partagé en quatre ; les bourreaux en arrachent le foie, le dépècent et le mangent. C'est pour les Annamites un horrible mais suprême témoignage de leur admiration pour ceux qu'ils considèrent comme des héros : « En mangeant leur foie, disent-ils, nous deviendrons courageux comme eux ! »

Terminons ce récit par la lettre admirable que le martyr écrivait à ses parents, cinq semaines avant sa mort :

« Mon cher père et ma chère mère,
« Mon sang a déjà coulé dans les tourments et doit encore couler deux ou trois fois avant que j'aie les quatre membres et la tête coupés. La peine que vous ressentirez en apprenant ces détails m'a déjà fait verser des larmes ; mais aussi la pensée que je serai près de Dieu à intercéder pour vous quand vous lirez cette lettre m'a consolé, et pour moi, et pour vous. Ne plaignez pas le jour de ma mort, il sera le plus heureux de ma vie, puisqu'il mettra fin à mes souffrances et sera le commencement de mon bonheur. Mes tourments mêmes ne sont pas absolument cruels ; on ne me frappera pour la seconde fois que quand je serai guéri de mes premières blessures. Je ne serai point pincé ni tiraillé comme M. Marchand, et, en supposant qu'on me coupe les quatre membres, quatre hommes le feront en même temps et un cinquième coupera la tête : ainsi je n'aurai pas beaucoup à souffrir. Consolerez-vous donc ; dans peu, tout

sera terminé, et je serai à vous attendre dans le ciel.

» Je suis, avec l'affection et le respect filial, mon cher père et ma chère mère,

» Votre fils,

» J.-C. CORNAY. »

En cage, le 18 août 1837.

Le départ des missionnaires.

La cérémonie des adieux commence. Le supérieur adresse une courte allocution aux jeunes missionnaires. Il leur dit ce qu'ils auront à faire, les ennemis qu'il faudra vaincre. Quels ennemis ? Le monde, l'enfer et vous-mêmes : l'enfer, à qui vous voulez arracher le monde ; le monde, qui ne veut pas être délivré ; vous-mêmes, qui ne pouvez triompher de l'enfer et du monde que par une continuelle victoire sur vous, sur la vanité des pensées humaines, sur l'excès des fatigues, sur le désir du repos, sur les besoins de votre corps et sur ceux de votre cœur !

Les missionnaires se placent debout devant l'autel. Ils étaient quatre, tous quatre jeunes, je ne sais si le plus âgé avait vingt-cinq ans.

Le chœur chante ces belles paroles qui appartiennent à la fois à la loi ancienne et à la loi nouvelle, et que saint Paul, l'Apôtre des nations, a prises des prophètes Isaïe et Nahum : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bonam* ! Et, pendant ce chant, les missionnaires d'abord, et ensuite tous les assistants, viennent baiser à genoux ces pieds heureux qui porteront au loin la bonne nouvelle et la paix du Seigneur.

J'assistais un soir, il y a quelques années, à pareille cérémonie. C'était, je me le rappelle, en plein carnaval. Non loin de la maison des missionnaires, j'avais vu les masques se presser à la porte d'un bal public. Au milieu du bruit des équipages, la rue retentissait de cris avinés. Les clameurs de la rue ajoutaient, s'il était possible, au sentiment de vénération avec lequel nos lèvres se posaient sur ces pieds où la boue allait devenir une parure plus brillante et plus précieuse que l'or.

Tout à coup, du milieu des autres assistants, un vieillard s'avance, marchant avec peine. L'un des directeurs de la communauté, revenu des missions où il avait répandu son sang, le soutenait. Une indicible émotion, à laquelle les jeunes missionnaires n'échappèrent point, courut partout dans la chapelle et fit faiblir les voix. C'était une sorte d'anxiété que chacun ressentait, quoique chacun n'en connût pas la cause. Le vieillard avançait lentement. Arrivé à l'autel, il baisa successivement les pieds des quatre premiers missionnaires. Le cinquième, comme par un mouvement instinctif, s'inclina, étendant les mains pour l'empêcher de se mettre à genoux devant lui. Cependant le vieillard s'agenouilla ou plutôt se prosterna ; il imprima ses lèvres sur les pieds du jeune homme qui regardait au ciel ; il y pressa son front et ses cheveux blancs ; et enfin il laissa échapper un soupir, un seul, mais qui retentit dans tous les cœurs et que je ne me rappelle jamais sans me sentir pâlir, comme je vis en ce moment pâlir son fils. Et ce fils était le second que cet Abraham sacrifié donnait ainsi à Dieu, et il ne lui en restait point d'autre.....

On aida le vieillard à se relever. Il baisa encore les pieds des deux missionnaires qui suivaient son cher enfant, et il revint à sa place. Le chœur, un moment interrompu, chantait : *Laudate pueri Dominum.*

Louis Veuillot (1).

(1) Ça et là, t. XII, Retaux, éditeur.

Les Juifs



(Vieille gravure de JÉRÉMIE KILIAN.)

Le bienheureux Henri saigné en 1345 par les juifs de Munich et percé soixante fois.
Son corps fut retrouvé en dehors de la ville et opéra une multitude de miracles.

LES JUIFS

Avez-vous lu Baruch ?

Tout le monde se rappelle le bon La Fontaine, aussi grand original que fabuliste inimitable. Il était tombé un jour sur un livre de la Bible, les prophéties de Baruch.

— Avez-vous lu Baruch ? disait-il à tout le monde. C'est un bien bel ouvrage.

Mon ami Philibert ressemblait l'autre jour à La Fontaine. Il tomba chez moi comme une bombe.

— Avez-vous lu le Talmud ? me dit-il, avez-vous lu le Talmud, mais c'est très drôle, le Talmud ?

Je m'étais imaginé naïvement, continua-t-il, que les juifs d'aujourd'hui en étaient encore à la Bible et attendaient patiemment le Messie qu'ils n'ont pas voulu reconnaître dans Jésus-Christ. Mais il faut voir où ils sont tombés en fait d'erreurs et de superstitions. Mais c'est incroyable.

Et mon ami Philibert me raconte une foule d'aventures, toutes plus drôles les unes que les autres, dont il avait lu le récit dans le fameux Talmud.

Je ne les redirai pas toutes ici, mais, en me rendant compte des erreurs assez saugrenues dans lesquelles sont tombés les juifs, je tirerai cette conclusion :

Le peuple juif est un peuple maudit. Pour avoir réprouvé le Juste qui venait le sauver, il a été abandonné par Dieu à son sens dépravé, et il a embrassé les plus grossières erreurs.

Ces erreurs font ressortir la beauté idéale de notre foi et doivent nous apprendre de quelles chutes la foi nous préserve dans l'ordre des actes aussi bien que dans l'ordre des croyances.

C'est à ce point de vue purement doctrinal que je vais consigner ici les remarques que je fis à mon ami, lequel ne revenait pas de sa découverte.

I — LES ERREURS JUIVES

Tout le monde sait que le peuple juif est un peuple à part. Depuis le siège de Jérusalem par Titus, il porte le poids de la réprobation. Sans territoire, il vit chez les autres nations sans se confondre jamais avec elles, et demeurant toujours une race séparée.

Il attend le Messie qui ne vient point. Nous avons assez prouvé que les prophéties anciennes ne sont explicables qu'en la personne sacrée de Jésus-Christ. Le juif obstiné, que n'ont point touché les enseignements et les miracles de l'Evangile ; le juif qui n'a rien voulu comprendre, ni à la fondation merveilleuse de la religion chrétienne, ni à la constance des martyrs, le juif est aveuglé et endurci.

Désorienté dans l'interprétation de la Bible, il ne s'occupe plus guère des Livres Saints. C'est surtout le Talmud qui a ses préférences, c'est le livre que les rabbins étudient et enseignent. Le Talmud est une énorme compilation de fables, de rêveries et de superstitions conservées en douze volumes in-folios. Evidemment, mon ami n'avait pas tout lu.

Voici quelques idées des juifs talmudistes. On verra à quel point d'erreurs grossières on peut descendre quand on s'écarte de la vérité.

Sur la création.

Voici une drôlerie qui en vaut la peine :

Dieu ramassa toute la poussière du monde entier et en forma une masse qui devint l'homme. Adam était si grand que sa tête touchait le firmament ;

quand il se couchait, sa tête atteignait les extrémités du monde à l'Orient, tandis que ses pieds dépassaient à l'Occident. Dieu fit pour lui une tucarne par laquelle il pouvait voir d'un bout du monde à l'autre. Mais quand Adam eut péché, il devint petit comme le reste des hommes.

L'histoire d'Og.

Le Talmud raconte l'histoire d'Og, roi de Basan, dont le nom se trouve dans la Bible. Cet Og était digne de donner son nom aux *Ogres* dont les contes d'enfants sont remplis.

Au temps du déluge, Og avait été sauvé avec un rhinocéros, en marchant à côté de l'arche.

Le déjeuner d'Og consistait chaque jour en un troupeau de 2 000 bœufs avec autant de gibier qu'il mangeait en buvant 1 000 mesures.

Quand Israël marcha contre Basan, Og ayant appris que le camp ennemi avait trois lieues de large, arracha dans les environs une montagne de trois lieues de tour et la mit sur sa tête pour aller la jeter sur les Hébreux. Pendant qu'il marchait, survinrent des fourmis qui firent un trou dans la montagne, tellement que la tête d'Og s'y enfonça et ressortit au dessus, prise comme dans un énorme collier.

Moïse saisit le moment favorable. Il vint avec une hache de dix aunes de long, il sauta en l'air de dix pieds, ce qui lui permit de frapper Og..... sur la cheville !

C'est ainsi qu'Og fut tué par Moïse.

Quelque temps après, raconte toujours le Talmud, le rabbi Jochanan trouva le tibia, os de la jambe d'un mort. Il marcha trois heures durant le long de ce tibia, sans arriver au bout. C'était un os du fameux géant.

Ce même Og avait jadis perdu une de ses dents. Les rabbins ne sont pas d'accord pour savoir si Abraham s'en fit un lit ou un escabeau.

Voilà quelles histoires avait trouvé mon ami Philibert lisant gravement ces fables dans la grande galerie de la Bibliothèque nationale à Paris, assis devant un énorme in-folio.

L'âme d'un juif et l'âme d'un chrétien.

L'âme d'un juif, dit le Talmud, est une portion de Dieu même; mais les âmes des autres hommes viennent du diable.

Les autres hommes ne sont que des *variétés d'animaux*. Ils sont même moins qu'eux.

« Aux jours de fête, dit le Talmud, on peut bien préparer la nourriture des chiens, mais non pas celle des non juifs; en effet, on n'est tenu de ne laisser vivre que les chiens et non pas les non juifs.

Quand on demande aux vieux rabbi pourquoi les chrétiens ont la forme humaine, ils répondent que Dieu les a ainsi créés en l'honneur des juifs au service desquels ils sont destinés.

Le Talmud dit en propres termes : « Quand la servante ou le domestique chrétien d'un juif vient à mourir, on ne lui offre pas de condoléances comme pour la mort d'un homme, mais *comme si un de ses animaux venait de crever.* »

Dieu a donné la terre aux juifs.

Dès lors qu'ils sont une race à part, de la substance même de Dieu, d'après eux, tout leur appartient.

C'est pourquoi si le bœuf du juif frappe le bœuf d'un étranger, le juif ne doit rien; mais si le bœuf d'un étranger frappe le bœuf d'un juif, l'étranger doit payer tout le dommage.

Lorsqu'il est défendu de faire du tort à son prochain, cela, disent-ils, ne doit pas s'entendre du non juif, car le non juif n'est pas notre prochain.

Ainsi, pour eux, l'argent du non juif est un bien sans maître, en sorte que le juif a le droit d'en prendre possession. Le bien du chrétien, dit Pfefferkorn, est comme un bien abandonné, comme le sable de la mer; le premier qui s'en empare est le véritable possesseur.

De ces principes il découle logiquement que la fraude, l'usure, sont permises. C'est un moyen pour le juif d'entrer en possession de ce qui lui appartient, car la terre est à lui.

Si le Talmud permet les injustices, à plus forte raison lâche-t-il toute bride aux passions humaines. Aussi, le Talmud est-il un ensemble de récits des plus dangereux à cause de toutes les aventures romanesques qui y sont racontées.

Voilà à quelles erreurs on en vient quand on répudie la vérité.

II — LES SUPERSTITIONS JUIVES

Les meurtres rituels.

Les doctrines juives, vraiment monstrueuses, devaient aboutir à des superstitions non moins criminelles.

Parmi celles-ci, les plus épouvantables sont les meurtres rituels.

Deux des traités de la Michna, relatifs aux fêtes juives, se rapportent à la préparation des pains azymes et à l'immolation de l'agneau pascal. Dans quelques éditions, on trouve affirmé, de la manière la plus explicite, que le *sang d'un enfant des gentils* est plus agréable à Dieu que le sang de l'agneau pascal. Aussi est-il avéré par l'histoire et par des faits de date encore très récente, que certains juifs parviennent à faire mourir des chrétiens, surtout des enfants dont ils recueillent le sang.

Ils ont, affirment quelques auteurs, des doutes sur la venue du Messie. Mais, disent-ils, nous serons sauvés, si le Messie est réellement venu par le sang des chrétiens, et nous échapperons ainsi à la damnation éternelle. C'est pourquoi ils mêlent du sang de chrétiens aux gâteaux de la Pâque.

La haine du nom chrétien est invétérée chez eux.

On lit au livre des *Imprécations* des prescriptions vraiment odieuses. Si le juif passe devant

une église, il doit dire : « Maudit soit ce lieu immonde. »

S'il oublie, par distraction, de dire les paroles ci-dessus rapportées, il doit, s'il vient à remarquer son oubli, se retourner pour les prononcer, pourvu qu'il ne soit pas éloigné de plus de dix pas.

S'il rencontre le convoi funèbre d'un chrétien, il doit dire : « Aujourd'hui un, ne puis-je, demain, en voir deux ? »

S'il reçoit la visite d'un chrétien, il l'accueille avec honnêteté et courtoisie. Mais à peine le chrétien est-il sorti, que le juif doit le couvrir de malédictions.

Dénégations.

Les juifs, généralement, si vous les interrogez sur tous ces points, nieront ces choses. Ils diront qu'on ne les leur enseigne plus.

Mais pourtant toutes ces choses sont dans le Talmud. Nous n'avons fait que copier ce qui se trouve dans les livres sacrés.

Ce qui est certain et indéniable, c'est que le Talmud est le livre officiel enseigné aux rabbins.

La religion juive est donc devenue un amas de superstitions ridicules et criminelles.

Conclusion.

— Mais pourquoi s'épuiser à cette démonstration ? me demande mon ami Philibert. Craignez-vous qu'on embrasse aujourd'hui la religion juive ?

— Ce que je veux, répondis-je, c'est montrer à tout esprit sérieux que, une fois la vérité abandonnée, on tombe dans les plus ridicules superstitions.

C'est que, pour vouloir nier nos dogmes et nos mystères, on en vient aux fables et aux contes sans raison.

C'est que la religion juive pousse à la haine. Le mahométan pousse aussi à la haine du nom

chrétien, tout le paganisme pousse à la haine du nom chrétien.

Il n'y a qu'une religion dans laquelle il n'y ait pas de haine, pas d'injustice, mais l'amour, le pardon et le dévouement : c'est la religion du divin Crucifié.

Ouvrez l'Evangile et vous verrez s'il y est question de mensonge, d'usure, de vol, de marques de mépris à donner à quelqu'un. Ouvrez l'Evangile et vous verrez s'il prescrit des cruautés contre qui que ce soit.

L'opposition entre la religion juive et la religion du Christ ne fait-elle pas ressortir que la sagesse est là ?

C'est bien dans le nom de Jésus-Christ qu'est le salut.

TRAITS HISTORIQUES

Le meurtre de Tisza-Ezlar.

En 1882, l'émotion se répandit dans toute la Hongrie à l'occasion de la fameuse affaire de Tisza-Ezlar. Une petite fille, Esther Solymosi, disparaissait subitement au moment des fêtes de la Pâque juive.

On soupçonna les juifs talmudistes. Cependant, comme il n'y avait encore que de faibles rumeurs et que la population slovaque était alors fort surexcitée contre les juifs, la justice ne prêta pas d'abord grande attention. La vérité se fit jour. Un enfant de six ans, le fils du sacrificeur juif, avait vu, la veille de Pâques un concours inusité, des allées et venues mystérieuses. Poussé par la curiosité de son âge, il se blottit derrière une porte et chercha à entendre et à voir. Des chuchotements, puis des cris bien vite étouffés parvinrent à son oreille. Il regarda à travers le trou de la serrure et vit son père, dans l'appareil du sacrificeur, égorger une jeune fille. L'enfant n'osa rien dire à ses parents, mais, ne pouvant garder le terrible secret, il le révéla à un voisin. L'affaire fut instruite en justice. Le père et la mère opposèrent des dénégations formelles. Mais le fils aîné, âgé de seize ans, fit les aveux les plus complets. Il raconta comment la jeune Solymosi avait été attirée à la synagogue, sous prétexte d'allumer les cierges du Sabbath. Là, on l'a saignée et on a recueilli son sang dans un vase.

Mais ce qui n'est pas moins à relever que la cruauté juive, c'est l'habileté et la puissance avec lesquelles on chercha à déjouer la justice. Toute la presse fut mise en mouvement. Des dépêches venant de partout annonçaient que la jeune fille était retrouvée. Elles furent forcément démenties. Pour dérouter l'opinion, les juifs proposèrent une récompense de 5 000 florins à qui retrouverait M^{lle} Solymosi. Cinq personnes se présentèrent, affirmant avoir chez elles l'enfant dont tout le monde se préoccupait. Au lieu d'une, on en retrouvait cinq, c'était trop.

Ne pouvant la voir vivante, on demanda à la retrouver morte. Après vingt-quatre jours, on presenta à l'hôpital 15 cadavres. L'un d'entre eux portait les vêtements de la victime. Mais si les habits étaient les vrais habits, le cadavre était un cadavre substitué au corps de la victime. L'enquête

fit découvrir que le corps avait été volé à l'hôpital, le voleur fut découvert et convaincu. Les juifs qui avaient vendu les vêtements furent arrêtés.

Puis l'affaire se prolongea. Et bientôt, sans que l'on sache pourquoi et comment, la justice ralentit encore son cours. Les grands journaux se turent. L'or des juifs, sans doute, avait triomphé de toutes les puissances de la terre, et le crime rituel demeura impuni.

Enumération éloquente.

En 1879, à Koutais (Caucasie), une petite fille de six ans, Sarah, est mise à mort par quatre plâtriers juifs.

En 1879, à Tallya, dans le comitat de Zemplin, meurtre rituel.

Eh 1880, à Komorn, même crime.

En 1880, à Alexandrie, le fils d'un capitaine de vaisseau de l'île de Chypre est mis à mort par les juifs.

En 1881, à Fornoraki, un jeune enfant, Evangelio, est également massacré.

En 1881, à Kaschau, même crime.

En 1878, 1879, 1881 et 1882, à Steinam-Anger, quatre jeunes filles disparurent à l'époque de la Pâque juive; on n'a pu retrouver leurs traces. (*Tisza-Ezlar*, par M. ONODY, *passim*.)

En 1882, à Balata, le ghetto de Constantinople, un enfant est attiré dans une maison juive où il est massacré. (*Moniteur de Rome*, 15 juin 1883.)

En 1882, à Galata, même crime. (*Id.*)

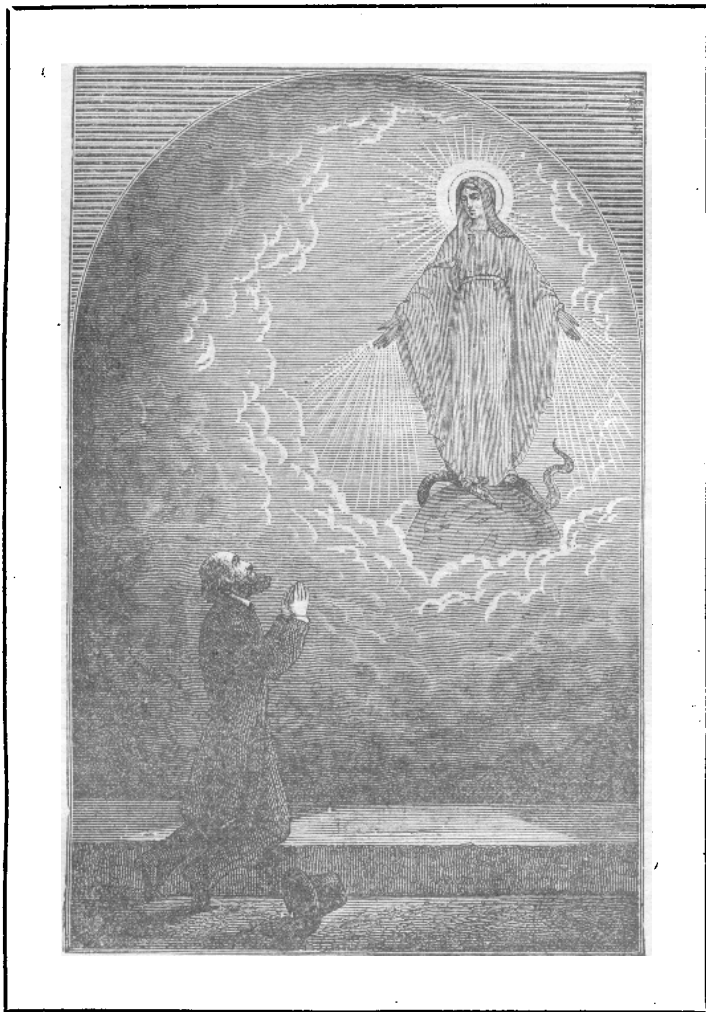
En 1883, à Smyrne, un enfant de bonne famille est volé aux approches de la Pâque juive et on retrouve son corps percé de mille coups d'épingle.

En 1885, à Mit-Kamar, en Egypte, un jeune Copte est immolé pour la Pâque juive.

Le 21 février 1889, le tribunal de Breslau, première Chambre de la police correctionnelle, a condamné un candidat rabbin à trois mois de prison pour saignée opérée sur un enfant chrétien de huit ans, dont il avait recueilli le sang dans un flacon.

En 1911, le 25 mars, veille de la Pâque juive, à Kief, le jeune André Jonchinski, âgé de douze ans, était saigné vivant, percé de quarante-cinq blessures. A la même époque, un fait semblable se passait à Varsovie, dans le quartier juif.

Les Juifs convertis



*L'Apparition de la Sainte Vierge au juif Alphonse Ratisbonne
à Saint-André delle Fratte.*

Nous avons étudié la situation actuelle des juifs au point de vue religieux. Il ne faut pas croire que tous les juifs demeurent endurcis et qu'aucun d'eux n'ouvre les yeux à la lumière de l'Evangile. La grâce n'est refusée à personne. Plusieurs conversions se sont produites parmi eux dans ces dernières années. Il n'est pas sans intérêt pour nos lecteurs de connaître par quels chemins ils sont revenus à la vérité.

Ratisbonne, Libermann, Hermann sont des

noms bien connus. En réunissant les récits de ces diverses conversions, nous aurons mis en relief les vérités qui ont frappé ces intelligences, jusque-là étrangères au dogme catholique.

Alphonse Ratisbonne

Alphonse Ratisbonne était né à Strasbourg, de parents juifs. Il se rendait en Orient. Débarqué à Naples, il eut la curiosité d'aller voir Rome, malgré ses répugnances d'Israélite

pour la ville des Papes. Une visite de politesse l'attira chez M. de Bussiére, protestant récemment converti, qui lui dépeignit en traits de feu le bonheur qu'il goûtait dans le catholicisme.

Pour Alphonse, Rome n'avait qu'un aspect pénible. Il abhorrait le gouvernement pontifical. Tout lui déplaisait. Il avait hâte de partir.

M. de Bussiére, ne pouvant le convaincre, lui fit au moins accepter une médaille de l'Immaculée Conception qu'il lui demanda de porter sur lui. Alphonse accepta en riant, pour faire plaisir, bien loin de croire, disait-il, à l'efficacité du talisman. M. de Bussiére voulut lui faire réciter le *Souvenez-vous*, mais le juif refusa. Tout ce qu'on put obtenir fut de lui en faire prendre copie, pour le forcer au moins à lire cette invocation.

Peu de jours après, Alphonse Ratisbonne rencontra son ami à la porte de l'église de Saint-André delle Fratte. M. de Bussiére y entra pour y régler le convoi funèbre d'un parent. Alphonse le suivit et se mit à visiter l'église en l'attendant.

Arrivé à la chapelle de l'Ange gardien, il vit tout à coup une lumière éclatante. Devant lui, une Vierge d'une admirable beauté se montrait environnée de gloire. Elle avait les mains ouvertes et étendues. De ses mains s'échappaient des rayons de lumière. Il reconnut la Vierge représentée sur la médaille.

Ratisbonne tomba à genoux. Il reçut alors dans son âme des lumières extraordinaires. Lui qui ne s'était jamais occupé de la religion catholique, il en savait déjà les dogmes, il en avait les croyances.

« Elle ne m'a rien dit, raconta-t-il à son ami, mais j'ai tout compris. Je crois, je suis chrétien de cœur et je demande le baptême. »

M. de Bussiére le conduisit au P. de Villefort, Jésuite, qui se chargea de l'instruire. Ratisbonne émergea tellement tous ceux qui l'interrogeaient que l'on jugea à propos de lui donner le baptême quatre jours après l'apparition. Alphonse Ratisbonne fut baptisé au Gesù et prit le nom de Marie. Il s'est fait prêtre et a fondé l'Institut des Religieuses de Notre-Dame de Sion, établies à Jérusalem pour enseigner les jeunes filles juives. Son frère était converti bien avant lui et avait reçu les Ordres. La conversion d'Alphonse détermina presque aussitôt la conversion d'un protestant et d'une protestante. Il les amena à la vérité en résolvant leurs doutes avec la précision et la force d'un théologien.

Le P. Hermann Cohen (1).

Hermann Cohen était un juif, devenu très célèbre par son talent de pianiste. Il avait été applaudi dans toutes les capitales de l'Europe.

Un vendredi du mois de mai 1837, le prince de la Moskowa le pria de vouloir bien aller le remplacer dans la direction d'un chœur d'amateurs dans l'église de Sainte-Valère, située rue de Bourgogne, à Paris.

Hermann habitait dans le voisinage et il s'y rendit avec plaisir. Au moment de la bénédiction, il éprouva « une singulière émotion, comme des remords de prendre part à cette bénédiction dans laquelle il n'avait aucun droit d'être compris ». Cette émotion, néanmoins, était douce et forte, et il en ressentit « un soulagement inconnu ».

Il y retourna les vendredis suivants, et toujours au moment où le prêtre étendait l'ostensoir sur les fidèles agenouillés, il éprouvait la même impression, il frissonnait malgré lui, et il eût versé d'abondantes larmes, si le respect humain ne l'eût retenu. Il ne savait comment expliquer ces émotions inaccoutumées, extraordinaires, puissantes, s'emparant de lui toujours dans les mêmes circonstances.

Le mois de mai s'écoula, et avec lui les solennités musicales en l'honneur de Marie; mais Hermann, sans se rendre bien compte du puissant instinct qui le dominait, retournait à Sainte-Valère tous les dimanches pour assister à la Messe.

Il habitait alors avec Adalbert de Beaumont, et il saisit dans sa bibliothèque un vieux livre de prières, tout poudreux, qui avait autrefois servi à la mère de son ami, et qui depuis longtemps n'avait point été ouvert. Mille pensées hantaient son cerveau, et des aspirations ardentes, enflammées vers un idéal inconnu consumaient son cœur.

« Après plusieurs retards et quelques entraves surmontées, raconta-t-il lui-même, je fis la connaissance de M. l'abbé Legrand, promoteur de l'archevêché de Paris. Je lui racontai ce qui s'était passé en moi. Il m'écouta avec intérêt, puis il m'exhorta au calme, à la persévérance dans mes dispositions présentes, à une confiance entière en les voies de la divine Providence. Il me remit ensuite l'*Exposé de la doctrine chrétienne* de Lhomond.

Le bienveillant et doux accueil de cet ecclésiastique m'impressionna vivement, et il fit tomber subitement l'un des préjugés les plus solidement invétérés dans mon esprit. J'avais peur des prêtres!.... Je ne les connaissais, hélas! que par la lecture des romans qui nous les représentent comme des hommes intolérants, ayant sans cesse à la bouche les menaces de l'excommunication et les flammes de l'enfer. Et je me trouvais en présence d'un homme instruit, modeste, bon, ouvert, attendant tout de Dieu et rien de lui-même! Ce fut dans ces dispositions que je partis pour Ems, en Allemagne, pour y donner un concert....

» Le surlendemain de mon arrivée était un dimanche, le 8 août, et, sans respect humain, malgré la présence de mes amis, je me rendis à la Messe.

» Là, peu à peu, les chants, les prières, la présence — invisible, et cependant sentie par moi — d'une puissance surhumaine, commencèrent à m'agiter, à me troubler, à me faire trembler; en un mot, la grâce divine se plaît à fondre sur moi de toute sa force.

Au moment de l'élévation, tout à coup, je sens éclater, à travers mes paupières, un déluge de larmes qui ne cessent de couler avec une voluptueuse abondance, le long de mes joues enflammées... O moment à jamais mémorable pour le salut de mon âme!.... Je t'ai là, présent dans mon esprit, avec toutes les sensations célestes que tu m'amenais d'en haut!.... J'invoque avec ardeur le Dieu tout-puissant et tout miséricordieux, afin que le délicieux souvenir de ta beauté reste gravé éternellement dans mon cœur, avec les stigmates ineffaçables d'une foi à toute épreuve et d'une reconnaissance à la mesure du bienfait dont il a daigné me combler!

» Il me souvient d'avoir pleuré quelquefois dans

(1) Vie du R. P. Hermann, par l'abbé SYLVAIN.

mon enfance; mais jamais, non, jamais, de semblables larmes ne m'avaient été connues. Pendant que j'en étais inondé, je sentis surgir du plus profond de ma poitrine lacérée par ma conscience, les remords les plus déchirants sur toute ma vie passée. Je sentis que Dieu me faisait grâce et qu'il acceptait en expiation ma ferme résolution de l'aimer par-dessus tout et de me convertir à lui désormais.

Hermann eut hâte de revenir à Paris pour rapporter à l'abbé Legrand le détail de ces émotions.

Dès ce moment, il se mit à étudier le christianisme et à en suivre les pratiques.

« Les prières du matin et du soir, l'oraison, la Messe, les vêpres et saluts à l'église, les abstinences et la chasteté, j'observais tout avec facilité et empressement. »

Pendant la Messe, la pensée de s'asseoir à la table eucharistique lui faisait verser des larmes de désir et d'amour.

Peu de temps après, le P. Ratisbonne lui donnait le baptême, sous le nom d'Augustin, dont on célébrait la fête ce jour-là même. Le nom d'Augustin avait été choisi par sa marraine, M^{me} la duchesse de Rauzan. N'y a-t-il pas, en effet, plus d'un rapport, entre la vie de notre jeune converti et celle de l'illustre fils de Monique?

Hermann converti se livra à toutes les œuvres de piété et de zèle. Il fonda bientôt avec M^{re} de la Bouillerie l'adoration nocturne.

Il devint le chantre de l'Eucharistie, et consacra son talent de musicien à composer des cantiques, dont les accents enflammés font le bonheur des âmes pieuses.

Hermann se fit Carme Déchaussé, et, après plusieurs années d'un apostolat fructueux, alla mourir aumônier de nos soldats prisonniers en Allemagne, pendant la guerre de 1870.

Georges Raunheim.

Georges Raunheim était le neveu du P. Hermann. Il avait six ans. L'Eucharistie, qui avait

converti son oncle, allait produire sur son âme une impression ineffaçable.

On avait amené le petit Georges au couvent des Carmes d'Agen, à l'époque des belles processions de la Fête-Dieu.

Son père lui avait inspiré une vive horreur pour le Crucifié; cependant, l'enfant se sentit irrésistiblement attiré vers la divine Hostie des chrétiens. Il crut à la présence réelle de Jésus-Christ au Saint-Sacrement, avant d'avoir jamais connu aucune

autre vérité de notre religion. Aussi, à force de prières, il obtint de pouvoir revêtir les ornements d'un des enfants de chœur à la procession.

Ravide de joies et de consolations célestes, après avoir rempli cette angélique fonction, il vint dire à son père :

« O mon père, quel bonheur! je viens de jeter des fleurs au bon Dieu.

Le père fut effrayé, entra en défiance, et voulut repartir pour Paris.

Mais la mère elle-même venait d'être gagnée à la foi. Jusqu'ici elle pensait qu'en se faisant chrétienne il faudrait séparer de son fils dont le père ne permettrait pas le baptême. Elle disait :

« Je sais bien maintenant

que je serai damnée si je n'embrassais la religion catholique, mais je préfère être damnée que d'être séparée de mon Georges, et je suis certaine qu'on me l'arracherait si je devenais catholique! »

Cette objection fut vaincue comme les autres. Mme Raunheim fut baptisée.

Sa famille se remit en route sans se douter qu'elle comptait une chrétienne de plus dans son sein.

Cependant Georges n'avait rien oublié des fêtes eucharistiques. Il questionnait souvent sa mère... et celle-ci, sans lui dévoiler son secret, développait dans son esprit la connaissance et l'amour de Jésus-Christ.

Et l'enfant ne pensait plus qu'à la divine Hostie qui avait blessé son cœur. Et chaque soir, quand son père était endormi, l'enfant se mettait à prier et à étudier son catéchisme.

« O mon Jésus! disait-il, quand donc mon jeûne



Le P. Hermann et Georges.

finira-t-il ? Quand donc pourrai-je vous recevoir dans la Sainte Communion et vous presser sur mon cœur ? »

Ce qui le préoccupait vivement, c'était le changement qu'il avait remarqué dans sa mère depuis ce voyage dans le Midi ; il lui voyait d'autres habitudes, d'autres démarches, des principes et des goûts plus sévères, et un jour il lui dit :

« Jure-moi que tu n'es pas baptisée, autrement je le croirai. »

La mère, embarrassée, ne sut que répondre.

« Ah ! maman, reprit-il, je le vois bien, tu es déjà chrétienne, et j'espère que le bon Jésus me réunira bientôt à toi. Aussi je te pardonne de m'avoir précédé ; mais, du moins, m'auras-tu attendu pour ta Première Communion ? »

Et la mère, tressaillant d'une émotion mêlée de joie et de crainte, osa avouer à son fils qu'elle recevait son Sauveur presque chaque matin..... Alors l'enfant se mit à pleurer à chaudes larmes, à sangloter, à se jeter au cou de sa mère :

« Oh ! pourquoi ne m'as-tu pas attendu ? Au moins, permets-moi de me tenir tout près de toi quand Jésus sera dans ton cœur, afin que je puisse embrasser avec respect ce divin Enfant si aimable..... O mère bien-aimée, je t'en supplie, la prochaine fois, garde-moi quelque chose de ta communion ; une mère partage volontiers avec son enfant sa nourriture..... »

Et le jeune enfant s'approchait alors de sa mère, et baisait avec respect ses vêtements à côté du cœur.....

Ce désir, cette ardeur, dura quatre années tout entières. Vous dire les sacrifices, les efforts que dut faire ce pauvre enfant pour concilier l'obéissance qu'il devait à son père avec sa préoccupation unique de devenir chrétien, serait chose impossible. Ce fut un long martyre.

Quelques mois après, la mère écrivait qu'elle ne pouvait résister plus longtemps aux larmes de son fils, qui menaçait d'aller demander le baptême au premier prêtre qu'il pourrait attendrir sur son sort (et qu'on lui avait appris qu'il était dans les conditions voulues pour le recevoir).

Il fut décidé, raconte le P. Hermann, que je viendrais à Paris en secret pour lui accorder la faveur du baptême. Oh ! si vous l'aviez vu, cet enfant, lorsqu'il entra dans la chapelle, conduit par sa mère ! Oh ! si vous aviez entendu les réponses qu'il me faisait en ce solennel interrogatoire.

« Que demandez-vous, mon enfant ? »

— Le baptême.

— Mais savez-vous bien que demain, peut-être, on voudra vous contraindre à entrer dans la synagogue, afin de participer à un culte aboli ?

— Ne craignez rien, mon oncle, j'abjure le judaïsme.

— Mais si l'on voulait, avec menaces, vous obliger à fouler aux pieds le Crucifix en haine de notre divine religion ?

— N'ayez pas peur, mon oncle, je mourrais plutôt. Cependant, ajouta-t-il, si on me liait pieds et mains et si, malgré mes cris, ma protestation et ma résistance, on me portait dans la synagogue et on plaçait mes pieds sur l'image du Crucifix, y aurait-il apostasie, si ma volonté résistait ?

— Non, mon enfant, la volonté seule constitue le péché.

— Alors, je demande le baptême. De grâce, de grâce, accordez-le-moi ! »

La cérémonie continua au milieu de la plus profonde émotion des assistants. Après le baptême, vint la Sainte Messe, et après avoir fait descendre et reçu mon Dieu dans les transports de la recon-

naissance, je me retournai et montrai à l'heureux enfant l'objet de tous ses vœux, de tous ses desirs. Jamais spectacle plus attendrissant n'avait frappé les regards de la foi chrétienne..... Agenouillé entre sa mère et sa marraine, il aspira dans un divin baiser et recueillit dans son cœur ce doux Enfant Jésus qui venait lui apporter tout son ciel avec lui..... Rien ne troubla son bonheur, pas même la crainte d'être surpris par son père.....

Quelques semaines après, vint l'heure de l'épreuve.

Son père lui présenta un livre et lui dit : « Faisons la prière.

— Mon père, je ne peux pas prier dans ce livre des Israélites.

— Et pourquoi ?

— Je suis chrétien, je suis catholique.

— Mon enfant, tu te livres à un jeu cruel tu ne parles pas sérieusement, je pense. Du reste, tu sais bien que ton baptême ne serait pas valide sans le consentement de ton père.

— Pardon, mon père, dans notre sainte religion catholique, il suffit d'avoir l'âge de raison, la foi et l'instruction religieuse pour être valablement baptisé. »

Le père dissimula d'abord sa violente irritation ; mais quelques jours après — le 3 décembre, — il enlevait son fils, partait avec lui et le conduisait dans un pays protestant, à 450 lieues de sa mère.

Tous les efforts qu'on fit pour découvrir l'asile où l'on avait relégué cet enfant demeurèrent inutiles. On avait mis en mouvement toutes les autorités civiles et politiques pour le rechercher ; mais comme il avait été placé sous un nom *supposé* dans un pensionnat dirigé par des hérétiques, toutes les démarches furent sans succès. Et la mère resta seule..... et l'enfant, comme Daniel dans la fosse aux lions, en butte à des assauts acharnés pour lui faire renier sa foi.

« Je voudrais revoir ma mère, s'écriait-il souvent en versant d'abondantes larmes.

— Tu la verras, lui répliquait-on, si tu abjures.

— Oh ! non, je suis chrétien, je suis catholique, et je préfère tout souffrir plutôt que de renoncer à ma foi. »

Georges qui s'était converti pour pouvoir communier, était à tout jamais privé de ce grand bonheur. Un jour, cependant, un prêtre déguisé, envoyé par sa mère, vint se promener dans un bois où l'enfant avait la permission de venir jouer.

L'enfant put faire sa confession pour la première fois depuis dix mois.

Mais l'enfant voulait communier. Le prêtre se déguisa de nouveau, prit sur lui un petit vase d'argent renfermant la sainte Hostie et l'enfant put recevoir son Dieu.

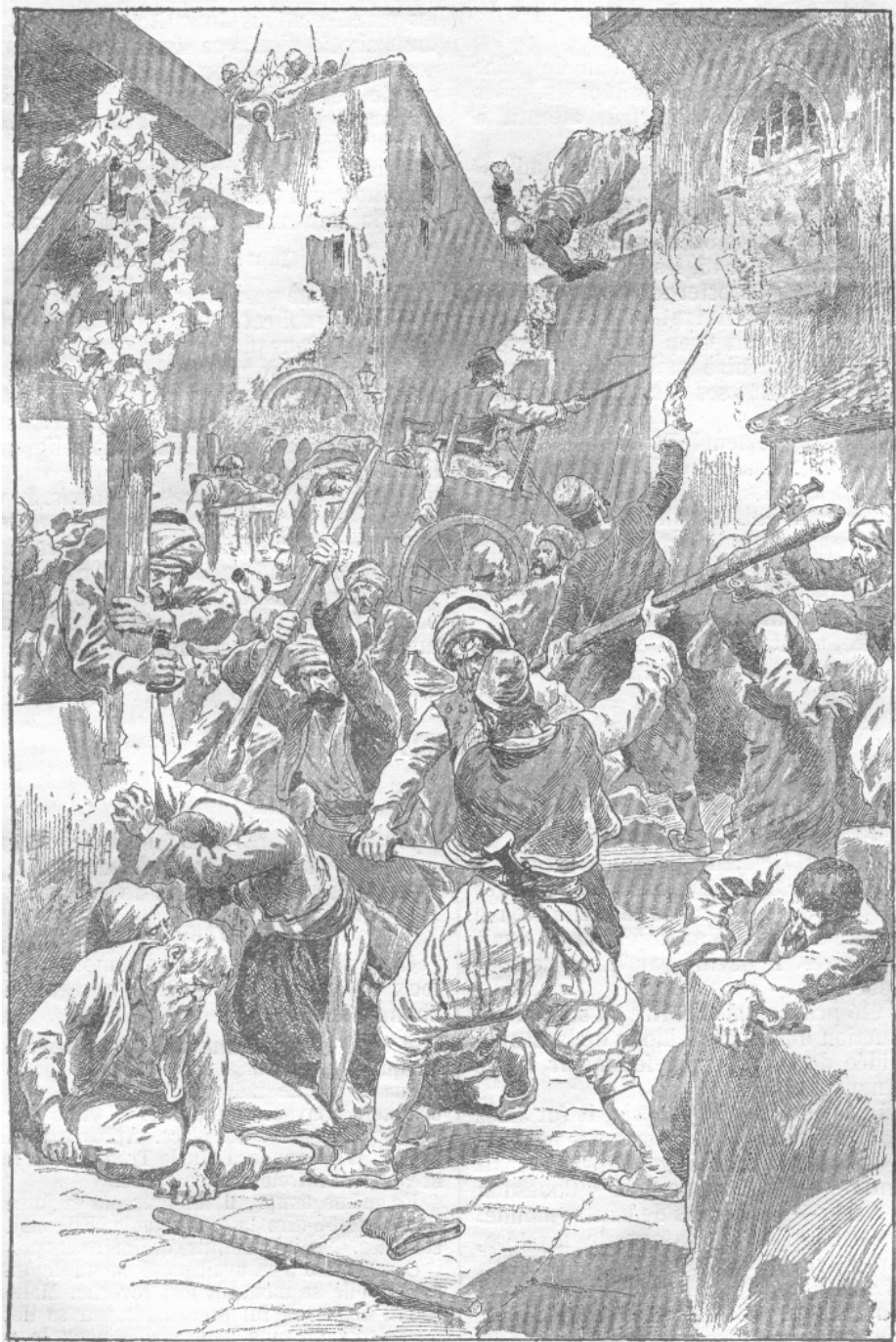
« Quand je m'éveille la nuit pour penser à toutes les grâces que le bon Dieu m'a faites depuis que je suis ici, loin de tout secours religieux, quand je pense surtout à la communion presque miraculeuse que j'ai pu faire, je me mets à bondir de joie, dans le transport de ma reconnaissance. »

Georges Raunheim devait demeurer ferme dans sa foi, après des grâces si belles.

Autres conversions.

Parmi les juifs convertis, nous pourrions citer encore l'abbé Goschler, auteur d'ouvrages d'apologétique très savants ; le P. Libermann, fondateur des Pères du Saint-Esprit, le chevalier Drach, qui s'est illustré par ses travaux sur la Bible, et, de nos jours, les chanoines Jules et Augustin Lémann, tous les deux apôtres éloquents de la vérité et voués à la conversion des juifs.

Les Musulmans



*MASSACRE DES ARMÉNIENS PAR LES MUSULMANS
A CONSTANTINOPLE EN 1895.*

LES MUSULMANS

Au pont de la Concorde.

L'autre jour, en plein Paris, l'an de grâce 1898, en face de la Chambre des députés, je vis un attroupement. On était très attentif à regarder sur les berges de la Seine.

— Qu'y a-t-il ? me dit Auguste, jeune étudiant de passage à Paris.

J'apercevais un homme portant le burnous blanc des Arabes, agenouillé sur la berge. Il avait le front sur le pavé, les bras étendus. Il se relevait pour se prosterner encore, tantôt au Nord, tantôt au Midi, tantôt à l'Orient, tantôt à l'Occident. De temps en temps, il descendait à la Seine pour faire quelque ablution, et recommençait bientôt ses innombrables salama-lecks.

C'était tout simplement le D^r Grenier, député, qui s'est fait musulman et qui, en plein Paris, accomplissait les rites des fils de Mahomet avec une ferveur merveilleuse qui ne laissait pas d'être pittoresque.

— Pas possible ! fit Auguste, mais si un curé prenait son surplus et se mettait à faire des cérémonies en plein air, que dirait-on ?

En France, ajouta-t-il, tout est permis, sauf

les manifestations du culte catholique. Après tout, si cela plaît à ce Monsieur d'être musulman ou turc, c'est son affaire. Ce n'est pas moi qui le contrarierai pour cela ; s'il lui plaît d'aller se laver, qu'il le fasse vingt fois par jour si cela lui est agréable.

Mais je croyais que le mahométisme, c'est une chose qui ne tient pas debout.

Et la conversation s'engagea sur ce thème.

Questions diverses

Auguste me posa plusieurs questions.

— Pourquoi cette religion s'est-elle si vite répandue ? Pourquoi se maintient-elle en dépit de tous les progrès avec une désespérante immobilité ?

Quelle influence a-t-elle sur la civilisation ? Ne serait-ce pas, après tout, une religion aussi bonne qu'une autre ?

Je répondis à toutes ces questions. Je voyais dans notre conversation une œuvre utile.

La beauté du christianisme ressort merveilleusement quand on le compare aux croyances prêchées par les imposteurs qui ont surpris la bonne foi de l'humanité en donnant un aliment à toutes les passions.

I — LE FONDATEUR

Mahomet naquit à La Mecque l'an 571 de l'ère chrétienne. Orphelin de bonne heure, il dut gagner sa vie dans une condition obscure jusqu'au jour où il épousa une riche veuve commerçante nommée Khadidja, dont il avait géré les affaires. Il devint par là un personnage important.

Ayant été pris comme arbitre au sujet de la reconstruction du temple d'idoles de la Caaba, il eut l'idée de se poser en fondateur d'une religion nouvelle.

Sujet à des attaques d'épilepsie, il fut assez adroit pour les faire passer pour des extases, pendant lesquelles l'archange Gabriel venait lui raconter — tout comme à M^{lle} Couesdon en notre siècle — les secrets de l'autre monde.

Pour s'envelopper davantage de mystère, il se retirait dans une caverne du mont Héra, près de La Mecque. C'est là que l'archange lui apporta du ciel un premier chapitre du Coran.

Ce livre, qui devait être le code des croyances de ses sectateurs, devait ainsi lui parvenir du ciel, chapitre par chapitre, suivant les besoins de sa cause.

Khadidja, ravi d'être la femme d'un prophète, attesta qu'elle croyait à la mission de Mahomet, et qu'il était vraiment l'envoyé de Dieu. Peu

à peu, les membres de la famille furent gagnés.

Bientôt Mahomet se fit de nouveaux prosélytes, entre autre six juifs de Médine.

Le voyage au ciel.

C'est à cette époque que remonte son fabuleux voyage au paradis en compagnie de l'archange Gabriel.

Mahomet dormait une nuit entre deux collines, lorsque l'ange Gabriel lui ouvrit le cœur, en exprima la goutte noire ou le principe du péché originel, le lava, le remplit de foi et de science, et ensuite le remit à sa place. Après quoi, l'ayant éveillé, il lui annonça que le Très-Haut le mandait et voulait l'entretenir face à face.

En même temps, il lui présenta la jument El-Borac, c'est-à-dire la foudroyante. Elle était sellée et bridée. C'était la monture ordinaire des prophètes.

Comme elle n'en avait porté aucun depuis longtemps, elle se montrait fort revêche. Mahomet la rendit docile en lui promettant, sur sa demande, de lui obtenir une belle étable dans le paradis. Elle le transporta donc en un clin d'œil à la porte du temple de Jérusalem. Mahomet y trouva une multitude de patriarches et de prophètes, qui tous l'accueillirent avec respect, se recommandèrent à ses prières et lui souhaitèrent un heureux voyage.

Une échelle de lumière se trouvait là, qui allait directement de la terre au premier ciel. La distance

était de cinq siècles de marche ordinaire; Mahomet et Gabriel la franchirent en peu d'instants; la jument El-Borac resta sur la terre, attachée à un rocher, suivant les auteurs arabes; car un auteur français, traducteur admiratif de l'Alcoran, la fait galoper le long de l'échelle, ayant Mahomet en croupe (1). Arrivés au premier ciel, ils frappèrent à la porte. Qui est là? demanda le portier.

On lui répondit : Gabriel et son compagnon Mahomet, le favori de Dieu.

Aussitôt les portes s'ouvrirent, et un vieillard vénérable vint au-devant du prophète, lui fit plusieurs révérences très profondes, et se recommanda à ses prières. C'était le vieux Adam, père du genre humain.

Leur voyage continua de même du premier au second ciel, du second au troisième, au quatrième, et enfin au septième. Chaque ciel était distant de l'autre de cinq siècles de marche ordinaire. Ces cieux divers étaient d'une magnificence diverse, mais croissante.

Abrégeons. Mahomet s'y entretenait avec nombre de personnages, jusqu'à ce que, parvenu au trône de Dieu, il put lire sur les degrés du trône ces paroles : *La Allah illa Allah, va Mohammed rasoul Allah*. Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est l'apôtre de Dieu.

Dieu lui révéla alors ses secrets et la doctrine qu'il devait prêcher.

Voilà une de ses premières fables.

II. — CONQUÊTES ET PERSÉCUTIONS

Le glaive.

Lorsque Mahomet commença à s'entourer de ses adeptes, il leur dit : Qui veut être mon lieutenant?

Ali lui répondit : « Prophète de Dieu, c'est moi qui le serai. Si quelqu'un te résiste, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre, je lui casserai les jambes! »

« Il m'a été ordonné, dit Mahomet dans la Sunna, de tuer tous les hommes, jusqu'à ce qu'ils confessent qu'il n'y a de Dieu que Dieu, et que Mahomet est son prophète.

» Combattez jusqu'à ce que toute autre religion soit exterminée, mettez à mort ceux qui vous résistent; quand le carnage aura affaibli vos ennemis, réduisez le reste en servitude, et écrasez-le sous les tributs. Le glaive est la clé du ciel; une nuit sous les armes vaut deux longs mois en prières. »

C'est donc le glaive, la puissance armée qui fut le moyen de propagande. Le vainqueur imposait sa religion au vaincu en lui disant la parole célèbre : Crois, ou meurs.

Mahomet passa sans retard de la doctrine à la pratique. Il se mit à détrousser les caravanes de ses compatriotes comme un vulgaire brigand. Un de ces brigandages est célébré comme une victoire remportée par l'archange Gabriel.

L'assassinat.

Aux coups de main, il joignait l'assassinat. Il fit mettre à mort un poète de Médine nommé Caab, parce qu'il ne le ménageait pas dans ses vers; il fit assassiner Sofian, chef de tribu, qui se préparait à se défendre, etc.

La tribu des Koreschites, s'étant rendue à condition d'avoir la vie sauve, Mahomet, sans souci des paroles, condamna à mort tous les soldats. Il fit creuser des fosses larges et pro-

fondes, fit descendre les vaincus dix à dix dans ces fosses, où des bourreaux leur coupaient la tête.

Mahomet assistait impassible à ce massacre. Un nouveau chapitre fut ajouté au Coran pour justifier ce crime.

Le Paradis.

— Que nous promettez-vous, ô apôtre de Dieu, si nous mourons pour vous, lui dirent ses premiers lieutenants?

Mahomet leur fit un tableau capable d'entraîner toutes les passions.

— Vous serez introduits dans des jardins de délices, où coulent des fleuves d'une eau incorruptible, des fleuves d'un lait inaltérable, des fleuves du miel le plus pur, des fleuves d'un vin délicieux. Vous y reposerez sur des lits de soie brochés d'or. A vous les fruits magnifiques, les viandes les plus exquises.

D'après le Coran, les élus se lèvent-ils de table? Ils expirent comme un parfum ce qu'ils ont mangé et peuvent se remettre à un nouveau festin avec plus d'appétit encore. Et Mahomet leur promet les voluptés les plus immondes comme le dernier mot du bonheur.

Les voluptés.

Mais Mahomet n'attendait pas à l'autre vie pour permettre le plaisir à ses adhérents. Il mit la polygamie, ou pluralité des femmes, en honneur, permit le divorce, lui-même dépassa dans ses mœurs toutes les limites, et ne mit aucune borne à son libertinage.

On osa un jour lui reprocher un de ses crimes. Aussitôt il fit descendre du ciel un nouveau chapitre du Coran dans lequel il affirme que ce crime était voulu par le ciel qui décrétait que pour le prophète il n'y eût rien de mal et rien de défendu.

N'y eût-il pour juger le mahométisme que l'effroyable dégradation où il a plongé les populations musulmanes que c'en serait mille fois trop pour le déclarer ce qu'il est : une imposture infâme. Rien n'égale le honteux

(1) Le Coran, avec la Vie de Mahomet, par SAVARI, t. I^{er}, p. 50.

abaissement auquel est réduite la femme musulmane, esclave, séquestrée, à la merci d'un maître impitoyable. Mais passons.

La doctrine.

Le Coran est un tissu de fables, un mélange incohérent d'invectives, d'anecdotes, de prescriptions légales, hygiéniques, de contes burlesques, de sauvages anathèmes. « Je déclare, écrit M. de Vogué, qu'il n'est guère de lecture plus fatigante et plus pénible. »

La doctrine se réduit à l'adoration d'un Dieu unique dont Mahomet est le prophète. Le musulman est fataliste, c'est-à-dire qu'il croit à la nécessité de tous les événements. Rien ne dépend de sa liberté. A tout ce que lui arrive il se contente de dire : cela devait arriver, c'était écrit.

Il est prescrit de faire des prières cinq fois le jour, de faire des aumônes, d'observer le jeûne du Ramadan du lever du soleil jusqu'à son coucher, mais le soir, lorsqu'il n'est plus possible de distinguer un fil noir d'un fil blanc, on se dédommage du jeûne, et on donne des réceptions et de grands dîners.

La haine.

Ce qui doit distinguer le musulman de tous les autres hommes, c'est la haine contre les chrétiens.

Lorsque vous rencontrerez les infidèles, dit le Coran, tuez-les au point d'en faire un grand carnage.

Mahomet et les miracles.

Mahomet s'est toujours défendu de faire des miracles. On s'en étonnait. Lui qui conversait tous les jours avec l'archange Gabriel reconnaissait qu'il n'avait point à en faire. C'était se tirer aisément d'un mauvais pas.

La mort de Mahomet.

Le prophète prétendait avoir des révélations de l'archange Gabriel et connaître tous les secrets. Une femme juive voulut en faire l'expérience. Elle lui fit manger d'une épaule de mouton empoisonnée. Mahomet en mangea et en mourut (638).

Le progrès à main armée.

A la mort de Mahomet, l'islamisme lança de toutes parts des armées conquérantes. Il fonda bientôt trois dominations puissantes, celle de l'Arabie, celle de la Syrie, celle de la Perse. En Syrie, Jérusalem dut ouvrir ses portes et le calife Omar y bâtit la première mosquée (636).

L'Egypte fut bientôt envahie. Omar fit brûler la magnifique bibliothèque d'Alexandrie, qui recelait des trésors de science.

« Ou ces livres, dit Omar, reproduisent le Coran, et alors ils sont inutiles; ou ils le combattent, et alors il faut les brûler. »

Bientôt les musulmans pénétrèrent en Afrique, et, par le détroit de Gibraltar, les Maures subjuguèrent l'Espagne. En 720, ils franchissaient les Pyrénées. Mais la bataille de Poitiers, remportée par Charles Martel, fit périr plus de 100 000 musulmans et arrêta l'invasion.

En 649, le pape Martin Ier a écrit des lettres qui sont de vrais cris de détresse. Les chrétiens enva-

hies par l'islam étaient dans un état lamentable. Plus d'évêques, plus de prêtres, églises brûlées ou saccagées. Les chrétiens étaient écrasés d'impôts. Il y eut nombre de martyrs.

La civilisation musulmane.

Parcourez l'Orient; partout, c'est l'inertie, l'ignorance; pas de progrès dans les arts, une civilisation très imparfaite et très stationnaire. Le travail manuel était dans le Coran flétri comme une peine ignominieuse réservée aux esclaves. Aussi, le mahométisme a-t-il tué l'industrie, les arts, le commerce et l'agriculture.

CONCLUSION

Ainsi, le mahométisme, c'est la religion de la force brutale : crois ou meurs.

C'est la religion de la volupté.

C'est la religion de la haine et du mépris.

Et la religion chrétienne, c'est la religion de la bonté, du dévouement et de la charité.

C'est la religion de la pénitence et du sacrifice.

Est-ce que cette comparaison ne fait pas ressortir à vos yeux la supériorité du christianisme?

Et quoi de supérieur au christianisme? Rien. Il faut bien le reconnaître et confesser que Jésus-Christ seul est la vérité.

Les massacres des Arméniens.

En 1896, les musulmans ont massacré dans les Etats du sultan plus de 200 000 Arméniens. Ces pauvres chrétiens schismatiques avaient essayé un instant de reconquérir leur indépendance. Malheur en prit. Dans un grand nombre de villes, les soldats se répandirent partout et mirent à mort tous les Arméniens qu'ils purent atteindre.

Au mois d'août, à Constantinople, sous un prétexte fictif, les Turcs coururent par la ville, armés de bâtons, et assommèrent tous les Arméniens qu'ils purent rencontrer. Le nombre des victimes a été évalué à 8 000.

La veille, au moment de la prière, les imams ou ministres de la religion musulmane avaient eux-mêmes distribué des bâtons.

On lit dans une lettre particulière (*Pèlerin*, 4 septembre 1896) :

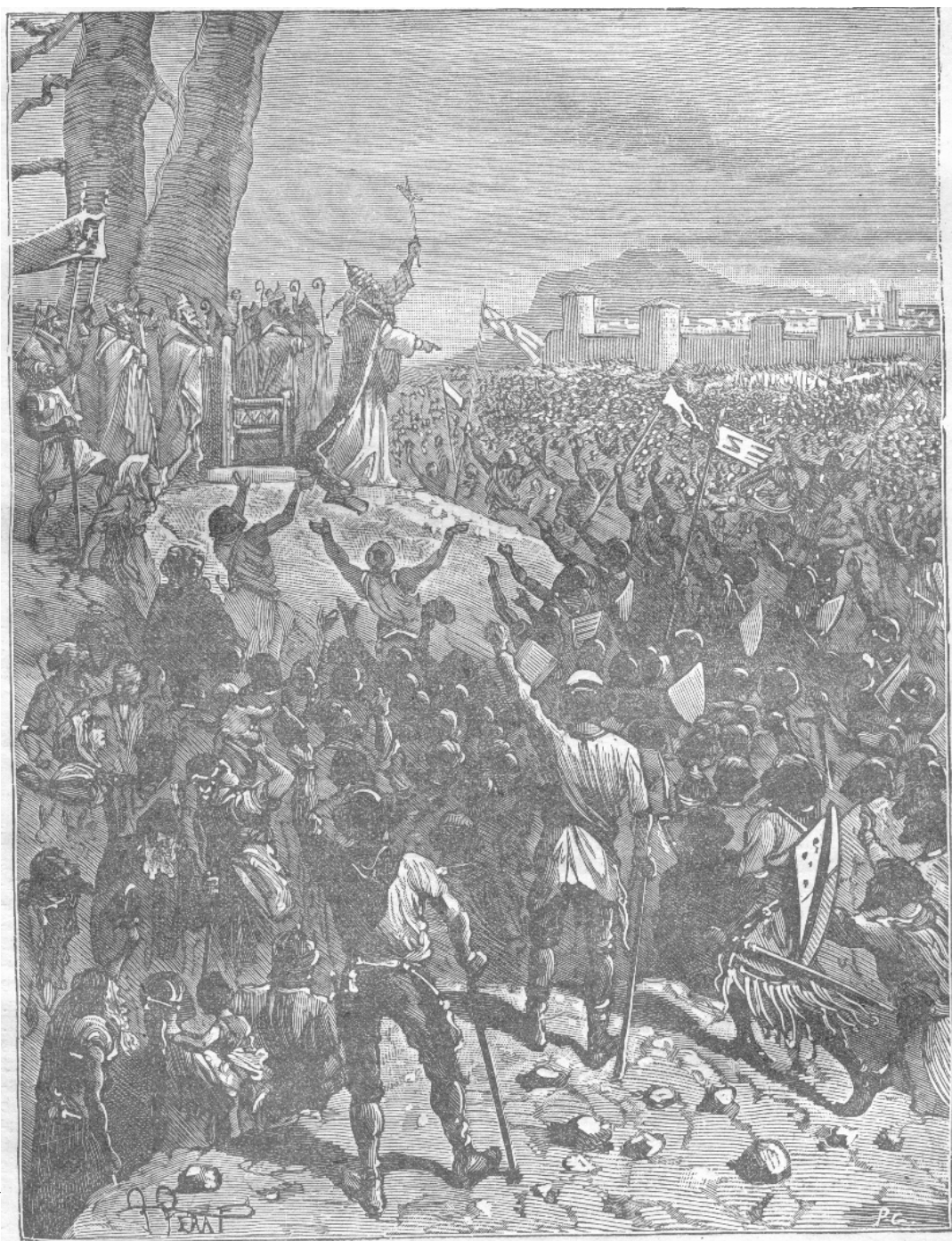
« Askeui, gros village arménien sur la Corne d'Or, a été anéanti. Hommes, femmes et enfants ont été égorgés. »

» En cet endroit, les Juifs se sont joints aux Turcs pour le massacre et le pillage. On ne voyait dans les rues que des Turcs, tous, depuis les gamins de dix ans jusqu'aux vieillards, armés de poignards, de bâtons, de grosses bûches de bois de chauffage. Tout Arménien qui passe est impitoyablement assommé à coups de bâton, sans enquête ni procès; les Kurdes et autres misérables rassemblés là faisaient éclater une joie féroce, et disaient : « Qu'il n'en reste pas un ! et quand un de ces infortunés tombait assommé, les spectateurs musulmans criaient : *Aferim! Aferim!* Bravo! Bravo! » C'était hideux.

» La troupe, sous le prétexte de réprimer la rébellion, a tiré des heures et des heures dans les fenêtres, à tort et à travers. Je viens de voir passer 17 charrettes de cadavres.

» Dans la plupart des villes d'Orient, ce qui a pu être préservé a été sauvé par les établissements religieux qui ont ouvert leur porte et abrité sous le drapeau français les malheureux réfugiés chez eux.

Les Croisades



LE PAPE URBAIN II PRÉCHANT LA CROISADE A CLERMONT

LES CROISADES

A l'occasion de notre entretien sur les musulmans, Auguste me rappela l'histoire des croisades.

Je sais, me dit-il, que dans ces grandes expéditions, nos vieux chevaliers firent montre d'un héroïque courage. Godefroy de Bouillon, Tancrede, Bohémond, sont des héros.

Mais, après tout, Voltaire n'avait-il pas raison? Ces guerres n'avaient-elles pas été inspirées par un zèle de religion mal entendu? Les croisades ont coûté à l'Europe deux millions d'hommes. Elles n'ont abouti qu'à trans-

porter en Asie des ressources immenses, elles ont ruiné la noblesse, et, enfin et surtout, elles n'ont pas réussi.

C'est bien en effet ce que les protestants ont souvent débité contre ces chevaleresques expéditions. Les philosophes ont répété après eux leurs attaques, et il a été longtemps de mode d'en parler en ces termes.

Vous allez vous rendre compte, Auguste, du grand bien qui en est résulté.

Non, ce n'était pas une folle entreprise. Le zèle mal entendu n'y a été pour rien.

I. — ORIGINE DES CROISADES

Pierre l'Ermite.

On sait qu'un pieux ermite, né aux environs d'Amiens, après avoir vécu quelque temps dans la solitude, résolut de visiter Jérusalem.

La Palestine, au XI^e siècle, était dans un état lamentable. Asservis par les Sarrasins, les chrétiens de Jérusalem étaient exposés à tous les mauvais traitements. Les prêtres ne pouvaient y célébrer même, sans s'exposer à voir les musulmans envahir et saccager le lieu saint, briser les vases sacrés et pourchasser les fidèles. Le tombeau du Christ était odieusement profané: Ils menaçaient de jeter le patriarche Siméon dans le feu et de le mettre à mort.

Le patriarche charge le moine français d'une lettre pour le pape Urbain II, dans laquelle il racontait toutes les douleurs de l'Eglise de Jérusalem.

Pierre partit et reçut du Pape la mission d'aller trouver les princes chrétiens et de leur faire comprendre les maux que souffrait Jérusalem. Il parcourut la France et vint en 1095 au Concile de Clermont présidé par Urbain II en personne.

Pierre l'Ermite y fit entendre sa parole de feu. Une foule immense l'entourait: laïques, prêtres, chevaliers, furent bientôt subjugués par cette parole embrasée.

Il montra la tombe du Christ profanée, nos frères les chrétiens d'Orient écrasés, attendant la vie et le salut de leurs frères d'Occident.

Dans un discours plus émouvant encore, le Pape décrit la désolation des Lieux Saints, les cruelles épreuves des fidèles de l'Orient, les périls de l'Europe et de l'Eglise.

La foule verse des larmes, on se frappe la poitrine, on jure de délivrer Jérusalem opprimée.

Soudain, un cri part de l'immense multitude: Dieu le veut! Dieu le veut! répètent des milliers de voix.

Urbain, saisi par une inspiration de la piété et du génie, s'empare du manteau rouge d'un

des cardinaux assis à ses côtés, il en fait des croix que tous attachent à leur vêtement comme signe de ralliement. La croisade était résolue.

Le départ pour Jérusalem.

L'enthousiasme fut tel, que des foules ne voulurent pas attendre l'armée régulière. On vit des milliers d'hommes partir sans ordre et sans discipline sous la conduite de Gautier Sans Avoir. Le plus grand nombre fut massacré en Hongrie.

L'armée régulière prit le temps de s'organiser et partit l'année suivante (1096). C'était la plus belle armée qu'on eût encore vue. Elle comptait 600 000 combattants.

Les croisés prirent successivement Nicée, Edesse et Antioche. Mais l'objet de tous les vœux, c'était Jérusalem.

Le siège de Jérusalem.

Quand les croisés arrivèrent en vue de la Ville Sainte, une immense acclamation de pieuse allégresse se fit entendre: Jérusalem! Jérusalem! Les piétons détachèrent leurs chaussures, les chevaliers mirent pied à terre, et tous, prosternés, fondant en larmes, adoraient le Dieu dont la miséricorde les avait conduits dans cette sainte Sion.

La ville était entourée de hautes murailles. La garnison se composait de 40 000 hommes. Le territoire environnant manquait d'eau, de bois et de pâturages.

Les croisés attaquèrent Jérusalem par le Nord. Cinq jours après l'arrivée des croisés sous les murailles fut donné le premier assaut, mais ce fut sans succès, faute d'échelles suffisantes. On dut construire de puissantes machines..... Mais bientôt de cruelles souffrances, la chaleur, la soif, la dysenterie, éprouvèrent cruellement les croisés.

On eut recours à la prière. Un jeûne de trois jours fut prescrit, durant lequel tous devaient confesser leurs péchés et se réconcilier entre eux. On fit une procession solennelle sur la montagne des Oliviers. Durant tout le parcours, les Sarrasins, du haut des tours et des remparts, ne cessaient de lancer avec leurs arcs et leurs balistes des nuées de projectiles sur la foule des pèlerins. Les infidèles, dans un accès de fureur sanguinaire,

promenaient sur les murailles des croix qu'ils couvraient de crachats et d'ordures en haine du nom de Jésus-Christ.

L'assaut fut fixé au jeudi suivant 14 juillet.

Godefroy fit avancer en face des murailles une immense tour surmontée d'une croix d'or...; un peuple entier unit ses efforts pour approcher de la muraille le gigantesque engin de guerre. Les assiégés lançaient continuellement contre les croisés des torrents de feu grégeois que l'eau n'avait pas le pouvoir d'éteindre.

Godefroy de Bouillon voulut lui-même incendier les sacs de matières inflammables que les Sarrasins avaient suspendus aux murailles.

Une épaisse colonne de fumée s'éleva entre les combattants. Les assiégés, à la faveur de ce nuage, tentèrent une sortie, ils furent repoussés; mais ils eurent le temps de briser les roues de la tour roulante presque entièrement démantelée, et les autres machines à demi embrasées furent retirées à l'écart, et l'assaut remis au lendemain.

La victoire

Déjà les soldats s'éloignaient par groupes; le peuple les suivait, insensible aux sarcasmes que les infidèles lançaient du haut des remparts.

La puissance de Dieu éclata alors quand, humainement, tout était désespéré. Les prières des fidèles furent miraculeusement exaucées.

On vit au-dessus du mont des Oliviers planer dans les airs un chevalier, qui agitait au-dessus de sa tête un bouchier resplendissant et faisait signe à nos légions de retourner au combat. A son aspect, Godefroy de Bouillon et Eustache de Boulogne, son frère, restés tous deux à l'étage supérieur de la tour, furent remplis d'une joie indicible. A grands cris, ils rappelèrent les fuyards. La miséri-

corda du Seigneur se manifesta enfin sur son peuple. Toutes les fatigues, toutes les blessures furent oubliées. Ceux qui, tout à l'heure, avaient pris l'initiative de la retraite étaient les plus ardents à voler au combat. Les princes, les chefs les plus expérimentés, ceux que l'armée considérait comme ses colonnes, s'élançaient en avant. Les femmes accouraient avec des vases remplis d'eau qu'elles distribuaient aux guerriers, et marchaient avec eux à la victoire.

Godefroy de Bouillon fit alors échouer sa tour contre la muraille et abaisser le pont-levis sur le parapet. Le héros s'élança sur la muraille avec Eustache de Boulogne et les deux frères Ludolphe et Gislebert de Tournay. Tous les chevaliers qui se trouvaient dans la tour les suivirent. Les autres, appliquant à la hâte des échelles de rempart, montèrent en même temps. Le premier, dit Ordéric Vital, fut Raimbaud Creton, qui déjà avait escaladé les murs d'Antioche avec Bohémond et ravi à Tancrede, lors du précédent assaut, l'honneur de poser sur le rempart une main que le glaive des infidèles avait mutilée. Jérusalem était prise.

C'était le vendredi 15 juillet 1099, à 3 heures de l'après-midi, heure solennelle où le Sauveur mourut sur la Croix pour nous racheter.

Les autres Croisades.

Commencées au Concile de Clermont, les Croisades se poursuivirent en huit expéditions, différentes jusqu'en 1270, date de la mort de saint Louis. C'est une suite de gloires et de cruels revers à travers lesquels apparaît le courage de nos vieux chevaliers, et surtout la grande figure de saint Louis.

II — POURQUOI LES CROISADES

Étaient-elles vraiment une folle entreprise, sans but raisonnable?

Mais quoi? il s'agit de peuples chrétiens. Dieu était comme l'âme, la vie, l'aspiration ardente des peuples à cet âge de foi. « Et pour le moyen âge, c'était le Christ, Dieu fait homme, né à Bethléem, mort au Calvaire, vivant en Judée dans d'impérissables souvenirs.

« Letombeau du Christ fut comme le drapeau de l'Europe chrétienne et son patrimoine le plus précieux.

« De là ce long cri de douleur quand on apprit que le tombeau de Jésus-Christ était au pouvoir des mécréants. Alors l'Europe chrétienne se leva indignée et frémissante, et quiconque n'a pas l'âme assez haute, le cœur assez

généreux pour admirer cette multitude en marche, pour venger une injure faite à son Dieu, celui-là ne saura jamais ce que c'est ni qu'un grand peuple ni qu'un grand sentiment.

(DOUBLET, *Cours d'histoire.*)

Non, rendre la Ville Sainte aux pèlerinages, éloigner les impies qui rançonnaient le culte des Lieux Saints, reconquérir sur l'impur mahométisme le sublime théâtre de la Rédemption : cela était digne des âmes fières et chrétiennes.

Il fallait sauver nos frères d'Orient écrasés sous le fanatisme musulman. Quand on apprit à quel degré d'asservissement ils étaient réduits. L'Europe chrétienne s'émut.

Était-ce juste?

III — TOUTES ONT RÉUSSI

Aucune n'a réussi, toutes ont réussi, a dit J. de Maistre. En effet les Croisades ont sauvé l'Europe de la dégradation musulmane. Pendant des siècles, ils ont envahi l'Europe. Ils pénétrèrent jusqu'au cœur de la France. Les

Croisades, en les obligeant de combattre chez eux, ont arrêté ces terribles invasions.

Que serions-nous devenus sans ces luttes héroïques, sans ces incessants combats que leur livraient nos pères? Ils nous auraient asservis,

nous serions des barbares et aujourd'hui la France ne serait pas la France.

La paix chez nous.

Ces guerres furent un bien à un autre point de vue. La chevalerie d'alors avait une exubérance de vie et une ardeur pour le combat qui demandaient un aliment.

Les passions ardentes avaient fait naître des sectes nombreuses de fanatiques : les Albigeois, les Vaudois ; les Patarins, etc., dont les désordres étaient une menace pour la société. Il y avait tous les jours des guerres de château à château.

Cette brillante fougue alla s'enrôler et se dépenser à la défense des Saints Lieux ; et la terre, débarrassée de combats incessants, fut rendue à l'agriculture et au commerce.

L'unité nationale.

Dans ce périlleux voyage à travers de lointaines contrées et au milieu de peuples d'une autre religion, les croisés s'étaient reconnus pour frères en Jésus-Christ. Dans le partage de l'immense armée en corps de nation, les hommes d'un même pays se reconnurent pour enfants d'une même patrie. Les Français du Nord se rapprochèrent des Français du Midi ; la fraternité nationale, à peine un instant sentie sous Charlemagne, fut retrouvée sur la route de Jérusalem.

L'affranchissement.

L'émancipation ou affranchissement des serfs, pauvres paysans absolument au service des seigneurs, commença aux Croisades. Beaucoup d'entre eux obtinrent alors de racheter leur liberté pour prendre la croix et partir en Terre Sainte.

Le commerce.

Les invasions barbares avaient brisé les liens qui existaient entre l'Europe et l'Asie. Les Croisades rouvrirent au commerce les routes et débouchés perdus. Des comptoirs s'établirent à la suite du passage des armées. Le commerce s'agrandit.

Le prestige de la France.

La première Croisade a laissé un souvenir impérissable de la France : parmi tous les peuples de l'Asie. Pour les musulmans, France était synonyme de chrétien, et nos chevaliers étaient les types de la valeur guerrière. Les chrétientés qui s'établirent en Orient à l'occasion des Croisades ne parlaient guère que la langue française. Elles étaient appelées la France d'Orient. Elles firent continuellement appel à l'action tutélaire de notre pays. C'est l'origine du protectorat français sur les Lieux Saints et sur les catholiques d'Orient.

La langue universelle.

C'est de là aussi que le français est devenu la langue universelle, c'est-à-dire qu'elle devint

la langue employée officiellement dans toutes les cours d'Europe. Elle est encore aujourd'hui la langue des relations diplomatiques, politiques, entre les diverses nations. On parlait français dans les cours d'Angleterre, de Portugal, de Sicile, de Constantinople, de Chypre, d'Antioche, de Jérusalem.

Nos vieux poèmes, que nos pères appelaient les *chansons de gestes*, récits qu'immortalisaient les exploits de nos chevaliers, étaient traduits dans toutes les langues.

Ils étaient beaux, ces chants de guerre, et pleins d'un noble amour pour la patrie française. Les vieux troubadours allaient partout, disant : « La plus belle couronne est celle de France.

» Le roi de France a été couronné par les anges en chantant, et Dieu lui a dit : « Tu seras mon sergent sur la terre, et tu y feras triompher la justice et la loi. »

Les guerriers ne parlaient jamais que de la « grande terre et du doux pays ». Bernard de Ventadour chantait sur les grèves d'Orient : « Quand le doux vent a soufflé du côté de mon pays, m'est avis que je sens une odeur de paradis. »

CONCLUSION

Les Croisades ne furent donc pas de folles entreprises.

Pour de vrais chrétiens, délivrer le tombeau de Jésus-Christ de toutes les profanations musulmanes, n'est-ce pas une grande pensée, digne d'un grand peuple ?

Pour des hommes, délivrer des chrétiens asservis et maltraités par des barbares, n'est-ce pas œuvre d'humanité ?

Pour l'Europe civilisée, n'était-ce rien que d'arrêter les invasions musulmanes qui auraient fait régner la barbarie à la place de la civilisation ?

Pour la France, ce fut la pacification, l'unité nationale au dedans ; au dehors, le protectorat des chrétiens, l'influence française en Orient, le commerce enrichi, un prestige qui dure encore.

Voilà ce que furent les Croisades.

« On ne cesse de nous répéter qu'aucune de ces fameuses entreprises n'a réussi, les enfants même le savent, mais toutes ont réussi, c'est ce que les hommes ne veulent pas voir. »

(DE MAISTRE.)

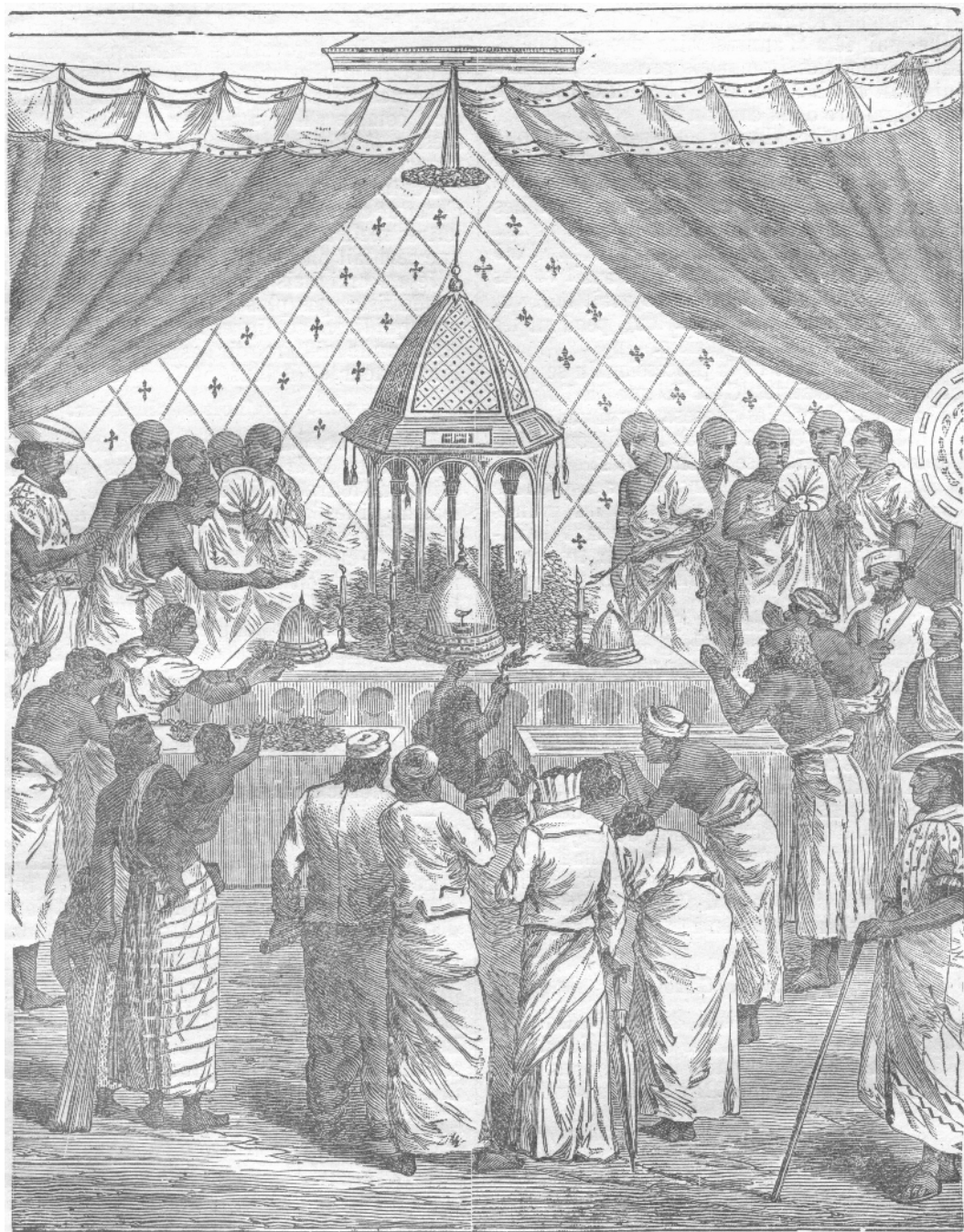
La Croisade en ce siècle.

Depuis 1882, les Pères de l'Assomption ont organisé de grands pèlerinages. Chaque année, c'est par centaines que des chrétiens qui savent prier sont allés visiter le tombeau de Jésus-Christ.

La conséquence est celle-ci. Il y a eu un renouveau dans le culte rendu aux Lieux Saints. Nombre de sanctuaires ont été reconstruits. Des couvents français ont été fondés autour de Notre-Dame de France. La France a repris sa place et son prestige à Jérusalem.

Les catholiques connaissent mieux la Terre Sainte, comprennent mieux l'Evangile. Ils aiment davantage Jésus-Christ.

A propos de Bouddha



EXPOSITION DE LA DENT DE BOUDDHA, A KANDY (Ile de Ceylan)
(D'après un dessin du R. P. DINAUX.)

A PROPOS DE BOUDDHA

A l'Exposition.

Grenuchet revenait de l'Exposition de 1889, celle qui fêta l'anniversaire des conquêtes immortelles des immortels principes, comme lui avait dit M. Baluche, l'instituteur laïque et obligatoire de la commune.

Avec Baluche, Grenuchet avait vu la tour Eiffel, il avait signé son nom de Grenuchet à la troisième plate-forme, il avait vu la galerie des machines, il avait vu les sauvages installés sur l'esplanade des Invalides. Il avait vu..... les tramways, il était monté dedans, il avait été en flacra, en bateau-mouche, il avait vu des automobiles. Enfin, Grenuchet avait tout vu, tout, vous entendez bien..... tout, pendant les huit jours du train de plaisir.

Surtout, il avait vu la procession du serpent et le musée Guimet. C'est là que M. Baluche lui avait expliqué des choses..... qui vont faire pâlir le curé. C'en est fait de la religion catholique. Les religions se valent toutes.

Dans toutes les religions, il y a à prendre et à laisser. La preuve, c'est que les grands hommes du jour se font maintenant bouddhistes. C'est dans l'Inde que l'on trouve la religion la plus poétique, la plus mystique, la plus métaphysique.

« Tu es devenu savant, Grenuchet, tu sais des mots qu'on ne comprend pas au village.

Fais, attention, Grenuchet, ferme ta bouche. Ton esprit s'éventerait. »

Voilà pourtant où on en vient aujourd'hui. Tout est accepté, tout est vrai, à la mode, pourvu que cela soit le contrepied du bon sens, de la vérité, de la religion. N'a-t-on pas vu nos libre-penseurs du jour assister à des cérémonies que des bonzes venus de Ceylan ont célébrées en l'honneur de Bouddha? On a permis à ces marabouts, qui ne sont autre chose que des sorciers, d'officier et de porter leurs idoles en procession à travers l'Exposition de 1889.

Le musée Guimet.

On a fondé un musée, le musée Guimet, destiné à retracer l'histoire des religions.

Dans ce musée, toutes les religions sont mises sur le même pied. Il y a là des Bouddhas

ventrus, assis les jambes croisées, de toutes les dimensions. Les inscriptions qui accompagnent les statues, tableaux, objets du culte, affectent les expressions catholiques, comme si c'était la même chose. On voit des *séminaristes*, des *missionnaires*, des *vêpres* bouddhistes, etc., comme s'il y avait des séminaires, des messes et des vêpres chez les populations superstitieuses de l'Inde.

J'entrepris d'expliquer à Grenuchet ce que c'est que cette religion bouddhiste, que certains lettrés mettraient volontiers à la mode, parce que cela fait pièce à la religion catholique.

Je ne craignais pas que Grenuchet se fit bouddhiste, pas plus lui que tous les braves gens qui liront ces lignes : mais je pensais qu'il était bon de lui faire voir l'astuce de M. Baluche, l'instituteur, et de tous les Baluche du monde.

Ils sont criminels et absurdes.

M. Baluche, dans sa classe, affecte de ne jamais parler de la religion, à moins que ce ne soit pour tourner l'Eglise en ridicule. Généralement, si les leçons d'histoire ou les leçons de choses l'y obligent, il parle des religions soit comme de chose vieilles, dont on peut se passer maintenant, soit comme de choses superstitieuses, dont il est curieux de suivre les variations chez tous les peuples.

Cette mise au même rang de toutes les religions est une injure pour la vérité.

En parlant ainsi, c'est jeter dans l'esprit des enfants des idées de doute et d'indifférence.

C'est une chose absolument pernicieuse. — Alors, me dit Grenuchet, vous n'admettez pas ce musée Guimet?

— Oh! il ne me gêne pas précisément. Je l'admets comme un musée des fausses religions. On peut, en les comparant les unes aux autres, faire ressortir la sagesse, la beauté de la religion de Jésus-Christ, et montrer à quel degré d'abrutissement le culte des idoles fait descendre l'humanité.

Et c'est cela que j'expliquai à Grenuchet. Il demeura d'abord bouche bée, un peu ahuri. Mais quand il connut mieux les aventures de Bouddha, il se mit à rire et revint de son enthousiasme pour la procession des bouddhistes.

I — LES AVENTURES DE BOUDDHA

Naissance.

On ne sait pas bien à quelle époque il vint au monde. Peut-être dix siècles, peut-être six siècles avant Jésus-Christ. Il était de la race royale des Ça-Kia.

On l'appela Ça-Kia le solitaire, Ça-Kia-Mouni. Il s'établit dans le sein de sa mère, monté sur un éléphant armé de six défenses. Aussitôt qu'il fut né, Ça-Kia-Mouni fit, sans être aidé de personne, sept pas du côté de l'Orient, sept du côté du Midi, sept vers l'Occident, sept vers le

Nord..... Un brahmane (prêtre du dieu Vichnou) vint constater les trente-deux signes auxquels on peut le reconnaître. Voici les principaux signes : les rues se trouvèrent balayées et les endroits fétides exhalèrent des parfums ; le soleil et la lune s'arrêtèrent, 500 éléphants blancs se trainèrent devant le palais, 500 lions blancs sortirent des montagnes de neige..... 10 000 vierges célestes parurent sur les murailles avec des éventails en plume de paon.....

— Mais c'est un conte de fée, tout cela ?

— Ce n'est pas fini, il faut que tu saches à quoi t'en tenir sur la religion de M. Baluche.

La métempsychose est le fondement de la religion de Bouddha, c'est-à-dire que l'âme passe successivement dans le corps des hommes, des animaux, jusqu'à ce qu'elle arrive au terme final, qui est le repos dans le Nirvana. Le Nirvana, on ne sait pas trop ce que cela représente, peut-être le rien, le néant. Ainsi donc, tu peux t'attendre, si tu n'es pas raisonnable, à devenir chien, chat, canard, grenouille, crapaud, etc.

C'est ce qui fait que les bouddhistes ont grand respect pour la vie des insectes et se font scrupule de tuer même les puces.

550 naissances.

Ça-Kia-Mouni lui-même avait été successivement cheval, singe, écureuil, roi des paons, paon lui-même ; il s'était fait manger sous forme de serpent par charité par des bêtes féroces qui avaient faim. Tout mangé qu'il était, il se retira dans la solitude et se livra à la contemplation. Il avait eu 550 naissances. Il en était donc à sa 550^e vie.

Cependant les brahmanes, prêtres de la religion d'alors, s'inquiétaient. Ils lui proposèrent un duel : A qui ferait le plus de prodiges.

Un fameux duel.

Le duel eut lieu dans la plaine de Cravasti ; jamais on ne vit rien de pareil. Bouddha enfermé dans son ermitage, envoya par le trou de la serrure du feu qui détruisit le palais des Brahmes. Sans se déranger, il fit trembler la terre de six façons différentes, il fit pleuvoir des lotus (fleurs), de la poudre de santal (parfum), des habits. Bouddha aurait bien dû faire tomber des *complets* à l'Exposition !

— Assez, assez, medit mon pauvre Grenuchet.

— Mais ce n'est pas fini, il faut bien que tu connaisses jusqu'au bout la religion de M. Baluche.

Bouddha mourut d'indigestion pour avoir mangé trop de lard !!!

Un curieux enterrement.

— Ah ! tant mieux, fit Grenuchet. Il dut avoir un bel enterrement.

— Je crois bien. Son cercueil s'éleva en l'air et entra dans la ville en marchant tout seul. Entré par la porte Occidentale il en ressortit par la porte d'Orient. Il fit sept fois le tour de la ville, puis alla se mettre sur un bûcher. Bouddha fit sortir de sa poitrine une flamme qui le brûla, mais sans consumer le cercueil.

Je te fais grâce du reste, mon pauvre Grenuchet, tout cela est dans les livres sacrés des bouddhistes. Je t'assure que tout cela est exact. Il y a 80 000 livres de religion, et nos pauvres savants n'en ont encore lu que cinquante.

II — LA MORALE DE BOUDDHA

— Mais M. Baluche a dit que la morale de Bouddha est à comparer avec celle du christianisme.

— Il est vrai que quelques-uns (pas tous) des préceptes de Bouddha sont conformes à la loi naturelle. Il défend de tuer, même les animaux, de voler, de s'enivrer, de vivre d'une vie licencieuse. Mais, fais attention à ceci, Bouddha se contente de défendre. Il ne prescrit rien, *ni amour de Dieu, ni amour du prochain*.

On ne trouve dans le bouddhisme ni hôpitaux, ni orphelinats, ni aucune des institutions charitables du christianisme. Le bouddhisme se préoccupe peu des misères de l'humanité. Il n'a pitié que des animaux. Il défend de les tuer : singulière prescription dans l'Inde où, chaque année, 5 000 personnes sont dévorées par des tigres et 20 000 périssent mordus par des serpents.

Mais ces belles prescriptions du bouddhisme sont lettre morte. Il n'y a pas de pays, au dire des voyageurs, où la corruption des mœurs

soit si répandue. Les lamas ou moines bouddhistes du Thibet sont des monstres de paresse, de débauche et de rapacité. Voilà tout ce que produisent ces fameux préceptes de morale.

Bien plus, les désordres non seulement sont considérés comme permis, mais encore font partie des mystères sacrés.

— Si c'est là la religion de M. Baluche, je ne lui conseille pas d'en montrer les résultats à ses élèves. Cela pourrait l'envoyer en police correctionnelle. Les mœurs sont monstrueuses, et la corruption atteint, dans les contrées bouddhistes, le dernier degré.

Les désordres les plus grands existent dans les familles.

Il est vrai qu'il y a des principes de morale qui paraissent honnêtes. Mais, si on y regarde de près, on s'aperçoit vite qu'à côté de chaque prohibition il y a un correctif. Ainsi, la vie licencieuse est défendue, mais elle est permise quand les parents l'autorisent dans leurs enfants, etc.

Quand on objecte aux bonzes qu'ils n'observent

pas leur religion, ils se contentent de répondre : « Elle est devenue impossible, mais notre religion est sublime quand même. »

Sublime, une religion qu'on n'observe plus et qu'il est permis de ne plus observer !!

Le Nirvana.

Comment voulez-vous qu'il en soit autrement?

Le bouddhisme, ne saurait encourager à la vertu. Il ne promet aucune récompense pour la vie future. Il y a des châtements qui consistent à renaître, après la mort, chien ou chat ou crocodile, ou insecte..... et cela indéfiniment.

La seule récompense promise à la vertu consiste à cesser tout à fait d'exister. C'est ce qu'ils appellent entrer dans le Nirvana, c'est-à-dire s'absorber dans le néant, perdre conscience de soi et n'être plus absolument rien.

Mais c'est une absurdité de premier ordre.

Il est contre la nature et toutes ses aspirations de vouloir cesser d'être et d'aspirer au néant. Beaucoup préféreront certainement renaître sous n'importe quelle forme, et n'avoir pas à lutter contre leurs passions. C'est ce qui arrive en réalité. Voilà pourquoi les bonzes avouent que leur religion sublime est impossible.

Prétendu athéisme.

La doctrine de Bouddha est athée, non pas qu'elle enseigne qu'il n'y a pas de Dieu, mais elle ne parle que de prescriptions morales.

En réalité, et cela prouve combien l'existence de Dieu est une vérité manifeste et facile à démontrer, la plupart des bouddhistes ont fait de Bouddha un dieu. On le met sur les autels, on lui rend un culte.

L'Inde, le Thibet et la Chine sont remplis de pagodes ou temples dédiés à Bouddha. Partout des autels, des sacrifices, des prières, des lamaseries ou couvents de bonzes. Cela prouve que l'homme a naturellement besoin de Dieu. On l'a défini bien justement, eu égard à ses aspirations et à ses besoins, *un animal religieux*.

Supériorité du christianisme.

Mais, M. Baluche dit que le bouddhisme ressemble beaucoup au christianisme.

Ah! non. Deux mots suffisent pour établir que l'un est un tissu de monstruosité, l'autre une merveille de sagesse qui ne peut venir que du vrai Dieu.

Les aventures de Bouddha sont une suite de fables orientales, des fictions d'imagination qui surpassent toute vraisemblance, sans but moral, sans enseignement pratique. Les miracles de Jésus-Christ sont des guérisons de malades, des bienfaits signalés, sans appareil, sans mise en scène, mais démontrent la bonté autant que la puissance de leur auteur.

La doctrine de Bouddha est athée, impie, puisqu'elle ne prescrit pas le devoir envers

Dieu. La doctrine de Bouddha est inefficace à réprimer les passions, puisqu'elle ne promet rien que le néant.

Elle est absurde. Qu'est-ce qu'une religion peut bien être s'il n'y a pas de Dieu?

Le Christ promet le ciel, c'est-à-dire la vie sans fin dans la possession du vrai et du bien infini qui est Dieu.

Dans la doctrine du Christ, le châtement est proportionné à la faute. Le péché est le mal infini puni par un enfer sans fin. La récompense est proportionnée aux œuvres, c'est la vie sans fin.

Voilà la vraie religion, la seule vraie.

CONCLUSION

M. Baluche a donc grand tort de ne parler que des *religions* et de ne jamais parler de *la religion*. Il est absurde en exaltant le bouddhisme devant ses élèves.

Ce prétendu étalage de religion, cette manière de procéder est absurde et ridicule.

C'est traiter également la vérité et l'erreur.

C'est traiter indifféremment le bien et le mal.

C'est encore une fois jeter le doute dans l'âme de l'enfant en réduisant au rang des superstitions la religion de Jésus-Christ.

Mon ami Grenuchet le comprit, car il avait du bon sens. Il continua de me parler du train de plaisir, des tramways, des machines, mais ne souffla plus mot de la procession du dragon.

Le char de Jaggernath.

Le bouddhisme a succédé au brahmanisme. Mais ce dernier, religion de Vichnou, de Siva et d'une multitude de dieux nés les uns des autres, est souvent mêlé aux pratiques bouddhistes. Rien n'égale les superstitions atroces du culte des brahmes.

Tout le monde connaît la fameuse procession de Jaggernath.

On y compte plus de 100 000 personnes. L'idole de Jaggernath a 45 pieds de hauteur, elle est placée sur un char. La foule elle-même s'attelle au char et bientôt la lourde masse s'avance péniblement. Dès que l'idole est aperçue, partout des cris, des sifflements. L'enthousiasme fanatique va devenir du délire. On jette sous les roues du char de l'or, de l'argent, des noix de coco, des rameaux verts. Le dieu aime l'effusion du sang.

Pour mériter ses faveurs, les hindous se jettent bientôt sous les roues de son char et se font fracasser les jambes et souvent écraser tout à fait. Bachanan vit, en 1806, un hindou s'étendre le visage contre terre, les mains allongées en avant sur le passage du char. Son cadavre, écrasé, demeura longtemps dans l'ornière, exposé aux regards des spectateurs.

Un officier anglais, témoin de ces scènes hideuses il y a peu d'années, raconte qu'il vit un idolâtre se jeter sur le chemin du char et attendre étendu que l'idole lui passât sur le corps. Au risque d'exciter contre lui le fanatisme de la foule, l'officier administra une volée de coups de cravache au pauvre diable pour l'obliger à se lever et à échapper à la mort. Il y parvint avec assez de peine. Il fallut frapper ferme et sec.

Pourquoi catholique l'Église ?



LA PÊCHE MIRACULEUSE

(Carton de RAPHAËL)

Le Christ dit un jour à ses apôtres : « Venez, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. »
L'Eglise a été instituée par le Sauveur pour être le salut du monde.

M. le Ministre.

J'étais dans le train occupé à lire mon bréviaire, lorsque je fus interrompu par un monsieur à la figure glabre, à la voix forte.

— Monsieur l'abbé, je ne me ferai jamais catholique.

— Le malheur sera pour vous, Monsieur. Mais pourquoi ?

— Monsieur, j'appartiens à l'Eglise réformée,

et nous croyons, nous, qu'il suffit de lire la Bible et de croire pour être sauvé.

Vous autres, vous usurpez les pouvoirs mêmes de Jésus-Christ, en ajoutant aux commandements de Dieu, les commandements de l'Eglise. Il n'y a pas d'Eglise. Le Christ n'en a jamais institué. La Bible suffit pour être sauvé.

Chacun agit selon sa conscience. Dieu ne lui en demande pas davantage. Il ne devrait y avoir ni prêtres, ni évêques, ni Pape.

— Alors, répondis-je, à quoi servent les ministres de l'Eglise réformée, s'il ne peut y avoir d'Eglise, s'il ne peut y avoir de culte et de ministres du culte?

— Nous servons à enseigner, me répondit le ministre Kaiser, d'origine allemande, facile à reconnaître à son accent d'outre-Rhin.

— Mais pourquoi enseignez-vous? s'il ne doit pas y avoir d'Eglise, pas d'autorité enseignante, si chacun se fait à soi-même sa croyance et agit selon ses lumières. C'est contre vous-même que vous parlez. Et j'entrepris de lui montrer comment la Bible seule ne suffit pas, et pour quoi il faut une Eglise.

I — IL NE SUFFIT PAS DE LIRE LA BIBLE

— D'abord, la Bible ne suffit pas, lui dis-je à brûle-pourpoint.

— Elle n'est donc pas un livre inspiré?

— Si, parfaitement, mais la Bible ne renferme pas tout ce qu'il faut croire.

Ouvrez simplement le Nouveau Testament. Vous vous en convaincrez vous-même. Les Livres Saints ont été composés pour retracer l'histoire de la religion. Les Evangiles nous donnent la vie de Jésus-Christ, mais ils ne sont que des résumés. Ce sont des résumés admirables, mais qui ne nous transmettent pas toutes les paroles de Jésus-Christ.

Les évangélistes eux-mêmes nous en avertissent. Saint Jean termine ainsi son Evangile: « Il est beaucoup d'autres choses que Jésus a faites; si elles étaient écrites en détail, le monde entier ne suffirait pas à contenir les livres qu'il faudrait écrire. »

Les Epîtres sont encore plus formelles. Elles ont été écrites à raison de circonstances spéciales qui concernent les Romains ou les Corinthiens ou d'autres. Mais saint Paul et les autres apôtres n'ont jamais eu l'idée d'en faire des traités complets de doctrine.

Qui oserait dire, par exemple, que saint Paul écrivant à Philémon au sujet de la fuite d'Onésime, son esclave, a prétendu faire un catéchisme complet.

Certainement, tout ce qui est dans la Bible doit être l'objet de nos croyances. Mais il peut y avoir autre chose que ce qui est dans la Bible.

Elle ne fut pas le premier moyen.

Quand les apôtres prêchèrent avant d'avoir écrit les Livres Saints, fallait-il leur répondre: Attendez, nous croirons lorsque vous aurez écrit?

Si ce premier moyen d'enseignement était bon au commencement du christianisme, il n'a été dit nulle part qu'il a cessé d'être le moyen employé par Jésus-Christ.

La nécessité.

D'ailleurs, il s'impose par la nécessité même; un livre est une lettre morte. Il est nécessaire que quelqu'un l'explique.

La religion est une loi. Les lois ont besoin d'être interprétées. Allez au tribunal, toute la

science des juges consiste à vérifier le sens des lois.

On publie avec un soin minutieux tous les arrêts des tribunaux, pour établir ce qu'on appelle la jurisprudence, c'est-à-dire le sens et les applications de telle ou telle loi dans tous les cas qui se présentent.

Et vous ne voulez pas que Dieu ait autant de sagesse que les hommes et ne prenne pas les mêmes précautions!

Une loi qui cesserait d'être expliquée, une loi dont l'observation ne serait pas maintenue par une autorité visible, ne serait plus une loi.

Et c'est précisément le but de l'institution de l'Eglise. Elle fait pour les vérités enseignées par le Christ ce que font les tribunaux pour les lois humaines, elle conserve, maintient dans leur intégrité, explique et fait observer les enseignements de Jésus-Christ.

C'est pourquoi l'Eglise, pour nous, c'est une société, c'est-à-dire une multitude d'hommes, unis ensemble par la profession d'une même foi, sous l'autorité visible établie par Jésus-Christ.

L'inspiration du Saint-Esprit.

— Mais la Bible n'est pas une loi humaine, fit M. le ministre Kaiser. Elle n'a pas besoin d'être expliquée, parce que nous avons tous l'inspiration de l'Esprit-Saint.

— Monsieur le ministre, répondis-je, est-ce que sincèrement vous croyez à cette inspiration du Saint-Esprit, telle que vous l'entendez? Si j'ai bien compris, c'est une inspiration donnée à tous ceux qui lisent la Bible.

Je ne nie pas que ne Dieu puisse vous éclairer et vous instruire. Je crois au surnaturel plus que vous encore.

Mais il est évident que cette inspiration n'est pas donnée à tous.

Voici la preuve. Nous lisons la Bible tous les deux. Donc, nous sommes inspirés tous les deux.

Donc, nous devons être d'accord.

Or, nous sommes divisés. Donc au moins l'un d'entre nous n'a pas le Saint-Esprit.

Admettons que ce soit votre serviteur, qui est un profane pour les réformés. Mais pourquoi vous-mêmes entre vous n'êtes-vous pas d'accord? Pourquoi n'enseignez-vous pas tous

la même chose? Pourquoi vous-même, Monsieur, avez-vous parfois changé d'opinion sur un même point.

On a compté deux cents interprétations différentes données par les auteurs protestants sur ces paroles : Ceci est mon corps. S'ils étaient inspirés, ils seraient tous d'accord, parce que le bon Dieu ne peut pas se contredire.

On citait, il y a quelques années, à Paris, deux de vos collègues, M. Coquerel père et

M. Coquerel fils. Ils faisaient le prêche dans le même temple à des heures différentes.

L'un venait dire que Jésus-Christ est Dieu. Une heure après, l'autre venait enseigner que Jésus-Christ n'est pas Dieu. Étaient-ils tous les deux inspirés.

L'absence d'inspiration est donc évidente. Aussi n'en parlez plus sérieusement.

Il faut donc une autorité qui conserve et qui transmette les enseignements de la Bible.

II — CE QUE FAIT L'ÉGLISE

A supposer que la Bible renferme toute la doctrine, il faut une autorité qui conserve cette Bible à l'abri de toutes les altérations.

Dans la suite des temps, les hérétiques ont essayé de supprimer ce qui les gênait; on condamnait leurs erreurs.

Vous-mêmes, dans l'Eglise réformée, vous n'êtes pas du tout d'accord sur les livres qui entrent dans la composition de la Bible. Les uns admettent celui-ci, les autres celui-là, tel rejette tel passage, tel enlève des épîtres entières.

Il faut une autorité visible dont la mission soit clairement démontrée, et qui ait charge de nous dire: ceci est de la Bible, ceci n'en est pas.

Si cette autorité n'existe pas, la Bible est perdue.

Voilà donc le pourquoi de l'Eglise. Elle devait exister pour conserver et transmettre la Bible elle-même et tous les enseignements de Jésus-Christ.

Le Synode de Dordrecht.

Les protestants eux-mêmes qui nient toute autorité enseignante ont dû réprimer les excès du libre examen, en condamnant des doctrines opposées aux leurs.

Un ministre, nommé Arminius, dogmatisa publiquement contre la doctrine établie, celle de Calvin; de là des dissensions religieuses et politiques qui coûtèrent la vie à un des plus illustres citoyens de la république, à Barnveld. Les partisans d'Arminius eurent beau rappeler que chaque fidèle était l'interprète de l'Ecriture, et qu'ainsi il avait le droit de réformer Calvin lui-même, s'il lui paraissait que ce réformateur s'était écarté de la doctrine évangélique, ils ne furent point écoutés; ils furent poursuivis comme des rebelles; un Synode célèbre fut convoqué à Dordrecht, et là, malgré toutes les protestations, la nouvelle doctrine fut solennellement condamnée. Voilà comme, après avoir appelé les peuples à une liberté sans frein, on sentit la nécessité de les remettre sous le joug de l'autorité.

Les catéchismes protestants.

Je vous ai dit que la Bible seule ne suffit pas. La preuve, c'est que vous-mêmes vous composez des catéchismes. En bon protestants que vous êtes, ne devriez-vous pas vous con-

tenter de cette inspiration dont vous gratifiez si aisément tout le monde.

Mais vous comprenez très bien comme nous qu'un homme sans instruction devant la Bible se perdrait dans la longueur des récits et ne saurait se faire ses croyances à lui; c'est pour la grosse majorité absolument impossible.

Sans études, sans lettres, distrait par les travaux et les nécessités de la vie, le simple travailleur peut-il saisir par lui-même toute la doctrine des Saintes Ecritures? La parole de Dieu n'est pas dans les mots, mais dans leur véritable sens. Le peuple est-il en état de juger, de confronter les diverses éditions de la Bible, d'éclaircir les passages en les comparant les uns avec les autres?

Et ceux qui ne savent pas lire, comment agir avec eux?

Que faites-vous vous-même? Vous les instruisez: ce qui est absolument contraire à vos principes.

Les enfants.

Chez vous comme chez nous, les enfants sont instruits de la religion par les parents dans leurs familles, même par les instituteurs dans leurs écoles. — On ne persécutera jamais ces derniers comme nos Frères ou nos Sœurs. — Chez vous comme chez nous, les enfants, avant de savoir lire, apprennent à bégayer les premiers éléments de la doctrine chrétienne, à réciter des prières, à respecter les cérémonies de leur culte. L'autorité des parents, des pasteurs, de tout ce qu'ils voient et de tout ce qu'ils entendent, voilà d'abord tout ce qui les frappe et les dirige; c'est de ces impressions reçues plutôt que discutées que se forment leurs croyances. Le plus grand nombre croient toute leur vie ce qu'ils ont cru d'abord, bien plus par autorité que par raisonnement. (FRAYSSINOUS.)

Vous enseignez parce que c'est nécessaire. Vous prouvez par là qu'il faut une Eglise.

Nous, nous croyons que le Christ a institué l'Eglise. L'Eglise, c'est une société, c'est-à-dire quelque chose comme une nation, un peuple, gouverné par une autorité. Et cette autorité enseigne les vérités de la foi et régit les volontés pour conduire les hommes au salut.

C'est tout simple, il en ressort cet effet bien appréciable.

Le prône.

Quand un homme, le dimanche, entend la parole de son curé, il peut se faire ce raisonnement :

Ce que j'entends c'est l'enseignement de Jésus-Christ, j'en ai la certitude, parce que ce prêtre a été envoyé par son évêque; son évêque a été envoyé par le Pape; le Pape est envoyé par Jésus-Christ.

— Alors le prêtre est infaillible? ..

— Non, mais s'il se trompe, il sera repris par son évêque; si son évêque se trompe, il sera repris par le Pape. Et le Pape ne se trompe pas. Je vous parlerai, si nous nous rencontrons encore, de l'infaillibilité du Pape.

— Voilà qui est bien fort, dit le ministre protestant après toute réflexion faite, c'est un beau système, c'est ce qui fait la force du

catholicisme, son unité. Je comprends que cela doit être ainsi.

Mais si je le trouvais ainsi établi dans la Bible, ce serait encore mieux.

— C'est bien facile, lui dis-je. Nous nous reverrons dimanche. Vous verrez comme c'est simple.

CONCLUSION

En attendant, retenez bien ceci :

Le Christ a dû vouloir nous faire parvenir la vérité, sans danger d'erreur; il a dû vouloir nous indiquer les devoirs à remplir.

Un livre, même la Bible, ne suffirait pas, si quelqu'un n'était là pour la conserver intacte et pour en fixer le vrai sens. Ce quelqu'un, c'est l'Eglise.

Voilà pourquoi on dit justement que l'Eglise est la continuation vivante de Jésus-Christ sur la terre.

TRAITS HISTORIQUES

Sainte Chantal, âgée de cinq ans, confond un hérétique.

Un jour, à peine âgée de cinq ans, Jeanne s'amusa dans le cabinet de son père, lorsqu'une discussion s'engagea entre le président Frémoyot et un gentilhomme protestant qui lui était venu faire visite. Il s'agissait de la Sainte Eucharistie. Le seigneur protestant disait que ce qui lui plaisait surtout dans la religion réformée, c'est qu'on y niait la présence réelle de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement.

A ces mots, la sainte enfant n'y peut tenir; elle s'approche vivement du protestant, et, arrêtant sur lui un regard ému : « Monseigneur, lui dit-elle, il faut croire que Jésus-Christ est au Saint-Sacrement, parce qu'il l'a dit; quand vous ne le croyez pas, vous le faites menteur. »

Le ton avec lequel elle parlait étonna le protestant qui entreprit de discuter avec elle, mais elle l'arrêta court par la sagesse de ses réponses, en même temps que par l'ardeur de sa foi elle enchanterait tous les assistants.

Embarrassé de ses vives réparties, le seigneur protestant voulut terminer la discussion comme on termine tout avec les enfants : il lui présenta des dragées. Aussitôt elle les prend dans son tablier, et, sans y toucher, les va jeter au feu en disant : « Voyez-vous, Monseigneur, voilà comment brûleront dans le feu de l'enfer tous les hérétiques, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit. » (M^{re} BOUGAUD, *Hist. de sainte Chantal.*)

Bel exemple de Fénelon.

Fénelon, archevêque de Cambrai, donna un touchant exemple de soumission humble et absolue aux décisions du chef de l'Eglise. Il avait été accusé par plusieurs évêques de France, et, entre autres, par un des plus grands hommes de son siècle, le fameux Bossuet, d'avoir émis dans un ouvrage intitulé : *Explication des Maximes des Saints*, plusieurs propositions dangereuses en matière

de religion. Fénelon s'en remit à la décision du Pape.

Ce livre, examiné par une Commission de cardinaux, fut condamné par le pape Innocent XII, et l'archevêque de Cambrai en reçut la nouvelle le 25 mars 1699, fête de l'Annonciation, au moment où il allait prêcher sur la solennité du jour.

L'archevêque se recueillit un instant, et, changeant aussitôt le sujet de son discours, il parla d'abondance sur la soumission due à l'autorité d'une manière si humble et si touchante, qu'il arracha des larmes à tout son auditoire.

Le 9 avril suivant, il adressait au clergé et aux fidèles de son diocèse un mandement dans lequel il disait : « Notre Saint-Père le Pape a condamné le livre intitulé : *Explication des Maximes des Saints*, avec vingt-trois propositions qui en ont été extraites. Nous adhérons à cette condamnation, simplement, absolument, et sans ombre de restriction. Nous défendons à tous les fidèles de ce diocèse de lire et de garder ce livre. »

Nous nous consolerons, nos très chers frères, de ce qui nous humilie, pourvu que le ministère de la parole que nous avons reçu du Seigneur pour votre sanctification n'en soit pas affaibli, et que, nonobstant l'humiliation du pasteur, le troupeau croisse en grâce devant Dieu. A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission!..... »

De plus, afin de perpétuer par un monument durable la mémoire de cette humble rétractation, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, un ostensor d'or supporté par deux anges, dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, parmi lesquels était le titre du sien, quoique cette qualité n'eût été donnée à aucune des propositions condamnées.

Un exemple si parfait de soumission n'honore pas moins devant l'histoire l'illustre archevêque de Cambrai que l'éclatante renommée de ses œuvres littéraires.

L'Église est l'œuvre de Jésus-Christ



L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Le Christ a donné à saint Pierre le pouvoir de paître son troupeau, c'est-à-dire de gouverner son église : son successeur Pie XI régit l'église en vertu du même pouvoir.

L'ÉGLISE EST L'ŒUVRE DE JÉSUS-CHRIST

Monsieur Kaiser.

Peu de jours après notre première rencontre, Kaiser, le pasteur réformé, était sur mon chemin. Il monta prestement en wagon avec moi.

— Pour cette fois, je vous tiens, me dit-il. Vous m'avez donné de très belles raisons. Je me rends très bien compte qu'il faut une autorité pour conserver, pour expliquer et pour faire observer les enseignements de Jésus-Christ. Il faut donc que l'Eglise existe.

Mais ce ne sont que de belles raisons. Il faut que vous me prouviez que le Christ a ainsi établi l'Eglise. C'est un fait. L'Evangile doit en faire mention.

Or, je ne vois nulle part dans l'Evangile qu'il soit question de société et d'autorité, de loi, etc. Il n'y a pas d'Eglise.

— Si vous ne l'avez pas vu, vous allez le voir. C'est très simple.

Vous avez la vue courte, Monsieur le ministre. Commençons par bien nous entendre sur les termes.

J'appelle l'Eglise une société, c'est-à-dire une réunion d'hommes tendant au même but, sous une légitime autorité. Il faut une autorité, autrement nous n'aurions pas de lien entre les volontés; sans autorité, chacun irait de son côté, on ne tendrait pas au même but.

Un régiment sans colonel et sans capitaines n'est pas un régiment, c'est une masse d'hommes. Impossible de manœuvrer sans commandement. Il faut, dans la masse des fidèles, une autorité pour conserver, pour expliquer, pour faire observer les enseignements et les préceptes de Jésus-Christ.

— C'est compris, dit le ministre. Mais cela reste à prouver.

— Voici la preuve. Pour avoir une société telle que je viens de la définir, il faut un *groupe* d'hommes, il faut une *autorité* qui enseigne et qui gouverne, afin d'expliquer et de faire observer les enseignements de Jésus-Christ. Il faut un *but commun*. Je ne sors pas de là.

Or, le Christ a établi ces trois choses : le groupe, l'autorité, la fin commune.

I — LE GROUPE

Dès les premiers jours de sa vie publique, le Christ choisit douze de ses disciples qu'il appelle apôtres, parce qu'il veut les envoyer prêcher en son nom.

C'est un groupe. Mais l'union doit s'étendre jusqu'aux confins du monde.

« Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

— Là n'est pas la difficulté, mais l'autorité, où est-elle? Les apôtres sont des propagateurs, ils n'ont pas autorité pour enseigner et pour gouverner les consciences.

II — L'AUTORITÉ

— Ils ont autorité pour enseigner.

Ecoutez : je lis dans l'Evangile :

Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre; allez donc, enseignez toutes les nations. Ils enseignent parce qu'ils sont envoyés pour cela, ils enseignent, en vertu du pouvoir que le Christ a de les envoyer. Ils ont donc pouvoir, ils ont donc autorité. De même que le Christ a autorité parce qu'il est envoyé par le Père, de même ils ont autorité parce qu'ils sont envoyés par le Christ : Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie.

Ils ont une autorité qui vient du Christ, tellement que : *Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise.*

Cette autorité consiste à enseigner : c'est-à-dire à transmettre les enseignements du Christ.

Elle consiste à gouverner les consciences : c'est-à-dire à commander et à défendre, conformément aux enseignements de Jésus-Christ. *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* Il me semble que la démonstration est claire.

Il faut dans une société une autorité pour unir, afin que les hommes tendent au même but.

Dans une usine, par exemple, c'est comme dans le régiment; si tout le monde commande, on ne manœuvrera jamais; on n'aboutira à aucun résultat. Il faut que le travail soit partagé, que chacun fasse la besogne qui lui est assignée. Voici une imprimerie: il y a des compositeurs, des correcteurs, des clichés, etc. etc.; si tous veulent être compositeurs, si l'un veut composer ceci, l'autre cela, on n'arrivera jamais à faire un livre. Il faut une autorité qui donne à chacun sa tâche.

Voici précisément là-bas dans la campagne une batteuse; voyez comme chacun est à son poste, l'un apporte les gerbes, celui-là étend la paille, celui-là recueille le grain.... Il y a quelqu'un qui commande: une autorité qui unit les volontés en assignant à chacun sa fonction.

Le Christ a fait cela dans l'Eglise.

Il a établi un pouvoir suprême.

Il veut que tous les membres de l'Eglise soient étroitement unis: *Qu'ils soient un, comme vous et moi, mon Père, nous sommes un!*

C'est pourquoi il n'y aura qu'un seul chef de l'Eglise, auquel les autres apôtres seront subordonnés.

Simon, fils de Jean, tu t'appelleras Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Après sa résurrection, Jésus-Christ apparaissant à ses apôtres sur les bords du lac de Tibériade, s'adressa à saint Pierre: « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? — Seigneur, répondit l'apôtre, vous savez bien que je vous aime. — *Pais mes agneaux.* »

Il lui dit de nouveau: « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime Jésus dit: « *Pais mes agneaux.* »

Et il lui dit une troisième fois: « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Pierre fut contristé, et il lui répondit: « Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime. — *Pais mes brebis.* »

Etre pasteur d'un troupeau, c'est avoir autorité sur ce troupeau, c'est le conduire, ramener au bercail les brebis fugitives.

C'est avoir autorité.

Nous avons donc l'autorité suprême qui unit.

III — LE BUT COMMUN

Elle unit dans un but commun.

Ce but: c'est le salut.

Ceux qui croient à l'autorité commise pour enseigner seront sauvés.

Ceux qui ne croiront pas seront damnés.

Prêchez l'Evangile à toute créature; celui qui croit et sera baptisé sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné.

Jusqu'à la consommation des siècles.

Cette autorité, instituée pour enseigner, pour gouverner les consciences, doit s'étendre à tous les siècles.

Le Christ ajoute:

« Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel.... *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* »

La vie des apôtres ne pouvait suffire à une pareille mission. Ils ont dû avoir des successeurs.

Ainsi l'ont-ils compris, car eux-mêmes ont établi partout des évêques et des prêtres. Les Actes des apôtres nous montrent saint Paul établissant Tite dans l'île de Crète, Timothée à Ephèse, etc.

Au revoir.

L'Eglise existe donc comme société constituée, c'est-à-dire comme multitude d'hommes régie par une autorité.

Ainsi, Monsieur Kaiser, ne criez plus contre les prêtres, contre les évêques, contre le Pape. Tout cela a été établi par Jésus-Christ.

Il n'y a pas d'autorité plus incontestable, ni plus respectable que celle-là.

Kaiser était visiblement embarrassé. Nous arrivions à une station où il devait descendre. Il me quitta assez penaud, se promettant sans doute de ne plus m'interroger sur une pareille question. Il me dit cependant: *au revoir.*

Au revoir, Monsieur Kaiser, vous savez que je vous ai promis de vous parler du Pape.

L'Eglise invisible.

Les protestants ont pourtant une singulière manière de s'en tirer.

Ils disent avec Luther que l'Eglise est invisible. C'est une société spirituelle, disent-ils, donc on ne la voit pas. Nous disons cela ici, pour montrer à quelles subtilités absurdes on est obligé d'en venir quand on ne veut pas admettre la vérité.

Mais, leur répondons-nous, l'Eglise est une réunion d'hommes, ce sont des hommes qui enseignent, qui prêchent, qui écoutent. — Mais un homme est-ce que cela se voit?

Jésus-Christ a institué son Eglise pour qu'on pût y entrer. Comment y entrer si elle n'est pas visible? Passons.

CONCLUSION

Il y a donc une Eglise, c'est-à-dire une Société constituée par l'autorité de Jésus-Christ. Nous devons donc être très fiers de lui obéir, d'être de ses membres.

Lui obéir, c'est obéir au Christ. « *Qui vous écoute m'écoute.* » Lui obéir, c'est se sauver. *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé.*

Une seule manière de servir Dieu.

Un protestant disait au curé d'Ars : Malgré la diversité de nos croyances, j'espère que nous serons tous deux au ciel.

Le bon curé prit la main de son interlocuteur et répondit avec un sentiment de tendresse profonde et compatissante : Hélas ! mon ami,

nous ne serons unis là-haut qu'autant que nous aurons commencé à l'être sur la terre ; la mort n'y changera rien. Où l'arbre tombe, il reste. — Monsieur le curé, je me fie au Christ qui a dit : « Celui qui croira en moi aura la vie éternelle. » — Notre-Seigneur a bien dit autre chose. Il a dit que celui qui n'écoutait pas l'Eglise devait être regardé comme un païen. Il a dit qu'il ne devait y avoir qu'un pasteur, et il a établi saint Pierre comme chef de ce troupeau. » Puis, prenant une voix plus douce : « Mon ami, il n'y a pas deux manières de servir Notre-Seigneur, il n'y en a qu'une bonne : c'est de le servir comme il veut être servi. » Là-dessus, le bon curé s'éloigna, laissant son interlocuteur pénétré d'un trouble salutaire, avant-coureur de la grâce divine, à laquelle plus tard ce protestant eut le bonheur de céder en rentrant dans le sein de l'Eglise.

TRAITS HISTORIQUES

Soyons fiers d'être papistes.

Quand un protestant croyait lancer l'injure à O'Connell, le libérateur de l'Irlande, en l'appelant papiste, il se retournait aussitôt et lui répliquait hardiment :

« Misérable, tu crois me faire une injure et tu m'honores ; oui, je suis papiste et je m'en glorifie. Cela veut dire que ma foi, par une suite non interrompue de Papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ, tandis que la tienne ne va pas au delà de Luther et de Calvin. Si tu avais une étincelle de bons sens, ne comprendrais-tu pas qu'en matière de religion, il vaut mieux dépendre du Pape que du roi, de la soutane que de la jupe ?..... »

Ce qu'il faut pour être bon Français.

Napoléon, s'entretenant avec Mme de Montesquiou, au sujet de Bernadotte, un de ses soldats qui était devenu roi de Suède :

« Voilà une grande fortune pour lui, dit-il.

— Oui, mais il y a un fameux revers à la médaille », répondit Mme de Montesquiou. En effet, Bernadotte avait dû, pour monter sur le trône, abjurer le catholicisme.

« C'est vrai, dit Napoléon, et moi qui passe pour ambitieux, je ne renoncerais pas à ma foi pour toutes les couronnes. »

Confiant à Mme de Montesquiou l'éducation de son fils unique, qu'il avait fait roi de Rome : « Madame, dit-il, vous en ferez un bon chrétien. »

Quelqu'un qui était là se mit à sourire.

« Je sais ce que je dis, reprit Napoléon ; si mon fils n'est pas un bon chrétien, il ne sera jamais un bon Français. »

Fosse un peu plus profonde.

Un ambassadeur de France en Angleterre étant revenu d'une maladie mortelle, quelques seigneurs protestants lui demandèrent s'il n'aurait pas été affligé de mourir et d'être enterré parmi les protestants :

« Non, répondit-il, j'aurais seulement ordonné de creuser une fosse un peu plus profonde, et je me serais trouvé parmi les catholiques. »

Une religion qui date d'hier, ne peut pas être celle du Christ. On l'appelle réforme. Belle réforme en vérité, que celle qui supprime la virginité, l'abstinence, le jeûne, l'indissolubilité du mariage, le sacrement de la Pénitence et nie le Purgatoire. Ce serait commode de l'embrasser, si elle osait encore nier l'enfer et si la justice de Dieu dépendait des négations des hommes.

P. BERTHIER.

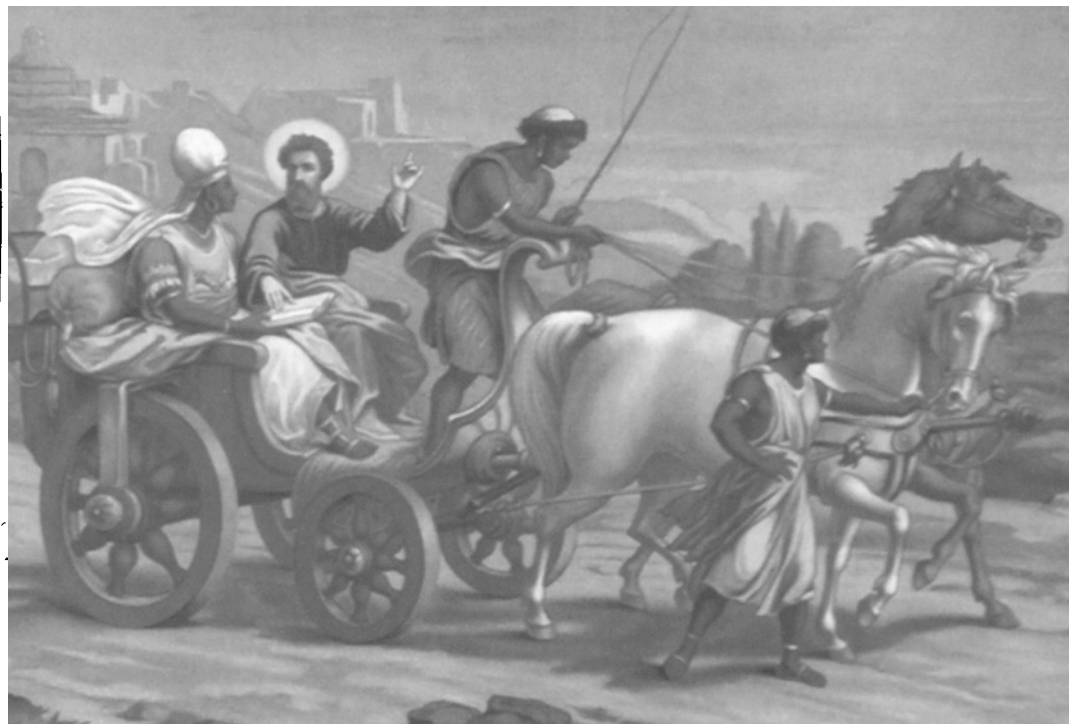
Conversion d'une dame anglaise.

Une dame anglaise, la comtesse de Strafford, était ébranlée dans ses convictions protestantes par les entretiens de M^{sr} de la Mothe, évêque d'Amiens. Ce qui l'empêchait encore de se convertir, c'étaient ses doutes sur la Messe et le Purgatoire.

M^{sr} de la Mothe lui dit : « Madame, vous connaissez l'évêque protestant de Londres ; s'il peut me prouver que saint Augustin n'a pas dit la messe pour les morts, et pour sa mère en particulier, dites-lui que je me fais protestant. »

Mme de Strafford écrivit aussitôt à l'évêque de Londres, qui refusa de répondre ; dès lors, la comtesse vit se dissiper tous ses doutes et fit son abjuration.

Hors de l'Église, point de salut



SAINT PHILIPPE ET L'EUNUQUE DE CANDACE

La miséricorde de Dieu est grande pour tous. Il veut le salut de tous les hommes. Il envoya le diacre Philippe sur le chemin de Gaza pour instruire l'Eunuque. Celui-ci était monté sur son char et lisait le prophète Isaïe.

Philippe lui adressa la parole :

« Pensez-vous comprendre ce que vous lisez ?

— Comment y arriverai-je si quelqu'un ne me l'explique ! »

Philippe monta sur le char et lui montra l'accomplissement des prophéties en Jésus-Christ. L'Eunuque écouta les enseignements divins et demanda le baptême.

O vous qui doutez, écoutez, lisez et sauvez votre âme.

HORS DE L'ÉGLISE, POINT DE SALUT

C'est intolérable.

— Mais c'est intolérable, une doctrine pareille, s'écriait M^{me} Moser, Anglo-Américaine récemment débarquée à Paris pour y voir le *Salon*, puis le grand prix, c'est-à-dire des Expositions de tableaux et des courses de chevaux.

M^{me} Moser va tous les soirs au bois de Boulogne, en grande calèche, avec ses laquais et son équipage.

Le soir, elle est au théâtre; le jour, elle s'habille, se déshabille, se rhabille, et n'a pas beaucoup le temps de faire de sérieuses études.

Elle n'a guère de catholique que le baptême. Très tolérante pour elle-même, elle veut que le bon Dieu le soit autant qu'elle.

Donc, elle est rentrée chez elle, outrée, renversée. Croiriez-vous que le P. X..., le grand prédicateur, le prédicateur pourtant très couru, a osé dire en plein xix^e siècle, et presque

au début du xx^e : Hors de l'Eglise point de salut!

Je croyais que de notre temps on était plus large. Et c'est le seul sermon de Carême qu'elle eût entendu! Comprenez-vous, elle n'a pas le temps, elle est occupée..... à ne rien faire.

Beaucoup de gens font et disent comme M^{me} Moser. Nous allons les rassurer et expliquer le vrai sens de cette formule très vraie, très exacte, contre laquelle il n'y a pas du tout à se fâcher.

— Il n'y a pas de concessions possibles sur ce point, Madame Moser, même avec votre fortune, votre tolérance, vos beaux chevaux et le xix^e siècle, ajoutez-y le xx^e et xxi^e; il faut en passer par là.

Mais ne craignez pas, quand j'aurai démontré que l'Eglise est le moyen unique de salut, vous n'aurez pas de peine à comprendre que Dieu est bon pour tous, et qu'il n'y a rien d'odieux dans cette maxime.

I — FORMULE TRÈS VRAIE

Il n'y a de sauvés que ceux qui croient à la prédication des apôtres, c'est-à-dire de l'Eglise.

Prêchez à toute créature : *Celui qui croira sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné.* C'est formel.

Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise.

Il n'y a de moyen de salut qu'en écoutant ceux qui enseignent au nom de Jésus-Christ. C'est très clair.

Ceux qui ne les écoutent pas, ceux qui, par conséquent, ne veulent pas entrer dans l'église, méprisent Jésus-Christ. Comment ceux qui méprisent Jésus-Christ pourraient-ils être sauvés?

— C'est évident.

— Il en doit être ainsi.

Institution inutile.

Supposez, Madame, que Dieu n'ait voulu faire de son Eglise qu'une institution libre et facultative, et que l'homme puisse à son gré y entrer ou n'y pas entrer, voyez à quelles contradictions vous en arrivez.

Pourquoi le Verbe serait-il venu chercher l'homme sur la terre? Pourquoi aurait-il souffert? Pourquoi serait-il mort?

Pour vous instruire, il a laissé un symbole; pour vous guider, des préceptes; pour vous sanctifier, un sacrifice, des sacrements; pour vous enseigner et vous conduire, ses apôtres

et les évêques, leurs successeurs. Il a souffert pour cela trente-trois ans, il est mort pour cela sur la Croix.

Si vous, vous pouviez, tout en gardant vos droits au ciel, ne pas admettre ce symbole, ne pas observer les préceptes, ne pas obéir à cette autorité, l'institution du Christ serait inutile.

Ce n'est pas possible: ce serait ne pas croire à l'institution faite par Jésus-Christ. Je vous l'ai dit: *Celui qui ne croira pas sera condamné.*

L'arche, la porte, la vigne.

Saint Cyprien compare l'Eglise à l'arche, maison flottante que Noé lance sur les eaux. Nul ne fut sauvé que ceux qui entrèrent dans l'arche. « Hors de cette arche, qui a pu être sauvé? dit le saint martyr. Hors de l'Eglise, qui sauvera son âme? Personne. »

Le Christ, dans l'Evangile, se compare à une vigne. Le rameau retranché du cep se dessèche et meurt: *On le jettera au feu et il brûlera.* Le chrétien ne tire de vie que de Jésus-Christ. « Ou l'Eglise ou le feu, conclut saint Augustin; si vous ne voulez puiser la vie et la gloire dans l'Eglise, vous trouverez l'opprobre, le supplice, la mort dans le feu éternel. »

Le Christ a dit: « Je suis la porte; si quelqu'un entre par moi dans le bercail, il sera sauvé. Mais si quelqu'un n'entre pas par la porte, et veut escalader par ailleurs, c'est un

ravisser qui ne vient que pour dérober, mas-
sacrer et détruire. » Saint Augustin ajoute :
« Il y a des gens qui se disent hommes de bien,
femmes de bien, et qui cherchent à persuader
à leurs semblables que, pour bien vivre, il n'est

pas nécessaire d'entrer par la porte de l'Eglise.
Mais ces hommes escaladent le bercail. Gardez-
vous de les suivre, car, hors du bercail, hors
de l'Eglise, point de salut. » — Voilà, Madame
Moser, ce que l'on a toujours prêché.

II — LE VRAI SENS

— Mais c'est une maxime terrible.

Alors tous ceux qui ne font pas partie de
l'Eglise catholique seront damnés. Mais c'est
épouvantable, fit M^{me} Moser avec un geste de
réprobation superbe. L'Eglise est trop intolé-
rante.

— Non, Madame, l'Eglise n'est pas intolérante.

Elle dit d'une façon générale : qu'il faut,
pour être sauvé, croire à l'enseignement de
Jésus-Christ, par conséquent, que ceux qui
rejetent volontairement la vérité qu'ils savent
être la vérité sont damnés, voilà tout.

Est-ce de l'intolérance cela ? Non.

Comment pourrait être sauvé celui qui *refuse*
sciemment de croire à Jésus-Christ, d'obéir à
Jésus-Christ ?

C'est mépriser Jésus-Christ : Celui qui vous
méprise me méprise.

On ne peut être sauvé en méprisant Jésus-
Christ.

La bonne foi.

— Mais les protestants *de bonne foi* ?

— Nous n'avons jamais prétendu qu'ils soient
damnés. En réalité, ils font partie, sinon du
corps, au moins de l'âme de l'Eglise. Ils ne sont
donc pas hors de l'Eglise.

S'ils sont de bonne foi, c'est-à-dire s'ils n'ont
jamais pu connaître et embrasser la foi catho-
lique ; s'ils croient être dans la vérité : si, ayant
eu des doutes, ils ont fait ce qui était en leur
pouvoir pour les dissiper, nous ne prétendons
pas qu'ils soient damnés.

— Alors, on peut rester protestant ?

— En face de deux doctrines qui diffèrent, il
est du devoir de s'éclairer. Quiconque admet
sciemment et volontairement l'erreur se damne.
Quelqu'un découvrant l'erreur, ce qui est facile,
dans la religion protestante, y demeure, évi-
demment celui-là n'est plus de bonne foi. Il
manque à sa conscience. Il se perd.

Mais quiconque est protestant parce qu'il
croit que c'est la vérité, nul n'a jamais songé
à le damner.

— Alors le protestantisme est une religion
aussi bonne que le catholicisme ?

— Non, puisque c'est l'erreur. Mais le tout
est d'être de bonne foi dans l'erreur.

Devoir en face du doute.

Il est difficile d'être tant soit peu instruit
et d'étudier de près le protestantisme, sans être
amené à avoir des doutes. Le devoir en face

des doutes de la conscience est de s'éclairer
davantage, d'examiner et surtout de prier
pour que la lumière se fasse. L'absence de
fixité et d'unité dans la doctrine, les perpé-
tuelles variations dans les croyances, la vie,
les désordres de Luther et des premiers réfor-
mateurs, tout cela doit donner à penser à ceux
qui savent réfléchir.

Cela dit, le salut est possible à ceux qui sont
de bonne foi et qui prennent en toute consci-
ence l'erreur pour la vérité.

La fameuse maxime : Hors de l'Eglise point
de salut, n'est donc pas une maxime intolé-
rante, comme le prétendent tous les jours les
ennemis de l'Eglise.

Les doctrines et les personnes.

Il faut bien distinguer *l'intolérance vis-à-vis*
des doctrines et *l'intolérance vis-à-vis des per-*
sonnes.

La première est nécessaire, il n'y a qu'une
vérité. L'Eglise a été précisément instituée
pour conserver et transmettre intact le dépôt
de la vérité.

Elle doit repousser toute doctrine fausse et
en préserver ses enfants. Autrement, ce serait
l'anarchie dans les croyances. Il n'y aurait
aucune sécurité ni certitude ; on ne saurait plus
à quoi s'en tenir.

Mais l'Eglise repousse l'intolérance pour les
personnes. Le Christ était bon pour les pécheurs ;
l'Eglise fait de même afin de les convertir.
Mais cette bonté qu'elle leur témoigne ne
consiste jamais à approuver leurs erreurs et à
excuser leurs fautes.

— Mais la Saint-Barthélemy ?

— Oh ! j'attendais cela. Il y a encore l'Inqui-
sition, les Dragonnades et autres histoires du
même genre, que tous les orateurs de village,
francs-maçons et autres, nous servent à satiété.
Nous y reviendrons et nous démêlerons un
jour tous ces mensonges historiques.

Il est acquis auprès de tous les historiens
sérieux que ce massacre a été un excès déplo-
rable de guerre civile, accompli absolument
en dehors de la religion, un coup d'Etat poli-
tique que l'Eglise a déploré et qui ne lui est
pas imputable.

Voltaire et compagnie ont mis cela à la
mode pour nuire à la religion. Vous savez ce
que disait Voltaire : mentez, mentez toujours,
il en restera quelque chose.

CONCLUSION

Cette maxime : Hors de l'Eglise point de salut, bien comprise, n'est donc pas une preuve d'intolérance.

Pour être sauvé, il faut appartenir à l'Eglise. Ceux qui se trompent de bonne foi sur la véritable Eglise peuvent être sauvés à cause de leur bonne foi. Ils sont de l'âme de l'Eglise.

Mais ceux qui se mettent librement hors de l'Eglise ou refusent d'y entrer sont coupables, ils n'emploient pas les moyens d'aller au ciel ; il est bien évident que pour eux il n'y a pas de salut.

Soyons les vrais enfants de l'Eglise et ne perdons pas par notre faute le bonheur du ciel que le Christ a acquis pour nous au prix de son amour, de ses souffrances et de sa mort.

Cela est du bon sens : c'est l'œuvre unique.

TRAITS HISTORIQUES

Un fameux cierge.

On ne peut jamais dire avec certitude : tel est damné. L'Eglise se contente de dire : j'ignore le jugement de Dieu.

Je ne sais si Luther est damné, disait quelqu'un, il y a bien à craindre !.... S'il est sauvé, il doit un fameux cierge au bon Dieu.

Mort de Henri VIII.

Henri VIII, ce malheureux roi qui a séparé l'Angleterre, l'Ile des saints, de l'Eglise catholique, épousa six femmes dont il fit conduire deux à l'échafaud.

On rapporte que sur le point de mourir, il s'écria en regardant ceux qui étaient autour de lui : « Nous avons tout perdu : l'Etat, la renommée, la conscience et le ciel. »

Malheur de ceux qui ne croient pas.

Frédéric II, roi de Prusse, était un philosophe impie ; et souvent, comparant le sort de ses sujets, qui avaient une foi naïve, avec le sien, il pleurait des larmes amères, et en voyant sortir les catholiques de leurs églises, il disait : ils sont heureux ceux-là, ils croient.

Voltaire lui écrivait dans sa vieillesse : Soyez sûr qu'on passe des moments bien tristes à quatre-vingts ans, quand on nage dans le doute.

La tolérance des Papes.

A une époque où les peuples se défiaient des juifs, les Papes les prirent sous leur protection.

Ils leur ouvrirent le Ghetto, quartier à eux réservé, où ils pouvaient vivre en paix.

La seule condition imposée était celle-ci : aller une fois par an entendre un sermon que leur adressait un prêtre catholique, sur la venue du Messie, dans une petite église qui se trouve à l'entrée du Ghetto.

Sur la façade de cette petite église, on voit encore un grand Christ avec cette inscription tirée du prophète Isaïe : *Tout le jour j'ai étendu mes bras vers un peuple qui ne veut pas croire.* C'est l'appel de la miséricorde et l'offrande du pardon.

Soyons polis!

Il y a trois règles de politesse qu'il n'est jamais permis de violer :

- 1° *Saluer un supérieur;*
- 2° *Répondre à l'invitation d'un ami;*
- 3° *Payer ses dettes.*

..

Faire le contraire, c'est vouloir passer pour grossier.

Mon supérieur passé, je le reconnais, je le laisse passer en le regardant avec dédain ; *je suis un grossier.*

Mon ami m'invite à aller le voir ; je peux y aller sans inconvénient ; je suis sûr de lui faire plaisir, et j'ai tout le loisir pour cela : mais je ne daigne même pas répondre à son invitation : *je suis un grossier.*

Mon créancier, un homme complaisant qui m'a prêté tout ce que j'ai, à qui je dois ma situation et mon rang, — mon créancier qui ne me réclame jamais un sou de mes dettes, vient à moi souriant sur le chemin. Je l'aperçois et prestement je tourne le dos : *je suis un grossier.*

..

Tout cela est très vilain.

Et tout cela est plus commun qu'on ne pense. Combien, hélas ! qui se piqueraient d'être de la plus exquise politesse envers leurs semblables, dans le temps de Pâques se montrent *grossiers* à l'égard du seul vrai Supérieur, — du seul véritable Ami, — du seul vrai Créancier, et le regarderont passer avec dédain, sans saluer et ne daignent point se présenter à sa table et lui tournent le dos, quand il faudrait payer leurs dettes.

..

Pour ne pas être des grossiers, faisons nos Pâques.
(*L'Echo d'Izieux.*)

Pourquoi on se fait catholique et non protestant



VUE DE SAINT-PIERRE DE ROME

POURQUOI ON SE FAIT CATHOLIQUE

ET NON PROTESTANT

Rodolphe et Sylvie.

M. Rodolphe était sur le point de se marier et d'épouser M^{lle} Sylvie. Sylvie avait été instruite dans un pensionnat de religieuses et avait une science solide de la religion et une angélique piété. Rodolphe avait de sérieuses qualités naturelles, mais il était protestant.

— Vous pouvez être tranquille, Mademoiselle, disait-il, je respecterai vos convictions..... nous garderons chacun notre religion.

— Oui, disait Sylvie, mais nous irons l'un à droite, l'autre à gauche. Nous serons divisés sur la question essentielle, et quand on est divisé sur ce point, on souffre toujours. Pourquoi ne vous feriez-vous pas catholique ?

— Je ferais tout pour vous faire plaisir. Mais vous ne voudriez pas que j'agisse contre ma conscience. Si j'étais sûr que le catholicisme fut la vérité, ce serait chose faite, et vous m'auriez vite amené à vous suivre à l'Eglise. Mais je connais peu le catholicisme.

— Alors, voulez-vous que je vous instruisse ? Ce serait si bon de vous avoir ouvert moi-même les yeux et fait connaître la vérité.

— Volontiers, je serai heureux de vous devoir cette science que j'ignore.

— Cela sera facile et pas long, dit-elle, surtout si vous voulez prier avec moi pour que la lumière se fasse.

La pieuse jeune fille promit à Dieu beaucoup de prières et de sacrifices et commença son œuvre.

Témoignage des ministres.

— D'abord, dit-elle, les ministres du culte réformé reconnaissent tous que dans l'Eglise

catholique on peut être sauvé. Vous n'en trouverez pas un qui vous dira que les catholiques sont damnés parce qu'ils sont catholiques. Pour eux, peu importe qu'on soit catholique ou protestant, il suffit d'être de bonne foi et de croire.

— C'est vrai.....

— C'est au contraire l'enseignement très net et très catégorique de l'Eglise romaine qu'on ne peut être sauvé hors du catholicisme.

Cela doit vous donner à réfléchir. Il est donc prudent, dans l'état de doute, de prendre le parti le plus sûr.

Henri IV.

Vous devriez faire comme Henri IV.

Henri IV, roi de France, étant pressé par ses amis d'abjurer le protestantisme, dans lequel il avait été élevé, demanda aux évêques si on pouvait se sauver dans l'Eglise romaine; ils répondirent que, non seulement on s'y pouvait sauver, mais que hors de son sein il n'y a point de salut.

Il s'adressa ensuite aux pasteurs protestants qui lui répondirent qu'on pouvait, en effet, se sauver dans l'Eglise catholique.

« S'il en est ainsi, répondit-il, je me fais catholique, car, dans une chose si grave, il faut prendre le parti le plus sûr. »

Et il se fit catholique. Le parti qu'il prit n'était pas seulement plus sûr, il était le seul sûr, car il n'y a pas deux véritables Eglises de Jésus-Christ.

D'après la Bible.

— Oui, c'est une belle histoire. Mais je voudrais avoir de bonnes raisons tirées de la Bible.

— Très bien. Voici des raisons péremptoires. Il faut, d'après la Bible, dans la véritable Eglise, l'unité et l'extension universelle.

I. — L'UNITÉ

D'après la Bible et le bon sens, la véritable Eglise doit être unique. Il faut donc chercher celle qui est la véritable et y entrer.

Il n'y a pas à dire.

Le Christ, dans l'Evangile, ne parle jamais que d'une seule Eglise au singulier : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai **mon** Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. « Il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur. »

Rappelez-vous votre *Je crois en Dieu*, ou symbole des apôtres. « Je crois au Saint-Esprit, à la *Sainte Eglise*. » Il s'agit bien d'une seule Eglise.

Il faut donc, sous peine de demeurer dans l'erreur, chercher où est cette véritable Eglise.

Unité de foi.

La vérité est une et ne peut se contredire. Si j'enseigne qu'il y a trois personnes en Dieu, si vous dites qu'il n'y en a qu'une seule, l'un des deux doit nécessairement se tromper.

Dieu se mentirait à lui-même s'il agréait également ceux qui enseignent l'erreur et ceux qui professent la vérité. Dans cette Eglise unique, il faut donc unité de doctrine.

Les paroles mêmes de Notre-Seigneur que je citais tout à l'heure sont formelles.

Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Il n'y a qu'un *fondement* sur lequel repose l'édifice. Et le fondement c'est ce qui soutient, régit et maintient dans leur cohésion toutes les parties de l'édifice.

Or, il s'agit ici d'une église dans laquelle on enseigne les doctrines de la foi.

S'il n'y a qu'un fondement, il n'y a qu'un enseignement, qu'une autorité enseignante.

Voilà pourquoi saint Paul s'écrie : *une seule foi, un seul baptême.*

Le corps de l'Eglise.

« Tous n'ont pas la même fonction dans l'Eglise, dit encore saint Paul ; les uns ont été suscités par Dieu pour être apôtres, d'autres pour être prophètes, d'autres pour être pasteurs et docteurs, mais tous pour édifier le corps du Christ, jusqu'à ce que nous **parvenions tous à l'unité d'une même foi**, afin que nous ne soyons pas comme des enfants (à qui l'on fait croire tout ce que l'on veut), ni comme des esprits flottants qui se laissent emporter à tous les vents des opinions humaines. »

Voilà donc l'unité de foi à laquelle doit concourir l'autorité des apôtres, soit de tous ceux que le Christ a envoyés pour enseigner et pour régir.

Unité de gouvernement.

Il n'y a, je vous l'ai dit, qu'un seul fondement dans l'édifice qui est l'Eglise : Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église. Le fondement maintient toutes les pierres dans l'unité. Otez le fondement, toutes les pierres crouleront, plus de cohésion entre elles. Le fondement c'est l'autorité qui régit et maintient

dans l'unité. Il n'y a qu'un fondement, il n'y a donc qu'une autorité de laquelle tout dépend comme tout dans l'édifice dépend du fondement.

Dans le corps humain, il y a plusieurs membres, qui ne sont pas indépendants les uns des autres, mais ont chacun des fonctions subordonnées. De même dans l'Eglise nous sommes plusieurs qui ne formons qu'un seul corps, qui est le corps mystique du Christ, ce qui ne peut être qu'autant que nous sommes régis par la même autorité.

Union des volontés et des cœurs.

De cette unité de soumission à la même autorité naît l'union des volontés et des cœurs.

Là veille de sa mort, dans un entretien suprême avec ses apôtres, le Christ demandait dans une sublime prière cette union parfaite entre ses apôtres, et par ses apôtres entre les membres de son Eglise.

« Qu'ils soient un, ô mon Père, comme vous êtes en moi et moi en vous, afin qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et un seul Pasteur. »

Or, Monsieur Rodolphe, ne voyez-vous pas que dans le protestantisme vous n'avez pas et vous ne pouvez avoir cette unité ?

Le protestantisme repose sur le principe du libre examen. C'est-à-dire chacun a le droit d'examiner et de croire ce qu'il veut. Il n'y a donc pas unité de doctrine, et il ne peut y en avoir. C'est pourquoi précisément le protestantisme est partagé en une multitude de sectes, de groupes très divisés sur la question religieuse, on pourrait dire qu'il y a en droit autant d'Eglises que d'individus.

Bossuet a pu écrire un énorme volume sur les *variations du protestantisme*. Ces variations sont une conséquence nécessaire du principe du libre examen reconnu et prôné par les protestants.

II. — L'EXTENSION UNIVERSELLE

L'universalité.

Il y a un autre point très significatif, et qu'il est très facile de reconnaître dans la véritable Eglise. C'est son extension à tous les temps et à tous les points de l'espace.

« Allez, a dit le Sauveur, et enseignez *toutes* les nations, annoncez l'Evangile à toute créature. Vous serez mes témoins en Judée, en Samarie, et jusqu'aux *extrémités de la terre.* »

Suivant les prophètes de l'Ancien Testament, le Christ commandera de la mer à la mer, et des rivages du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Suivant Daniel, l'Eglise est la pierre puissante qui est devenue une grande montagne et qui a recouvert toute la terre.

Or, où voyez-vous, Monsieur Rodolphe, que le protestantisme soit ainsi partout répandu ?

Sans doute, il y a des protestants dans un grand nombre de pays. Mais ils ne sont pas tous de la même confession ou du même culte. Il y a des presbytériens, des méthodistes, des pusiéistes, des luthériens, des calvinistes, etc., mais trouvez-vous une seule et même confession qui soit répandue dans le monde entier, qui remonte aux apôtres et qui ait ce caractère d'universalité ? Jamais.

Chaque secte varie avec le ministre qui la prêche, en attendant que celui-ci ait lui-même ses variations et ses changements d'opinion.

Et maintenant je défie qui que ce soit de trouver cela dans l'Eglise romaine ?

Elle a unité de doctrine, unité d'enseignement, unité d'autorité, le Pape.

Elle n'a jamais varié dans ses dogmes ni dans sa morale.

Elle est partout, jusqu'aux confins du monde, toujours la même. Les missionnaires qu'elle envoie dépendent de leurs évêques ou dépendent du Pape.

C'est l'unité parfaite : telle que le Christ l'a enseignée et l'a établie.

Et cette unité s'étend à toutes les époques. Elle remonte jusqu'aux apôtres.

Le Pape qui siège à Rome est le 266^e successeur de saint Pierre. Il a reçu son autorité du premier Pape, par une succession ininterrompue, sans avoir eu jamais de séparation.

Tous les évêques reçoivent leur mission du Pape, lequel par saint Pierre l'a reçue de Jésus-Christ.

Où trouver cela dans le protestantisme ?

Luther, Calvin, Henri VIII, sous prétexte de réforme, se sont séparés de l'Eglise romaine.

De qui donc peuvent-ils avoir reçu leur autorité.

Où était le protestantisme avant le x^v^e siècle ?

Le protestantisme n'a donc ni l'unité ni l'extension à tous les temps et à toutes contrées.

M. Rodolphe écoutait avec grand intérêt. Il n'avait jamais réfléchi sur ce point. Il était protestant sans trop savoir pourquoi.

Mademoiselle, dit-il, vous m'avez beaucoup intéressé. J'avais trop peu étudié ces questions si importantes, et je vous demande de me faire lire un peu l'histoire.

La division chez les protestants.

Les protestants sont divisés entre eux sur les articles mêmes les plus importants et les plus essentiels.

Les luthériens reconnaissent une seule personne en Jésus-Christ ; Calvin et Bèze en admettent deux, comme Nestorius.

Calvin dit que Dieu est l'auteur du péché ; les luthériens disent que c'est une erreur abominable.

Luther prétend que le Christ, selon l'humanité, est en tous lieux ; Zwingle et Calvin le nient.

Luther trouve dans l'Ecriture trois sacrements : le Baptême, l'Eucharistie et la Pénitence ; Calvin admet les deux premiers, rejette la Pénitence et il admet l'Ordre, rejeté par Luther. Zwingle nie la Pénitence et l'Ordre, et il reconnaît le Baptême et l'Eucharistie, etc.

Où se trouve l'unité au milieu d'opinions aussi divergentes ?

Jean-Jacques Rousseau fait le portrait suivant des ministres protestants : « Ils ne savent plus ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent. On leur demande si Jésus-Christ est Dieu, ils n'osent répondre. On leur demande quels mystères

ils admettent, ils n'osent répondre. Leur intérêt temporel est la seule chose qui décide de la foi. On ne sait ni ce qu'ils croient, ni ce qu'ils ne croient pas ; on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire, leur seule manière d'établir leur foi est d'attaquer celle des autres. » (GUILLOIS, *Catéchisme*.)

J'ai deux groupes devant moi.

L'abbé Paul Jouhanneaud résume ainsi, dans un de ses ouvrages, cette grave question de l'impossibilité où sont toutes les sectes dissidentes de revendiquer les caractères de la véritable Eglise de Jésus-Christ. « J'ai, dit-il, deux groupes devant moi ; je vais vers le premier, et je le vois organisé dans un ordre parfait : chacune des parties qui le composent reconnaît des chefs ; au-dessus de tous ces chefs, en apparaît un qu'on appelle Evêque suprême, Chef souverain, Pape, devant le front et les lèvres duquel tous s'inclinent simultanément et avec respect. Il n'y a là qu'un seul symbole, un seul cri de foi, d'espérance, d'amour. C'est le type de l'unité la plus parfaite. Prenant l'histoire à la main, je vois que si dans la foule innombrable s'élève une parole qui contredise l'article le moins important, ce me semble, de la croyance commune, aussitôt de toutes parts lui répond une condamnation, un anathème. — De plus, tous ces groupes me présentent une loi dont les lettres et les caractères antiques, teints du sang des apôtres et des martyrs, remontent à dix-huit siècles ; aux marges de cet immortel écrit sont gravés tous les noms de tous les hérétiques qui successivement ont cherché à en effacer les passages sacrés. Aussi, montrant leurs pères, leurs ancêtres et les monuments de leur existence et de leurs victoires, tous ces catholiques crient : *Ce que Jésus-Christ a enseigné ainsi que ses apôtres, nous l'enseignons, nous le croyons.*

Mais un tableau bien différent m'est offert dans les multitudes opposées qui se disent aussi chrétiennes. Je ne reconnais parmi elles ni chefs secondaires, ni chef suprême ; ce que l'un proclame vérité, l'autre le proclame erreur. Je parcours les rangs, et combien de dénominations bizarres, contradictoires, grand Dieu ! frappent mon oreille ! Parmi leurs chefs suprêmes, j'aperçois une femme (la reine Victoria). Ah ! qui serait en état de citer même les noms de ces groupes ? Ecoutez ce que crie l'un d'entre eux :

« Il y en a tant en Angleterre qu'on les connaît à peine (SCHROCKL) ; en 1797, on comptait à Londres 246 églises et chapelles *épiscopales* ; 297 maisons de réunions pour les *dissidents*, 82 chapelles pour les *non-conformistes* et les *presbytériens*, 56 pour les *indépendants*, 23 pour les *anabaptistes*, 32 pour les *quakers*, 3 pour les *non-jureurs*, 4 pour les *mugglioniens*.

— Comment cette Babel serait-elle l'œuvre de Jésus-Christ, l'œuvre d'un Dieu ? »



Dans l'Église romaine est la vérité



JÉSUS DONNE LES CLÉS A SAINT-PIERRE.

DANS L'ÉGLISE ROMAINE EST LA VÉRITÉ

— Avez-vous remarqué, dit Sylvie, la différence qui existe entre les temples protestants et les églises catholiques? Les premiers sont tout simplement une grande salle carrée, froide et nue, quelques bancs au fond, une chaire, c'est tout.

Dans quelques temples, il y a, au milieu, des fonts baptismaux, pas dans tous. Dans quelques temples, une table de marbre carrée, c'est la table de la Cène, mais la table de la Cène ne se trouve pas dans tous les temples. Pourquoi? Parce que tous les ministres n'admettent pas le baptême, parce que tous les protestants n'admettent pas la cène. Les luthériens croient à la présence réelle, les calvinistes la nient et ne voient dans la cène qu'une communion figurative qui n'est nullement nécessaire à leurs yeux.

Dans les temples, tout est froid, nu, sans ornements, parce qu'en réalité on est surtout *protestant*, c'est-à-dire que l'on *proteste* contre l'Eglise catholique; mais l'amour de Dieu, mais les actes héroïques des saints, mais la

fidélité à Jésus-Christ jusqu'au martyre, je vous défie de trouver cela.

Dans les églises catholiques, et dans toutes, vous trouverez les mêmes monuments, parce que dans toutes il y a la même foi et les mêmes sacrements.

Les églises peuvent être plus ou moins riches, plus ou moins somptueuses, mais qu'il s'agisse de Notre-Dame de Paris ou de la dernière église de village, vous trouverez toujours un autel, un tabernacle, une Sainte Table, des fonts baptismaux, des confessionnaux, etc. Ouvrez les livres dont on se sert, c'est le même missel dans toutes les églises, ce sont les mêmes prières, c'est la même Messe; parce que ce sont les mêmes croyances, parce qu'il y a unité de foi.

Eh bien! s'il en est ainsi, tirez cette conclusion.

Le Christ a voulu que la véritable Eglise ait l'unité de foi.

L'Eglise romaine a cette unité, elle est donc la véritable Eglise.

I. — L'UNITÉ DE FOI

L'unité de foi s'obtient, non pas seulement par un accord de fait entre les croyances de tous les catholiques, mais parce qu'il y a unité dans l'enseignement.

Le Christ a choisi saint Pierre et ses successeurs pour fondement de son Eglise, tout ce qui ne repose pas sur la pierre choisie par le Christ ne fait pas partie de l'édifice, et Pierre a été envoyé surtout pour enseigner. Aux apôtres, il a été dit: Allez, enseignez, qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise.

De là l'obligation pour les catholiques romains de croire aux enseignements de l'Eglise et d'obéir à ses prescriptions.

Voyez ce que font les apôtres: ils prescrivent de garder les traditions. Si quelqu'un venait vous évangéliser autre chose que ce que je vous ai enseigné, quand même ce serait un ange, ne l'écoutez pas, dit saint Paul.

De là cette merveilleuse concorde dans les croyances de l'Eglise. Ouvrez les livres les plus anciens, vous y verrez ce que nous croyons aujourd'hui.

Visitez les catacombes de Rome avec leurs tombeaux et leurs peintures des premiers siècles, vous y verrez l'expression des mêmes croyances que celles d'aujourd'hui.

Objections.

— Ici, Mademoiselle, il y a cependant un fait palpable contre lequel je ne vois pas ce que

vous pourrez répondre. Je dis: les catholiques ont modifié leurs croyances sur deux points, ils ont changé bien d'autres choses.

En 1854, Pie IX a défini l'Immaculée Conception, en 1870, le Concile du Vatican a défini l'infailibilité du Pape. Voilà au moins deux modifications dans les croyances.

Réponse: Ces deux définitions n'ont rien changé dans les croyances. L'Eglise a simplement par là déclaré que ces deux vérités *sont contenues* dans le dépôt des enseignements de la foi. Elle n'a pas *mis*, *introduit* ces vérités dans le dépôt de la foi.

C'est tellement exact que vous trouverez dans le Concile de Trente des affirmations au sujet du péché originel qui sont l'affirmation implicite, c'est-à-dire moins expressive, du beau privilège de la Sainte Vierge.

Quant à l'infailibilité du Pape, on la trouve également affirmée par tous les Pères de l'Eglise et les grands théologiens.

Alors, si c'était de foi, pourquoi de nouvelles définitions? C'était, en ce qui concerne l'Immaculée Conception, pour rendre hommage à la Très Sainte Vierge et, par l'élan de piété qui en est résulté, obtenir de Marie les grâces dont les catholiques ont tant besoin à l'heure présente.

La Sainte Vierge a merveilleusement exaucé l'Eglise romaine. En 1858, le 11 février, elle est venue apparaître à Lourdes à Bernadette

en disant : Je suis l'Immaculée Conception. C'était une grande faveur faite à la France, parce que la France s'est toujours distinguée par sa piété envers Marie. Et ce ne fut pas une apparition passagère. Que de merveilles se sont succédées à Lourdes, soit par les manifestations de la foi dans les grands pèlerinages, soit par les guérisons et conversions innombrables.

Monsieur Rodolphe, j'espère qu'un jour vous m'y conduirez, nous irons célébrer ensemble votre entrée dans notre église catholique, je le demande à la Sainte Vierge tous les jours.

— Et moi aussi, dit Rodolphe, depuis que vous m'avez fait lire l'histoire de Notre-Dame de Lourdes, je commence à croire au merveilleux dans votre Eglise, je voudrais avoir le bonheur de croire, j'avoue que je me sens ébranlé. Mais l'infailibilité, il y a eu des évêques qui l'ont combattue.

— C'est vrai, mais aucun n'a nié l'infailibilité.

Ce qu'ils soutenaient surtout, c'était l'inopportunité de cette définition.

Ils voulaient vous ménager, vous, Messieurs les protestants, ils espéraient à force de tempérament, amener à l'unité de célèbres protestants anglais, entre autres le docteur Pusey. Ils craignaient encore d'autres difficultés.

L'Eglise a pensé autrement à cause des discussions survenues, il fallut trancher la question et dire toute la vérité. C'est le propre de l'Eglise romaine de ne rien taire et d'affirmer bien haut la vérité.

L'infailibilité du Pape fut définie, non pas comme un dogme nouveau, mais comme un dogme contenu dans l'Evangile et dans toute la tradition.

Voilà comment les définitions des Papes et Conciles ne changent rien à l'unité de foi dans l'Eglise.

Les changements dans les pratiques de la religion.

— Mais vous avez changé beaucoup de choses dans les pratiques de la religion.

Jadis, il fallait faire maigre les jours des Rogations, tous les samedis. Le Pape donne des dispenses. Ce n'est plus la même religion.

— Mais, Monsieur Rodolphe, vous confondez l'essentiel avec l'accessoire, ce qui est de ~~de-foi~~ avec ce qui est une simple pratique, dont on peut se dispenser pour des raisons sérieuses.

Quand un malade ne peut supporter l'absti-

nence, la religion est-elle changée parce qu'il est dispensé d'une charge trop rigoureuse ? Non.

L'Eglise dispense d'obligations qu'elle a elle-même imposées, c'est tout simple, à cause des circonstances de temps, de lieu, de santé.

Vous savez très bien que les tempéraments ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois : ils ne peuvent supporter les jeûnes et le maigre comme les anciens. Allez voir si nos soldats d'aujourd'hui pourraient combattre avec les lourdes armures de nos vieux chevaliers. L'Eglise a adouci ses prescriptions pour les santés affaiblies, qu'est-ce que cela fait aux croyances ?

Ces lois de l'Eglise doivent s'adapter aux coutumes et aux tempéraments des peuples. S'il en était autrement, vous seriez vous-mêmes, Messieurs les protestants, dans un très mauvais cas.

— Comment cela ?

— Aux actes des apôtres, il est défendu de manger la viande et le sang d'animaux étouffés. Cette défense était portée en raison des usages païens de l'époque. Cette défense n'a plus de raison d'être. Vous-même, qui êtes un si consciencieux protestant, je vous ai vu manger du pigeon, viande étouffée, Monsieur Rodolphe.

— Ah ! mais vous êtes bien savante. Et j'ignorais que cette défense fût dans la Bible.

— Oh ! rassurez-vous, elle appartient précisément aux lois de détail qui se modifient avec le temps. Vous nous reprochez de ne plus faire maigre le samedi. Il y a eu un temps où il était absolument interdit de jeûner ce jour-là parce que c'était se rapprocher de la fête juive. Aujourd'hui, les raisons ne subsistent pas, et il n'y a pas crainte en ce temps que nous embrassions les superstitions du Talmud.

Le grand schisme.

— Mais l'Eglise romaine n'a pas toujours eu cette unité dont les catholiques sont si fiers. Au temps de Charles VI, roi de France, il y a eu deux Papes.

— Deux Papes, non, mais un seul Pape véritable, légitime, et un antipape ou Pape usurpateur et illégitime. On disputa pour savoir lequel des deux était le vrai Pape, mais il n'y eut jamais tentative de conciliation pour les faire se partager le pouvoir. On souffrit beaucoup de cet état lamentable, qui fut une grande épreuve pour l'Eglise. Tous les efforts tendirent à faire cesser le différend par la nomination légale d'un Pape reconnu par tous.

II. — L'ÉGLISE CATHOLIQUE OU UNIVERSELLE

L'Eglise romaine est partout.

— L'Eglise protestante aussi, reprit Rodolphe.

— Pardon, Monsieur Rodolphe, il n'y a pas d'Eglise protestante.

Il y a des sectes protestantes dans beaucoup d'endroits, mais ces sectes ne sont pas unies entre elles. La même Eglise romaine, une et indivisible, est partout.

Citez-moi un pays où elle n'ait ses temples, ses missionnaires et aussi ses martyrs.

C'est bien ce que demandait Jésus-Christ : Allez et enseignez toutes les nations..... allez dans le monde entier, prêchant l'Evangile à toute créature..... »

Dès le jour de la Pentecôte, les juifs se convertirent par milliers. Saint Paul pouvait peu après écrire aux Romains : Votre foi est annoncée à l'univers entier.

Regardez, il y a des catholiques dans toutes les parties du monde. En Chine, au Thibet, dans les Indes. Même dans l'Afrique centrale, parmi les premiers explorateurs, ne voyons-nous pas les missionnaires ?

Les catholiques à eux seuls sont plus nombreux que toutes les sectes dissidentes réunies. Les protestants de toutes sectes et de toutes nuances, les grecs schismatiques, russes, etc., en un mot, tous les chrétiens non catholiques sont au nombre de 120 millions. On compte dans le monde 170 millions de catholiques.

Le titre d'Eglise *catholique* ou *universelle* est tellement notre titre, qu'on nous appelle précisément *catholiques*.

Au milieu de toutes les sectes, dit Guillois, l'Eglise romaine conserve le nom de catholique, que ne lui refusent pas même ses ennemis. Si, vous trouvant à Londres, par exemple, vous demandiez où s'assemblent les catholiques, soyez persuadés que celui à qui vous feriez cette question, fût-il le protestant le plus zélé, ne vous conduirait jamais dans un temple de sa secte. A Londres, comme à Paris, les membres de l'Eglise romaine sont connus sous le nom de catholiques ; il en est de même partout, il en a été de même dans tous les temps ; jamais aucune secte hérétique n'a pu dépouiller l'Eglise romaine de ce titre, ni le partager avec elle.

Prêtre, ministre et rabbin.

Un prêtre catholique et un missionnaire protestant se promenaient un jour ensemble ; ils rencontrèrent par hasard un rabbin. « Tiens ! dit en riant le ministre protestant, nous voilà de trois religions différentes, quel est celui d'entre nous qui est dans la bonne ? — La question est facile à résoudre, répondit le rabbin : c'est moi, si le Messie n'est pas encore venu ; c'est le prêtre catholique, si le Messie est venu ; quant à vous, qu'il soit venu ou qu'il ne soit pas venu, vous êtes dans l'erreur. »

Le soleil.

Saint Cyrille se sert d'une belle et ingénieuse comparaison.

Le soleil a une multitude de rayons, une lumière unique, l'arbre a de nombreux rameaux, un tronc unique, une sève unique. Les ruisseaux découlent d'une source unique, et, quelle que soit l'abondance des eaux, il a y unité d'origine. Séparez le rayon du soleil, il n'y aura plus de lumière. Séparez la branche du tronc, elle se dessèche et meurt. Séparez le ruisseau de la source, elle se dessèche.

L'Eglise, continue-t-il, est ce soleil radieux qui envoie partout ses rayons, une seule et même lumière, répandue dans le monde entier. Arbre merveilleux, elle envoie ses rameaux jusqu'aux extrémités du monde. Source unique, elle envoie ses eaux fécondes aux confins de la terre.

Elle remonte bien aux apôtres.

Le Pape de Rome, S. S. Pie XI, est le 266^e successeur de saint Pierre.

Le pouvoir dont dispose l'Eglise romaine vient ainsi en ligne directe de saint Pierre qui l'a reçu de Jésus-Christ. Les évêques tiennent tous leur pouvoir du Pape. Toute l'Eglise romaine remonte donc aux apôtres.

Il y a entre elle et les autres églises cette différence. Les fondateurs de celle-ci ont tous d'abord appartenu à l'Eglise romaine, ils ont tous d'abord été catholiques, puis se sont révoltés contre elle. Luther était moine de l'Eglise romaine, Calvin était chanoine, Zwingle était archidiacre, Photius était évêque. Ils sont sortis de l'Eglise romaine. Les apôtres, les fondateurs de l'Eglise romaine ne sont point sortis d'une autre Eglise, ils ne sont sortis que de Jésus-Christ.

CONCLUSION

— Donc, Monsieur Rodolphe, l'Eglise romaine a bien les qualités que le Christ a mises dans la religion qu'il a fondée.

Elle a l'unité dans sa foi, elle a la sainteté, je vous le montrerai demain, elle est étendue à tous les pays du monde, elle remonte aux apôtres.

Il n'y a pas à hésiter, Monsieur Rodolphe, nous vous verrons dans l'Eglise catholique et votre retour parmi nous sera une fête. Je dis retour, puisque les protestants nous ont quittés. Vous reviendrez.

M. Rodolphe était ébranlé.

— Priez, Monsieur Rodolphe, et vous serez bientôt catholique.

— Je le souhaite, Mademoiselle, je l'espère.

La vraie religion est celle qui fait les saints



*SAINT VINCENT DE PAUL
RECUEILLANT LES ENFANTS ABANDONNÉS*

LA VRAIE RELIGION EST CELLE

QUI FAIT LES SAINTS

Sylvie avait à cœur de convertir Rodolphe.
— Peut-être, lui dit-elle, vous avez trouvé compliqué ce que je vous ai dit de l'unité de foi nécessaire à la vraie religion. Pourtant, il est très simple de savoir si tout le monde est d'accord sur la doctrine, si tout le monde obéit au même chef.

— C'est vraiment très clair.

— Voici une autre marque plus facile encore à constater.

Nous avons, chez les catholiques, des saints. Donc, la vérité est de notre côté. C'est tout simple.

— Oh ! mais pas si simple. Il y a des honnêtes gens partout. Il y a des pécheurs et même des criminels parmi les catholiques aussi bien qu'ailleurs.

— Je m'y attendais. Mais les honnêtes gens aussi bien que les criminels ne font rien à la chose.

Il faut seulement regarder de quel côté sont les saints.

Et un saint, c'est un homme qui pratique d'une façon peu commune, d'une façon héroïque, la vertu chrétienne. Voilà ce que nous devons trouver dans l'Eglise.

Pourquoi devons-nous trouver cela ?

Si l'éminente sainteté n'est pas une obligation, elle est au moins *recommandée* : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. (Matth., v. 18.)

Le Seigneur a établi les uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes afin qu'ils *travaillent à la perfection des saints*. (S. PAUL.)

L'Eglise atteindra certainement son but, le Christ est avec elle jusqu'à la consommation des siècles. A quoi lui servirait l'assistance du Christ si elle n'atteignait pas ce but ?

Il y aura donc des saints ?

Mais tous les catholiques, cependant, ne seront pas saints. Le Christ a parlé de l'ivraie mêlée au bon grain. C'est l'aire qui contient à la fois la paille et le froment ; c'est le bercaïl où il y a des bœufs mêlés aux brebis ; la cité dans laquelle il y a des vierges folles et des vierges sages. Parmi les douze apôtres, il y eut un traître, Judas.

— Soit, mais comment connaîtrai-je les saints, les vrais saints ? Cela me paraît très difficile.

— Vous les connaîtrez par les miracles qu'ils feront.

« Celui qui croit en moi fera aussi lui-même les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore. » (Joan. xiv, 12.)

« Voici les prodiges qui accompagneront ceux qui auront cru, en mon nom, ils chasseront

les démons, ils parleront des langues inconnues, les serpents, les poisons ne leur nuiront point, ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris. »

Le don des miracles appartient donc en propre à l'Eglise. Il vous sera bien facile de voir dans quelle Eglise il y a des miracles.

Les conseils évangéliques.

J'ajouterais bien encore un autre point qui n'est pas sans importance, et ce qui me le fait ajouter, ce sont les attaques de certains impies.

J'appelle impies ceux qui, même en se couvrant du manteau du respect religieux, poursuivent de leurs attaques ce qui est si digne de respect.

Ils disent carrément, sous prétexte de s'emparer du bien des couvents, que l'état religieux n'est pas de l'essence de l'Eglise, que les congrégations sont inutiles, etc.

Cependant le Christ a voulu, pour certains membres de son Eglise, une vertu plus qu'ordinaire, il a donné des *conseils* dont l'accomplissement mène à la vie parfaite. « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-en le prix aux pauvres, vous aurez un trésor dans le ciel. Venez et suivez moi » ; Il a donné des conseils semblables sur la virginité.

Le Christ l'ayant voulu, il est juste que la pratique de ces conseils se rencontre dans la véritable Eglise.

Les apôtres eux-mêmes, comme le reconnaît l'historien protestant Mosheim et l'anglican Bingham, ont pratiqué cette pauvreté. « Voici, dit saint Pierre, que nous avons tout quitté pour vous suivre, que nous en reviendra-t-il ? »

Voilà comment la véritable Eglise doit être sainte : héroïque dans l'élite de ses membres, ce qui est manifeste par l'effusion du sang, par les miracles et par les vertus de toute sorte.

Il nous devient donc facile de voir où sont les vertus, où est la sainteté, où sont les miracles, où sont les pratiques des conseils, en d'autres termes, où il y a des communautés religieuses.

Cela dit :

Comparons le catholicisme et le protestantisme. De quel côté sont les saints, de quel côté est la vie religieuse et héroïque ?

Vous avez beau me dire qu'il y a d'honnêtes gens dans le protestantisme, je vous répondrai : cela ne suffit pas. Avez-vous des saints dans le protestantisme ? Où sont-ils ?

Vos fondateurs sont-ils des saints ?

Luther était un homme de plaisir et de bonne chère. Je vous scandaliserais si je vous

citais ici les ignobles conversations qu'il tenait. Il est mort comme un damné.

— Je ne savais pas, fit Rodolphe.

— Vous le saurez bientôt, je vous ferai connaître sa vie en détail, et vous verrez.

Je puis vous dire de lui, aujourd'hui, sans vouloir pourtant vous offenser, que Luther fut un moine défroqué et un apostat. Il fit sortir du cloître une religieuse, Catherine Bora, pour en faire son épouse, permit à son ami, le landgrave de Hesse, d'avoir plusieurs femmes. Si vous lisiez les « propos de table » de Luther, vous seriez absolument stupéfait.

Aussi Luther avait-il souvent des moments de désespoir. Un soir, racontent les historiens, il était à une fenêtre regardant la beauté du ciel avec ses myriades d'étoiles.

Il dit à Catherine Bora :

— Catherine, ce beau ciel n'est pas fait pour nous.

— Eh bien ! maître, dit celle-ci, il faut nous repentir.

— Il est trop tard, reprit Luther avec amertume.

— Luther disait un jour : Ma religion est meilleure pour vivre, mais celle du Pape vaut mieux pour mourir.

Je pourrais vous montrer Calvin imitant Luther dans ses colères furieuses et traitant même ses amis avec la dernière des grossièretés. Jean-Jacques Rousseau, le philosophe impie, a dit de lui : Quel homme fut jamais plus impérieux et infaillible à son gré ! La moindre opposition qu'on osait lui faire était toujours selon lui un crime digne du feu.

Il fit brûler vif un des siens, Michel Servet, qui n'était pas d'accord avec lui sur la Sainte Trinité.

A chaque instant, Calvin traitait ses adversaires, même les protestants, d'ânes, de chiens, de chevaux enragés. « M'entends-tu, grosse bête, écrit-il au luthérien Wesphale : ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux..... »

Henri VIII, en Angleterre, s'est révolté contre le Pape pour pouvoir répudier sa femme et épouser Anne de Boylen. Mais il ne s'en tint pas là. Après s'être établi le chef suprême de la religion, il épousa successivement cinq femmes. Pour devenir veuf à son gré, il en fit périr trois sur l'échafaud. Ce fut un vrai monstre de débauche et de cruauté.

Voilà la sainteté des fondateurs du protestantisme.

Et maintenant, mettez en regard les fondateurs du catholicisme. Les apôtres furent tous martyrs pour la cause du Christ.

L'histoire de l'Eglise n'est pas autre chose que l'histoire de la charité.

Jésus a dit : « La marque à laquelle tout le monde connaîtra que vous êtes mes disciples, c'est si vous vous aimez les uns les autres. » (S. JEAN, XIII, 35.) Aussi la charité a-t-elle toujours été le véritable esprit et comme le génie dominant du christianisme. Les premiers fidèles ne formaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Les païens, étonnés de cette charité

parfaite, ne pouvaient s'empêcher de dire, au rapport de Tertullien : *Voyez comme ils s'aiment ! Voyez comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres !* (Apol.) Cette charité et cette union qui régnaient parmi les premiers chrétiens, contribuaient plus à la conversion des infidèles que les plus grands miracles.

Pour l'Eglise, le meilleur titre à ses honneurs, dit M^r Besson, c'est d'avoir séché des larmes, pansé des plaies, consolé des cœurs, nourri, vêtu, soutenu, relevé les malheureux.

» Je l'entends déclarer, avec saint Paul, qu'elle veut être anathème pour sauver ses frères ; je la vois défricher avec saint Colomban, saint Gall, saint Romain, saint Boniface, les forêts du Jura, des Vosges, de la Suisse et de l'Allemagne. Je la suis sur les pas de saint Léon, de saint Loup et de sainte Geneviève ; elle va au-devant des barbares pour conjurer leur fureur ; plus tard, elle envoie saint Paulin de Nole pour racheter le fils de la veuve, saint Vincent de Paul pour se mettre à la place du forçat, sainte Elisabeth pour baiser les plaies des lépreux, Carloman pour laver la vaisselle des pauvres, saint Louis pour guérir leurs écrouelles. Elle suscite, au milieu des pestes, les Borromée, les Belzunce, les Cheverus, les Quélen ; et, sous le feu meurtrier de nos discordes civiles, elle change nos rues en temples et nos barricades en autels, pour y faire entendre la voix d'un évêque assassiné, qui répète avec Jésus-Christ : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis (1). » O communions séparées, où sont vos héros de la charité et de l'amour ? Où sont vos vierges qui se dévouent et vos ministres qui meurent pour leur peuple ? Elevez des hospices, vous n'avez pas encore pu mettre au monde une Sœur de Charité. Dans les pestes, vous songez à vos familles ; mais le mourant est sans consolation, parce que vous n'êtes pas le vrai troupeau et que vous ne possédez pas les vrais pasteurs. » (L'abbé Besson ; *L'Eglise, œuvre de l'Homme-Dieu.*)

Naguère, la France avait le douloureux honneur de donner au monde une preuve admirable de la puissance des sentiments catholiques pour développer dans les cœurs l'amour et le patriotisme. Notre clergé, enseignant si généreux, si héroïque pendant la guerre de 1914-1918, a forcé le monde entier à l'admiration, et il a prouvé en même temps que l'Eglise est la mère et l'inspiratrice de tous les genres d'héroïsme et de dévouement. En voyant nos religieux, nos prêtres assumer volontiers et gaiement tant de missions périlleuses sur les champs de bataille, s'offrir facilement dans les hôpitaux pour les soins les plus dangereux et se dévouer avec un zèle exemplaire à leur tâche, les ennemis de la religion étaient forcés à ce cri d'admiration qui échappait aux païens dès les premiers âges du christianisme : *Voyez comme ils s'aiment !*

Voici la vraie comparaison à établir :

D'un côté, des saints, des martyrs, des héros de la charité, des vierges consacrées, des œuvres de charité pour soulager toutes les misères humaines.

De l'autre côté, Luther, Calvin, Henri VIII et rien de plus. Est-ce que cela ne vous montre pas où est la vérité, de quel côté est la sainteté demandée par Jésus-Christ ?

Et maintenant, choisissez.

Croyez-moi, Monsieur Rodolphe, priez beau-

(1) Allusion à la mort héroïque de M^r Affre, archevêque de Paris, tué sur les barricades en juin 1848.

coup. Demandez surtout à la Sainte Vierge que vous ne connaissez pas encore qu'elle intercède pour vous et vous obtienne la grâce d'être éclairé.

Vous voudrez être du côté où est la vraie sainteté?

SAINT VINCENT DE PAUL

Saint Vincent de Paul est un de ces hommes rares, qui apparaissent de temps à autre, comme pour servir de modèle aux autres hommes. Le protestant et le philosophe, aussi bien que le catholique, sont unanimes pour bénir son nom. Le monde entier le proclame son bienfaiteur, en même temps que l'Eglise l'honore comme un de ses saints les plus illustres. Tous les âges et toutes les classes de la société lui sont redevables de quelque bienfait.

Les enfants abandonnés.

Il est le saint protecteur des petits enfants abandonnés de leur mère en naissant. Avant lui, on les exposait dans les rues ou aux portes des églises et ils mouraient de froid et de faim; saint Vincent de Paul eut pitié de ces innocentes créatures, et il fournit d'abord des fonds pour en nourrir douze. Ensuite, il recueillit tous ceux qu'il trouvait exposés; mais, les secours venant à lui manquer, il convoqua une assemblée générale de dames pieuses, qui concouraient à ses bonnes œuvres; et, ayant fait placer dans l'église un grand nombre de ces malheureux enfants :

« Or sus, Mesdames, s'écria-t-il, voyez si vous voulez délaisser à votre tour ces petits innocents, dont vous êtes devenues les mères selon la grâce, après qu'ils ont été abandonnés par leurs mères selon la nature! »

Alors, dans toute l'assemblée, éclata un entrainement spontané et irrésistible. On vota par acclamations les sommes nécessaires pour la maison des enfants trouvés; et, à dater de ce jour, ces malheureux enfants eurent un asile assuré.

L'exemple étant donné, l'élan fut bientôt général; et on vit s'établir par toute la France des établissements du même genre, où de pieuses femmes rivalisaient entre elles de prévenances et de tendres soins pour ces petits étrangers qu'elles avaient adoptés.

Les malades.

Il est le saint consolateur des pauvres malades, qui lui doivent ces humbles et généreuses Filles de la Charité, vrais anges de la terre, qui justifient si bien le titre qu'elles portent. Elles ont dit un adieu éternel au monde et à ses plaisirs, pour se faire les servantes des pauvres; elles s'enferment dans les hôpitaux; elles vont s'établir au chevet des malades, épiant leurs moindres gestes, devinant leurs besoins, et, en même temps que leur main présente le remède salutaire, leur douce voix porte la consolation et le calme au fond des cœurs. Seconde Providence des malheureux, elles montent jusqu'aux mansardes où la misère se cache; elles pénètrent dans ces sombres réduits où la faim et la maladie font sentir leurs tortures, et on les voit, partout et sans relâche, appliquées à soulager tous les maux de notre faible nature, sans autre but, sans autre intérêt que le plaisir de faire du bien. Saint Vincent de Paul eut la consolation de voir, même de son vivant, ces saintes Filles dont il est le fondateur et le père se multiplier de tous côtés et rendre des services immenses à l'humanité.

Les forçats.

Il est le saint béni dans les galères et les prisons par les malheureux qu'a dû frapper la justice humaine. Ayant obtenu, par son seul mérite, la place d'aumônier général des galères, il y déploya le zèle le plus ardent et le plus charitable, faisant tout ce qui dépendait de lui pour adoucir le sort de ces malheureux, en les recommandant aux officiers, en les exhortant à la patience, et en tâchant de leur inspirer des sentiments de vertu.

Ayant vu un jour un malheureux forçat inconsolable d'avoir laissé sa femme et ses enfants dans la plus extrême misère, Vincent de Paul offrit de se mettre à sa place; et, ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enfermé dans la chiourme des galériens; et ses pieds restèrent enlignés, pendant le reste de sa vie, du poids des fers honorables qu'il avait portés.

Les gens de la campagne.

Il est le saint prédicateur des pauvres gens de la campagne, pour lesquels il a fondé la Congrégation des prêtres de la Mission, afin de les instruire des vérités du salut et de les ramener à Dieu. Nous n'en finirions pas si nous voulions raconter toutes les belles actions de ce grand Saint.

Saint Charles Borromée.

L'intervention du christianisme n'a jamais eu plus de puissance que dans les grandes calamités. La céleste origine de la religion ne se fait voir nulle part avec autant d'éclat qu'au milieu des désordres, lorsqu'il s'agit de consoler, de soutenir et de réparer.

Vers l'an 1560, la peste infecta toute l'Italie et la plus grande partie de l'Europe. Elle exerça surtout ses ravages dans la ville de Milan, dont saint Charles Borromée était alors évêque.

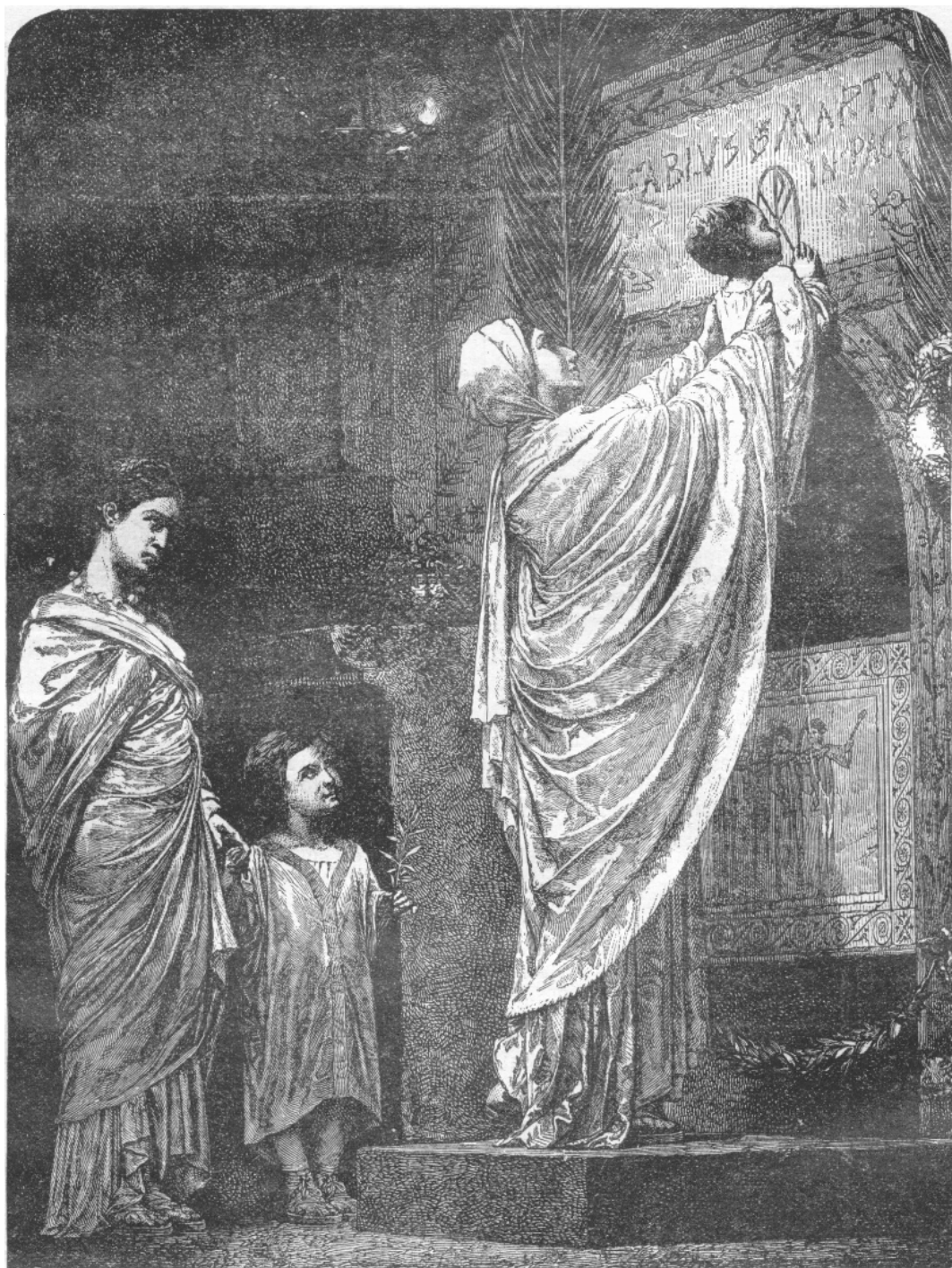
L'illustre archevêque, comme on devait s'y attendre, offrait à tous ses prêtres d'admirables exemples, passant toutes les nuits au pied des autels pour apaiser le courroux céleste, et consacrant ses journées entières au service des pestiférés. Il visitait les hôpitaux pour consoler les malades et encourager ceux qui les assistaient; il parcourait la ville, portant des secours aux malheureux séquestrés dans leur maison; il pénétrait seul dans ces demeures infectes, laissant à la porte le cortège qui l'accompagnait, et il distribuait partout les consolations, l'espérance et l'encouragement. En un mot, il se précipita et vécut au milieu de l'épidémie, étonné lui-même, lorsqu'elle eut cessé ses ravages, de n'avoir point succombé sous ses coups.

Il ordonna une procession générale, à laquelle il parut lui-même, pieds nus et la corde au cou, s'offrant au Seigneur comme une victime d'expiation pour les péchés de son peuple. Pendant toute cette marche, on vit tomber un nombre considérable de personnes subitement frappées de la peste.

Lorsque la procession fut arrivée au lieu de la station, le Saint se prosterna contre terre, invoquant le Dieu qui punit et qui pardonne; il fondit en larmes pendant cette fervente prière; son cœur se brisait en pensant aux scènes de désolation dont il était entouré. Tout à coup, comme si, dans ce secret colloque avec Dieu, il venait de recevoir l'assurance que sa prière serait exaucée, il se relève, le visage rayonnant d'espérance et de joie; et, entonnant le cantique d'action de grâces, il reprend, avec son troupeau, le chemin de l'église. Deux jours après, la peste avait disparu de Milan. (DELA-CROIX, *Bienfaits du christianisme*.)

Les peintures des catacombes

(PREUVE DE L'UNITÉ DE FOI DANS L'ÉGLISE)



LA VEUVE DU MARTYR (SCÈNE DES CATACOMBES)

LES PEINTURES DES CATACOMBES

PREUVE DE L'UNITÉ DE FOI DANS L'ÉGLISE

Au cimetière de saint Calixte.

Jadis, quand j'achevais mes études à Rome, mon bonheur était de visiter les catacombes de Saint-Calixte et de me perdre dans les profondeurs de ces mystérieuses retraites.

Un jour, des protestants anglais se trouvèrent avec nous. Le chevalier de Rossi, un savant célèbre, en nous conduisant dans les diverses galeries, nous fit une description des plus intéressantes; il nous montra dans les peintures qui décoraient les petites chapelles les preuves les plus manifestes de l'unité de nos croyances. Les dogmes principaux niés par les protestants, comme la présence réelle, le culte de la Sainte Vierge, etc., sont affirmés là avec une grande expression de piété.

Les premiers chrétiens avaient donc les croyances que nous avons encore. Ils étaient les auditeurs immédiats des apôtres !

Si nous avons leur doctrine, nous sommes donc dans la vérité.

Ceux-là se sont trompés, qui ont nié ces dogmes, dont il est facile, par ces monuments indiscutables, de démontrer l'origine évangélique.

Les *cubicula* ou chapelles qui renferment les tombeaux des personnages les plus importants sont généralement enduits de stuc et ornés de peintures qui rappellent celles de Pompéi.

Les vérités du *Credo* sont là représentées en des peintures qui impressionnent vivement.

On est saisi en voyant comment la foi catholique au *xix^e* siècle est absolument la même qu'aux premiers temps de l'Eglise.

Cela devrait faire réfléchir les protestants.

Origine des catacombes.

Les catacombes n'étaient point originaires, comme on l'a cru d'abord, des carrières de sable servant de refuge aux chrétiens, et devenues par la suite des lieux de sépulture. La nature du terrain et l'étroitesse des galeries en font foi. Il est établi aujourd'hui qu'elles ont été creusées uniquement pour servir de sépulture. Elles devinrent bientôt des lieux de réunions pour les fidèles pour la célébration des saints mystères.

Qu'on se figure une série interminable de longues et étroites galeries se croisant dans tous les sens en formant une multitude de carrefours. Elles constituent un labyrinthe inextricable. Dans les parois des galeries sont creusées des niches superposées dans lesquelles reposaient les corps : les niches ou *loculi* étaient fermées par des briques ou des plaques de

marbre avec une inscription, un nom, une palme. On mettait souvent auprès une fiole de sang, indice du martyre. Presque toutes les catacombes sont creusées à deux ou trois étages. Les Papes furent enterrés aux catacombes de Saint-Calixte depuis saint Zéphirin jusqu'au pape Miltiade. On montre encore leur Chambre, chapelle contiguë à la chapelle ou *cubiculum* de Sainte-Cécile.

Je crois en Dieu.

Rien n'est touchant comme les inscriptions : *Vivas in Deo, In Deo*, simple parole, mais qui est un souhait, un cri d'espérance. *En Dieu, vis en Dieu. Angurium, vis en Dieu et en Jésus-Christ, vis dans l'Esprit-Saint.*

La Trinité n'est pas seulement figurée par les noms des trois personnes, elle est souvent symbolisée par le triangle, accompagné de l'A et de l'O, qui signifie le principe de foi, et du monogramme du Christ $\chi\rho$, assemblage de deux lettres grecques qui signifient Christ.

Dans un sarcophage trouvé à Saint-Paul hors les murs, la Trinité est figurée sous la forme de trois personnages occupés à créer l'homme.

Le péché originel.

La scène du péché originel est souvent représentée. Tantôt Adam et Eve debout, séparés par l'arbre autour duquel s'enroule un serpent, sont figurés avant le péché, regardant le fruit défendu; souvent Adam et Eve confus de leur nudité cherchent à la couvrir avec des feuillages. Mais souvent, pour rappeler la femme qui devait écraser la tête du serpent, on voit figurer près de cette scène une *Orante*, c'est-à-dire une femme en prière. C'est la Vierge Marie, ses mains sont abaissées vers la terre comme dans l'Immaculée Conception prédite aussitôt après la chute.

La foi en Jésus-Christ.

Ce Christ que les chrétiens aimaient avec passion, pour lequel ils mouraient dans les amphithéâtres, devait être très souvent représenté dans les peintures primitives.

Voici la confession de sa divinité. On lit dans une inscription : *Pontius, vis en Dieu le Christ*. La plupart du temps obligés de garder le secret en face des païens qui se seraient scandalisés devant le mystère d'un Dieu crucifié, ils représentaient le Sauveur triomphant.

Souvent c'est le Bon Pasteur qui donne sa

vie pour ses brebis. Le Pasteur, la main appuyée sur sa houlette, regarde amoureusement ses brebis. C'est la traduction de l'Evangile : Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. Parfois, pour distinguer les brebis dociles des brebis infidèles, l'une lève la tête et écoute le Pasteur, tandis que d'autres, les brebis infidèles, paissent sans se préoccuper d'entendre sa voix.

Le Christ est quelquefois assis et tenant un livre; sa main s'étend pour bénir. D'autres fois il tend les bras et semble dire : Venez tous à moi.

Tout l'Evangile est peint sur les murs des catacombes : voici Jésus enseignant entouré des évangelistes; voici Jésus parlant à la Samaritaine, Jésus changeant l'eau en vin aux noces de Cana, ressuscitant Lazare, multipliant les pains, etc.

La Croix.

Souvent la croix est dissimulée dans les enroulements et les guirlandes. Les chrétiens pouvaient ainsi la reconnaître sans que les païens pussent la remarquer. La croix est également figurée sous la forme d'un arbre se fendant en deux grands rameaux à l'ombre desquels des cerfs altérés, des brebis se reposent; quelquefois une colombe contemple deux arbres, dont l'un est sec, stérile et sans rameaux : c'est l'arbre de la chute originelle; l'autre verdoyant, touffu, fendu en deux branches, c'est la croix, arbre de la rédemption et du salut.

Lorsque les chrétiens osèrent un peu plus tard représenter la croix, ce fut en l'ornant de pierres précieuses en la mettant en guise de sceptre aux mains de Jésus. Il fallait prendre tant de précautions pour ménager la susceptibilité des païens!

C'est pourquoi souvent le Christ était figuré sous les apparences du dieu Orphée, qui, par ses chants magiques, attirait et domptait les bêtes féroces. Le Christ, par ses enseignements merveilleux, n'a-t-il pas dompté l'humanité rebelle et corrompue?

Les peintres excellent surtout à rappeler le mystère de la Résurrection et de l'Ascension. Souvent Jésus ressuscité est figuré par le symbole de Jonas vomé par la baleine. On sait la parole de Notre-Seigneur : De même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi en sera-t-il du Fils de l'homme, puis il ressuscitera le troisième jour.

Le culte de la Sainte Vierge.

Les protestants ont dit longtemps que le culte rendu à la Sainte Vierge était une innovation des chrétiens au temps du Concile d'Ephèse, quand Marie fut proclamée Mère de Dieu.

Les catacombes découvertes depuis l'invasion du protestantisme crient bien haut que c'est une odieuse colonnie.

Il n'y a pas une merveille de sa vie, sa virginité, l'Annonciation, la Visitation, la Maternité divine, sa perpétuelle pureté, sa puissance

auprès de Dieu, qui ne se lisent sous mille formes sur les murs des catacombes.

Voici, dans le cimetière de Sainte-Priscille, très justement appelé la *Crypte de Marie*, à cause des nombreuses fresques qui la représentent, une *Annonciation* contemporaine de saint Jean. Voici la *Vierge-Mère*. C'est bien une Vierge, car près d'elle se tient le prophète Isaïe disant la parole célèbre : Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils. Isaïe tient un volume roulé et montre une étoile. L'enfant se jette sur le sein de sa mère, et en même temps tourne la tête vers le prophète. Cette image, dit M. de Rossi, a été faite, de l'an 50 à l'an 120, peut-être sous les yeux des apôtres.

Au cimetière de Saint-Valentin, Marie est assise sur une sorte de trône; elle tient l'Enfant Jésus sur ses genoux. On lit cette inscription : *Sancta Dei Genitrix. La Sainte Mère de Dieu*. Voilà donc notre foi en Marie retrouvée et affirmée dans les premiers siècles.

Notre foi est restée la même. Celle des protestants seule a varié.

Souvent la Sainte Vierge est représentée comme faisant pendant à l'image du Christ, ou ayant autour d'elle des prophètes de l'Ancien Testament.

Souvent, pour qu'il n'y ait pas de méprise, le peintre a écrit au-dessus le nom de *Maria*.

L'Eglise catholique.

Les peintures des catacombes devaient être un argument pour défendre l'unité de l'Eglise.

L'Eglise ayant été appelée la *chaire de la vérité*, les artistes peignaient une chaire de pierre semblable à celle sur laquelle s'asseyaient les évêques de Rome. Ils plaçaient sur le dossier une colombe, image de l'Esprit-Saint qui assiste l'Eglise. D'autres fois, saint Paul ayant appelé l'Eglise la *colonne de la vérité*, ils dessinaient une colonne au pied de laquelle reposaient en paix deux colombes.

L'image la plus familière aux premiers chrétiens était l'arche ou vaisseau battu par la tempête. Sur le vaisseau, un homme prie les bras en croix, image du Christ qui n'abandonne pas son Eglise. Près de lui un homme, sur la tête duquel se pose une main céleste, pour montrer qu'une fois entré dans l'Eglise on ne craint pas les naufrages, et au milieu des flots un autre homme qui étend les mains en désespéré, pour montrer que hors de l'Eglise il n'y a pas de salut.

La *primauté ou autorité de saint Pierre*, niée si audacieusement par les protestants, est représentée avec non moins de clarté.

Moïse fut le législateur et le chef du peuple ancien. On le reconnaît quand il est représenté frappant le rocher dans le désert. C'est la figure de saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ et législateur de l'Eglise. Parfois on représente saint Pierre sous les dehors de Moïse, mais, pour qu'on ne s'y trompe pas, le peintre écrit au-dessus du personnage le mot *Petrus*.

On est ému en voyant saint Pierre représenté,

non plus par les figures de l'Ancien Testament, mais lui-même est là entouré des apôtres, recevant des mains de Dieu la nouvelle loi, ou encore la Croix qu'il porte sur son épaule, et le rouleau de la loi qu'il tient à la main, constitué par cette double donation le chef unique de l'Eglise.

Le dogme de la prière.

Vous avez vu sur les murailles, de nos jours, nombre d'inscriptions que les enfants gravent avec un charbon, la pointe d'un couteau, etc. Dans les lieux célèbres par quelques curiosités, nombre de visiteurs se donnent encore cette satisfaction de laisser un nom, une inscription, etc.

Les premiers chrétiens en ont fait autant, et, par la forme de l'écriture, il est facile aux savants de déterminer l'époque approximative de ces inscriptions ou graffiti.

O saints martyrs, n'oubliez pas Maria. — Priez le martyr Eustache pour nous. — Priez pour que Verecundus et les siens aient une bonne navigation. — O mon cher fils, vis en Dieu, et tant que je vivrai prie pour moi et pour....

Demétrius et Léontia à Syrica leur fille bien-aimée. Seigneur Jésus, souvenez-vous de notre enfant. — O Dieu qui êtes assis à la droite du Père, souvenez-vous de l'âme de Nectaire. — O Dieu, rafraîchissez l'âme d'Antonia. — Que ceux qui liront cette épitaphe prient pour que l'âme de Lucifera soit bien reçue de Dieu.

Ces inscriptions gravées par la main des enfants, par des pèlerins de toute sorte, sont une preuve populaire vraiment sans réplique.

Les Sacrements.

Nous allons retrouver sur les murailles des catacombes les sept sacrements, la rémission des péchés, la présence réelle représentée d'une manière frappante.

Voici l'ordonnance générale qui reste à peu près partout la même dans un grand nombre de chapelles.

D'abord, à la première place, saint Pierre frappant le rocher et en faisant jaillir des eaux vives. Elles sortent avec une puissance, un élan extraordinaire; elles se répandent, elles inondent tout. Par où le peintre a voulu indiquer que Jésus-Christ (la pierre était le Christ, dit saint Paul) est la source de toutes les grâces et qu'elles ne jaillissent que par le ministère de Pierre.

A côté, un homme pêche à la ligne dans cette eau sortie du rocher, et il en retire un poisson, symbole du chrétien qui sort de l'eau, pêché par un de ces hommes auxquels Jésus-Christ a dit: Je vous ferai pêcheurs d'hommes.

Du reste, afin qu'on ne se méprenne pas sur cette représentation du baptême, le peintre la traduit par la réalité. Un homme est debout, nu, les pieds dans le ruisseau qui coule de la pierre; un personnage plus grand que lui, et vêtu, verse l'eau sur sa tête. Voilà bien le baptême tel qu'il se pratique encore aujourd'hui.

La Pénitence.

La Pénitence a sa représentation symbolique. On voit le paralytique, celui à qui Notre-Seigneur a dit:

Tes péchés te seront remis, s'en aller guéri en portant son lit sur ses épaules. C'est bien l'image du chrétien qui arrive écrasé sous le poids de ses fautes, et qui, absous par le prêtre, se relève sain et vigoureux.

Une odieuse calomnie lancée contre les chrétiens prouve que des païens s'étant glissés dans les catacombes avaient aperçu des pénitents agenouillés devant le prêtre sans se rendre compte de la confession dont ils étaient témoins.

L'Eucharistie.

On ne pouvait que représenter les saints mystères, qui sont des symboles dont la signification n'était comprise que des chrétiens. Ne comprenant rien à la Sainte Eucharistie, les païens n'avaient-ils pas déjà accusé les chrétiens de se nourrir ensemble de la chair d'un enfant immolé sur un autel?

Voici une représentation symbolique de l'Eucharistie. C'est la *jatte de lait* avec laquelle le Bon Pasteur nourrit ses brebis. Le Bon Pasteur tient ce vase à la main, ou encore on voit un agneau ayant ce vase sur son dos, et l'agneau a le nimbe ou cercle dont on a coutume d'enlourer la tête du Christ. Mais aux catacombes des Saints-Pierre et Marcellin, le nimbe est *autour du vase de lait*, pour signifier que la chose représentée par ce symbole, c'est-à-dire la Sainte Eucharistie, est digne de nos adorations.

Le poisson.

Il y a un autre symbole plus expressif et cependant moins saisissable aux païens, c'est le poisson, *ἰχθύς*; en grec signifie poisson, mais les lettres dont se compose ce mot signifient Jésus-Christ. Dieu Sauveur des hommes, comme INRI sur le crucifix signifie *Jesus Nazarenus rex Judeorum*: Jésus de Nazareth, roi des juifs. C'est ce qui a fait prendre, soit ce mot *ἰχθύς*, soit le poisson comme symbole du Sauveur. Ici c'est le poisson qui soutient un navire, c'est-à-dire l'Eglise. Ailleurs c'est le poisson sur un autel, c'est le sacrifice, ou dans un plat prêt à être la nourriture du chrétien.

Et si cette explication semblait douteuse, voici une inscription très ancienne découverte à Autun dans laquelle je lis: O race sainte de l'Ichthus céleste, prends l'aliment délicieux que t'offre le Sauveur des saints. Mange, bois, saisi d'un respect religieux en tenant l'Ichthus dans tes mains.

Et dans l'épitaphe d'Abercius (II^e siècle), évêque de Phrygie, une explication plus nette encore:

Il célèbre la nourriture divine qui l'a soutenu pendant sa vie, le poisson grand et pur pris par la Vierge chaste, qu'elle a servi à ses amis, en leur donnant du pain et du vin délicieux.

C'est bien l'affirmation très nette de la croyance à la présence réelle en termes indiscutables.

CONCLUSION

C'est bien, sur ces antiques murailles des premiers siècles, la même foi, le même Credo. L'Eglise romaine a donc gardé la parole de Notre-Seigneur: une seule foi, un seul baptême. Elle a la marque de la divinité, elle n'a jamais varié dans sa foi.

Comme je sortais des catacombes de Saint-Calixte, un train passait à toute vapeur sur la ligne qui va de Rome à Civita-Vecchia. C'était la civilisation moderne qui faisait un contraste frappant avec la civilisation antique.

Je me dis: le monde change: une seule chose ne change pas, c'est la foi de l'Eglise catholique.

Les saints de l'Église catholique



*Sainte Thérèse enfant s'enfuit avec son frère Rodrigue, pour aller
au martyre, au pays des Maures.*

LES SAINTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Le jeune homme et le journaliste.

Un jeune homme, disait E. Faguet, se présenta il y a quelque vingt ans au directeur d'un grand journal. Il sollicitait une place de rédacteur et présentait un article pour faire apprécier son savoir-faire.

— J'ai réfuté Monsieur un tel, hasarda timidement le jeune homme.

— Voyons.

Et après avoir lu, le directeur reprit :

— Monsieur, c'en est pas mal ! Pas trop mal !... Mais, jeune homme, il y a un grand défaut dans votre composition.

— Lequel ?

— Mon ami, vous avez traité la question. Dans un journal, quand on discute, on n'aborde jamais la question, sinon on ennuie tout le monde. On tourne autour, en ne disant rien et en accablant son adversaire de traits et d'épigrammes. Voilà le journalisme.

Pour défendre l'Eglise catholique, nous ne ferons pas de journalisme et nous traiterons la question.

Celle des saints de l'Eglise romaine est des plus simples.

Simple comparaison.

On connaît l'arbre à ses fruits.

L'Eglise romaine a des saints de toutes les professions.

Les protestants n'en ont pas.

Comparez, et tirez vous-même la conclusion.

L'Eglise catholique a des saints de toutes les professions et dans toutes les classes de la société.

Elle a des rois comme saint Louis, des reines comme Blanche de Castille, des apôtres comme saint François Xavier, des jeunes gens comme saint Louis de Gonzague et saint Stanislas Kostka, des vierges comme sainte Cécile et sainte Agnès, des laboureurs comme saint Isidore, des servantes comme sainte Zite, des bergères comme sainte Geneviève ou sainte Germaine Cousin.

Et ce ne sont pas des saints isolés, des exceptions. Ouvrez le *martyrologe* ou catalogue des saints qu'on lit dans les cathédrales, c'est par centaines qu'on les compte chaque jour.

Les *Acta sanctorum* ou vies des saints écrits par les Bollandistes ou disciples de Bollandus, qui ont entrepris cet immense travail, forment une collection de soixante volumes in-folio, soit des livres gros comme les livres du lutrin. Je voudrais bien voir où vous trouverez quelque chose de semblable dans les sectes réformées. Le nombre des martyrs seul est évalué à plus de douze millions, et c'est autant de héros de la vertu et de saints authentiques.

Au temps de Luther.

A l'heure même où Luther et Calvin abolissaient le célibat ecclésiastique et les vœux de religion, sous prétexte que l'Eglise avait besoin de réforme, l'Eglise romaine continuait de produire des héros et des saints.

Des Papes et des évêques, comme saint Pie V et saint Charles Borromée, réalisaient la véritable réforme décrétée par le Concile de Trente.

Saint Ignace de Loyola formait des apôtres pour arrêter le progrès de l'hérésie et des maîtres pour l'éducation de la jeunesse chrétienne.

Saint François-Xavier et d'autres saints missionnaires allaient porter l'Evangile jusqu'aux extrémités de l'Orient.

Saint Jérôme Emiliani recueillait les enfants abandonnés pour les nourrir et les élever dans la piété.

Saint Camille de Lellis fondait les Clercs, ministres des infirmes, pour assister les vieillards, les malades et les préparer à la mort.

Et combien d'autres donnèrent à cette époque l'exemple des plus héroïques vertus ?

Le Bienheureux de La Salle fonda lui-même 27 écoles ; son Institut en avait 127 au moment où éclata la Révolution ; un siècle plus tard, en 1887, il comptait 11 712 Frères, 3 137 novices, 1 670 écoles, 308 000 élèves. Le Bienheureux a dressé pour ses classes une constitution si parfaite qu'elle dure depuis deux cents ans, et les écoles populaires qui couvrent aujourd'hui l'Europe sont en grande partie copiées sur le type qu'il a créé. (LODIEU. *Nos raisons de croire.*)

Saint François-Xavier modèle des apôtres.

François-Xavier fut un des premiers compagnons de saint Ignace et un des premiers religieux de la Compagnie de Jésus.

Envoyé aux Indes, il en devint l'apôtre et convertit des centaines de mille d'infidèles.

Mais, à quel degré de sainteté s'était-il élevé ? Traversant la Navarre pour aller s'embarquer à Lisbonne, il passa à une toute petite distance du château où vivait sa mère tendrement aimée. Il pensa que ce sacrifice offert à Dieu pour les âmes qu'il allait sauver serait d'un très grand poids devant Dieu. Il passa sans s'arrêter comprimant les sentiments de son cœur.

Partout il se livrait aux austérités les plus effrayantes. Quand il fut ordonné prêtre, il passa quarante jours dans la solitude pour se préparer à célébrer la Sainte Messe.

Arrivé à Goa, la capitale des Indes, il prêcha avec une telle ardeur, qu'au bout de peu de temps, Portugais et indigènes, tous furent convertis. Il passa sur la côte des Paraviers pêcheurs de perles, où il baptisa plus de 40 000 idolâtres.

Il écrivait à saint Ignace qu'à force de baptiser il ne pouvait plus lever le bras, et que la voix lui manquait en redisant tant de fois le symbole des apôtres.

Il ne se passait pas de jours qu'il ne guérît quelque malade. Le procès de sa canonisation fait mention de quatre morts ressuscités et d'innombrables guérisons.

Dans le royaume de Travancor on le vit baptiser en un jour des villages entiers. Il prêchait souvent dans la plaine à 5 ou 6 000 personnes assemblées, et, suivant les historiens, prêchait dans la langue du pays sans jamais l'avoir apprise,

A Malacca, une néophyte avait perdu sa fille : trois jours après cette mort, elle apprend la venue de Xavier, elle va se jeter à ses pieds et lui dit : « Invoquez le nom de Jésus, et ma fille revivra ! » Xavier, ravi de trouver une foi si vive dans une femme récemment convertie, leva les yeux au ciel, puis il dit :

« Allez, votre enfant est vivante. — Mais, répliqua la mère inquiète, il y a trois jours déjà qu'elle est dans le tombeau ! »

— N'importe, dit Xavier, faites ouvrir son cercueil, vous la retrouverez pleine de vie ! »

La néophyte, pleine de confiance, courut au tombeau, en fit lever la pierre en présence de plusieurs personnes, et trouva, en effet, sa fille vivante et guérie.

Lorsque Xavier commençait à prêcher l'Evangile au Japon, Dieu voulut, comme aux Indes, confirmer sa parole par des prodiges. Un Japonais idolâtre venait de perdre sa fille unique, à la fleur de l'âge, lorsqu'il entendit parler des merveilles qu'opérait Xavier. Il alla donc le trouver en le conjurant de lui rendre celle qu'il avait perdue. Xavier, ému de cette confiance et des larmes de ce malheureux, se mit à prier Dieu pour lui, puis, avec assurance il lui dit qu'il était exaucé. Le Japonais, croyant que l'apôtre devait venir chez lui invoquer le Dieu des chrétiens sur le corps de la défunte, s'en allait mécontent, mais alors un de ses serviteurs accourant à sa rencontre, lui cria de loin : « Votre fille est vivante ! »

Bientôt il la vit elle-même qui venait au-devant de lui ; elle lui raconta ce qui était arrivé depuis sa mort : des démons horribles s'étaient emparés d'elle et avaient voulu la précipiter dans un abîme de feu, mais deux hommes d'un aspect auguste et modeste l'avaient arrachée de leurs mains et lui avaient rendu la vie. Le Japonais comprit quels étaient ces hommes, et aussitôt il conduisit sa fille à Xavier pour le remercier d'un si grand bienfait. Celle-ci n'eut pas plutôt aperçu Xavier et son compagnon, le P. Fernandez, qu'elle s'écria : « Voilà mes libérateurs ! » Et le père avec sa fille demandèrent le baptême. (*Vie de saint François-Xavier*, par le P. Bounours, t. II, p. 49.)

Le témoignage des protestants.

Le protestant Baldéus, dans son *Histoire des Indes*, dit : « Si la religion de Xavier convenait avec la nôtre, nous devrions l'estimer et l'honorer comme un autre saint Paul. Toutefois, malgré cette différence, son zèle et la sainteté de ses mœurs doivent exciter tous les gens de bien à ne pas faire l'œuvre de Dieu négligemment, car les dons que Xavier reçut pour exercer la charge de ministre et d'ambassadeur de Jésus-Christ étaient si éminents que mon esprit n'est pas capable de les

exprimer. Si je considère la patience et la douceur avec laquelle il a présenté aux grands et aux petits les eaux saintes de l'Evangile, si je regarde le courage avec lequel il a souffert les injures et les affronts, je suis contraint de m'écrier avec l'Apôtre : « Qui est capable comme lui de ces choses merveilleuses ! » Baldéus termine cet éloge en disant à Xavier : « Plût à Dieu que vous eussiez été des nôtres ! »

Un autre protestant, Richard Hacklitt, dit aussi : « Ce digne ouvrier évangélique, cet apôtre de la religion près des Indiens, après de grands travaux et des peines sans nombre, souffertes avec beaucoup de patience et de joie, mourut à Sancian sur une montagne déserte. Les histoires modernes des Indes sont remplies du récit des excellentes vertus et des œuvres miraculeuses de ce saint homme. » (*Voyages et découvertes de la nation anglaise*, t. II, 1^{re} partie.) (P. Bounours, t. II, p. 341.)

Sainte Thérèse modèle des âmes contemplatives.

Pendant que saint Ignace répondait au cri de révolte de Luther en fondant la Compagnie de Jésus qui devait donner à l'Eglise des saints tels que saint François Xavier, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, le 15 août 1534, une jeune fille de race noble s'engageait par des vœux solennels au fond d'un cloître de Castille. C'était sainte Thérèse.

Tout enfant, elle sentit son âme brûler de la flamme apostolique.

Elle entraîna un jour son frère Rodrigue pour aller avec lui au pays des Maures au-devant du martyr.

Ayant un grand attrait pour la contemplation, elle entra au couvent du Carmel d'Avila.

Elle devait y devenir l'apôtre par la prière.

Les hauteurs sublimes de la contemplation lui devenaient familières, mais au prix d'innombrables mortifications.

Sa devise était : Ou souffrir, ou mourir.

Elle portait un cilice de feuilles de fer-blanc disposé en forme de râpe qui la blessait cruellement. Elle se flagellait tantôt avec des pointes de fer, des orties, des clés, au point d'en avoir des plaies qu'elle ne soignait qu'en les rouvrant à force de coups. D'autres fois, elle passait les nuits en oraison.

Ce qu'elle demandait à Dieu, c'était d'arrêter l'invasion de l'hérésie.

Les calamités dont les protestants inondaient la France vinrent à ma connaissance. Profondément affligée, je pleurais avec Notre-Seigneur. Je le suppliais qu'il lui plût de remédier à un si grand mal. Il me semblait que j'aurais donné volontiers mille vies pour le remède d'une seule de ces âmes qui se perdaient en si grand nombre dans ce royaume. Me voyant dénuée de tous moyens d'action pour le service de Notre-Seigneur, et voyant qu'il avait tant d'ennemis et si peu d'amis, tout mon désir fut, et il est encore, de travailler à ce que ce peu d'amis qu'il avait fussent bons. Alors je me résolus de faire le peu qui est en moi, c'est-à-dire de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection qui me serait possible et de procurer que les Sœurs qui sont ici fissent de même. J'espérais qu'en cette façon nous pourrions contenter Notre-Seigneur, et que, demeurant toujours occupées en prières et en

oraisons pour ceux qui s'emploient à défendre l'Eglise, nous aiderions de ce que nous pourrions notre bon Seigneur qui est si rudement traité par ceux auxquels il ne fait que du bien, qu'il semble que ces traitres le voudraient crucifier de nouveau et ne lui laisser bientôt plus aucune place où il puisse reposer son précieux chef.

O mes sœurs en Jésus-Christ, continue Thérèse, aidez-moi à prier Notre-Seigneur pour ceci, car c'est pour cet effet que Sa Majesté vous a assemblées en ce lieu. *C'est là votre vocation.* Ce sont les affaires que vous devez avoir. Ce sont les désirs dont vous devez être remplies. Ce sont vos larmes, ce sont vos demandes.

Soutenue par la grâce de Dieu, elle entreprit la réforme de son Ordre et parvint à fonder trente-deux couvents.

Le Seigneur ne cesse de confirmer par d'éclatants miracles la mission qu'il avait donnée à sa servante. Lorsqu'on bâtitait le premier couvent de la Réforme, Saint-Joseph d'Avila, une muraille s'étant effondrée, avait enseveli sous ses pierres le cadavre d'un jeune enfant, Gonzalve d'Ovalle, neveu de la Sainte. Thérèse se mit aussitôt en prières, prit l'enfant entre ses bras et le rendit vivant à sa mère; de sorte que le miracle, et le miracle de premier ordre, fut comme déposé dans les fondements de la Réforme.

Mais le plus grand miracle de sainte Thérèse, ce sont ses divins ouvrages. L'Eglise en a qualifié la doctrine de *céleste*, et elle souhaite que tous les fidèles s'en nourrissent.

« Le cœur de Thérèse, a dit Edgar Quinet, ce cœur que la Réforme ne peut surpasser, montre d'avance que la victoire du protestantisme ne sera jamais complète..... Quand tout se précipite vers la haine..... une femme tient obstinément son cœur attaché à une vision d'amour. Par cette constante aspiration où la Réforme a peine à la suivre, elle fait autant que des armées. »

Le saint mendiant.

Les impies se sont souvent moqués des loques sordides dont se revêtait le saint pauvre Benoît-Joseph Labre.

« Vermine pour vermine, leur répond le cardinal Pie dans un beau panégyrique, j'aime mieux celle qui souille le corps que celle qui tue l'âme. »

Il fut appelé par Dieu à un genre de vie extraordinaire; semblable au Sauveur, il n'avait pas une pierre pour reposer sa tête. Sa vocation était d'être pèlerin, de visiter les lieux les plus célèbres des pèlerinages, en mendiant son pain. Mais sous les dehors les plus humbles, il menait une vie angélique. Toujours occupé des choses de Dieu, il ne cessait de prier. Souvent il donnait aux autres pauvres le pain qu'il recevait en aumônes et se contentait des débris qu'il recueillait par les rues. Quand cet inconnu étrange se présentait au prêtre pour se confesser, il entrait dans de tels sentiments de douleur et de componction qu'on l'eût pris pour

un grand coupable. Et cependant le prêtre ne découvrait dans ses aveux rien qui ressemblât à une faute volontaire.

Il visita souvent Rome, et séjournait la nuit sous une arcade du Colysée.

Le jour, on était sûr de le voir dans une des églises ou le Saint-Sacrement était exposé. A genoux, les yeux fixés sur l'hostie, touchant à peine la terre, le pauvre était alors transfiguré. On le regardait avec admiration et respect. On l'appelait le pauvre des Quarante-Heures.

Quand il mourut, recueilli par charité chez le boucher Yaccarelli, la ville de Rome s'émut. Elle comprit qu'un saint venait de mourir. On lui fit de magnifiques funérailles.

Il est aujourd'hui sur les autels.

Saint Stanislas Kotska.

Il peut être proposé comme modèle des écoliers et des jeunes gens.

On ne l'appelait que le petit ange dans le château de son père. Devenu étudiant, il jeûnait souvent sans qu'on s'en aperçût et se flagellait en secret par de rudes disciplines.

On sait comment étant entré à Augsbourg dans un temple protestant qu'il avait pris pour une église, il exprima à Dieu son regret de ne pouvoir communier. Les anges lui apparurent. L'un d'entre eux lui apporta la Sainte Communion.

Il n'était pas fait pour le monde. Il obtint enfin de suivre sa vocation. Au noviciat, il se montra d'une dévotion admirable envers la Sainte Vierge.

La noblesse de sa famille, le courage dont lui-même avait fait preuve pour suivre sa vocation, ses brillantes qualités ne lui donnaient point d'orgueil; il était le plus humble, le plus charitable, le plus empressé à rendre service aux Frères et à se charger des emplois les plus vulgaires de la maison. Un jour qu'un autre novice le louait de sa haute naissance : « C'est peu de chose, répondit-il, d'être grand en ce monde où tout est si petit. Il n'y a point de vraie grandeur que celle qui vient de la grâce de Jésus-Christ, par laquelle nous sommes faits enfants de Dieu et héritiers de son royaume. Faible avantage que d'être né avec des biens qu'on n'emporte point en mourant. Rien ne nous fait riches que ce que l'on ne peut nous ôter. »

Il lui fut donné de prévoir sa mort. Il espérait aller au ciel célébrer l'Assomption.

Quelques jours avant, il disait à un Père : « Ah! mon Père, que ce fut un heureux jour pour les Saints, que celui où la sainte Vierge entra dans le ciel! J'espère voir la première fête qu'ils feront à cet anniversaire. »

Saint Stanislas mourut dans la nuit qui précède l'Assomption.

CONCLUSION

Quelle Eglise a eu des Saints comme l'Eglise romaine? Elle est bien la véritable Eglise.

Les héros de la vertu au XIX^e siècle



LE BIENHEUREUX CURÉ D'ARS (CABUCHET)

LES HÉROS DE LA VERTU AU XIX^e SIÈCLE

Vous seriez tenté de croire que l'Eglise catholique romaine est moins grande, moins belle que dans les siècles passés, que les Saints dont elle se glorifie sont des figures des temps antiques. L'Eglise catholique romaine est digne de son passé. Elle compte en ce siècle de nombreux héros de la sainteté qui forcent l'admiration de tous, même des indifférents et des impies.

Les fondateurs des Congrégations religieuses.

Au commencement de ce siècle, au lendemain de la Révolution, il y eut une floraison nouvelle d'Ordres et de Congrégations, dont les fondateurs moururent en odeur de sainteté.

Il faudrait nommer le Vénérable Libermann, fondateur des Pères du Saint-Esprit, décédé en 1852; la vénérable Marie-Anne Rivière, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de la Présentation de Marie; la Bienheureuse M^{me} Barat, fondatrice des Dames du Sacré-Cœur; la Sœur Rosalie, Fille de la Charité, à Paris (1836), bien connue des ouvriers de Paris, dont elle fut le soutien et la consolation pendant de longues années; le Vénérable Louis-Marie Baudoin, fondateur des Ursulines dites de Chavagnes, etc.

Le P. Joseph Coudrin, fondateur de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration perpétuelle (1837). Le P. Muard, fondateur des Pères de Saint-Edme (1854).

La Bienheureuse Julie Postel, fondatrice des Sœurs de la Miséricorde (1816).

M. Rauzan, fondateur de la Mission de France et supérieur des Dames de Sainte-Clotilde. La Vénérable Emilie de Rodat, fondatrice des Sœurs de la Sainte-Famille. Le Vénérable P. André Fournet et la Sœur Elisabeth des Anges, fondateurs des Sœurs de Saint-André, et des Filles de la Croix.

Le P. Eymard, le fondateur des Pères du Très Saint-Sacrement, etc., etc. L'énumération est très incomplète, mais elle remplirait cette feuille.

LE CURÉ D'ARS

Si jamais vous avez le bonheur de visiter l'église et le presbytère d'Ars, vous serez saisi par l'aspect de pauvreté qui règne dans le presbytère et par le sentiment de piété qu'inspire le sanctuaire. Ici a vécu un saint prêtre, que l'on espère voir un jour sur les autels.

Curé d'une très petite paroisse de campagne, il a attiré par le parfum de son admirable vertu et par les dons extraordinaires qu'il avait reçus du ciel des multitudes de fidèles. Rien ne pouvait être comparé aux jeûnes rigoureux qu'il s'imposait.

Ses jeûnes.

Trois *matefaim*, sortes de crêpes, suffisaient à son repas. Pendant qu'il cuisait le second, il mangeait le premier. En mangeant le second, il cuisait le troisième. Il buvait ensuite un peu d'eau, et il y en avait ainsi pour deux ou trois jours. D'autres fois, il faisait cuire lui-même une petite marmite de pommes de terre et les mangeait tant qu'elles duraient. Il y en avait pour huit jours. Chaque soir, en rentrant chez lui, après la prière, il découvrait sa marmite, en tirait une ou deux pommes de terre, avalait un peu d'eau fraîche et son souper était fait.

Ce qui met le démon en déroute, disait-il, c'est la privation dans la nourriture et dans le sommeil. Il n'y a rien que le démon craigne autant et qui soit plus agréable au bon Dieu....

Il tombait quelquefois le soir d'inanition. A la prière du soir, sa voix faiblissait.

— Monsieur le curé, lui disait-on, d'où vient que, lorsque vous priez, on vous entend à peine, et que vous parlez si fort quand vous prêchez? — C'est, répondit-il, que, quand je prêche, j'ai souvent affaire à des sourds ou à des gens qui dorment; mais quand je prie, j'ai affaire au bon Dieu; et le bon Dieu n'est pas sourd.

Le confessionnal.

Les foules se précipitaient sur son passage. Que de paroles il a dites faisant la lumière dans les âmes.

Les pécheurs accouraient. C'est vers le confesseur que venaient les pèlerins.

Le curé d'Ars a été peut-être le plus grand et le plus puissant confesseur de notre époque. Seize heures par jour au confessionnal, et cela pendant trente ans.

Avec les pécheurs.

Voilà sa vie, et quelle vie! Quelle bonté, quelle douceur, quelle tendresse dans l'exercice de ce saint et redoutable ministère! Il y avait dans sa parole, dans son simple regard, de quoi faire fondre les cœurs.

— Qu'avez-vous tant à pleurer? lui dit un pécheur sec et endurci.

— Hélas! mon ami, je pleure de ce que vous ne pleurez pas.

— Que le bon Dieu est bon, répétait-il à un autre, comme il vous a aimé! Ce mot-là était dit sur un ton et avec un charme indéfinissable.

— Pourquoi différer, mon enfant, je n'accepte pas votre refus et je ne vous quitterai pas que vous ne soyez à Dieu.

Et dans une autre circonstance: « Encore, si le bon Dieu n'était pas si bon, mais il est si bon! » C'étaient là autant de traits qui pénétraient les âmes, y portaient la lumière, y laissaient une trace ineffaçable.

Rien ne résistait aux exhortations, aux prières, aux larmes du curé d'Ars.

Les foules.

Dès 1832 ou 1833, l'affluence des pèlerins était si considérable qu'on avait organisé à leur usage un service de voitures publiques se rendant de Lyon à

Ars. Huit ou dix grandes voitures par jour ne suffisaient pas ; l'administration se vit obligée de pourvoir à ce concours ; des chemins impraticables à l'origine furent transformés en grandes routes. On estime que, dans une seule année, 80 000 pèlerins ont été amenés à Ars par le chemin de fer et les bateaux de la Saône.

L'Eucharistie.

Ses sentiments vis-à-vis de la Sainte Eucharistie étaient admirables.

« Pour dire la Messe, disait-il en pleurant, il faudrait être un séraphin. Ah ! voyez-vous, je Le porte à droite, Il reste à droite ! Je Le porte à gauche, Il reste à gauche. Si on savait ce que c'est que la Messe, on mourrait ! Hélas ! mon Dieu ! qu'un prêtre est à plaindre quand il fait cela comme une chose ordinaire !.... Ce qui fait du mal, ce sont ces nouvelles du monde, ces conversations, cette politique, ces gazettes. On s'en remplit la tête, puis on va dire la Sainte Messe, le bréviaire..... Mon grand désir, à moi, serait de me retirer à Fourvières, n'étant chargé de personne, et, après avoir bien prié, d'aller passer mon temps à l'hôpital. Oh ! que je serais heureux..... »

SEUR ROSALIE

Cette vaillante Fille de la Charité fut la Providence des pauvres de Paris. Elle fonda nombre de crèches pour eux. Elle fut mêlée à toutes les œuvres. C'est chez elle que se tinrent les premières réunions des Conférences de Saint-Vincent de Paul.

Conversions.

Elle fut la Providence des vieillards mourants, veillant à leur chevet avec la tendresse d'une mère et l'ardeur d'un apôtre.

L'un de ces vieillards, qui avait trempé ses mains dans le sang des victimes de la Terreur, refusait de se réconcilier avec Dieu. Sœur Rosalie ne le quitta pas un instant. Avec une sainte adresse, elle l'amena à parler des derniers instants des martyrs dont il avait ordonné le supplice, à répéter un cantique qu'un grand nombre avaient chanté comme dernière prière ; à ces souvenirs, le cœur du bourgeois se brisa et Dieu y entra avec le repentir.

Un vieux chiffonnier enrichi la fit un jour appeler :

— Ma Mère, avant de mourir, je veux vous confier quelque argent pour ma fille, vous le lui remettrez. — Mais, mon cher, ceci regarde le notaire, je vais en appeler un. — Je n'en veux point ; je ne connais que vous et n'ai confiance qu'en vous ; prenez, et je serai tranquille sur le sort de mon enfant.

La Sœur parla alors du prêtre. — Le prêtre ! repartit le malheureux chiffonnier, je n'en ai pas besoin, puisque vous êtes là : personne ne représente Dieu mieux que vous : arrangez mes affaires avec lui. Il fallut quelque temps à la garde-malade pour persuader au moribond qu'elle ne pouvait dresser un testament ni donner l'absolution.

Néanmoins, elle accepta le dépôt, et, en reconnaissance de ce service, le chiffonnier reçut le prêtre et mourut en bénissant Dieu de lui avoir envoyé Sœur Rosalie.

Il ne faut pas croire que la charité de la Sœur Rosalie n'eût pour bornes que le XII^e arrondissement : elle eut bientôt franchi ces étroites limites, et son action s'étendit, non seulement sur tout

Paris, mais encore sur la France et bien au delà. « Une fille de Saint-Vincent de Paul, disait-elle, est une borne sur laquelle tout ceux qui sont fatigués ont le droit de déposer leur fardeau. »

Bataillon de charité.

Elle était infatigable.

Nombre d'illustrations de tous genres ont fait partie du bataillon de charité de la Sœur Rosalie ; plusieurs prélats, qui ont été des ornements de l'Eglise, ont appris d'elle l'initiation du gouvernement épiscopal, et cela en veillant sur quelques familles. Nous n'en citerons qu'un, M^r Dupuch, premier évêque d'Alger, auquel elle reprochait de ne pas savoir compter. « S'il devient évêque, disait-elle, il y dépensera sa crosse et sa mitre. »

Avec les pauvres.

Quand la Sœur se fut mieux identifiée avec la vie des nombreuses familles qui lui avaient été confiées, elle avait faim, froid avec elles et passait par toutes les alternatives de leurs joies et de leurs tristesses ; sa sensibilité était telle que, malgré son héroïque courage, la vue d'une blessure lui faisait mal, et elle pleurait au convoi de ses pauvres. Elle n'aimait pas cette bienfaisance triste et sévère qui a toujours quelque chose à redire contre ceux qu'elle secourt et leur fait payer ses bienfaits par la dureté de ses jugements.

Une famille avait lassé par ses exigences et ses importunités la bonne volonté de tous ceux qui lui venaient en aide, et même jusqu'à la Sœur chargée de la visiter ; celle-ci voulait s'adresser à l'œuvre des départs pour la faire renvoyer dans son pays. La Sœur Rosalie s'y opposa : « Ce serait, dit-elle, se décharger d'une croix lourde et ennuyeuse : je crains de manquer à Dieu. »

Ainsi : hospice, crèche, asile, école, cette femme avait tout créé : et sa formation religieuse lui donnait de merveilleuses lumières sur les réels besoins du peuple.

Que nos écoles ne déclassent pas nos enfants, disait-elle : filles d'ouvriers, ouvrières elles-mêmes, laissons de côté ce qui ne servirait qu'à les faire rougir de leurs parents et à les éloigner des obscurs devoirs du ménage.

Elle écrivait à un de ses amis, haut placé dans les bureaux de l'instruction publique : « Supprimez les concours entre les écoles : c'est le malheur des élèves ; pour former le sujet qui assurera leur triomphe, les maîtres négligent les autres : l'ensemble est sacrifié pour un seul. »

Les bacheliers, les diplômées qui, par milliers, meurent de faim aujourd'hui prouvent la justesse de ce raisonnement.

Elle avait pris un tel ascendant, qu'aux journées de la Révolution de 1848, elle contribua puissamment à l'apaisement.

En 1848.

Sœur Rosalie, au premier appel de l'émeute, parcourut les rues de son quartier, rétablit l'ordre un instant et fit remettre en place les pavés à demi soulevés ; la vague triompha de ses efforts ; le quartier de Saint-Marceau apporta ses fureurs à la guerre civile.

Un soir de 1830, un pauvre, à qui la religieuse offrait un bon de pain, lui répondit : « Merci, ma Sœur, nous n'avons plus besoin de cartes ; demain, nous pillons l'archevêché. » Sœur Rosalie avertit M^r de Quélen et prit la charge de recueillir tous ceux qui vinrent lui demander asile : sa protec-

tion était un rempart inexpugnable. « Les insurgés ne savent pas que nous vous possédons, disait-elle à ses captifs, mais, si je le leur apprenais, ils m'aideraient à vous défendre. »

Plus tard, on vérifia l'effet de cette parole : dans l'une des plus sanglantes journées de juin, une des religieuses entendit proférer des menaces d'incendie contre la maison. Le soir même, à la demande de la Sœur, un poste d'hommes armés montait la garde devant la porte, et le chef recommandait à ses soldats de ne pas faire de bruit de peur de troubler le repos des Sœurs et des petites filles. La consigne fut fidèlement exécutée.

En 1848, un officier, noir de poudre, entraînait ses bataillons à l'attaque d'une barricade de la rue Mouffetard, à l'angle même de la rue de l'Épée-de-Bois. Un feu terrible des insurgés arrêta sa troupe, et, entraîné par son élan, il se trouva seul au milieu d'eux : c'est la mort certaine, déjà vingt fusils sont braqués : mais, d'un bond, l'officier s'est précipité dans la maison des Filles de la Charité dont il a aperçu la porte ouverte.

Les émeutiers y arrivent aussitôt : mais les Sœurs et leur Supérieure se sont jetées entre les bourreaux et la victime ; et, pendant une heure, la charité dispute à la haine la proie qu'elle réclame à grands cris. « Nous voulons notre prisonnier, hurlent les insurgés, il a fait tuer nos frères : sa mort doit les venger. — Oseriez-vous répandre le sang dans cette cour, au milieu de ces enfants ? — Donnez-nous-le ; nous le trainerons dans la rue et il expiera ! »

En face des baïonnettes.

L'intrépide femme résiste toujours, mais les fusils s'abaissent, et, pour atteindre plus sûrement le but, s'appuient sur ses épaules : les coups mortels vont frapper. Sœur Rosalie tombe à genoux, les

maines jointes et les regards pleins de larmes. « Voilà cinquante ans que je vous ai voué ma vie. Pour le bien fait à vos femmes, à vos enfants, je vous demande la vie de cet homme. » A cette vue, la foule recule confuse, attendrie : puis un hurrah d'admiration retentit : le prisonnier est sauvé.

Après le triomphe de l'ordre, le peuple fusillé dans les rues est menacé des rigueurs des lois, et

plus d'un égaré pleure au fond des cachots. Mais Sœur Rosalie est encore là.

La fille de l'insurgé.

Parmi les prisonniers, un ouvrier, accablé d'accusations, attend une prochaine et terrible sentence qu'aucune démarche n'a pu arrêter jusqu'ici. Le général Cavaignac visite l'école de la rue de l'Épée-de-Bois. La Supérieure appelle l'enfant du malheureux insurgé, une gracieuse fillette de six ans : « Mon enfant, voilà un Monsieur qui peut, s'il le veut, vous rendre votre père. » Et l'enfant agenouillée, les mains tendues, s'écrie à travers ses sanglots : « Oh ! mon bon Monsieur, rendez-moi mon papa, il est si bon ! nous avons si besoin de lui ! — Mais, dit le général, il a dû faire quelque chose

de mal. — Non, bien sûr, maman me dit que non ; d'ailleurs, je vous le promets, il ne le fera plus. Rendez-le moi, je vous aimerai bien. »

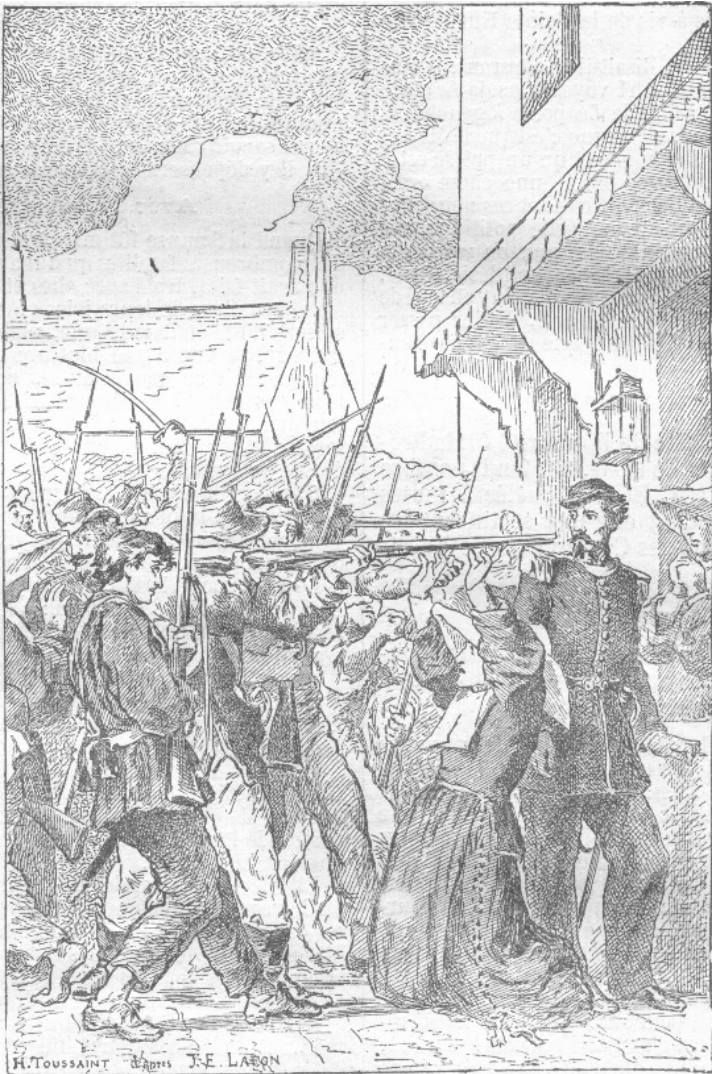
Les yeux de Sœur Rosalie appuyaient cette prière que ses lèvres avaient soufflée à l'oreille de l'enfant.

Peu de jours après, le prisonnier était rendu à sa famille ; l'innocence de sa fille, la charité de la Sœur lui avaient sauvé la vie.

Le choléra.

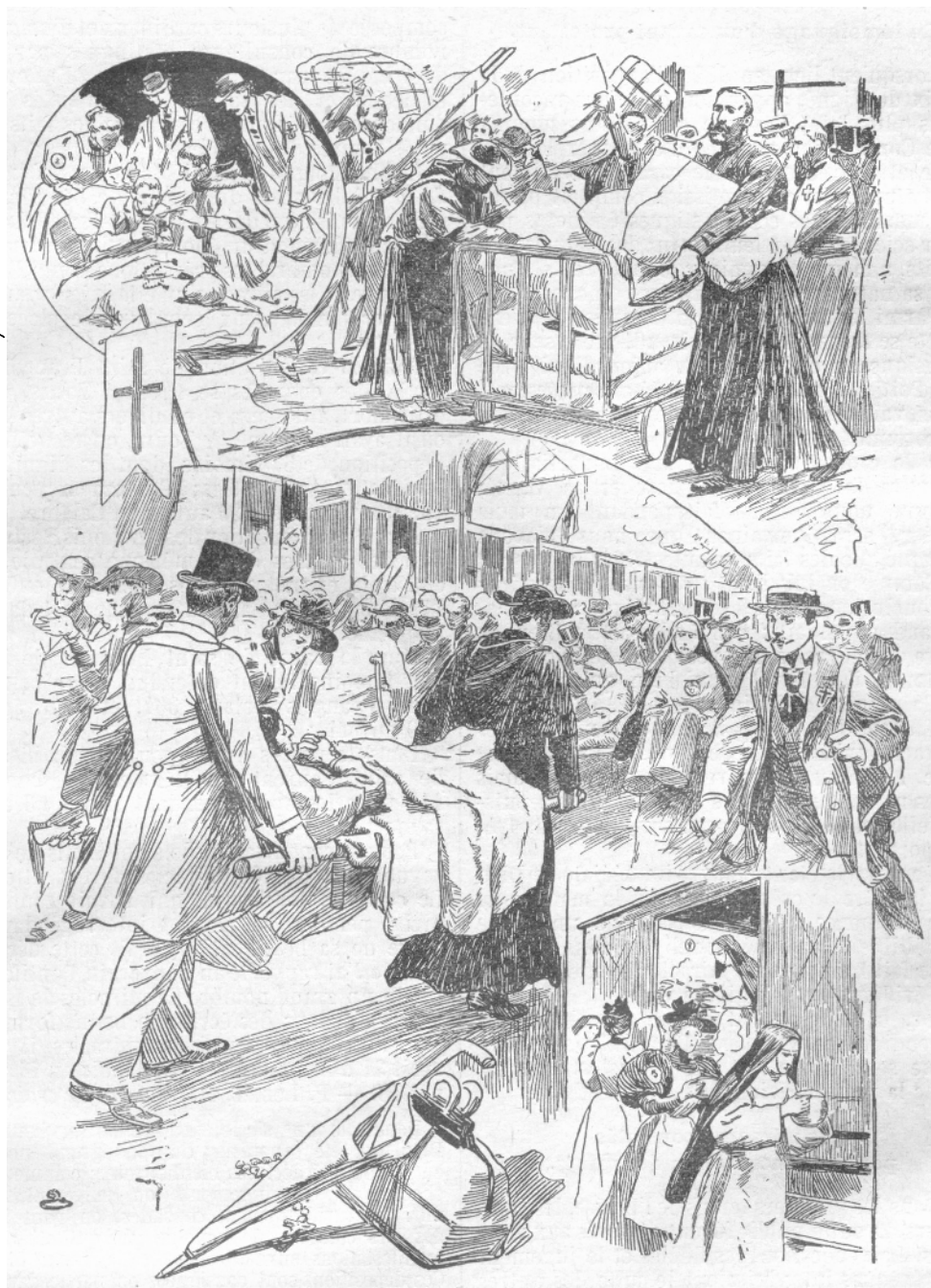
Pendant le choléra, elle fut la providence des malades, bravant le mal pour les sauver.

Trouvez-vous une Sœur Rosalie chez les protestants ?



SŒUR ROSALIE DEVANT LES INSURGÉS

Les miracles dans l'Église



TRANSPORT DES MALADES DU PÈLERINAGE NATIONAL
A LOURDES

LES MIRACLES DANS L'ÉGLISE

Le témoignage d'un savant protestant.

Lorsqu'eut lieu, en 1826, l'apparition de la croix de Migné, apparition que nous raconterons plus loin, l'évêque de Poitiers nomma une Commission chargée d'examiner le prodige et d'en constater le caractère vraiment surnaturel. Cette Commission comptait parmi ses membres des ecclésiastiques éminents par leur science et par leur vertu; des laïques instruits, à même d'examiner le fait et de statuer sur sa nature avec connaissance de cause.

Parmi les membres de la Commission d'enquête se trouvait M. Boisgiraud, professeur de physique au collège royal, aujourd'hui lycée de Poitiers. M. Boisgiraud était protestant. Mais, vaincu par l'évidence des faits, il constata et reconnut le miracle.

« Je crois que tout homme impartial qui prendra la peine de rechercher la vérité, comme nous l'avons fait pendant un mois entier, sera convaincu que nous n'avons raconté que des faits incontestables. »

Comme on lui disait : « Vous devriez tirer la conclusion et vous faire catholique », M. Boisgiraud répondait : « S'il plaisait à Dieu de faire des miracles en faveur de la religion protestante, il le ferait aussi bien qu'en faveur de la religion catholique. »

En cela il se trompait. Dieu ne peut faire des miracles qu'en faveur de la vérité. La vérité est une. L'une ou l'autre religion est vraie, mais elles ne sont pas toutes les deux vraies, puisqu'elles sont en désaccord sur des points très importants.

Le miracle étant l'œuvre immédiate de Dieu est la lettre de créance de Dieu, la marque de son influence, et par conséquent un signe infaillible de la vérité. La religion dans laquelle il se fait beaucoup de miracles bien constatés, est évidemment la religion vraie.

Or, la religion catholique romaine seule revendique ce privilège. Dans l'Eglise catholique seule il se fait des miracles. Elle est donc la vraie religion, la véritable Eglise.

Les miracles constatés pour la canonisation des saints.

Dans les premiers temps de l'Eglise, les honneurs du culte public furent réservés aux martyrs. La vénération des fidèles et le jugement des évêques introduisaient le culte des autres personnages.

Au XII^e siècle, le pape Alexandre III réserva au Saint-Siège le droit de canoniser les saints, et dès lors on fit précéder le jugement de leur cause par un examen juridique de leurs vertus et de leurs miracles. Au XVI^e siècle, Sixte-Quint confia cet examen à la Congrégation des Rites,

composée de plusieurs cardinaux et d'un grand nombre de consultants distingués par leur doctrine et par leur prudence. Enfin, des médecins et des savants sont appelés pour donner leur avis sur le caractère des faits proposés comme des prodiges.

L'abbé Moigno a publié dans les *Splendeurs de la foi* les actes du procès de béatification et de canonisation de saint Benoît-Joseph Labre. Ces actes forment un énorme volume; on peut voir les innombrables précautions dont l'Eglise s'entoure et les miracles qu'elle exige avant de déclarer bienheureux ceux qu'elle place sur les autels.

Pour la canonisation de saint François de Paule, des enquêtes se firent à Tours, où il était mort, à Cosenza et en divers autres lieux où il avait séjourné. A Tours, on recueillit la déposition de 57 témoins, dont les dignités et les fonctions sont notées; à Cosenza on recueillit 102 témoignages, 130 autres en Calabre.

Avant la canonisation de saint Louis Bertrand, l'un des apôtres de l'Amérique centrale, il y eut trois enquêtes : dans l'une on entendit 112 témoins, 90 dans la seconde, 291 dans la troisième.

Pour la cause de saint Philippe de Néri, 252 témoins furent entendus, pour celle de saint François Solano 304, et l'on attesta 120 miracles.

Dans le procès dressé pour la béatification de saint Laurent de Brindes, on constata 117 miracles opérés pendant sa vie, 63 après sa mort.

Pour la canonisation de saint Louis de Gonzague, plus de 100 miracles furent attestés. Le cardinal Bellarmin, qui l'avait connu et dirigé pendant sa vie, fut interrogé dans la cause de sa béatification; il fit cette déclaration : « J'ai rapporté au Souverain Pontife que j'ai lu un grand nombre de miracles de Louis, consignés dans des écrits de bonne forme, et j'ai assuré que, parmi ces miracles, il y en avait 31 d'instantanés. » (Bollandistes, 21 juin, p. 888. — P. LODIEL, *Nos raisons de croire.*)

Depuis le XII^e siècle, nombre de serviteurs de Dieu ont été canonisés; un plus grand nombre encore ont été déclarés bienheureux; comme pour chacun de ces jugements on exige plusieurs miracles juridiquement constatés, on peut juger dès lors combien de témoignages ont attesté ces manifestations surnaturelles de la vertu divine. Ces dépositions sont consignées en partie dans les actes officiels de la Congrégation des Rites et des Commissions nommées pour les enquêtes; mais il est une collection d'un accès plus facile, où l'on peut trouver une multitude de documents semblables : c'est l'ouvrage des Bollandistes, les *Acta Sanctorum*, dont nous avons déjà parlé.

Dans ces 60 énormes volumes, presque toujours à la suite de la Vie des saints les plus connus, il y

a 10, 20, 40 pages in-folio contenant les récits des prodiges ou même la déposition juridique des témoins de leurs miracles. Souvent, pour un saint, ces témoignages se comptent par centaines, il y en a des milliers dans cette collection; c'est donc une immense nuée de témoins, toujours prêts à surgir de la poudre des grandes bibliothèques pour déclarer à qui les interroge : Par ses saints, l'Eglise catholique a fait des miracles, et il faut que Dieu soit avec elle pour les opérer!

La croix de Migné.

C'était le 17 décembre 1826. M. l'abbé Pasquier, curé de Saint-Porchaire de Poitiers, et M. l'abbé Marsault, aumônier du collège royal de la même ville, avaient prêché à Migné les exercices du Jubilé. On célébrait ce jour-là la cérémonie de clôture, marquée, selon l'usage de la contrée, par la plantation d'une croix monumentale, érigée dans le cimetière contigu à l'église. Une assistance de 3 000 personnes se tenait au lieu même où la croix venait d'être dressée. M. Marsault adressait à la foule une allocution de circonstance et décrivait l'apparition du labarum à Constantin, lorsque, tout à coup, les spectateurs virent dans le ciel une croix lumineuse.

Cette croix était étendue horizontalement à environ 100 pieds au-dessus de leurs têtes. « Ses proportions étaient très régulières, et ses contours, déterminés avec la plus grande netteté, se dessinaient parfaitement sur un ciel sans nuage. La croix, de couleur argentine, avec une teinte légèrement rosée, avait le pied au levant et la tête au couchant et dans la direction de l'église. Sa couleur était la même dans toute son étendue. Elle se maintenait sans altération pendant près d'une demi-heure, tant que dura l'apparition. Les diverses parties étaient partout d'une longueur sensiblement égale, terminées par des lignes très droites, nettes et fortement prononcées et coupées carrément à leurs extrémités par des lignes également droites et également pures. Au jugement de plusieurs témoins, la croix avait une certaine épaisseur qui la faisait voir comme un peu arrondie ou régulièrement équerrie suivant les diverses positions occupées par les spectateurs (1). » Quelques personnes se trouvant sur les collines qui entourent le bourg de Migné purent se rendre compte de la hauteur à peu près exacte à laquelle se trouvait l'apparition.

On se ferait difficilement idée de l'émotion qui s'empara de l'assistance en présence d'un tel prodige. Les premiers qui l'aperçurent essayèrent d'abord de se contenir, à cause de la prédication; mais bien vite l'émotion se communiquant gagna la foule entière. Tous les yeux se portèrent vers le ciel. De toute part, ce fut un murmure d'étonnement et d'admiration. Seul, le prédicateur était à ne pas s'apercevoir du miracle. Tout entier à son discours, il cherchait à imposer silence à ses auditeurs qui ne l'écoutaient plus. Il fallut que M. Pasquier, après maints signes inutiles, vint lui dire : « Mais regardez donc au ciel, et voyez la croix dont vous parlez. Un miracle! Un miracle! » M. Marsault s'arrêta enfin, ému et saisi comme la foule.

Un habitant de Migné, qui avait résisté à la grâce du Jubilé, fut le seul à ne pas voir le signe merveilleux. Il regardait l'assistance du haut d'une terrasse. Il vit l'émotion de la multitude, il entendit les cris et les sanglots, mais la croix que tous voyaient demeura cachée à ses yeux. L'état de sa

conscience lui fit comprendre pourquoi cette faveur lui était refusée. Il rentra en lui-même et se convertit sur-le-champ.

Cependant, le temps s'écoulait, et la nuit était proche. Il était environ 5 heures du soir, et la croix était toujours là avec sa blancheur argentée. L'un des missionnaires proposa de rentrer à l'église pour achever la cérémonie. De l'autel, il adressa à l'assistance une allocution que tout contribuait à rendre émouvante. Le *Te Deum* fut chanté avec un enthousiasme facile à comprendre.

A peine venait-on d'entrer dans le saint lieu que la croix commença à se décolorer et à s'effacer peu à peu, d'abord par le pied, et successivement de proche en proche, de manière à présenter bientôt quatre branches égales, sans qu'aucune de ses parties ait changé de place depuis le premier moment de son apparition. Lorsqu'on s'inclina pour recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement, la croix disparut tout à fait. Ceux qui étaient demeurés à la porte de l'église ne virent plus rien en relevant la tête.

Nul, parmi les témoins du fait extraordinaire, ne songea à y voir autre chose qu'une intervention surnaturelle.

Le savant Cassini, alors directeur de l'Observatoire astronomique de Paris, étudia lui-même ce fait prodigieux; il en reconnut publiquement le caractère surnaturel : « Nous rions de pitié, dit-il, de ceux qui voudraient comparer la croix lumineuse de Migné à un arc-en-ciel solaire, comme de ceux qui l'assimilent à un arc-en-ciel lunaire. C'est un effet de réfraction, ont dit certains ignorants; dites plutôt de réflexion, ont repris d'autres un peu plus savants. Eht Messieurs, pour expliquer le phénomène à votre manière, il ne vous manque qu'une chose, mais indispensable; un rayon soit du soleil, soit de la lune, qui, étant malheureusement absents, n'ont pu donner lieu ni à réfraction, ni à réflexion, ni à arc-en-ciel; d'autant plus qu'il n'y avait ni nuages, ni vapeurs, ni pluie (1). »

Un impie avait imaginé l'idée d'un cerf-volant que les missionnaires auraient lancé, disait-il, sans aucun cordage apparent.

M. de Curzon, le maire, répondit :

« Je vous invite à venir vous-même ou à envoyer à Migné une ou plusieurs des personnes que vous avez consultées et qui vous auraient paru les plus habiles dans l'art de lancer des cerfs-volants, afin qu'on renouvelât l'apparition. Et comme le seul but de cette seconde apparition doit être de prouver que la première n'a été qu'une chose très simple et toute naturelle, on pourrait, pour cette fois, s'éviter la difficulté assez sérieuse de cacher les cordages, qui, suivant vous, étaient nécessaires pour tenir le premier cerf-volant immobile et horizontal.

« On ne pouvait voir dans cette croix un phénomène naturel. Les circonstances même dans lesquelles il se produisit excluent toute supposition de ce genre.

« Ce serait donc par hasard, écrivait-il, qu'un phénomène, jusqu'ici inexplicable, se serait montré le

(1) En effet, le soleil était couché depuis une heure environ quand le phénomène eut lieu; la croix brillante apparaissait toute proche des spectateurs, et couchée sur l'église; elle n'offrait donc nullement l'aspect d'un halo solaire. Quant à l'action de la lune, pour vérifier sa possibilité, nous avons consulté l'almanach royal de 1826; d'après ses indications, ce jour-là, 17 décembre 1826, le lever de la lune eut lieu à 7 h. 25 du soir, donc, près de trois heures après l'apparition de la croix. Impossible, par conséquent, d'attribuer le phénomène à quelque reflet lunaire.

(1) Rapport présenté à l'évêque de Poitiers par les membres de la Commission d'enquête.

17 décembre 1826, précisément le jour où il y aurait eu à Migné une cérémonie religieuse qui devait attirer un nombreux concours de peuple?..... Ce serait donc par hasard que le phénomène aurait pris la forme d'une croix parfaitement régulière, tandis que cette cérémonie religieuse avait pour objet une plantation de croix?..... Ce serait donc par hasard que le phénomène se serait montré tout à coup, au moment même où le prédicateur parlait de la croix apparue à Constantin?..... Ce serait donc par hasard que, contre toutes les lois de la nature, cette croix aurait conservé sa même position pendant environ une demi-heure, quoique suspendue dans l'air; tandis qu'il est reconnu en physique que l'air est toujours en mouvement et entraîne avec lui tous les objets qui sont abandonnés à son action?..... Ce serait donc par hasard enfin que le phénomène aurait disparu au moment du dernier acte, bien remarquable, de la cérémonie de la bénédiction du Saint-Sacrement. Que de hasards!!! Et comment pourrait-on expliquer cette réunion de hasards!! »

Les miracles de Lourdes.

Le 11 février 1858, Bernadette Soubirous allait, avec deux compagnes, recueillir quelques branches de bois sec aux environs de Lourdes, à la roche Massabielle.

Bernadette, chétive enfant d'une famille pauvre, ne savait ni lire, ni écrire; elle ignorait la langue française, et, peu formée pour son âge, elle n'avait pas encore fait sa Première Communion. Arrivée avec ses compagnes sur les bords du Gave, elle veut quitter ses chaussures pour le passer; elle entend alors comme un vent violent et se retourne : les arbres sont immobiles; elle se remet à quitter ses bas; le vent souffle de nouveau, elle lève encore la tête, mais soudain elle est saisie, éblouie par une merveilleuse vision : devant elle, au-dessus de la grotte, dans une niche formée par un trou du rocher, elle voit debout, au milieu d'une clarté radieuse, une femme d'une incomparable splendeur : c'est une réalité vivante, que son œil juge palpable comme notre chair et qui ne diffère d'une personne ordinaire que par son auréole et sa céleste beauté. Les vêtements de cette femme étaient blancs comme la neige, sa robe longue et traînante, et sur ses pieds nus s'épanouissait une rose d'or. Elle portait une ceinture bleue d'où pendaient deux longues bandes, un voile blanc qui retombait sur ses épaules, et un chapelet, dont les grains glissaient entre ses doigts, mais les lèvres de la Vierge restaient immobiles. Elle regardait Bernadette qui, saisie de stupeur, se jeta à genoux et prit son chapelet, comme pour implorer le secours du ciel; bientôt rassurée par un ineffable sourire, l'enfant se mit à prier avec ferveur, les yeux toujours fixés sur cette incomparable beauté. Au bout d'un quart d'heure environ, la vision disparut, et Bernadette se retrouva seule devant le torrent, mais tout lui parut plus terne, plus sombre, plus décoloré. Bientôt elle rejoignit ses compagnes et leur dit : « Est-ce que vous n'avez rien vu? — Non, dirent-elles, mais toi, as-tu donc aperçu quelque chose? » Bernadette finit par leur raconter sa vision. Elle la raconta de même à ses parents, mais ceux-ci pensèrent que c'était une simple illusion.

Trois jours après, Bernadette obtint la permission de retourner au même lieu avec deux ou trois de ses compagnes. Arrivée à la grotte, elle n'aperçut rien. « Prions », dit-elle, et toutes ensemble commencèrent le rosaire. Tout à coup le visage de

Bernadette semble inondé d'une lumière divine : « La voilà, s'écria-t-elle; elle porte un chapelet au bras droit, elle vous regarde! »

Bernadette put jouir quelque temps de cette délicieuse vision; ses compagnes n'avaient pas ce bonheur; elles croyaient cependant : le visage transfiguré de la jeune fille et sa voix pénétrante prouvaient assez qu'elle disait la vérité.

Sur la gracieuse invitation de la Vierge qu'elle contemplait, Bernadette revint plusieurs fois à la grotte, et une foule de plus en plus nombreuse l'y suivit.

A dix-huit reprises différentes, l'enfant revit la Sainte Vierge. Le 25 février, les personnages les plus distingués de la ville étaient accourus avec la foule pour examiner l'enfant pendant les apparitions. Tous, en voyant l'expression de son visage, s'écriaient : c'est prodigieux, c'est sublime, c'est divin.

Le 25 février, la Vierge commande à l'enfant d'aller boire à la fontaine et de s'y laver. Elle allait au Gave qui coule près de là ne voyant de fontaine nulle part ailleurs; sur un signe de la Sainte Vierge, elle gratta le sol là où il n'y avait nulle trace de fontaine. Et la source jaillit : cette source qui a guéri depuis des milliers de malades.

Le 2 mars, la Sainte Vierge demandait en ce lieu la construction d'une chapelle, voulant qu'on y vienne en procession. Le 25, jour de l'Annonciation, elle dit son nom à Bernadette : Je suis l'Immaculée Conception.

Depuis lors, des multitudes de malades ont retrouvé la santé à la grotte de Massabielle, des pécheurs ont été convertis. Les apparitions ont été authentiquement constatées. Et l'Eglise a institué une fête : de l'apparition de Marie-Immaculée (11 février).

Chaque année, pendant les mois de juin, juillet, août, septembre et octobre, les foules se succèdent, venant de tous les diocèses de France, de Belgique, d'Italie, d'Angleterre et même d'Amérique prier la Sainte Vierge et obtenir la guérison des malades. Le pèlerinage national, dirigé par les Pères de l'Assomption, avec le concours de l'association de Notre-Dame de Salut, y conduit un millier de malades. Souvent, les malades guérissent quand ils sont plongés dans les piscines. Souvent, ils se lèvent pendant que la foule supplie le Saint-Sacrement, comme on suppliait Jésus quand il passait au milieu des multitudes, au temps de sa vie mortelle.

En 1897, on a célébré le jubilé ou vingt-cinquième anniversaire de la fondation du pèlerinage de Lourdes. Les Pères de l'Assomption avaient réuni 325 miraculés venus pour remercier la Sainte Vierge. Ce fut un spectacle inoubliable.

A la fin de la dernière procession, plus de 40 malades se levèrent guéris subitement.

Voilà des faits publics, que tous peuvent constater, et qui montrent que le miracle n'est pas rare au XIX^e siècle et que Dieu est toujours avec l'Eglise catholique.

La charité catholique au XIX^e siècle



LES PETITES-SŒURS DES PAUVRES SERVANT LES MALADES

Quêter pour les vieillards sans ressources, les servir de leurs propres mains, ne manger que s'il reste quelque chose de la quête faite pour eux, mais parler de Dieu aux âmes, les conduire au ciel à force de dévouement, travailler ainsi à la rédemption des âmes, voilà la vocation d'une Petite-Sœur des Pauvres, le chef-d'œuvre de la charité catholique en notre siècle.

LA CHARITÉ CATHOLIQUE AU XIX^e SIÈCLE

Si vous voulez savoir où est la vraie religion, regardez où est la vertu.

Regardez de quel côté est le dévouement, la charité poussée jusqu'à l'héroïsme.

Votre bon sens vous fera conclure que là est la véritable religion, la véritable Eglise, continuateur de l'œuvre de Jésus-Christ en ce monde.

Eh bien! vous ne trouverez nulle part à un degré égal et comparable ce dévouement pour les petits.

Ni dans le protestantisme qui n'a jamais produit une Sœur de Charité.

Ni dans la libre pensée, qui, sous des dehors humanitaires représente surtout l'égoïsme et l'orgueil.

Mon ami Musard.

J'ai trouvé hier soir sur le boulevard, à Paris, Musard, un ouvrier incroyant qui, par ailleurs, est bon enfant.

— Vous autres, dit-il, vous êtes les ennemis du peuple. Vous êtes pour le capital. Vous avez des richesses incalculables dans vos communautés.

— Allons, mon brave Musard, que vous êtes naïf. Nous, les ennemis du peuple. Tenez, regardez.

Au même instant, passait un Frère des Ecoles chrétiennes.

— Que fait ce Frère ignorant? Il use sa vie dans la pauvreté volontaire à instruire le peuple.

— Oh! pour ceux-là, je ne dis pas, fit Musard. Mais les autres?

Au même instant, une Petite-Sœur des Pauvres passait dans une carriole conduite par un bon vieux.

— Et celle-ci, lui dis-je? lui dis-je.

— Qu'est-ce que c'est que ça, fit Musard?

— C'est une Petite-Sœur des Pauvres.

Et pendant que je lui expliquais la mission de ces Sœurs héroïques, deux Petites-Sœurs de l'Assomption traversaient le boulevard.

— Encore d'autres, lui dis-je, qui sont les ennemies du peuple. Celles-ci vont soigner les ouvriers pauvres chez eux sans accepter même un verre d'eau.

Nous arrivions près d'un hôpital tenu par les Sœurs grises.

— Encore d'autres, dis-je, qui sont pour le peuple.

— Je vous défie, Musard, de trouver une infirmité humaine qui n'ait un dévouement catholique pour en adoucir l'amertume.

Musard me répondit :

— C'est vrai. Mais pourquoi ne met-on pas cela dans mon journal?

— Votre journal vous trompe, Musard, mais vous êtes bon et loyal, et vous nous reviendrez.

Les œuvres.

Il serait bien difficile d'énumérer en effet, toutes les œuvres suscitées en ce siècle chez les catholiques pour la défense de la foi et le soulagement des pauvres.

Les hospices desservis par les religieuses Filles de la Charité, par les Frères de la Providence ou de Saint-Jean de Dieu sont à eux seuls des manifestations merveilleuses de la charité catholique.

L'hospice laïcisé donne parfois le soulagement matériel, mais rien ne remplacera jamais le dévouement surnaturel des Sœurs. Le docteur Després, médecin éminent, l'a démontré cent fois au Conseil municipal de Paris.

Les pauvres qui languissent dans leurs mansardes voient venir à eux comme des amis bienfaisants les membres des conférences de Saint-Vincent de Paul ou les Dames de Charité. Les Dames du Calvaire se dévouent avec un héroïsme sublime à soigner les cancéreux. Partout les Frères et les Sœurs de nos écoles se dévouent à l'œuvre si rude de l'enseignement de la jeunesse et de l'enfance. Les pécheresses repenties trouvent de vraies mères dans les religieuses du Bon Pasteur, qui les ramènent au bien et les encouragent dans leurs bons sentiments.

Les orphelins sont recueillis par centaines de mille chez les fils de l'admirable Dom Bosco en France, en Italie, en Amérique. Ils ne comptent que sur la Providence pour trouver les immenses ressources dont ils ont besoin.

Ouvrez le catalogue des seules œuvres de Paris, vous serez étonné du nombre et de la variété de ces œuvres. Et dire que tout cela est spontané, désintéressé et uniquement pour l'amour de Dieu.

Musard, s'il savait cela, en serait émerveillé.

Pourquoi?

Un de ses amis malade voyait une sœur le soigner avec un dévouement inaltérable.

— C'est bien, ma Sœur, ce que vous faites; mais il faut que vous ayez eu bien des déceptions dans le monde pour vous être mise à soigner les pauvres.

— Non, fit la Sœur avec un angélique sourire, je n'ai jamais eu de déception, mais j'ai une espérance qui ne sera pas déçue, celle de sauver mon âme, d'adoucir vos souffrances et de vous convertir. Votre âme en vaut bien la peine.

Voilà le pourquoi de ma vie. Il n'y en a pas d'autre.

LES PETITES-SŒURS DES PAUVRES

Fondation.

L'abbé Le Pailleur avait vingt-cinq ans lorsqu'il fut nommé vicaire à Saint-Servan. Il connaissait depuis longtemps le dénuement des pauvres vieillards des côtes de Bretagne. Le ciel lui inspira pour ces infortunés un dévouement sublime. A peine installé à Saint-Servan, il vit un jour venir à son confessionnal une jeune fille que Dieu appelait à la vocation religieuse. Une autre vint bientôt qui attira l'attention du saint prêtre. Elles devaient être les instruments d'une grande œuvre. L'abbé leur recommanda de se lier et de s'exercer à vivre en commun, de se séparer du monde et à s'entretenir de la pensée des pauvres.

Après quelques mois d'épreuves, M. Le Pailleur confia à leur dévouement une vieille aveugle de leur voisinage. Elles la soulageaient selon leurs petits pouvoirs, disposant en sa faveur de leurs économies, faisant son ménage, la conduisant à la Messe le dimanche.

Une ancienne servante, âgée de quarante-huit ans; Jeanne Jugan, vint bientôt se joindre à elles ou plutôt accueillit chez elle les deux jeunes filles : Marie-Thérèse et Marie-Augustine. Celles-ci amenèrent bientôt leur pauvre vieille dans la petite mansarde de Jeanne. On passa là dix ans à partager ensemble la pauvreté et le dévouement pour les pauvres. L'œuvre des Petites-Sœurs des malheureux était fondée.

Bientôt, on prit en loyer une pièce un peu plus vaste et on y installa douze lits, et les vieilles femmes qui allaient jusqu'ici mendier, et qui, par là, étaient exposées à s'enivrer, furent déchargées de ce soin : les Petites-Sœurs se firent mendiante à leur place. Elles recueillaient tout ce que l'on veut bien leur donner : argent, vêtements, aliments, restes de nourriture. Elles-mêmes vivent de la quête et se nourrissent des restes de leurs vieillards.

Les Sœurs restèrent trois ans ainsi, non sans rencontrer sur leur chemin bien des contradictions.

— Va, ne me parle point, disait à Marie-Augustine sa sœur restée dans le monde. Avec ton panier, tu me fais honte. Cette sœur changea depuis de sentiment. Elle est devenue supérieure du couvent de Rennes.

— Non, mon Dieu, disait une autre, ce n'est pas possible, vous ne me feriez pas quêter, vous n'exigerez pas cela de moi ! Elle est devenue supérieure d'une des maisons de Paris.

La Sœur Félicité, qui est morte supérieure à Angers, demandait au bon Dieu de devenir religieuse.

— Mais pas chez les Petites-Sœurs, ajoutait-elle.

Les vocations.

Le bon Dieu suscita bientôt en grand nombre les vocations.

On eut bientôt plus de cinquante vieillards à Saint-Servan. Pour nourrir tout ce monde, on n'avait que la quête; elle suffisait. Les desserts des tables, les morceaux de viande et les morceaux de pain arrivaient en quantité chez les Petites-Sœurs.

Mais, toutefois, l'abondance n'était pas leur lot de tous les jours. Il arriva parfois que si rien ne manquait aux vieillards, le repas des Sœurs était très exigü. Une fois, entre autres, un soir d'hiver, les vieillards étaient déjà couchés, il ne restait plus pour le souper des Sœurs que le quart d'une livre de pain; elles se mirent à table bravement, dirent leur *benedicite*, en remerciant Dieu de bon cœur de leur laisser ce morceau de pain, que chacune d'elles pensait bien n'avoir pas gagné.

Les vieillards, touchés de leurs bons soins, se convertissaient souvent après une vie de vices et d'ignorance.

En 1846, Marie-Augustine partit pour Rennes afin d'y créer un second asile. On s'installa d'abord provisoirement dans un pauvre local d'un faubourg rempli de cabarets et de guinguettes. Bientôt la famille s'augmenta encore et ce furent partout des fondations merveilleuses, sans autre ressources que celles envoyées par la Providence.

La quête.

N'avez-vous pas rencontré dans les rues de nos villes deux Sœurs à l'allure dégagée, mais modeste, portant de grands seaux de fer-blanc divisé en compartiments, dans lesquels on met la viande, le bouillon, les légumes, les débris divers. Suivez-les de porte en porte, on les respecte, parce qu'on les admire. Allez voir chez elles, ce rendez-vous de toutes les caducités, de toutes les infirmités séniles, et vous admirerez, au milieu de toutes ces misères humaines, comme un rayonnement de dignité, de bonheur et de contentement.

Il y a souvent bien des erreurs à combattre, bien des préjugés à vaincre, dans ces vieillards qui ont mené par fois une vie fort agitée. Mais quelles transformations elles opèrent.

Nantes, Paris, Tours.

A Tours, les Sœurs n'avaient pour elles que deux paillasses et elles étaient trois. On les approchait l'une de l'autre le soir et c'était le lit des Sœurs. Un seul drap pour trois. Une bonne femme arrive, elle a son lit, mais elle

manque de draps. La supérieure dit à ses Sœurs : « Nous allons couper notre drap en deux pour cette bonne femme. Pour nous, nous ferons comme nous pourrons. » On allait exécuter l'ordre, quand un jeune homme se présenta, apportant six paires de draps.

A Nantes, quand les Petites-Sœurs parurent au marché pour la première fois, pour quêter aux marchands leurs restes de légumes :

— De tout mon cœur, répondit le premier marchand à laquelle elle s'adressa, de tout mon cœur, ce que vous faites est trop beau.

— Oui, certes, ma Sœur, car quand je serai vieille, j'aurai besoin de votre maison.

Quand les Petites-Sœurs arrivèrent à Paris, elles durent mendier leur pain. On les vit longtemps confondues avec les miséreux aux fourneaux économiques organisés par la cha-

rité catholique. Elles recevaient humblement leur portion comme les pauvres dont elles voulaient être les servantes.

État actuel.

Tout ce qui est établi sur la charité et ne compte que sur la Providence reçoit des bénédictions surabondantes de Dieu. Dans la seule année 1852, l'institut des Petites-Sœurs fonda 10 maisons. Aujourd'hui, les Petites-Sœurs sont au nombre de 4500. Elles ont 274 maisons, dont 107 en France, 52 en Espagne, 29 en Angleterre, 42 en Amérique, 19 en Italie, 14 en Belgique, 2 en Portugal, 2 en Asie, 4 en Afrique, 4 en Océanie, 1 en Turquie. Les vieillards qui habitent ces asiles sont au nombre de 39 000.

LES PETITES-SŒURS DE L'ASSOMPTION

Non moins belle est l'œuvre des Petites-Sœurs de l'Assomption. Tandis que les Petites-Sœurs des Pauvres recueillent les vieillards, tandis que les Petites-Sœurs de Saint-Vincent de Paul, les Sœurs grises et tant d'autres soignent dans les hospices toutes les infirmités humaines, les Petites-Sœurs de l'Assomption vont soigner les pauvres à domicile. L'hôpital est toujours l'hôpital, et rien n'est cruel comme la séparation, lorsque survient la maladie et qu'il faut aller chercher un refuge dans les asiles de la bienfaisance. Les Petites-Sœurs de l'Assomption sont là pour aider et soulager le pauvre, se faire sa servante. Elles passent les nuits, soignent les malades, les enfants, font la cuisine, en un mot, deviennent les servantes du pauvre et de sa famille, afin de les gagner à Dieu. Elles n'acceptent aucune rétribution, pas même leur nourriture, et l'extrême pauvreté est le meilleur titre à faire valoir pour les appeler au chevet du malade.

Des dames du monde, sous le nom de dames servantes, se font les auxiliaires des Petites-Sœurs chez les pauvres dont elles s'occupent. Fondé depuis peu, leur institut a 10 maisons dans les quartiers ouvriers et dans la banlieue de Paris, dans plusieurs villes manufacturières de France, en Angleterre et en Amérique.

Innombrables sont les conversions qu'elles obtiennent, les baptêmes d'adultes et les mariages légitimés qu'elles arrivent à obtenir.

Généralement, les familles qu'elles ont soignées redeviennent chrétiennes. Tandis que les femmes persévèrent en entrant dans l'association chrétienne des Filles de Sainte-Monique, les hommes deviennent membres de la Fraternité de Notre-Dame de Salut. Chaque mois, ils ont une réunion dans laquelle le prêtre explique l'Evangile et un homme d'œuvre fait une conférence instructive sur un sujet d'actualité. C'est un très touchant spectacle que celui de leur communion générale de Pâques, dans la chapelle de la rue Violet, à Paris. Ils viennent là plus de 500, ouvriers, employés, manœuvres, etc., heureux et fiers d'être redevenus chrétiens. En 1898, on comptait à cette réunion près de 100 hommes convertis dans l'année.

Combien Dieu bénit le dévouement de la charité.

CONCLUSION

Est-elle divine, cette Eglise qui opère tant de merveilles et suscite tant de dévouements?

Est-elle vraie, cette religion qui met au cœur des âmes qu'elle éclaire une charité si ardentes

Dans quelle autre religion trouvera-t-on des œuvres semblables?

Regardez cela de près, mon frère, et vous qui entendez tous les jours des attaques contre notre religion, demandez à ceux qui nous attaquent s'ils ont jamais fait rien de semblable?

L'Église et les orphelins



ORPHELINAT DE DOM BOSCO A TURIN

DOM BOSCO

Je vis arriver chez moi, hier, Giuseppe Zochetti, entrepreneur de fumisterie, excellent homme ayant à ses ordres huit ouvriers. Il conduit bien sa barque, et sa maison est justement réputée. Il s'agissait d'une cheminée qui fume. Giuseppe regarda, inspecta. Il faudrait une prise d'air ici, modifier le foyer de telle façon, etc., etc.

Pendant qu'il tirait ses plans, nous causâmes. Je le félicitai du succès de ses affaires, de l'estime dont il était entouré...

— Ah ! mon Père, me dit-il c'est à la reli-

gion que je dois tout cela. Je suis orphelin, et, quand j'étais enfant, je courais les rues comme un abandonné.

Mais Dom Bosco m'a recueilli. Je fus élevé au Val d'Occo de Turin, et maintenant me voilà dans une situation heureuse. Ce que je serais, si Dom Bosco n'avait pas fondé son œuvre des orphelins !

Il abonda dans mon sens lorsque je louai le dévouement de l'Eglise pour les petits et les pauvres.

A peine était-il parti que je pris une plume

et me mis à décrire à mes lecteurs la belle œuvre du fondateur des Salésiens.

En 1893, on évaluait le nombre des enfants de Dom Bosco à 300 000. Voilà ce que fait la charité catholique.

Dom Bosco, encore jeune prêtre, rencontra dans une église de Turin un pauvre orphelin, dont l'état d'ignorance le frappa. Il entreprit le jour même de se faire l'éducateur de Barthélemy Garelli. Bientôt, ce dernier conduisit à son maître plusieurs de ses camarades. Dom Bosco eut bientôt 300 enfants pauvres autour de lui. Il eut bien des tribulations. Impossible de trouver un local suffisant pour les réunir. L'œuvre, pendant un temps, fonctionna dans une prairie sous le ciel du bon Dieu.

Dom Bosco ne comptait pour trouver des secours que sur la Providence.

Il se trouva un jour sans emploi et sans ressources personnelles. Les amis de Dom Bosco le supplièrent souvent de renoncer à son œuvre.

Marie Auxiliatrice.

« Ne gardez, lui dirent-ils, qu'une vingtaine des plus petits, et renvoyez les autres. Vous ne pouvez faire l'impossible, et la divine Providence elle-même paraît vous indiquer clairement qu'elle ne veut pas votre œuvre.

— La divine Providence! répondit dom Bosco qui leva les mains au ciel et dont les yeux brillèrent d'un éclat surprenant, elle m'a envoyé ces enfants et je n'en repousserai jamais un seul, croyez-le bien. J'ai l'invincible certitude qu'elle me fournira tout ce qui leur est nécessaire, et, puisqu'on ne veut pas me louer un local, j'en bâtirai un avec l'aide de Marie Auxiliatrice. Nous aurons de vastes bâtiments, capables de recevoir autant d'enfants qu'il en viendra; nous aurons des ateliers de tout genre; pour qu'ils apprennent un métier selon leur goût; des cours et des jardins pour les récréations; enfin, nous aurons une chapelle et des prêtres nombreux qui instruiront les enfants et prendront un soin spécial de ceux chez lesquels se manifestera la vocation religieuse. »

C'est à ce moment que dom Bosco passa pour avoir perdu quelque peu la raison. On le regarda comme un pauvre fou digne de pitié. On était confirmé dans cette idée par la description minutieuse qu'il faisait volontiers du futur oratoire, dont le plan existait évidemment dans sa tête. Il donnait la description et la dimension de la chapelle, des ateliers, des dortoirs, des classes, des cours et des jardins, le tout conçu dans des proportions si vastes et si peu en rapport avec ses ressources que le dérangement de son esprit ne paraissait pas douteux.

Le vide se fit peu à peu autour de lui; les amis dont l'attachement paraissait le plus solide le délaissèrent.

Cas de folie.

On suscita autour de lui de nombreuses persécutions, on voulut même le faire passer pour fou.

Des amis se dévouèrent à l'enfermer eux-mêmes dans une maison d'aliénés.

Ils arrivent un jour avec une voiture bien fermée, et font à Dom Bosco une visite de politesse.

— Monsieur l'abbé, nous avons en bas une bonne voiture; venez donc faire une promenade avec nous.

Dom Bosco paraissait ne pas se soucier du tout de cette invitation; cependant, sur leurs instances réitérées, il finit par accepter.

La voiture était à la porte.

— Montez, Monsieur l'abbé.

— Je n'en ferai rien; après vous, Messieurs.

— Mais montez donc!

— Je n'en ferai rien; je sais trop le respect que je vous dois; après vous.

Impatients de ces façons, les deux ecclésiastiques montent dans la voiture. Mais, au lieu de les suivre, voilà que dom Bosco, prompt comme l'éclair, ferme la portière avec fracas, et s'écrie d'une voix sonore : « En route, à l'établissement! »

Le cocher était prévenu qu'il devait partir au premier signal. D'un vigoureux coup de fouet, il enlève ses chevaux et arrive d'un trait dans la cour de la petite maison. Le portail était grand ouvert; il se referme aussitôt, et le directeur paraît, suivi de plusieurs infirmiers.

Les deux ecclésiastiques descendent. Ils sont furieux, et se mettent à apostropher le cocher, lui reprochant sa maladresse.

— Et le malade, fait le directeur, le fou, où est-il?

— Le fou, le fou!.... il ne l'est pas autant qu'il en a l'air, murmurent les malheureux ecclésiastiques, jurant qu'on ne les y prendra plus.

En effet, les rieurs ne furent pas de leur côté, et il fut bien avéré que si dom Bosco était atteint de la sainte folie de la croix, il ne manquait pas, néanmoins, d'une certaine dose de malice tout humaine, laquelle ne lui fut pas inutile, en plus d'une circonstance, pour se défendre contre les embûches qui lui étaient tendues.

Dom Bosco obtint de Dieu des grâces innombrables. Comme le curé d'Ars qui ne faisait des prodiges qu'en faisant prier sainte Philomène, il obtenait tout en indiquant des prières à Notre-Dame Auxiliatrice.

Le médecin incrédule.

Un médecin, fort estimé dans la pratique de son art, se présenta un jour à l'oratoire de Saint-François de Sales, à Turin, et demanda à parler à dom Bosco.

— On dit que vous guérissez toutes sortes de maladies?

— Moi! Pas du tout.

— On me l'a assuré, me citant le nom des personnes et la nature des maladies.

— Beaucoup de personnes viennent ici, demandant des grâces par l'intermédiaire de Notre-Dame Auxiliatrice. Si, après un triduum ou une neuvaine, il arrive qu'elles sont guéries, je n'y suis pour rien; cette faveur est due uniquement à la Sainte Vierge.

— Eh bien! qu'elle me guérisse moi aussi, et je croirai à ses miracles.

— Et quelle est votre maladie?

Le docteur raconta qu'il était atteint d'épilepsie, et que, depuis un an surtout, les crises étaient devenues si fortes qu'il ne pouvait sortir sans être accompagné, de crainte d'un accident.

Rien n'avait pu le soulager, et, en désespoir de cause, il était venu chercher la guérison en ce lieu comme tant d'autres.

— Alors, faites comme les autres: mettez-vous à genoux, récitez avec moi quelque prière, disposez-vous à purifier et reconforter votre âme par la confession et la communion, et la Sainte Vierge vous consolera.

— Ordonnez-moi autre chose, car cela je ne peux le faire.

— Et pourquoi !

— Ce serait de ma part hypocrisie : je ne crois ni à Dieu, ni à la Sainte Vierge, ni à la prière, ni aux miracles.

Dom Bosco resta d'abord consterné ; mais, avec l'aide de Dieu, il trouva des paroles si pénétrantes que le docteur se mit à genoux et fit le signe de la croix.

— Je suis étonné de savoir encore le faire, dit-il car il y a quarante ans que cela ne m'était pas arrivé.

Il pria et finit par se confesser.

Aussitôt après, il se sentit comme intérieurement guéri.

Depuis il n'a jamais eu la moindre attaque de son mal.

Et il est venu souvent rendre grâce à Notre Dame Auxiliatrice, qui avait guéri son corps et son âme.

Le baron Cotta.

Le commandeur baron Cotta, banquier à Turin, sénateur du royaume, était moribond, étendu sur son lit.

Entre dom Bosco qui venait lui faire une visite :

— Mon Père, c'est bien la dernière fois que je vous vois, lui dit le malade d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine ; c'est fini, je ne passerai pas la journée.

— Oh ! non, commandeur, vous ne partirez pas comme cela. La Sainte Vierge a encore besoin de

vous dans ce monde ; vous lui êtes trop utile pour la construction de son église.

— Je voudrais bien faire encore quelque chose, mais il n'y a plus aucun espoir, disent les médecins.

— Et que feriez-vous si *Notre-Dame Auxiliatrice* vous guérissait ?

— Si je guérissais ! Je donnerais pour son église 2000 francs par mois, pendant six mois.

— Eh bien ! je retourne à l'oratoire, je vais faire mettre tout mon monde en prière. Bon courage !

Trois jours après, dom Bosco était dans sa chambre lorsqu'on annonça un visiteur. — C'était le baron Cotta, complètement guéri, qui venait faire son premier versement à *Notre-Dame Auxiliatrice* ; et depuis il en a fait bien d'autres en faveur de son église.

Dom Bosco, d'abord seul dans son œuvre, fut bientôt aidé par plusieurs prêtres. Ils forment aujourd'hui l'Institut des Pères Salésiens. Il y a déjà plusieurs années, ils élevaient et nourrissaient 100 000 enfants répartis en 140 maisons, dont 12 en France. Les Salésiens ont entrepris l'œuvre des Missions dans les régions sauvages des Pampas et de l'extrême Patagonie. L'enseignement professionnel, l'apprentissage d'un métier, la formation chrétienne et morale sont l'œuvre par excellence des Pères Salésiens. Pour arriver à ce résultat, Dom Bosco eut d'autre ressource que la Providence : mais Dieu vient toujours en aide à ceux qui comptent uniquement sur lui.

LE VÉNÉRABLE COTTOLENGO

Joseph Cottolengo est le saint Vincent de Paul italien. Né en Piémont en 1786, il a fondé à Turin des œuvres merveilleuses. Devenu prêtre et chanoine, il se voua au service des pauvres. Il fonda d'abord le *Petit Asile*, où il recueillit de nombreux malades..... Pour soigner les pauvres qu'il recueillit, il créa un institut de religieuses appelées Filles de Saint-Vincent. Lui-même les dirigeait et les encourageait par son exemple à vivre avec les malades, ne dédaignant pas, le cas échéant, de leur donner les soins les plus humbles.

L'aveugle.

Il avait amené à l'*Arcade Rouge* un mendiant aveugle et prenait un soin particulier de son corps et de son âme. Souvent il conversait avec lui et lui parlait de la splendide lumière du paradis qui le consolait un jour de n'avoir pas joui de celle d'ici-bas. L'aveugle prenait un plaisir extrême à ces petits sermons et lui demanda un jour qui il était.

— Moi, dit en riant Cottolengo, je suis le savetier de la maison.

— Pesté ! reprend le bonhomme, si un savetier parle aussi bien, que serait-ce du supérieur de la maison qui, paraît-il, est un saint ?

Cottolengo, pourtant, avait toujours un but en

vue, il voulait ramener ses malades à s'approcher des sacrements ; quand il parla de confession, le mendiant déclara qu'il voulait se confesser au directeur de la maison. « Mais, mon ami, dit le chanoine, c'est moi le directeur ! — Vous ! allons donc, farceur de savetier ! » Et tous les deux éclatèrent de rire. On eut beaucoup de peine à rétablir la vérité dans l'esprit du mendiant.

Des persécutions survinrent. Le *Petit Asile* fut fermé, mais il ressuscita bientôt au Val-d'Occo. Il n'avait pas de ressources, mais Dieu ne l'abandonna jamais.

Confiance en Marie.

Sa confiance en Marie n'avait point de bornes, et dès qu'une difficulté se présentait, il avait recours à elle, avec une candeur d'enfant. Marie avait été établie la grande patronne de son œuvre, sous le titre de la *Vierge du Rosaire*. Mais il aimait encore à placer sous sa protection spéciale les différents détails. Ainsi, par une ingénieuse application, il l'avait établie patronne de la pharmacie, sous le vocable de *Virgo prudentissima*.

Farine multipliée.

Celle qu'il appelait sa *douce Mère* se plut souvent à lui témoigner sa bienveillance par des faits mira-

culeux. Vers la fin de septembre 1839, la Sœur chargée de la surveillance du four court annoncer à Cottolengo qu'il ne reste plus rien en fait de farine et qu'il n'y aura pas une once de pain pour le lendemain.

— Qu'importe, répond le Père! pourquoi vous inquiétez-vous de cela?

La Sœur, assez peu satisfaite de cette solution, insistait pour qu'on se procurât un peu de farine.

— « Vous voyez bien, reprit le chanoine, qu'il est trop tard, et qu'il pleut à torrents; comment voulez-vous qu'on fasse sortir quelqu'un en ce moment?

Quelques instants après, il s'informe auprès d'une autre Sœur si le réfectoire est libre, en demandant la clé, sous prétexte qu'il avait besoin d'y entrer. La Sœur, intriguée, et pensant qu'il voulait vérifier si tout était en ordre, le suit doucement et se risque à regarder par le trou de la serrure. Elle l'aperçoit, agenouillé devant l'image de la Vierge et priant les bras en croix. Quelques minutes plus tard, on frappe violemment à la porte d'entrée : c'était un homme qui conduisait une voiture attelée de deux chevaux et chargée de farine. Il déclara avoir mission de déposer cette farine au *Petit Asile* sans dire d'où elle venait. Informé du fait, Cottolengo ne manifesta aucune surprise et ordonna tranquillement de faire le pain nécessaire.

Comment on trouve de l'argent.

Une autre fois qu'il avait besoin d'une somme de 30 000 francs pour satisfaire un créancier exigeant, il se met en prières devant une image de la Vierge. Il y était encore lorsqu'on le prévient qu'un étranger demande à lui parler. L'inconnu lui remet les 30 000 francs et se retire sans se faire connaître.

Un jour aussi, à Cavoretto, harcelé par un autre créancier, il se prosterner devant une statue de Marie. Deux fois il crut entendre une voix intérieure qui lui disait de regarder aux pieds de la Madone; cédant enfin à la troisième invitation, il découvre à cet endroit une somme supérieure à celle dont il avait besoin, et, en payant le créancier, il lui disait : Gardez bien cet argent, c'est le fruit d'un miracle. »

Il fallut s'assurer de nouveaux auxiliaires. Il fonda les Frères de Saint-Vincent de Paul, infirmiers de l'hôpital.

Le chanoine Louis, frère du saint fondateur, venait parfois le remplacer. Or, il disait un jour à deux visiteurs : « Au moment de son départ, mon frère m'a confié ce petit sac, en me disant d'y prendre pour tous les besoins de la maison, sans compter. J'ai beau en tirer de l'argent, il ne s'épuise jamais. »

Il y avait pourtant des heures où, humainement parlant, il semblait que tout fût désespéré. On avait acheté, on avait construit, il fallait payer de grosses sommes, et il n'y avait pas un rouge liard dans la maison. Inutile de fouiller les armoires; Cottolengo ne gardait jamais rien, ou, s'il lui restait quelque monnaie, il la posait sur le premier siège venu. Encore ne fallait-il pas qu'elle y restât trop longtemps. Un soir, au moment de se coucher, il

trouva sur lui une petite somme et la déposa sur une table boiteuse à côté de son lit : il ne put pas dormir. Il lui semblait que la table s'agitait pour lui reprocher son manque de confiance en Dieu. Donc, à l'heure des échéances, il était rare qu'on pût y faire face; mais Cottolengo ne se troublait pas, et tout finissait par s'arranger.

Moyens de payer ses dettes.

Le boulanger de la maison avait fait pour dix-huit mille francs d'avances, et le bon chanoine, qui n'avait rien à lui donner, le priait d'attendre encore. Le boulanger patienta. Un jour vint pour tant où cet homme, pour faire honneur à ses engagements, eut absolument besoin de cet argent. Il hésitait à le réclamer de nouveau, lorsqu'un inconnu l'aborde : « Faites-moi la grâce, lui dit-il sans préambule, de me mettre au courant de ce que vous doit le *Petit Asile*. — Dix-huit mille francs, répond le boulanger un peu surpris. — C'est bien; veuillez me signer la quittance; je règle le compte ». On ne put jamais savoir le nom du bienfaiteur, mais les pauvres ne manquèrent pas de pain.

D'autres fois, on avait affaire avec des créanciers moins commodes. Un beau jour, l'un d'entre eux alla jusqu'à menacer la vie du Père s'il n'était pas payé à l'instant, et tira de dessous ses vêtements une arme dont il était tout prêt à se servir. Or, selon sa coutume, Cottolengo n'avait ni sou ni maille. Très ému, ne sachant plus comment s'en tirer, il porta machinalement la main à sa poche : ô surprise! il en sort un rouleau qui contient exactement la somme exigée, plus une pièce d'or qui se détache d'elle-même et roule sur le plancher. Le créancier, intégralement payé, se retire, confus de sa violence. A peine est-il sorti que le serviteur de Dieu appelle une religieuse, Sœur Téléphore, et la prie de chercher une pièce d'or qui doit être dans quelque coin; puis, lorsqu'on l'a trouvée, il ajoute : « Ceci est la monnaie de la Providence; gardez-la précieusement, car Dieu vient de faire, il y a quelques instants, un grand miracle.

Le zèle du bon prêtre ne connaissait point de bornes; il veillait lui-même à tout, s'occupait de tout et trouvait encore le temps nécessaire pour se faire le compagnon de jeux des plus déshérités. Un jour, l'archevêque de Verceil arrive au *Petit Asile* et trouve Cottolengo en train de faire une partie de boules avec un pauvre idiot nommé Doro : « Un petit instant, Monseigneur, un petit instant, je vous prie! J'ai là un partenaire qui se fâcherait si je le laissais en plan si brusquement. » Le prélat, fort charitable lui-même, attendit patiemment, et, loin de se formaliser, félicita Cottolengo.

Le sentiment populaire considéra Cottolengo comme un saint. Il fut déclaré vénérable en 1877.

CONCLUSION

Une religion dans laquelle on fait de tels miracles de la charité est une religion divine.

L'Église et la famille de l'ouvrier



LA PETITE-SŒUR DE L'ASSOMPTION

La misère régnait en maîtresse dans la mansarde.

Une pauvre femme phthisique gisait sur un grabat. Autour du lit se traînaient deux fillettes de six et huit ans, aux traits amaigris par les privations.

La malade était sur un lit dont les draps n'avaient pas été remués depuis longtemps. Sa mansarde était dans un état de malpropreté qui faisait mal à voir.

Sœur Flavie, des Petites Sœurs de l'Assomption, entra :

— On m'a dit, dans le quartier, que vous souffrez beaucoup et que vous n'avez personne pour vous soigner, fit-elle en entrant. Je viens voir si je puis vous être utile.

— Mais, ma Sœur, dit la pauvre femme, je ne suis pas riche, moi, et puis, ici, nous n'allons pas souvent aux églises.

— Mais, je ne m'occupe pas de savoir si vous allez aux églises, je vous vois souffrante,

et je viens simplement pour vous soulager. Laissez-moi faire, et si je ne fais pas bien, vous me renverrez, voilà tout.

Les enfants regardaient la religieuse avec une curiosité inquiète.

La Sœur se mit à l'œuvre. Elle arrangea le lit, caressa les enfants, lava leur figure, peigna leur chevelure plus mêlée que toutes les questions de la politique contemporaine.

Un coup de balai, les meubles essuyés, les carreaux lavés, ce fut vite fait.

La mansarde avait déjà un tout autre air. Ce n'était plus le bouge infect de tout à l'heure.

Entre temps, Sœur Flavie causait, apprenant les fillettes, consolant la mère.

— Mais, ma Sœur, vous n'allez pas rester, vous devez être pressée, fit timidement la pauvre malade.

— Mais, rien ne me presse. Il y a encore la cuisine à faire.

— C'est que..., dit la malade avec embarras.

— C'est que?... demanda la Sœur.

Mais que dira mon mari quand il va rentrer? Il n'aime pas les religieuses.

— Mais il ne les aime pas parce qu'il ne les connaît pas.

— Oh! pour ce soir au moins partez de bonne heure pour que je le prévienne....

— Attendez, dit Sœur Flavie, s'il arrive avant mon départ, rassurez-vous, vous n'aurez rien à craindre.

Sœur Flavie pela les pommes de terre; avec quelques bons de fourneaux elle courut chercher une soupe, quelques menues friandises trouvées on ne sait où, elle avait composé un petit diner que les fillettes regardaient avec des yeux d'envie.

La table fut dressée, on découvrit une serviette encore blanche dans un placard, elle servit de nappe. Des verres propres, des assiettes pas trop ébréchées, tout avait bon air.

Sœur Flavie s'agenouilla près du lit de la malade, fit mettre près d'elle les enfants, et après avoir signé leur front : Nous allons prier pour votre mère, dit-elle. Elle dit un Notre Père, un Je vous salue, Marie, l'acte de contrition.

La pauvre femme la regardait de ses grands yeux de malade.... Hélas! elle ne répondait pas.... car elle ne savait plus ses prières. Elle joignit cependant ses mains et essaya d'esquisser un signe de croix.

Sœur Flavie lui souhaita un affectueux bonsoir, embrassa les gamines dont elle avait fait la conquête, et disparut en disant : Au revoir!

Michel chez lui.

Michel rentrait du travail. Quelle ne fut pas sa surprise en jetant les yeux autour de lui.

Le lit de la malade était rangé, les enfants étaient propres et avaient un air plus joyeux que d'habitude; au milieu de la chambrette, un couvert bien blanc était dressé comme jamais Michel n'en avait vu.

Il se mit à table et trouva la cuisine bien faite contre l'ordinaire.

— Mais, dit-il, quelle est la voisine qui a fait tout cela? On n'a pas l'habitude de venir ainsi au secours des pauvres ouvriers.

— Ce n'est pas une voisine, dit la mère.

— Alors qui est-ce?

— C'est la Sœur, dirent les enfants.

Michel se rembrunit. Quelle Sœur? mais j'en ai vu une qui descendait l'escalier.

— Mais les Sœurs ne font pas la cuisine, mais les Sœurs ne vont pas chez des gens comme nous! Qui a été la chercher? Et puis, je ne veux pas de Sœurs chez nous; ma maison n'est pas un couvent. Les Sœurs, c'est l'ennemi du peuple.

— Ne te fâche pas, Michel, dit la malade. Personne n'a été la chercher. Les voisins lui ont dit que j'étais malade. Elle est venue, et, sans plus de façon, s'est mise à arranger mon lit. Elle a coiffé les petites, elle a fait la cuisine.

Puis, quand elle n'a plus rien trouvé à faire, elle est partie. Je t'assure qu'elle est bien aimable.

— Mais je n'entends pas ça. Je ne veux pas donner d'argent à des gens comme ça.

— Elle ne demande pas d'argent. Elle m'a bien expliqué que sa règle lui défend de rien accepter.

— C'est drôle, tout ça! fit Michel qui n'y comprenait plus rien.

Le lendemain, Sœur Flavie était revenue à son poste de dévouement. Elle recommença de donner ses soins à la malade, aux enfants. Celles-ci l'aimaient déjà comme une vraie maman. La malade elle-même, se mit à raconter ses peines à la Sœur, et Dieu sait que d'épreuves s'étaient abattues sur le pauvre ménage! Le chômage, la maladie.... quelques stations trop fréquentes de Michel au cabaret, tout cela avait fait entrer la gêne, puis la misère.

Et puis! Michel n'était pas toujours commode.

Michel et la Sœur.

On causait encore quand ce dernier entra.

Bonsoir, Madame, dit-il à la Sœur, sur un ton un peu embarrassé.

Mais Sœur Flavie ne se décontenânçait pas pour si peu. Le couvert était mis. Elle rassura bien vite Michel, lui parla de la pauvre malade, de son travail, des fillettes....

Michel écoutait ébahi.

Il n'avait jamais vu de religieuses de si près. Il ne se serait pas douté qu'une bonne Sœur pût être si simple et mettre ainsi tout son monde à l'aise.

Il pensait en lui-même : Si Gourju me voyait en conversation avec une nonne, qu'est-ce qu'il dirait. Pourtant, ce n'est pas ce que je croyais. Je ne me serais pas douté que c'était comme ça!

Ce qu'il me blaguera, Gourju! Tout de même, si sa femme était malade, il serait bien content de la voir soignée.

Pendant ce temps, sœur Flavie tournait autour de la table. Justement une omelette dorée, des choux-fleurs au gratin, un chou dont il raffolait.... et que c'était bon, que sa pauvre Cécile les avait jamais réussis comme ça dans le temps où on était pas malade.

Ce pauvre Michel en était tout saisi.

L'heure était venue de partir. Sans façon, sœur Flavie s'agenouilla au pied du lit et prit avec elle les deux fillettes.... On dit le Notre Père, l'Ave, l'acte de contrition. Debout, Michel qui n'avait jamais dit de prières depuis sa Première Communion se sentit empoigné. Lui, libre-penseur, lecteur de *l'anticlérical*, il n'y tint pas, il se sentit ému; il se découvrit. Quand sœur Flavie partit, après avoir dit au revoir à tous.

Michel lui dit, non plus : « Bonsoir, Madame, mais, bonsoir, ma Sœur ». Il y avait une larme dans ses yeux.

— Il faut que cette Sœur ait eu bien des déceptions dans sa vie pour se dévouer comme elle le fait! dit Michel à sa femme.

— Nous le saurons bien, dit la malade, car on peut bien parler avec elle.

Le lendemain, la pauvre femme répéta les propos de Michel. Il y a, en effet, bien des gens qui s'imaginent qu'on ne quitte le monde que par mécompte. La Sœur se mit à rire. Elle était jeune encore, alerte, et n'avait pas du tout l'air d'une de ces déshéritées pour lesquelles la terre n'a rien à offrir.

— Vous étiez riche dans le monde, ma Sœur ?

— Je le suis bien plus, maintenant, répondit sœur Flavie, et ceux qui ont tout quitté pour Dieu ont le centuple en ce monde et en l'autre.

La Sœur ne voulut point dire son nom de famille, mais il était aisé de voir à ses manières distinguées qu'elle avait connu les joies de la terre.

— Voyez, dit-elle à la mère, si j'ai l'air d'avoir du chagrin. Quand on est au bon Dieu, et quand on a la conscience à l'aise, on est toujours joyeux.

Transformation.

Quelques jours s'étaient écoulés et Michel n'était plus le même.

Ce qu'il avait vu chez lui l'avait transformé.

Il y avait si loin de cette Sœur si dévouée, si simplement gracieuse, à ces monstres que les journaux intransigeants dépeignent sous des couleurs féroces.

L'ouvrier parisien a du cœur et il est logique.

Si c'est la religion qui fait cela, dit-il, la religion n'est pas ce que je croyais.

La Sœur avait causé avec lui, non pas avec des sermons longs et ennuyeux, mais avec des raisons simples et faciles à comprendre.

Quelques semaines après, on vit dans une des huit chapelles des Petites-Sœurs, à Paris, une touchante cérémonie. La malade guérie venait en actions de grâces communier à une messe dite pour elle. Elle avait d'autres remerciements à faire au bon Dieu.

Michel ne buvait plus. Michel rapportait sa paye intégrale, et on vivait presque à l'aise, et Michel, qui avait peur de la confession, avait parlé avec un prêtre.

Ce n'était que cela ? a-t-il dit. Que Dieu est bon. Si vous saviez comme je suis content !

Voilà ce que l'Eglise fait pour les familles pauvres.

Cette histoire de Michel est une histoire de tous les jours.

Les œuvres des Petites-Sœurs.

Les Petites-Sœurs de l'Assomption ont été fondées en 1865. Elles se proposent, à l'occasion du pauvre qu'elles sont appelées à soigner *exclusivement* et *gratuitement*, de poursuivre la régénération chrétienne de la famille de l'ouvrier.

Les Sœurs vivent elles-mêmes des ressources que leur procure la charité spontanée des âmes généreuses et de quêtes à domicile en argent ou en nature. Elles se donnent sans restriction, pour les veilles de nuit s'il le faut. En soignant le corps, elles arrivent à l'âme. Aussi les conversions qu'elles obtiennent sont innombrables.

On compte par milliers les baptêmes d'adultes, les réhabilitations de mariage et les Premières Communions qu'elles préparent par leur influence bienfaisante. En dehors de leur maison-mère de Grenelle, elles ont plusieurs succursales dans les quartiers ouvriers et dans la banlieue de Paris. Elles ont des maisons à Lyon, Saint-Etienne, Nîmes, Amiens, Creil, Lille, Perpignan, etc. Elles ont des fondations à Londres, en Irlande et jusqu'à New-York.

Quand un curé de la capitale se désolait de l'extension croissante du mal, le cardinal Richard avait l'habitude de répondre : Etablissez des Petites-Sœurs de l'Assomption, et tout ira mieux.

Le bien commencé au foyer, près du lit du malade, se continue par deux œuvres qui groupent et maintiennent dans l'esprit chrétien les pères et les mères de la classe ouvrière. Les femmes sont admises dans l'association des Filles de Sainte-Monique, les hommes dans la Fraternité du Salut. Pour ceux-ci ont lieu des réunions mensuelles, dans lesquelles des conférences leur sont données sur les sujets les plus variés. Ces conférences élèvent le niveau intellectuel et moral, au point qu'on ne peut pas ne pas admirer l'intérêt éclairé que les ouvriers apportent à entendre l'exposé d'une foule de questions d'ordre divers.

Les Petites-Sœurs se font aider dans leurs missions par les dames du monde qui deviennent dames servantes.

Le *décurion* ou conférencier se fait un plaisir d'aider la famille de l'ouvrier par son influence, ses démarches et ses conseils.

TRAITS ÉDIFIANTS

Conversion d'une famille protestante.

A Lyon, une Sœur ayant appris qu'une femme catholique envoyait sa fille chez les protestants, n'hésita pas à montrer à cette mère la gravité de sa faute. L'enfant vint au catéchisme des Sœurs. « Si j'ai fait un faux pas, dit la mère au ministre, je n'en ferai pas deux ». Le père, heureux de constater un changement dans sa fille, disait en donnant

un grand coup de poing sur la table : « C'est entre son père et sa mère que cette enfant fera sa Première Communion. »

L'enfant, très instruite dans la religion protestante, avait des heures terribles de doute : « Mon Dieu, disait-elle, faites-moi connaître si je suis dans la vérité.... » Elle eut un rêve, dans lequel une voix lui dit de prendre l'Evangile. Elle y lut cette parole (Saint Jean, ch. xviii, v. 8) : « Jésus reprit :

Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci..... » Elle laissa aller les protestants.

Peu après, la famille entière faisait son abjuration. Le père pleurait, pendant que sa femme lisait la formule. Ce fut une grande joie dans la famille.

Les chanteuses.

A Saint-Etienne, une famille languissait dans la misère. La misère était devenue si noire et si profonde que le père commençait à se désespérer, en voyant ses enfants souffrir de la faim. C'est alors que ses deux ravissantes petites filles, dont l'une a six ans et l'autre huit, lui dirent en se jetant à son cou : « Papa, ne pleure pas..... nous ne te dirons jamais que nous avons faim. » Un jour, la famille n'ayant rien mangé depuis l'avant-veille, ces chères petites se dirent : « Si nous allions chanter dans la rue ? — Mais vous ne savez pas chanter, dit le père. — Ça ne fait rien, nous réciterons nos fables, et puis nous dirons : Donnez-nous du pain pour papa et maman qui pleurent. Nous vous le rendrons quand nous serons grandes. »

La misère et la lutte contre la faim ont amené chez la jeune femme une crise de foie, suivie de la jaunisse. C'est alors que la Petite-Sœur a fait son entrée dans cette pauvre famille et s'est rendu compte peu à peu de son extrême pauvreté..... Les Dames Servantes y apportèrent bientôt quelques adoucissements, et la présence de la Sœur relevait le moral abattu de ces pauvres gens. Le père avait trouvé du travail, la mère allait mieux et les petites filles reprirent leur classe, avec un peu de rose à leurs joues.

Un marchand de poissons.

Il est de Londres. Il a mené aux Sœurs toute sa famille. Le père disait dernièrement : Jusqu'ici j'avais cru que les catholiques avaient mis les protestants à mort, qu'Henri VIII, la reine Elisabeth et Martin Luther n'avaient fait que réformer quelques abus..... Maintenant, depuis que mon fils va chez vous, il est bien meilleur pour moi. Il y a quelque temps, il sortait tous les soirs avec d'autres jeunes gens, il ne rentrait que très tard et se moquait de moi quand je lui faisais des observations, il m'insultait et ne m'appelait plus son père. Depuis qu'il a commencé son instruction, il ne sort plus et me dit : père.

Certainement j'étudierai cette religion et j'y réfléchirai..... Ne soyez pas étonnée si un jour vous me voyez venir chez vous pour m'instruire.

On discutait fort au marché sur la conversion du jeune homme. Il leur dit : « Puisque ce jeune homme ne boit plus, ne se mêle plus à nos jeux brutaux, est toujours poli, il faut qu'il y ait dans cette religion catholique quelque chose de bien bon. » Le lendemain, il a demandé à notre nouveau converti de le conduire à son Eglise et de le faire catholique. Nous l'attendons dimanche prochain.

La lettre d'une mère.

Berthe G... vient de mourir à dix-neuf ans, dans un des faubourgs de Paris. Atteinte de phtisie, elle a eu le bonheur d'être soignée par une Petite-Sœur. Elevée sans religion, elle avait associé sa destinée avec un jeune ouvrier élevé comme elle. Elle a eu le bonheur d'être instruite dans la religion par la Sœur, et, le même jour, presque au lit de mort, elle a été baptisée et a eu son mariage rétabli. Mère d'un enfant de deux mois, qui fut baptisé avec sa mère, elle ne savait comment exprimer son bonheur. Quel malheur pour moi, disait-elle, de n'avoir pas connu plus tôt le bonheur d'aimer le bon Dieu, mais que je suis heureuse maintenant !

Il faut que mon enfant garde la foi de son baptême. Berthe, avant de mourir, voulut dicter une lettre adressée à ce cher petit de deux mois. « Quand il aura grandi, il lira les recommandations suprêmes de sa mère à l'agonie, et cela le maintiendra dans le devoir. »

Sa lettre dictée, toute pleine de choses à faire pleurer, Berthe G... mourut, emportant au ciel sa joie et l'innocence du baptême qu'elle venait de recevoir.

Fanfare municipale.

Nous avons eu ces jours-ci un mariage très intéressant écrivait une Sœur : deux vieillards de soixante-dix et soixante-sept ans. Ils vivaient ensemble depuis vingt-neuf ans et ne pensaient guère au mariage quand une attaque de paralysie tomba du ciel sur le mari comme un avertissement sans frais. Nous fûmes appelées près de lui. Essayer de séparer ces deux vieux arbres, c'était perdre nos temps. On entreprit le mariage et la mairie consentit à envoyer un adjoint faire le mariage civil. Le bruit se répandit que M. le premier adjoint et son état civil devaient se rendre chez un malade pour le marier. Quelqu'un en plaisantait et se plaignait qu'il n'y avait pas d'orchestre. C'était à tort. Le lendemain, nos Sœurs vont tout préparer. Voilà le moment solennel. Notre adjoint s'avance suivi des deux employés et des quatre témoins. Or, il faut vous dire que nos jeunes fiancés, vieux ouvriers retirés, n'ayant qu'un petit morceau à manger, se sont cependant donné le luxe d'une volière de 30 à 40 oiseaux. Au moment où l'état civil faisait son entrée, toute la volière chanta un chœur des mieux réussis. Vous craignez qu'on ne puisse plus s'entendre. Rassurez-vous. Dès que leur entrée fut exécutée, les oiseaux gardèrent le silence et ne reprirent leur chant qu'au moment de la sortie des autorités. Le mariage religieux ne fut pas moins solennel. Il y eut fanfare pour le même prix. Ils éprouvaient une grande joie de recevoir la bénédiction du prêtre. Ces pauvres gens, en règle maintenant, peuvent travailler au salut de leur âme.

L'ouvrier apôtre.

Pierre disait à Joseph :

« Puisque tu as peur qu'on te plaisante, ça m'ennuie bien de ne pas faire mes Pâques, demain, à la messe des hommes, mais si tu veux venir te confesser, je te promets de t'attendre pour faire ma Communion avec toi lundi, dans la chapelle des Petites-Sœurs. Là, on ne te verra pas. » Vers 5 heures, ce brave homme partait seul pour aller se confesser. Une Petite-Sœur était en ce moment à l'église ; tout à coup, elle entend qu'on l'appelle, elle se retourne et voit cet homme, sortant du confessionnal, qui lui dit, les yeux pleins de larmes : « Ça y est ! Ma Sœur, que je suis content. C'est depuis que vous êtes venue chez nous soigner ma femme que le bonheur est entré dans notre maison. » Le Samedi-Saint, il reprenait son travail à 6 heures du soir jusqu'à 1 heure du matin. Son repos n'a donc pas été long, il disait lui-même : « Je n'ai dormi que trois heures, mais cela ne fait rien, c'est pour le bon Dieu, il m'en tiendra compte. »

Il continuait encore son apostolat auprès de son ami en lui disant dans la journée. « Tu n'avais pas besoin d'avoir peur, il y avait plus de 500 hommes à la messe. J'en ai vu beaucoup de tes ateliers, ils n'étaient pas si peureux que toi. On ne t'aurait rien dit, pas plus qu'aux autres. » Comment voulez-vous que Joseph ne soit pas gagné ?

L'Église et l'apostolat



DÉPART DES MISSIONNAIRES (Cérémonie des adieux)

L'ÉGLISE ET L'APOSTOLAT

Pendant que Gustave Tronchet venait me faire part de son succès au baccalauréat-ès-lettres, en me détaillant les questions des examinateurs et les réponses justes qu'il avait faites, mon ami, l'abbé Georges Marchand, entra. Sa visite simple et affectueuse m'a ému jusqu'aux larmes.

C'est un jeune aspirant des Missions étrangères. Il part dans huit jours. Sa barbe naissante, ses traits énergiques, son allure ferme mais modeste, le font vite reconnaître pour un de ceux qui vont bientôt rejoindre le poste où l'on trouve le martyr.

— Vous viendrez, n'est-ce pas, me dit-il, à la cérémonie des adieux. Je suis désigné pour le Su-Tchuen. Je quitterai Paris mercredi soir et la France bientôt.

Et il disait cela si simplement.

Pourtant, me disais-je, c'est l'exil, c'est la faim, ce sont les mœurs si dures de la Chine auxquelles il faudra s'accoutumer. Pas de vin, du riz, toujours du riz, voilà la nourriture. Puis une langue difficile à étudier, de longues courses à travers les bois et les plaines. Il ne me demanda point de prier pour son bonheur.

— Vous priez, me dit-il, pour que je sauve beaucoup d'âmes.

Le reste lui importait peu, non qu'il n'eût pas de cœur. Il parla de sa mère, de ses sœurs, de son jeune frère.

— Demandez que Dieu les console. Pourtant je les aimais bien, dit-il, mais le bon Dieu sera avec eux et les récompensera de mon sacrifice.

Combien sont-ils ?

Et il y en a ainsi des milliers. Le nombre actuel des missionnaires de la Congrégation des Missions étrangères est de 910. Il y a aux pays étrangers 1340 Bénédictins ou Trappistes, 2527 Franciscains, 500 Dominicains, 536 Lazaristes, 550 Rédemptoristes, 486 Oblats de Marie, 3911 Jésuites, etc., etc.

C'est d'après M. Louvet (*Les Missions catholiques au XIX^e siècle*), un total de 43 300 ouvriers apostoliques répandus dans les cinq parties du monde. Il faut y joindre 4500 Frères catéchistes, 42 000 Sœurs de divers Ordres, pour les hôpitaux ou les écoles, aidées par 40 000 Sœurs indigènes.

L'Eglise catholique compte donc une armée de soixante-dix mille volontaires qui se sont voués aux privations, à la souffrance et peut-être à la mort pour sauver des âmes.

Aussi ne vous étonnez pas que l'Eglise soit partout, c'est-à-dire soit réellement catholique.

Dieu lui a donné une force d'expansion considérable qu'on ne trouve que chez elle.

Depuis que le Christ a dit à ses apôtres : Allez, enseignez toutes les nations, les apôtres n'ont cessé de parcourir le monde.

Vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre, a dit le Seigneur.

On trouve les hérauts de la vérité partout.

Voyage circulaire.

J'avais sur ma table un globe géographique. A l'ouïhasard, dis-je à Gustave, fermez les yeux et mettez le doigt sur le globe.

Je gage que nous trouverons des missionnaires et une histoire locale merveilleuse de l'apostolat catholique.

Gustave crut faire le malin et, avec un peu d'adresse, il mit la main vers le pôle Sud.

Océanie.

Il tomba en pleine Océanie, et au-dessous, nous lûmes : îles Gilbert.

Elles sont évangélisées par les Pères de Notre-Dame du Sacré-Cœur, dont la maison-mère est à Issoudun. Ils ont fondé là des chrétientés très florissantes. Le P. Bontemps, qui vient de mourir, avait amené en France, il y a peu d'années, deux orphelins de sa mission lointaine. Les Pères de Notre-Dame du Sacré-Cœur ont été chargés de la Micronésie et de la Mila-nésie.

Cet immense territoire était peuplé presque uniquement de tribus anthropophages. Les navigateurs ne passaient qu'en tremblant près de ces côtes inhospitalières où les naufrages étaient fréquents, où ceux qui échappaient à la vague tombaient infailliblement sous la dent des cannibales. Les prêtres de la Société de Marie furent les premiers à les évangéliser. — Les Pères d'Issoudun ont fait flotter sur ces îles l'étendard du Sacré-Cœur. En dix ans, les Pères ont bâti 15 églises, élevé 14 écoles et baptisé 1 600 catholiques.

Pour nous éviter la peine de chercher, suivez-moi dans tous les archipels de l'Océanie. Jeune bachelier, vous devez savoir votre géographie.

Ces îles ont été découvertes à la fin du dernier siècle et dans les premières années de celui-ci par Bougainville, Cook, Lapeyrouse, etc. Or, je trouve partout des missionnaires catholiques.

Voici l'Océanie orientale : les îles Sandwich, Tahiti, les îles Marquises. Elles sont toutes évangélisées par les Pères de Picpus. Ils eurent beaucoup à souffrir des persécutions que leur suscitèrent les prédicants protestants. Malgré tout, ils ont pu gagner la confiance des peuples. Ils ont maintenant à Honolulu, aux îles Hawai, une belle cathédrale. Les écoles qu'ils ont fondées sont des plus prospères.

Le P. Damien.

L'héroïque dévouement du P. Damien Dèveuster est pour beaucoup dans les nom-

breuses conversions obtenues. La lèpre sévit aux îles Hawaï et les infortunés qui en sont atteints ont été séquestrés dans un coin de l'île Molokaï. Touché de l'abandon auxquels ces malheureux étaient réduits au point de vue religieux, le P. Damien s'est offert d'aller vivre avec eux, avec la quasi certitude qu'il mourrait atteint par leur affreuse maladie.

Il fit des prodiges de dévouement au milieu de ces 800 lépreux des deux sexes. Il les ramena à Dieu qu'ils oubliaient, obtint des secours matériels pour les soulager, et, après douze ans de ce rude apostolat, il mourut, atteint et rongé lui-même par la lèpre.

Une grande admiration a été suscitée partout à l'occasion de sa mort en 1885, aussi bien chez les protestants d'Angleterre et d'Allemagne, que chez les catholiques de toutes nations.

Honorer la mémoire de ce héros du dévouement, certes, ce n'est que juste. Mais ce n'est pas chose rare chez les catholiques. Ce que le P. Damien a fait aux îles Sandwich, les Dominicains le font à Cocos, les Jésuites à Madagascar, les Sœurs de Charité le font à Jérusalem, celles de Saint-Paul de Chartres, de Saint-Joseph, etc., dans leurs missions.

Il faudrait suivre les mêmes Pères de Picpus à Tahiti, aux îles de la Société, Gambier, de Cook, de Pâques, au total 600 îles.

« Qu'on se figure de pauvres missionnaires arrivant dans une île dénuée de tout, où ils n'ont pour abri que la voûte du ciel, pour vêtement que ce qu'ils ont apporté, pour nourriture que celle du pays, bien aigre et bien amère pour des estomacs étrangers..... Durant des années, nous avons couché les uns sur des malles, les autres sur des claies de roseaux..... J'ai célébré, dans une de nos églises, un baptême de 80 personnes durant lequel mon trône épiscopal était une vertèbre de baleine. » (Lettre citée par les *Missions catholiques au XIX^e siècle*, p. 514.)

Dans l'Océanie centrale où nous trouvons les îles Walli et Futuna, les îles Hawaï et l'archipel de Tonga, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides, les îles Fidji, la Société de Marie y a fait des merveilles avec M^{re} Bataillon et le bienheureux Chanel, martyrisé en 1844. Plus d'une fois, les missionnaires, mourant de faim, furent réduits à envier, comme le prodigue de l'Evangile, la nourriture des porcs du roi. Le martyr du bienheureux Chanel décida de la conversion d'un grand nombre. Quand M^{re} Bataillon mourut, on était occupé à construire l'église du Séminaire-colège de Law.

La mort de Monseigneur Bataillon.

Les ouvriers suspendirent les travaux pour ne pas incommoder le vénéré malade.

N'entendant plus le bruit des ouvriers, il demanda pourquoi ce silence.

— Evêque, répondit un des chefs, nous craignons de vous troubler à vos derniers moments.

— Oh ! non, non, reprit avec énergie le mourant, ne vous arrêtez pas. Je veux mourir

en entendant le bruit de ce marteau, il me fait tant de bien.

C'était, en effet, une grande joie pour le missionnaire de penser que Dieu aura une église de plus.

L'Afrique occidentale.

Gustave ne se découragea pas durant toutes ses explications.

— Cette fois, dit-il, je vous tiens en mettant le doigt sur l'Afrique. A peine si les explorateurs de Brazza, Stanley, Livingstone, etc., sont revenus après nous avoir ouvert le chemin de l'Afrique centrale. Vos missionnaires n'y sont pas encore allés.

— Quelle naïveté, mon brave Gustave, comme si les missionnaires avaient attendu les explorateurs pour entrer dans ces contrées ! Ils sont allés les premiers et ils vivent là au milieu de tous les dangers.

Voici les missions du Congo confiées aux Pères du Saint-Esprit.

L'Oubanghi.

Pénétrons, si vous le voulez, jusque dans l'Oubanghi. M^{re} Augouard a installé là plusieurs postes de missionnaires, au milieu des Bondjos, tribus des plus féroces, dans des contrées où l'on vend les pauvres esclaves comme on vend ailleurs la viande de boucherie.

Là-bas se tiennent des marchés dans lesquels sont exposés, vivants, les esclaves destinés à passer à la marmite. On marque à la craie les membres que l'on veut acheter, et quand le pauvre esclave est ainsi vendu en détail, on l'abat comme un animal et on le coupe en morceaux pour la nourriture des acheteurs.

Si nous sommes un jour martyrs, me disait un jour l'ardent apôtre, avec un tel système on n'aura pas de nos reliques.

Pour atteindre cette lointaine mission, il faut faire des milliers de kilomètres à pied, dans des sentiers inexplorés, avec des porteurs qui ont sur la tête chacun leur ballot. Pas de cheval. On vit de pêche, de la chasse à l'hippopotame.

M^{re} Augouard a fait transporter, à cette distance, un petit vapeur démontable. Le *Léon XIII* flotte maintenant sur l'immense fleuve de l'Oubanghi, là où les rapides n'en rendent pas la navigation trop dangereuse. Les Pères vont ainsi acheter, pour quelques pièces de coton, des enfants qui sont élevés chrétiennement et sont l'avenir de la mission.

Dans cette contrée où nul n'a pénétré avant lui, l'apôtre plante auprès de la croix de Jésus-Christ le drapeau de la France et fait aimer à la fois Dieu et la patrie. Là-bas, on couche dans les forêts, exposé à la dent des tigres ou à la dent des Bondjos anthropophages..... à moins qu'on ne meure de la fièvre.

Les Pères du Saint-Esprit ont aussi des missions en Sénégambie, aux deux Guinées, au Gabon, au Zanguebar.

Nous trouvons dans l'Afrique méridionale les Oblats de Marie Immaculée, à Natal, au

Transvaal. Les Pères de la Compagnie de Jésus sont au Zambèse. Les Lazaristes sont en Abyssinie. Les Capucins chez les Gallas, etc., etc. Le Soudan et Khartoum sont évangélisés par les missionnaires italiens, etc., etc.

Le Dahomey, dont les férociétés du roi Behanzin sont demeurées célèbres, a été confié depuis longtemps aux Missions africaines de Lyon.

Les Pères Blancs.

On sait quels efforts l'éminent cardinal Lavigerie a dirigés contre l'esclavage. Les Pères Blancs se sont voués à mener la vie des Arabes afin d'arriver à les convertir. Ils ont pénétré dans le Soudan et ont fondé les missions de la région des Grands-Lacs de l'Afrique

Lorsque les PP. Livinhac et Pascal partirent, en 1878, pour cette terre inconnue, ils disaient :

« Devant nous, cent et peut-être deux cents millions d'âmes nous tendent invisiblement les bras ! Quelle mission sublime mais redoutable !..... Nous songeons à notre patrie ! Nous sommes les premiers français qui, envoyés par notre évêque, français comme nous, allons porter la langue et l'influence de la France dans les profondeurs africaines. » (*Missions catholiques*, 1879.)

En 1886, le roi Mouanga fit massacrer sept cents chrétiens. Plusieurs seigneurs de la cour et le conseiller intime du roi furent mis à mort.

Charles et Kisito.

Le massacre d'un groupe de jeunes pages chrétiens est particulièrement touchant.

Au moment du martyre, le roi leur adressa cet appel :

« Que ceux qui prient se rangent de ce côté. »

Charles Louanga et Kisito, avec une grande fermeté de caractère, se dirigent de ce côté. Tous les enfants les suivent. Charles et Kisito se tenaient par la main pour s'encourager mutuellement.

Le bourreau s'acharna sur Charles Louanga. Il le brûla lentement en commençant par les pieds. En attisant le feu, il lui disait :

« Allons, que Dieu vienne et te retire du brasier ! »

Le martyr lui répondit : « Pauvre insensé ! tu ne sais pas ce que tu dis. En ce moment, c'est comme une eau rafraîchissante que tu verses sur mon corps ; mais pour toi, le Dieu que tu insultes te plongera un jour dans le véritable feu. »

On conduisit les autres pages, au nombre de trente-quatre, sur une colline qui s'élève en face de la station catholique de Sainte-Marie de Rubaga. Dans le nombre, il y avait trois jeunes enfants, encore simples catéchumènes, qui excitaient la pitié des bourreaux. Jamais encore, dans l'Ouganda, on n'avait vu torturer des enfants d'un âge aussi tendre. Les bourreaux leur dirent :

— Déclarez simplement que vous ne prierez plus, et on vous accordera votre grâce.

— Non, répondirent les enfants, nous ne cessons de prier tant que nous vivrons.

On les mit à l'écart, espérant que la vue du supplice de leurs camarades les amènerait à apostasier. Une grande quantité de roseaux avait été coupée d'avance, on en fit de gros fagots, au milieu desquels on enferma chacun des patients.

Parmi ces trente et un martyrs se trouvait le propre fils du bourreau en chef. Le malheureux père, pour épargner à son enfant les tortures du feu, ordonna de lui asséner d'abord un fort coup de bâton sur la nuque. Le petit cadavre fut remis ensuite dans son fagot et replacé auprès des corps de ses camarades.

Après cette première exécution, on mit enfin le feu aux fagots, en commençant par les pieds, afin de faire souffrir plus longtemps les patients, et aussi dans l'espoir qu'aux premières atteintes de la flamme, quelques-uns demanderaient grâce. Mais les martyrs n'ouvrirent la bouche que pour réciter des prières. Au bout d'une demi-heure, tout était fini et l'Eglise naissante de l'Ouganda comptait trente et un martyrs de plus.

Les trois jeunes enfants qu'on avait voulu épargner contemplaient les restes fumants de leurs petits camarades et attendaient avec impatience que leur tour fût arrivé. Ne vous tourmentez pas, leur criaient les bourreaux ; nous vous réservons pour terminer la fête.

Les jeunes pages se montrèrent inébranlables, et les bourreaux prirent sur eux de les reconduire en prison. Dieu voulait se réserver ces trois témoins oculaires de l'héroïque holocauste des trente et un pages de Mouanga.

Ces trente et un jeunes martyrs ont été béatifiés en 1920.

Les missions des Pères Blancs sont aujourd'hui très prospères.

La Chine et le Japon.

Tout le monde sait que les missionnaires sont très nombreux en Chine. La Société des *Missions étrangères* a des membres dans toutes les provinces de la Chine. Nombre de martyrs ont versé leur sang pour la cause de Jésus-Christ. (Voir la *Causerie* n° 24 *Les martyrs au XIX^e siècle.*) La Corée et le Tonkin ont été arrosés fréquemment par leur sang généreux. Avec eux, plus de 90000 chrétiens ont été massacrés par les païens.

Nous n'avons pas parlé des Indes, où les Jésuites et les Oblats de Marie font merveille.

Ni des missions de Turquie où se dépensent les Augustins de l'Assomption et les Sœurs Oblates du même institut.

Gustave a montré tout à l'heure les régions du pôle Sud, n'oublions pas le pôle Nord. Les missions scandinaves comprennent, depuis 1855, les deux Laponies, les îles Féroé, le Groënland, l'Islande, la Suède, la Norvège et le Danemark. Inutile de parler de l'Amérique ; tout le monde sait que les églises catholiques y sont prospères.

CONCLUSION

Voilà, mon cher Gustave, l'activité apostolique de l'Eglise catholique.

Voilà comment, après vingt siècles, les apôtres répondent à l'appel du Christ qui veut sauver tous les hommes.

Et si l'on songe à quelles souffrances, à quels dangers s'exposent les missionnaires qui portent partout la bonne nouvelle, on s'écrie : « L'Eglise catholique est vraiment divine ! »

Elle est la véritable Eglise.

Le protestantisme



**LUTHER AFFICHANT SES THÈSES
CONTRE L'ÉGLISE CATHOLIQUE**

Ni. unité, ni sainteté.

Cette causerie n'est pas un pamphlet destiné à multiplier les calomnies contre les protestants. Elle est l'exposition très nette de la vérité. Si elle tombe jamais sous les yeux de quelqu'un de nos frères séparés, ils verront que toutes

les affirmations que nous avançons ici reposent sur le témoignage des protestants eux-mêmes.

Nous disons donc, en écartant tout ce qui peut blesser les personnes, mais en affirmant bien haut le principe :

Le protestantisme n'a ni unité, ni sainteté, donc il n'est pas la vraie religion.

PAS D'UNITÉ DANS LE PROTESTANTISME

Aveu de Luther.

« Il y a presque autant de croyances que de têtes. Celui-ci ne veut pas du baptême, celui-là rejette le sacrement de l'autel..... » écrivait-il en 1525. Avec le temps la division n'a fait que s'étendre. Aussi Bossuet a-t-il pu écrire l'histoire des *Variations* des Eglises protestantes.

« On peut affirmer, disait un ministre protestant, qu'il n'y a pas un seul point de doctrine admis par les uns qui ne soit rejeté par les autres. »

L'enseignement protestant est le renversement même du principe de la moralité. « Les bonnes œuvres sont inutiles et même nuisibles. L'homme, une fois qu'il a été justifié, est sûr d'être sauvé, quelques crimes qu'il commette ensuite. — Il n'est pas de scandale plus dangereux, plus venimeux que la bonne vie extérieure manifestée par les bonnes œuvres. Les âmes pieuses qui font le bien pour gagner le ciel, non seulement n'y parviendront jamais, mais il faut les compter parmi les impies. » (*Œuvres de LUTHER*, t. VI, p. 160.)

Il n'y a que l'autorité établie par le Christ pour enseigner, autorité à laquelle il est nécessaire d'obéir pour établir cette unité.

Allez, enseignez toutes les nations. Qui vous écoute m'écoute, a dit le Seigneur.

Les protestants n'écoutent pas les apôtres et leurs successeurs. Voilà pourquoi ils n'ont pas l'unité, et par conséquent pas la vérité.

Les sectes protestantes.

Depuis le lendemain de la Réforme, disait le pasteur Vinet, il y a des protestants, mais il n'y a plus de protestantisme.

Les sectes protestantes se sont multipliées à l'infini. Citons, pour en donner une idée, les noms des sectes qui, d'après un journal américain, se partagent l'Etat de New-York :

Anabaptistes, baptistes, nouveaux baptistes, baptistes libres, baptistes séparés, baptistes rigoureux, baptistes libéraux, baptistes paisibles, baptistes petits-enfants, baptistes gloire, halleluiahs, baptistes chrétiens, baptistes au bras de fer, baptistes généraux, baptistes particuliers, baptistes du septième jour, baptistes écossais, baptistes de la nouvelle communion générale, baptistes nègres, indépendants ou puritains, caméroniens, crispites ou frisés, cambellites ou réformés, dunkers, libres penseurs, haldanites, huntingdoniens, irvingiens, inghanites, sauteurs, chrétiens bibliques, glassites ou sandomonians, anciens presbytériens, nouveaux presbytériens, écossais, congrégationalistes, quakers ou amis, unitariens, sociniens, moraves ou frères de l'unité, méthodistes ou wesleyens, méthodistes primitifs, wesleyens réformés, calvinistes méthodistes français, originaux connexistes, nouveaux connexistes, swedenborgiens, frères de Plymouth, chrétiens rebaptisés, mormons, kellytes muggletoniens, romaniens perfectionnistes, méthodistes rogersiens, secklers, universalistes marcheurs, rothfieldistes, disciples-amis libres ou agapémonites, luthériens, protestants français, réformés allemands, protestants allemands réformés, catholiques allemands ou disciples de Rouge, nouveaux illuminés, anglicans anglais, anglicans allemands, anglicans français, etc., etc.

Et dire qu'il y en a encore d'autres !

L'énumération suffit pour montrer à quelles variations infinies le protestantisme est descendu.

Inutile d'insister longtemps.

La vérité est une.

Si les méthodistes ont raison, les presbytériens ont tort et tous les autres avec eux.

Comment trouver la vérité dans ce dédale inextricable ?

Au temps de Bossuet, le ministre Jurieu proposait d'établir l'unité au moins sur les points essentiels qu'il appelait les points fondamentaux.

Mais comment arriver à déterminer ces points fondamentaux ? Les protestants ne pourront jamais s'entendre là-dessus.

PAS DE SAINTETÉ DANS LES FONDATEURS — LUTHER

Nous ne nions pas qu'il y ait des gens honnêtes chez nos frères séparés. Mais les sectes protestantes n'ont pas la sainteté.

On sait ce que le protestantisme a fait de la virginité, condamnant le célibat des prêtres et poussant les religieuses à quitter leur vie pure et innocente. Nous nous contentons de l'exemple des fondateurs.

Martin Luther était moine. Il se révolta contre l'Eglise, finit par se marier avec une religieuse détournée de sa vocation.

Véritablement, dit Calvin, son collègue dans la fondation de la Réforme, Luther est fort

vicieux. Plût à Dieu qu'il eût pris soin de réprimer davantage son incontinence, plût à Dieu qu'il eût songé davantage à reconnaître ses vices !

Quand je lis un livre de Luther, dit Zwingle, autre fondateur du protestantisme. (*Œuvres*, t. II, p. 474), il me semble voir un pourreau immonde grogner en flairant par ci par là les fleurs d'un beau jardin ; c'est avec la même impureté, la même ignorance de la théologie, la même inconvenance, que Luther parle de Dieu et des choses saintes.

Jamais, dit le protestant Cobbett, jamais le monde ne vit, dans un même siècle, une collection de misérables tels que Luther, Zwingle, Calvin, etc. ;

le seul point de doctrine sur lequel ils étaient d'accord était l' inutilité des bonnes œuvres, et leur vie sert à prouver combien ils étaient sincères dans ce principe (1).

La vie de Luther fut, après son apostasie, consacrée aux plaisirs de la table, à la débauche; aussi, raconte le protestant Benedict Morgestern (*Traité de l'Eglise*, p. 21), quand on voulait se permettre quelques débauches, on disait : *Aujourd'hui, nous vivrons à la Luther*.

Il est impossible de citer les *Propos de table* de Luther, tellement ces propos sont grossiers et cyniques.

On a conservé une prière de Luther, qui se termine par ces mots : « Bien boire et bien manger est le vrai moyen d'être heureux. »

Il est difficile de dépeindre la violence avec laquelle il attaque le Pape et l'Eglise.

Il n'a jamais été proféré dans aucune langue, dit M. Auguste Nicolas dans son beau livre *Du protestantisme*, rien qui approche de la sanguinaire violence des écrits de Luther. Son livre intitulé : *La papauté de Rome instituée par le diable* est une tache qui souillera éternellement, non seulement la littérature allemande, mais encore les annales du genre humain.

« Le Pape (j'hésite à transcrire ces lignes affreuses), le Pape est le diable. Si je pouvais tuer le diable, pourquoi ne le ferais-je pas au péril de ma vie? Le Pape est un loup enragé contre lequel tout le monde doit s'armer, sans attendre même l'ordre des magistrats; en cette matière, il ne peut y avoir lieu de se repentir, si ce n'est de n'avoir pu lui enfoncer l'épée dans la poitrine..... »

Ses blasphèmes.

Nous citerons quelques échantillons textuels :

« Dieu n'a fait que des folies; si j'avais assisté à la création, je lui aurais donné des conseils; j'ai toujours été beaucoup mieux traité par le diable que par la main des hommes. »

Luther et le landgrave de Hesse.

Le landgrave de Hesse voulait obtenir de Luther la permission d'avoir plusieurs femmes et de se livrer au libertinage : Luther, Melancton, Bucer signèrent une consultation et approuvèrent la bigamie. Ils en eurent honte, et voulurent garder la chose secrète. Mais la famille du landgrave n'en fit pas mystère et déclara que tout lui était permis de par Luther et les autres ministres.

Le protestantisme de Luther était vraiment une religion accommodante.

Luther et la mort. — Son désespoir.

Le doute et les troubles de conscience le dévoraient.

Peu de temps avant sa mort, sa femme lui montrait, un soir d'été, les étoiles qui brillaient au firmament : « Vois donc, maître, lui disait-elle, combien ce ciel est beau ! — Il ne brille pas pour nous, répondit sombrement l'hérésiarque. — Est-ce, répliqua Catherine effrayée, parce que nous avons violé nos vœux ? — Peut-être, dit Luther. — S'il

en était ainsi, il y faudrait revenir. — Il est trop tard; le char est embourbé. » Et il coupa court à la conversation.

A Eisleben, la veille du jour où il fut frappé d'apoplexie, il disait à ses amis :

« J'ai presque perdu le Christ dans ces grandes vagues du désespoir où je suis comme enseveli. »

Et, après une pause :

« Moi qui ai donné le salut à tant d'autres, je ne puis me le donner à moi-même ! »

Luther avait d'effroyables remords et des moments de doutes terribles.

Il attribuait au démon les reproches intolérables que lui adressait sa conscience, et pour en étouffer la voix, il buvait avec excès, cherchant ainsi à s'étourdir. Il prétendait que c'était pour lui une rude pénitence. En vérité, singulière pénitence que celle de l'ivrognerie. « Si tu es tourmenté par le démon, écrivait-il à Jérôme Weller (6 nov. 1530), cherche la conversation, bois plus abondamment, amuse-toi; fais tout cela par haine du diable. » Etrange dévotion que celle-là.

Il écrivait à Catherine de Bora, 29 juillet 1534 : « Hier, j'avais bu un mauvais coup; je fus obligé de chanter. Lorsque je ne bois pas bien, cela me chagrine, et je le fais volontiers, surtout en songeant que j'ai là du bon vin et de la bonne bière. »

Luther mourut, blasphémant jusqu'à la fin, et sa dernière parole fut une protestation d'impénitence.

CALVIN

Calvin a introduit le protestantisme en France.

D'après les historiens, il fut marqué par le bourreau comme les forçats, à cause de ses mœurs infâmes. Le protestant Galiffe a écrit en 1836 :

Ce nom, criminellement fameux, qui dressa l'étendard de l'intolérance la plus féroce, des superstitions les plus grossières et des dogmes les plus impies; épouvantable apôtre, à l'inquisition de qui rien ne pouvait échapper, qui, dans les deux années 1558 et 1559, fit exécuter quatre cent quatorze jugements en matière criminelle, etc.

Galiffe l'appelle un buveur de sang et prouve ses accusations par les écrits de Calvin lui-même et par les archives publiques de Genève.

« Calvin, dit le protestant Volmar, est violent et pervers, tant mieux ! Voilà l'homme qu'il nous faut pour avancer nos affaires. »

Que dirai-je de Calvin, qui avait à chaque instant au bout de la plume les épithètes de frignons, ivrognes, fous furieux, enragés, bêtes, taureaux, pores, ânes, chiens; de Calvin, qui a tracé ces lignes déjà citées : « Quant aux Jésuites, qui nous sont surtout contraires, il faut les tuer, ou, si cela ne se peut commodément faire, les chasser, ou tout au moins les écraser sous les *mensonges* et les *calomnies*. »

D'après le protestant Schusselburg (1), «..... Calvin mourut de la fièvre pourprée, dévoré par une fourmière de vers et consumé par un abcès ulcéreux, dont l'odeur infecte ne pouvait être supportée par aucun des assistants. » Il exhala misérablement son âme, en désespérant de son salut, en invoquant les démons, et en proférant les juréments

(1) *Histoire de la réformation protestante*, ch. VII, n° 200.

(1) *Théol. Calvin*, t. II, p. 72.

les plus exécrables et les blasphèmes les plus affreux.

Jean Haren (1), disciple de Calvin et témoin oculaire de sa mort, rapporte également que «..... Calvin est mort dans le désespoir, d'une de ces morts honteuses et dégoûtantes dont Dieu a menacé les impies et les réprouvés..... Je puis l'attester en toute vérité, ajoute-t-il, puisque je l'ai vu de mes yeux. »

Calvin était cruel.

On vit un jour Pierre Ameaux, qui appartenait au Conseil des vingt-cinq, aller faire, deminu, une torche de cire à la main, amende honorable devant l'Hôtel-de-Ville, pour avoir raillé le réformateur dans un dîner et fait pâmer de rire ses convives. Le ministre Henri de la Nat, François Favre, un des hommes les

plus considérables de Genève, furent condamnés à la prison pour avoir ri; Jacques Gruel fut condamné à mort pour avoir fait des chansons sur Calvin.

Michel Servet, protestant antagoniste de Calvin, fut condamné à être brûlé vif pour avoir soutenu des doctrines opposées à celles de Calvin; Servet fut conduit au supplice par Farel.

HENRI VIII, ROI D'ANGLETERRE

Avant d'introduire le schisme en Angleterre, il avait commencé par combattre les erreurs de Luther. Il publia contre lui la défense des sept sacrements dont il fit hommage au pape Léon X



LUTHER ET CATHERINE DE BORA

Un soir, Luther et Catherine regardaient le ciel. « Il n'est pas fait pour nous, dit Luther. »

dans une lettre qu'on peut lire en tête de l'ouvrage. Le Pape, pour le récompenser, lui donna le titre de *Défenseur de la foi*.

Henri VIII ne devait pas persévérer.

Ses passions violentes l'entraînèrent à tous les désordres et bientôt, il se sépara de l'Eglise et entraîna tout son royaume dans son schisme.

Il répudia sa femme légitime Catherine d'Aragon pour épouser Anne de Boleyn. Sa vie scandaleuse ne devait pas se borner à cela.

Ce misérable fut un véritable Barbe-Bleue. Il eut successivement six femmes, qu'il condamnait à mort quand il était fatigué d'elles.

Sa vie de désordres n'eut d'égale que sa cruauté qu'il essaya de légitimer en se séparant de l'Eglise et constituant l'Angleterre indépendante du Pape. Il fit mettre à mort le

chancelier Thomas Morus et l'évêque Fisher, coupables d'avoir suivi leur conscience.

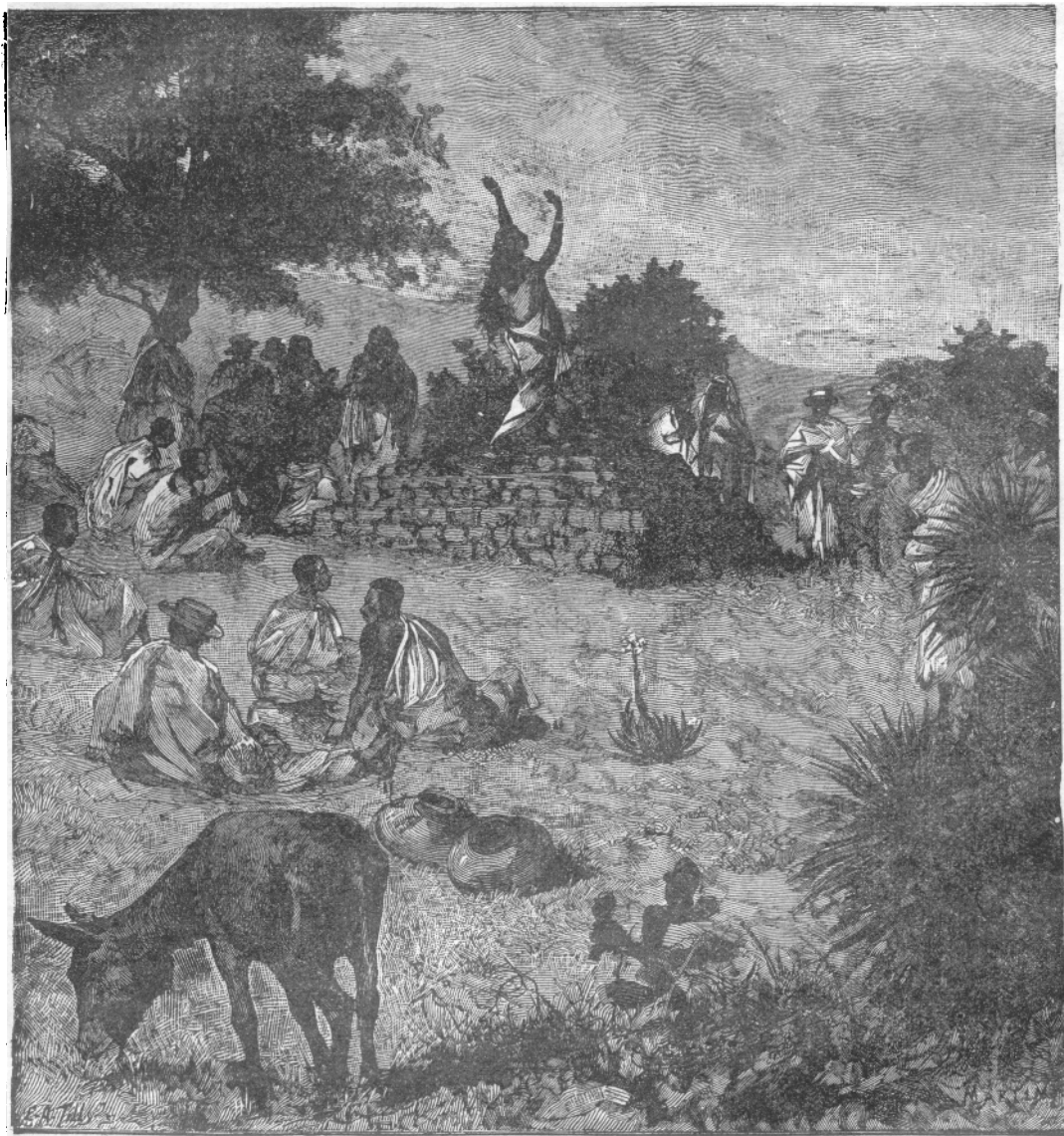
La cupidité fut aussi un des mobiles de ses crimes. Il fit dépouiller les couvents anglais. Intolérant pour les autres, il fit faire une déclaration en six articles que l'on devait admettre sous peine de prison.

Voici comment le protestant Cobbett raconte sa mort :

Durant les dernières années de sa vie, les excès d'Henri l'avaient rendu d'une corpulence telle qu'il ne pouvait se mouvoir qu'à l'aide de mécaniques qu'on inventait pour son usage particulier, mais il n'en conservait pas moins son ancienne férocité et sa passion pour le sang. Il était étendu sur son lit de mort et nul n'osait l'informer de son état par crainte de ses fureurs et des châtiments qui eussent puni cet avertissement. Il mourut laissant une foule de condamnations capitales qu'il n'avait pas eu le temps de signer.

(1) J. HARENUS, *De Vita Calvinii*.

Les missions protestantes



JEUNE FILLE MALGACHE SUR LA TOMBE DE SES ANCÊTRES

LES MISSIONS PROTESTANTES

Gustave feuilletait un Atlas de Géographie. Il me vient, me dit-il, une objection à opposer à ce que vous me disiez hier sur les missions catholiques. Je reconnais sans peine que l'Eglise catholique est partout, et qu'elle est douée d'une force d'expansion plus grande que jamais. C'est un signe de la divinité de l'Eglise. Il faut une puissance plus qu'humaine pour se répandre ainsi partout, malgré les souffrances, les privations et le martyre.

— Mais ne pourrait-on pas dire la même chose de l'Eglise protestante?

— L'Eglise protestante? Mais il n'y en a pas. Il y a une multitude de sectes, qui se divisent elles-mêmes suivant le sentiment privé de chacun, puisque le principe fondamental du protestantisme est le libre examen. Ce n'est pas la même secte qui est répandue partout.

D'ailleurs, les protestants ne sont pas partout.

Vous trouverez les prédicants dans les populations aux mœurs douces, là où il n'y a pas de martyre à craindre.

Vous n'apprendrez jamais que des missionnaires protestants aient été écorchés, étranglés, comme les nôtres.

On ne vous lira jamais d'interrogatoires dans lesquels le ministre protestant répond comme nos apôtres catholiques en face des tourments. « Je suis chrétien. »

Les ministres protestants sont surtout des distributeurs et marchands de Bibles. Ils sont là où le canon anglais peut les protéger, autant commerçants que prédicateurs, servant surtout les intérêts de l'Angleterre.

Envoyés à grands frais par la Société biblique de Londres, ils ont de gros appointements, passent quelques années et reviennent bientôt après s'être enrichis, comme de simples fonctionnaires des Colonies, à moins qu'ils ne demeurent occupés à diriger quelque commerce lucratif, ou à machiner des intrigues contre la France, comme ils l'ont fait à Madagascar.

Donc, pour être clair, dans les missions protestantes : 1^o Pas d'unité d'enseignement, par conséquent ce n'est pas la même Eglise qui est répandue partout.

2^o Diffusion restreinte aux pays dans lesquels il n'y a pas de dangers à courir, mais fortune à faire.

3^o Influence limitée à une action plus souvent politique et commerciale que religieuse.

Tout cela, je vais le prouver avec des faits, me servant de préférence du témoignage peu suspect d'auteurs protestants.

Les résultats.

Un des organes des plus importants de l'opinion protestante en Angleterre (*The Christian Remembrancer*, vol. XXXVIII, p. 69) ne

craignait pas de dire en 1859 : Il ne nous est pas permis de nous vanter de quelques succès isolés, obtenus çà et là, au point de nous aveugler sur ce que nous devrions appeler l'inutilité complète des efforts des missionnaires dans les temps modernes.

Témoignage de Gordon.

Le célèbre général Gordon, le héros de Karthoum, protestant, qui lisait la Bible entre deux combats, écrivait quelques jours avant de succomber :

Il y a au milieu de ces tribus noires un champ immense pour un apôtre, mais où trouver un apôtre ? Un apôtre doit tout quitter, comprenez bien le mot, tout, absolument tout. L'apôtre doit être mort au monde, n'avoir aucun lien d'aucune sorte, et soupirer après la mort, dès qu'il plaira à Dieu de l'appeler.

Les ministres protestants ne sont donc pas des apôtres aux yeux du général Gordon.

Prêtre et prédicant

G. de Goertz, protestant, écrit dans son *Voyage autour du monde* :

Quel contraste frappant offre le missionnaire protestant comparé au prêtre catholique ! Tandis que l'un vit à son aise au sein d'une famille, ayant cheval et voiture à son service, et tout ce qui peut lui rendre commodes et même agréables les travaux de l'apostolat, l'autre, non content des privations que son état de prêtre catholique lui impose, renonce volontairement à toutes les douceurs de la vie pour s'enfoncer jusqu'au cœur des nations païennes, presque sans autre perspective que la couronne du martyre : il y a là un phénomène qu'il faut être aveugle pour ne point voir.

Il est vrai qu'ils se présentaient dans la lice armés de toutes les ressources que la prudence humaine peut se procurer pour assurer le succès. Protection des puissances de la terre, sommes énormes mises à leur disposition, rien ne leur a manqué (1). Et cependant ils ont échoué presque partout. Aux îles Marquises, après des tentatives répétées pendant quarante ans, ils avaient fait à peine deux ou trois prosélytes ; à la Nouvelle-Zélande, où ils ont de magnifiques possessions, le nombre de leurs prosélytes est tel qu'un journal anglais protestant, calculant ce qu'avait coûté la conversion de chaque indigène par la dépense occasionnée pour la mission, trouvait que chaque baptême revenait à 50 000 francs.

« Les méthodistes, dans leur rigidité, semblent ne pas oublier leur intérêt personnel ; c'est en prêchant aux sauvages la charité, l'oubli de soi, le mépris

(1) Les associations établies en grand nombre en Angleterre, en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Prusse et en Amérique ont fourni plus de cent cinquante millions pour l'impression et la distribution de la Bible, traduite dans toutes les langues. Ces mêmes associations fournissent en outre, chaque année, une somme d'au moins trente millions pour les frais de voyage et l'entretien de nombreux anglicans, méthodistes, anabaptistes, etc., etc., etc.

des biens de la terre, l'humilité, etc., qu'ils se sont implantés chez les peuples océaniques. Là ils possèdent des troupeaux et de grandes terres; ils sont les plus riches propriétaires de l'endroit; leur presbytère est un vaste magasin où le sauvage trouvera des vêtements avec lesquels on lui ordonnera de se vêtir, mais qu'il n'obtiendra qu'en les payant fort cher (1). »

Il n'est pas jusqu'aux Bibles que la Société de Londres fait imprimer à ses frais pour être distribuées gratuitement, que les missionnaires protestants ne fassent payer à leurs néophytes.

Cette avidité pour le gain, cet amour des richesses, qui fait un si grand contraste avec le désintéressement des missionnaires catholiques, n'a rien qui surprenne quand on pense que la plupart des missionnaires protestants sont mariés, qu'ils ont souvent une nombreuse famille, que presque tous n'ont de leur chef aucun patrimoine, et qu'ils n'ont embrassé la profession de ministres de l'Evangile que comme un moyen d'élever et de placer leurs enfants.

Aussi voici comment un écrivain protestant, qui a lui-même habité longtemps l'Océanie, parle de la solidité des conversions faites par de tels prédicateurs : « La crainte des châtimens, et non la conviction, empêche les insulaires de se livrer à toutes leurs anciennes habitudes, et, chaque fois que l'occasion se présente, ils la saisissent avec ardeur. Qu'ont fait les missionnaires (protestants)? Ils croient avoir corrigé les mœurs, et la démoralisation est à son comble; ils croient avoir fait des chrétiens, et ils n'ont fait que des hypocrites..... »

Le docteur Colenso.

Les Cafres, les Hottentots et les Buschmen occupent la partie Sud de l'Afrique. Ces populations, vouées à l'oisiveté, au vol et à la polygamie, sont, à cause de leurs vices, très difficiles à convertir.

Voici comment procéda le docteur Colenso, premier évêque protestant (1859).

La polygamie étant une difficulté, il trouva tout simple de l'autoriser et d'admettre au baptême ceux qui refuseraient de renvoyer leurs femmes.

« Je suis profondément convaincu, écrivait-il, que l'usage d'exiger de la part des maris la séparation de leurs femmes après la conversion au christianisme est tout à fait inacceptable et opposé au pur enseignement de Notre-Seigneur. » Tous les missionnaires protestants se rangèrent à l'avis de Colenso.

La pudeur britannique cria *schoking*. La Chambre des nobles lords trouva qu'il était dans son droit et le maintint en charge. Le docteur Colenso est mort en 1882, évêque anglican de Natal, et, malgré ses concessions plus que larges, n'avait pas converti grand monde.

Le célèbre Bingham.

Les premiers méthodistes arrivèrent aux îles Sandwich en 1820. La reine régente se laissa bien vite dominer par les méthodistes.

Bingham, a écrit le protestant Kotzebue

(*Voyage autour du monde*); intervient dans toutes les affaires du gouvernement; le commerce attire surtout son attention. Il semble avoir entièrement oublié le but de son séjour ici, trouvant sans doute les occupations d'un administrateur plus à son goût que celles d'un missionnaire. Les desseins particuliers de Bingham ne peuvent être facilement pénétrés, parce qu'il les recouvre du manteau de la religion. Peut-être se croit-il déjà le maître absolu de ces îles.

Ses collègues paraissent avoir marché sur ses traces : « Il y a décidément quelque chose de révoltant, écrit l'historien protestant Melleville (1), dans les opérations des missionnaires aux îles Sandwich; autre chose est de lire les récits pathétiques de leurs fatigues, les belles descriptions de leurs conquêtes, des baptêmes qu'ils ont donnés à l'ombre des palmiers; autre chose d'aller aux îles Sandwich, d'y voir des missionnaires habitant des villas en pierre de corail, pittoresquement situées et délicieusement meublées, tandis que les malheureux indigènes s'abandonnent autour d'eux à toutes sortes d'immoralités. »

Avant de visiter Honolulu, je ne me serais pas douté, écrit Melville, que le peu de naturels survivants avaient été transformés par la civilisation en chevaux de trait, et il raconte la promenade de la femme d'un ministre protestant se faisant traîner en calèche par deux Hawas.

Un correspondant de la *Gazette des îles Sandwich* rapporte également avoir vu quinze femmes harnachées comme des animaux, et traînant un lourd wagon au service des missionnaires (2). « Publiions-le tout haut, écrivait en 1832 un naturaliste prussien, ce n'est ni la gloire du Très-Haut, ni le zèle pour une noble cause qui a poussé ces missionnaires hypocrites à visiter ces lointains rivages, mais bien une basse cupidité et une soif insatiable des honneurs. Plusieurs d'entre eux ont déjà amassé une fortune considérable, aux dépens des indigènes que leurs détestables fraudes réduisent à la misère (3). »

Les missionnaires catholiques arrivèrent aux îles Sandwich en 1827. Leurs vertus, leurs succès effrayèrent Bingham. Les missionnaires furent odieusement chassés, embarqués sur une goélette, et jetés sur une côte déserte.

Autémoignage du protestant Buschemberger, les ministres furent cause de leur expulsion, car ils saisissaient toutes les occasions de les représenter au gouvernement sous les couleurs les plus odieuses.

Pendant que les prêtres étaient ainsi déportés, les chrétiens coupables d'être passés au catholicisme étaient jetés en prison et souffraient des vexations inimaginables. Le châtiment adopté contre eux était de les conduire aux égouts publics, et de les forcer à les nettoyer de leurs mains. (*Annales de la Propagation de la Foi*, t. XII, 1810.)

(1) Les îles Marquises, ch. XXVI.

(2) *Journal asiatique*, vol. XXXVI.

(3) Cité dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, t. VIII.

(1) M. VINCENDON-DUMOULIN, *Considérations sur la colonisation dans l'Océanie*.

L'histoire mentionnera, a écrit Ozanam, qu'au milieu du XIX^e siècle, des hommes se parant du titre de ministres d'une religion civilisatrice, condamnèrent, à la face du ciel et de la terre, des femmes chrétiennes à ramasser chaque jour avec leurs mains les immondices d'une garnison (1). »

Lundi matin, deux femmes, l'une âgée de cinquante ans, l'autre de trente, furent traînées devant les chefs, au palais de la régente, accusées du crime de catholicisme. Conduites au fort, à 5 heures après-midi, les pauvres prisonnières furent sommées de renoncer à la religion catholique et d'embrasser la religion de Bingham.

Elles répondirent par un refus, préférant les tourments et la mort à l'apostasie.

Alors la plus âgée des deux fut traînée sous un arbre mort, ses bras furent attachés à l'une des branches avec des menottes de fer, en sorte que la malheureuse était suspendue par les poignets, l'extrémité des pieds pouvant à peine effleurer la terre. L'autre femme fut conduite vers la maison, dont le toit descend assez bas vers le sol; ses bras, froissés autour d'une poutre en saillie, y furent assujettis par des menottes de fer, à une hauteur de six pieds; dans cette position, on lui attachait les pieds avec une chaîne, et la face tournée du côté de la toiture s'en trouvait tellement rapprochée que les épines mêlées parmi le chaume la mettaient tout en sang.

Pendant la nuit, une pluie violente tomba sur les deux femmes, et le lendemain, quand le soleil se leva dans tout son éclat, quand il versa du ciel ses plus vives ardeurs, ses rayons frappèrent d'aplomb sur la tête nue des patientes, dont les forces s'épuisaient au milieu des horreurs prolongées de tant de tortures.

Elles furent trouvées dans cette effroyable situation par une société nombreuse de résidents étrangers qui visitèrent le fort, et qui prirent sur eux de les détacher des bois du supplice. Les mains déchirées, la tête brûlante, elles tombèrent évanouies. Leur tourment avait duré dix-huit heures, et probablement, sans l'opportune intervention des étrangers, peu d'heures après elles auraient expiré sur place.

Un de ces hommes charitables, entré au fort avant les autres, et touché du triste spectacle qui s'offrait à ses yeux, avait couru en prévenir M. Bingham, dans la pensée qu'il serait assez puissant pour secourir les deux prisonnières. M. le ministre montait en voiture; prié, au nom de l'humanité, de se rendre sur les lieux, il répliqua que, sans doute, ces femmes étaient punies pour quelque autre motif, et que, d'ailleurs, il ne pouvait ni ne voulait intervenir dans l'exécution des lois du pays. En disant ces paroles, il lança son cheval au trot et partit.

Bientôt le commandant Laplace, monté sur la frégate l'*Artémise*, se présenta au nom de la France pour demander raison de l'expulsion de ses nationaux.

Bingham se cacha. La liberté fut rendue aux catholiques. Les missionnaires firent bientôt nombre de conversions et bâtirent la belle cathédrale d'Honolulu.

C'est dans ces mêmes îles Sandwich que le P. Damien forcera l'admiration des protestants eux-mêmes, par son dévouement pour les lépreux.

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XII, année 1840.

A Madagascar

Les protestants ont profité de ce que la Révolution française avait diminué le nombre de nos apôtres pour envahir Madagascar, autrefois évangélisée par les Lazaristes (1820). Expulsés sous le long règne de Ranavalona I^{re} (1828-1861), ennemie de toute influence étrangère, ils reparurent sous Radama II. Malgré la préférence de ce dernier pour le catholicisme, les ministres devinrent puissants. Le Révérend Ellis parvint à grouper toutes les haines anticatholiques contre Radama. Ce roi fut étranglé le 12 mai 1863.

Les protestants anglais aussi bien que les catholiques ont accusé Ellis d'avoir causé ce crime. Le consul anglais, sir Pakenham, ne cacha pas son indignation.

Quelques semaines après, on lisait dans le journal protestant, le *Times* (7 janvier 1863) : « Il y a une disposition générale ici, parmi les Anglais, aussi bien que parmi les Français, à blâmer M. Ellis au sujet des événements qui viennent de se passer. »

Depuis lors, le parti méthodiste n'a cessé d'intriguer auprès des gouvernements. L'influence française a été combattue aussi bien que l'influence catholique.

Soutenus par l'or des Sociétés bibliques, les protestants couvrirent l'île de temples et d'écoles, tous les non-catholiques furent obligés, et d'aller au prêche, et d'envoyer leurs enfants aux écoles protestantes. Le journal méthodiste, *Les bonnes paroles*, déversait tous les jours les plus noires calomnies contre les Pères Jésuites, apôtres de ces contrées.

Veut-on savoir ce qu'il faut penser de l'apostolat protestant à Madagascar ?

Voici le témoignage du protestant sir William Gores Fancs, contre-amiral anglais :

Le grand tort des missionnaires (protestants), c'est qu'ils sont surchargés de sollicitudes domestiques, de femmes et d'enfants. En conséquence, ils se rassemblent là où ils trouvent le plus de confortable, et, tandis que le reste de l'île est négligé, la capitale en fourmille. Règle générale, les missionnaires catholiques ne retournent pas dans leur patrie; les missionnaires protestants, au contraire, semblent ne songer à autre chose qu'à retourner chez eux, surtout les femmes, qui ne cachent pas leurs répugnances pour l'œuvre des missions.

On sait que les menées anglo-protestantes ont obligé la France à intervenir à Madagascar. Il a fallu la vie de beaucoup de nos soldats et une douloureuse guerre pour faire respecter là-bas la liberté des consciences et le pavillon français.

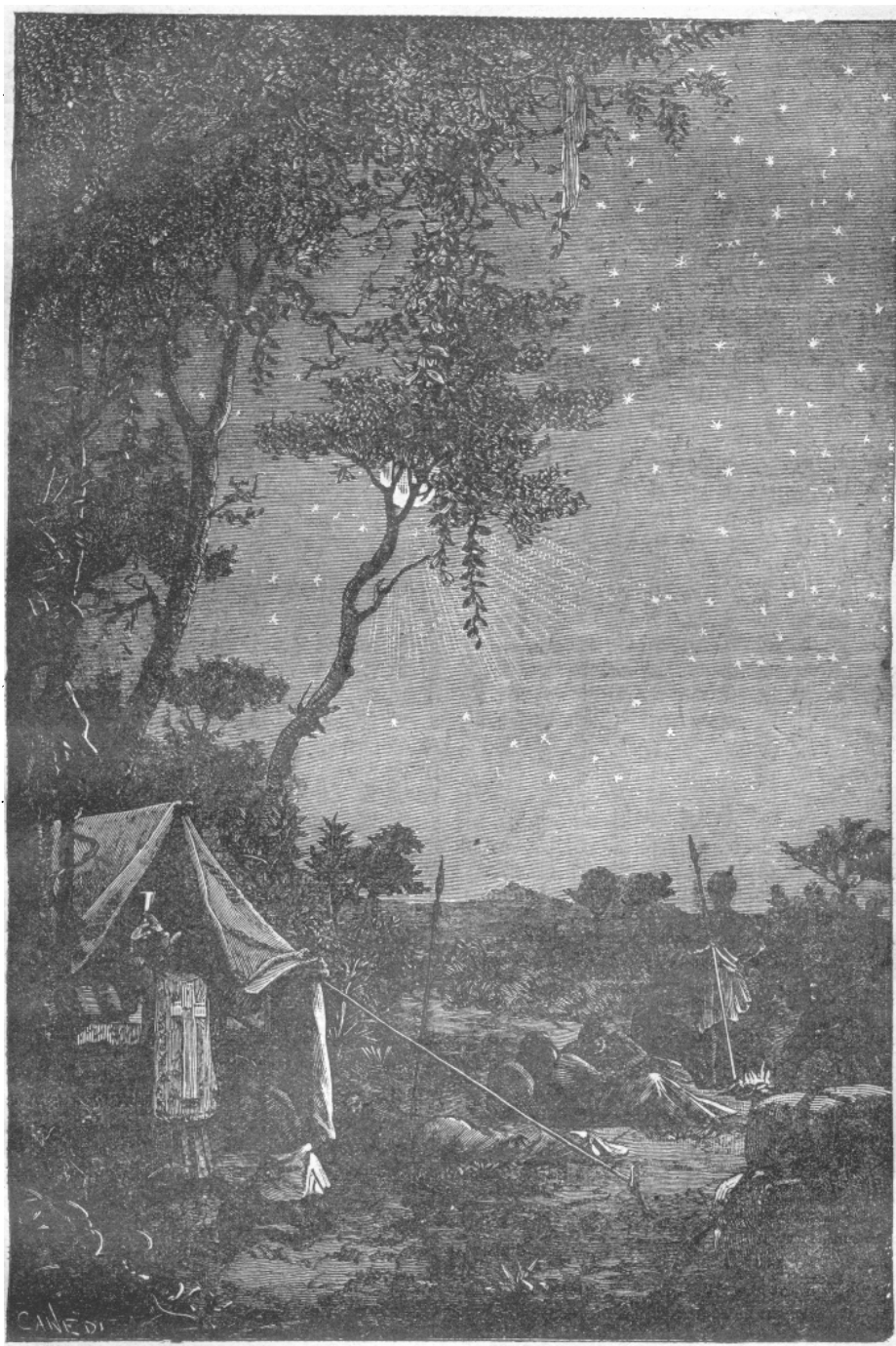
CONCLUSION

Cet exposé suffit, n'est-ce pas, pour donner une juste idée de ce que peut être l'apostolat protestant.

Spéculation, intrigue, persécution et influence anglaise, voilà tout.

Nous sommes loin d'une Eglise instituée par Jésus-Christ pour le salut des âmes.

Les réductions du Paraguay



LA MESSE DU MISSIONNAIRE

LES RÉDUCTIONS DU PARAGUAY

Pour avoir idée du bonheur que pourrait procurer à un peuple l'Eglise catholique, nous empruntons à Chateaubriand la description des merveilleux résultats obtenus par les missions dans les belles réductions du Paraguay.

Liberté de rendre les peuples heureux.

« Malgré les réclamations des missionnaires et du clergé, malgré les lois existantes et les ordres formels des rois catholiques, partout où les Espagnols pénétraient, ils commençaient par réduire en esclavage les peuples indigènes qu'ils soumettaient. Il restait encore au pied des Cordillères, vers le côté qui regarde l'Atlantique, un pays rempli de sauvages, où les Espagnols n'avaient point porté la dévastation. Ce fut dans ces forêts que les missionnaires entreprirent de former une république chrétienne et de donner, du moins à un petit nombre d'Indiens, le bonheur qu'ils n'avaient pu procurer à tous. Ils commencèrent par obtenir de la Cour d'Espagne la liberté des sauvages qu'ils parviendraient à réunir. A cette nouvelle, les colons se soulevèrent : ce ne fut qu'à force d'esprit et d'adresse que les Jésuites surprirent, pour ainsi dire, la permission de verser leur sang dans les déserts du Nouveau Monde. Enfin, ayant triomphé de la cupidité et de la malice humaines, méditant un des plus nobles desseins qu'ait jamais conçus un cœur d'homme, ils s'embarquèrent pour *Rio-de-la-Plata*.

Martyrs.

» Arrivés à Buénos-Ayres, les missionnaires remontèrent Rio-de-la-Plata, et, entrant dans les eaux du Paraguay, se dispersèrent dans les bois. Les anciennes relations nous les représentent avec un bréviaire sous le bras gauche, une grande croix à la main droite, et sans autre provision que la confiance en Dieu. Elles nous les peignent se faisant jour à travers les forêts, marchant dans les terres marécageuses, où ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des rochers escarpés, et furetant dans tous les antres et les précipices, au risque d'y trouver des serpents et des bêtes féroces au lieu des hommes qu'ils y cherchaient. Plusieurs d'entre eux y moururent de faim et de fatigue, d'autres furent massacrés et dévorés par les sauvages. Le P. Lizardi fut trouvé percé de flèches sur un rocher; son corps était à demi déchiré par les oiseaux de proie, et son bréviaire était ouvert auprès de lui à l'office des morts. Quand un missionnaire rencontrait ainsi les restes d'un de ses compagnons, il s'empres- sait de leur rendre les honneurs funèbres, et, plein d'une grande confiance, il chantait un *Te Deum* solitaire sur le tombeau du martyr.

» De pareilles scènes, renouvelées à chaque

instant, étonnaient les hordes des barbares. Quelquefois, elles s'arrêtaient autour du prêtre inconnu qui leur parlait de Dieu et elles regardaient le ciel, que l'apôtre leur montrait; quelquefois, elles le fuyaient comme un enchanteur et se sentaient saisies d'une frayeur étrange : le religieux les suivait en leur tendant la main au nom de Jésus-Christ. S'il ne pouvait les arrêter, il plantait sa croix dans un lieu découvert, et s'allait cacher dans les bois. Les sauvages s'approchaient peu à peu pour examiner l'étendard de paix élevé dans la solitude : un aimant secret semblait les attirer à ce signe de leur salut. Alors le missionnaire, sortant tout à coup de son embuscade et profitant de la surprise des barbares, les invitait à quitter une vie misérable pour jouir des douceurs de la société.

Les cantiques.

» Quand les Jésuites se furent attachés quelques Indiens, ils eurent recours à un autre moyen pour gagner les âmes. Ils avaient remarqué que les sauvages de ces bords étaient fort sensibles à la musique; on dit même que les eaux du Paraguay rendent la voix plus belle. Les missionnaires s'embarquèrent donc sur des pirogues avec les nouveaux catéchumènes; ils remontèrent les fleuves en chantant des cantiques. Les néophytes répétaient les airs, comme des oiseaux chantent pour attirer dans les rets de l'oiseleur les oiseaux sauvages. Les Indiens ne manquèrent point de se venir prendre au doux piège. Ils descendaient de leurs montagnes et accouraient au bord des fleuves pour mieux écouter ces accents : plusieurs d'entre eux se jetaient dans les ondes et suivaient à la nage la nacelle enchantée. L'arc et la flèche échappaient de la main du sauvage : l'avant-goût des vertus sociales et les premières douceurs de l'humanité entraient dans son âme confuse; il voyait sa femme et son enfant pleurer d'une joie inconnue; bientôt, subjugué par un attrait irrésistible, il tombait au pied de la croix et mêlait un torrent de larmes aux eaux régénératrices qui coulaient sur sa tête.

» Ainsi la religion chrétienne réalisait dans les forêts de l'Amérique ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée : réflexion si naturelle qu'elle s'est présentée même aux missionnaires, tant il est certain qu'on ne dit ici que la vérité en ayant l'air de raconter une fiction.

Première bourgade.

Les premiers sauvages qui se rassemblèrent à la voix des Jésuites furent les *Guaranis*, peuples répandus sur les bords du Paraguay, du Pirapé et de l'Uruguay. Ils composèrent une bourgade sous la direction des PP. Maceta et Cataldino,

dont il est juste de conserver les noms parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Cette bourgade fut appelée Lorette; et dans la suite, à mesure que les églises indiennes s'élevèrent, elles furent comprises sous le nom général de *réduction*. On en compta jusqu'à trente dans peu d'années, et elles formèrent entre elles cette *république chrétienne* qui semblait un reste de l'antiquité découverte au nouveau monde. Elles ont confirmé sous nos yeux cette vérité connue de Rome et de la Grèce, que c'est avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes et qu'on fonde les empires.

» Chaque bourgade était gouvernée par deux missionnaires, qui dirigeaient les affaires spirituelles et temporelles des petites républiques. Aucun étranger ne pouvait y demeurer plus de trois jours; et, pour éviter toute intimité qui eût pu corrompre les mœurs des nouveaux chrétiens, il était défendu d'apprendre à parler la langue espagnole; mais les néophytes savaient la lire et l'écrire correctement. Dans chaque réduction, il y avait deux écoles, l'une pour les premiers éléments des lettres, l'autre pour la danse et la musique. Ce dernier art, qui servait aussi de fondement aux anciennes républiques, était particulièrement cultivé par les Guaranis. Ils savaient faire eux-mêmes des orgues, des harpes, des flûtes, des guitares et nos instruments guerriers.

Education.

Dès qu'un enfant avait atteint l'âge de sept ans, les deux religieux étudiaient son caractère. S'il paraissait propre aux emplois mécaniques, on le fixait dans un des ateliers de la réduction, et dans celui-là même où son inclination le portait. Il devenait orfèvre, doreur, horloger, serrurier, charpentier, menuisier, tisserand, fondeur. Ces ateliers avaient eu pour instituteurs les Jésuites eux-mêmes. Ces Pères avaient appris exprès les arts utiles pour les enseigner à leurs Indiens, sans être obligés de recourir à des étrangers. Les jeunes gens qui préféraient l'agriculture étaient enrôlés dans la tribu des laboureurs, et ceux qui retenaient quelque humeur vagabonde de leur première vie erraient avec les troupeaux. Les femmes travaillaient séparées des hommes, dans l'intérieur de leurs ménages. Au commencement de chaque semaine, on leur distribuait une certaine quantité de laine ou de coton, qu'elles devaient rendre le samedi au soir, toute prête à être mise en œuvre: elles s'employaient enfin à des soins champêtres, qui occupaient leurs loisirs sans surpasser leurs forces.

La prière.

» Il n'y avait point de marchés publics dans les bourgades: à certains jours fixes, on donnait à chaque famille les choses nécessaires à la vie. Un des deux missionnaires veillait à ce que les parts fussent proportionnées au nombre d'individus qui se trouvaient dans chaque cabane. Les travaux commençaient et cessaient

au son de la cloche. Elle se faisait entendre aux premiers rayons de l'aurore. Aussitôt les enfants s'assemblaient à l'église, où leur concert matinal durait, comme celui des petits oiseaux, jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes assistaient ensuite à la Messe, d'où ils se rendaient à leurs travaux. Au baisser du jour, la cloche rappelait les nouveaux citoyens à l'autel, et l'on chantait la prière du soir à deux parties et en grande musique.

La possession de Dieu.

» La terre était divisée en plusieurs lots, et chaque famille cultivait un de ces lots pour ses besoins. Il y avait, en outre, un champ public appelé la *Possession de Dieu*. Les fruits de ces terres communales étaient destinés à suppléer aux mauvaises récoltes et à entretenir les veuves, les orphelins et les infirmes. Ils servaient encore de fonds pour la guerre. S'il restait quelque chose du trésor public au bout de l'année, on appliquait ce superflu aux dépenses du culte et à la décharge du tribut de l'écu d'or, que chaque famille payait au roi d'Espagne.

Gouvernement.

» Un *cacique* ou chef de guerre, un *corregidor* pour l'administration de la justice, des *regidores* et des *alcades* pour la police et la direction des travaux publics, formaient le corps militaire, civil et politique des réductions. Ces magistrats étaient nommés par l'assemblée générale des citoyens; mais il paraît qu'on ne pouvait choisir qu'entre les sujets proposés par les missionnaires: c'était une loi empruntée du Sénat et du peuple romain. Il y avait en outre un chef nommé *fiscal*, espèce de censeur public élu par les vieillards. Il tenait un registre des hommes en âge de porter les armes. Un *teniente* vieillait sur les enfants; il les conduisait à l'église et les accompagnait aux écoles en tenant une longue baguette à la main: il rendait compte aux missionnaires des observations qu'il avait faites sur les mœurs, le caractère, les qualités et les défauts de ses élèves.

» Enfin la bourgade était divisée en plusieurs quartiers, et chaque quartier avait un surveillant. Comme les Indiens sont naturellement indolents et sans prévoyance, un chef d'agriculture était chargé de visiter les charrues et d'obliger les chefs de famille à ensemençer leurs terres.

» En cas d'infraction aux lois, la première faute était punie par une réprimande secrète des missionnaires; la seconde, par une pénitence publique à la porte de l'église, comme chez les premiers fidèles; la troisième, par la peine du fouet. Mais pendant un siècle et demi qu'a duré cette république, on trouve à peine un exemple d'un Indien qui ait mérité ce dernier châtimement. « Toutes leurs fautes sont des fautes d'enfants, dit le P. Charlevoix; ils le sont toute leur vie en bien des choses, et ils en ont d'ailleurs toutes les bonnes qualités. » Les paresseux étaient condamnés à cultiver une

plus grande portion du champ commun ; ainsi une sage économie avait fait tourner les défauts mêmes de ces hommes innocents au profit de la prospérité publique.

Armée.

» Les Espagnols, et surtout les Portugais du Brésil, faisaient des courses sur les terres de la *république chrétienne*, et enlevaient souvent des malheureux qu'ils réduisaient en servitude. Résolus de mettre fin à ce brigandage, les Jésuites, à force d'habileté, obtinrent de la cour de Madrid la permission d'armer leurs néophytes. Ils se procurèrent des matières premières, établirent des fonderies de canons, des manufactures de poudre et dressèrent à la guerre ceux qu'on ne voulait pas laisser en paix. Une milice régulière s'assembla tous les lundis pour manœuvrer et passer la revue devant un cacique. Il y avait des prix pour les archers, les porte-lances, les frondeurs, les artilleurs, les mousquetaires. Quand les Portugais revinrent, au lieu de quelques laboureurs timides et dispersés, ils trouvèrent des bataillons qui les taillèrent en pièces et les chassèrent jusqu'au pied de leurs forts. On remarqua que la nouvelle troupe ne reculait jamais et qu'elle se ralliait sans confusion sous le feu de l'ennemi. Elle avait même une telle ardeur qu'elle s'emportait dans ses exercices militaires, et l'on était souvent obligé de les interrompre, de peur de quelque malheur.

Églises.

» Les bourgades des réductions occupaient un assez grand terrain, généralement au bord d'un fleuve et sur un beau site. Les maisons étaient uniformes, à un seul étage, et bâties en pierres ; les rues étaient larges et tirées au cordeau. Au centre de la bourgade se trouvait la place publique formée par l'église, la maison des Pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de refuge et l'hospice pour les étrangers. Les églises étaient fort belles et fort ornées ; des tableaux, séparés par des festons de verdure naturelle, couvraient les murs. Les jours de fête, on répandait des eaux de senteur dans la nef, et le sanctuaire était jonché de fleurs et de lianes effeuillées.

» Le cimetière, placé derrière le temple, formait un carré long environné de murs à hauteur d'appui ; une allée de palmiers et de cyprès régnait tout autour, et il était coupé dans sa longueur par d'autres allées de citronniers et d'orangers : celle du milieu conduisait à une chapelle où l'on célébrait tous les lundis une messe pour les morts. Des avenues des plus beaux et des plus grands arbres paraient de l'extrémité des rues du hameau et allaient aboutir à d'autres chapelles bâties dans la campagne, et que l'on voyait en perspective. Ces monuments religieux servaient de termes aux processions les jours de grande solennité. Le dimanche, après la Messe, on faisait les fiançailles et les mariages, et le soir on baptisait les catéchumènes et les enfants. Ces baptêmes se faisaient, comme dans la primitive Eglise, par trois immersions, les chants et le vêtement de lin.

Les processions de la Fête-Dieu.

» Les principales fêtes de la religion s'annonçaient par une pompe extraordinaire. La veille, on allu-

mait des feux de joie ; les rues étaient illuminées, et les enfants dansaient sur la place publique. Le lendemain, à la pointe du jour, la milice paraissait en armes. Le cacique de guerre, qui la précédait, était monté sur un cheval superbe et marchait sous un dais que deux cavaliers portaient à ses côtés. A midi, après l'office divin, on faisait un festin aux étrangers, s'il s'en trouvait quelques-uns dans la république, et l'on avait permission de boire un peu de vin. Le soir, il y avait des courses de bagues, où les deux Pères assistaient pour distribuer les prix aux vainqueurs. A l'entrée de la nuit, ils donnaient le signal de la retraite, et les familles, heureuses et paisibles, allaient goûter les douceurs du sommeil.

» Au centre de ces forêts sauvages, au milieu de ce petit peuple antique, la fête du Saint-Sacrement présentait surtout un spectacle extraordinaire. Les Jésuites y avaient introduit les danses à la manière des Grecs, parce qu'il n'y avait rien à craindre pour les mœurs chez des chrétiens d'une si grande innocence. Nous ne changerons rien à la description que le P. Charlevoix en a faite.

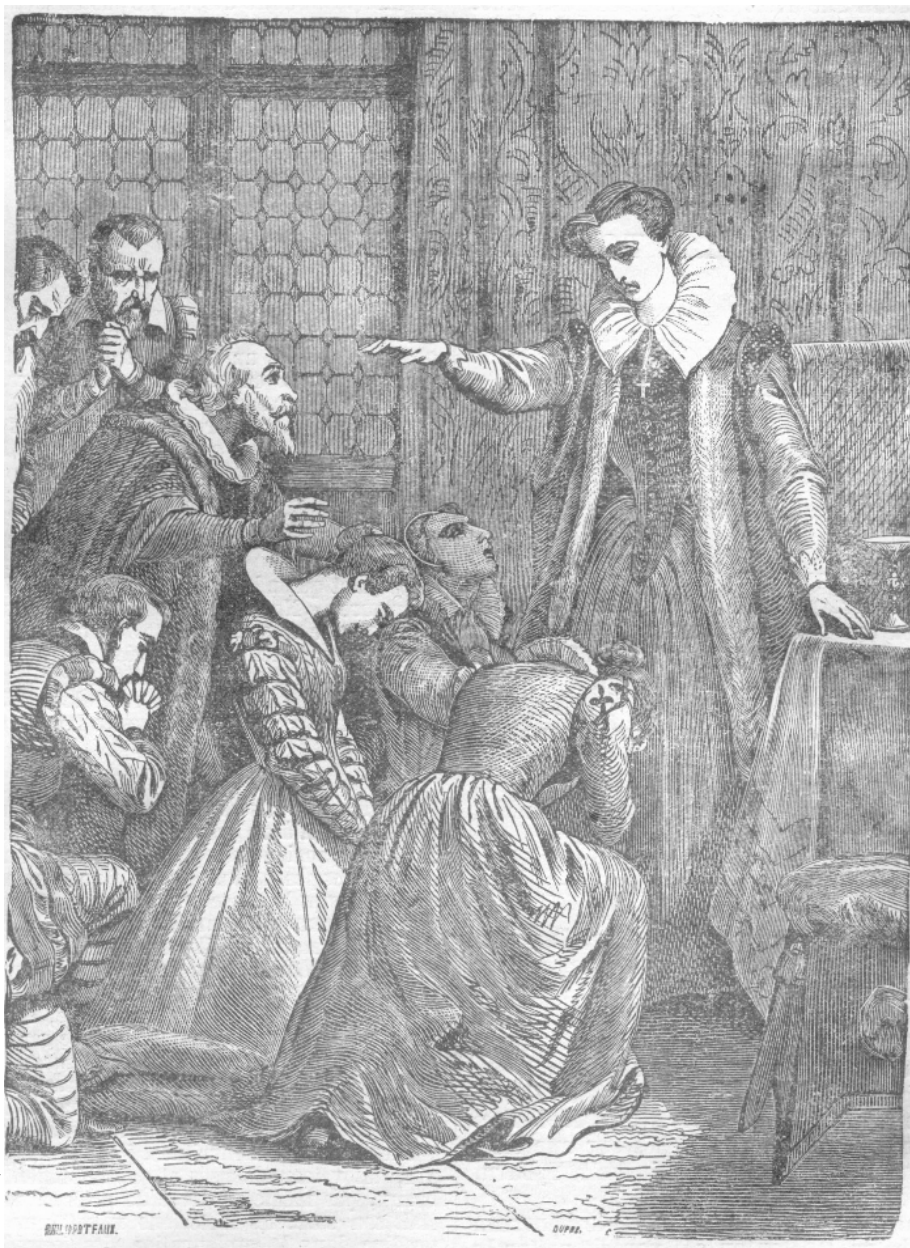
» J'ai dit qu'on ne voyait rien de précieux à cette fête ; toutes les beautés de la simple nature sont ménagées avec une variété qui la représente dans son lustre ; elle y est même, si j'ose ainsi parler, toute vivante ; car sur les fleurs et les branches des arbres qui composent les arcs de triomphe sous lesquels le Saint-Sacrement passe, on voit voltiger des oiseaux de toutes les couleurs qui sont attachés par les pattes à des fils si longs, qu'ils paraissent avoir toute leur liberté et être venus d'eux-mêmes pour mêler leur gazouillement aux chants des musiciens et de tout le peuple, et bénir à leur manière celui dont la Providence ne leur manque jamais.... D'espace en espace on voit des tigres et des lions bien enchaînés afin qu'ils ne troublent point la fête, et de très beaux poissons qui se jouent dans de grands bassins remplis d'eau ; en un mot, toutes les espèces de créatures vivantes y assistent comme par députation, pour rendre hommage à l'Homme-Dieu dans son auguste Sacrement.

» On fait entrer aussi dans cette décoration toutes les choses dont on se régale dans les grandes réjouissances, les prémices de toutes les récoltes pour les offrir au Seigneur, et le grain qu'on doit semer afin qu'il donne sa bénédiction. Le chant des oiseaux, le rugissement des lions, le frémissement des tigres, tout s'y fait entendre sans confusion, et forme un concert unique. Dès que le Saint-Sacrement est rentré dans l'église, on présente aux missionnaires toutes les choses comestibles qui ont été exposées sur son passage. Ils en font porter aux malades tout ce qu'il y a de meilleur : le reste est partagé à tous les habitants de la bourgade. Le soir, on tire un feu d'artifice ; ce qui se pratique dans toutes les grandes solennités et au jour des réjouissances publiques. »

Conséquences pratiques.

Avec un gouvernement si poétique et si analogue au génie simple et pompeux du sauvage, il ne faut pas s'étonner que les nombreux chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs était un miracle opéré à la vue du nouveau monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux vices les plus grossiers, qui caractérisent les hordes indiennes, s'étaient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté.

La tolérance protestante



ADIEUX DE MARIE STUART A SES ENFANTS
AVANT DE MONTER A L'ÉCHAFAUD

LA TOLÉRANCE PROTESTANTE

Les protestants se présentent partout comme les apôtres de la liberté et de la tolérance.

Défenseurs du libre examen, ils affirment que chacun a le droit de penser ce qu'il veut!

Ils s'élèvent surtout en violentes diatribes contre l'Eglise Romaine. Ils ne peuvent faire un discours sans avoir à la bouche les mots d'Inquisition, de Dragonnades, de Saint-Barthélemy, etc. Les catholiques sont des monstres, Nos Frères réformés ont toujours été des anges de douceur.

Voyons un peu l'histoire du protestantisme. Nous aborderons un jour sans crainte ces questions qu'il importe de bien expliquer pour fermer la bouche à tous les pasteurs, ministres et orateurs plus ou moins révolutionnaires, qui s'imaginent avoir tout dit avec ces grands mots d'Inquisition, etc.

En attendant, parlons un peu de la tolérance telle que les protestants l'ont pratiquée à certaines époques de l'histoire.

LA TOLÉRANCE ANGLICANE

La tolérance anglicane.

Deux noms résument son histoire : Henri VIII et Elisabeth, sans parler du cruel protecteur Olivier Cromwell.

Henri VIII, le roi qui épousa six femmes qu'il fit mourir suivant le caprice et la passion.

Ses femmes ne furent pas les seules victimes de sa cruauté.

Trois Chartreux.

S'étant déclaré Pontife de l'Eglise anglicane, il exigea des prêtres et des moines qu'ils se séparassent de Rome et jurassent fidélité à Henri VIII comme chef de la religion.

Son ministre menaça de faire jeter à la Tamise les Chartreux : « Menacez les riches du monde, répondirent deux d'entre eux, Peyto et Elstow ; pour nous, peu nous importe que vous nous fassiez jeter dans la Tamise : le chemin du ciel est aussi court par eau que par terre. »

Plus de cinquante des moines saintement rebelles moururent de faim et de froid dans les cachots.

Trois d'entre eux, Jean Houthon, Augustin Webster, Pierre Laurents, furent choisis pour servir d'exemple. A la réquisition du serment, Jean Houthon répondit au nom de ses frères : « Plutôt mourir ; le ciel et la terre attesteront que nous sommes morts injustement. »

Les juges hésitaient à les condamner. Cromwell menaça les juges de leur faire perdre la tête.

Les religieux furent attachés sur une claie et traînés par des chevaux jusqu'à Tyburn, le lieu du supplice.

Avant d'exécuter les victimes, le bourreau demanda au P. Houthon s'il voulait prêter le serment : « Non, dit-il, soyez témoins que j'ai refusé de jurer pour obéir à ma conscience.

Puis, la figure resplendissante d'une clarté céleste, il chanta : « C'est en vous, ô mon Dieu, en qui j'ai mis mon espérance, ne permettez pas que je sois confondu, mais délivrez-moi selon votre justice. » Le bourreau lui passa le lacet autour du cou. Le religieux n'était pas encore mort : on coupa

la corde qui le tenait suspendu, et le corps tout chaud fut livré à un des valets de l'exécuteur, qui l'étendit sur la claie, le dépeça, en arracha les entrailles et le cœur, qu'il jeta dans un bûcher. Le tronc, divisé en quatre morceaux passés au feu, fut partagé entre les quatre plus importantes villes du royaume pour effrayer tout ce qui portait la robe de moine ; la tête fut hissée sur le pont de Londres et l'un des bras cloués à la porte de la Visitation. Les quatre autres endurent les mêmes tourments.

Pendant qu'on lui tenait le cœur, le P. Humfried murmure : « Notre cœur n'est pas là, il est au ciel où est notre trésor. » « Dites à votre maître comment nous sommes morts, s'écrie Guillaume Meuwe : puisse-t-il se repentir ! » Et si quelque âme pieuse ne s'était hâtée de donner le récit de ces glorieuses morts, nulle trace n'en serait restée dans la mémoire des hommes (1).

Jean Fischer.

Après avoir assassiné quelques religieux, Henri VIII se prit à un évêque. Jean Fischer, évêque de Rochester, ancien précepteur du roi, était un des plus saints et des plus savants prélats du royaume ; il avait été longtemps le conseiller et le confesseur de Marguerite, femme de Henri VII ; chancelier de l'Université de Cambridge, il y avait fondé deux collèges, établi à perpétuité deux chaires de théologie et appelé de savants professeurs. Au rapport de Sanders, *il n'avait point d'égal en Angleterre, et peut-être dans tout l'univers chrétien, sous le rapport de la sainteté, de la doctrine et de la vigilance pastorales.* Le roi fit un crime à Fischer de n'avoir pas voulu déclarer fanatique une sainte religieuse, l'impliqua dans son procès et le retint quinze mois en prison.

Presque pas de nourriture, jamais une goutte de vin, des vêtements usés et qui tombaient en lambeaux, pas même un livre de prières, voilà quel était son sort : les historiens voient une sorte de prodige dans la prolongation des jours du saint évêque en un lieu si malsain et si incommode. Paul III, qui voulait honorer le courage du généreux confesseur, l'éleva, durant sa captivité, à la dignité de cardinal. Peut-être ainsi espérait-il fléchir, par cette distinction, la dureté du roi ; mais celui-ci, à cette nouvelle, dit, en se moquant du Pape :

(1) *Théâtre des cruautés des hérétiques de notre temps, Angers, 1555.*

« Qu'il envoie son chapeau de cardinal quand il voudra; je ferai en sorte que, quand il arrivera, la tête qui doit le porter ne soit plus sur les épaules. »

L'évêque de Rochester avait quatre-vingts ans quand la sentence fut prononcée; il ne marchait qu'avec un bâton, étant d'ailleurs affaibli par ses grands travaux et ses continuelles austérités. La joie qu'il ressentit en apprenant qu'il allait mourir martyr sembla lui rendre toute la vigueur de sa première jeunesse, et, jetant son bâton :

« Allons, mes pieds, dit-il, faites votre office; il me reste peu de chemin à faire. » Pour aller à l'échafaud, il choisit, parmi ses haillons de prisonnier, ce qu'il avait de plus beau :

« C'est que je vais à la noce, ajoutait-il : aujourd'hui je me marie avec la mort, et, un jour de fête, il faut bien se parer. »

En allant au supplice, il lisait le Nouveau Testament; avant de se livrer au bourreau, il dit au peuple : « Je meurs pour votre sainte foi, priez pour moi; mon Dieu, prenez mon âme; sauvez le roi et son peuple. »

Alors il s'agenouilla, commença le *Te Deum* et posa sa tête sur le billot. La tête fut ramassée et exposée pendant cinq jours à la curiosité publique, sur le pont de Londres. La légende raconte que la figure, préservée de la corruption, parut se colorer d'un incarnat surnaturel et que les lèvres vermeilles semblaient s'ouvrir pour parler encore. Henri eut peur et fit jeter cette tête dans la Tamise.

Thomas Morus.

Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, eut le même sort.

C'était le type de l'homme intègre et du grand chrétien. Il refusa de prêter le serment coupable que Henri VIII avait inutilement demandé aux Chartreux et à Fischer.

Morus fut jeté en prison.

En y rentrant, Thomas trouva quelques chiffons de papier et des fragments de charbon. Il s'en servit pour composer un commentaire des psaumes de la pénitence. Dans sa prison, il fut visité par sa femme et par ses enfants. Cromwel espérait fléchir sa constance.

On fit passer sous les fenêtres de Morus les trois Chartreux allant à l'échafaud; sa fille Marguerite était, à ce moment, près du prisonnier : « Vois-tu, s'écria-t-il, saisissant le bras de sa fille, quelle joie rayonne sur la figure de ces trois Pères, on dirait qu'ils vont à la noce! Dieu a voulu récompenser une vie de dévouement et de sacrifice; il n'a pas permis qu'ils restassent plus longtemps dans cette vallée de larmes; il les rappelle à lui pour leur donner la couronne de l'éternité. Qu'ils sont heureux! Ton pauvre père n'est pas digne d'un si grand bonheur; il est condamné à rester pour ses péchés en ce monde, en proie aux misères et aux souffrances. »

Il fut condamné à être pendu, éventré, coupé en quatre morceaux. Sur le chemin du tribunal, il rencontra son fils et sa fille aînée, Marguerite, qui lui firent les plus déchirants adieux; en les quittant, Morus disait : « L'odeur de mes enfants est comme l'odeur d'un champ de blé qu'a béni le Seigneur. » Les derniers jours qu'il passa sur la terre furent employés à prier Dieu, à consoler sa famille et à reconforter même le bourreau. Pour monter sur l'échafaud, il emprunta la main de l'exécuteur; à la foule qui l'entourait, il dit seulement : « Priez pour moi, je meurs en bon sujet et en bon chrétien. » Puis il se mit à genoux, recita le *Miserere* et tendit sa tête. Au récit des derniers moments du chancelier, on dit qu'Henri, épouvanté, se leva de table en criant à Anne Boleyn : « C'est vous qui l'avez tué. »

L'INQUISITION ANGLAISE SOUS ÉLISABETH

Elisabeth, digne fille d'Henri VIII, fit rendre plusieurs édits de persécution contre les catholiques extrêmement rigoureux.

Quiconque sera trouvé administrant les sacrements d'une façon différente de celle ordonnée par les Etats en leur livre intitulé : *Les prières communes* sera taxé à cent marcs qui s'appliqueront au Trésor royal, et tiendra six mois de prison.

Quiconque retombera pour la seconde fois payera 400 marcs et tiendra un an de prison. A la troisième fois, qu'il soit mis en prison perpétuelle.

Quiconque, aux fêtes et dimanches, ne fréquentera point leurs temples, qu'il soit mis chaque fois à l'amende de douze deniers.

Marie Stuart.

Nous ne pouvons ne pas mentionner ici l'infortunée Marie Stuart, l'héritière légitime de la couronne d'Angleterre. Elle se rendit en Angleterre par instigation de la reine Elisabeth sous promesse formelle qu'elle aurait la liberté de rester catholique. Elisabeth la retint captive vingt ans environ, contre la foi jurée et contre le droit des gens. Elle la fit décapiter au château de Fotheringham, le 17 février 1587.

Marguerite Middleton.

Le cruel comte de Huntington, lieutenant de la reine en la ville d'York, recherchait les catholiques pour les mettre à la torture. Parmi les victimes de sa cruauté fut une vertueuse femme nommée Marguerite Middleton.

Elle fut accusée d'avoir reçu les prêtres de Dieu en sa maison, de les avoir secourus de ses biens, et même d'avoir reçu plusieurs catholiques qui venaient chez elle assister à la Messe et autres fonctions nécessaires au salut des hommes. Et pour ce qu'elle ne voulait déclarer les personnes qui avaient assisté aux offices, elle fut condamnée à une mort très cruelle.

Elle reçut sa sentence d'un visage joyeux; et, allant au supplice, elle disait avec une constance admirable : *Le chemin qui conduit au ciel est aussi court par ce genre de mort que par un autre.*

On la coucha à la renverse sur une pierre grosse et pointue, et on lui mit sur le corps un ais chargé d'un poids de mille livres; et ainsi son pauvre corps délicat fut écrasé. Entre temps, son mari fut banni de la ville; ses petits enfants pleurant à chaudes larmes la mort de leur fidèle mère furent appréhendés et interrogés sur leur foi. Et comme ils répondaient selon que leur mère leur avait enseigné, ils furent cruellement fouettés, et l'aîné de tous, âgé seulement de douze ans, jeté dans une prison.

LES HUGUENOTS EN FRANCE

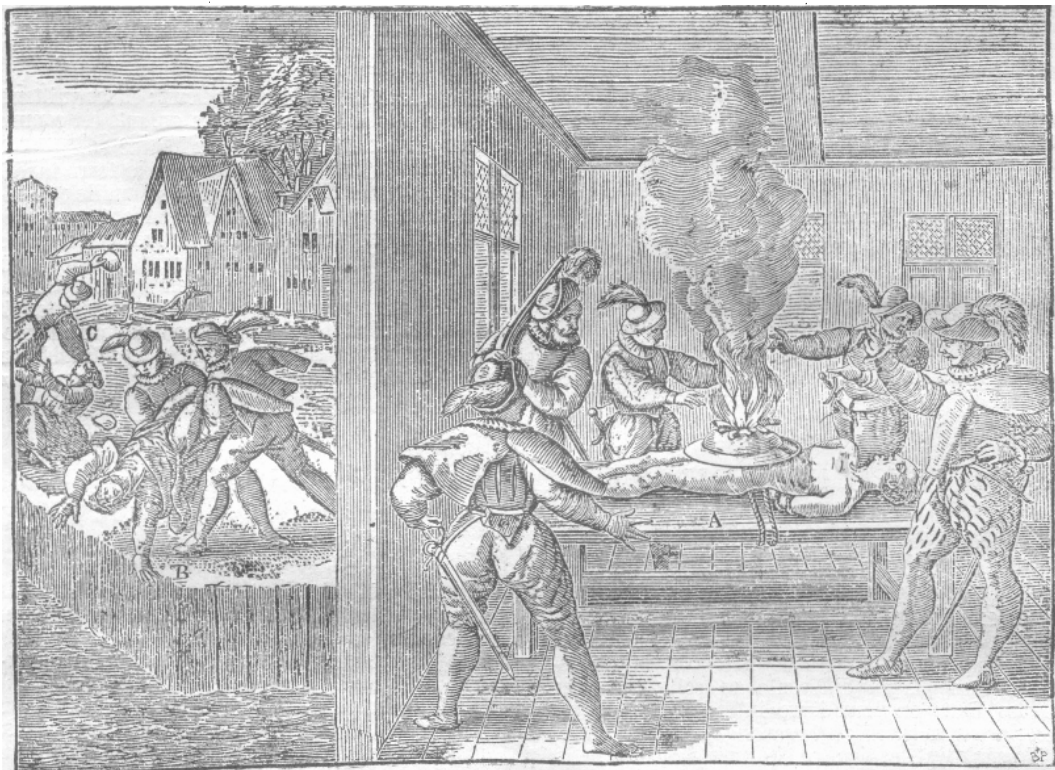
Lorsque la ville d'Angoulême se rendit, à condition que les catholiques auraient la vie sauve, les huguenots pendirent et étranglèrent, en présence de l'amiral Coligny, Michel Grellet, Franciscain, Jean Virolleau, Jean Avril, vieillard de quatre-vingts ans, Pierre Bourneau.

A Chasseneuil près Angoulême, Louis Frayard fut mis par les huguenots dans une chaudière d'huile bouillante. A la longue, sa chair cuite tomba en lambeaux. A Rivières, ils attachèrent la langue par-dessous le menton à un prêtre et le massacrèrent. Un autre fut enfermé dans un coffre percé de trous, puis le firent mourir en versant sur lui de l'huile bouillante.

Dans le diocèse d'Angoulême, en moins de deux ans, furent martyrisés par les protestants plus de 120 personnes de l'un et l'autre sexe.

A Houdun, au diocèse de Chartres, ayant surpris un prêtre pendant qu'il célébrait la messe, ils le frappèrent au visage avec leurs gantelets de fer. Le patient, tout meurtri et tout sanglant, eut le courage de continuer la messe jusqu'à la Communion.

Alors ils lui arrachèrent des mains le précieux Corps de Notre-Seigneur, et, le jetant par terre, ils le foulèrent aux pieds. Ils firent de même avec le calice qui contenait le précieux sang.



LE MARTYRE DES RATS ET DU FEU

Puis ils attachèrent ce bon prêtre au crucifix et le tuèrent à coups d'arquebuses.

A Saint-Macaire, en Gascogne, ils ouvrirent le ventre aux prêtres et leur enlevèrent les entrailles, les enroulant peu à peu autour d'un bâton.

Dans le même pays ils enterrèrent vivants un grand nombre de prêtres ;

Dans la ville de Mancina, s'étant saisis d'un prêtre fort âgé, ils lui coupèrent des morceaux de chair, les firent rôtir sur le gril et le contraignirent de les manger. Voulant voir ensuite comment il les digérait, ils lui ouvrirent l'estomac et mirent ainsi fin à ses jours.

Qu'on ne dise donc plus que les protestants ont été les victimes. Ils furent persécuteurs.

En Hollande.

Maitre Jean Jérôme d'Edam fut conduit par les Gueux, avec quelques autres catholiques d'Horn, dans un bourg de la Hollande septentrionale vulgairement appelé Scagen. Là ils furent soumis par huit fois à des tortures horribles auxquelles quelques-uns succombèrent. Les survivants furent enchaînés et couchés sur le dos ; on leur mit sur le ventre des bassins renversés et sous lesquels on plaça des rats vivants ; puis on fit du feu sur le bassin ; en sorte que les rats rongèrent le ventre pour y chercher un refuge contre la véhémence de la chaleur. Ainsi périrent, offrant leurs âmes à Dieu, ces innocentes victimes de la férocité des protestants.

Les préjugés protestants contre les catholiques



MARIE CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS

Qu'est-ce qu'une religion dans laquelle il n'y a pas de mère ?

LES PRÉJUGÉS PROTESTANTS

CONTRE LES CATHOLIQUES

Il n'est pas sans intérêt de rechercher quels préjugés retiennent les protestants éloignés de l'Eglise catholique.

On peut en indiquer la source : cette source, c'est l'ignorance.

Ils ne savent pas du tout en quoi consistent les enseignements de l'Eglise catholique.

Pour beaucoup, c'est de la meilleure foi du monde qu'il regardent l'Eglise catholique comme une école de superstitions surannées, ses prêtres comme des fourbes qui abusent le peuple.

Bossuet.

Bossuet, pour convaincre les protestants de son temps, ne crut rien faire de mieux que de composer *l'Exposition de la doctrine catholique*. Il n'en fallut pas davantage pour ramener à la foi catholique le fameux Turenne, jusqu'alors protestant, le marquis de Dangeau, petit-fils de Duplessis-Mornay, qu'on avait surnommé *le Pape des Huguenots*.

Ils nous accusent spécialement : 1^o d'adorer la Sainte Vierge et de la regarder comme une déesse.

D'après eux, le catholicisme est une religion d'argent. On vend le Corps et le Sang de Jésus-Christ, l'absolution.

LE CULTE DE SA SAINTE VIERGE

C'est purement et simplement le catéchisme qu'il faut citer ici, pour rappeler à tous ceux qui nous liront que nous n'adorons ni la Sainte Vierge ni les Saints.

Autre chose est le culte rendu à Dieu, ou culte de latrie, par lequel nous reconnaissons la souveraine excellence et le souverain domaine de Dieu sur toutes choses. Autre chose est le culte d'hyperdulie rendu à la Sainte Vierge que nous n'adorons pas, puisqu'elle est une créature, mais que nous *vénérons* comme la Mère de Jésus-Christ, Dieu et homme, comme la Mère de Dieu, non qu'elle ait donné au Christ sa divinité, mais parce que celui qui est Dieu est son Fils.

Ils disent : mais vous vous mettez à genoux devant la Sainte Vierge; donc, vous l'adorez.

Mais qui ne sait que s'agenouiller n'entraîne pas nécessairement l'adoration. L'enfant qui s'agenouille pour demander pardon à sa mère ne l'adore pas pour cela. Nous prions à genoux parce que cette posture du corps exprime le respect et nous dispose à une reli-

gion plus profonde, à cause de l'influence du corps sur l'âme.

De même que se découvrir, s'incliner devant quelqu'un est une marque de respect sans être une marque d'adoration, ainsi en est-il de la génuflexion.

Ils disent : Comment la Sainte Vierge peut-elle suffire à entendre toutes les prières qui lui sont adressées?

Il est bien simple de répondre qu'un prince de ce monde n'est pas embarrassé pour écouter les suppliques de ses sujets. La Reine du ciel, avec les lumières surnaturelles que Dieu lui donne, ne doit pas être beaucoup en peine.

Tout est possible à Dieu. Les premiers apôtres firent bien des prodiges pour établir la foi dans les âmes; la Sainte Vierge a au ciel un pouvoir bien plus grand.

La preuve qu'elle entend les prières, c'est qu'elle les exauce.

Que les protestants en fassent l'expérience, qu'ils invoquent la Sainte Vierge, ils verront s'ils ne sont pas exaucés.

Les statues des Saints.

Ils nous accusent d'idolâtrie, parce qu'il y a dans nos églises des statues et des images des saints.

Ils nous citent sans cesse la parole de Moïse : « Tu n'auras pas d'images taillées, — mais qu'ils donnent donc le texte en entier : tu n'auras pas d'image taillées *pour les adorer*. —

D'ailleurs, sur l'arche d'alliance, il y avait deux chérubins d'or massif que Moïse, par ordre de Dieu même, avait placés aux côtés de l'arche d'alliance. Nul ne songeait à les adorer.

L'usage des statues était plus restreint au temps de Moïse qu'aujourd'hui, parce que le danger d'idolâtrie était un danger alors toujours menaçant. Il n'en est plus de même aujourd'hui.

On sait d'ailleurs par les peintures des catacombes que dès le commencement de l'Eglise, on vénérât les images des saints.

Les protestants sont bien revenus d'ailleurs de leur rigorisme primitif. Aujourd'hui beaucoup de leurs temples des grandes villes sont plus richement ornés qu'autrefois; on y voit des statues, des peintures.

Ils imitent nos cérémonies catholiques. Ils ont un orgue, un harmonium, bref, cherchent de plus en plus à imiter le catholicisme.

Est-ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ peut refuser quelque chose à sa Mère?

LA RELIGION D'ARGENT

Les protestants nous accusent de faire payer les Sacrements, les enterrements, les places à l'Eglise; et ils croient avoir tout dit en disant que le catholicisme est une religion d'argent.

Pour les Sacrements, c'est absolument faux. Nul ne verra jamais un prêtre catholique exiger aucune rétribution pour l'administration des Sacrements.

Ce serait le crime de simonie que l'Eglise réprouve.

Pour les enterrements, il y a un déploiement de certaines pompes extérieures qui exigent un personnel spécial. Il faut des tentures, draps mortuaires, etc.

Comme les églises catholiques, dépouillées de leurs biens par la Révolution, ne peuvent se suffire à elles-mêmes, elles suppléent à leur insuffisance en demandant une rétribution en raison de l'appareil qu'elles déploient. Nul n'est obligé d'employer le luxe exigé par certaines familles..... mais si on le demande, il faut bien trouver les ressources pour se le procurer, et ces ressources, l'Eglise ne les possède pas.

On doit dire la même chose des chaises dans les églises. C'est à coup sûr une calamité et une humiliation pour l'Eglise catholique d'être obligé de tendre la main pour avoir un sou à chaque office.

Les prêtres en gémissent tous les premiers. C'est la seule ressource pour entretenir les frais du culte: décoration et entretien des églises, linges d'autel, cierges et personnel de service, chantres, sacristains, enfants de chœur, etc.

Rendez aux églises leurs terres et leurs biens, et on laissera chacun tranquille sur sa chaise, l'église étant la maison du bon Dieu, c'est-à-dire la maison de famille pour tous.

Mais, disent les protestants, nous, nous ne faisons pas payer.

Pour une bonne raison, c'est que les protestants n'ont pas de culte à proprement parler. Chez eux, pas de cierges, pas de fleurs, pas d'ornements, pas de cérémonies. Il suffit au prêche d'une chaire et de quelques bancs. Tout se borne aux discours de M. le ministre et à quelques strophes de psaumes, et c'est tout.

Le désintéressement des ministres.

MM. les ministres sont-ils d'ailleurs partout si désintéressés. — Qu'on lise ce que nous avons dit des Missions protestantes, et l'on verra.

On ignore généralement, en effet, que l'emploi de pasteur est fort lucratif. Le gouvernement donne 1500 francs au pasteur du moindre village, et un traitement bien plus considérable à ceux des grandes villes. Outre ce traitement, ils ont un *casuel* qui, pour n'être pas tarifié, n'en est pas moins exigé par

l'usage. Or, ce casuel n'est pas peu de chose: en Alsace, par exemple, jamais un bourgeois ne marierait son fils ou sa fille sans donner une somme fort ronde au pasteur; aux baptêmes, à la soi-disant première communion et à d'autres époques de l'année, on est tenu par les convenances de faire aux pasteurs de beaux cadeaux en argent ou en nature, et les étreintes du jour de l'an ne sont pas du tout à dédaigner. Puis, sans parler des *leçons de religion* ou catéchismes, qui sont une source abondante de revenus pour beaucoup de ministres, il est bon de dire que chez les protestants les enterrements ne sont rien moins que gratuits.

A Paris et dans les endroits catholiques, les ministres jouent le désintéressement et affichent à la porte de leurs temples: *Ici on ne paye point les chaises*, tandis qu'en Alsace et dans les contrées protestantes chaque famille a sa place déterminée, qu'elle paye fort cher pour l'occuper tout au plus une fois par semaine.

Il faut ajouter à tout cela les subventions incensantes des Sociétés bibliques, évangéliques et autres, qui soutiennent leurs apôtres. En 1856, une réunion de propagande protestante, tenue en Allemagne, se vantait d'avoir consacré à ses agents en France une somme d'environ 8000 000 de francs.

Enfin, gardons-nous d'oublier qu'en pays protestant les jeunes pasteurs font généralement de fort bons mariages. Leurs administrés sont quelquefois les premiers à s'en plaindre. Dernièrement, dans un endroit du canton de Zurich, les jeunes gens encore célibataires déclarèrent qu'à l'avenir ils ne souffriraient pas qu'on reçût des ministres qui ne fussent pas mariés, « car, disaient-ils, ils nous enlèvent tous les bons partis du pays ». Dans d'autres localités, au contraire, il est arrivé que le Conseil presbytéral, se composant en majorité de pères de famille ayant des filles à marier, refusât obstinément d'accepter la nomination d'un pasteur déjà pourvu de femme, et dont par conséquent le cœur et la main n'étaient plus disponibles.

Or, de cet argent qui de tous côtés afflue dans la poche des ministres, il n'y a rien ou presque rien à déduire pour les frais du culte (1).

La haine de Marie.

Les protestants ne veulent pas du culte de la Sainte Vierge. Pourquoi? — Il est étrange que des hommes qui honorent le Fils se refusent à honorer la Mère. (*M^r de Ségur.*)

Ils ont chassé la Mère de la maison; a écrit un grand prélat. (*M^r Pie.*)

Le protestantisme mène au rationalisme.

« Les hommes de liberté, dit Eugène Sue (2), les radicaux, les rationalistes, ont peut-être inopportunément attaqué le protestantisme, sorte de religion transitoire..... de pont, si je puis m'exprimer ainsi, à l'aide duquel on doit arriver assurément au rationalisme pur, tout en subissant cette fatale nécessité d'un culte dont la masse de la population ne saurait encore, à cette heure, se passer. »

La pierre de touche.

Qu'on y regarde de près. Il arrive parfois qu'un prêtre catholique se fait ministre protestant. C'est

(1) M^{re} de Ségur: Œuvres complètes, t. II.

(2) Lettre publiée dans le *National belge* en novembre 1856 et reproduite par les journaux du parti.

rare, mais le cas s'est présenté. Il est arrivé aussi beaucoup plus souvent que des ministres protestants se sont faits prêtres catholiques.

De ce côté, c'est le savoir et la vertu qui sont venus à la vérité; de l'autre, ce n'est plus ni le savoir ni la vertu, mais le vice et la cupidité.

La preuve est dans les noms des illustres convertis de ce siècle; d'un côté, je vois les noms de Wiseman, Faber, Newman, Manning, qui ont forcé l'admiration de leur siècle par la vertu et par le talent; et, parmi les ministres protestants anciens catholiques, qu'on en cite un seul réunissant les deux choses : vertu et talent?

Le ministre et le prêtre.

Il a plusieurs années, le Vendredi-Saint, j'étais en wagon, allant prêcher la Passion dans une communauté à Saint-Maixent dans les Deux-Sèvres. J'avais en face de moi un monsieur accompagné de sa fille.

Je lisais. Il m'observait curieusement et semblait épier mes moindres mouvements.

Bientôt il n'y tint plus et engagea la conversation, et, après des réflexions banales, il se mit à faire l'apologie du protestantisme.

Je le laissai dire.

Puis il attaqua à fond de train le catholicisme, usant une fois de plus les vieux clichés à l'usage de ses pareils.

Tout ce que je lui disais l'étonnait beaucoup et l'impressionnait vivement.

Je lui exposai la doctrine protestante telle qu'elle se trouve dans Calvin, puis les idées de Luther, etc.

J'ajoutai : voilà ce que l'on dit chez vous. Voici ce que nous répondons. Vous le voyez, je connais vos doctrines. J'ai comparé dans une étude sérieuse le protestantisme et le catholicisme.

En avez-vous fait autant?

Avez-vous jamais lu un traité de théologie catholique?

Il m'avoua qu'il ne l'avait jamais fait.

— Alors, lui dis-je, vous ne pouvez pas être en sûreté de conscience. Vous devez étudier. Vous n'avez entendu qu'une cloche.

D'un côté, vous avez une multitude de groupes religieux morcelés, sans unité de foi, sans doctrine bien fixe; de l'autre, une société religieuse vieille de vingt siècles, dont vous vous êtes séparé, une dans sa foi et grande comme le monde. Vous devriez choisir.

Ce brave homme était visiblement ému. Le moment était venu de descendre, et il me quitta en me tendant la main. Je la serrai en l'assurant que je prierais pour lui.

Je n'ai pas manqué à cet acte de charité.

Une double conversion.

Dans un pays limitrophe du nord de l'Allemagne, vivait un prêtre oublieux des devoirs de son saint état. A force de tomber de désordres en désordres, il en vint à un tel excès qu'il renonça à sa foi et s'enfuit de sa patrie pour se faire protestant; il accepta une place de pasteur, et ainsi, de prédicateur de la vérité, il devint un maître d'erreur. Cet état d'inimitié avec Dieu dura, pour ce malheureux, plusieurs années. Un jour, il fut invité à dîner par un prédicateur d'une grande ville, qui réunissait à sa table plusieurs autres pasteurs du voisinage.

Tandis qu'ils s'y livraient ensemble à la gaieté, on vint dire au pasteur, maître de la maison, qu'un pauvre homme était sur le point de mourir, et qu'il paraissait avoir bien besoin de secours spirituels. Je ne sais quel empêchement s'opposa à ce que ce pasteur lui-même se rendit auprès du malade, et notre apostat s'offrit en conséquence pour aller le remplacer dans ce ministère. Son offre fut acceptée. On l'introduisit bientôt dans une chambre où gisait un vieillard qui allait rendre son dernier soupir avec le désespoir dans le cœur. Le pasteur lui lut quelques mots d'un passage de la Bible; mais le moribond lui dit pour toute réponse : « Je suis perdu; il n'y a plus de pardon pour moi; malheur à moi, je suis damné! »

Le pasteur cherchait à le rassurer et l'exhortait à prendre confiance. « Non, non, reprit l'autre, personne ne peut me prêter secours, je ne puis aller au ciel, mon péché est trop énorme, il faut que je sois damné! — Mais pour l'amour de Dieu, pourquoi donc? de quoi vous sentez-vous ainsi le cœur chargé? » Et le moribond ne lui répondait que par les mêmes paroles de désespoir.

Enfin il se rendit aux vives instances du pasteur et ajouta : « Ce qui fait qu'il n'y a pour moi ni salut ni paradis, c'est que je suis un prêtre apostat; et tous les péchés que j'ai ajoutés à celui-là, et toutes mes résistances aux sollicitations de la grâce, et toutes les miséricordes divines que j'ai repoussées... Hélas! ma faute est trop grande pour que je puisse en trouver le pardon; je suis perdu, je ne puis être aidé par personne! »

Une pareille révélation jeta le trouble dans le cœur du pasteur, qui y voyait le tableau fidèle de l'état de sa pauvre âme; en ce moment, l'antique croyance se représenta à sa pensée avec la conscience qu'il avait du pouvoir divin et inamissible accordé au prêtre dans le sacrement de l'Ordre. Il dit d'une voix émue au moribond : « Cher frère, je puis vous aider; comme il est vrai qu'il y a un Dieu, je puis vous secourir!..... Je suis moi-même un prêtre catholique, je vous l'assure; comme vous, hélas! je suis un renégat, un excommunié; mais, avec mon pouvoir sacerdotal, je puis rouvrir le ciel à un mourant. »

Ce fut alors pour le pauvre moribond comme si un ange était venu du ciel pour lui rendre l'espérance et le salut. Vaincu par l'infinie miséricorde de son Dieu, qui, à la dernière heure de sa vie, lui offrait encore le pardon et, avec le pardon, le retour de ses faveurs et l'assurance du salut, il fit dans les sentiments de la plus vive douleur et du plus sincère repentir la confession de ses péchés, en obtint l'absolution et mourut dans la paix du Seigneur. Ce triomphe de l'amour divin, qui veut le salut de tous les hommes et recherche les plus grands pécheurs jusqu'à leur dernier soupir, frappa tellement celui qui en avait été l'instrument, et son cœur fut tout à coup si changé par la toute-puissance de la grâce, que, dès ce moment-là, il résolut de se convertir. De retour auprès de ses compagnons, qui n'étaient pas encore séparés, il leur parla ainsi : « Adieu, Messieurs; je rentre dans le sein de l'Eglise catholique que j'ai abandonnée avec tant de perfidie. Je viens de voir combien le moment de la mort est horrible pour un apostat. Je me suis retrouvé prêtre, et j'ai servi d'instrument à la miséricorde de Dieu; et voici que cette miséricorde infinie m'appelle moi-même à la pénitence, à la réconciliation et au salut. » (Cité par M^r DE SÉCUR.)

Les martyrs de Gorcum



SUPPLICE DES DIX-NEUF MARTYRS DE GORCUM
(Tableau de FRACASSINI, au Vatican.)

LES MARTYRS DE GORCUM

Parole donnée.

Une des premières conséquences du protestantisme fut les guerres intestines qui ensanglantèrent la France, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Les protestants sont sans cesse occupés dans leurs discours à se plaindre de la Saint-Barthélemy, dans laquelle l'Eglise catholique n'eut rien à voir. Il est juste de dévoiler à quelles atrocités les huguenots se livrèrent en France et en Hollande. Les martyrs de Gorcum en sont un exemple entre mille.

Les gueux ou calvinistes s'emparèrent de la ville en 1572. La citadelle dut capituler. Marin Brant, chef des calvinistes, jura, en présence des deux partis, que toutes les personnes enfermées dans la citadelle auraient la vie sauve.

Hélas! il n'en fut rien. A peine étaient-ils entrés que les soldats se précipitèrent sur les malheureux captifs et les fouillèrent avec la dernière brutalité. Bientôt cependant les laïques furent relâchés, mais on réservait aux religieux Franciscaïns les plus odieux traitements.

Le P. Nicolas Pieck mis à la torture

Les forcenés commencèrent par le charger de coups. Ensuite, ils lui enlevèrent sa ceinture, qui devint l'instrument de ses souffrances. Le cou fortement serré, il fut élevé de terre et ballotté par ses bourreaux, qui le tinrent suspendu jusqu'à ce qu'on eût fixé au-dessus de la porte un bâton pour y attacher la corde. Le martyr se prolongea jusqu'à ce que le lien, usé par le frottement, se rompit et laissa tomber le corps sans mouvement sur le sol. Les soldats, étonnés de le voir si tôt mort, le relevèrent, le dos appuyé contre le mur. Puis, soit pour insulter à son cadavre, soit pour s'assurer s'il était privé de vie, au moyen du flambeau qui les éclairait, ils lui brûlèrent à loisir le front, la bouche, les oreilles, le menton, et firent monter la flamme dans les narines, afin d'atteindre le cerveau; ils lui ouvrirent la bouche de force et promènerent les flammes sur sa langue et son palais. Comme il ne donnait plus signe de vie, les soldats, le croyant mort, le repoussèrent du pied et se retirèrent.

Après le départ de la soldatesque, lorsque les bienheureux s'empressèrent autour du P. Pieck, ils furent étonnés d'entendre un profond soupir. A mesure qu'il reprenait ses sens, le généreux martyr se rendait compte de son état : « Quoi, disait-il d'une voix faible et pénible, plutôt à Dieu qu'ils m'eussent achevé; j'ai la confiance que le bon Maître m'aurait reçu dans son sein. Mais que sa volonté soit faite et non la mienne! Il a sans doute trouvé,

et avec raison, que c'eût été acheter le ciel trop bon marché. »

Nouveaux tourments. — Jeux cruels.

Le lendemain matin, les soldats revinrent avec une hache, dans le dessein de partager en morceaux celui qu'ils avaient laissé pour mort la veille, mais, le trouvant revenu à lui, ils le frappèrent du pied, du poing, le traînèrent par la prison, mais sans ajouter des tortures capables de lui donner la mort.

Un Frison, chef d'une compagnie de rebelles, imagina de leur faire à tous gonfler les joues : alors il les souffletait de toute la vigueur de son bras. Le sang jaillissait du nez, des oreilles et de la bouche. Le bourreau, charmé de son invention, renouvelait l'expérience sur les malheureux prisonniers, à tour de rôle.

Le farouche comte de la Mark, Van Lummen, donna ordre de lui amener tous les prisonniers.

Pour éviter toute émotion populaire, on eut soin d'opérer l'enlèvement à la faveur des ténèbres. Au milieu de la nuit du 5 au 6 juillet, les saints confesseurs de la foi se virent éveillés en sursaut, dépouillés de tous leurs vêtements et jetés dans une barque. La nuit était fraîche. Le vénérable P. Villehade, à qui on n'avait laissé que sa chemise, réclamait vainement ou sa soutane ou son manteau. Il reçut d'abord pour satisfaction une grêle de soufflets et d'injures; mais un matelot, touché de compassion, lui fit rendre son manteau.

Après environ huit heures de navigation, on arriva à Dordrecht. Le patron de la barque et ses hommes quittèrent le bateau et l'amènèrent au rivage; ils montèrent avec les soldats dans une galiote employée au commerce de la marée. Les martyrs furent transbordés, et entassés les uns sur les autres dans une cale infecte, privée d'air et de lumière.

On reprit le large dans l'après-midi; les martyrs n'avaient encore reçu aucune nourriture depuis la veille. Le patron de la barque songea seul, le soir, à leur donner à chacun un morceau de pain.

Après une nouvelle nuit froide et pluvieuse passée en plein air, dans un état si voisin de la nudité, ils abordèrent, le 7 juillet au matin, à Brielle, résidence du comte Lummen.

Le débarquement.

On les organise en procession.

Toute la ville était sur pied pour les recevoir. Le comte de la Mark était radieux; deux cavaliers chargés de maintenir la foule chevauchaient çà et là, frappant de leurs houssines les captifs qui n'allaient pas à leur gré; les

fantassins, munis de verges, activaient la marche. Les Frères Mineurs, dépouillés de leur capuchon, recevaient sur le cou et l'estomac découverts une grêle de coups, et Van Lummen lui-même cinglait de temps en temps de sa cravache le visage des martyrs qui se trouvaient à sa portée. Les héros de la foi s'avançaient meurtris, défigurés, rendus méconnaissables, au milieu de deux haies serrées d'ennemis.

Tandis que des salves d'artillerie partaient de la citadelle, les voix mâles des confesseurs entonnèrent le *Te Deum*. On les arrêta sur la grande place du marché, où se dressait une potence toujours prête.

Les captifs se virent contraints d'en faire lentement trois fois le tour et chantèrent les litanies des saints pour obéir à leurs persécuteurs, et, quand ils furent à genoux, ils reçurent l'ordre de commencer le *Stabat mater dolorosa*. Cette touchante complainte terminée, ils se turent tous à la fois; nul ne se jugeait digne de prononcer seul la collecte que, d'après les rites de l'Eglise, le prêtre officiant récite au nom de tous les fidèles. « *L'Oremus! l'Oremus!* vociféraient les assistants, qu'on nous serve l'*Oremus*, nous n'aurons pas de sitôt l'occasion de l'entendre dans ce pays-ci. » Alors Godefroy Duynem, en sa qualité de prêtre plus âgé, récita la prière d'une voix claire, lente et assurée. Elle put être entendue de toute la ville au milieu d'un silence universel. Les outrages recommencèrent.

Enfin on les conduisit à la prison. Avec les onze Capucins se trouvaient réunis deux Prémontrés, un Dominicain, un Chanoine de Saint-Augustin et quatre prêtres séculiers.

Interrogatoires et conférence.

La soirée fut employée à les interroger sur la foi catholique à l'Hôtel de Ville en présence du comte et de deux ministres protestants. Un soldat, irrité des réponses de Léonard, le frappa du revers d'une hache : « Frappez donc, répondit le saint prêtre sans s'émouvoir; ma chair est en votre pouvoir, mais mon âme est à Dieu. »

Le lendemain, 8 juillet, la séance reprit son cours, mais seulement pour les principaux d'entre les martyrs. Quand les plus influents seront gagnés, pensaient les hérétiques, les autres le seront facilement. Les prédicants, confondus sur la question de l'infaillibilité du Pontife Romain, proposèrent aux vaillants athlètes de la foi, aussi habiles controversistes que généreux martyrs, une conférence en règle d'après la Bible. La discussion acceptée ne fit pas honneur aux calvinistes, et se termina par l'expulsion hors de la salle des théologiens catholiques.

Mais, avant de les renvoyer définitivement, le comte voulut entretenir en particulier Jacques Lecops, religieux Prémontré, dont la douceur et la grâce d'élocution l'avaient vivement frappé. Flatteries, promesses, offres brillantes,

il n'omit rien pour le séduire. Mais le jeune religieux demeura inébranlable.

La nuit était déjà avancée. Le comte de La Marck, furieux de deux lettres qu'il venait de recevoir, ordonna de mener pendre sur l'heure tous les religieux de Gorcum. Le Père gardien fut ramené près de ses religieux. Comprenant que leur dernière heure était venue, ils se préparèrent par l'absolution au dernier combat. La populace, réveillée en sursaut par le bruit des troupes, ne tarda pas d'affluer. On conduisit les martyrs hors de la ville, dans un couvent d'Augustins que les rebelles venaient de livrer aux flammes.

Le Père gardien et ses deux frères.

Les deux frères du Père gardien avaient obtenu à force de sollicitations d'emmener celui-ci sans qu'il fût obligé de renoncer à sa foi. Le saint religieux repoussa héroïquement cette faveur. Les deux frères, sans se lasser, obtinrent de conduire le religieux chez eux pour multiplier leurs instances. Si le P. Nicolas venait à céder, disait-on, il ne céderait pas seul.

On ne saurait rendre tout ce que la tendresse fraternelle, stimulée par l'imminence du danger, employa de caresses, d'obsessions, de ruses, même d'arguments théologiques et bibliques préparés d'avance pour gagner le courageux confesseur.

Le saint martyr, déjà tout entier aux joies du ciel, les dissuada doucement, leur montra l'attitude que doit avoir un enfant de l'Eglise en face de la persécution et de la mort, anéantissant avec sa profonde science des Saintes Ecritures toutes leurs subtiles argumentations puisées aux sources hérétiques.

Toutes les instances furent inutiles.

Le martyre.

Cependant le persécuteur, pris d'un nouvel accès de cruauté, ordonnait en pleine nuit le massacre des religieux de Gorcum. Une heure du matin venait de sonner (9 juillet 1572).

On conduisit les martyrs hors de la ville, vers un couvent en ruines que les rebelles venaient de saccager et de livrer aux flammes.

Un bâtiment, ancien grenier dont les murailles étaient encore traversées de deux poutres d'inégale longueur, parut l'endroit propre à l'exécution.

Introduits dans les ruines, les martyrs furent dépouillés de leurs vêtements; ils acceptèrent cette dernière ignominie comme un nouveau trait de ressemblance avec la grande Victime du Calvaire. Le Père gardien fut appelé le premier. Avant de monter à l'échelle, il embrassa tous ses religieux, et les exhorta à demeurer unis dans la même foi, comme ils l'avaient été sous la même règle; puis il ajouta en les quittant : « Nous ne serons pas longtemps séparés, mes bien chers Frères, je vous

attends tous auprès du trône de Dieu; que pas un de vous, par une indigne lâcheté, ne perde cette précieuse occasion qui lui est offerte de jouir de la béatitude éternelle.

Il s'avança radieux, et, gravissant les échelons d'un pied assuré, il adressa encore la parole à ses compagnons. Ses saintes exhortations cessèrent quand la corde intercepta sa voix. Le bienheureux P. Nicolas Pieck n'avait que trente-huit ans.

Comme le vice-gardien des Frères Mineurs, le P. Jérôme de Weert, montant à son tour, exhortait à la persévérance les plus jeunes religieux et les plus faibles confiés à sa garde, les Gueux lui fermèrent la bouche à coups de pique. Sans proférer aucune plainte, le martyr récitait tout bas les litanies des saints et exhortait encore ses frères.

Nicaise de Heeze et Nicolas Poppel moururent martyrs de leur attachement inviolable à l'Eglise de Dieu et à la Papauté.

Godefroy de Mervel répétait, avant d'entrer dans la gloire, ces paroles de Jésus-Christ sur la croix: « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font! »

Léonard Vechel, au dernier moment, songea à sa famille, à sa vieille mère qu'il savait mourante. Il ralentissait le pas sous le poids de cette pensée, et ne semblait pas gravir l'échelle avec assez de diligence. Godefroy Duynem lui cria: « Courage! Léonard, courage! Aujourd'hui nous nous assoirons dans le ciel au festin de l'Agneau! » L'intrépide ministre du Seigneur monta rapidement les échelons, et, arrivé à la hauteur voulue, il jeta un regard plein de gratitude sur le vieillard, remit son âme entre les mains de Dieu, protesta encore de son dévouement à la foi catholique, et mourut en vrai soldat de Jésus-Christ, âgé de quarante-cinq ans.

Le vénérable Godefroy Duynem fut pendu le dernier. Comme les soldats, émus, hésitaient à retirer l'échelle de dessous ses pieds, et se disaient: « Ah! épargnons au moins celui-ci, nous savons tous que c'est un innocent. — Non, non, leur dit-il, hâtez-vous de m'associer à mes frères. Je vois les cieux ouverts! » Et il ajouta: « Si j'ai offensé ou scandalisé quelqu'un, je le prie de me pardonner. »

La cruauté des bourreaux. — La sépulture.

L'agonie de la plupart des martyrs fut longue et douloureuse. La soldatesque s'était acquittée des derniers préparatifs avec une barbare négligence: pourvu qu'ils mourussent, peu leur importait quand et comment. La corde supportait l'un par l'extrémité du men-

ton, un autre l'avait dans la bouche et la mordait comme un frein; d'autres ne l'avaient pas suffisamment serrée pour donner la mort. Saint Nicaise de Heeze n'expira qu'après le lever du soleil. Les soldats s'acharnèrent sur leurs glorieuses dépouilles et s'employèrent, deux heures durant, à leur infliger l'outrage de la mutilation; ils taillaient en tous sens les cadavres devenus méconnaissables. Le grenier ne désœuvrit pas de protestants curieux toute la journée. Un octroi fut établi pour la circonstance, aux portes de Brielle, afin de lever rétribution sur la foule qui allait insulter aux corps des généreux confesseurs de la foi. On jeta ensuite ces précieux restes dans deux fosses.

Sur le soir, un catholique de Gorcum, personnage grave et considéré, autre Joseph d'Armathie, témoin de ces scènes d'horreur, représenta aux magistrats de Brielle l'inutilité de pareilles ignominies, honteuses pour ceux qui n'avaient rien fait pour les réprimer, et obtint, non sans déboursier une forte somme, l'autorisation d'ensevelir les saintes reliques. Il revint donc le lendemain, 10 juillet, au point du jour, pour remplir ce pieux devoir; mais les soldats eux-mêmes l'avaient prévenu pendant la nuit par ordre des magistrats. Deux fosses avaient été creusées, l'une, plus large, où l'on avait entassé les quinze martyrs pendus à la longue poutre; une seconde, plus étroite, où avaient été jetés les quatre autres.

Leur culte.

Quarante-trois ans après cette inhumation nocturne, en 1615, des catholiques belges résolurent de doter leur pays des précieux restes des martyrs. Déjà la voix publique avait proclamé leur sainteté; déjà, par leur intercession, s'étaient opérés des miracles, et leurs tombes étaient devenues des lieux de pèlerinage. Les vénérables ossements apportés à Bruxelles furent solennellement reconnus par l'archevêque de Malines et déposés dans l'église des Franciscains de cette ville.

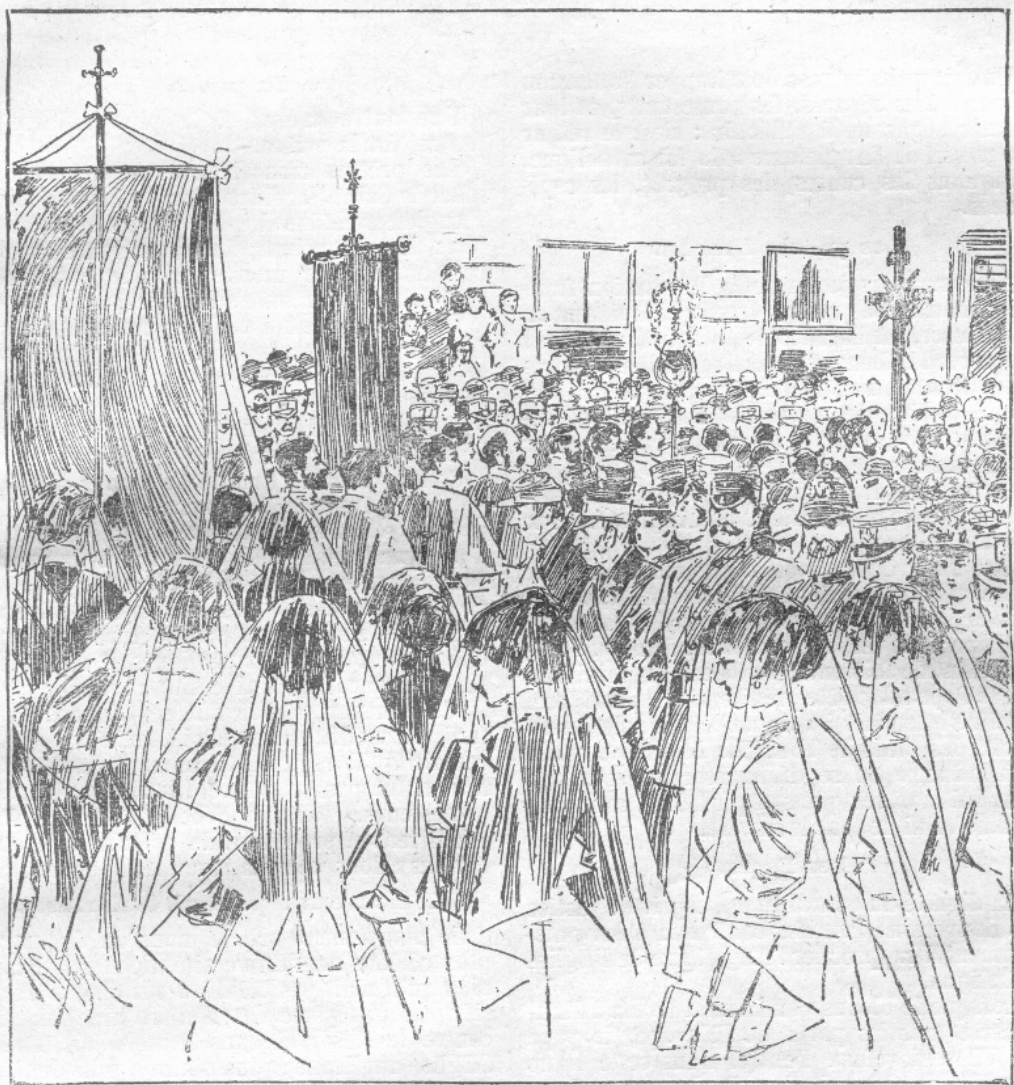
Les saints martyrs de Gorcum ont été canonisés par Pie IX en 1867.

Paroles significatives.

Les beaux rayons des ostensoirs d'or ont fait plus de conversions que tous nos sermons. (Mélancthon.) Cela veut dire que ce qui a multiplié les conversions au protestantisme, c'est la cupidité et l'appât des biens de l'Eglise catholique.

« Il est incontestable, dit le protestant Jurieu, que la réforme s'est faite par la puissance des princes. A Genève, ce fut le Sénat, en Hollande, en Suède, en Angleterre, les rois et les Parlements. »

Le retour de l'Angleterre au catholicisme



UNE PROCESSION A LONDRES AU XIX^e SIÈCLE

La Confrérie de Notre-Dame de la Délivrande, érigée à Londres depuis plusieurs années, a fait vœu de se dévouer à la conversion de l'Angleterre. Elle fait chaque année, le 2 septembre, dans les rues de Londres, une procession qui forme un cortège de plus de trois mille personnes. Elle visite les lieux célèbres dans l'histoire catholique, entre autres le square de la Trinité où fut dressé l'échafaud de Jean Fischer et de Thomas Morus. Les diverses associations catholiques : Enfants de Marie, Sainte Famille, etc., figurent dans le cortège avec leurs insignes. Cette manifestation est un témoignage bien palpable du retour de l'Angleterre au catholicisme.

LE RETOUR DE L'ANGLETERRE.

AU CATHOLICISME

I. — LES CAUSES

Un fait qui s'impose doit frapper l'attention de nos frères séparés, les protestants, et leur donner beaucoup à réfléchir : c'est le retour progressif de l'Angleterre à la foi catholique. Indiquons les causes, les progrès, les espérances.

Les prêtres français.

Aux mauvais jours de la Révolution française, nombre de nos prêtres se réfugièrent en Angleterre, où l'accueil le plus charitable leur fut accordé. Leur vie édifiante, leurs entretiens firent connaître de plus près le catholicisme, et bien des préjugés tombèrent d'eux-mêmes. Dieu, d'ailleurs, devait récompenser cette bienfaisante charité.

On ne saurait imaginer quels préjugés parfois grotesques couraient en Angleterre sur les catholiques.

Une dame de l'aristocratie ayant été admise à une audience particulière de Léon XII, ne cessait de tenir les yeux fixés sur la pantoufle du Pape; à la fin, son secret lui échappa. Elle avait tant de fois entendu dire à ses ministres que le Pape est la bête prédite par l'Apocalypse, qu'elle s'attendait à voir au Vicaire de Jésus-Christ des pieds de bouc. Le bon Pape eut la complaisance de se déchausser en souriant, pour lui montrer que son pied était conformé comme celui de tout le monde.

Les Papes.

La dignité du caractère et l'esprit de justice des Souverains Pontifes contribua aussi puissamment à rapprocher l'Angleterre de l'Eglise catholique.

Lorsque le blocus continental ferma à l'Angleterre tous les ports de l'Europe, le pape Pie VII seul refusa d'entrer dans cette ligue injustifiable. On avait dit au Parlement anglais : « Le pape Pie VII n'est qu'une misérable marionnette aux mains de l'usurpateur (Napoléon); s'il lui commandait d'excommunier les Anglais, ce serait fait dès demain. » On vit qu'il en fut tout autrement. La captivité de Pie VII à Savone et à Fontainebleau montra comment les Papes savent souffrir plutôt que de céder aux caprices des puissants de ce monde.

Pie VII, Grégoire XVI, Pie IX, Léon XIII ont montré dans ce siècle, sur le siège de saint Pierre, tant de vertu, tant de sagesse, tant d'élévation, qu'ils ont forcé l'admiration des protestants eux-mêmes.

La prière.

Une autre cause, et la plus efficace de toutes, fut la prière.

Les prêtres français avaient commencé à offrir le Saint Sacrifice pour la conversion de l'Angleterre et à multiplier leurs mortifications dans le même but; les catholiques anglais continuèrent ce mouvement de prières et l'étendirent avec un grand zèle.

Ce mouvement est dû surtout à Georges Spencer, clergyman (ministre anglican) converti à la foi catholique, de l'Ordre des Passionnistes.

Spencer eut la belle pensée de fonder une ligue de prières pour la conversion de sa patrie.

Comme Pierre l'Ermite au temps des Croisades, il parcourut la France, demandant aux prêtres et aux communautés la célébration d'un grand nombre de messes pour la conversion de son pays. La Hollande et la Belgique s'enrôlèrent bientôt dans cette pieuse croisade.

Spencer ne s'en tint pas là. Après avoir prêché partout chez les catholiques, il vint se présenter à la vieille Université anglicane d'Oxford. Newman, qui devait se convertir plus tard, accueillit assez froidement ce prêtre romain qu'il regardait comme un transfuge. Il n'en fut pas de même des autres éminents professeurs. Palmer, Wood, d'Akeley l'accueillirent et promirent de prier de leur côté.

Nous allons voir les résultats obtenus.

Le mouvement puséyste et ritualiste.

Ce mouvement prit le nom du docteur le plus célèbre de l'Université d'Oxford, Pusey, bien qu'il n'ait pas été dû à ses efforts exclusifs. Le puséysme fut d'abord une réaction contre le désarroi dans lequel était tombée l'Eglise anglicane; plus d'unité, plus de fixité dans l'enseignement; on n'accordait plus aucune créance aux pasteurs. Les docteurs de l'Université essayèrent de réagir en revenant aux traditions de l'Eglise primitive. Mais, quelle ne fut pas leur surprise! En fouillant dans les écrits des anciens Pères, en interrogeant les traditions les plus recuées, ils s'aperçurent que tous les points contestés et renversés par la Réforme se trouvaient affirmés dans ces antiques documents. Les Pères apostoliques, les Irénée, les Chrysostome, les Augustin, dont les anglicans prétendent admettre la doctrine, parlaient comme l'Eglise romaine. Ils étaient aussi papistes que le dernier vicaire catholique de Londres.

Ces savants professeurs rédigeaient des *tracts* ou petits traités sur toutes les questions en litige, la confession, la présence réelle, le jeûne, la prière pour les morts, la messe, le célibat ecclésiastique, l'autorité de l'Eglise.

On s'arrachait ces *tracts*, on les discutait. Le résultat fut décisif.

Les uns se convertirent au catholicisme; d'autres, spécialement Pusey lui-même, crurent avoir assez fait en introduisant dans les usages de leur Eglise réformée nombre de pratiques catholiques. On voit, non sans surprise, dans

nombre d'Eglises d'Angleterre, la confession auriculaire, les vêtements liturgiques, les cierges, l'encens, l'autel, le tabernacle. Quand se tinrent les assises du Concile du Vatican, les évêques anglicans réclamèrent du Souverain Pontife leur admission dans cette auguste assemblée comme pasteurs légitimes.....

Le cardinal Patrizzi leur répondit au nom de Pie IX en les exhortant à entrer franchement dans l'Eglise catholique..... Beaucoup des membres les plus distingués sont revenus à l'unité romaine.

II. — LES CONVERSIONS

Les convertis.

Les noms les plus illustres abondent parmi ceux qui occupaient les postes les plus éminents dans l'Eglise anglicane. Ils abandonnèrent les plus riches traitements, foulant aux pieds les considérations de famille, d'amitié, d'avenir. Il suffit de nommer les Spencer, les Newman, les Faber, les Manning, les Marshall, les Ward, les Capes, les Talbot, les Wilberforce, les Wiseman.

Il faudrait citer les Révérends Bernard, Smiltz, Wackerbarth, les docteurs Lepage, Renoul (savant égyptologue), Biden, Johnsen, Grand, l'honorable Edouard Douglas, des collèges d'Oxford; Saukey, de Trinité collège, à Dublin; puis des femmes, parmi lesquelles on comptait la comtesse de Clare, miss Elliot, miss Gladstone, miss Perkins, miss Pittor, miss Crewe, etc.

En 1845, Newman passa à l'Eglise catholique; 22 ministres et 11 professeurs des Universités d'Oxford et de Cambridge suivirent son exemple: parmi-eux se trouvaient Ward, Wakeley, William Faber, recteur d'Alton; Edouard Browne, Albanie Christie, Dalgarins. Ce mouvement se continua dans de pareilles proportions parmi la bourgeoisie et la noblesse. Lord Melbourne, sir Bathurst, le comte de Roskomon, le vicomte Fielding, l'honorable Pakenhal, le baron Strutyck, lady Foley, lady Lenoa, la comtesse Ida Hahn-Hahn, etc., etc.

Quelques chiffres.

De 1841 à 1846, on compta jusqu'à 60 ministres convertis. Plus de 1 200 pasteurs se sont faits catholiques en ce siècle.

En 1880, l'aristocratie anglaise comptait dans ses rangs: 38 pairs catholiques, 24 lords, 6 membres du Conseil privé, le vice-roi des Indes, les gouverneurs de Hong-Kong, de Singapour et de Maurice, 22 baronnets, 55 membres de la Chambre des communes, etc., etc.

Le peuple a suivi plus lentement ce mouvement de retour. Les chiffres officiels nous font voir cependant de grands progrès de la foi dans la masse populaire.

En 1800	Angleterre....	90 000 catholiques
	Ecosse.....	30 000
		120 000
En 1880	Angleterre....	1 300 000
	Ecosse.....	320 000
		1 620 000

En 1890	Angleterre....	1 352 270
	Ecosse.....	338 643
		1 690 913

On va pouvoir dire à la fin de ce siècle que le catholicisme a gagné en Angleterre 2 000 000 de fidèles.

(D'après Lotvet, *Missions catholiques*.)

La prière pour l'union des Eglises.

S. S. Léon XIII a érigé canoniquement en archiconfrérie, une ligue de prières pour la conversion de l'Angleterre, dont la direction a été confiée aux prêtres de la Compagnie de Saint-Sulpice. Espérons que le jour viendra où l'Angleterre, cette Ile des Saints, comme on l'appelait dans les temps anciens, reviendra à l'union catholique.

Georges Spencer.

Georges Spencer appartenait à une famille des plus aristocratiques. Devenu ministre anglican et des plus zélés, il tomba un jour sur ces paroles du *Credo* de saint Athanase:

« Quiconque veut être sauvé doit avant tout posséder la foi catholique; celui qui ne la garde pas dans son intégrité et dans sa pureté, celui-là périra pour l'éternité..... »

Ces paroles le renversèrent. On n'était donc pas libre de choisir, d'admettre ou de ne pas admettre certaines vérités. Il fallait donc admettre la vérité tout entière. Spencer s'épuisa en discussions avec les clergymen les plus distingués.

— Je m'étais adressé, dit-il, à un vieil évêque anglican pour faire cesser les doutes qui me tourmentaient. « Il me semble, lui avais-je dit, que les origines de notre *Eglise établie* ne sont pas fort anciennes, je crois que nous avons innové. Pour me tranquilliser, je suis décidé à lire les Pères des premiers siècles. — *Jene vous le conseille pas*, me répondit l'évêque, *j'ai vu tous ceux qui ont pris ce parti-là finir par se faire catholiques*. Cet aveu, concluait Spencer, fut pour moi un trait de lumière et devint le principe de ma conversion.

Après avoir encore longtemps travaillé, longuement consulté, dissipé ses doutes, Spencer dit un jour. « Il n'y a plus de doute chez moi. Une fois encore je prêcherai au temple..... Après

quoi ce sera fini. » « Mais, dit-il à un ami, dimanche!..... ai-je bien le droit de monter dans ma chaire avec la conviction que la doctrine que je prêche est hérétique?..... Non, ajouta-t-il après une pause, si la résolution que je dois prendre — la semaine prochaine — est droite, mon devoir est de l'accomplir sur-le-champ. Ma décision est prise; dès demain, j'entrerai dans l'Eglise ».

Peu de jours après, Spencer faisait son abjuration. Il partit pour Rome, où il entra au collège anglais dirigé par celui qui devait être plus tard le cardinal Wiseman. Devenu prêtre, Spencer se dévoua à propager la ligue de prières pour la conversion de sa patrie. A quarante-six ans, ce fils d'une des premières familles d'Angleterre, titulaire d'une fortune colossale, entra dans l'Ordre rigoureux des Passionnistes pour se vouer à la carrière des missions. Il prêchait partout pour la conversion de l'Angleterre.

Faber.

William Faber était littérateur et poète éminent. Encore étudiant à l'Université protestante d'Oxford, il était entré dans le mouvement d'études qui devait amener le retour de tant de catholiques à l'unité romaine : Disciple de Newman, il était lui-même le centre d'un groupe d'étudiants sur lesquels il avait une réelle influence. Devenu pasteur, il fit, comme beaucoup d'Anglais, un voyage en Italie et en Allemagne. La pompe des cérémonies catholiques produisit sur lui une profonde impression. Rome, surtout, avec ses basiliques et ses sanctuaires de pèlerinage, parla à son cœur. Il se mit à étudier la théologie catholique du P. Perrone, le célèbre professeur du Collège romain. Toutefois, il chercha à concilier ensemble les doctrines romaines et les doctrines anglicanes. Il eut le bonheur d'être reçu en audience par Grégoire XVI.

— Il ne faut pas vous amuser à désirer l'union, dit-il à Faber, et attendre que votre Eglise se mette en mouvement; pensez d'abord personnellement au salut de votre âme.

Faber répondit qu'il se défiait de son jugement personnel. « Mais, répondit le Pape, vous n'êtes tous que des individus dans l'Eglise anglicane. Vous n'avez que l'extérieur de l'union..... Toutes les doctrines imaginables sont enseignées parmi vous..... Que la grâce de Dieu vous amène à la vraie et à la sainte Eglise! »

Faber, ébranlé, revint à sa paroisse d'Elton. Mais quel changement! Il semblerait que son église fut une église catholique. Il porte le surplis, fait chanter les litanies. Il établit même un *patronage* d'enfants dans le genre de nos cercles catholiques. Il écrit une vie de saint Willfrid et groupe, sous le vocable de ce Saint, des jeunes gens qui vivent dans toutes les austérités de la vie religieuse. Cependant, les angoisses de Faber augmentent. Cela n'est pas encore la vérité. Le culte de Marie exerce sur lui une douce fascination. Il l'invoque avec ardeur.....

Elle allait l'exaucer. Il demanda un dernier conseil à Newman, son maître.

Il voulait sa parole. Il eut son exemple. Newman annonça à son ami et disciple qu'il abjurait.

Quelque temps après, Faber disait adieu à sa paroisse d'Elton au milieu des larmes de tous. « Restez avec nous, lui disaient-ils, vous prêcherez à votre idée, tout ce que vous voudrez, mais ne nous quittez pas. »

Faber entra chez les Oratoriens et y fut suivi par les jeunes Wilfridiens.

Le P. Faber, devenu plus tard recteur de l'Oratoire de Brompton, a écrit nombre d'ouvrages de très haute valeur : *Tout pour Jésus, le Saint Sacrement*, etc., qui le placent au premier rang parmi les auteurs ascétiques de ce siècle.

Newman.

Newmann, né en 1801, fut appelé par son remarquable talent à devenir à vingt-sept ans curé de Sainte-Marie, à la fois l'Eglise de l'Université et la cathédrale d'Oxford. C'était la première chaire de l'Eglise anglicane. Ses discours enthousiasmaient tellement ses auditeurs que l'admiration se traduisait par une parole devenue célèbre : *Credo in Newmanum* : je crois en Newman, disait-on.

Newman fut le créateur du mouvement tractarien dont nous avons parlé : *La présence réelle de Jésus au Très Saint Sacrement, la dévotion de la Sainte Vierge, l'autorité du Pape et l'unité de l'Eglise* furent les vérités qui le préoccupèrent davantage. Le tract *quatre-vingt-dix* souleva des tempêtes. Il prouvait que les 39 articles formant le *Credo* anglican n'étaient pas si éloignés de la doctrine romaine qu'on le pensait généralement. « L'interprétation des articles anglicans, a écrit alors Pusey, a reçu un coup dont elle ne se relèvera pas. » Elle montrait, en effet, le désarroi dans lequel était tombée l'Eglise anglicane.

La nomination d'un évêque à Jérusalem pour évangéliser six anglicans lui fournit prétexte à nouvelles attaques.

Newman dut quitter Oxford. Ses adieux à l'église Sainte-Marie occasionnèrent des scènes émouvantes. — Il se retira à Littlemore, où il vécut dans la solitude et dans la prière. Pendant deux ans, il lutta contre son cœur, toujours attaché à l'Eglise anglicane, malgré les erreurs qu'il y découvrirait. Il voulut épuiser tous les moyens de conviction avant que de se rendre. Enfin, il abjura entre les mains du P. Dominique, supérieur des Passionnistes.

Son exemple devait entraîner après lui nombre d'hommes éminents,

Il se mit à l'école de Wiseman et étudia les écrits catholiques. Grégoire XVI le fit venir à Rome pour l'encourager. C'est là qu'il entra à l'Oratoire et devint supérieur de l'Oratoire anglais.

Plus tard, Pie IX, ayant rétabli la hiérarchie en Angleterre, nomma Newman recteur de la nouvelle Université catholique de Dublin. Il écrivit nombres d'ouvrages remarquables.

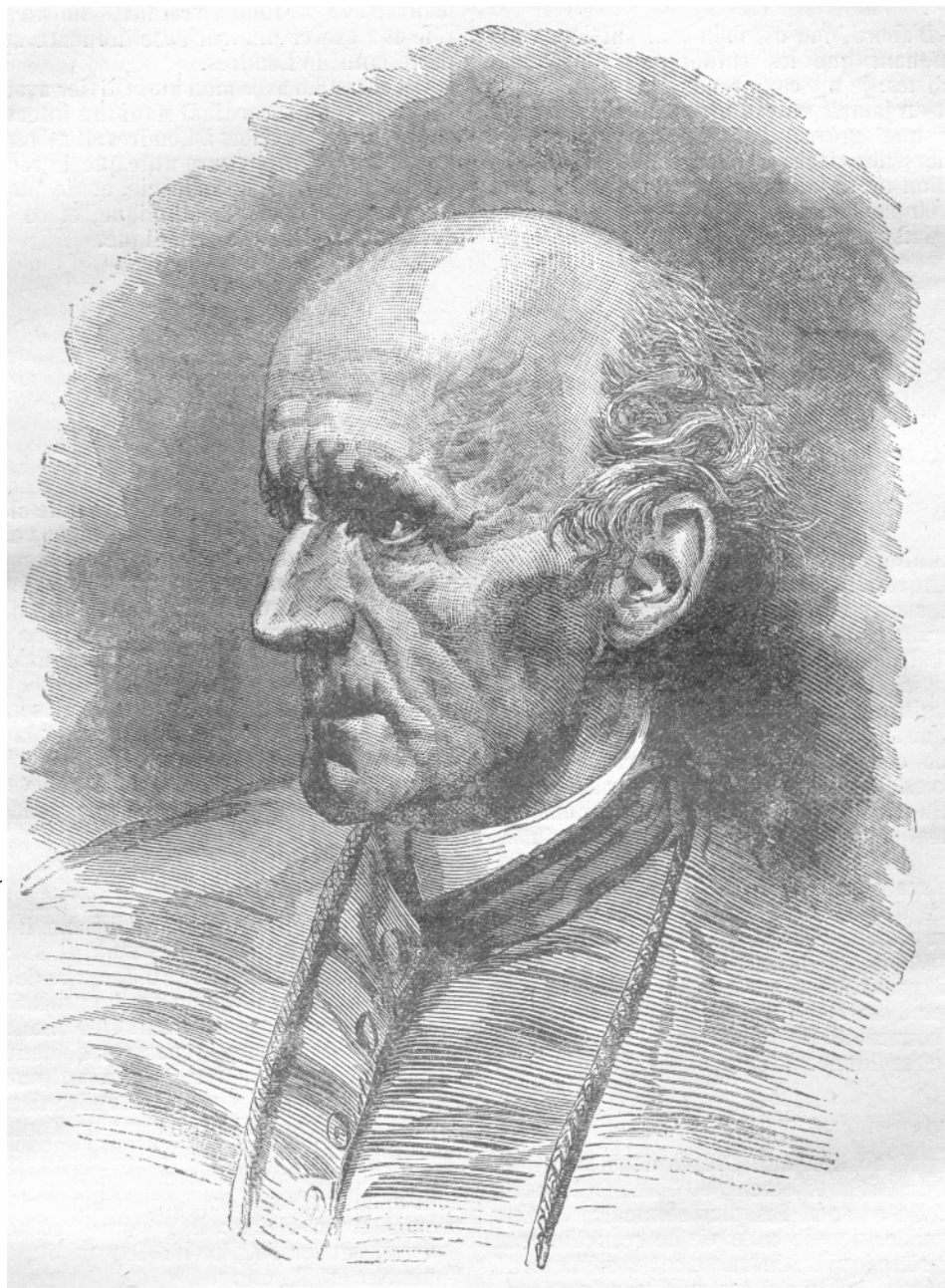
Newman avait laissé, parmi ses disciples protestants, un souvenir profond. On le vit bien, lorsqu'en 1879 Léon XIII le nomma cardinal. Ce fut dans toute l'Angleterre, aussi bien chez les protestants que chez les catholiques, une explosion de joie. Les témoignages d'admiration et d'enthousiasme lui furent prodigués par ses anciens disciples. Newman mourut en 1890, objet de la vénération universelle.

CONCLUSION

Ce mouvement si marqué de retour de l'Angleterre à la foi catholique doit donner à réfléchir à nos frères séparés.

Pourquoi reviennent-ils, et en si grand nombre? sinon parce que ces esprits vastes, droits, généreux, ont trouvé dans l'Eglise romaine la seule chose qui puisse sauver une âme : la vérité.

Le cardinal des ouvriers



LE CARDINAL MANNING

LE CARDINAL DES OUVRIERS

Un socialiste.

— D'abord, me dit mon ami Olivier, voilà maintenant que les catholiques deviennent socialistes, je n'y comprends plus rien.

A-t-on jamais vu ça? un cardinal intervenir dans une grève? Paraître au milieu des ouvriers des docks à Londres, et débattre la question de savoir s'ils gagneront 0 fr. 50 ou 0 fr. 60 par heure.

— Mais quel inconvénient y voyez-vous? Après

tout, je ne vois pas pourquoi vous le trouveriez mauvais. Ce cardinal a vraiment joué un grand rôle et a exercé une sérieuse influence sur les protestants de Londres.

Cet entretien avec mon ami Olivier avait lieu à l'époque où le cardinal Manning intervenait en faveur des ouvriers à Londres. Il m'a semblé que ce serait faire œuvre utile que de raconter les traits de cette grande vie, et de montrer comment on devient catholique, et ce qu'on devient quand on est catholique.

I — COMMENT ON DEVIENT CATHOLIQUE

Premières années.

Manning était un des plus brillants élèves de l'Université d'Oxford, aussi rêvait-il parlement, succès oratoires, pouvoir et action. Ses camarades avaient tiré son horoscope avec celui de Gladstone, réservant à celui-ci la mitre et la crosse, et donnant au futur archevêque de Westminster les sceaux de l'Etat. Manning, en effet, ne se sentait alors aucun attrait pour la vie de clergyman..... Mais la Providence a ses voies. Les revers de fortune assaillirent sa famille..... Manning tomba malade et demeura longtemps sur un lit de souffrance. Ce fut le temps des longues réflexions; Manning guéri se releva chrétien, résolu à se consacrer au service de la cause religieuse. Mais il était encore attaché à l'Eglise anglicane.

Toutefois, s'il acceptait d'être pasteur, ce n'était pas à la façon rêvée par les siens pour arriver à un riche traitement et à une situation honorable, il voulait se vouer à l'apostolat et se donner à Dieu.

L'ordination.

La préparation aux Ordres dans l'anglicanisme se fait rapidement, et d'une façon dérisoire. Un examen des plus sommaires, point de retraite, rien de cette vie de recueillement et de prière, qui initie lentement et saintement le prêtre catholique à ses sublimes fonctions. Un jour, Manning fut béni par l'évêque d'Oxford. Cette formalité remplie, le jeune homme du monde devint ministre et vicaire du Révérend Sargent, recteur de Lavington dans l'île de Wight. Peu après, le jeune vicaire épousait Caroline, la fille de son pasteur, et se trouvait

bientôt dans la situation très enviée de clergyman bénéficié et renté. Mais Dieu veillait. Après quatre ans d'une vie de luxe et de bonheur humain, Manning perdit sa femme.

A cette occasion, on disait dans un salon de Londres : « La conversion de Newman a été la plus grande calamité que l'Eglise anglicane ait éprouvée de nos jours.

— Non, répondit quelqu'un : la plus grande calamité pour l'Eglise anglicane, c'est la mort d'une femme, M^{me} Manning. »

C'était vrai, ce deuil devait achever de détacher Manning des choses de ce monde.

Manning et Newman.

Frappé du mouvement qui entraînait les esprits supérieurs vers le catholicisme, il entra en rapports étroits avec Newman. Il le considérait comme son maître. D'une grande puissance de logique, il donna son approbation et son concours au mouvement des *tracts*, ou petits traités composés par les docteurs de l'Université d'Oxford, qui devaient montrer tous les points faibles de l'anglicanisme et rapprocher ainsi de l'Eglise romaine. Toutefois, Manning était encore le tenant des idées anglicanes. Devenu archidiacre de Chichester, il était une des gloires de l'anglicanisme si compromis, et on disait : Il y a un homme qui pourrait sauver l'Eglise s'il le voulait, et cet homme, c'est Manning.

Manning ne voulait sauver que la vérité.

Ce qu'un protestant pense
de l'Eglise anglicane.

En 1845, Manning vit son maître Newman se convertir. Mais comment quitter lui-même

cette Eglise qu'il aimait tant. « Cependant, écrivait-il dans son journal, l'Eglise anglicane est malade organiquement et fonctionnellement, elle est séparée de l'Eglise universelle et de la chaire de Pierre, soumise sans appel au pouvoir civil, dépourvue du sacrement de Pénitence; elle n'a plus de service quotidien..... plus d'éducation préparatoire pour son clergé, pas de vie sacerdotale chez ses évêques et ses prêtres, pas de prise sur la conscience populaire. »

Ce qu'il pense de Rome.

« Le principal, c'est l'attraction de Rome qui me satisfait tout entier, raison, sentiment, toute ma nature, tandis que l'Eglise anglicane n'est qu'un à peu-près, et encore n'est-elle à peu près que grâce aux suppléments et aux additions que nous lui apportons..... Quelque chose surgit en moi et me répète : tu mourras catholique ! »

Manning se mit à prier, à se mortifier; il multipliait les jeûnes..... Dieu allait enfin l'exaucer.

A Rome.

Venu à Rome pour refaire sa santé, il se mit à étudier la vie et la doctrine catholiques. Sa conviction s'affermissait de jour en jour, lorsqu'un incident lui fit voir encore plus le côté faible de l'Eglise anglicane. Un ministre avait été écarté des charges à cause de ses opinions sur le baptême — et le Conseil privé de la reine était intervenu dans cette question. — C'était prouver une fois de plus que *le gouvernement civil dominait et régissait l'Eglise anglicane*. C'est là, en effet, un contre-sens. Manning réunit autour de lui 1800 ecclésiastiques dans la cathédrale de Chichester, et leur fit signer une protestation.

Il oubliait, hélas qu'il en était ainsi depuis Henri VIII, et que l'Eglise anglicane n'existait que par le pouvoir civil et pour le pouvoir civil.

Conversion.

Au même temps, on pressa Manning de présider un autre meeting, pour protester contre l'acte de Pie IX rétablissant la hiérarchie catholique en Angleterre.

La conscience de Manning se refusait à cet acte de blâme pour l'Eglise romaine qu'il aimait et admirait.

Ce fut l'occasion de la rupture définitive. Le 6 avril 1851, Manning et son ami Hope Scott abjurèrent et entraient dans le catholicisme.

Etre catholique, c'était la joie et la liberté pour son âme.

Quand on a trouvé la vérité et quand on a fait son devoir, on est toujours sûr d'être heureux.

Peu après, Manning était ordonné prêtre et célébrait sa première messe chez les Pères

Jésuites, assisté par le P. de Ravignan. Sans retard, il partit pour Rome, où Pie IX l'accueillit paternellement et le fit entrer au collège des nobles ecclésiastiques.

L'ancien docteur d'Oxford redevint élève et se mit à étudier la théologie catholique. Il revint après trois ans à Westminster, où, entouré d'une communauté de prêtres Oblats, auxiliaires de l'évêque par leurs constitutions, il assista l'éminent archevêque dans son laborieux apostolat.

Nommé par Pie IX à l'archevêché de Westminster, il devait se dévouer à la défense de l'Eglise par la parole, par la plume et par l'action.

D'une éloquence peu commune, il vit se grouper autour de sa chaire l'élite de la société catholique et protestante.

On pouvait dire : l'Eglise romaine en Angleterre est sortie des catacombes. En même temps, Manning écrivait. Il n'est guère de sujets qu'il n'ait abordé dans ses livres.

Il acquit bientôt une telle influence qu'un jour où, en 1875, Manning était élevé à la dignité cardinalice, ce furent des applaudissements unanimes.

Le cardinal fut appelé dans les Commissions royales du logement des pauvres et de l'éducation publique.

Les écoles.

On lui proposait un jour d'ouvrir une souscription pour bâtir une cathédrale.

« Je ne permettrai jamais, dit-il, qu'on pose la première pierre de ma cathédrale tant qu'un seul enfant catholique restera sans école. »

Les préjugés anglicans.

— Prenez garde, disaient les vieux sectaires, en introduisant Manning dans les fonctions publiques, c'est tous les catholiques que vous admettez ?

— C'est vrai, répondait le *Standard*, il est entré, nous n'y pouvons plus rien, mais qu'importe, si tous les catholiques ressemblent à Manning.

Manning avait fait tomber les préjugés anglicans.

Ce qu'il faut pour se convertir.

On a dit souvent que la conversion d'une âme est un miracle plus grand que la résurrection d'un mort. Rien de plus exact. Il ne suffit pas de voir la vérité. Jamais, a dit un philosophe anglais, un homme ne fut amené à changer de religion par la seule force du raisonnement..... Sans doute, l'étude, le raisonnement sont les éléments qui préparent le changement et la conversion. Mais il faut encore le secours surnaturel que Dieu ne refuse pas à qui le demande : c'est la *grâce*.

Vous qui cherchez la vérité, ou qui devez avoir des doutes..... vous avez deux choses à faire : étudier et prier.

II. — CE QUE FAIT UN CATHOLIQUE

La Ligue de tempérance.

Il donna tout son concours à ces ligues contre l'alcoolisme qui ont amené une réaction contre une des plus grandes plaies du siècle.

Un jour, il rencontrait dans la rue un pauvre Irlandais ivre :

— Vous êtes Irlandais ? lui dit-il.

— Oui.

— Et catholique ?

— Certainement, que serais-je bien autre chose ?

— Alors, pourquoi ne prenez-vous pas le pledge (médaille insigne des membres de la Société de tempérance) et ne cessez-vous pas de déshonorer votre religion ?

— Déshonorer ma religion, fit l'ouvrier, mais comment déshonore-t-on sa religion en buvant un verre ?

A bout d'argument, le cardinal se donne en exemple :

— Moi-même, dit-il, je prends le pledge.

— Comment, fit l'ouvrier indigné, un prêtre est tombé à ce point d'être obligé de prendre le pledge ? Dans quels temps nous vivons !

Manning était tout déconcerté. Il avait perdu son temps à raisonner avec l'ivrogne. Mais que de bien il faisait par ses discours et son influence toute populaire.

La manifestation annuelle.

Chaque année, la fête de Crystal-Palace réunissait 400 000 catholiques. Rien n'était beau comme cette fête, avec son organisation quasi-militaire, ses bannières, ses corps de musique, ses rubans distinctifs. Ils défilaient comme en une espèce de revue, harangüés par le cardinal dont la voix était couverte par des hurrahs frénétiques. 400 000 catholiques marchaient au pas, paroisse par paroisse. Chaque bannière, en passant, s'inclinait devant le cardinal et lui la bénissait. Après le défilé, 30 000 enfants des écoles, formant un seul chœur, chantaient des cantiques.

Les protestants ne pouvaient pas ne pas admirer le prestige de Manning.

La grève des ouvriers des docks.

Ces malheureux chargeurs de profession gagnaient 0 fr. 50 par heure, mais n'étaient occupés que deux heures.

Entraînés par le chef socialiste John Burns, ils se mirent en grève. Le 20 août 1889, 60 000 hommes traversèrent toute la ville de

Londres, marchant en bon ordre. Des docks, la grève s'étendit aux métiers connexes. Les organisateurs devaient trouver des ressources pour nourrir 250 000 hommes.

Les grévistes demandaient à gagner 0 fr. 60 par heure et à être employés quatre heures consécutives.

Le cardinal Manning, âgé de quatre-vingts ans, ne se désintéressa pas de cette question. On le vit aller lui-même chez le directeur des docks et se faire l'avocat du peuple.

Burns, le socialiste, ayant été invité à se rendre à l'archevêché, disait à la porte des docks :

— J'ai, pour la première fois de ma vie, adressé la parole à ce glorieux vieillard. J'ai été profondément impressionné par son attitude calme et résolue, et je puis vous assurer que son cœur s'intéresse à notre grève et qu'il est plein de sympathie pour nos souffrances. Il m'a fait espérer que vous persévérerez tous dans la dignité de conduite que vous avez montrée jusqu'à présent. J'ai senti, en le quittant, que j'emportais plus d'espérance et d'encouragement que je n'en ai tiré d'aucune conversation précédente avec qui que ce soit.

Il fallait pourtant en finir. Manning réunit une dernière fois les chefs de la grève. Les chefs hésitaient à faire cesser le mouvement.

— Messieurs, leur dit-il, si vous hésitez à remplir cette mission de paix, j'irai moi-même haranguer la foule des grévistes. 25 000 d'entre eux sont mes fils spirituels. Ils m'écouteront !

Devant un tel langage, les chefs de la grève adhèrent bientôt aux propositions de Manning.

L'ordre était sauvé.

Manning était proclamé par la reconnaissance publique le *cardinal des ouvriers*.

CONCLUSION

Peu de temps après, le cardinal mourut. Quand le corbillard passa, une multitude immense composée de catholiques, de protestants, de socialistes et de révolutionnaires, s'agenouilla ou s'inclina.

C'était la bienfaisante action de l'Eglise catholique qui était honorée dans le cardinal Manning.

Cette grande vie, après celle de tant de convertis, doit être une leçon pour tous ceux qui ne veulent pas croire que le protestantisme s'éteint en Angleterre comme religion.

Il devient difficile d'être instruit, d'avoir étudié et de rester protestant.

Les victoires de l'Église catholique



LE PAPE PIE IX

LES VICTOIRES DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Une parole de Napoléon.

Un jour, Napoléon, du haut de son rocher de Sainte-Hélène, contemplait le ciel, la terre et les mers. Il considérait, par la pensée, les empires et leurs institutions, les grands hommes et leurs créations.

S'étant profondément recueilli, il s'écria d'une voix qui émeut encore tout l'univers : « Les peuples passent, les trônes s'écroulent, l'Eglise demeure. »

Nous voyons dans cette perpétuité de l'Eglise catholique une preuve invincible de sa divinité.

Mettez d'un côté toutes les attaques dont elle a été l'objet depuis vingt siècles, toutes les puissances formidables qui ont essayé de l'écraser; mettez de l'autre côté sa faiblesse humaine, et, la voyant sortir rajeunie, renouvelée, victorieuse, de toutes les persécutions, concluez avec nous que cette parole du Christ n'a pas cessé de se vérifier :

« Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

« Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. »

A Saint-Pierre de Rome, on lit autour du tombeau du Prince des apôtres cette inscription : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Voyez là avec nous, en regardant l'histoire dans le passé et dans le présent, et concluez que l'Eglise est divine et qu'elle a les promesses de la vie éternelle.

Les persécutions.

L'Eglise est à peine sortie du Cénacle que la persécution commence.

Les juifs s'inquiètent en voyant annoncer partout Jésus-Christ. Pierre est jeté en prison. Les apôtres sont battus de verges : « Nous ne pouvons pas ne pas parler », répondent-ils.

Les apôtres parcourent le monde. Partout les souffrances et la contradiction les accueillent.

A Rome, Néron sévit avec fureur. Le sang coule à flots. C'est par milliers que tombent les martyrs dans les amphithéâtres. De toutes parts on entend ce cri de haine, *les chrétiens aux lions*.

Dix persécutions se succèdent pendant trois siècles; vieillards, hommes de l'âge mûr, prêtres, soldats, enfants, veuves, jeunes vierges, riches, pauvres, toutes les catégories sociales vont au supplice.

On invente contre les martyrs tous les genres de tourments. Le bûcher, le chevalet, la dent des bêtes, la faim, la prison, les crocs de fer; rien n'est épargné.

Et, après ces persécutions, toutes plus acharnées les unes que les autres, l'Eglise continue de vivre répandue sur toute la surface de la terre.

Le sang des martyrs a été une semence de chrétiens.

L'Eglise ne pouvait mourir, elle avait les promesses de la vie éternelle.

Les hérésies.

Les persécutions violentes sont moins pernicieuses que les divisions intestines.

A peine la religion triomphante s'était-elle assise sur le trône des Césars, que l'hérésie commença ses attaques.

Dès le temps des apôtres, les Ebionites et les Cérinthiens avaient erré sur le mystère de l'Incarnation; — au IV^e siècle, Arius, prêtre indigne d'Alexandrie nia la divinité de Jésus-Christ, et fut assez adroit pour entraîner dans son erreur un grand nombre d'évêques.

Des provinces entières embrassèrent sa doctrine. Les évêques restés fidèles eurent à subir de véritables persécutions. Les hérésiarques multipliaient les subtilités les plus perfides et gagnaient tous les jours de nouveaux adeptes.

Mais Rome veillait. Les évêques, assemblés en Concile à Nicée, proclamèrent la foi catholique, et on vit un accord merveilleux entre tous les gardiens de la foi.

Pour un i.

Les semi-ariens essayèrent de subtiliser. Ils introduisirent subrepticement un i, la plus petite des lettres, dans le mot grec qui exprime la consubstantialité ou unité de nature du Père et du Fils. Le mot ainsi doté d'un iota signifiait que le Fils est d'une nature semblable à celle du Père. Cela ne suffisait pas à la vérité. « Non, dirent les évêques catholiques : Enlevez l'iota, et, par une simple lettre, n'altérez pas la vérité. — Le Christ n'est pas seulement d'une nature semblable, il est de même nature que le Père. »

Plutôt la guerre et la souffrance qu'un point de la foi altéré ou modifié.

L'Eglise garda ses dogmes, et les ariens ont disparu. L'Eglise a conservé la foi primitive. Perdant la vérité, elle eût sombré.

Elle demeure jusqu'à la consommation des siècles. Elle a les promesses de la vie éternelle.

Les orreurs.

Il n'est pas un point de doctrine qui n'ait été attaqué dans la suite des siècles.

Arius avait dit : Jésus-Christ n'est pas Dieu. Au contraire, dirent les nestoriens : Jésus-Christ est Dieu, mais il y a deux personnes en Jésus-Christ : le Fils de Dieu et le fils de Ma-

rie.... Non il n'y a pas deux personnes; mais la divinité et l'humanité sont confondues, répliqua Eutychès. L'Eglise assembla ses Conciles, et, malgré toutes les subtilités byzantines, malgré toutes les ingérences des empereurs de Constantinople, elle maintint intact son *Credo*. Elle devait garder jusqu'à la fin l'intégrité de sa foi. Elle a les promesses de la vie éternelle.

Aux hérétiques se joignirent les sophistes et les railleurs. Le rire a toujours été une arme aux mains de l'impiété.

L'empereur Julien l'Apostat fit exclure des écoles tous les chrétiens. Il pensait que l'ignorance serait le tombeau de l'Eglise.

Enlever à l'Eglise le prestige de la science, c'était à coup sûr l'asservir et la dompter.

Mais Dieu était avec son Eglise.

Julien et le solitaire.

L'apostat qui fit mourir beaucoup de chrétiens par la persécution aperçut un jour un solitaire qui bêchait son jardin.

— Eh bien! lui dit-il, que fais-tu maintenant le Galiléen?

— Il creuse une tombe, répondit le solitaire.

C'était la tombe de Julien. Quelques mois après, Julien, au fort d'une bataille, fut percé d'une flèche. Il se retourna vers le ciel et, pressant dans le creux de sa main le sang qui s'échappait de sa blessure, il le jeta avec rage en s'écriant :

— Tu as vaincu, Galiléen!

Les sophistes, beaux esprits, avaient voulu imposer l'ignorance à l'Eglise. Le siècle où mourut l'apostat fut le siècle de saint Ambroise et de saint Jérôme, de saint Augustin et de saint Basile, le siècle de saint Chrysostome qui fut le maître de l'éloquence. Elle n'avait jamais eu plus de grandeurs.

L'Eglise vivait toujours, elle avait les promesses de la vie éternelle.

Les invasions barbares.

A une époque plus rapprochée, la vieille civilisation fut comme balayée par les hordes barbares, venues de tous les points du Nord ou de l'Orient.

On voyait ces peuplades sauvages arriver par légions, montées sur des chars grossiers ou emportées sur leurs coursiers rapides : c'étaient les Huns, les Vandales, les Wisigoths, les Ostrogoths, etc.

Ces peuples féroces ont le sentiment qu'ils accomplissent un acte de justice.

Ecoutez leurs cris terribles.

Atila, roi des Huns, ne craint rien, sinon que le ciel s'écroule sur sa tête.

— L'étoile tombe, la terre tremble, je suis le fléau de Dieu! s'écrie-t-il.

On disait que l'herbe foulée par le sabot de son cheval ne repoussait jamais.

Genséric, roi des Vandales, s'embarque.

— Maître, lui dit-on, à qui veux-tu porter la guerre?

— A ceux contre lesquels Dieu est irrité.

Alaric, roi des Wisigoths, est arrêté par un ermite.

— Baisse-moi, répond-il, quelqu'un plus fort que moi me presse de saccager Rome.

Partout, au milieu des ruines dont la terre est jonchée, l'Eglise se lève.

Elle vient avec sa croix, son baptême, ses absolutions qui régénèrent, ses onctions qui affermissent, elle transforme ces barbares et en fait des chrétiens et des hommes civilisés.

Ainsi, l'Eglise, qui aurait dû, semble-t-il, périr au milieu des ruines, enfante des races nouvelles et s'assied, triomphante, sur les décombres de l'ancien monde. Elle demeure jusqu'à la fin des temps, elle a les promesses de la vie éternelle.

Comment l'Eglise a-t-elle remporté cette victoire? Les vagues émues de l'invasion étaient à peine calmées qu'aussitôt arrivèrent chez les Anglo-Saxons un saint Augustin, chez les Allemands un saint Fridolin, un saint Colomban, un saint Gall; chez les Bavares, les saints Valentin, Séverus, Rupert, Emmeran, Corbinien; saint Boniface évangélisa les Germains, saints Cyrille et Méthode convertirent les Bohêmes et les Moraves; saint Anselme fut l'apôtre du Nord, il pénétra jusqu'en Islande et jusqu'au Groenland. Il n'est pas un pays qui n'ait eu son apôtre.... Partout, l'Eglise eut de nouvelles victoires à inscrire dans ses annales.

L'Eglise et les musulmans.

Voici contre l'Eglise une puissance formidable, c'est le mahométisme : il a pour lui la puissance des armes et toutes les séductions de la volupté.

Au commencement du VII^e siècle, Mahomet se lève en Arabie. Il ne se contente pas de renverser les idoles de sa tribu, mais s'érige en prophète : *Allah est Dieu et Mahomet son prophète*, s'écrie-t-il.

Bientôt il entraîne après lui des disciples. Armés du cimeterre, ils deviennent légion. L'Asie Mineure, l'Afrique, l'Espagne, sont conquises. La Sicile succombe, l'Italie est menacée, les Pyrénées sont franchies, le coursier de l'Arabe arrive jusqu'au centre de la France.

Mais l'Eglise arme ses soldats. Il faut arrêter le torrent dévastateur. Charles-Martel écrase les musulmans à Poitiers. Plus tard, les armées chrétiennes arrêteront les efforts des fils de Mahomet dans de gigantesques levées d'armes, si bien appelées des Croisades.

Attendez, voici Jérusalem sauvée, au cri de Dieu le veut, par Godefroy de Bouillon. Voici l'admiration des musulmans en face de ce grand chrétien qui se nommait saint Louis. Si les Croisades ne sont pas victorieuses dans les détails, elles épuisent la force musulmane et l'obligent à demeurer en Orient.

L'Eglise et la liberté.

Les princes voulurent asservir l'Eglise. On est au moyen âge : les gouvernants prétendent conférer eux-mêmes les pouvoirs spirituels. Quand les évêques étaient nommés, les empereurs d'Allemagne exigeaient de leur donner l'investiture par la crosse et l'anneau. La crosse et l'anneau sont les insignes du pouvoir spi-

rituel de l'évêque. Les évêques ne tiennent pas ce pouvoir des princes temporels, mais de Dieu.

L'Eglise défendit ses droits. Elle souffrit persécution. Le pape saint Grégoire VII fut assiégé au château Saint-Ange à Rome. Délivré par le Normand Robert Guiscard, il est emmené à Salerne. Il meurt sur la terre étrangère.

« J'ai aimé la justice dit-il, et j'ai haï l'iniquité, et c'est pourquoi je meurs en exil. »

Ce qu'il avait voulu fut obtenu. L'Eglise triompha. Elle a les promesses de la vie éternelle.

L'Eglise et le protestantisme.

La Réforme a jeté ses cris de révolte.

Luther s'est soulevé contre Rome. Il lance ses fougueuses diatribes. Calvin, Théodore de Bèze, Zwingli, Carlostadt, chacun dans leur genre, distillent les injures, les railleries contre l'Eglise, le Pape, les mystères, les sacrements, le culte de la Vierge et des saints. La guerre est allumée partout. L'Allemagne devient protestante, la France a des contrées entières devenant la proie du calvinisme. La Suède, le Danemark rompent à leur tour le lien de l'unité. Les guerres de religion couvrent la moitié de l'Europe d'une mer de sang.

L'Eglise catholique peut-elle mourir? Non. A la même heure elle enfante des saints, et des saints autour desquels se lèvent des armées de serviteurs de Dieu et d'apôtres de la vérité. Saint Ignace se lève avec la Compagnie de Jésus. Saint Philippe de Néri jette Rome dans l'admiration devant le spectacle de ses vertus, saint Pie V est sur le trône des Papes. En Espagne, sainte Thérèse avec saint Jean de la Croix ramène les Carmels aux observances les plus rigoureuses... Saint François Xavier, saint Louis Bertrand, saint François Solano, et d'autres apôtres, pendant ce temps, font des conquêtes merveilleuses aux Indes, en Afrique et dans le Nouveau Monde. Voici le Concile de Trente, l'institution des Séminaires, des hospices et des Sœurs de Charité, des Frères des Ecoles chrétiennes.

L'Eglise est plus vivante que jamais. Elle a les promesses de la vie éternelle.

L'Eglise et la philosophie.

Nous en aurons bien raison, dirent les philosophes.

Voltaire voulut l'écraser sous le rire et sous les blasphèmes. Autour de lui Rousseau, d'Alembert, Condorcet, Helvétius et autres, emploient tout ce que l'esprit, la ruse, la finesse ont de plus subtil, pour nier les mystères, attaquer la religion, déconsidérer les prêtres.... Les princes eux-mêmes se font leurs complices. Frédéric de Prusse applaudit à Voltaire, et celui-ci en plat courtois, le félicite d'une victoire remportée sur la France, sa patrie.

Des ministres, Choiseul en France, d'Aranda en Espagne, Pombal en Portugal, se font les ennemis de la religion. On est tellement empoisonné par

l'impie philosophie, qu'on se scandalise en voyant le saint archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, condamner l'*Emile* de Rousseau.

L'Eglise et la révolution.

Hélas! les sophistes vont devenir bourreaux. Il fallait tirer la conséquence de leurs doctrines.

— Cette conséquence est la Révolution française.

Arrive la Terreur, elle abatit sur l'échafaud la tête du roi Louis XVI. Elle fit mourir pêle-mêle gentilshommes, nobles dames, humbles paysans, soldats, magistrats, prêtres et savants. On vit les temples catholiques dévastés, les autels renversés, sauf celui de Notre-Dame de Paris, où l'on adora dans un jour de folie la déesse Raison.

Pie VI, prisonnier, meurt à Valence,

C'est le dernier Pape, crièrent ensemble les impies, nous avons vu les funérailles de l'Eglise.

En effet, le Sacré-Collège est en fuite, il n'y a pas d'élection possible.

Eh bien! non, tout n'est pas fini.

Quand tout est perdu et réduit au désespoir, Dieu agit.

Il suspendit le triomphe de nos armées et fit servir au triomphe de l'Eglise des peuples qui ne la connaissaient pas.

Souvarow, un prince tartare, accourt des bords du Volga pour délivrer l'Italie, les Anglais le secondent, les Turcs s'emparent d'Ancône. A la faveur du désarroi, les cardinaux se réunissent en conclave à Venise et élisent pape le cardinal Barnabé Chiaramonti qui prend le nom de Pie VII.

L'Eglise est encore sauvée. Elle a les promesses de la vie éternelle.

Bonaparte revient de son expédition d'Egypte. Il apprend cette nouvelle en rentrant en France. Le voilà qui, de concert avec le Pape, rouvre les temples, relève les âmes, et fait venir le pape Pie VII à Paris pour le sacrer empereur.

Des hésitations du vieux monde, rien n'est resté debout, rien, sauf l'Eglise, qui renait toujours. Elle ne peut mourir. Elle a les promesses de la vie éternelle.

Il est vrai, Napoléon persécuta le Pape et l'enferma à Fontainebleau. Mais parce qu'il avait attaqué l'Eglise, tout changea pour lui. Napoléon tombe, Pie VII se relève. Sainte-Hélène fut le tombeau de Napoléon. L'Eglise n'a pas eu encore son tombeau. Elle vit toujours. Elle a les promesses de la vie éternelle.

L'Eglise en notre siècle.

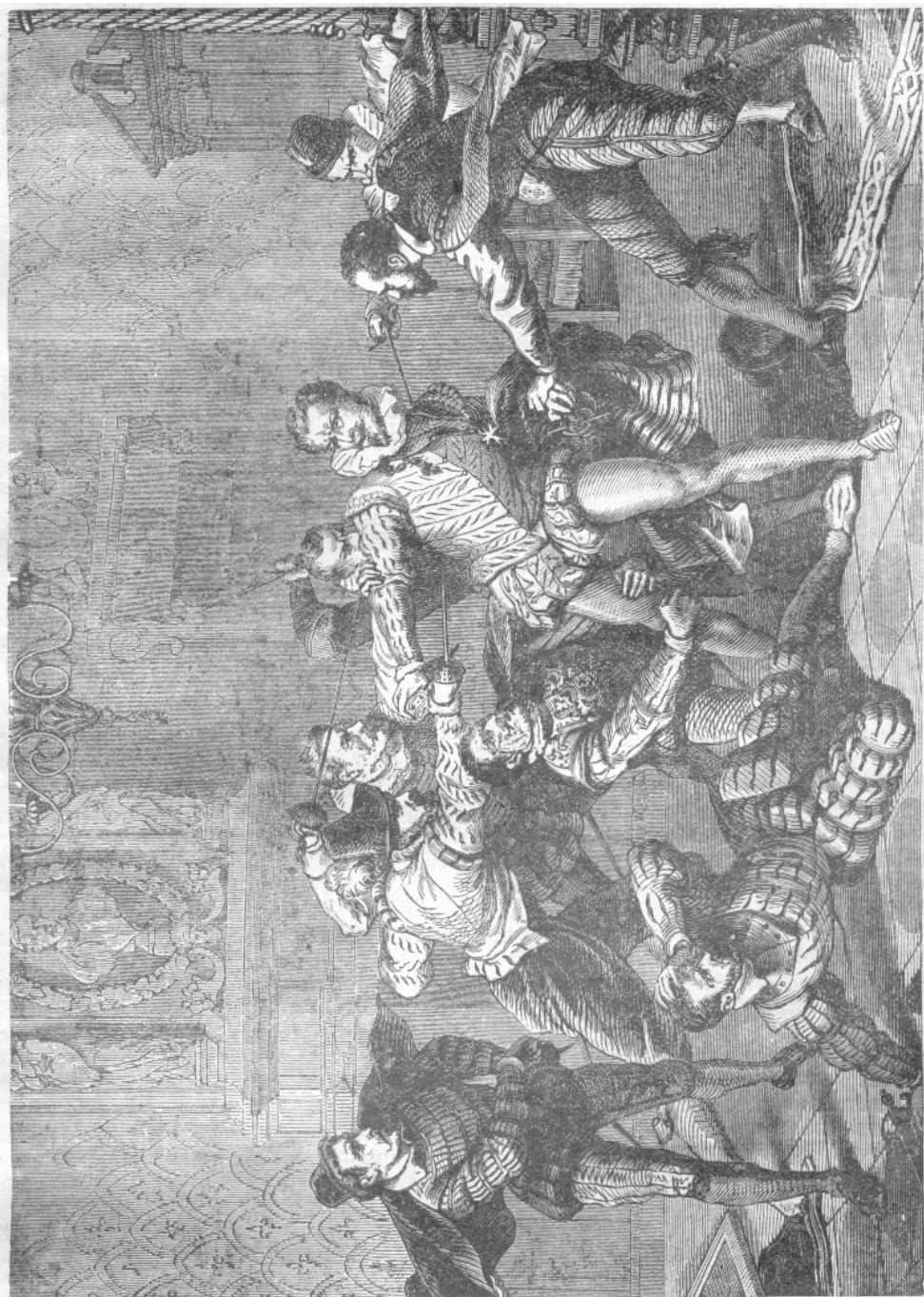
Et voyez comme elle est belle et resplendissante en notre siècle. Certes, les persécutions ne lui ont pas manqué. Les attaques de l'erreur ont été incessantes. A l'heure présente Pie XI est un souverain dépossédé de ses Etats et captif au Vatican. Et pourtant, jamais le prestige de la papauté n'a été plus grand.

Les prérogatives de l'enseignement catholique ont été proclamées au Concile du Vatican. L'autorité du Pape est une autorité réverée et respectée.

L'Eglise, en notre siècle, a ses saints: les curés d'Ars, les Dom Bosco, les fondateurs d'une multitude de Congrégations religieuses.

Voilà l'Eglise. Elle a combattu, elle a souffert, mais elle triomphe toujours. Elle a les promesses de la vie éternelle.

Guerres de religion



ASSASSINAT DU DUC DE GUISE

GUERRES DE RELIGION

Mon ami Hervé est entré chez moi furieux. C'est un homme calme, des plus pacifiques, tout occupé d'antiquités dans lesquelles il est très versé, et ne sort guère de ses vieilles pierres et de ses poudreux manuscrits.

Il était littéralement furieux.

— Que voulez-vous que je vous dise? fit-il. Voilà des mois et des mois que je fouille toutes les bibliothèques pour mes recherches d'histoire locale. — Impossible d'arriver à rien. Tout va bien jusqu'à l'époque protestante, mais les guerres de religion ont été pour nous un désastre. On ne peut faire un pas sans entendre dire : cette église a été brûlée par les protestants, ce couvent a été dévasté par les huguenots, telles archives ont été réduites en cendre par les religionnaires. Alors, vous comprenez, impossible de rien trouver au-delà du *xv^e* siècle.

Il avait raison. Se fera-t-on jamais l'idée des ruines accumulées par les guerres de religion introduites par les protestants en France?

Un mot de Balmès.

Balmès, un philosophe de haute marque, a écrit que le protestantisme a été l'adversaire de la civilisation. Que de grandes choses, en effet, les nations catholiques auraient faites si, unies ensemble, elles avaient employé leurs forces à porter la civilisation dans les contrées récemment découvertes. Au lieu de promouvoir ces grandes choses, elles se sont liguées les unes contre les autres, le sang a coulé partout.

Notre belle France a été couverte de ruines d'incendies et de massacres, elle fut condamnée à voir ses enfants lutter entre eux pendant de trop longues années.

L'origine des guerres de religion.

Le calvinisme commença à s'introduire en France sous le règne de François I^{er}. De Genève, Calvin inondait les provinces voisines de ses écrits..... François I^{er}, qui s'était allié avec les princes protestants d'Allemagne contre Charles-Quint, ferma d'abord les yeux et usa de tolérance.

Mais les novateurs ne purent rester en paix : à Paris, une statue de la Sainte Vierge fut brisée et profanée publiquement. Les huguenots distribuaient partout des placards qui étaient une insulte aux croyances catholiques, et eurent l'audace d'afficher un de ces placards à la porte même de la chambre du roi.

Les rustauds.

En 1523, 40 000 Allemands luthériens descendirent d'Allemagne en Lorraine et de là en France, estimant pouvoir tout subjuguier parce

qu'ils avaient opinion, dit le protestant de Bellay, que toute la noblesse française était morte à la bataille de Pavie. Partout où ils passaient, ils pillaient maisons de gentilshommes et tuaient femmes et enfants avec une cruauté inusitée. C'était la révolution sociale dans tout ce qu'elle avait d'horrible. Les paysans rustauds prêchaient un hideux communisme, et sur leur passage mettaient tout à feu ou à sang.

Justement inquiets des ravages des rustauds, les catholiques de France se mirent en état de légitime défense.

Le protestantisme et les Grands.

Cependant, le protestantisme faisait des progrès, favorisé par nombre de personnages influents du royaume, parce qu'il était pour les mécontents un moyen d'opposition contre le gouvernement. Parmi eux étaient au premier rang le prince de Condé et l'amiral de Coligny.

Les réformés se trouvaient par le fait même ennemis de l'État. En face d'eux ils avaient les Guises, dont l'un était à la tête des affaires militaires.

Conjuration d'Amboise.

Les protestants comprirent bien vite qu'ils n'arriveraient point à s'établir librement en France, tant que les Guises seraient à la tête des affaires.

Ils formèrent le projet de les renverser et de leur enlever le jeune roi.

À la tête de la conjuration, se trouvait un gentilhomme gascon, La Renaudie, lequel s'était fait calviniste après avoir été condamné comme faussaire et délivré de prison par la générosité du duc de Guise. Il fut nommé chef de l'entreprise. Averti par un ami de celui-ci, le cardinal de Lorraine eut le temps de se transporter au château d'Amboise. Les conjurés trouvèrent les troupes sous les armes et furent aisément défaits. Le duc de Guise rencontra plusieurs bandes si éperdues que ces pauvres gens jetaient les mauvaises armes qu'ils avaient et demandaient pardon. On les avait abusés en leur disant qu'il s'agissait seulement de présenter une requête au roi. Nombre de révoltés furent saisis et exécutés pour servir d'exemple.

Les huguenots, dans leurs récits, avaient en effet prétendu qu'ils n'avaient jamais voulu rien faire contre le roi. C'est par amour et pour son service, disaient-ils, qu'ils avaient pris les armes à Amboise.

Or, à Orléans, ils brûlèrent plus tard le cœur du roi lui-même, outrageant ainsi sa mémoire et montrant leur esprit de rébellion.

« A Orléans, raconte Claude de Saintes, aucunes fois, ils habillaient l'un d'entre eux

en prêtre pour dire la messe. Ils le menaient en triomphe à travers la ville, chantant par dérision *Te Deum laudamus*, ou *Requiem*, et faisant mille autres insolences. Ils déchiraient les livres, brûlaient les bibliothèques. Toute statue fut détruite, tout sépulcre célèbre fut ouvert, mis en pièces, les ossements brûlés ou jetés sur terre. »

La conjuration d'Amboise avait été le signal des révoltes des protestants. Ils ne devaient pas s'en tenir là.

Tolérance de l'Eglise.

L'Eglise catholique ne peut tolérer l'erreur, mais, si elle réprime énergiquement les doctrines, elle cherche toujours l'apaisement et ménage les personnes.

L'édit de Romorantin en est une preuve. Sur l'initiative du chancelier de l'Hôpital, cet édit remettait aux juges d'Eglise la connaissance des crimes d'hérésie et enlevait à la répression tout ce qu'elle pouvait avoir de rigide.

On se contenta de proscrire l'exercice public du culte protestant, mais non les idées privées. Les catholiques, de leur côté, demandaient que les protestants ne vinssent pas à leur prêcher *en armes*. Leurs réunions ressemblaient plutôt, en effet, à un rassemblement de gens prêts à entrer en campagne qu'à des cérémonies religieuses.

Malgré toutes les idées d'apaisement, on vit bientôt que la révolte était le but des réformés.

Sous la direction de Condé, ils cherchèrent à soulever le Dauphiné, à amener la ville de Lyon et à s'emparer des villes du centre.

A Saint-Médard de Paris.

Malgré les défenses portées, les huguenots continuaient de tenir leurs prêches. Le jour de Noël (1560), l'église Saint-Médard fut envahie. Sous prétexte que les cloches de cette église les empêchent de s'entendre dans leurs réunions, les protestants brisent les portes, entrent l'épée au poing et se ruent sur le peuple sans défense. Ils blessent le prêtre, profanent le Saint-Sacrement et ne laissent rien qui ne soit en mille pièces.

Une pauvre femme fut traînée par les cheveux et meurtrie de coups pour avoir seulement dit : « Voilà grand pitié. Serons-nous toujours en telle affliction ? »

Les huguenots marchaient par la ville en ordre de bataille, l'épée à la main et criaient : « L'Evangile, l'Evangile ! Où sont ces idolâtres papistes ? » (Claude de Saintes.)

A Orléans.

Les huguenots ne voulurent pas permettre de faire la procession de la Fête-Dieu. Ils arquebuserent les fidèles qui y assistaient. Le 12 octobre 1561, ils chassent les Carmes de leur couvent et y installent un prêche. Une nuit, ils envahissent le couvent de Sainte-Madeleine et jettent hors 14 religieuses. Le 14 novembre, ils envahissent une chapelle voisine de la cathédrale où l'évêque chante l'office.

Ils chassent les fidèles, en tuent quelques-uns. Ils abattent les croix dans les rues, battent les moines et les prêtres et les menacent de mort, s'ils ne veulent pas embrasser l'Evangile.

L'église de Saint-Euverte fut saccagée, on pilla Sainte-Croix. Le curé de Saint-Paterne fut pendu après avoir confessé la foi avec des sentiments héroïques.

Le baron des Adrets.

Les protestants ont souvent comparé le baron des Adrets à Josué. Or, voici un des exploits du baron huguenot. Il avait fait mettre à mort à Montbrison 863 hommes et 19 dames de nom et de familles notables. Il fit monter le capitaine de Monselas au sommet du donjon de Montrond — ce capitaine lui avait jadis sauvé la vie. — Il le fit jeter du haut de la tour sur les rochers et à sa suite 14 chevaliers, auxquels des soldats coupaient la tête, quand la chute ne les avait pas tués.

A Nomas, dans le Comtat Venaissin, le même baron fit jeter du haut du château 200 catholiques. Quelques-uns essayaient de s'accrocher aux fenêtres, le baron leur faisait couper les doigts. (Mémoires de Castelnau.)

A Poitiers.

Des écoliers et des enfants qui traversaient la ville pour rejoindre Condé commencèrent à crier à l'idolâtrie, à abattre des croix, à démolir des chapelles.

Bientôt la profanation fut universelle, le tombeau de sainte Radegonde, en très grande vénération dans la contrée, fut violé et les reliques furent jetées au vent. Les reliquaires des églises furent fondus.

Dans le Midi.

S'encourageant aux crimes par les textes de l'Ancien Testament contre l'idolâtrie, et répétant qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, ils avaient détruit les images, les habits sacerdotaux et tous les ornements d'église à Montauban, à Castres, à Béziers, à Nîmes et à Montpellier. A Valence, les renégats du Dauphiné assiégèrent le commandant du roi dans sa maison, le tuèrent et le pendirent aux fenêtres.

Belle parole de Guise.

Au siège de Rouen, le duc de Guise faillit être poignardé par un gentilhomme huguenot.

L'assassin ayant été arrêté, déclara qu'il n'avait consulté dans cette entreprise que l'intérêt de sa religion.

— Or ça, dit le prince de Lorraine, je veux vous montrer que la religion que je soutiens est plus douce que celle dont vous faites profession. La vôtre vous a conseillé de me tuer, n'ayant reçu de moi aucune offense, et la mienne me commande que je vous pardonne.

Affaire de Vassy.

Un événement a contribué beaucoup à faire éclater la guerre civile. Le duc de Guise,

appelé à Paris, traversait la petite ville de Vassy en Champagne, et s'était arrêté pour entendre la messe. 800 ou 900 protestants s'y trouvaient rassemblés en armes pour assister au prêche.

Les gens de la suite du duc se prirent de querelle avec les huguenots ; ceux-ci lancèrent des pierres qui atteignirent et blessèrent le duc. Le voyant blessé, ses gens se jetèrent sur les protestants et en tuèrent quelques-uns. Il n'en fallait pas tant pour surexciter les huguenots.

En réalité, cette rixe que les protestants ont appelée une « épouvantable boucherie », et dont ils ont fait tant de bruit, n'a point été un massacre, comme on l'a dit. La bataille donna douze tués et quelques blessés. Il y a loin de là à un égorgement en règle.

L'assassinat du duc de Guise.

Le duc de Guise allait faire le siège d'Orléans, lorsqu'il fut assassiné par un gentilhomme huguenot nommé Poltrot de Méré, 19 février 1593.

Surpris par des soldats, il fut arrêté.

Interrogé devant la reine, en présence du cardinal de Bourbon et de plusieurs autres seigneurs, il répondit que l'amiral de Coligny l'avait sollicité de tuer le duc de Guise, que, persuadé par Théodore de Bèze, il y avait consenti.

L'historien protestant Sismondi reconnaît la complicité de Coligny, ce qui ne l'empêche pas d'appeler Coligny le plus vertueux des protestants français.

Abjuration de Henri IV.

Les guerres ne finirent qu'à l'abjuration de Henri IV. Henri III, assassiné par Jacques Clément, désigna Henri de Navarre pour son successeur, en le suppliant de se faire catholique. Henri IV abjura le 28 février 1594.

Il avait fait réunir des théologiens, à Suresnes d'abord, puis à Mantes, afin d'être éclairé sur la doctrine catholique. Henri de Navarre, après de longues conférences auxquelles il prit part, se déclara convaincu. Il se rendit en grande pompe à la basilique de Saint-Denis et entendit la messe au milieu d'une foule immense.

L'argument décisif.

Les protestants ne purent arriver à déclarer que l'on ne peut pas être sauvé dans la religion catholique. Les catholiques, au contraire, affirmaient que l'on ne peut pas être sauvé dans l'Eglise protestante, mais qu'il est nécessaire d'être catholique.

« S'il en est ainsi, dit Henri IV, vous êtes tous d'accord pour reconnaître que l'on peut être sauvé dans la religion catholique, vous n'êtes plus d'accord quand il s'agit du protestantisme. Je prends le parti le plus sûr. »

Paris vaut bien une messe.

On a prêté ce propos à Henri IV, et on a contesté la sincérité de cette conversion.

Qu'Henri IV ait tenu ce propos ou non, peu importe à la religion. C'est là une question purement historique concernant la sincérité du Béarnais et rien de plus.

Son passé semblerait démontrer que, pour lui, sa démarche était affaire purement politique. Né catholique, il avait apostasié à l'âge de dix ans, sous la pression, il est vrai, de sa mère calviniste. Il abjurait le protestantisme en 1593, parce qu'il voyait la France invinciblement hostile à un roi huguenot. Ses mœurs déplorables sembleraient confirmer qu'il voyait dans la religion surtout une question politique. Mais des auteurs de haute valeur soutiennent le contraire, et démontrent avec de nombreuses et solides preuves que sa conversion était sincère.

« J'espère, écrivait-il à l'archevêque de Bourges, que Dieu me fera la grâce de porter dans le catholicisme l'esprit vide de toute autre passion que de ce qui est de sa gloire, de mon salut et du bien de cet Etat. »

La conférence de Fontainebleau.

En 1609, on vit en présence, par l'ordre du roi, le célèbre du Perron, évêque d'Evreux, et le représentant du protestantisme, Du Plessis-Mornay, le plus austère, le plus savant des tenants de la Réforme ; son *Traité de l'Eglise* et son *Livre de l'institution de l'Eucharistie* sont les livres classiques des huguenots,

La logique et la science de Du Perron remportèrent un véritable triomphe.

Le roi écrivait peu après à d'Epemon : « C'est un des grands coups pour l'Eglise de Dieu qui se soit fait depuis longtemps. En suivant ces erreurs, nous ramènerons plus de séparés de l'Eglise en un an que par une autre voie en cinquante. »

CONCLUSION

Sur les guerres de religion, il faut noter deux choses ?

Est-ce la religion qui souffle la guerre entre le peuple ?

Non. Qui dit religion dit vérité et droit. C'est l'erreur qui, en se révoltant contre la vérité, engendre les guerres. Les protestants, en s'insurgeant contre la vérité catholique, vieille de quinze siècles, se révoltaient en même temps contre le gouvernement de la France. Ils commirent la faute d'appeler à eux l'étranger protestant, l'Anglais et l'Allemand. Ne vit-on pas Condé livrer Le Havre aux Anglais ? Lorsque, plus tard, les Espagnols étaient sur le point de prendre Amiens, Henri IV adjure les protestants de l'aider. Les protestants furent sourds à cet appel, et envoyèrent même des députés à la reine d'Angleterre et aux Etats des Pays-Bas pour faire rompre le traité qui se préparait entre la France et l'Espagne.

Les catholiques, en se défendant, défendirent leur foi, leur liberté, et aussi l'intégrité du territoire conquis au prix de tant de luttes séculaires.

Une religion qui s'implante par les armes, au mépris des droits, de la liberté de conscience et du patriotisme, est-elle bien une société religieuse, suscitée par Dieu et bénie par lui ?

La Saint-Barthélemy



LES PROTESTANTS BRULANT LES ÉGLISES

LA SAINT-BARTHELEMY

Le gros grief.

Pour le coup, voilà le gros grief. Vous ne laverez jamais le catholicisme d'une telle tache. Vous aurez beau dire, l'Eglise romaine, dans ces circonstances, a manqué à l'esprit de mansuétude dont elle se flatte. Et nous, pauvres huguenots, nous avons été des victimes et des martyrs.

Ainsi me parlait M. Miller, pasteur protestant dans une commune. Je commençai par lui répondre :

— Vous avez toujours, dans toutes les discussions, ces deux grands mots : l'inquisition, la Saint-Barthélemy, et quand cela est dit, tout est dit.

Il nous est facile à nous, catholiques, de rétorquer cet argument en rappelant, avec nombre de faits à l'appui, tous les massacres

commis par les huguenots en France, toutes les cruautés et persécutions exercées en Angleterre contre les catholiques. A ce titre-là, les protestants n'ont nullement droit de se plaindre, car ils nous doivent beaucoup plus que nous ne leur devons sur ce point. Ils ont assez de massacres et de cruautés sur la conscience.

J'aime mieux leur citer la belle pensée de Balmès : « La religion n'est pas responsable des actes des hommes. Si ceux-ci ont excédé, de quel droit reprocher ce méfait à leur religion ? »

Trouve-t-on dans la religion catholique une loi qui prescrive les massacres, les persécutions ?

Mais il faut être clair et en finir une bonne fois et directement avec ce reproche de la Saint-Barthélemy.

Disons : 1^o le fait historique ; 2^o les causes ; 3^o les responsabilités.

I — LE FAIT HISTORIQUE

Depuis longtemps déjà, les guerres de religion ensanglantaient la France.

Bien que battu à Jarnac et à Moncontour, Coligny, chef des protestants, obtint du roi de France, Charles IX, la paix de Saint-Germain, donnant toutes les libertés aux huguenots. Coligny, bientôt, parvint tellement à s'insinuer dans la confiance du jeune roi qu'il devint le véritable chef du gouvernement. De là un grand mécontentement parmi les catholiques.

— Toujours nous gagnions par les armes, disait Montluc, mais ils gagnaient toujours par les maudites écritures.

Sur les instances de Coligny, le roi avait permis à l'amiral de conduire quelques huguenots français à la défense des calvinistes des Pays-Bas. Repoussé à Saint-Ghislain, près de Mons, en Belgique, Coligny prit sur lui, sans même consulter le roi, de lever de nouvelles troupes.

Cet acte d'autorité et d'indépendance fit déborder la coupe. Mandé au Conseil du roi, Coligny se vit en face d'une contradiction unanime.

Habitué à parler de haut, comme s'il eût tenu entre ses mains les destinées de l'Europe, l'amiral se laissa aller à faire entendre les *menaces d'une guerre civile*.

— Madame, dit-il à la reine, le roi renonce à entrer dans une guerre ; Dieu veuille qu'il ne

lui en survienne pas *une autre*, à laquelle il ne lui sera plus aussi facile de renoncer.

Cette menace entra comme un coup d'épée dans le cœur de Catherine de Médicis. Elle résolut de se débarrasser, à tout prix, de ce « deuxième roi de France, » comme elle l'appelait. Elle réunit son Conseil secret le 21 août 1572, et le lendemain, comme Coligny quittait le Louvre pour rentrer chez lui, il reçut un coup d'arquebuse destiné au cœur. Le meurtrier ne réussit qu'à lui fracasser les deux bras.

Catherine résolut d'aller jusqu'au bout, et d'envelopper l'amiral, qu'elle n'avait pu atteindre, dans un massacre général.

Le lendemain, elle tint Conseil aux Tuileries et déclara au roi qu'elle avait armé l'assassin, *mais pour sauver sa couronne*. Il était indispensable de frapper un grand coup et de se débarrasser, à tout jamais, des ennemis de la couronne et du royaume. Charles IX résista longtemps. Enfin, la chose fut résolue. Le duc de Guise, commandant des troupes, et le prévôt des marchands, chef de la milice bourgeoise, prirent leurs dispositions. Le signal fut donné le lendemain matin, 24 août, à trois heures, par la cloche du Palais de Justice. Coligny tomba sous la lance des soldats. A peine est-il mort que l'action se répand comme une trainée de poudre. « Alors, dit Tavannes, un des acteurs du drame, tout se croise, tout

s'émeut, tout s'excite, tout cherche colère..... » Un grand nombre de huguenots furent tués. Beaucoup de catholiques périrent par erreur. Nombre d'individus profitèrent du désordre pour faire disparaître leurs ennemis ou leurs créanciers.

Il n'y eut guère d'épargnés que ceux des huguenots qui furent sauvés par des dévouements particuliers ou cherchèrent un refuge, soit au Palais de Justice, soit à l'hôtel même de Guise. (Abbé GAGNOL, *Histoire*.)

Prise de remords, Catherine essaya d'arrêter la tuerie par un ordre donné à son de trompe, mais elle fut peu obéie.

Dans les provinces.

Les provinces imitèrent la capitale, surtout dans les villes où les catholiques avaient le plus souffert, et qui portaient encore les traces de la dévastation.

Il s'en faut bien cependant que toute la population prit part à ces scènes sanglantes. Beaucoup de catholiques cachèrent chez eux les huguenots poursuivis. Les presbytères et les couvents en sauvèrent un grand nombre. A Lisieux, l'évêque les reçut dans son palais et les défendit courageusement contre la fureur du peuple.

A Nîmes, où le souvenir de la fameuse *Michelade* (1567) était encore assez récent, il n'y eut pas une goutte de sang versé. Il en fut de même en Provence, dans le Dauphiné, en Bourgogne, en Auvergne, en Gascogne, enfin dans le plus grand nombre des provinces.

Nombre des victimes.

Dans le moment même, on exagéra beaucoup le nombre des morts. A Paris seulement, on parlait de 10 000. Mais ensuite, quand on voulut faire le compte exactement, les historiens protestants eux-mêmes n'ont pu en trouver plus de 786 pour toute la France. Sur ce nombre, 152 avaient été tués dans Paris. C'est ce que l'on peut voir dans le *Martyrologe huguenot* imprimé en 1582. Dix ans après l'événement (Voir S. Victor, t. III, p. 198), le terrible baron des Adrets à lui seul avait fait périr six fois plus de catholiques. » (*Barthélemy, erreurs et mensonges historiques*.)

Nous ne dissimulons pas que la Saint-Barthélemy ne fût autre chose qu'un massacre. Les massacres n'ont rien de chrétien et sont un crime.

Mais il y a des heures dans l'histoire où les peuples sont surexcités et en viennent à des faits étranges; il faut voir, pour les comprendre, les causes qui les amènent et qui les expliquent.

La Saint-Barthélemy protestante.

La Saint-Barthélemy du 24 août 1572 n'était que la seconde. Une Saint-Barthélemy protestante l'avait précédée. C'était celle du Béarn. Elle commença à Orthez.

Montgomery alla assiéger Terride à Orthez et le força à capituler. Ce fut une boucherie. Plus de 2 000 personnes furent passées au fil de l'épée; les prêtres et les religieux furent précipités dans les eaux du Gave, par une fenêtre creusée dans le parapet du pont qui conserva toujours jusqu'à sa destruction, vers 1814, le nom de *Fenestre dous Caperaas*.

Les protestants ont voulu nier le fait, mais la découverte d'une gravure représentant le « Pont d'Orthez en 1589 » explique comment s'est accompli le crime.

Une autre exécution, dont le souvenir couvre d'opprobre la mémoire de Montgomery, fut le massacre, à Navarrenx, dans la nuit du 21 août, des gentilshommes catholiques qui s'étaient rendus avec promesse de vie sauve..... Montamat et Montgomery (celui qui avait tué Henri II), les principaux coupables, expièrent, l'un, au jour de la deuxième Saint-Barthélemy, l'autre en place de Grève, le crime de leur mauvaise foi. Des historiens et en particulier Favyn et le protestant Olhagaray disent que la *Saint-Barthélemy fut un anniversaire vengeur du crime de Navarrenx perpétré d'après eux le 24 août.* »

On exploita le funeste souvenir de ces massacres pour arracher à Charles IX un ordre exécrable, dit un autre auteur, et il finit par dire : « qu'il voulait faire une deuxième Saint-Barthélemy ».

On n'en finirait pas si l'on entreprenait de raconter les horreurs de la *Terreur protestante* qui régnait en Béarn depuis 1570.

« Le 21 août 1571, Montgomery fit prendre à Lescar tous les ecclésiastiques qui ne voulurent pas apostasier, jeter au feu les reliques de saint Galactoire et réduire en cendres l'église de Saint-Julien et d'autres chapelles. Les tombeaux des souverains du Béarn furent ouverts et leurs cendres profanées. A Orthez, les religionnaires (protestants) ouvrirent le sépulcre de Gaston de Foix et tirèrent « au rampeau avec sa tête, comme avec une boule à quilles ». Pas une église n'était épargnée. Les Augustins d'Orthez furent massacrés, dans des circonstances dramatiques; un Dominicain de Morlaas eut les yeux arrachés et on le força ensuite à les manger; un autre fut mis à mort. » (DUBARAT, *La Tolérance de Jeanne d'Albret*. Pau, 1893.)

La deuxième Saint-Barthélemy (Paris) du 24 août 1572 peut donc s'expliquer en partie par la Saint-Barthélemy d'Orthez; mais, elle ne fit pas autant de victimes qu'on le croit communément et, en tout cas, moins qu'en Béarn.

II. — LES CAUSES

Elles ressortent avec évidence du récit que l'on vient de lire.

Le complot contre le roi.

Dans un lit de justice tenu au Parlement le 26 août, Charles IX revendiqua expressément la responsabilité de tout ce qui s'était passé, alléguant, « une conspiration contre sa personne, celle de la reine et de ses frères, pour anéantir la religion catholique, renverser la monarchie, et, avec l'hérésie, établir une nouvelle forme de gouvernement en France.

Ce fait d'une conspiration n'innocente pas le roi du massacre commis; il fait voir que la religion fut étrangère à cette affaire.

Les menaces de Coligny.

Ce n'était point le fanatisme religieux qui arma la main de Catherine de Médicis et de Charles IX. La preuve en est qu'avant le massacre, elle-même avait favorisé ouvertement Coligny, — le roi en avait fait un « second roi de France » — en lui donnant une confiance illimitée. Mais l'arrogance du chef huguenot, les menaces de guerre civile qu'il fit entendre au Conseil du roi, excitèrent la colère de la reine. D'après Coligny, les gentilshommes calvinistes sommèrent le roi de choisir entre la guerre des Pays-Bas ou la guerre civile. Furieuse, Catherine décida le roi.

Une fable.

Quant à la fable qui montre le roi assistant au massacre, et tirant lui-même sur les huguenots par une fenêtre du Louvre, c'est une histoire inventée par d'Aubigné, pamphlétaire plutôt qu'historien. Cette partie du Louvre n'existait pas encore en ce temps. D'après un tableau conservé au musée du Louvre, la maison qui existait alors à l'endroit incriminé avait de ce côté une fenêtre murée.

La politique.

Les responsables sont le roi Charles IX et la reine Catherine de Médicis. Le roi en assumait toujours la responsabilité, motivant son œuvre par le complot des protestants contre l'Etat.

La religion y fut étrangère.

C'est la conséquence qui se dégage de tout ce que nous venons d'exposer.

Le poète Joseph Chénier, dans une tragédie, a représenté le cardinal de Lorraine bénissant les poignards destinés au massacre. Or, dans

ce temps-là même, le cardinal de Lorraine se trouvait à Rome où il était allé au Conclave. L'histoire ne parle que d'un seul prêtre mêlé au massacre. Mais celui-ci, nommé Jean Rouillard, chanoine de Notre-Dame, fut tué dans son lit comme huguenot. Il fut le seul mêlé au massacre, mais à titre de victime.

Le pape Grégoire XIII.

On fait grand bruit dans les histoires protestantes et libres penseuses du *Te Deum* chanté à Rome, à l'occasion de la Saint-Barthélemy.

La vérité est que le cardinal de Lorraine était encore à Rome à la suite du Conclave où fut élu Grégoire XIII, lorsque, douze jours après le massacre (6 septembre 1572), on apprit la nouvelle officielle que le roi Charles IX venait d'échapper à une conjuration des huguenots, que les auteurs avaient été arrêtés et punis.

A cette nouvelle, on chanta le *Te Deum* pour remercier Dieu de la préservation du roi, et nullement pour se féliciter d'un massacre que l'on ignorait encore.

CONCLUSION

La Saint-Barthélemy ne fut donc pas commandée par le Pape, ni indiquée par l'Eglise, elle fut un excès auquel Catherine de Médicis et le roi furent poussés par la puissance menaçante et hautaine de Coligny et des siens.

La Michelade de Nîmes.

On a donné ce nom au massacre des catholiques, fait par les huguenots, le 30 septembre 1567, lendemain de la fête de saint Michel. Ayant appris les massacres de Lyon et les victoires des huguenots, les protestants de Nîmes ne voulurent pas être en retard. Commandés par le capitaine Bouillargues, ils font main basse sur tous les prêtres, moines et papistes qu'ils rencontrent. Après les avoir enfermés à l'Hôtel de Ville, ils les conduisent pendant la nuit dans la cour de l'évêché, les passent par les armes, et remplissent un puits avec les cadavres de leurs victimes. Quelques malheureux y sont jetés avant d'avoir rendu leur dernier soupir. Quatre cents catholiques furent ainsi mis à mort. Le P. Quatiéras, des Augustins de Nîmes, fut massacré le dernier. On lui demanda d'abjurer le catholicisme; sur son refus, les meurtriers se jetèrent sur lui, le piétinèrent, lui coupèrent la langue et les doigts; on l'écorcha vif. Enfin, on lui coupa la tête et les membres, et on le jeta dans le puits. Telle fut la célèbre Michelade de Nîmes. Que les protestants viennent nous reprocher le fanatisme catholique, nous pouvons leur répondre!

L'Armée du Salut



LA MARÉCHALE BOOTH DANS LA SALLE DE RÉUNION A PARIS

L'ARMÉE DU SALUT

J'étais, l'autre jour sur le tramway, lorsque passèrent sur le boulevard deux jeunes filles en robe bleue et chapeau noir, avec de curieuses inscriptions brodées en lettres rouges sur leurs vêtements. Elles portaient des journaux et criaient *l'En Avant* à 0 fr. 05, avec un courage digne d'un meilleur sort. C'étaient deux membres de *l'Armée du salut*.

Qu'est-ce donc que cette armée du Salut, me demanda mon voisin; que faut-il en penser?

Je lui dis en quelques mots ce que j'en savais. Depuis, j'ai voulu connaître de plus près ces étranges propagateurs. Voici ce que j'ai recueilli dans leurs brochures, lues soigneusement.

L'origine.

Tout le monde sait qu'aujourd'hui le protestantisme n'est plus qu'une ombre de religion. S'il existe encore et s'il est puissant comme influence politique, il est absolument tombé comme confession religieuse.

Réunion de sectes multipliées à l'infini, il compte autant de systèmes religieux qu'il y a de ministres, sans compter les variations auxquelles se livre chaque pasteur dans la suite de ses discours.

Aussi les protestants, à commencer par leurs prédicants, sont-ils devenus pour la plupart sceptiques et indifférents.

Cette décadence a frappé quelques-uns d'entre eux. Et ils ont imaginé une nouvelle secte destinée à donner au protestantisme éteint un regain de vie.

Il faut sauver les âmes! Pour les sauver, les protestants créèrent *l'Armée du salut*.

L'organisation.

Vouloir sauver les âmes, c'était bien, mais quels moyens baroques et peu évangéliques les protestants employèrent-ils?

Les prédicateurs, apôtres, propagateurs, etc., furent embrigadés comme les soldats d'une armée.

L'Armée du Salut fut fondée en Angleterre par un nommé Booth et sa femme qui occupaient une situation obscure à Londres.

L'un et l'autre étaient de la secte des Wesleyens. Sous prétexte que les anciennes sectes protestantes ne suffisaient point pour venir au secours des classes nécessiteuses, Booth inventa toute une organisation d'un genre particulier.

La dynastie des Booth.

Booth devint le général Booth, sa femme la générale Booth. Leurs enfants, trois fils et quatre filles, prirent des titres pompeux et devinrent, qui commissaire général de l'état-

major, qui inspecteur ou inspectrice; il y a des généraux de division ou de brigade, des colonels ou colonelles, des capitaines, même des *fanfaristes*, car les fanfares jouent un grand rôle dans la propagande salutiste.

Chacun des officiers de la dynastie des Booth est placé à la tête d'un pays. La France a été gratifiée de la célèbre maréchale Catharine Booth, mariée au quaker, Clibborn.

Apôtres en plumets.

Les salutistes, pour frapper les regards, portent un uniforme. Le soldat homme porte le jersey rouge, le képi avec ruban et des S brodées au collet.

La *soldat*, car les femmes sont soldats comme les hommes, porte le chapeau dit « alleluia », garni d'un ruban rouge, et une robe bleu foncé.

On affecte les expressions militaires dans les moindres détails; la salle de réunion, à Paris, a pris le nom de quartier général. Les officiers portent sur leurs habits les galons de leurs grades.

L'apostolat s'appelle la guerre, la bataille.

Boum! Boum!

Lorsque les salutistes veulent faire des adeptes dans une localité, ils arrivent en troupe, et font une descente armée, musique en tête, mobilisant et faisant marcher au pas tous les gilets rouges, et toutes les demoiselles à chapeau « alleluia », à grand renfort de clairons et de grosses caisses.

Le public rit la plupart du temps de ces bizarres démonstrations. Il n'est pas difficile de comprendre que les apôtres n'ont pas été envoyés par Jésus-Christ pour prêcher à coups de grosse caisse ou avec des trombones.

Lorsque quelques curieux se laissent entraîner, on les introduit dans la salle de réunion; un capitaine, souvent une de ces dames, prêche et adjure les néophytes de se convertir.

Quand le discours est fini, on multiplie les instances, jusqu'à ce qu'un nouveau venu, se laissant enfin toucher, s'approche du *banc des convertis*. S'il passe le Rubicon, c'est-à-dire si, dans un mouvement d'enthousiasme, il s'approche du fameux banc des convertis, il se repent de ses péchés, il est *sauvé*, il accepte le salut, il signera bientôt sa profession de foi; s'il est fervent, il prendra le gilet rouge.

Ça y est, il est porté : *sauvé* sur le registre du corps; il est salutiste.

La doctrine.

Booth et sa descendance n'ont pas précisément une doctrine à part; ils ne sont rien autre qu'une des milles variétés du protestantisme.

Leur enseignement est celui-ci : Pour être sauvé, il faut avoir la foi, mais une foi qui fasse le bien et évite le mal. Ils demandent le repentir des fautes, la lecture de la Bible, et c'est tout. Pas de sacre-

ments, pas de prières à la Sainte Vierge ni aux Saints, pas de prêtres.

Les salutistes sont hérétiques.

Ils sont hérétiques parce qu'ils nient l'institution de l'Eglise. Pour eux, les apôtres ne devaient pas avoir de successeurs. Le Christ n'a créé ni évêques, ni prêtres, ni même de pasteurs. Ce qui est une hérésie formelle et, de plus, dangereuse.

Ils sont hérétiques, parce que, tout en prêchant la pénitence et les bonnes œuvres, ils nient les sacrements, le baptême, la confession, l'Eucharistie, etc., ils nient la prière à la Sainte Vierge et aux Saints.

Un catholique ne peut donc prendre part à leurs assemblées, pas plus qu'il ne peut prendre part aux réunions protestantes dans les temples hérétiques.

Comment ils pourraient séduire.

Il y a des gens assez simples qui pourraient se laisser prendre à leur langage, malgré la bizarrerie de leurs allures.

Ils sont rusés en ce qu'ils parlent sur le péché, sur le salut, sur l'amour du prochain, sur la bienfaisance, mais en ne parlant jamais des moyens de salut que Notre-Seigneur Jésus-Christ a institués, jamais des sacrements, ni du Baptême, ni de la Pénitence, ni de la Confession.

La confession, pour eux, c'est l'acte par lequel on reconnaît ses torts vis-à-vis des autres. Ce n'est pas le sacrement institué par Jésus-Christ.

Ils sont rusés en ce qu'ils n'attaquent pas les autres confessions religieuses. Avec la bienfaisance qu'ils mettent sans cesse en avant, ils affectent ainsi des airs de douceur plus susceptibles de gagner les sympathies que les controverses.

Mais, sans attaquer, ils défendent à leurs adeptes de lire aucun livre de controverse ou de religion en dehors de leurs brochures de propagande. Ce qu'ils veulent, c'est donc détourner les fidèles de la véritable Eglise. Il faut se garder de leur hypocrisie.

Ils sont absurdes et grotesques.

Le Christ n'a créé, disent-ils, aucune organisation religieuse.

Mais s'il en est ainsi, de quel droit ont-ils inventé leur prétendue Armée du Salut ?

Est-ce qu'ils ont jamais trouvé dans l'Evangile ou dans les Actes des apôtres des galons de corporal ou de lieutenant ? Est-ce que saint Paul, Timothée ou Tite ont jamais rien fait de semblable ? Vit-on parmi les pieuses chrétiennes des premiers temps, rien qui rappelle les femmes soldats avec des S brodées et des galons ? Non, rien des grades militaires.

Une Eglise doit retrouver ses éléments dans la tradition religieuse. Les salutistes n'ont rien de commun avec les traditions chrétiennes et ont pris leurs inventions dans le cerveau d'une femme. Aussi le bon sens populaire les rejette et les prend peu au sérieux.

L'armée du Salut pourra séduire quelques protestants en quête de situation, elle ne convertira jamais un catholique vertueux et intelligent.

D'où vient cette idée d'une armée ?

Les protestants salutistes ont regretté, comme le regrettent les protestants ritualistes d'Angleterre, l'absence de culte dans le protestantisme.

La réunion dans une salle nue, qu'on appelle temple, les propos honnêtes d'un ministre qui déclame pendant une demi-heure, tout cela ne suffit pas au cœur de l'homme qui a besoin de manifester ses sentiments et d'exprimer tout haut sa prière. Ils ont imaginé cette fantasmagorie militaire, et, à certains jours, paraissent avec force galons et force plumets.

Les apôtres en jupon.

Ce qu'il y a de plus baroque dans les réunions salutistes, c'est que ce sont les femmes qui parlent et qui prêchent.

Ce n'est pas là la mission de la femme. « *Que les femmes se taisent dans l'église* », a dit saint Paul. (I Cor., ch. xiv, v. 34.)

Que la femme se dévoue aux œuvres de charité, qu'elle travaille à la conversion des autres par la prière, par l'exemple, par l'influence, très bien. Mais qu'elle prêche ! allons donc, où a-t-on jamais vu cela dans l'histoire de l'Eglise ?

Le Christ n'a point pris ses apôtres et ses disciples parmi les femmes. Il ne les a point envoyées prêcher.

Les femmes n'ont pas de mission, d'où il suit que faire des réunions soi-disant religieuses pour aller entendre Madame Booth ou Mademoiselle n'importe qui, cela n'a rien d'évangélique. Ce n'est pas faire entendre la parole de Dieu, ce n'est que la parole d'une femme.

Qui doit enseigner ?

Elles prêchent généralement sur le péché, sur la nécessité de se convertir, sur la nécessité de se sauver.

Soit ! mais il ne suffit pas de dire : il faut se sauver. On ne peut se sauver qu'en pratiquant ce qui est dans les commandements de Dieu et les commandements de l'Eglise.

La première condition du salut, c'est d'entrer dans l'Eglise, de recevoir les enseignements de ceux à qui il a été dit : « *Allez, enseignez toutes les nations : qui vous écoute m'écoute.* » Quand Notre-Seigneur a-t-il dit cela à la maréchale Booth ?

Ceux-là seuls ont autorité pour enseigner, qui tiennent leur autorité de saint Pierre ou de son successeur, car il a été dit : « *Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.*.... » D'après cette parole de Jésus-Christ, il n'y a qu'une seule Eglise, celle qui repose sur l'autorité de Pierre. Les salutistes sont des hérétiques séparés de l'Eglise romaine et qui ne sont point, par conséquent, membres de l'Eglise romaine.

On dit : ils affectent de recevoir les injures avec patience. Beau dommage ! Ils devraient bien se fâcher, pour aller ensuite prêcher Jésus-Christ doux et humble de cœur. Mais il ne suffit pas de supporter les horions pour sauver les âmes, il faut encore donner la vérité.

Les salutistes sont des protestants ultrazélés, extravagants, et rien de plus.

Résumons :

Ils enseignent sans autorité. Ce n'est pas à eux qu'il a été dit : « Allez et enseignez. »

Les femmes se sont arrogé le commandement. C'est le monde renversé, et le bon sens avec.

Tout en prêchant le salut, ils ne donnent pas les moyens de se sauver, qui sont les sacrements et la pénitence.

Les émoluments.

D'après les journaux protestants, les salutistes dépensent, chaque année, plus de 20 millions. Ils auraient des établissements importants. Tout membre de l'Armée du Salut employé à la propagande y touche de 18 à 75 francs par semaine. La comptabilité entre pour une grande part dans ce genre d'action religieuse.

On comprend que des protestants en quête d'occupation ou même quelques pauvres hères catholiques en peine de ressources se laissent entraîner. Les apôtres ont converti le monde sans appointements, et les conversions ont duré.

Ils recueillent des ressources en prélevant une cotisation des adhérents. Il y a parfois ce qu'on appelle la *semaine du renoncement* : c'est la dîme prélevée sur le travail de la semaine.

Avec les ressources de l'argent, l'Armée du Salut ne pouvait pas manquer de faire quelques adeptes.

Elle est surtout composée d'Anglais et de Suisses. Elle a maintenant des centres de réunion assez peu fournis, du reste, en Angleterre, en Suisse, en Hollande, en Allemagne.

Elle réussit dans les centres protestants, mais fait peu de conquêtes sérieuses chez les catholiques.

Quand ils auront à nous opposer des conquêtes comparables à celles qu'a faites le catholicisme dans ce siècle... nous pourrons nous émouvoir de leur prosélytisme.

Conquêtes.

Les catholiques ont gagné en Angleterre des hommes comme Newman, Faber, Manning, accompagnés de deux cents ministres des Universités d'Oxford et de Cambridge. En Allemagne, ils ont vu se convertir Stolberg, Philipps, Schleger, Owerbeck, et l'illustre Goethe..... (JOSEPH DE MAISTRE, *Corresp. dipl.*, 3 janvier 1817.)

Qu'ont gagné les protestants, et quel homme marquant ont converti les salutistes ? Aussi sont-ils accueillis partout comme ces pauvres gens le méritent : par un éclat de rire.

En vérité, sont-ils assez drôles, ces prétendus soldats qui se laissent commander par des femmes, et qui placent à la tête de la véritable Eglise ces dames.

Conduite à tenir.

Lorsque la prétendue Armée du Salut fait quelque descente dans une localité, il n'y a vraiment pas de quoi s'en émouvoir.

La curiosité amène parfois au pied de leurs estrades quelques personnes, mais ils ne gagnent jamais de convaincus, à moins que ce ne soit parmi les protestants qui cherchent à se raccrocher à quelque chose, ou quelque pauvre hère besogneux à qui ils promettent quelque emploi lucratif.

Il n'est pas permis de communiquer avec les hérétiques et, par conséquent, de fréquenter leurs prêches et de prendre part à leurs manifestations.

Bizarries.

Elles ne sont pas rares dans cette étrange armée. Les cortèges à grande musique, les uniformes galonnés en sont déjà de fameuses. Mais il y en a d'autres.

Les salutistes ne portent pas d'habits de deuil, parce que c'est une dépense, parce que cela porte à la mélancolie (*sic*), parce que c'est une insulte à la Providence (?)

Gare aux fumeurs : on tolère encore le tabac chez les simples soldats, mais impossible de viser aux galons de caporal, si l'on garde une affection trop vive pour la cigarette.

On doit prier en fermant les yeux ; il paraît que c'est de rigueur.

Les avis donnés aux salutistes : on recommande surtout d'éviter l'alcool, de manger et boire légèrement, surtout *avant* la réunion ; cela se comprend ; si l'on veut la paix en séance. Enfin, d'être propre et bien débarbouillé. Il est curieux de lire tous les avis spirituels donnés par le général Booth à ses administrés : cela, naturellement, est tout militaire, et ne sort pas des prescriptions hygiéniques les plus vulgaires, sans monter jamais jusqu'aux sentiments plus élevés qu'on ne trouve que dans la religion catholique. Ces prétendus chrétiens, dans leurs brochures, n'ont pas une page sur le Christ et sur l'Evangile, et comme c'est ras terre, ce n'est guère que la *civilité puérile et honnête*.

La contrefaçon.

On lit dans le *Pèlerin* du 15 février 1886 :

Lorsque des femmes chrétiennes organisaient l'association de Notre-Dame de Salut pour sauver la France et obtinrent par leurs ardentes supplications qu'on fasse des neuvaines nationales merveilleuses dans tous les pays, le démon en fit une contrefaçon : ce fut l'Armée du Salut, laquelle se para du titre de l'association chrétienne.

Comme les vraies dames du Salut étaient militantes, la contrefaçon qui attribuait le succès à cette audace voulut la dépasser. On singea les croix rouges du Pape et autres insignes en s'affublant d'une véritable débauche d'insignes militaires.

Nos processions furent remplacées par des promenades avec ces travestissements de femmes et d'officiers et d'hommes marqués de la grande lettre S. et de galons.

Lettre de créance.

Lorsque Münzer commença à prêcher contre Luther, le réformateur lui cria :

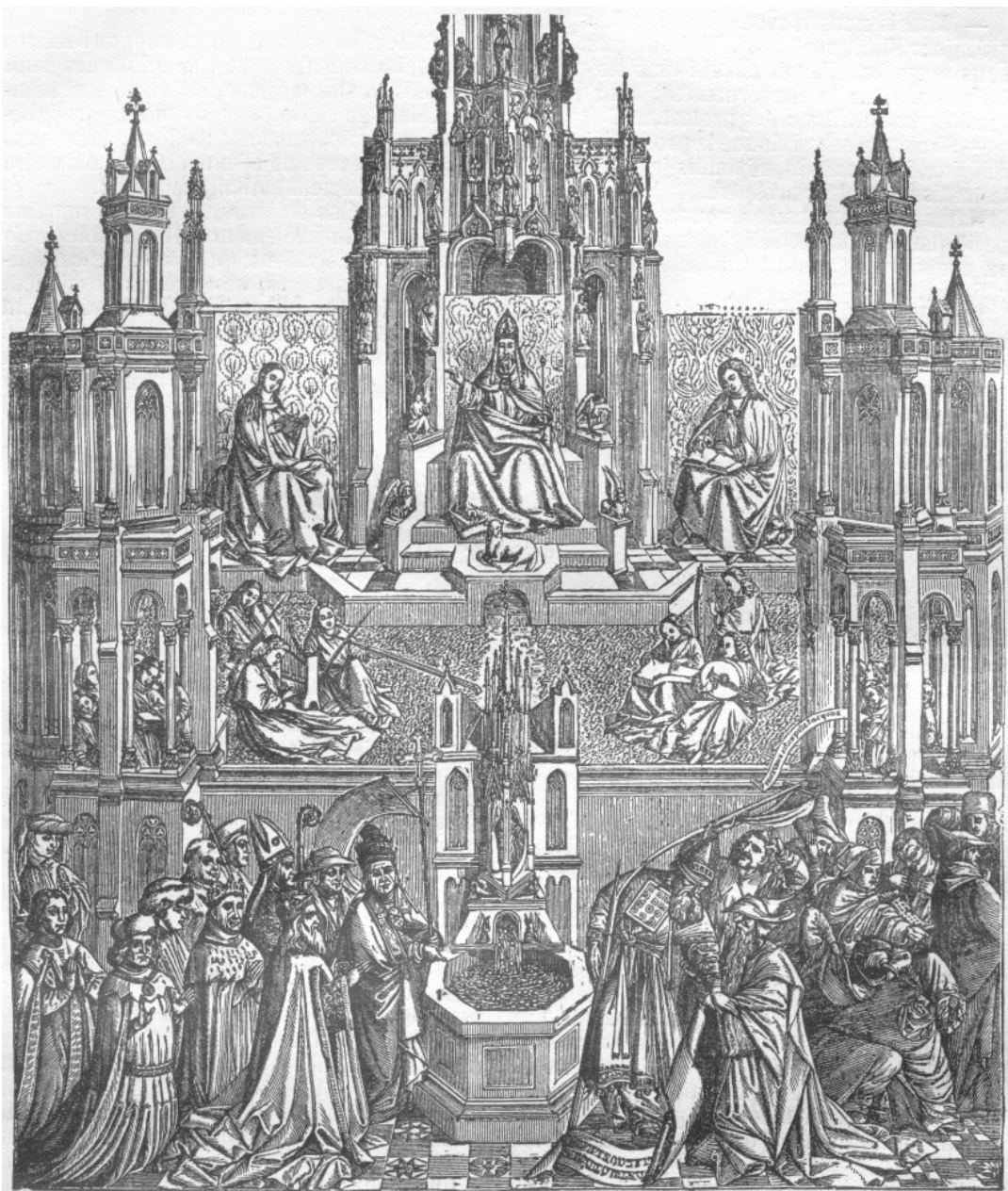
— Qui t'a envoyé ?

— Le Seigneur, répondit Münzer.

— Où sont tes lettres patentes ? ajouta Luther, montre-les moi ou montre-moi tes miracles.

On aurait pu poser la même question à Luther, à Calvin, à tous les novateurs. On doit la poser à tous les salutistes. Qui a donné mission à M^{me} Booth ?

L'agonie du protestantisme en France



HUYOT

*L'ÉGLISE CATHOLIQUE SEULE A LA SOURCE
DONT L'EAU REJAILLIT JUSQU'A LA VIE ÉTERNELLE*

L'AGONIE DU PROTESTANTISME EN FRANCE

M. Miller, pasteur protestant, était enthousiasmé. Il mévanta la prospérité de sa religion.

— Jamais nous n'avons été plus prospères qu'aujourd'hui, me dit-il. Vous-mêmes, vous nous reprochez d'avoir envahi tous les postes influents. Dans le gouvernement, dans l'Université, partout il y a des protestants.

— Si c'est là ce qui donne la prospérité à une religion, il est certain, répondis-je, que le protestantisme est très prospère.

Malheureusement, vous, vous avez l'influence politique, l'influence religieuse est nulle, car, au contraire, le protestantisme meurt comme religion.

Il est divisé; toute maison divisée contre elle-même périra.

Le protestantisme anglais ou américain revient au catholicisme. Il meurt.

Le protestantisme français va à la libre-pensée et au doute. Il meurt aussi. On peut dire qu'il agonise comme religion, ce n'est plus qu'un parti politique.

M. Miller m'arrêta.

Je puis en dire autant du catholicisme, fit-il, est-ce qu'on ne dit pas tous les jours que la foi s'en va.

— La foi s'en va, soit, en ce sens que l'audace des impies augmente et que plusieurs sont entraînés par les moyens de séduction si nombreux dans ce siècle, écoles athées, enseignements mauvais, romans, théâtres, journaux, soit. — Mais vous ne m'entendrez jamais dire que l'enseignement catholique meurt.

Il est le même toujours, et l'Eglise romaine oppose imperturbablement son immuable *Credo* à toutes les négations du siècle. Le catholicisme ne meurt pas, ses prêtres enseignent toujours la même doctrine. Ses Conciles sont unanimes dans l'affirmation de nos croyances. Les Lettres encycliques de Pie IX et de Léon XIII sont écoutées chez nous comme le furent les lettres de Léon, de Grégoire le Grand et de tant d'autres.

Mais le protestantisme n'en est plus là. Il est à l'incrédulité.

Et je le prouve.

I — LES PROTESTANTS ET LA BIBLE

La Bible est le fondement du protestantisme. Lire dans la Bible inspirée et avec l'illumination du Saint-Esprit les dogmes religieux et se faire ainsi à soi-même sa croyance.

Or, aujourd'hui les *Protestants nient l'inspiration de la Bible*. C'est pourquoi, suivant un mot célèbre, il y a encore des protestants, il n'y a plus de protestantisme.

Ils nient l'inspiration de la Bible. Voici ce qu'écrivait il y a quelques années M. Sabatier, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris :

« Il est impossible de ne pas faire quelque part à la critique. Et une fois cette concession faite, il a paru que l'infailibilité de la lettre de la Bible était une superstition plus difficile à soutenir dans la théologie protestante, que l'infailibilité du Pape dans le système catholique.

» L'idée sur laquelle les croyants avaient cru jusqu'ici devoir asseoir l'édifice de leur foi, l'inspiration plénière de l'Ecriture Sainte, est ébranlée. »

« N'est-il pas trop évident, dit M. Francis de Pressensé, que le premier des axiomes fondamentaux de la Réforme — Jésus-Christ, seule et suffisante source de la connaissance du salut par l'Ecriture Sainte, sans tradition et sans

interprète — est sinon proprement mis en péril, du moins jeté dans d'étranges difficultés par le progrès de la critique (*protestante*) ? »

La *Revue chrétienne* (protestante) de Paris nous dit que les théologiens protestants ne voient guère dans les récits de la Genèse qu'une série de mythes et de légendes, et que, pour la plupart, la Bible commence avec le Nouveau Testament.

M. Rabaud, pasteur protestant, président du Consistoire de Montpellier, a écrit *l'Histoire de la doctrine de l'inspiration des Saintes Ecritures dans les pays de langue française*. Cet ouvrage est couronné par la Compagnie des pasteurs de Genève. Il a donc quelque valeur aux yeux des protestants. M. Rabaud affirme que « le dogme de l'inspiration de la Bible n'est plus admis par les protestants de quelque mérite ».

Un auteur allemand, dans un ouvrage dont le titre est bien significatif, *le Protestantisme se dissolvant lui-même*, affirme nettement que les professeurs de l'Université ruinent l'autorité des Ecritures dans l'esprit de leurs élèves.

De là, première conclusion : Les protestants, nous entendons les protestants instruits, ne croient plus à la Bible. C'est la ruine du protestantisme comme religion.

II — LES PROTESTANTS ET LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Les protestants français, pour la plupart, ne croient plus à la divinité de Jésus-Christ.

M. le comte de Gasparin, ardent défenseur du protestantisme, a écrit : « Sur 700 ministres protestants français, il y en a 200 qui croient à la divinité de Jésus-Christ. »

Voici le témoignage de l'*Alliance libérale* (1885), revue protestante.

« La divinité, ou plutôt la déité de Jésus, seconde personne de la Trinité, telle qu'elle a été comprise et admise par les Pères de Nicée, qui l'admet encore dans l'Eglise protestante? Personne!..... Vouloir considérer l'acceptation de ce dogme comme une condition d'admission dans l'Eglise, c'est retomber en plein catholicisme. »

Nous pourrions citer M. A. Coquerel père (*Christologie*, t. XI, p. 113), M. A. Réville, professeur à la Faculté de Paris (Manuel d'instruction religieuse), et si l'on doutait encore du fait de cette négation dans le protestantisme, la *revue protestante* de Nîmes déclare que « ces idées ont pour elles les esprits les plus élevés, les plus nobles, les plus cultivés ».

L'état d'âme des pasteurs.

Et avec de telles idées, comment les pasteurs enseignent-ils? Eh bien! les uns s'en tirent en n'enseignant pas. Ils tiendront des propos vagues, indéfinis. Bienheureux sera celui des auditeurs qui devinera ce qu'ils pensent.

D'autres auront une conscience en partie double, une conscience enseignante et une conscience enseignée. Le pasteur croira ce qu'il voudra, et il enseignera de façon à ne point troubler son peuple.

Je m'étonne, écrit M. de Gasparin, protestant, de voir des pasteurs rejeter dans leurs écrits des parties de la Bible, monter en chaire, et y lire l'Ecriture au peuple comme si elle était la parole de Dieu. Leur devoir selon moi, leur premier devoir, serait de séparer avant tout la partie humaine de la partie divine, la partie faillible de la partie infallible; puis de dire à leurs frères : voici la parole de Dieu qui était dans la Bible et que j'en ai extraite. Attachons-nous à ce qui nous vient de Dieu, non à ce qui nous vient des hommes.

Pour être fidèle tout ensemble à ses professeurs d'hier et à sa profession d'aujourd'hui, écrit M. Georges Goyau, comment s'y prendra-t-il? Il n'y a qu'un recours, c'est l'équivoque.

Exemple de Luther.

Est-ce que Luther, le premier, n'en a pas donné l'exemple? Le prédicant Jean Musa se plaignait un

jour devant lui de ne pouvoir se résoudre à croire ce qu'il prêchait aux autres. *Dieu soit béni, s'écrie Luther! car la même chose qui m'arrive arrive aux autres. Je croyais, jusqu'à présent, que c'était là une chose qui n'arrivait qu'à moi.*

La vieille femme.

M. Meinhod, professeur à Bonn, écrivait en 1896 :

Si une vieille mère me parle du bienheureux Abraham, je ne la trouble pas, je me réjouis de la simplicité de sa foi, et je pense à cette parole du Christ que quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas.

De quelle irrévérence qu'elle témoigne pour la vieille petite mère, pour Abraham, peut-être même pour le royaume de Dieu, une telle maxime n'a rien de plus étrange que la conduite de M. Pfleiderer, le célèbre professeur de Berlin, qui conteste, devant les étudiants, l'apparition de Jésus sur le lac de Génésareth, et qui, devant les fidèles, à la Quasimodo, prêche, dit-on, sur cette apparition.

Au XVIII^e siècle, Bahrdt avait dit : « On n'a qu'à prononcer le nom de Jésus bien fréquemment pour persuader à la grande masse que l'on enseigne le vrai christianisme..... »

Démissions.

D'autres ministres, au lieu d'avoir double conscience, ont préféré, en perdant la foi, donner leur démission. C'était garder une sincérité honorable, sans doute.... Mais enfin, cela prouve que le protestantisme va se dissolvant de plus en plus.

L'évolution logique du protestantisme, c'est le passage à l'incrédulité.

Plus de Bible inspirée, plus de divinité de Jésus-Christ, plus de sacrements; que reste-t-il, sinon le rationalisme et la libre-pensée?

De temps en temps, les protestants essayent de mettre en commun leurs lumières.

Mais, hélas ! quelles lumières !

Tandis que dans le catholicisme, nous voyons les définitions du Saint-Siège acclamées par l'Eglise répandues sur tous les points du monde, les synodes protestants n'arrivent jamais à aucune solution.

Aveu significatif.

L'Eglise romaine possède le grand avantage d'avoir la *voix vivante du Pape* qui peut, quand c'est nécessaire, déclarer ce qui doit être présentement accepté ou rejeté; elle a ainsi plus de chance de progrès que les confessions protestantes, malheureusement attachées à la lettre morte de leurs symboles variés.

Dr CARUS,
protestant, directeur de l'opéra-Court.

III — LES SYNODES PROTESTANTS

En 1872, un synode officiel ou réunion des délégués de tous les Consistoires vit s'affirmer les deux tendances principales qui divisent profondément les protestants de France. On voyait l'ancienne Ecole dite *orthodoxe* maintenir encore la croyance à l'inspiration des Ecritures et à la divinité de Jésus-Christ. L'école dite *libérale* se refusa à formuler sa foi dans une formule confessionnelle. On se sépara ainsi sans avoir pu s'entendre sur les points, pourtant fondamentaux, de la religion chrétienne.

Les protestants libéraux, réunis à Nîmes en 1895, ont maintenu leur décision. Cependant, comprenant eux-mêmes comment cette décision était funeste à la religion protestante, ils ont provoqué le *Congrès* des Consistoires protestants de France, qui s'est tenu à Lyon en 1896. On y a fait force discours. Mais les deux factions du calvinisme français sont demeurées en présence, gardant leurs positions. Le vœu le plus important du Congrès a été l'union fraternelle en face du gouvernement pour la défense des intérêts. Mais une déclaration doctrinale témoignant de l'union des esprits, jamais les synodes protestants ne pourront la faire, parce que, pour cela, il faut une autorité. Et d'autorité, il ne saurait y en avoir dans le protestantisme.

C'est une singulière et étrange façon de procéder dans une confession religieuse de déclarer arriver à une entente, quand on est obligé, sous peine de scission, d'écarter toutes les questions de dogme et de croyance.

Cela est bien la fin d'une religion.

CONCLUSION

Le protestant doit être logique : suivant ses principes, prenant son sens privé et sa raison pour règle unique, ce qu'il appelle le libre examen, il en arrive forcément à la libre pensée.

Le protestantisme actuel en est là en France. Il faut donc dire qu'il meurt comme religion. Il peut vivre comme parti, ce n'est plus une croyance.

De là, pour l'homme sérieux qui réfléchit : ou arriver au doute et à l'incroyance, ou regarder du côté de l'unité catholique qui a maintenu intact pendant vingt siècles le *Credo* enseigné par Jésus-Christ.

Lady Herbert.

On lira avec grand intérêt *Comment j'entrai au bercail* : récit de Lady Herbert of Lea (librairie Perrin, Paris). Elle décrit tous les états d'âme par lesquels elle est passée avant d'arriver au catholicisme.

Dans une église catholique.

J'ai entendu, il y a peu de temps, une jeune Américaine fort intelligente m'exprimer ce

regret : Lorsque nous visitons les églises catholiques, nous ne comprenons pas du tout les « services » qui se font, ni la signification des autels, tableaux, etc..... » C'était une plainte d'une âme en quête de la vérité. S'ils savaient le don de Dieu et le bonheur que nous goûtons au pied des autels, sur lesquels Jésus réside en réalité, ils voudraient venir avec nous et y demeurer dans l'unité. Lady Herbert se fit un jour expliquer par Manning, agenouillé près d'elle, toutes les parties du sacrifice de la messe. Ces explications étaient pour elle toute une révélation.

Beaucoup d'âmes sont loin de nous parce qu'elles ignorent ce que nous enseignons et croyons.

Lectures conseillées aux protestants à la recherche de la vérité.

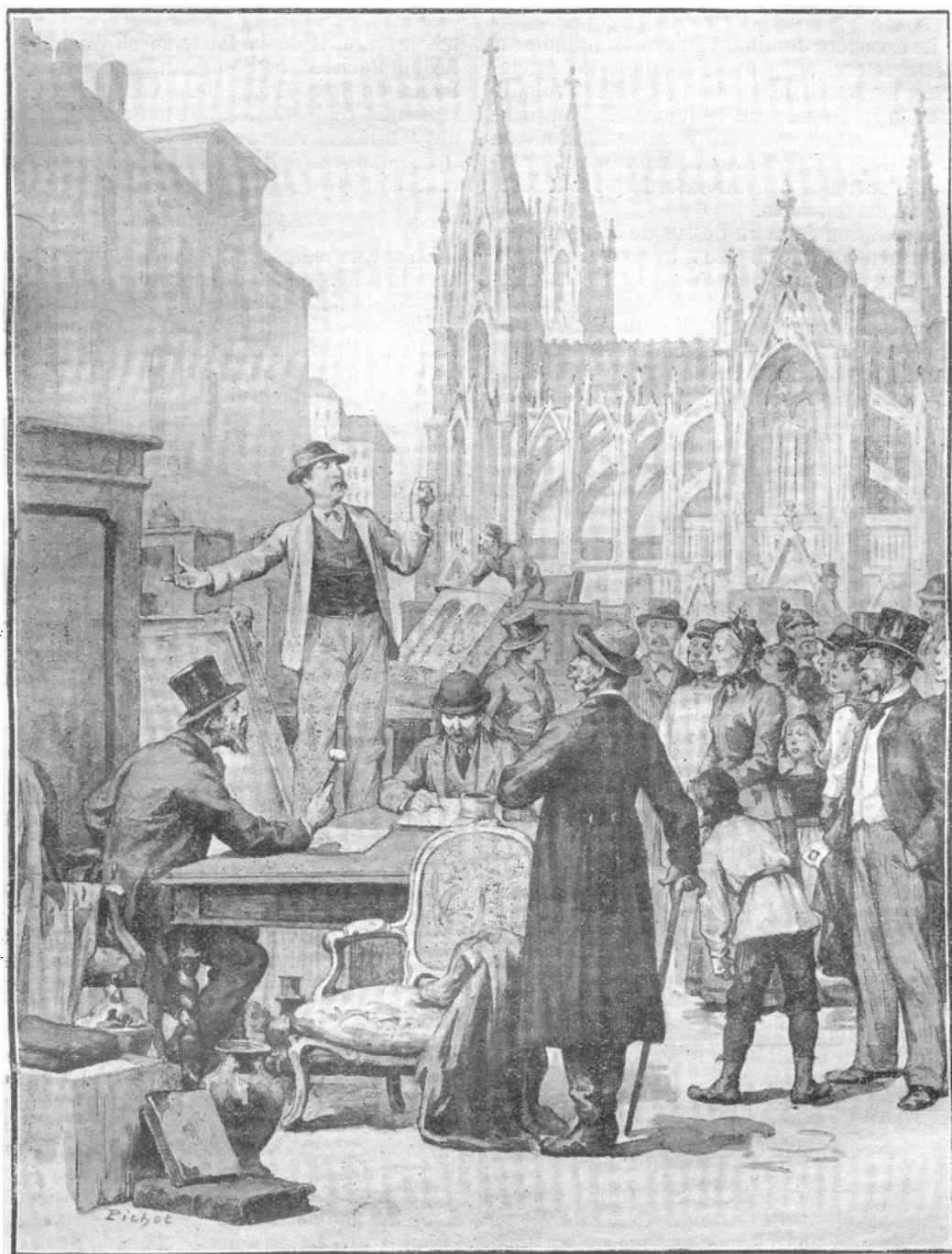
Livres de controverse et d'histoire.

La voie déblayée, par le P. XAVIER SUTTON (Bonne Presse). — *Nos raisons de croire*, du P. LODIEL (Bonne Presse). — *Histoires ecclésiastiques*, de MOURRET et DARRAS, etc. — *L'histoire du protestantisme en Allemagne*, de JANSSEN. — *Les conférences*, du cardinal WISEMAN. — *Les conférences*, du cardinal NEWMAN. — *Les conférences*, du P. MONSABRÉ. — *Pourquoi ne peut-on pas se faire protestant ?* par l'abbé PIREYRE (Bonne Presse). — *Lettres à un protestant*, par SNEEL (Téqui). — *Bible et protestantisme*, par FRANQUE (Blond). — *La foi de nos pères*, par le cardinal GIBBONS (Téqui). — *Du protestantisme*, par A. NICOLAS. — *Le catholicisme comparé au protestantisme*, par BALMÈS (Téqui). — *Pourquoi nous ne sommes pas protestants*, par KEENAN (Lethiellieux). — *Christus*, par HUBY (Beauchesne). — *Les raisons de ma croyance*, par MANNING (Bloud). — *Le protestantisme contemporain, Ruine constitutionnelle*, par KROGH-TONNING (Bloud). — *Histoire de la réformation protestante*, par COBETTE. — *La renaissance catholique en Angleterre*, par THUREAU-DANGIN (Plon). — *Le catholicisme en Angleterre au XIX^e siècle*, par THUREAU-DANGIN (Bloud). — *Histoire des variations de l'Eglise protestante*, par BOSSUET.

Récits de conversion.

Elisabeth Seton ou histoire du catholicisme en Amérique, 2 vol. — *Mon retour au bercail*, par Lady HERBERT OF LEA (Perrin). La série très intéressante des anglicans convertis, dans la revue les *Contemporains* (Bonne Presse), Spencer, Faber, Newman, Manning, Elisabeth Seton, etc. — *Vers la maison de lumière*, par ANOTICE-BAKER (Gabalda). — *Retour à la sainte Eglise*, par RUVILLE (Beauchesne). — *Albert Hetsch*, par RUVILLE (Beauchesne). — *Une Anglaise convertie*, par d'ARRAS (Beauchesne). — *Les confessions d'un converti*, par BENSON (Perrin). — *Le livre de la route*, par JOERGENSEN. — *Orthodoxy*, par CHESTERTON. — *Souvenirs d'un converti*, par KROGH-TONNING. — *Salve Mater*, par KINSMAN (Longmans, Londres). — *Convertis de Rome*, par GORDON-GORMAN. — *Convertis*, par A. DOSSAT et J. MONTJOVET (Bonne Presse).

Bismarck et les catholiques allemands



LA VENTE A L'ENCAN DES MEUBLES DE
L'ÉVÊQUE AUXILIAIRE DE COLOGNE

BISMARCK ET LES CATHOLIQUES ALLEMANDS

Le caractère dominant du protestantisme est d'être asservi au pouvoir séculier. En Angleterre, le Conseil de la reine intervient à volonté dans le gouvernement religieux de l'anglicanisme. C'est ce qui, entre autres raisons, a ouvert les yeux à Newman, Manning et beaucoup d'autres docteurs d'Oxford, qui sont revenus au catholicisme.

La religion étant au-dessus de la politique, il est évident que le pouvoir civil n'a rien à voir dans les questions d'enseignement religieux.

Au lendemain du Concile du Vatican, le prince de Bismarck essaya d'asservir ainsi les catholiques allemands. Après avoir créé l'empire germanique, il crut arriver à le consolider, en faisant de la religion catholique, comme des sectes protestantes, une religion qu'il gouvernerait lui-même à la place du Pape.

Sans doute, les catholiques sont citoyens, et, comme tels, soumis aux lois de leur pays ; ils se font un devoir de les observer. Mais leur foi, la transmission des pouvoirs sacrés de leurs évêques et de leurs prêtres, pouvoirs qui viennent de Dieu et du Pape, ne relèvent aucunement du pouvoir civil. Ce ne sont ni les rois ni les empereurs qui ont reçu de Dieu pouvoir d'annoncer l'Évangile et de sacrer les évêques.

Les écoles.

Bismarck commença de publier toute une série de lois vexatoires pour les catholiques.

Le 11 mars 1872, une loi attribuait exclusivement à l'État le droit de surveiller toutes les écoles, soit publiques, soit privées (libres). L'État lui-même se réservait de contrôler l'enseignement religieux dans les écoles catholiques : on voyait arriver des inspecteurs protestants chargés d'inspecter l'enseignement du catéchisme. On transforma plus de mille écoles catholiques en écoles mixtes renfermant pêle-mêle catholiques et protestants, pour les élever et réunir tous dans la même religion d'État rêvée par Bismarck.

Mais les parents tinrent bon, les mères de famille et les prêtres réagirent et firent garder aux écoles leur caractère religieux.

Les Ordres religieux.

Après avoir ruiné l'enseignement catholique populaire, Bismarck déclara la guerre aux Ordres religieux. Le 4 juillet 1872, il publiait une loi qui chassait du territoire allemand les Jésuites et les Ordres ayant quelque ressemblance avec la Compagnie de Jésus. On entendait par là les Congrégations ayant un Supérieur général résidant à Rome ou hors d'Allemagne,

tels les Frères de la Doctrine chrétienne, les Rédemptoristes, les Sœurs du Bon-Pasteur, les Dames du Sacré-Cœur, etc.

Bientôt ce décret fermait toutes les maisons des Jésuites et interdisait les fonctions de leur Ordre dans les églises, dans les écoles et dans les missions.

L'Eglise nationale.

En même temps, on organisait, sur les données du professeur Schulte, la prétendue Eglise catholique nationale. Cette Eglise était formée par les schismatiques « vieux catholiques », qui s'étaient séparés de Rome à l'occasion du Concile du Vatican, et qui avaient profité de ce prétexte pour faire élire curés et vicaires comme on élit de simples conseillers municipaux. Ils en profitèrent aussi pour..... se marier.

M. Loos, évêque schismatique, sacra évêque des vieux catholiques le professeur Reinkens, qui devait, d'après lui, être le Pape des catholiques pour toute l'Allemagne, tant que le Pape de Rome et les évêques du monde ne seraient pas revenus de leur erreur sur l'infaillibilité du Pape. La nouvelle église fut couverte de ridicule et accueillie par des éclats de rire. Les prêtres, sauf de très rares exceptions, n'y voulurent point adhérer.

Les lois de mai.

Pour appuyer le système des Vieux catholiques qui mettait absolument le catholicisme à la discrétion de l'État, Bismarck fit voter, le 11 mai 1873, les célèbres lois, dites lois de mai.

En substance, elles ne permettaient l'admission des emplois ecclésiastiques qu'aux Allemands ayant fait leurs études dans un collège ou dans une université de l'État et ayant subi l'examen officiel. C'était la mainmise sur l'enseignement des Séminaires. Sans doute, dans les villes où il n'existait pas d'universités, on tolérait les Séminaires, mais ces Séminaires, leur programme, leurs règlements, devaient être sous la surveillance de l'État, et par lui les Séminaristes devaient aller puiser leurs doctrines aux leçons de professeurs pour la plupart protestants, anticatholiques, rationalistes, ennemis de l'Eglise, etc.

Les nominations aux fonctions ecclésiastiques ne pouvaient être faites que sur présentation faite à l'État.

Par les lois des 11, 12 et 13 mai, l'État s'ingérait pleinement dans les questions de tribunaux purement ecclésiastiques et prétendait avoir le droit d'intervenir dans les questions qui sont d'ordre purement canonique.

Ainsi, la cour royale, composée de laïques

protestants, de catholiques, peu importe, de francs-maçons, devait prononcer sur le choix des curés et des vicaires, et traiter de toutes les questions de discipline ecclésiastique.

C'était attaquer de front les droits de l'Eglise à se gouverner elle-même dans l'ordre spirituel. C'était nier le droit de l'Eglise catholique.

Le devoir.

Accepter ces lois, c'était reconnaître les empiétements du pouvoir civil. Les évêques et les prêtres d'Allemagne, comme jadis les prêtres de France en face du serment constitutionnel, préférèrent tout souffrir plutôt que de reconnaître cette violation des droits de l'Eglise.

Les persécutions.

En conscience, le clergé catholique allemand ne pouvait se plier à des lois si opposées à la constitution même de l'Eglise. Les prêtres refusèrent de s'y soumettre.

La persécution ne se fit pas attendre. Le *Kulturkampf*, c'est-à-dire la *lutte civilisatrice*, d'après le nom dérisoire dont la persécution fut décorée, allait se dérouler avec ses odieuses péripéties.

On commença par infliger des amendes. Le nombre des condamnations s'éleva bientôt à des chiffres fantastiques. Les Séminaires furent fermés. On employa les moyens de violence.

Les évêques.

Le 3 février 1873, le cardinal Ledochowski, archevêque de Posen, fut condamné à l'exil; comme il refusait de partir, il fut arrêté à la station de Gnesen et conduit à une des prisons de Berlin. Il se réfugia plus tard à Rome, où le Souverain Pontife lui donna asile dans l'intérieur même du Vatican.

Le gouvernement allemand, furieux de voir sa victime lui échapper multiplia ses demandes d'extradition, mais l'asile sacré du Vatican demeura inviolable.

Le 7 mars, le vénérable évêque de Trèves, M^r Eberhardt, fut condamné. Il eut la gloire de mourir sur le grabat misérable d'une prison, victime des mauvais traitements.

Le 31 mars, M^r Melchers, archevêque de Cologne, fut incarcéré à son tour. On l'appela le *tresseur de paille*, parce qu'à la prison il fut obligé, comme les vulgaires voleurs, à tresser des *paillasons*. M^r Melchers y resta plusieurs années, jusqu'à ce qu'il pût se réfugier à Rome.

L'évêque auxiliaire de Posen, M^r Janissowski, avait pris en main l'administration du diocèse, au moment de l'incarcération de l'archevêque, le cardinal Ledochowski; il fut arrêté le 27 juillet. Huit jours après, c'était le tour de l'évêque de Paderborn, après celui de l'évêque de Munster; enfin, le 19 octobre, on s'empare de l'évêque auxiliaire de Gnesen, M^r Cybichowski.

Ce fut après le prince-évêque de Breslau et l'évêque de Limbourg, que l'on déposa,

comme si le pouvoir civil avait autorité sur le pouvoir spirituel des évêques.

Il restait encore trois ou quatre évêques, mais si vieux et si malades qu'on n'osait pas y toucher. On saisit et on vendit à l'encan tout leur mobilier en leur laissant tout juste un lit, une table et une chaise. (KANNENGIESER. *Catholiques allemands*.)

Les prêtres.

Les prêtres, sauf de très rares exceptions, imitèrent leurs évêques. Ils furent incarcérés par centaines. Quelques-uns, qui étaient dans leur paroisse depuis longtemps déjà, refusèrent de solliciter l'agrément de l'autorité civile pour être maintenus; ce fut assez pour qu'ils fussent condamnés à de très fortes amendes et à la prison. Les journaux de l'époque sont pleins de récits d'incarcération. Trois mille prêtres environ furent incarcérés, traqués ou condamnés à de fortes amendes.

Lorsqu'une paroisse était devenue sans prêtre par suite de la vacance forcée, il était *interdit aux curés voisins de venir administrer les malades*. Nombre de prêtres préférèrent la prison et remplir le devoir de consoler les mourants.

Déférés à la justice.

Quelques gens tarés, attachés aux « Vieux catholiques », essayèrent d'attirer sur les prêtres la persécution en les accusant d'avoir refusé l'absolution à des pénitents hypocrites et traitres. Les prêtres se laissèrent condamner plutôt que de se défendre et de violer le secret de la confession.

Les fidèles.

Les catholiques allemands se retremperent dans la persécution. Ils se serrèrent autour de leurs pasteurs et donnèrent les plus magnifiques exemples d'union et de fidélité à l'Eglise.

Les évêques persécutés furent l'objet des plus touchantes manifestations.

A Paderborn, avant l'emprisonnement de l'évêque, les députations se succédèrent à l'évêché pendant plus de quinze jours. Le Jeudi-Saint, celle du bailliage d'Höxter se composa de 3 412 catholiques. « Nous craignons, Monseigneur, que vous ne nous soyez bientôt enlevé pour attester avec d'autres la vérité éternelle de notre sainte religion. Mais, avant de nous séparer, nous voulons protester que nous resterons les fils fidèles de la Sainte Eglise catholique et romaine, même au prix de notre sang. » L'évêque fut ému jusqu'aux larmes quand l'assistance entière récita devant lui le *Credo*.

Lorsqu'on élargit à Fulda M. le vicaire Weber, il y eut une manifestation des plus touchantes. La population catholique tout entière vint au-devant de lui et lui fit cortège. Ce furent des cris à ne plus finir: « Pereat Bismarck! Pereat Bismarck! A bas Bismarck! »

« Il me serait difficile de vous dire, écrivait alors le correspondant de l'*Univers*, le nombre des arrestations et condamnations ecclésiastiques.

tiques. Partout les mêmes scènes. Les ouailles éplorées accompagnent chaque fois leur pasteur jusqu'aux portes de la prison, et, maintes fois, des scènes lamentables se produisent, par suite de l'intervention brutale de la force publique. Les manifestations sont d'autant plus considérables qu'un même curé a jusqu'à six ou même dix communes. On peut juger alors de l'agitation qui s'empare de toute une contrée pour le martyre de son chef spirituel. » (*Univers* du 15 juillet 1874.)

Le gouvernement interdit bientôt ces touchantes manifestations, comme étant des *processions non traditionnelles*.

Ventes à l'encan.

Souvent on saisissait les meubles pour payer les amendes que les prêtres refusaient de solder. L'indignation du peuple éclatait alors en touchantes manifestations.

Procession des meubles.

Un jour, une voiture de déménagement s'arrêtait devant la maison de M^r Baudry, évêque auxiliaire de Cologne. Des huissiers et des policiers l'accompagnaient. En quelques instants, les meubles saisis furent transportés au tribunal. La vente s'éleva à 390 thalers. La foule acheta les meubles et les rapporta bientôt triomphalement à l'émigré, mais sous forme de prêt pour éviter une nouvelle saisie.

La cure de faim.

On ne pouvait garder indéfiniment les prêtres en prison. On résolut d'employer un autre stratagème pour les faire céder.

La prison est violente, mais n'exige qu'une générosité momentanée. On n'y pouvait loger tous les prêtres. « Essayons du martyre lent et à petit feu, qu'on appelle la misère. Peu à peu les prêtres céderont, et nous arriverons ainsi à soumettre les catholiques » ; ainsi parla Bismarck.

On laissa donc les curés à leur poste, mais ce fut pour confisquer leurs biens et supprimer leurs traitements. C'est une tactique connue ailleurs. On ne devait pas mieux réussir que chez les voisins.

Le dimanche de *Lætare*, racontait un jour au Landtag prussien M. de Gerlach, j'ai entendu un curé catholique qui disait à ses ouailles à propos de l'Evangile de la multiplication des pains : « Je ne crains pas la *cure de faim* dont on nous menace ; j'ai confiance en mes paroissiens, et je sais que, dans chaque chaumière, il y a un pot-au-feu dans lequel je pourrai plonger ma cuillère. » Et M. de Gerlach ajoutait : « Messieurs, sur de tels hommes vous n'avez aucune puissance. »

Le peuple ne fut pas moins ferme que ses pasteurs. On ne voulait pas que le prêtre acceptât de traitement dans des conditions un peu louches ; on le fuyait jusqu'à ce qu'il eût renvoyé ce gage de trahison.

Ainsi le nombre des prêtres allemands qui firent défection fut tellement minime que le gouvernement n'eut jamais le courage d'en indiquer le chiffre exact au Landtag.

Les vieux catholiques.

Pendant ce temps, la secte des « Vieux catholiques », prêtres mariés, sur laquelle Bismarck avait fondé de grandes espérances, s'agitait dans une lamentable impuissance. L'évêque Reinkens, sacré par les hérétiques d'Utrecht, ne parvenait pas à recruter des adhérents. A la fin de 1873, la Faculté des « Vieux catholiques » ne comptait que douze étudiants ; encore sur ce nombre on ne comptait que cinq Allemands, les autres étaient hollandais ou suisses. A peine dix prêtres tarés parurent-ils dans les rangs de cette secte méprisée qui s'éteignait dans la boue.

A Canossa.

Bismarck avait dit, au moment où l'on votait les fameuses lois, le 14 mai 1872 : « Soyez sans crainte, nous n'irons pas à Canossa ni de corps ni d'esprit. » Et une colonne commémorative devait rappeler cette parole aux générations futures.

La colonne est encore debout, mais Bismarck est allé à Canossa, c'est-à-dire s'est soumis au Pape, comme jadis Henri d'Allemagne allant s'incliner devant le Pape à Canossa.

Comment on se défend.

Pendant que les prêtres et les fidèles se défendaient en souffrant généreusement le martyre, les catholiques s'unirent, et, sous le nom de Centre allemand, formèrent bientôt un parti puissant avec lequel Bismarck lui-même dut compter. Aux élections de 1878, le Centre comptait 103 sièges et devint la fraction la plus nombreuse au Reichstag. Tous les autres partis allaient au contraire en se morcelant. Le parti eut à sa tête de Mallinckrodt, puis le célèbre Windthorst.

Bismarck vit qu'il ne pouvait plus continuer ainsi. La lutte par la prison, l'exil ou la misère n'aboutissait à rien. La cohésion du Centre devenait contre lui une force menaçante.

Il battit en retraite. En 1882, M. de Schlœser fut nommé représentant du Saint-Siège auprès du Vatican.

Au Kulturkampf violent, succéda un Kulturkampf mitigé, mais que Windthorst sut dévoiler. Les évêques remontèrent à leur siège. Plusieurs, comme le cardinal Ledochowski et l'évêque de Limbourg donnèrent leur démission, pour faciliter les transactions avec le Saint-Siège. Bismarck avait échoué, et l'Eglise catholique sortait de la persécution plus vivante que jamais.

CONCLUSION

Le général prussien de Manteuffel, gouverneur d'Alsace-Lorraine, disait un jour, en face, à des prêtres catholiques : « Je suis protestant convaincu, et mon plus grand désir serait de protestantiser l'Alsace-Lorraine. »

Protestantiser l'Allemagne, tel a été le but et la politique de Bismarck ; il y a ajouté la persécution et l'oppression. Il n'a pas réussi et l'Eglise catholique a triomphé.

L'Église catholique aux États-Unis



CHARITÉ DE Mgr DE CHEVERUS

Il y avait, près de Boston, un pauvre nègre infirme, couvert de plaies, gisant sur un grabat dans une petite cabane. L'évêque de Boston, Mgr de Cheverus, depuis archevêque de Bordeaux, l'eut bientôt découverte. Il se fit donc l'infirmier de ce pauvre nègre : tous les soirs, après la chute du jour, il allait panser ses plaies, faire son lit et pourvoir à tous ses besoins, mais sans rien dire à personne ; sa servante, ayant remarqué que tous les matins l'habit de l'évêque était couvert de poussière et de duvet, fut curieuse de savoir d'où cela pouvait provenir, et, pour le découvrir, ayant suivi de loin son maître, elle le vit entrer dans la cabane du nègre ; elle s'approche alors, regarde à travers les planches mal jointes, et quel est son étonnement de voir le charitable évêque prendre entre ses bras le malade, gisant sur son lit de douleur, panser ses plaies comme ferait la mère la plus tendre. — Où trouverait-on, en dehors de l'Église catholique, de semblables dévouements ?

L'ÉGLISE CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS

Un jour, dans une réunion de piété où l'on célébrait les louanges de la Sainte Vierge, trois jeunes Américaines anglicanes s'étaient glissées.

Elles furent émuës au spectacle de la prière ardente qui montait vers la Vierge de Lourdes. On priait dans l'assistance avec cet élan, cette foi vive qu'on trouve à Massabielle.

C'était la première fois qu'elles entendaient une parole catholique.

Peu de jours après, je les revis, et nous causâmes des points qui séparent les anglicans des catholiques romains.

Toutes jeunes, elles n'avaient jamais réfléchi à toutes ces grandes choses.

Elles montraient des âmes neuves et droites, en somme, avides de vérité.

Je leur parlai de l'unité romaine, de la fixité de nos doctrines qui remontent jusqu'aux apôtres et jusqu'à Jésus-Christ. Je leur parlai de la nécessité pour elles d'étudier et de prier.

D'étudier, parce que, devant le morcellement de plus en plus grand du protestantisme, il n'est aucun esprit sérieux qui ne doive réfléchir. La vérité peut-elle exister intégrale, là où les divergences sont admises sur les points les plus importants de la doctrine? Je leur recommandai d'étudier l'histoire. Il est bien difficile de savoir l'histoire vraie de la Réforme et de rester protestant.

Il est d'autant plus nécessaire d'étudier que le mouvement de conversion de l'Angleterre monte parmi les esprits les plus élevés d'outre-Manche.

En ce temps où les yeux se tournent facilement au delà des Océans, je voudrais montrer le même mouvement de conversion produit aux Etats-Unis. S'il est moins éclatant qu'en Angleterre, il est également bien significatif et doit bien donner à penser à ceux qui cherchent la vérité avec un cœur droit, et qui prient pour arriver à la découvrir.

Il y a un siècle. — Aujourd'hui.

Il y avait aux Etats-Unis, au commencement du siècle dernier, un seul évêque catholique, M^{re} Carroll, 20 prêtres et 40 000 catholiques perdus au milieu des 4 millions de protestants, dans la proportion de *un pour cent*.

Aujourd'hui, l'Eglise catholique compte aux Etats-Unis 101 archevêques et évêques, avec 22 010 prêtres.

Le *Catholic Directory* pour 1922 donne les chiffres suivants: Il y a sur tout le territoire soumis au drapeau étoilé 28 538 048 catholiques, de toutes langues et de toutes nationalités. Les Etats-Unis proprement dits en comptent 18 104 804. La population totale des

Etats-Unis est de 107 millions d'habitants.

Les Congrégations religieuses se sont établies et développées aux Etats-Unis. Trente-six d'entre elles sont d'origine française.

En plus de son organisation hiérarchique et de ses Ordres religieux, la vie catholique se manifeste par des institutions d'une influence considérable, ce sont les Universités catholiques. En premier lieu l'Université catholique de Washington pour laquelle les catholiques ont donné des millions. Puis viennent les Universités catholiques de Georgetown et de Fort-Wayne et treize autres.

Outre ces treize Universités, six autres établissements ont reçu de l'Etat le droit de conférer tous les grades de lettres, ce sont les collèges catholiques de Baltimore, de Niagara, de Brooklyn, de Saint-Louis, enfin de Fordham et de Saint-François au diocèse de New-York.

Tels sont les progrès réalisés en un siècle.

Les obstacles.

Ce progrès a eu lieu malgré des obstacles sérieux. On vante aujourd'hui la liberté dont jouissent les catholiques en Amérique. Il est juste de reconnaître qu'elle est bien plus grande qu'en France. Mais il n'en fut pas toujours ainsi.

Jusqu'au moment où les Etats-Unis devinrent indépendants de l'Angleterre, il était formellement interdit aux catholiques de se fixer sur aucun point du territoire; seule, la côte du Maryland (terre de Marie) fit exception. Même en ce pays, quand les protestants furent en majorité, les Jésuites furent expulsés, et on supprima autant que possible l'exercice du culte.

Lorsque la liberté religieuse fut accordée aux Etats-Unis, les moyens humains manquèrent pour exercer l'apostolat. Pas de ressources pour la construction des églises, l'entretien des prêtres, etc. La France vint en aide aux catholiques américains, elle dut envoyer des prêtres missionnaires.

La République américaine, en s'étendant d'un océan à l'autre, tout en laissant la liberté, fut loin d'être favorable au catholicisme.

Une nuée d'aventuriers, gens la plupart du temps sans religion, puis des prédicateurs nombreux s'abattirent sur toutes ces contrées.

Le Yankee, avec son génie tout pratique, eut bien vite fait de gagner toute l'influence, et bientôt les anciens colons: Français de la Louisiane, Espagnols de la Floride et du Texas, furent complètement américanisés. L'action protestante put s'exercer d'autant plus que le nombre des prêtres était des plus restreints.

Le dévouement des prêtres. Il suffit d'avoir connu M^r Carroll, M^r Bruté, M^r Flaget, M^r de Cheverus, pour comprendre que le catholicisme devait être aux Etats-Unis ce qu'il a été dans toutes les nations.

Les émigrants.

Les émigrants ont été un autre élément de progrès pour le catholicisme en Amérique.

Nombre d'Irlandais ont dû quitter la mère-patrie et sont venus demander à l'Amérique le pain qu'ils ne trouvaient pas chez eux. Mais ils ont porté avec eux leur foi catholique. « On dirait, a écrit un évêque, qu'il a plu à la divine Providence de tenir ce peuple fidèle sous le pressoir, afin qu'il quittât la demeure de ses pères, et que sa dispersion fût une semence de catholiques chez les nations lointaines. »

Les Irlandais arrivent en Amérique par milliers. Groupés en associations, ils n'épargnent rien pour la richesse de leur culte et la beauté de leurs églises.

Les Canadiens se sont aussi répandus dans les Etats-Unis. Gardant leur langue, leur caractère, leurs sympathies, ils sont restés les Français de l'Amérique et sont demeurés catholiques. En vingt ans, ils ont bâti 120 églises, dont quelques-unes ont coûté plus de cinq cent mille francs. Ils ont 150 prêtres et nombre de couvents-écoles.

On leur doit pour beaucoup le grand progrès du catholicisme.

L'Américain.

Il ne serait pas juste de dire que l'Américain ne se convertit pas, bien que les conversions soient plus rares qu'en Angleterre. « La magnifique unité de l'Eglise catholique, au milieu de la divergence des sectes rivales, n'est pas sans agir sur son esprit naturellement réfléchi; la gravité et la pompe de nos cérémonies, l'accent convaincu de la prédication, l'attirent souvent dans nos églises, et il y laisse beaucoup de ses préjugés.

Pour les esprits droits et les âmes de bonne volonté, le catholicisme, qui était regardé, il y a cent ans, comme une superstition à peine supérieure aux absurdités du fétichisme, apparaît aujourd'hui entouré d'une auréole de force et de respect. L'Américain, toujours porté à s'incliner devant ce qui réussit, n'a pu voir sans surprise le spectacle merveilleux de cette Eglise organisant sa hiérarchie, multipliant ses œuvres et, sans aucun secours du pouvoir civil, passant sans effort du dernier rang au premier.

Ce grand spectacle nous a valu dans toutes les classes de la société américaine de nombreux retours qui ont compensé en partie les défections du passé. (LOUVER, *Les missions catholiques.*)

Une des plus belles figures du catholicisme aux Etats-Unis fut Elisabeth Seton.

Née protestante et venue en Italie pour y soigner son mari, elle fut très frappée par le spectacle des cérémonies catholiques. Une peinture de la Vierge des Douleurs à Sainte-Marie Nouvelle de Florence l'émut profondément. En assistant à une Messe, elle fut toute pénétrée en pensant à la présence réelle. « Tout était silence autour de moi, profond silence et adoration. J'allai m'agenouiller sur le pavé de l'autel pensant en secret et avec larmes aux paroles de saint Paul sur le Corps et le Sang de Jésus-Christ. »

Quelques jours après, dans un moment de détresse, elle aperçoit le saint Viatique qu'on portait à un mourant; elle tombe à genoux en s'écriant : « Bénissez-moi, mon Dieu, si vous êtes réellement présent. Mon âme ne désire que vous! » Un petit livre de piété se trouve sur sa table, elle l'ouvre à la page du *Memorare*. « Je fis cette prière, dit-elle, avec une entière certitude que Dieu ne refuserait rien à sa Mère, et qu'elle, de son côté, ne pouvait s'empêcher d'aimer et de prendre en pitié les pauvres âmes pour lesquelles son Fils a souffert. Pendant que je priais, je sentis réellement que j'avais une Mère. »

Elisabeth revint bientôt en Amérique et y retrouva sa famille.

Malheureusement, au lieu d'agir avec ménagements, elle annonça *ex abrupto* sa résolution de se faire catholique.

On l'entoura de toutes les obsessions. S'étant adressée à M. Hobart, ministre épiscopalien, elle entreprit sous sa direction une étude de controverse. Cette étude produisit en elle le doute.

Le doute l'obséda longtemps. Elle prend enfin le parti de s'adresser à M^r Carroll. Mais M. Hobart, qui redoutait d'entrer en lutte contre la science de l'évêque de Baltimore, retient Elisabeth. Il ne lui conseille plus maintenant d'étudier, mais, au contraire, de mettre fin à ses recherches. Lasse de se débattre contre sa conscience qui proteste et contre le poids d'une autorité qui l'écrase, elle se laisse persuader et n'ose envoyer à M^r Carroll la lettre qu'elle lui avait écrite.

« L'angoisse qui me torturait était si pressante, dit-elle dans son journal, que je me suis adressée droit à Dieu et je lui ai dit : « Puisque je ne puis découvrir la voie qui vous plaît le plus, à vous, à qui seul je désire plaire, tout au monde m'est indifférent! Jusqu'à ce que vous m'ayez montré la voie où vous voulez que je marche, je continuerai à me traîner dans le sentier où vous avez permis que je sois née, et même j'irai au sacrement où j'avais coutume de vous trouver autrefois. »

Cependant, les tortures de son esprit devinrent telles qu'elle résolut de ne plus s'attacher à aucune sorte de culte. Le jour de l'Epiphanie

1803, elle se trouvait seule à son foyer désert, en proie à un découragement sans nom, lorsque, par une permission divine, les sermons de Bourdaloue se trouvèrent sous sa main. Elle les prit et son regard tomba sur le sermon du jour, qui semblait fait pour elle, et qui se termine en invitant les âmes troublées à aller trouver les docteurs de l'Eglise.

Elisabeth avait entendu parler souvent de la charité de M. de Cheverus; elle eut l'inspiration de s'adresser à lui. Le prêtre exilé ne douta pas un instant de la prochaine conversion de cette âme si droite; il comprit aussi que Dieu avait de grands desseins sur elle. Il se plut à l'instruire par correspondance. Sous cette direction inspirée, la clarté se fit dans l'esprit de M^{me} Seton, elle n'hésita plus et se décida à abjurer.

Voici comment elle parle du Dieu de sa Première Communion.

« Les choses de la terre peuvent maintenant aller comme elles veulent!.... écrit-elle. JE L'AI REÇU!.... Mon Dieu, jusqu'au dernier soupir de ma vie, je me rappellerai cette veille passée dans l'attente de l'aube du matin, ce cœur agité, tremblant, si impatient de partir.... Et quand il fut venu, cette première pensée dont il me souvienne : *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés!* Car il me semblait que mon Roi était venu pour prendre possession de son trône; tellement, qu'au lieu de la bienvenue humble et tendre que j'avais pensé lui faire, je ne trouvais plus en moi qu'un sentiment de triomphe, de joie, d'allégresse, de ce que mon libérateur était venu : mon défenseur, mon bouchier, ma force, mon salut pour ce monde et pour l'éternité. »

Devenue catholique, M^{me} Seton, suivant la direction des pieux évêques missionnaires des Etats-Unis, fonda une communauté qui devint bientôt une branche très vivante de l'admirable institut des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul. Sa vie peut instruire beaucoup les protestants qui cherchent la vérité.

M. de Cheverus.

M. de Cheverus, qui contribua à la propagation de la foi dans l'Amérique du Nord, fut souvent le conseiller d'Elisabeth Seton. On cite des traits bien édifiants de son apostolat en Amérique.

SA PRÉDICATION.

M^r de Cheverus, dans ses diverses prédications, s'attachait le plus souvent à bien établir et à inculquer, en toutes les manières possibles, la nécessité d'une autorité enseignante, pour fixer la foi du savant comme de l'homme simple. Pour en convaincre les protestants, il leur répétait souvent, dans les discours qu'il avait occasion de leur adresser, cette parole simple, mais qui produisait toujours un grand fruit : « Tous les jours, mes frères, je lis comme vous l'Ecriture Sainte! Je la lis avec réflexion et prière, en invoquant l'Esprit-Saint; et cependant, presque à chaque page, je suis arrêté par des choses que je ne comprends pas; j'ai

besoin de l'autorité de l'Eglise pour m'en indiquer le sens et fixer ma foi à ce sujet. » Et l'auditoire, faisant aussitôt l'application : « Si M^r de Cheverus, qui est bien plus savant que nous, ne comprend pas toute l'Ecriture Sainte, comment nos ministres nous disent-ils qu'elle est pour chacun de nous une règle de foi, parfaitement claire, intelligible par elle seule, sans aucun secours étranger? » De là, M^r de Cheverus, après leur avoir fait sentir que le plus grand nombre des hommes ne peuvent point décider par eux-mêmes sur le détail des dogmes, leur montrait la sagesse divine venant au secours de la faiblesse humaine par l'institution d'une autorité enseignante, qui, tirant son origine de Jésus-Christ et des apôtres, est parvenue jusqu'à nous par une suite non interrompue de pasteurs, professant toujours et partout la même doctrine, sans aucune variation. (*Vie de M^r de Cheverus.*)

Les dernières conversions.

Un protestant de bonne foi, qui étudie les origines du christianisme, ne peut manquer de tirer un jour la conclusion de cette étude, de reconnaître que seule l'Eglise catholique a la vraie foi et, mettant sa pratique en accord avec sa croyance, d'abjurer l'erreur et de se déclarer catholique.

C'est le magnifique et courageux exemple que vient de donner au monde un évêque protestant, le Dr Kinsman, évêque de Delaware.

Laissant de côté toute considération matérielle, il a, par sa loyauté et sa sincérité, montré la voie à bien des âmes hésitantes.

MISSIONS CHEZ LES NOIRS ET CHEZ LES INDIENS

1^o Chez les Noirs.

Ces descendants des anciens esclaves amenés d'Afrique sont près de 8 millions aux Etats-Unis. Les protestants méthodistes ont essayé de se les adjoindre, mais n'ont guère avancé l'œuvre de leur progrès moral. Sans leur imposer aucune loi doctrinale ils ont surexcité leur sensibilité par de grossières jongleries. Les services religieux organisés pour les noirs, dit un ministre protestant, transforment bientôt l'assemblée en une maison de fous; le bruit et le tumulte sont horribles.

Ces noirs sont tenus à l'écart et en général méprisés.

L'Eglise catholique s'est occupée de les évangéliser. On compte parmi eux 140 000 catholiques. Une Congrégation de missionnaires, les Pères anglais de Mill-Hill, s'occupe spécialement de cet apostolat.

2^o Chez les Indiens.

On ne compte plus aux Etats-Unis que 200 000 Indiens disséminés sur tout le territoire. Les missionnaires appartenant pour la plupart à des Ordres religieux évangélistes 80 000 Indiens catholiques. Une Congrégation, les Sœurs du Saint-Sacrement, a été fondée spécialement pour l'apostolat des nègres et des Indiens.

Les protestants ont-ils des martyrs ?



LES PROTESTANTS AFFICHANT DES PLACARDS SACRILÈGES
SUR LA CATHÉDRALE DE MEAUX

LES PROTESTANTS ONT-ILS DES MARTYRS?

Les martyrs des protestants.

— Vous vous glorifiez d'avoir des martyrs, me dit miss William, mais nous, protestants, nous avons aussi les nôtres. Par conséquent sur ce point, le protestantisme n'est pas inférieur au catholicisme.

— Oh ! Mademoiselle, en fait de missionnaires protestants massacrés dans les pays lointains, vous n'en trouverez guère, car ils ne vont pas là où il y a réel danger.

— Je ne parle pas de ceux-ci. Je parle des martyrs qui moururent victimes de leur attachement à l'Eglise réformée.

Elle me cita Jean Leclerc, Pavanès, de Berquin, Jean de Caturce et *tutti quanti*.

— Non, ce ne sont pas des martyrs. Ils n'ont pas droit à ce titre qui est un honneur incomparable.

Les protestants sont morts victimes de la justice humaine, très bien ; mais martyrs, non, mille fois non !

Je vais vous le prouver en vous expliquant ce qui est requis pour être martyr.

Pour être martyr, il faut souffrir librement pour une croyance : non pas une doctrine de sens privé, mais une doctrine soutenue dans l'unité, par toute l'Eglise, pour une foi traditionnelle, pour une foi commune. Pour être martyr, il faut souffrir avec patience, et non en maudissant les bourreaux.

La doctrine.

Les premiers martyrs se disaient chrétiens, mais, comme les chrétiens de tous les lieux et de tous les temps, ils se laissaient égorger pour un *symbole public*, et non point pour une *idée solitaire*. « Honorons les martyrs, dit saint Augustin en parlant des hérétiques donatistes, qui revenaient pour les leurs la gloire du martyr, mais que ce soient des martyrs de piété et non pas d'emportement ; des martyrs de présomption ; des martyrs qui représentent l'unité et non pas la division. (S. Aug. serm. 285.) »

On ne trouvera rien de ce genre parmi les prétendus martyrs de la Réforme en France. Il serait même très difficile de trouver l'unité entre eux, chacun est mort pour ses idées privées, sans parler d'une autre cause : savoir la révolte contre l'Etat ainsi que nous allons l'expliquer.

Plusieurs étaient catholiques.

Je trouve cités parmi les martyrs protestants Lefèvre d'Étaples. Celui-ci, malgré ses hardiesses de langage, restait encore attaché à l'Eglise Romaine.

Roussel et Farel, trompant la confiance de leur évêque, avaient donné sans doute dans des téné-

rités théologiques, mais n'avaient pas encore entièrement abandonné les enseignements de l'Eglise catholique. Il n'étaient pleinement ni orthodoxes, ni novateurs. Étaient-ils luthériens sacramentaires, il était difficile de le déterminer. Ce qui est certain, c'est que, durant toute la première période indiquée par le martyrologe protestant, il n'y avait aucun symbole. Ce n'est qu'en 1539 qu'il fallut songer à avoir une profession de foi déterminée. Les protestants de France réclamèrent l'appui des princes d'Allemagne contre les rigueurs des rois de France. On leur répondit qu'ils seraient soutenus quand ils formeraient une secte déterminée, et quand on saurait quelles étaient leurs doctrines. Les protestants formulèrent enfin une profession de foi au synode de Paris 1559. (Voir M^r PLANTIER, Œuvres, *Lettre aux protestants du Gard*.)

La liberté de conscience.

Ils moururent, disent les protestants, pour la *liberté de conscience*. Ils moururent pour leur conscience individuelle, soit, si toutefois on peut attribuer à la conscience le fanatisme de l'erreur.

Ils ne moururent pas pour la *liberté générale* de la conscience.

Ni les luthériens, dit M^r Plantier, ni les calvinistes, à cette époque, n'admettaient ce principe en droit. Voyez ci-après le témoignage de Calvin.

On peut en juger par les guerres implacables de la Réforme contre les catholiques de tous les Etats qu'elle avait encombrés.

D'ailleurs, *pour être martyr, il faut mourir pour la religion*.

Mourir pour défendre ce que l'on croit son droit n'est pas le martyre. Celui qui meurt pour défendre sa maison n'est pas martyr.

Le martyre, c'est le don de la vie pour la foi en Jésus-Christ.

Celui qui meurt pour son idée, peut mourir en *faux sage*. Il ne meurt pas martyr.

La rébellion.

Ils sont surtout morts en rebelles. La rébellion est le vrai motif de leur condamnation par la justice humaine.

Témoignage de Calvin.

Calvin écrivait au duc de Somerset, régent d'Angleterre : « A ce que j'entends, Monseigneur, vous avez deux espèces de mutins qui se sont élevés contre le roy et l'état du royaume : les uns sont gens fantastiques (protestants) qui, sous couleur de l'Évangile, voudraient tout mettre en confusion. Les autres (les catholiques) sont gens obstinés aux superstitions de l'antéchrist de Rome. Tous ensemble méritent bien

d'être réprimés par le glaive qui vous est commis. » (Jules Bounet, lettres de Calvin, t. I^{er}, p. 267.)

Calvin reconnaissait au roi d'Angleterre tout droit sur les consciences. « Sire, tendez au but qui vous est proposé, en exemple du saint roy Josias : afin que vous ayez le témoignage non seulement d'avoir abattu les impiétés répugnantes à l'honneur et service de Dieu, mais aussi d'avoir *aboli et raclé* tout ce qui ne sert qu'à nourrir la superstition. »

Calvin fit mourir ceux se permettant de plaisanter sur lui ou de contredire à ses idées. Il multiplia les proscriptions, dressa des potences et des bûchers.

« Qui d'entre vous ignore, mes très chers frères, que Calvin a fait cet ouvrage pour démontrer que le prince a le droit de *punir les hérétiques*. » C'est Théodore de Bèze qui parle, une des grandes autorités de la Réforme.

L'inquisition calviniste.

Calvin réclama ce qui est très bon à servir aux protestants les fameuses rigueurs de l'inquisition.

— Comment l'Inquisition ?

Oui ; sans doute ils n'instituèrent pas de tribunal portant un nom qu'ils rendirent odieux, mais ils mirent à mort et brûlèrent vifs.

Quand Calvin eut fait brûler Michel Servet, à Genève, il excommunia tous les patriotes de Genève, notamment Philibert Berthelier, Daniel Berthelier, et d'autres patriotes qui voulaient que le droit d'excommunication fût réservé au consistoire. Calvin provoqua une émeute. On s'empara de Daniel, *on le mit à la torture* et on employa les tourments les plus terribles pour en obtenir des aveux ; on fit même intervenir la mère de Berthelier. Par ordre de Calvin, Berthelier fut mis à mort avec trois autres citoyens.

La peine de mort fut édictée contre tous ceux qui chercheraient à faire revenir les patriotes de l'exil. Est-ce que cela ne ressemble pas à l'Inquisition ?

Les séditions.

Une des raisons des condamnations des hérétiques fut la sûreté de l'Etat.

A l'origine, le protestantisme français se donna comme le fruit spontané du luthérianisme. Les députations envoyées à Francfort et à Worms avaient resserré les liens des protestants avec les Allemands. Or, les rois de France n'ignoraient pas les effroyables guerres que le luthérianisme avait déchaînées en Allemagne et en Suisse de 1525 à 1531. Ils savaient également les faits monstrueux accomplis à Genève par Calvin.

On devait donc craindre pour la France des troubles, des séditions et des guerres.

Il était donc bien juste de réprimer l'action des premiers novateurs.

Jean Leclerc.

En 1523, Jean Leclerc, un des martyrs afficha à la porte de la cathédrale de Meaux un placard où il accusa le Pape d'être l'antéchrist.

Onze ans plus tard, Férot, apportant de la Suisse des affiches contre la messe, proposa de les répandre dans tout le royaume. Le 18 octobre 1534, les habitants de Paris trouvèrent sur les places publiques, dans les carrefours, aux murs du palais, aux portes des églises une affiche ayant ce titre :

Articles véritables sur les horribles, grands et importants abus de la messe papale, inventée directement contre la sainte Cène de Notre-Seigneur, seul médiateur et seul sauveur Jésus-Christ.

Au château de Blois où était alors François I^{er}, un placard fut affiché à la porte même de la chambre du roi.

Il faut avouer que c'étaient-là de bien odieuses provocations, dans lesquelles on outrageait les dogmes les plus chers à la piété catholique et la constitution la plus vénérable, et cela jusque dans les appartements du roi.

« C'était, dit M^{re} Plantier, donner au pouvoir une formidable raison de réfléchir, et les héros qui se préparaient au supplice par de semblables préliminaires étaient de bien étranges martyrs.

Les profanations.

On brisa les images de la Vierge Marie et des saints en différentes villes du royaume, à Paris, au Mans, à Metz. A Bourges, la populace furieuse veut lapider un magistrat parce qu'il a protesté contre des prédications protestantes ; dans les Cévennes, les protestants camisards s'agitent et deviennent un vrai danger social ; d'horribles scandales sont commis, à Saint-Privat et à Saint-Maurice, contre le Très-Saint Sacrement.

Tout cela est de la sédition ? Nous n'écrivons pas pour apprécier les rigueurs exercées contre les religieux ; il s'agit ici des motifs pour lesquels ils moururent.

Or, comme l'affirment les édits royaux et notamment l'édit de Châteaubriant, le pouvoir dut sévir *contre des séditeurs et perturbateurs de l'union et repos public*.

Les prétendus martyrs moururent donc pour s'être révoltés contre des pouvoirs dont ils reconnaissaient la compétence et l'autorité.

Que leur demandait-on ?

On leur demandait de ne pas outrager la religion publique, de ne pas insulter des sacrements que tout le pays vénérât, de ne pas briser des images qu'on respecte sans les adorer..... On leur demandait de respecter la nation.....

Ceux à qui l'on demandait cela n'étaient pas des martyrs, mais des rebelles.

Le courage.

Au moins, disent les protestants, vous ne pouvez nier le courage de nos martyrs.

Je réponds : quel qu'ait été ce courage, qu'est-ce qu'un nombre absolument infime et restreint

à côté des saints martyrs de l'Eglise catholique à l'époque primitive, soit même en notre temps. Nos missionnaires meurent encore en grand nombre en Extrême-Orient. La comparaison est facile à établir.

Les historiens réformés, je le sais, ont fait des tableaux fantaisistes. L'un d'eux, Lutteroth (*La réformation en France*, p. 89), raconte que « les bûchers se répondent les uns aux autres; de parlement en parlement, presque de ville en ville, on aurait pu faire le tour de France à leur clarté ». Mais ceci est une phénoménale exagération.

En 1557, c'est-à-dire trente-deux ans après la mort de Pavanes, le premier martyr, Calvin écrivait à l'Eglise de Paris : « Jusqu'ici, ceux qui sont allés au martyre ont été méprisables au monde parce que le nombre n'a pas été si grand pour un coup. »

Emphase et orgueil.

Les martyrs catholiques bénissaient leurs bourreaux. Les protestants qui allèrent à la mort se sont emportés en invectives et ont multiplié les calomnies contre la religion catholique.

Le plus célèbre de tous fut Dubourg. Il se donna des airs de prophète saintement courroucé.

« Tremble, dit-il au président Minard, et crois en la parole d'un homme qui va paraître devant Dieu. Tu ne tarderas pas à y paraître toi-même, toi qui verses le sang des hommes de paix et peut-être ne crois-tu point assez pour voir mon supplice dont tu fais ta joie, et dont je fais aussi la mienne. » (Castel le Huguenot, p. 144.)

Ce ton menaçant ne ressemble guère, il faut le déclarer, à une inspiration de l'Esprit-Saint.

Minard fut assassiné. L'assassinat suivit de si près la prédiction; il fut tellement notoire, le moment où il s'accomplit fut si bien celui qu'on avait indiqué, que si la complicité du prophète avec les meurtriers n'est pas une certitude, elle dépasse de beaucoup les limites de la vraisemblance.

Le martyr hérétique.

Ceux qui payèrent de leur vie leur attachement aux doctrines protestantes n'alléguèrent ni les vertus ni les miracles de Luther ou de Calvin; ils affirmèrent leurs propres idées, les opinions personnelles qu'ils s'étaient faites en vertu du libre examen. On s'explique qu'un homme énergique et convaincu se passionne pour une idée qui est sienne, qu'il mette son amour-propre à ne pas en démentir, fut-ce au péril de sa vie. Mais on ne conçoit pas qu'un homme sensé et surtout une multitude s'entête à soutenir des faits faux et douteux qui sont impersonnels.

Le catholique tué en haine de la religion meurt pour attester les faits sur lesquels reposent ses convictions et dont il a constaté la vérité.

L'hérétique condamné ne meurt pas pour attester des faits, mais pour défendre des opinions personnelles.

GASTON SORTAIS.

Bossuet.

Les martyrs souffraient avec humilité, a remarqué Bossuet, et les réformés, de leur propre aveu, avec dépit.

Trois cents ans de continuelles et implacables persécutions n'ont pu altérer la douceur des premiers chrétiens; la patience a d'abord échappé aux autres, et leur violence les a emportés aux derniers excès.

A peine nomme-t-on en Allemagne *trois ou quatre* hommes punis pour leur luthéranisme; cependant toute l'Allemagne vit bientôt les luges et *sentit les armes* de nos réformés.

Ceux de France furent patients durant environ trente ans, à différentes reprises... Ils ne furent pas à l'épreuve d'une plus longue souffrance, et ils n'eurent pas plutôt trouvé de la faiblesse dans le gouvernement, qu'ils en vinrent aux derniers efforts contre l'Etat. (5^e avert. aux protestants.)

Dès lors, en souffrant, ils n'ont été que de faux martyrs.

Ils n'ont été persécutés que pour des écarts coupables.

Ah! si vous voulez retrouver la maison paternelle et le domaine fécondé par le sang des anciens martyrs, nos aïeux communs, revenez à l'Eglise... C'est là, et là seulement, que la première noblesse de votre origine vous sera restituée.

Appel à nos frères séparés.

Vous nous direz peut-être : « Pourquoi venez-vous m'importuner; laissez-moi tranquille dans ma religion. » Nous vous répondons avec saint Augustin : « Quoi! ne pas vous chercher, ah! c'est là le vœu de la haine qui vous a détachés de nous, ce n'est pas celui de la charité qui m'apprend que nous sommes frères. Je ne serais point coupable si je rappelais un serviteur, et je serais répréhensible quand je rappelle un frère qui m'a fui? Non, qu'il s'irrite s'il le veut, je ne l'en poursuivrai pas moins, convaincu que, si je le retrouve, il sera par là même apaisé. »

La confession.

— Ce que je ne puis admettre dans l'Eglise catholique, c'est la confession, disait une dame protestante à M. de Cheverus.

Je ne pourrais jamais me résoudre à dire mes secrets à un prêtre catholique.

— Madame, voilà pourtant bien ce que vous faites depuis longtemps.

Cette dame venait en effet souvent visiter M. de Cheverus et l'entretenait volontiers de ses affaires. — N'était-ce pas une véritable confession?

Les fanatiques



L'ÉCOLE DES PROPHÈTES DE DU SERRE

Du Serre apprit aux enfants qu'il réunissait dans son école de Peyra, en Dauphiné, à prophétiser. Il leur inspira une haine violente contre l'Eglise catholique, leur persuada qu'il avait reçu de Dieu des visions et le pouvoir de communiquer l'esprit prophétique. Il leur faisait réciter des passages de l'« Apocalypse », et crier : « Miséricorde ». Les nouveaux prophètes se répandirent dans le Dauphiné et tout le midi, suscitant partout le fanatisme et la haine des catholiques.

LES FANATIQUES

Beaucoup de protestants nous reprochent ce qu'ils appellent des superstitions, ne comprenant rien à notre culle, et trouvant parfois bizarres des pratiques qu'ils accepteraient comme toutes simples, si elles leur étaient expliquées.

Mais savent-ils bien eux-mêmes toutes les extravagances auxquelles le fanatisme a poussé quelques-uns des religieux des siècles passés ?

Qu'ils ne s'étonnent pas de cette expression. C'est bien du fanatisme, en effet, que le zèle outré, aveugle et cruel pour la religion. C'est bien du fanatisme, même au sens des protestants, que de croire faussement avoir des révélations célestes, et d'agir avec barbarie sous l'empire de ces révélations.

C'est le fait des camisards, à la fin du xvii^e siècle. C'est le fait des méthodistes trembleurs, secoueurs, aboyeurs, etc.

LES CAMISARDS

En 1688, un vieux calviniste, nommé du Serre, de Dieulefit, en Dauphiné, fréquentait à Genève des ministres protestants sortis de France. Ces ministres lui firent lire le livre du protestant Jurieu : *de l'accomplissement des prophéties ou de la délivrance prochaine de l'Eglise*. Son imagination en fut vivement surexcitée, et il crut lui-même avoir des extases et des visions. Encouragé par les huguenots de Genève, du Serre réunit chez lui 30 enfants, 15 garçons et 15 filles, dont il fit des prophètes. Ces enfants, pour la plupart petits bergers, en se dispersant dans les montagnes à la suite de leurs troupeaux, initièrent d'autres enfants à leurs secrets. On compta bientôt dans le Dauphiné et dans le Vivarais 5 ou 600 prophètes des deux sexes.

L'école de du Serre.

La verrerie de Peyra, en Dauphiné, était devenue l'école de du Serre. Celui-ci s'appliquait à inspirer à ses enfants une haine violente contre l'Eglise. Il leur persuadait qu'il avait reçu de Dieu des visions et le pouvoir de communiquer le don de prophétie. Il leur faisait réciter des passages de l'Apocalypse où il était question de l'antéchrist. L'antéchrist, pour eux, était le Pape.

Des imprécations contre la messe et contre Rome, des contorsions, la manière de rouler les yeux, d'enfler la gorge et l'estomac, sont des parties intégrantes de ses instructions. Quand un élève avait fait des progrès, le moment de l'initiation était arrivé ; du Serre lui soufflait dans la bouche pour lui communiquer le don de prophétie en l'exhortant à le communiquer à ceux qu'il en jugeait dignes. Les autres élèves, stupéfaits, attendaient avec impatience le moment d'obtenir la même faveur. De là sortit un essaim d'enthousiastes qu'on faisait partir pour remplir des missions dans les contrées voisines. Les prophètes pullulaient de toutes parts, on les comptait par centaines ; c'étaient quelquefois des enfants de sept ou huit ans, qui

imposaient des pénitences à des vieillards pour avoir assisté à la messe.

Les fanatiques s'assemblaient dans les bois, les cavernes, les lieux déserts, sur les cimes des montagnes, au nombre de quatre ou cinq cents, quelquefois de trois ou quatre mille. Là, ils attendaient l'esprit d'en haut. Le prophète ou la prophétesse se jetait à genoux en criant *miséricorde* ; tous l'imitaient. De là résultait un bruit confus de phrases entrecoupées, de redites continuelles de *miséricorde*, de menaces du jugement qui devait avoir lieu dans trois mois ; puis on récitait des prières, on chantait des psaumes de Marot. Le prophète élevait ensuite ses mains sur sa tête, criant *miséricorde*, se laissait tomber à la renverse de manière à ne pas se faire de mal ; tous à l'instant tombaient avec lui. Alors il criait : « La fin du monde approche, amendez-vous, faites pénitence d'avoir été à la messe. » C'était là le crime capital. (ROBACHIER.)

Bompard, Mazet et Pascalin.

Trois jeunes bergers ainsi nommés se distinguèrent d'abord. Ils présidaient les assemblées, citaient à leur tribunal, dirigeaient les peuples. Bientôt Isabeau, Vincent et Gabriel Astier se joignirent à eux. Gabriel avait une éloquence qui soulevait les masses populaires. Promptement Alais, Mende, Montpellier, Nîmes, Uzès, Viviers eurent leurs prophètes.

Daniel Raval.

Un des chefs du mouvement à Uzès exigea de la foule, non seulement qu'elle abjurât le catholicisme, mais qu'elle brûlât les objets et symboles de ses anciennes adorations.

La foule éclata en cris sauvages. En plein midi, on se rendit à l'église de Vallerargue, le tabernacle fut ouvert et brisé, les saintes Hosties furent foulées aux pieds. La fureur des incendies et de la destruction se répandit partout.

L'archiprêtre de Mende, l'abbé de Cheyla, fut attiré en embuscade à Pont-de-Montvert et percé de trois balles.

Partout, les meurtres, les batailles se succédaient et toutes ces atrocités se commettaient sur l'ordre des prophètes et par la prétendue inspiration du Saint-Esprit.

Tartara! Tartara!

Le gouvernement jugea nécessaire de défendre l'ordre social devant ces nouveaux Albigeois. Les prophètes rassurent les camisards et leur annoncent qu'ils seront invulnérables, s'ils crient : *Tartara! Tartara!*

Cette annonce trouve cependant quelques incrédules, qui, ne se fiant pas à l'efficacité de la recette indiquée, s'exhortent mutuellement à se défendre, s'arment de pierres et se réfugient sur la pointe des rochers; les autres, à l'approche des troupes, s'étendent sur la terre, se soufflent dans la bouche les uns aux autres, pour s'animer par la communication de l'esprit divin; et lorsqu'on les attaque, les uns jettent des pierres; les autres, précédés des prophètes et des prophétesses, s'avancent avec un air furieux, et soufflent de toutes leurs forces sur les troupes en criant : *Tartara! Tartara!* mais voyant que ce moyen ne les garantit pas de la mort, ils prennent la fuite.

Quatre grades.

A l'instigation de Brousson et de Vivens, deux fameux prédicants qui avaient des visions et des apparitions d'anges, le fanatisme, réduit en sys-

tème, comptait quatre grades : l'avertissement, le souffle, la prophétie et le don. Chaque troupe avait un prophète qui défendait d'aller à la messe, et qui était consulté sur le traitement à infliger à tous les prêtres catholiques qu'on pouvait saisir; la décision était exécutée sur-le-champ. On pillait, on brûlait les églises, on massacrait les curés; environ 4 000 catholiques et 80 prêtres furent égorgés en 1704; celui de Saint-André-de-Laneize fut précipité du haut de son clocher. (ROBACHER.)

A Londres.

Les troupes françaises ayant comprimé la révolte des camisards, beaucoup de prophètes passèrent en Angleterre, à leur tête était Jean Cavalier. Ils voulurent recommencer leurs jongleries et trouvèrent des adeptes. Fatio de Duillier, mathématicien, membre de la Société royale, se déclara partisan des fanatiques qui tombaient dans des convulsions et prétendaient avoir le don des langues. Il conçut le projet de convertir l'univers et s'embarqua pour l'Asie dans ce but. Un des prophètes prédit, avant de mourir, sa prochaine résurrection. Le peuple s'assembla pour être témoin de l'événement, mais naturellement le mort demeura bien mort.

La fureur des camisards finit par s'éteindre, non sans avoir laissé des germes de fanatisme en Allemagne et en Hollande.

LES QUAKERS

Georges Fox.

La secte protestante des quakers fut fondée au XVII^e siècle par le cordonnier Georges Fox. Faisant bon marché des dogmes, même de la Bible, des pasteurs, etc., il prétendait que l'inspiration de Dieu suffit pour se sauver. Cette inspiration se manifestait chez ses adeptes comme chez les camisards, par des convulsions et des tremblements, ce qui fait qu'on les appela bientôt *trembleurs*.

Ces trembleurs prêchèrent surtout l'égalité entre les hommes, mais poussée à une exagération ridicule. Ainsi ils s'élevaient contre le luxe et ne voulaient aux habits ni ruban, ni bouton.

Ils tutoyaient tout le monde, leurs juges aussi bien que leurs inférieurs, n'ôtaient leur chapeau devant personne et entraient partout la tête couverte. Pour mieux observer le principe d'égalité, quelques-uns allaient jusqu'à supprimer les lettres majuscules dans leurs livres.

Mais, sous prétexte de vertu, ils se laissèrent aller à des excès qu'il est difficile de raconter. On les vit aller par les rues, dépouillés de leurs vêtements, dans le but de prêcher et de réprimer les désordres du monde.

L'orgueil.

Georges Fox, dans ses discours, se disait à l'abri de tout péché. James Mayler s'adora lui-même et se fit adorer comme « l'éternel fils de la justice et le prince de la paix. » A l'imitation de l'entrée du Sauveur à Jérusalem, il fit sa propre entrée à Bristol, au milieu d'une troupe d'hommes et de femmes qui étendaient leurs vêtements sous les pieds de son cheval, et qui allaient devant lui, criant : Saint! Saint! Saint est le Seigneur, le Dieu des armées!

En Amérique.

Guillaume Penn fit émigrer avec lui un bon nombre de Quakers en Amérique, et fonda avec eux la province de Pensylvanie.

D'après le protestant Mosheim et Franklin, Penn sut tirer un habile parti de ses frères. Il employa toutes les ressources de son esprit à les tromper, ne s'occupant jamais que de ses intérêts temporels, s'exemptant des impôts, etc.

Il défendait à ses frères d'acheter des terres des Indiens afin d'en faire un monopole. Ecrasé de dettes, il allait vendre au roi Georges I^{er} la propriété de l'établissement lorsqu'il mourut à Londres. Depuis lors, les excentricités des Quakers sont devenues plus rares, et la secte s'éteint.

LES MÉTHODISTES SAUTEURS

Les Wesleyens ou Méthodistes commencèrent à l'université d'Oxford. Quelques étudiants formèrent une petite société dirigée par les deux frères Jean et Charles Wesley, fils d'un ministre anglican. Ils suivaient un règlement de vie qui leur fit donner par dérision le nom de *Méthodistes*. Jean Wesley, qui aspirait à être chef des sectes, s'attribua le pouvoir d'ordonner des prêtres et des évêques, quoiqu'il ne fut ni l'un ni l'autre. Le fondateur des salutistes était méthodiste.

Les prédicateurs méthodistes sont forts pour les vociférations et les gestes. L'Angleterre et surtout le pays de Galles virent des scènes semblables à celles des fanatiques des Cévennes. Dans un rapport sur l'épidémie convulsionnaire du comté de Cornouailles, par le médecin Cornish, on cite un homme de quarante-huit ans, devenu fou par des prédications méthodistes; un visionnaire se pend de peur de pécher contre le Saint-Esprit; un autre, dans le paroxysme du délire, se suicide après avoir détruit toute sa famille. Le docteur Perfect, et d'après lui, Pinel et Mathey, appuyés sur les faits, assurent que le méthodisme a multiplié le nombre des personnes tombées en démence, et que l'aliénation, causée par l'enthousiasme religieux, est la plus difficile à guérir.

Les méthodistes du pays de Galles s'appellent *jumpers* ou *sauteurs*, parce qu'ils mettent leur dévotion à sauter jusqu'au point de tomber par terre, excités, disent-ils, par une impulsion divine. Tel débute en prononçant des sentences détachées d'un ton de voix presque sourd, qu'il pousse jusqu'au beuglement avec des gestes violents, et finit par des sanglots; un autre lui succède et se borne à des exclamations; un troisième gambade de toutes ses forces et entrecoupe ses bonds par quelques mots dont le plus usité est *gogoniant*, qui, en langue galloise, veut dire *gloire*; un quatrième tire de son gosier des cris qui imitent ceux de l'instrument d'un scieur de pierres. L'enthousiasme se communique à la foule, qui, hommes et femmes, ayant les cheveux, les habits en désordre, crient, chantent, battent des mains, des pieds, sautent comme des maniaqués; ce qui ressemble plus à une orgie qu'à un service religieux. En sortant de là, ils continuent leurs grimaces à trois ou quatre milles de distance; mais il en est, surtout parmi les femmes, qu'on est obligé d'emporter dans un état d'insensibilité, car cet exercice, qui dure quelquefois deux heures; épuise plus que le travail le plus dur, et si, au lieu d'assemblées une ou deux fois la semaine, il y en avait tous les jours, les constitutions les plus robustes y succomberaient.

Les secoueurs.

Les *jerkers* ou *secoueurs* commencent par des branlements de la tête en avant et en arrière, ou de gauche à droite, qui s'exécutent avec une inconcevable rapidité; bientôt le mouvement se communique à tous les membres, et les secoueurs bondis-

sent dans toutes les directions. Plusieurs fois on a remarqué que ces transports se communiquaient sympathiquement et prenaient le caractère d'une affection nerveuse. On cite un ministre presbytérien qui, en haranguant sa congrégation contre cette manie, en fut atteint subitement et devint lui-même *ierker*.

Les aboyeurs.

Dans les tavernes, on a vu des joueurs, des buveurs, jeter tout à coup les cartes, les bouteilles, se livrer aux folies qu'on vient de décrire, et qui ne sont pas encore le dernier terme de dégradation auquel soient descendus des êtres à figure humaine, car la prime est due sans doute aux *barkers* ou *aboyeurs*, qui, marchant à quatre pattes, comme des chiens, grincent des dents, grognent, hurlent et aboient. (RORBACHER; GRÉGOIRE, *Histoire des sectes religieuses*.)

Les mormons.

Les protestants mormons n'en sont pas venus aux excès des aboyeurs et des sauteurs méthodistes, mais ils ont adopté d'autres excès, qui font rétrograder la civilisation.

En 1823, Joseph Smith fonda la secte des mormons. Il prétendit avoir des révélations de l'archange Gabriel, écrites sur des tablettes d'or. C'était la nouvelle loi qui devait sauver le monde. Chassés de partout, ses adeptes, conduits par son successeur Brigham Young, se sont réfugiés en Amérique, au lac Salé. Ils commencèrent par dévaliser les caravanes. Un de leurs évêques fut pendu, convaincu d'avoir massacré nombre de voyageurs.

Les mormons ont introduit la polygamie, grandement favorisée par leurs chefs. Une propagande active leur amène chaque année 3 ou 4 000 personnes venant des contrées du Nord.

Les mormons sont très méprisés à cause de leurs mœurs dissolues. Ils sont à comparer aux musulmans. La loi américaine, qui prohibe leurs excès, arrivera à faire disparaître cette secte qui ravale la civilisation au niveau musulman. Quant à leur doctrine, c'est un mélange inextricable de matérialisme, avec des vestiges de protestantisme.

On vendait en cachette, il y a quelques années, à Salt-Lake-City, ville principale des mormons, une photographie représentant l'intérieur d'un ménage mormon: une douzaine de femmes sont occupées à se déchirer avec les ongles et à s'arracher les cheveux pendant qu'une quantité de bébés pleurent sur le plancher, et, du haut de son lit, le mormon contemple le spectacle en fumant sa pipe. C'est la famille mormonne.

Comment est mort Luther ? S'est-il pendu ?



LA DERNIÈRE SOIRÉE DE LUTHER

Comme tous les autres soirs, il mangea et but à l'excès en déblatérant contre l'Eglise et le Pape. « Je serai ta mort, ô Pape », disait-il avec force plaisanteries. Le Pape vit toujours, et l'Eglise demeure jusqu'à la consommation des siècles.

COMMENT EST MORT LUTHER?

S'EST-IL PENDU?

Un protestant luthérien et franc-maçon est venu faire tapage dans la paroisse de T... Il a attaqué à fond de train l'Eglise catholique, non seulement au temple, mais dans une salle de conférences, et au café.....

Il a attaqué les prêtres, les traitant de faussaires, les accusant de salir la mémoire de Luther et de Calvin, les deux grands saints, fondateurs du protestantisme, avec Henri VIII, la *Barbe bleue* d'Angleterre.

Il en veut aux couvents, bien que le protestantisme n'ait jamais produit une seule Sœur de Charité. Il s'est moqué de nos Sœurs enseignantes qui pourtant obtiennent pour leurs élèves, et sans protections, nombre de brevets. On nous attaque, défendons-nous.

Qu'était-il donc ce Luther, au nom duquel cet English s'est présenté dans ma paroisse pour surexciter tous les esprits?

Si c'est au nom de la vertu que vous nous attaquez, Monsieur l'English, votre Luther a été un bien peu édifiant personnage.

Si c'est pour sauver nos âmes que vous êtes venu, Monsieur l'English, ce n'est pas au nom de Luther que vous auriez dû vous présenter. Je ne sais comment cela s'est passé pour lui au jugement suprême, mais vous nous avez parlé au nom d'un homme dont les historiens ont dit : « Il s'est pendu. »

Gardez pour vous votre moine défroqué, marié et que l'on a dit suicidé, et cherchez ailleurs des exemples de vertu à nous présenter

I. — LES CAUSES DE SA MORT

Rapports avec le diable.

Lui-même a affirmé avoir eu de nombreux rapports avec Satan. Il raconte que Satan lui démontra, à l'encontre de tous les Pères de l'Eglise, comment la messe n'est pas un sacrifice. Il a ajouté :

« Le diable est un rude joueur, et il vous presse si violemment qu'il n'est pas possible de lui résister, sans un don particulier du Seigneur. »

Conclusion étonnante.

A ce récit, Luther ajoute pour conclusion :

Voilà qui m'explique comment il arrive quelquefois qu'on trouve des hommes morts dans leur lit : c'est Satan qui leur tord le cou et qui les tue. Emser, Æcolampade et d'autres qui leur ressemblent, tombés sous les traits enflammés et les lances de Satan, sont ainsi morts subitement.

Telle était la confiance de Luther dans cet esprit d'en bas, qu'il s'écrie ailleurs : « Savez-vous pourquoi les sacramentaires Zwingli, Bucer, Æcolampade n'ont jamais eu l'intelligence des divines Ecritures? C'est qu'ils n'ont jamais eu le diable pour adversaire; car, quand nous n'avons pas le diable attaché au cou, nous ne sommes que de piètres théologiens. »

Les remords.

Luther cherchait à s'étourdir dans le vin et la bonne chère, mais il était souvent saisi par des remords et une tristesse mêlée de désespoir. Il appelait cet état les tentations du démon.

Voilà que le diable me fait des reproches : qui t'a ordonné, me demande-t-il, de prêcher l'Evan-

gile? qui t'a donné mission d'annoncer la parole de Dieu comme n'osèrent jamais l'annoncer, durant tant de siècles, aucun évêque, ni aucun saint? Qu'arriverait-il si Dieu, désapprouvant ta conduite, te demandait compte d'un si grand nombre d'âmes que tu as séduites? Quand le diable me surprend dans l'oisiveté, si je néglige la parole sainte et que je me trouve ainsi désarmé, il me reproche d'avoir enseigné une doctrine fausse, d'avoir déchiré le sein de l'antique Eglise jusqu'ici paisible et unie, d'avoir suscité des scandales, des querelles, et donné naissance à des sectes ennemies.

Je dirais volontiers avec Job (III, 3) et Jérémie (XX, 14) : « Je voudrais n'être pas né »; et je dirais non moins volontiers : « Je voudrais n'être jamais venu avec mes livres ».

La nuit le diable le venait tourmenter.

Dès que je me réveille, la nuit, dit-il, le diable vient aussitôt, entre en discussion avec moi et me suggère toutes sortes d'idées étranges, jusqu'à ce que je me rende.

Je suis persuadé que le diable me réveille souvent (car autrement je dormirais très bien), uniquement pour me vexer et me tourmenter.

Luther croyait avoir des apparitions du diable très fréquentes. Son médecin Ratzeberger raconte que peu avant sa mort il avait de ces visions tellement obscènes qu'il est impossible d'en rien dire.

L'idée du suicide.

C'était une des opinions de Luther que le diable conduit d'abord à la désobéissance, puis au désespoir. Ceux qu'il a ainsi égarés finissent *par se pendre et s'étrangler* (Propos de table. C. 265.)

Un jour qu'un de ses pasteurs nommé Léonard Betzer racontait à table que, lorsqu'il prenait un couteau, le démon lui suggérait la pensée de se tuer; ou que, s'il voyait des brins de fil, il concevait le dessein d'en faire une corde pour se pendre: *Ces pensées, répondit Luther, me sont venues aussi souvent que j'ai tenu un couteau à la main.*

Mauvais ménage.

Son intérieur n'était pas heureux. Il appelait Wittemberg *Sodome*, il s'enfuyait souvent du toit conjugal, il fallait l'intervention de ses amis pour le ramener afin de sauver « l'honneur de l'Evangile ». Si l'on en croit le témoignage de Rosina, pauvre fille entrée au service de Luther, celle-ci dut quitter la maison de Luther, mais son honneur était parti avec celui de Luther. (Voir Schutze, *Lettres inédites de Luther*, p. 117.)

Catherine, d'ailleurs, était peu commode et faisait souvent des reproches, bourrelée elle-même de remords. Aussi Luther s'amuse-t-il à l'appeler dans ses lettres *Monsieur Koethe* (Koethe, traduction allemande de Catherine).

Les événements.

Découragé dans l'intérieur de son âme, Luther était en même temps accablé par les événements du dehors.

Des dissensions intestines divisaient le protestantisme. D'autres docteurs s'étaient levés qui enlevaient le crédit de Luther. Cordatus à Niewagk, Schenk à Fribourg, Agricola à Esleben avaient fondé des sectes rivales.

Et surtout on apprit que Charles Quint venant des Pays-Bas allait envahir la Saxe. Rien ne pourrait lui résister. Luther tomberait entre ses mains, Luther qui avait excité les peuples à la révolte contre l'empereur, Luther serait pris et un jour le Pape aurait la joie d'apprendre que l'ecclésiaste Luther a été exécuté.

Luther ne pouvait supporter cette épreuve. « L'empereur n'est plus qu'à trente milles d'ici, et déjà le bruit court que le docteur Martin est emmené », écrivait Luther à Catherine Bora.

II. — LA MORT

Le fait de la mort.

Cependant, les seigneurs de Mansfeld étant divisés, Luther vint dans sa patrie pour essayer de les réconcilier. Il arriva à Esleben, sa ville natale. Il apercevait le soir de la fenêtre de sa chambre l'église dans laquelle il avait été baptisé. Que de souvenirs dans cette âme bourrelée de remords.

Le 17 février 1546 au soir, Luther prolongea le festin, multipliant les railleries grossières et les propos de table dont il était coutumier. On sait que le réformateur aimait à boire démesurément. Cinq quarts, soit six litres et un quart, ne suffisaient pas à chacun de ses repas. « Faire diète, c'est vivre misérablement. Mangeons et buvons, tant que nous le pouvons, et rendons grâces à Dieu de ses bienfaits; d'autres dévoreront après nous. »

Pendant la nuit, Luther fut trouvé mort.

Les bruits qui coururent.

Etant donnée la réputation d'ogre-mangeur, que Luther n'avait pas volée, beaucoup prétendirent que Luther était mort étouffé par une indigestion.

D'autres prétendirent que le diable l'avait étranglé, parce qu'on trouva son cadavre « le cou tendu et la figure noire. »

D'autres enfin affirmèrent que lui même avait attenté à ses jours et qu'on l'avait trouvé pendu à son lit. Ceux qui le connaissaient le mieux admettaient volontiers cette version, car ils n'ignoraient pas que le réformateur, dans les dernières années de sa vie, éprouvait fréquemment cette tentation du suicide. (La

fin de Luther, d'après les dernières recherches historiques, par L. B. LORRENZ.)

Ces rumeurs furent démenties par les amis de Luther qui s'entendirent pour faire le secret en un genre de mort qui aurait pu compromettre le protestantisme.

Au sermon prononcé à ses funérailles par Jonas, son fidèle disciple, celui-ci raconte de nombreux détails de la mort, dans le but avoué de fermer « au diable et à ses suppôts leur gueule menteuse ».

Les protestants écrivirent, dans le même but, une *histoire* officielle dans laquelle on a soin de donner beaucoup de détails sur les derniers moments du réformateur.

Il est mort tout d'un coup.

Tous les historiens, y compris la relation officielle, affirment que la mort de Luther fut *subite et imprévue*.

Dans cette relation officielle, on découvre des contradictions qui trahissent la préoccupation de voiler la vérité.

Dans un endroit, on raconte l'agonie à peu près édifiante de Luther. Quoiqu'une de ses dernières prières : priez pour Jésus-Christ, soit un blasphème, dans un autre endroit, on parle de mort *subite*. *Luther n'est pas mort dans son lit. Les médecins mandés n'arrivent que quand il est mort.* Les tentatives faites pour le sauver sont des tentatives sur un cadavre.

Le protestant contemporain Cochlæus, en affirmant, lui aussi, la mort subite, déclare que le récit officiel renferme au sujet de la mort des contradictions et des insanités.

Il est mort étranglé.

Une lettre d'un citoyen de Mansfeld est citée tout au long dans l'ouvrage de Cochläus publié en 1618, deux ans après la mort de Luther, ajoute aux détails précédents, que *la bouche du cadavre était convulsée, et le côté droit du cadavre tout noir*. D'ailleurs, un portrait fut pris sur place par un peintre. Ce portrait ou une copie est encore à la galerie de Dresde. (Voir grand catalogue, p. 620, n° 1935.)

Les savants et artistes compétents prétendent que cette peinture produit à première vue l'impression d'un homme mort par strangulation. Sur le côté gauche du cou, on aperçoit distinctement une tache sombre, qui n'est pas un effet d'ombre. Sa figure est d'une laideur inexprimable et suppose une tension des muscles du visage qui ne peut s'expliquer par l'apoplexie. L'aspect général est repoussant. (LORRENZ, p. 30.)

Le père docteur de Coster, controversiste, a confirmé les détails qu'il déclare tenir d'une dame luthérienne qui les tenait elle-même de la comtesse de Mansfeld. Le cardinal Hosius, Claude de Saintes, Genebrard, et tous les savants catholiques de cette époque ont affirmé la mort de Luther par strangulation.

Par qui a-t-il été étranglé?

Plusieurs auteurs ont affirmé que Luther s'est pendu.

La vérité complète a été tenue secrète longtemps, n'étant connue que de l'entourage de Luther. Les menaces des princes protestants et l'amour de leur cause avaient fermé la bouche à tous ceux qui détenaient le fatal secret.

Enfin, le serviteur de Luther, après de longues années de silence, frappé de la mort affreuse de son maître, se résolut à passer au catholicisme. Il raconta ce qu'il avait vu.

L'oratorien Thomas Bozio, célèbre controversiste, a inséré la déposition du serviteur dans son ouvrage des *Signis ecclesiae* : Une copie de la déposition du domestique fut publiée bientôt intégralement par le Franciscain Sédulius.

Les écrivains catholiques du XVII^e et du XVIII^e siècle ont admis le récit de Bozio et de Sédulius.

Voici en quels termes Martin de Cochem résume les circonstances de la mort, d'après les sources les plus sûres.

Je trouve, dans des *récits authentiques*, que vers minuit..... le comte de Mansfeld l'accompagna dans sa chambre à coucher et lui servit un petit vin de coucher. Là-dessus, Luther s'endormit et..... ne se leva plus. Les uns prétendent qu'il mourut asphyxié par le vin; d'autres qu'il avait succombé à une attaque d'apoplexie; d'autres, que le diable lui avait tordu le cou; d'autres enfin qu'il s'était pendu à son lit. Parmi ces derniers, je compte le cardinal Hosius, Jean Haren, Laurent Surius, Henri Sédulius, Thomas Bozio, et quelques autres. (Voir Simeon Maenhard, Dominica XX post Pentec.

con. 4, n. 13.) Le lendemain matin, le comte ayant envoyé le domestique voir pourquoi l'homme de Dieu prolongeait si tard son sommeil, le serviteur, en entrant dans la chambre, trouva Luther pendu à son lit. A cette vue, le domestique pensa s'évanouir de frayeur. Revenu à lui, il descendit, pâle, effaré, et s'écria : « Ah! Seigneur, quel malheur est arrivé, cette nuit, dans la maison »! Le comte, à son tour effrayé, demanda des explications; et le domestique reprit : « Venez, seigneur, et voyez vous-même. » Ils revinrent ensemble dans la chambre et trouvèrent le *saint homme* « pendu à son lit et le visage tout noir ». Aucune expression ne pourrait rendre l'épouvante et le désespoir du comte. Après avoir quelque temps donné libre cours à sa douleur, il pria le domestique, en lui promettant une riche récompense, de détacher le cadavre, de le mettre dans le lit, et de dire, pour l'honneur du « pur Evangile », que le *saint homme* était mort subitement. Il lui défendit, sous les peines les plus sévères, de jamais divulguer le secret de cette mort.

Le domestique, cédant aux promesses et aux menaces, garda quelque temps le secret. Mais il finit par avouer à quelques personnes de confiance que Luther s'était pendu à son lit. La vérité ainsi divulguée causa un grand scandale.....

Telle fut donc la triste fin de ce misérable. Il mourut comme il avait vécu, sans préparation, sans sacrements, sans prières, gorgé d'aliments et de vin.

Les luthériens le regardent comme un homme envoyé de Dieu pour réformer son Eglise, comme un prophète et un évangéliste; ils n'ignorent pas cependant que toute sa vie fut celle d'un homme rebelle, superbe, vindicatif et haineux, qui foula aux pieds le droit religieux et civil, et plongea la chrétienté dans un abîme de malheurs..... Son cadavre exhalait une odeur si insupportable qu'on n'osait pas, à Wittemberg, le descendre du char; on ne put qu'à grand-peine le porter au tombeau.

De nos jours, le docteur Majunke, autrefois rédacteur de la *Germania*, à Berlin, curé depuis 1884 dans son diocèse natal à Hochkirch en Silésie, a publié, en 1889, sur cette question historique les documents les plus intéressants.

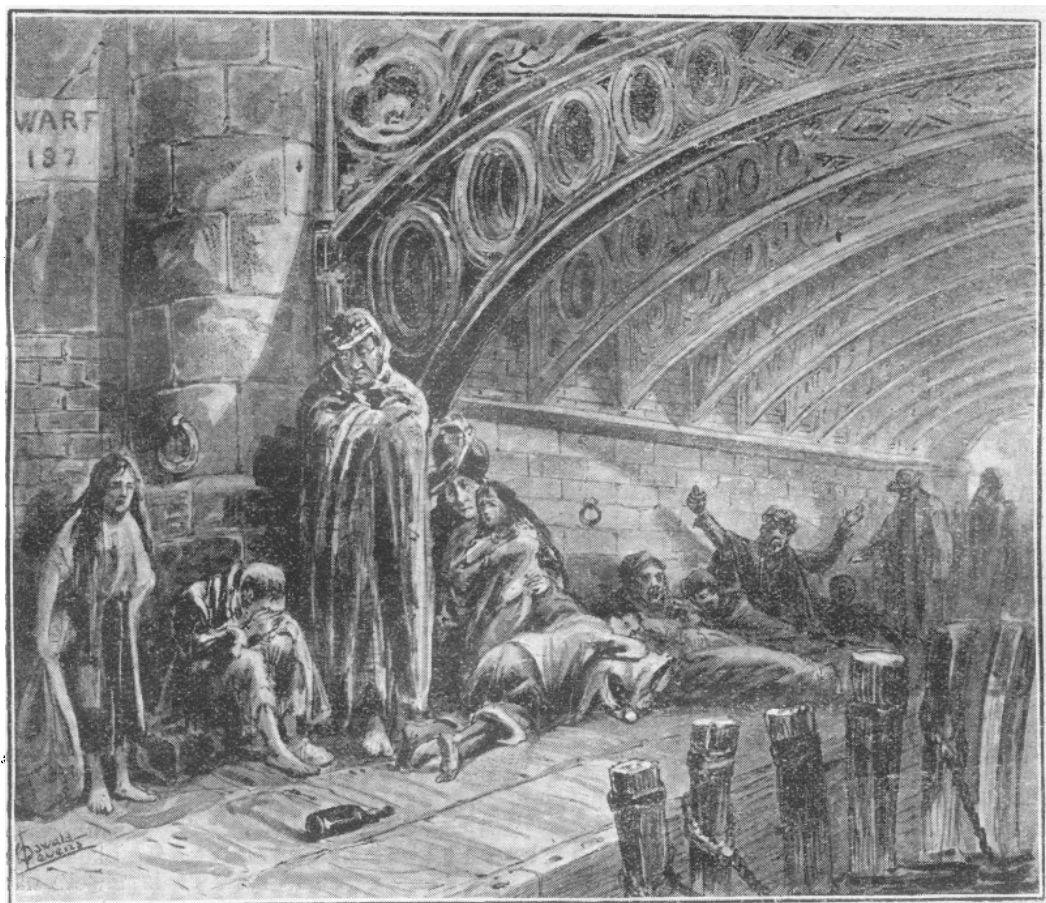
La *fin de Luther* suscita une tempête, mais aucune réfutation sérieuse n'a été donnée de ses savants travaux. (Voir le résumé de ces ouvrages dans la *fin de Luther*, d'après les dernières recherches historiques, p. L. D. LORRENZ. Paris, Victor Retaux.)

CONCLUSION

La conclusion qui s'impose est celle-ci : une religion qui a des fondateurs comme Luther et Calvin, qui reconnaît des sectes comme les méthodistes et tant d'autres; une religion qui s'est fondée sur la guerre, la puissance des princes, sur le débordement des passions, et non sur le respect de la tradition, sur l'humilité et la patience; une religion qui voit tous les jours passer au catholicisme les plus savants et les plus vertueux de ses membres, n'est pas une religion divine.

On doit en sortir pour retourner à l'Eglise véritable, qui est l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

Gras et maigres



LES PAUVRES DE LONDRES RÉFUGIÉS LA NUIT SOUS UN PONT

Les pauvres de Londres forment une immense multitude. Si la richesse abonde, elle est le lot du petit nombre. Nul pays n'a vu, comme l'Angleterre, régner la pauvreté. Si le catholicisme avait autant de ressources que les protestants, quelle floraison d'œuvres de charité s'ajouterait aux merveilles qui sont la gloire des catholiques de France !

Il n'est pas de spectacle plus lamentable que celui des pauvres de Londres. C'est par milliers et par milliers que l'on compte dans cette grande ville les miséreux qui meurent de faim. Que l'on nous vante tant que l'on voudra l'industrie et le confortable anglais, la plus belle de toutes les civilisations est celle qui va au-devant de la souffrance et élève les âmes par la religion et par la morale. L'Angleterre est sur ce point bien en retard sur la France.

GRAS ET MAIGRES

Retour d'Angleterre.

Mon pauvre Antoine, garçon coiffeur, est revenu du tour de France et même du tour d'Angleterre, avec des enthousiasmes indescriptibles. Paris l'a ébloui. Les boulevards, dont il parle comme un Marseillais de la Cannebière, l'Opéra, la tour Eiffel, la grande roue de l'Exposition, tout cela est beau, grandiose..... Cependant, ce n'est pas le dernier mot de la civilisation :

— Londres, parlez-moi de Londres, malgré les brouillards de la Tamise.

— Londres est donc une ville plus belle que Paris? Ce n'est pas la question.

Mais les nations protestantes sont beaucoup plus avancées dans le progrès et la civilisation que les nations catholiques, et nous, Français, nous sommes en retard.

— J'espère, Antoine, que te voilà lancé dans le mouvement; je vois, mon garçon, que tu as fait de riches observations.

Antoine avait entendu dire cela en maniant le peigne et les ciseaux. Tout en frisant les blonds favoris des gentlemen d'outre-Manche, il avait écouté les théories et répétait une leçon bien apprise.

Et penser que mon pauvre Antoine va plaider cette cause-là toute sa vie en rasant ses clients. Les braves gens, en écoutant parler mon jeune Figaro, vont être rasés de plus d'une manière.

Le vrai progrès.

— D'abord, Antoine, qu'appelles-tu progrès et civilisation?

— Eh bien! c'est l'avancement de l'industrie, de la production des machines, l'utilisation et l'application pratique de toutes les inventions.

— Bien! Mais crois-tu que c'est là tout le progrès et toute la civilisation?

Mon pauvre Antoine, il suffirait d'allumer des lampes électriques chez les Iroquois pour en faire un peuple civilisé.

Il faut quelque chose de plus.

J'appelle, moi, civilisation, avec le développement de l'intelligence, le développement de la morale, d'où il ressort nécessairement un bien-être matériel plus grand pour tous et non pas pour quelques privilégiés.

La vraie civilisation.

La civilisation est l'état qui rend un peuple meilleur et plus heureux. C'est l'accord du bien-être moral et du bien-être matériel.

Un peuple sera plus civilisé qui sera plus instruit, plus vertueux, plus moral, dans lequel la prospérité morale et matérielle sera le lot du plus grand nombre et que l'on cher-

chera à étendre à tous par les institutions et la charité.

La prospérité matérielle.

La prospérité uniquement matérielle n'est pas la preuve de la vérité d'une religion.

Un protestant voulait prouver que le protestantisme est la vraie religion parce que, disait-il, les nations protestantes sont plus riches que les nations catholiques.

Un Anglais converti lui répondit:

— A votre tribunal, Monsieur, le riche gourmand eût été digne d'entrer en Paradis, et le pauvre Lazare eût été condamné à l'enfer. Etudiez l'Evangile, et vous verrez que Dieu en juge autrement.

Gras et maigre.

En d'autres termes, la religion protestante serait-elle donc la meilleure parce que les protestants ont plus de rentes, plus d'actions industrielles, plus de convertis d'argent, plus de chemises et plus de bottes? Jusqua' présent, qui donc avait pensé qu'au jugement dernier Dieu mettrait d'un côté les gras et de l'autre côté les maigres; Dieu ne sonderait plus les reins et les cœurs, mais les estomacs. Vraiment, est-ce assez drôle?

La civilisation anglaise.

Il y a bien des réserves à faire sur la civilisation anglaise. Sans doute, nos voisins ont les tramways, l'électricité, toutes les ressources du confortable.

Je le crois, ils ont pour ces choses un génie tout pratique.

Mais tout cela n'est pas pour la masse, c'est le bien réservé des privilégiés.

Il y a en Angleterre des fortunes immenses, mais en petit nombre, et à côté le paupérisme, c'est-à-dire la misère à un degré qui laisse bien loin les pauvres de Paris et la misère dans une large proportion.

C'est donc une civilisation plus apparente que réelle.

Les crimes, — l'alcoolisme.

En 1836, le nombre des personnes arrêtées pour crimes, à Londres, est de 73 260, soit une sur trente. Sans parler de la débauche, l'ivresse est la plaie de la Grande-Bretagne. « Depuis le commencement de ce siècle, écrit le R. Owen, pasteur (*Times*, 31 décembre 1836), le peuple a dépensé en boissons enivrantes deux fois autant d'argent qu'il en faudrait pour payer en entier la dette nationale. »

Sur 27 000 cas de paupérisme, il y en a 20 000 au moins qu'on doit attribuer à l'ivresse. Les résultats moraux sont l'aliénation mentale, la prostitution et tous les crimes.

A Edimbourg.

« Nulle part je n'ai contemplé comme ici les ravages de l'ivrognerie et de l'alcoolisme. Allant

faire une visite à Leith, le faubourg et le port d'Edimbourg, dans une seule rue, pas très longue, je rencontrais au moins une dizaine d'ivrognes, et, parmi eux, des jeunes gens très convenablement mis.

» A chaque instant monte dans le tramway ou descend un homme ivre qui titube et qu'un camarade, un peu moins ivre, soutient; sur le gazon des squares, vous rencontrez des ivrognes endormis. L'autre jour, j'ai vu un mari et sa femme, pas des plus misérables, paisiblement ivres! On a fait beaucoup pour combattre le fléau; il ne paraît pas reculer beaucoup. En ce moment même, il serait stationnaire, d'après plusieurs renseignements. Les distillateurs, en effet, ont trouvé un moyen de propagande d'une habileté vraiment infernale. Ils ont mis leurs entreprises en actions, en très petites actions, qui rapportent de très gros dividendes. La tentation a été irrésistible: même des gens qui ne boivent pas, même des membres assidus des églises, ont pris de ces précieuses actions, et le nombre de ceux qui ont intérêt à ce que l'alcool continue ses ravages a crû considérablement. Il y a quelques semaines, un pasteur recevait la démission de l'un des membres de son association antialcoolique. Il s'informe. Le paroissien avait acheté une action de distillerie. » (Extrait du *Signal*, journal protestant, 20 octobre 1898.)

Les résultats du divorce.

Le divorce est légal et reconnu tel par le protestantisme. Que dire de tous les désordres qu'il enfante? On a vu des maris vendre leur femme. A Nottingham, un certain Hart exposa sa femme en vente pour un schelling. (*Journal des Débats*, 15 janvier 1844.) Le 5 décembre 1849, un mari mit sa femme à l'encan pour 5 schellings et 3 pences (7 fr. 75). Mesdames, ce n'est pas cher.

Marché aux enfants.

D'après Léon Faucher (*Etudes sur l'Angleterre*, p. 13), ce marché se tenait, il y a peu d'années, le lundi et le mardi, dans une rue de Londres. On en vendait 70 à 80 dans un jour. — On ne voit encore pas cela en France.

La misère.

D'après les observations de Robert Pasley, l'Angleterre a un pauvre sur quatre habitants:

Pendant la nuit, quand cesse le tumulte de la vie et que les boutiques s'obscurcissent, on voit ceux qui manquent de toit et les mendiants comme amoncelés l'un sur l'autre sur les bancs des *parks*, dans les niches des ponts et sur les planches des marchés. Là, sur les degrés d'une porte se tient pelotonné quelque individu aux pieds nus, qui n'a pu mendier assez pendant le jour pour se procurer l'abri d'une nuit. Aux endroits où brillent de grosses flammes de gaz, pour avertir qu'il y a des encombres ou des dangers par suite de restaurations qui se font le long de la rue, une foule de gens en haillons entourent ce feu, les uns endormis, les autres la pipe à la bouche. Puis, quand revient la lumière du jour, les pauvres apparaissent dans leur crasse, plusieurs portant de grosses besaces sur les épaules, et se répandent çà et là pour fouiller chaque monceau de poussière et gagner de quoi vivre en cherchant des os jetés sur la rue, ou des haillons, ou des morceaux de vieux fer (1). Transportons-nous maintenant, pendant l'hiver, au refuge des misérables, à *Playgouse-Yard*, et

nous y trouverons une grande foule de pauvres sans abri, réunis autour de l'asile, à la tombée de la nuit, en attendant qu'on ouvre les portes. « Quand nous visitâmes ce refuge — dit M. Mayhew, — il y avait là plus de 400 créatures réduites à l'extrême misère, qui se pressaient à la porte: des mères avec leurs petits au sein, des pères avec leurs enfants aux côtés, des gens sans amis, sans argent, sans chemise, sans chaussures, sans pain, sans abri, en un mot, les plus pauvres habitants de la plus riche ville du monde... Si nous nous glorifions de nos prodigieuses richesses, nous devons aussi nous humilier de notre prodigieuse pauvreté (1). »

« Au milieu de l'une des ruelles nauséabondes, je suis descendu, par huit ou dix marches, dans des retraits souterrains, où j'ai, de mes yeux, constaté ce qui suit: 30 à 40 créatures, hommes, femmes, enfants, jeunes gens, jeunes filles, couchent pêle-mêle, dans des taudis, d'à peu près dix pieds carrés; les haillons qui les couvrent le jour sont jetés la nuit sur des cordes tendues au-dessus de la litière de copeaux et de paille qui sert de couche à ce troupeau... Tout au plus, au milieu de cet entassement qui permet à peine de poser le pied sur le sol, croit-on distinguer des groupes indiquant l'existence de familles... » (EUGÈNE RENDU, rapport sur l'instruction primaire à Londres.)

La charité officielle.

L'Etat est intervenu pour atténuer ce tableau de misère et il a institué des établissements chargés de fournir aux malheureux le vivre et le couvert contre un léger travail. Ce sont les *Workhouses*. Une infirmerie est adjointe à chaque *Workhouse*. Les malheureux acceptent généralement le séjour à l'infirmerie. Mais, une fois sur pied, c'est dans la rue qu'ils veulent voir se lever le soleil. Et ils réalisent ce désir dès le deuxième ou troisième jour.

Protestantisme et catholicisme.

Voici l'aveu d'un protestant de Genève, M. Cherbuliez, au Congrès de Bruxelles en 1856:

Avant la Réforme, le paupérisme n'existait pas en Suisse, ce qui, sans aucun doute, doit être attribué à l'organisation de la Société religieuse, qui, tout en favorisant la mendicité, empêchait cependant, au moyen des aumônes de l'Eglise, que le peuple ne tombât dans la misère. Quand la Réforme eut amené avec elle la sécularisation des biens ecclésiastiques, il arriva chez nous ce qui arriva en Angleterre. La Diète décida que chaque canton, en qualité d'Etat, se chargerait du soulagement de ses propres pauvres; on créa ainsi un droit pour les pauvres et un droit pour l'Etat. Depuis lors, le paupérisme a été la grande plaie de la Suisse, surtout du canton de Berne. Eh bien! à côté du canton de Berne se trouve le Jura, moins riche que Berne, et cependant non dévoré par le paupérisme, à tel point que les députés du Jura à la Diète refusèrent toute espèce d'allocation ou de subside de l'Etat. *Gardez votre argent, disent-ils, et vos lois, et laissez-nous nos pieuses habitudes.* Le contraste est étrange: c'est d'une part un pays catholique, peu industriel, peu fortuné, placé dans des conditions qui semblent rendre la misère inévitable, et ce pays ignore ce que c'est que le paupérisme; d'autre part, c'est un pays protestant, riche, souriant, favorisé de la nature, mais ruiné par le pau-

(1) The great world of London, I^{re} partie, p. 29.

(1) Id., Ibid., p. 31.

périsme. Il y a là — conclut M. Cherbuliez — un grand enseignement (1).

On dira : mais le protestantisme est chose étrangère à tous ces miséreux, et il n'est pas sans faire des efforts pour les moraliser.

Nous répondons sans crainte d'erreur : Si le catholicisme était religion d'Etat, à Paris, comme le protestantisme est à Londres; s'il avait l'appui du pouvoir et les ressources dont disposent les anglicans, Paris serait promptement transformé. Comment se fait-il qu'avec tant de ressources humaines le protestantisme, religion d'Etat, ait fait si peu de chose?

La politique extérieure.

La politique extérieure de l'Angleterre, nous la voyons à l'œuvre en Egypte, en Afrique, au moment où Fachoda préoccupe tous les esprits. Elle n'est pas morale.

L'égoïsme et l'intérêt sont les seuls mobiles de la conduite de l'Angleterre. Lord Derby disait en 1857 : « Intervenir partout, apporter chez les étrangers dommages, désunion et discordes, pour rapporter tout le profit chez soi, telle est la politique extérieure de Londres. » (Chambre des lords, 1857.)

L'influence anglaise dans ses possessions n'est pas moralisatrice. M. Browson parle ainsi de la politique anglaise dans les Indes :

L'Angleterre n'a rien fait pour l'amélioration de l'état de cet empire. Il était plus riche sous la domination musulmane, ses terres étaient mieux cultivées, ses habitants plus heureux. L'Angleterre a laissé décliner l'agriculture, languir l'industrie, et a fait peser un joug insupportable sur ceux-là seuls qui étaient capables de raviver l'une et l'autre. Elle n'a rien fait pour communiquer aux Indiens la civilisation de l'Europe, rien pour les moraliser, rien surtout pour le christianisme.

Les Anglais n'ont-ils pas fait la *la guerre de l'opium* dans le but de faire le commerce, quitte à empoisonner les Chinois? Les Anglais sont-ils étrangers au commerce des alcools qui, sous le nom d'eau de feu, abrutissent les nègres.

Comparaison avec les races latines.

La France, l'Italie, l'Espagne ont une prospérité moindre parce qu'elles sont moins catholiques qu'il ne le faudrait. Les gouvernements protestants des races anglo-saxonnes valent mieux que nos gouvernements athées ou révolutionnaires. Ce n'est pas la religion, c'est la révolution qui nous met en retard.

Jamais la France n'a été plus belle que sous Charlemagne, sous saint Louis, sous Louis XIV, mais alors la France était chrétienne.

Le titre de chrétien n'est pas un obstacle à la science. Nous avons eu de grands hommes

qui ont contribué à la gloire de la France, gloire des armes, gloire des sciences et des découvertes. Le plus grand nombre furent des chrétiens.

Au lieu de juger en bloc une nation dans laquelle les causes multiples du bien et du mal sont difficiles à démêler, que l'on procède par individu; on verra de suite la supériorité intellectuelle et morale que donnent les croyances catholiques.

Or, à qui fera-t-on comprendre que ce qui améliore les individus détériore les peuples?

En France, il y a moins de richesse. Mais, hélas! oubliez-vous que ceux qui, depuis longtemps, sont aux affaires, ne sont pas les catholiques?

C'est la révolution qui gouverne depuis cent ans, et, actuellement, le gouvernement est officiellement athée. Nous sommes divisés par d'incessantes querelles intérieures.

Et après tout, s'il y a un parti influent, les protestants ne nieront pas que c'est leur parti, car si le protestantisme est mort comme religion, il est très vivant comme parti politique. Il a des sièges dans toutes les branches du gouvernement. Qu'on ne vienne pas nous reprocher notre faiblesse, elle n'est pas imputable à une religion qui ne gouverne pas, et qui est tous les jours persécutée.

On objecte la prospérité des Saxons de l'Allemagne.

En Allemagne, les provinces catholiques sont les plus riches : la province rhénane, la Westphalie, la Bavière, c'est-à-dire des provinces catholiques.

CONCLUSION

Nous ne nions pas la prospérité matérielle des nations protestantes. Nous ne prétendons pas que tout soit condamnable et répréhensible chez elles.

Ce sont des nations protestantes, et comme telles, elles ont gardé quelque chose du christianisme, qui les place certainement au-dessus des nations païennes.

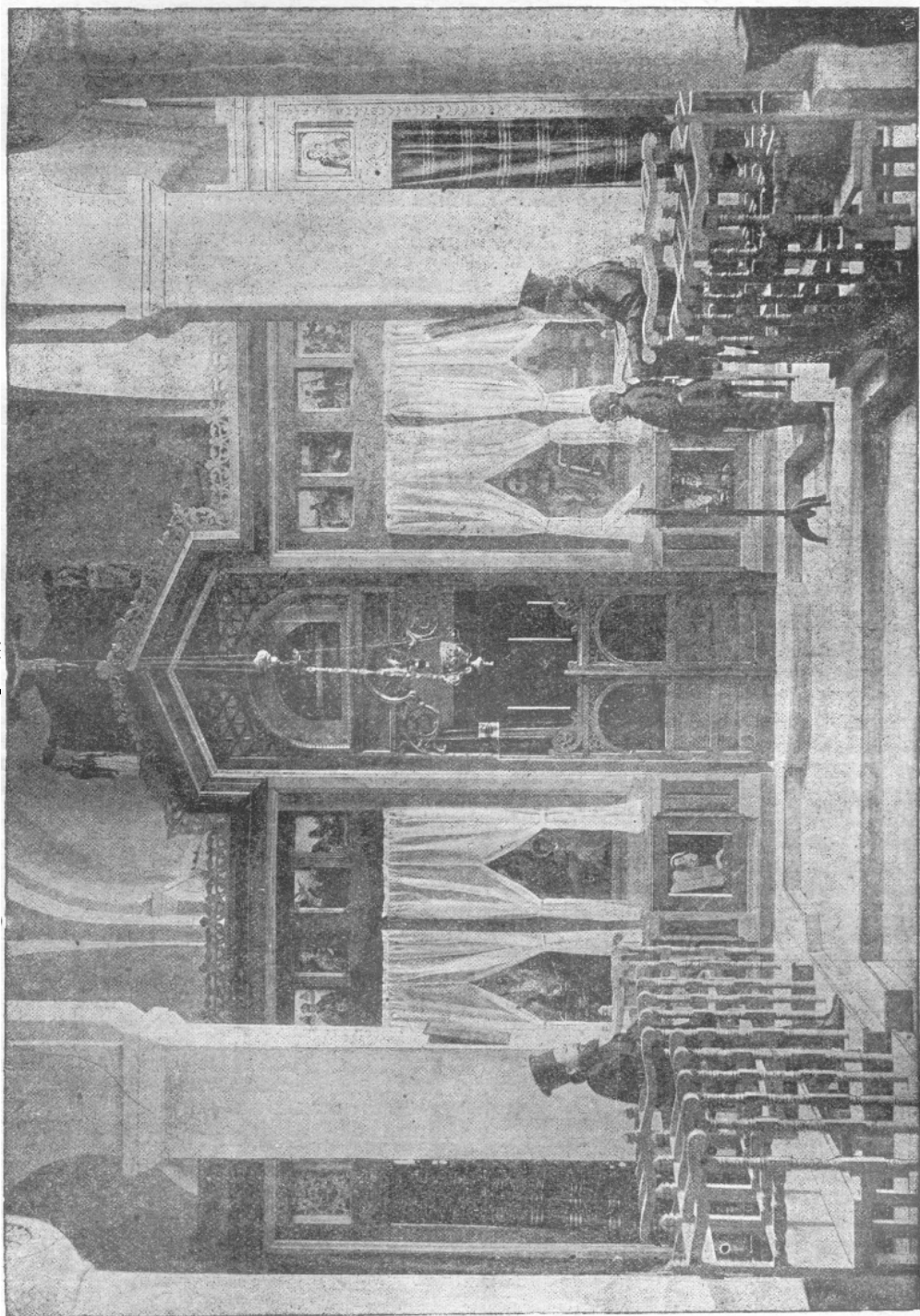
Mais on doit le reconnaître, leur prospérité est surtout matérielle, et elle est le monopole du petit nombre.

L'Angleterre n'a pas fait grand'chose pour moraliser la masse. La richesse, les inventions et les progrès de l'industrie tournent au profit de quelques riches industriels, et les autres restent pauvres et n'arrivent pas à une modeste aisance.

La puissance matérielle, étendue au loin, n'est pas une puissance moralisatrice. Si l'Angleterre exploite à son profit les terres lointaines, elle ne cherche pas, comme le feraient des catholiques, à moraliser les peuples et à leur donner ce qui est la seule vraie civilisation, le bien-être matériel, fruit du bien-être moral.

(1) Voir le *Journal de Bruxelles*, numéro du 15 octobre 1886.

Le schisme grec



L'INTÉRIEUR DE L'ANASTASIE A CONSTANTINOPLE, Siège de l'Archiconfrérie de N.-D. de l'Assomption

LE SCHISME GREC

Eugène sort d'ici, non sans m'avoir fait une verte sermonce. Il m'avait trouvé occupé à rédiger une *Causerie* sur les Grecs.

— Mais vous perdez votre temps, vous avez fondé les *Causeries* pour convertir les Français de France : que leur importent les Grecs ? Est-ce que vous craignez qu'ils ne se fassent schismatiques ?

— Non, mais je veux faire voir aux Français de France, le bonheur qu'il y a à naître catho-

lique. L'Eglise romaine apparaît plus grande et plus belle, si elle est comparée aux malheureuses chrétientés de l'Orient. Et puis, ces nations sont mûres pour le catholicisme. Je veux provoquer pour elles des prières, afin qu'elles reviennent à l'unité romaine.

— S'il en est ainsi, c'est différent.

Et voilà comment, malgré les sermonces d'Eugène, j'offre à mes lecteurs ces trois pages sur le schisme grec.

HISTOIRE DU SCHISME

Origine du schisme : Un faussaire et un ivrogne.

Les populations d'Orient furent catholiques jusqu'à l'an 900. Mais la jalousie des empereurs de Constantinople, l'amour-propre des patriarches, des discussions de théologie et de politique amenèrent la séparation.

Ignace, patriarche d'une haute piété, eut le malheur de déplaire à l'empereur Michel III, dit l'ivrogne, parce qu'il avait éloigné de la communion Bardas, son beau-frère, dont la vie était publiquement scandaleuse. Ignace fut exilé et sommé de se démettre de ses fonctions.

Malgré son refus énergique, Michel lui substitua Photius, son écuyer qui, en six jours, de simple laïque devint évêque. On demanda confirmation au Pape pour cette nomination. Le pape Nicolas I^{er} protesta et excommunia l'intrus. Photius entra en révolte ouverte contre Rome, entraînant après lui quelques évêques. Il avait une manière à lui de se concilier les sympathies, c'était de faire fouetter publiquement les principaux récalcitrants.

Pour tromper le peuple, il eut recours à un autre moyen. Le patriarche Ignace vit entrer dans sa prison un homme masqué.

Celui-ci, après l'avoir déchiré à coups de fouet, lui prit la main et le força à signer une feuille de parchemin. Photius écrivit sur cette feuille un acte de démission qu'on lut au peuple.

Pour regagner plus tard les faveurs de l'empereur Basile, successeur de Michel III, Photius composa en caractères inconnus une généalogie imaginaire qui faisait descendre Basile de Tridate, roi fameux d'Arménie. Un ami fit découvrir par hasard le manuscrit que, seul, Photius put déchiffrer. Comment ne pas le traiter avec honneur.

Photius fut condamné par le Pape et par le huitième Concile œcuménique à Constantinople, sous la présidence des légats d'Adrien II. Il mourut en exil.

Donc, origine du schisme grec : Photius intrus, fourbe et faussaire, et l'empereur Michel l'ivrogne.

Phases diverses.

Le schisme, éteint un instant, devait renaître, favorisé par la jalousie des empereurs grecs. Le patriarche Michel Cérulaire, prenant prétexte de la diversité des rites ou cérémonies, se sépara de Rome et se proclama l'égal du Pape (1053).

Honoré III (1222), Michel Paléologue, au Concile de Lyon (1294) et Jean Paléologue, au Concile de Florence (1439), firent des tentatives d'union, mais elles furent infructueuses. Plusieurs circonstances aggravèrent encore la division : l'établissement d'un nouvel empire romain en Occident, les croisades, la fondation d'un empire latin à Constantinople furent autant de causes de la jalousie des Byzantins contre les Latins.

Aujourd'hui, on peut dire qu'il n'y a plus d'Eglise d'Orient. Mahomet II s'empara de Constantinople en 1453 et asservit les patriarches à son joug despotique.

Depuis lors, l'Eglise grecque s'est complètement désagrégée et divisée en une multitude de sectes. La servitude, la misère, l'ignorance sont devenues son apanage.

La prise de Constantinople.

Mahomet II (1453) parut devant Constantinople avec une armée de 300 000 hommes et une flotte de 100 galères. La ville fut défendue par 5 000 Grecs et 2 000 Latins venus de Gênes et de Venise.

Les Grecs accueillirent avec des malédictions ces généreux soldats qui allaient verser leur sang pour eux. « Non, s'écriaient ces fanatiques, nous ne voulons pas du secours des Latins. » On accablait d'injures le cardinal Isidore, légat de Nicolas V. « Attendez, lui criait-on, attendez que la ville soit délivrée du sultan, et vous verrez si nous sommes réconciliés avec les Azymites. »

Comme cette ville était environnée d'une double muraille, Mahomet fit préparer une artillerie de 14 batteries, dans lesquelles il y avait quelques pièces de canon d'une grosseur prodigieuse qui lançaient des masses de pierres de 200 livres pesant. Ces machines terribles firent feu jour et nuit sur

la ville, et la battirent avec tant d'avantage, qu'elles eurent bientôt fait de larges brèches aux murailles. Les assiégés, dans la situation critique où ils se trouvaient, ne laissèrent pas d'opposer à l'ennemi une vigoureuse résistance, en réparant les brèches autant qu'il était possible, et en faisant avec succès des sorties, dans lesquelles ils tuaient un grand nombre de Turcs et brûlaient leurs ouvrages.

Mahomet ouvrit enfin une brèche et fit irruption dans la ville avec une impétuosité que rien ne put arrêter. L'empereur fut tué. Les Turcs firent un carnage horrible des habitants, et, pendant trois jours que dura le pillage, ils commirent les plus horribles excès. Ils égorgèrent 40 000 personnes et en vendirent 60 000.

Mahomet entra à Sainte-Sophie, entouré de ses vizirs et de ses janissaires. Un imman monté en chaire, et entonna les prières de l'Islam. Mahomet alla s'asseoir sur l'autel afin de bien marquer la profanation de cette église.

Il avait dû fouler aux pieds une multitude de cadavres de chrétiens égorgés. De sa main teinte de sang, il laissa sur les fresques à fond d'or, où on peut encore en voir la trace, l'empreinte d'une main rouge, symbole odieux de sa conquête.

Cette chute de l'empire de Constantinople était la punition de Dieu en raison du schisme.

L'Eucharistie.

Il faut voir quel cas ils en font. Si elle est entourée d'honneurs dans leurs cérémonies,

restes vénérables de la liturgie de saint Jean Chrysostome et de saint Basile, elle ne tient aucune place dans la piété des fidèles et même des prêtres. Ces derniers la portent aux malades. Mais on raconte qu'elle reste ensuite, sans aucun respect, enfouie dans le sac où sont les objets destinés à l'administration des malades comme un objet vulgaire, et non comme doit être traité le Corps de Jésus-Christ.

Le grand-duc Notaras.

Le grand-duc Notaras avait dit : « J'aimerais mieux voir régner à Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du Pape. » Il fut égorgé par les soldats de Mahomet, après avoir vu massacrer ses fils sous ses yeux.

L'élection du patriarche.

Mahomet se plaignait un jour que le patriarche ne venait pas le voir. On lui répondit que le siège était vacant, et qu'on n'avait osé lui demander la permission de le remplir.

Mahomet permit d'élire un patriarche, Georges Scholarius. Il lui donna lui-même le bâton pastoral en prenant la formule des empereurs grecs : « La Sainte Trinité qui m'a donné l'empire, te fait, par l'autorité que j'en ai reçue, archevêque de la nouvelle Rome, et patriarche œcuménique, c'est-à-dire universel. » Georges Scholarius, ayant reçu ses pouvoirs du sultan, se retira au Phanar où est encore le patriarcat schismatique.

LES CARACTÈRES DU SCHISME

Vénalité et simonie.

Un des successeurs de Scholarius, Siméon de Trébizonde, avait obtenu de Mahomet le souverain patriarcat pour la somme de 1 000 ducats.

Un jour, Marie, mère d'une des femmes favorites de Mahomet, se présente au sultan :

— Ma mère, que voulez-vous ?

— Je voudrais bien que vous nommiez patriarche un de mes amis, Denys de Philippopoli, qui vous offre le double de ce que vous a donné le patriarche actuel.

— Qu'à cela ne tienne !

Et Mahomet accepte le présent et envoie aux Grecs l'ordre de déposer le patriarche, coupable de n'avoir donné que 1 000 ducats, et d'élire à sa place celui qui double sa bienvenue.

Une intrigue, au bout de quelque temps, renverse ce même Denys. On rappelle Siméon, mais à la condition de verser encore 2 000 ducats.

Ignorance et corruption.

Ce n'est pas seulement la vénalité, c'est l'ignorance qui est la plaie de ce clergé.

Le clergé grec schismatique est marié. il faut voir comment, dans les campagnes sur-

tout, se recrute le clergé. Lorsqu'une cure est devenue vacante, on prend le premier artisan venu, marinier, boucher, cordonnier, et, pourvu qu'il sache lire les prières de la messe, on l'ordonne bien vite, et le voilà bombardé, non pas prédicateur — on ne prêche pas chez les Grecs schismatiques, — mais confesseur et pasteur des âmes. Le malheureux, ordinairement pauvre et chargé de famille, continue à la fois son métier vulgaire et ses fonctions saintes. Aussi emploie-t-il de son mieux les petits bénéfices qu'il peut tirer des diverses fonctions qu'il remplit.

On voit à tout instant surgir des divisions sans nombre, des compétitions vulgaires qui donnent une bien triste idée de ces pauvres chrétiens.

La plupart des prêtres d'Asie ne comprennent pas le grec, langue de leur liturgie. Beaucoup disent la messe en arabe, ne sachant pas la langue du rite grec auquel ils appartiennent.

Les moines.

Les moines grecs habitent encore d'anciens couvents qui ont jadis été célèbres dans l'histoire de l'Eglise ; mais ils sont peu nombreux — et, à quelques exceptions près, très paresseux et très ignorants. C'est parmi les moines que sont pris les évêques.

Le peuple.

Il est simple, ignorant, ami des habitudes religieuses auxquelles il est d'autant plus attaché qu'elles ne gênent pas ses penchants et qu'elles sont uniquement extérieures.

Ils identifient la religion avec les rites, c'est-à-dire avec la forme extérieure des cérémonies.

Les Grecs admettent, comme les Latins, la nécessité dans l'Eglise d'une autorité suprême, mais ils disent que cette autorité est dans les patriarches autant que dans le Pape. — Ils sont dans une ignorance de l'histoire monstrueuse, et ne veulent même pas connaître les paroles de saint Jean Chrysostome pour lequel ils ont cependant une grande dévotion.

Ils nient que le Saint-Esprit procède du Fils, sans trop savoir pourquoi, et nous reprochent de chanter dans le Credo : *Qui ex Patre « Filiusque » procedit*. Ce mot a été ajouté par l'Eglise, précisément pour bien affirmer ce point de doctrine. L'Eglise qui a fait le Credo, au Concile de Nicée, et l'a amplifié au Concile de Constantinople, avait le droit d'y ajouter ce qui est nécessaire; comme elle a le droit de définir des dogmes dans ses Conciles.

Ils confondent le plus souvent l'Eglise romaine et universelle avec l'Eglise du rite exclusivement latin. On sait que les cérémonies de la messe sont les mêmes partout dans l'Eglise, quant à la partie essentielle et fondamentale; mais qu'elles diffèrent quant à la langue et au point secondaire, suivant les liturgies établies.

L'erreur.

Il est facile de démontrer que l'Eglise schismatique grecque n'est pas la véritable Eglise.

Le pouvoir qui régit l'Eglise du Christ a été donné aux apôtres et à leurs successeurs; à Pierre, à qui il a été dit : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; aux apôtres, à qui il a été dit : Allez, enseignez. Qui vous écoute, m'écoute. Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. De même que mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie.

Or, les patriarches de Constantinople n'ont pas reçu leur pouvoir des apôtres, puisqu'ils ont été nommés, malgré le Pape, successeur de saint Pierre, et malgré les protestations des patriarches légitimes. Ignace, déposé par l'empereur pour que Photius lui fût substitué, ne cessa de protester contre cette intrusion.

Les Grecs ont prétendu recevoir leur primauté patriarcale de l'empereur de Constantinople ou même du sultan. Est-ce donc que le Christ a donné aux princes de la terre le pouvoir d'instituer les évêques?

L'Eglise grecque n'est point la véritable Eglise.

Ils n'ont pas l'unité.

Pie IX, dans son Encyclique adressée aux évêques d'Orient (1848), leur rappelait leur défaut d'unité religieuse.

Le patriarche Anthime fit cette étrange réponse : « Dans les questions difficiles ou controversées, les trois patriarches se réunissent à celui de Constantinople..... S'ils ne peuvent tomber d'accord, l'affaire, suivant l'usage, est déferée à la décision du gouvernement. »

Ainsi, c'est le grand Turc qui doit décider en dernière instance des questions de croyance ou de discipline dans la religion grecque. Ils n'ont pas d'autorité qui les régisse : autant de patriarcats que de nationalités.

Léon XIII et les Eglises d'Orient.

Léon XIII a multiplié, en diverses Encycliques, les appels à ces pauvres Eglises afin de leur rendre la vie.

S. S. Léon XIII a confié, d'une manière spéciale, aux Pères de l'Assomption l'évangélisation des chrétientés d'Orient, leur conférant des pouvoirs étendus, soit pour la formation d'un clergé oriental instruit et apte à ce genre d'apostolat, soit pour le passage de plusieurs religieux français au rite grec afin d'atteindre et de ramener plus facilement l'unité des populations séparées.

Deux espérances.

L'Eucharistie et la Sainte Vierge sont les deux espérances de retour à l'unité. Les Grecs ont pour la Panagia, c'est-à-dire la Très Sainte Mère de Dieu, une piété très grande. Son icône (image) sacrée est peinte dans tous les temples, et ils la prient avec grand amour. L'Eucharistie est encore consacrée par ses prêtres, et conservée sur ses autels. Jésus et sa Mère n'auront-ils pas pitié de ces pauvres âmes, dont beaucoup, parmi le peuple, sont dans la bonne foi et se croient en communion avec le Pape.

Les pèlerinages à Jérusalem ont rapproché les catholiques des Grecs schismatiques. Un splendide Congrès eucharistique a réuni, en 1893, les évêques catholiques de l'Orient, et n'a pas été sans impressionner les Grecs dissidents.

La prière hâtera l'heure du retour.

L'archiconfrérie de Notre-Dame de l'Assomption.

Par Lettres apostoliques en date du 25 mai 1898, S. S. Léon XIII a constitué en archiconfrérie *prima primaria* une association de prières pour le retour à l'union des Eglises dissidentes de l'Orient. Cette archiconfrérie est dirigée par les Pères Augustins de l'Assomption et a son siège principal dans leur église de l'Anastasia de Constantinople. De grandes faveurs spirituelles sont attachées aux pratiques de l'œuvre, à tous les fidèles, tant de l'Orient que de l'Occident. C'est faire une bonne œuvre que de s'y faire inscrire membre de l'association. (S'adresser au Procureur des missions, Paris, 7, rue Vital, XVI.)

L'Église russe



LES RELIGIEUSES DE MINSK ENCHAINÉES ET CONDUITES A POLOCK

Les religieuses de Minsk, ayant refusé d'embrasser le schisme, furent conduites à pied à Witepsk. On leur fit faire quinze lieues le premier jour, et elles n'arrivèrent qu'après sept jours de marche. Sœur Macrine, leur abbesse, marchait à leur tête, portant une croix qu'elle avait emportée du couvent.

L'ÉGLISE RUSSE

Lorsque le czar, empereur de toutes les Russies, vint à Paris, en 1897, acclamé avec enthousiasme par des foules innombrables, il donna aux gouvernants de France un grand exemple. Il assista officiellement au service religieux de l'église nationale russe, et visita Notre-Dame, où il donna des marques de grand respect au vénérable archevêque de Paris, S. Em. le cardinal Richard.

Pourtant l'empereur est schismatique, et avec lui la religion nationale de la Russie.

Nous intéresserons nos lecteurs en leur faisant connaître l'origine et l'état actuel du schisme russe. Nous ferons voir par un nouvel exemple le bonheur de vivre dans l'union avec Rome. On verra quel bien pourrait résulter du retour de la Russie à l'unité romaine.

Origine de l'Eglise russe.

Les Russes furent primitivement catholiques et furent convertis à la foi au temps des princes Olga (956) et Vladimir (986) par saint Cyrille et saint Méthode. Le schisme de Constantinople atteignit bientôt cette Eglise et divisa la Russie en deux cultes ayant à peu près le même chiffre d'adeptes. En 1550, un archevêque de Kiew entreprit de rattacher tous les Russes au schisme grec, et, dans ce but, le patriarche de Constantinople envoya à l'évêque de Moscou le titre de patriarche. Une fois élevé à cette dignité, les patriarches de Moscou ne songèrent plus qu'à secouer le joug de Constantinople. Ils devinrent si puissants, qu'ils portèrent ombrage au czar. Pierre 1^{er} le Grand s'empara de l'autorité religieuse et se déclara le chef spirituel et temporel de toutes les Russies. A la mort du patriarche, Pierre 1^{er} laissa le siège vacant, et l'Eglise fut gouvernée par le Saint-Synode, sorte d'assemblée présidée par un maréchal ou un colonel délégué par l'empereur.

Les membres du clergé russe parlaient un jour entre eux du rétablissement de la dignité patriarcale. Pierre parut soudain au milieu d'eux, et, jetant son coutelas sur la table, leur dit :

— Voici votre patriarche, vous n'en aurez point d'autre.

C'est ainsi que le czar décida à coup de sabre ce que les Russes croiraient ou ne croiraient pas.

Il ne rétablit le Patriarcat que vingt ans après, et en fit une dignité sans pouvoirs effectifs.

L'état du clergé.

Il y a en Russie deux sortes de clergé : le clergé blanc et le clergé noir.

Le clergé blanc dont le vêtement, sans être

blanc, est de couleurs bigarrées, est le clergé inférieur et marié.

Ce sont les curés des campagnes. Ils devraient être moins ignorants que les papas grecs, si on en juge par les programmes d'enseignement des séminaires, mais cet enseignement est donné avec si peu de soin et de méthode, qu'il est à peu près nul.

Longtemps, les papes ont formé une caste à part, les fils de papes se mariant avec des filles de papes, et souvent héritant ainsi de la cure de leur père. Ils sont très pauvres et ont bien de la peine à pourvoir à la subsistance de leur famille, aussi le pape fait-il argent de tout et est-il souverainement méprisé de ses paroissiens.

Le baptême, la confession, la communion se payent. Aussi y a-t-il souvent des disputes entre le pape besogneux et le moujik ou paysan qui marchande.....

On voit, à certaines époques de l'année, le pape venir faire la bénédiction des maisons comme cela se fait à Rome le Samedi-Saint; mais, le pape est suivi de la popesse et de tous ses enfants, et tout ce monde réclame le salaire des prières récitées.

On raconte qu'un pape, ne pouvant se faire payer, avait imaginé de substituer aux bénédictions des malédictions contre ceux qui ne le payeraient pas.

Ces tournées font beaucoup déconsidérer le clergé, d'autant plus que les pauvres papes sont souvent victimes des nécessités de l'hospitalité russe.

Il n'est si pauvre moujik qui n'offre en ces jour de fêtes un verre de *vodka* à son curé! le moins généreux se blesse si le prêtre ne boit pas chez lui. Un refus est, pour la plupart des paysans, considéré comme un outrage! le prêtre est alors un orgueilleux qui méprise le pauvre monde, et les paysans se vengent de lui, en lui refusant leurs services pour la culture de son champ. Le plus prudent est de céder. Le pape s'en va ainsi en habits sacerdotaux et portant la croix de maisons en maisons, recevant quelques kopecks. (A. LEROY-BEAULIEU.)

Le pape est bientôt ivre. Heureux s'il peut aller jusqu'au bout de la périlleuse tournée.

N'est-ce pas lamentable?

C'est ce qui explique que chez le peuple russe, très religieux dans ses pratiques, il y a tant de respect pour les saints et leurs images, tant de mépris pour les papes.

Le prêtre et l'évêque.

L'évêque ou *vladika* est un maître et non un père pour le pape son subordonné. Jamais il n'est admis en sa présence. Le clergé noir dédaigne profondément le clergé blanc.

La confession.

La confession est réduite chez les Russes à des formalités tout extérieures et à des aveux très superficiels. D'après ce que raconte M. Anatole Leroy-Beaulieu (*L'empire des czars et les Russes*), voici comment on procède au moins avec le peuple. Le pape adresse des questions; il y a deux interrogations plus ordinaires : « As-tu volé? T'es-tu enivré? » à quoi le moujik répond en s'inclinant : « Je suis pécheur. »

Une réponse aussi générale suffit. Un pape ayant demandé à un fonctionnaire s'il s'était laissé corrompre, c'est-à-dire s'il s'était laissé gagner par des cadeaux, le fonctionnaire répondit au pape que cela ne le regardait pas.

Il n'y a pas de confessionnaux dans les églises orthodoxes. Le prêtre et le pénitent se tiennent debout en face l'un de l'autre, derrière un paravent qui les sépare de la foule, sans les enlever aux regards. Souvent cette barrière est supprimée, et le prêtre reçoit la confession au pied d'un mur ou d'un pilier dans la nef, ou sur des bas-côtés, sans que rien l'isole du côté des fidèles. En certains jours de Carême, on voit, dans les paroisses de la ville, se dérouler de longues files de fidèles de tout sexe et de toute classe rangés à la queue les uns des autres, tous debout et tenant à la main un petit cierge. La tête de ces colonnes se presse derrière le paravent contre lequel se tient le confesseur. A peine a-t-il le temps de dire un mot à chaque fidèle. L'absolution reçue, le fidèle incliné se redresse, allume son cierge, et on multiplie signes de croix et prières devant les images des saints.

La communion est rare dans l'Eglise russe, une fois l'an pour le vulgaire, et à peine quatre fois l'année pour les personnes les plus ferventes. D'ailleurs, cela coûte : on paye pour les prières qui précèdent et pour celles qui suivent ; on donne au moment même ; on donne pour avoir l'attestation qui met en règle avec la loi de l'empire.

Le clergé noir.

Les moines russes ont toujours été fort nombreux ; ils n'ont aucun but scientifique ou charitable. Le règlement spirituel de Pierre le Grand leur défendait jadis, sous peine de châtiments corporels, de composer des livres. Défense d'avoir dans sa chambre encre ou papier, attendu, dit le règlement, que rien ne trouble plus la vie des moines que leurs insensés ou inutiles écrits. Il n'y avait dans le couvent qu'un seul encier commun, enchaîné à une des tables du réfectoire.

Toutefois, c'est des monastères que sortent les prêtres appelés aux dignités. Il faut dire que ceux-là, pour la plupart, ne sont venus au couvent que pour arriver à ce but, ils n'ont du moine que le nom et le costume. L'enrôlement dans les monastères se fait souvent d'ailleurs avec des entraînements qui feraient songer aux engagements volontaires dans les armées. On

les a vu, à l'Académie de Moscou, attirer chez eux un séminariste indécis, le faire boire et lui faire signer une demande d'admission à la profession religieuse. Le moine, sans le savoir, seréveilla tonsuré et vêtu de l'habit monastique. Les couvents russes sont absolument sous l'autorité civile et reçoivent leurs supérieurs du gouvernement.

La croyance catholique.

L'empereur étant le pape de l'Eglise russe, le seul point qui divise les Russes d'avec Rome est la foi en la primauté du Pontife romain. Si les Russes étaient instruits de leur religion, ils comprendraient ce qu'ils chantent dans leurs livres de prières.

Ils appellent, dans leurs hymnes sacrées, Pierre le prince des apôtres, le primat apostolique, pierre immobile de la foi..... élu entre les apôtres, pour être, après Jésus-Christ, le premier fondement de l'Eglise..... « Sur toi, ô Pierre, s'est affermie l'Eglise ».

Ils empruntent cette parole à saint Jean Chrysostome :

Dieu dit à Pierre : « Tu es Pierre, et il lui donna ce nom parce que sur lui, comme sur une pierre solide, Jésus-Christ fonda son Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, car le Créateur lui-même en ayant posé le fondement qu'il affermit par la foi, quelle force pourrait s'opposer à lui?..... »

Ils louent les successeurs de saint Pierre et reconnaissent leur souverain pouvoir en l'Eglise de Jésus-Christ. « Après la mort de saint Pierre et de ses successeurs, Clément tint sagement à Rome le gouvernail de la barque, qui est l'Eglise de Jésus-Christ. »

Ils glorifient le pape saint Célestin de ce qu'il déposa Nestorius, patriarche hérétique de Constantinople, et saint Agapit, qui déposa Anthyme, aussi patriarche de Constantinople. La liturgie russe reconnaît le pouvoir du Pape sur l'Eglise russe.

Le peuple.

Aussi le simple peuple est-il le plus souvent de bonne foi, et tout en réverant l'autorité du Synode et du czar, se croit en parfaite communion avec le Pape de Rome.

Les persécutions.

L'Eglise russe n'est pas seulement une Eglise schismatique, elle s'est distinguée aussi par son caractère persécuteur.

Il faudrait raconter ici toutes les rigueurs exercées contre la catholique Pologne, et décrire tous les tourments endurés par les malheureux si bien appelés les martyrs de la Sibérie. Catherine II (1762-1796) avait séparé brutalement du Saint-Siège environ huit millions de grecs-unis, pour les incorporer à l'Eglise nationale. Nicolas I^{er}, dès 1826, marcha sur les traces de Catherine II et employa la violence. L'histoire de Sœur Macrine, abbesse de Minsk en Lithuanie, en est, hélas ! un

des épisodes les plus affreux. La persécution recommença après le soulèvement de 1863. Le dernier diocèse grec-uni de Pologne, Chelm, a été incorporé à l'Eglise schismatique russe en 1875. Un arrangement fut conclu avec le Saint-Siège pour les latins, par le czar Alexandre III, en 1882. Mais la propagande religieuse, hypocrite et violente, n'a guère cessé de se développer. Les enfants issus de mariages mixtes sont élevés de force dans la religion russe.

Sœur Macrine.

A Minsk, en Lithuanie, 34 religieuses de Saint-Basile, connues dans cette province sous le nom de Filles de la Sainte-Trinité, vivaient en communauté sous la discipline de Macrine Mieczyslawska, leur supérieure ou abbesse depuis trente ans.

Elles furent conduites à Witepsk à pied, au milieu de soldats barbares et incarcérées après sept jours de marche au couvent des *Filles noires*.

Les *Filles noires* schismatiques se recrutent parmi les veuves des soldats russes et les filles de mœurs déréglées.

Les journées de ces étranges religieuses étaient employées à chanter des chansons obscènes, à s'injurier, à se battre jusqu'au sang et à se trainer par les cheveux. A la suite de pareilles scènes, leur abbesse allait sur les lieux et condamnait pour l'ordinaire les deux partis à des prosternations nombreuses devant elle et à une amende en argent destinée à acheter de l'eau-de-vie, dont elles buvaient toutes jusqu'à s'enivrer; ces orgies de tous les jours se terminaient par des chansons et des *hurras* en l'honneur de l'empereur Nicolas.

Là, on mit aux pieds des prisonnières des chaînes qu'elles gardèrent pendant sept ans, et elles furent adonnées à de très rudes travaux. La nuit, elles faisaient en secret les exercices de leur règle, réservant à peine deux heures pour les sommeils. Leur nourriture était si misérable, qu'elles étaient réduites à manger l'herbe des champs et à partager la nourriture des vaches et des cochons. Au bout de deux mois (1838), on leur fit subir deux fois chaque semaine une cruelle flagellation, à laquelle elles se préparaient en méditant sur la Passion de Notre-Seigneur.

On nous flagellait dans la cour, sous une espèce de hangar, découvert de tous côtés, en présence de Michalewicz, des Filles noires, des popes, des diacres, des chantes, des enfants, et de tout ce qui vivait et blasphémait dans cette maison consacrée à la retraite et à la piété des épouses de Jésus-Christ!

« O Jésus, sauvez mon âme par votre croix et votre Passion! » C'était le seul gémissement qu'on entendait à chacun des coups qui venaient déchirer de plus en plus nos corps meurtris. Et, pour aggraver ce supplice, on avait la cruauté de nous forcer à voir la flagellation de chacune d'entre nous, tandis que les Filles noires se réjouissaient, blasphémaient,

frappaient des mains à la vue de notre sang qui ruisselait.

La flagellation terminée, nous entonnions le *Te Deum*, et nos bourreaux nous ramenaient aux travaux forcés, sans nous donner un instant de repos. La trace de nos pas était marquée par notre sang, et souvent nous apercevions sur notre corps des lambeaux de chair déchirée par les verges. Lorsque les plus faibles tombaient épuisées de fatigue, on les forçait à se relever à coups de bâton. Ce fut après une semblable flagellation qu'une de nos Sœurs, Colombe Gorska, tomba évanouie en allant aux travaux, Michalewicz la fit revenir à elle en la frappant rudement: elle se traîna jusqu'à sa brouette, la chargea encore; mais, au premier effort qu'elle fit pour la conduire, elle expira.

Baptiste Downar fut brûlée vive dans un grand poêle, où les Filles noires l'enfermèrent après l'avoir envoyée pour allumer le feu.

Népomucène Grotkowska mourut d'un coup terrible. La supérieure des Filles noires lui fendit la tête en la frappant d'une bûche, et cela pour avoir osé se servir d'un couteau pour gratter une tache de goudron sur le plancher.

Les religieuses furent transférées à Spas, où elles furent employées à la construction d'un palais. Plusieurs périrent dans ces durs travaux. Elles virent là quatre prêtres plus que septuagénaires, placés successivement sous une pompe, dont l'eau qu'on lâcha sur eux se congelant les enveloppa d'un manteau de glace dans lequel ils périrent.

Les 14 Sœurs qui restaient des 32 religieuses de Minsk furent condamnées à la Sibérie.

Arrivées à Myedzioly et enfermées dans un couvent de filles noires, Macrine et cinq de ses Sœurs formèrent le projet de s'évader.

Profitant des grands arbres qui avoisinaient le mur d'enceinte, elles atteignirent la hauteur du mur et se jetèrent dehors à une grande profondeur. La neige amortit leur chute.

Nous ne pouvons raconter toutes les péripéties vraiment prodigieuses qui suivirent cette évasion. Macrine, après un voyage long et périlleux, fut assez heureuse pour passer la frontière. Elle vit Rome, le pape Grégoire XVI. Elle vint en France, à Paris, où on l'accueillit avec toutes les démonstrations dues à une martyre de la vraie foi. Deux autres de ses Sœurs s'étaient échappées en Galicie. (Voir *Contemporain*: Sœur Macrine, 245-246.)

Conclusion.

Tel était le schisme russe: vénal, ignorant et persécuteur.

On est effrayé de songer à l'abîme où cette famille chrétienne est tombée après la révolution de 1917. Que la sainte Mère de Dieu, pieusement honorée des Russes, les retire de ces souffrances et les ramène au bercail de son divin Fils!

*Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Année 2024

canadienfrancais.org